Seminaire 5

VERSION SEUIL

FORMATIONS INCONSCIENT

56-57 SEUIL

Jacques Lacan,

Le Séminaire,

livre V,

Les formations de l'inconscient,

Seuil, 1998

Début, p. 9
Tables des matières, p. 2 et p. 519
La pagination respecte celle du document source

TABLES DES MATIERES

LES STRUCTURES FREUDIENNES
DE L'ESPRIT
I. Le famillionnaire……..9
II. Le fat-millionnaire…….……..27
III. Le Miglionnaire…….47
IV. Le Veau d'or 65
V Le peu-de-sens et le pas-de-sens 83
VI. Arrière cocotte! 101
VII. Une femme de non-recevoir 121
LA LOGIQUE DE LA CASTRATION
VIII. La forclusion du Nom-du-Père 143
IX. La métaphore paternelle 161
X. Les trois temps de l'Œdipe 179
XI. Les trois temps de l'Œdipe (II) 197
XII. De l'image au signifiant dans le plaisir et dans la réalité 213
XIII. Le fantasme au-delà du principe du plaisir 233
LA SIGNIFIANCE DU PHALLUS
XIV Le désir et la jouissance 251
XV. La fille et le phallus 269
XVI. Les insignes de l'Idéal . . . . … . . 287
XVII. Les formules du désir 303
XVIII. Les masques du symptôme 319
XIX. Le signifiant, la barre et le phallus 335
LA DIALECTIQUE DU DÉSIR ET DE LA DEMANDE
DANS LA CLINIQUE ET DANS LA CURE DES NÉVROSES

XX. Le rêve de la belle bouchère 355
XXI. Les rêves de « l'eau qui dort » 371
XXII. Le désir de l'Autre 387
XXIII. L'obsessionnel et son désir 405
XXIV Transfert et suggestion 423
XXV. La signification du phallus dans la cure 439
XXVI. Les circuits du désir 457
XXVIl. Une sortie par le symptôme 373
XXVIII. Tu es celui que tu hais 491
ANNEXES
A. Le graphe du désir …….. 511
B. Explications sur les schémas …….. 513
Notice……517

LES STRUCTURES FREUDIENNES
DE L'ESPRIT

I - LE FAMILLIONNAIRE

Ponctuation des séminaires antérieurs
Le schéma du Witz
L'esprit et ses traditions nationales
La sanction de l'Autre
Ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs

Nous avons pris cette année pour thème de notre séminaire *les formations de l'inconscient.*

Ceux d'entre vous, et je crois que c'est le plus grand nombre, qui étaient hier soir à notre séance scientifique, sont déjà au diapason, et savent que les questions que nous poserons ici concernent, cette fois de façon directe, la fonction dans l'inconscient de ce que nous avons élaboré au cours des années précédentes comme étant le signifiant.

Un certain nombre d'entre vous - je m'exprime ainsi parce que mes ambitions sont modestes - ont, je l'espère, lu l'article que j'ai fait passer dans le troisième numéro de la revue *La Psychanalyse* sous le titre *L'Instance de la lettre dans l'inconscient.* Ceux qui auront eu ce courage seront bien placés, voire mieux placés que les autres, pour suivre ce dont il va s'agir. Au reste, c'est une prétention modeste, me semble-t-il, que je puis avoir, que vous qui vous donnez la peine d'écouter ce que je dis, vous vous donniez aussi celle de lire ce que j'écris, puisqu'en somme c'est pour vous que je l'écris. Ceux qui ne l'ont pas fait feront donc mieux de s'y reporter, d'autant que je m'y référerai tout le temps. Je suis forcé de supposer connu ce qui a déjà été une fois énoncé.

Pensant à ceux qui n'ont aucune de ces préparations, je vais vous dire ce à quoi je me limiterai aujourd'hui, et qui fera l'objet de cette leçon d'introduction à notre propos.

Dans un premier temps, de façon forcément brève et allusive puisque je ne puis recommencer, je vous rappellerai quelques points ponctuant ce qui, dans les années précédentes, amorce et annonce ce que j'ai à vous dire sur la fonction du signifiant dans l'inconscient.

Ensuite, et pour le repos de l'esprit de ceux que ce bref rappel pourra laisser un peu essoufflés, je vous expliquerai ce que signifie le schéma auquel nous aurons à nous reporter dans toute la suite de notre expérience théorique cette année.

Enfin, je prendrai un exemple. C'est le premier exemple dont se sert Freud dans son livre sur le trait d'esprit. Je ne le ferai pas à des fins d'illustration, mais bien parce qu'il n'y a de trait d'esprit que particulier -il n'y a pas de trait d'esprit dans l'espace abstrait. Je commencerai de vous montrer à ce propos en quoi le trait d'esprit se trouve être la meilleure entrée pour notre objet, à savoir les formations de l'inconscient. C'est non seulement la meilleure entrée, mais aussi la forme la plus éclatante sous laquelle Freud lui-même nous indique les rapports de l'inconscient avec le signifiant et ses techniques.

Voici donc mes trois parties. Vous savez donc à quoi vous en tenir sur ce que je vais vous expliquer, ce qui vous permettra du même coup de ménager votre effort mental.

1

La première année de mon séminaire, consacrée aux écrits techniques de Freud, a consisté essentiellement à vous introduire la notion de la fonction du symbolique comme seule capable de rendre compte de ce que l'on peut appeler la détermination dans le sens, en tant qu'il s'agit là de la réalité fondamentale de l'expérience freudienne.

La détermination dans le sens n'étant rien d'autre en cette occasion qu'une définition de la raison, je vous rappelle que cette raison se trouve au principe même de la possibilité de l'analyse. C'est bien parce que quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole, que le discours peut le dénouer.

Je vous ai marqué à ce propos la distance qui sépare la parole en tant qu'elle est remplie par l'être du sujet, du discours vide qui bourdonne au-dessus des actes humains. Ces actes sont rendus impénétrables par l'imagination de motifs qui sont irrationnels, en tant qu'ils ne sont rationalisés que dans la perspective moïque de la méconnaissance. Que le moi lui-même soit fonction de la relation symbolique et puisse en être affecté dans sa densité, dans ses fonctions de synthèse, toutes également faites d'un mirage, mais d'un mirage captivant, cela, vous ai-je enseigné également la première année, n'est possible qu'en raison de la béance ouverte dans l'être humain par la présence en lui, biologique, originelle, de la mort,

en fonction de ce que j'ai appelé la prématuration de la naissance. C'est le point d'impact de l'intrusion symbolique.

Voilà où nous en étions arrivés au joint de mon premier et de mon second séminaire.

Le second séminaire a mis en valeur le facteur de l'insistance répétitive comme venant de l'inconscient. Nous en avons identifié la consistance à la structure d'une chaîne signifiante, et c'est ce que j'ai essayé de vous faire entrevoir en vous en donnant un modèle sous la forme de la syntaxe dite des α β γ δ.

Vous en avez maintenant dans mon article de *La Lettre volée* un exposé écrit, qui constitue un résumé sommaire de cette syntaxe. Malgré les critiques qu'il a reçues, dont certaines étaient motivées - il y a deux petits manques qu'il conviendra de corriger dans une édition ultérieure -, il doit pouvoir encore vous servir pour longtemps. Je suis même persuadé qu'il se modifiera en vieillissant, et que vous y trouverez moins de difficultés à vous y reporter dans quelques mois, voire à la fin de cette année. Cela est dit pour répondre aux efforts louables qu'ont faits certains afin d'en réduire la portée. Ce fut en tout cas pour eux une occasion de s'y éprouver, et c'est précisément tout ce que je cherche. Quelque impasse qu'ils y aient trouvée, c'est tout de même à cette gymnastique que cela leur aura servi. Ils auront l'occasion d'en trouver une autre dans ce que j'aurai lieu de leur montrer cette année.

Assurément, comme ceux qui se sont donné cette peine me l'ont souligné, et même écrit, chacun de ces quatre termes est marqué d'une ambiguïté fondamentale, mais c'est précisément celle-ci qui fait la valeur de l'exemple. Nous sommes entrés avec ces groupements dans la voie de ce qui fait la spéculation actuelle sur les groupes et sur les ensembles. Ces recherches sont fondées sur le principe de partir de structures complexes, les structures simples ne se présentant que comme des cas particuliers. Je ne vous rappellerai pas comment sont engendrées les petites lettres, mais il est certain que nous aboutissons, après les manipulations qui Permettent de les définir, à quelque chose de fort simple. Chacune d'elles est en effet définie par les relations entre eux des deux termes de deux couples, le couple du symétrique et du dissymétrique, du dissymétrique et du symétrique, et ensuite le couple du semblable au dissemblable, et du dissemblable au semblable. Nous avons donc là un groupe de quatre signifiants qui ont pour propriété que chacun d'eux est analysable en fonction de ses relations avec les trois autres. Pour confirmer au passage cette analyse, j'ajouterai qu'un tel groupe est, selon Roman Jakobson, à son propre dire que j'ai recueilli quand je l'ai rencontré récemment, le groupe minimum

de signifiants nécessaire à ce que soient données les conditions premières, élémentaires, de l'analyse linguistique. Or, vous le verrez, cette dernière a le rapport le plus étroit avec l'analyse tout court. Elles se confondent même. Si nous y regardons de près, elles ne sont pas essentiellement autre chose l'une que l'autre.

Dans la troisième année de mon séminaire, nous avons parlé de la psychose en tant qu'elle est fondée sur une carence signifiante primordiale. Nous avons montré ce qui survient de subduction du réel quand, entraîné par l'invocation vitale, il vient prendre sa place dans cette carence du signifiant dont on parlait hier soir sous le terme de *Verwerfung,* et qui, j'en conviens, n'est pas sans présenter quelques difficultés, ce pour quoi nous aurons à y revenir cette année. Je pense néanmoins que le séminaire sur la psychose vous a permis de comprendre, sinon le dernier ressort, du moins le mécanisme essentiel de la réduction de l'Autre, du grand Autre, de l'Autre comme siège de la parole, à l'autre imaginaire. C'est une suppléance du symbolique par l'imaginaire.

Du coup, vous avez saisi comment nous pouvons concevoir l'effet de totale étrangeté du réel qui se produit dans les moments de rupture de ce dialogue du délire par quoi seulement le psychosé peut soutenir en lui ce que nous appellerons une certaine intransitivité du sujet. La chose nous paraît quant à nous toute naturelle. *Je pense, donc je suis,* disons-nous intransitivement. Assurément, c'est là la difficulté pour le psychosé, en raison précisément de la réduction de la duplicité de l'Autre avec le grand A, et de l'autre avec le petit *a,* de l'Autre, siège de la parole et garant de la vérité, et de l'autre duel qui est celui en face de qui le sujet se trouve comme étant sa propre image. La disparition de cette dualité est précisément ce qui donne au psychosé tant de difficultés à se maintenir dans un réel humain, c'est-à-dire dans un réel symbolique.

Au cours de cette troisième année, traitant de la dimension de ce que j'appelle le dialogue en tant qu'il permet au sujet de se soutenir, je vous l'ai illustrée ni plus ni moins par l'exemple de la première scène *d'Athalie.* C'est un séminaire que j'aurais bien aimé reprendre pour l'écrire, si j'en avais eu le temps.

Je pense néanmoins que vous n'avez pas oublié l'extraordinaire dialogue initial de la pièce, où l'on voit s'avancer cet Abner, prototype du faux frère et de l'agent double, venant tâter le terrain dès la première annonce. Son *Oui*, *je viens dans son temple adorer l'Éternel* fait d'emblée résonner je ne sais quelle tentative de séduction. La façon dont nous avons couronné cette pièce nous a sans doute fait un peu oublier toutes ces résonances, mais admirez comme c'est extraordinaire. Je vous ai

souligné comment, de son côté, le Grand Prêtre y allait de quelques signifiants essentiels - *Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces,* ou encore *Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous* ? Le terme de *ciel,* et quelques autres mots bien sentis, ne sont rien d'autre que des signifiants purs. Je vous en ai souligné le vide absolu. Joad embroche, si je puis dire, son adversaire au point de n'en faire plus désormais que ce dérisoire ver de terre qui va reprendre, comme je vous le disais, les rangs de la procession, et servir d'appât à Athalie, laquelle, à ce petit jeu, finira par succomber.

La relation du signifiant avec le signifié, si sensible dans ce dialogue dramatique, m'a conduit à faire référence au schéma célèbre de Ferdinand de Saussure où l'on voit représenté le double flot parallèle du signifiant et du signifié, distincts et voués à un perpétuel glissement l'un sur l'autre. C'est à ce propos que je vous ai forgé l'image, empruntée à la technique du matelassier, du point de capiton. Il faut bien en effet qu'en quelque point, le tissu de l'un s'attache au tissu de l'autre, pour que nous sachions à quoi nous en tenir, au moins sur les limites possibles de ces glissements. Il y a donc des points de capiton, mais ils laissent quelque élasticité dans les liens entre les deux termes.

C'est là-dessus que nous reprendrons cette année, quand je vous aurai dit à quoi, parallèlement et symétriquement à ceci, aboutit le dialogue de Joad et d'Abner, à savoir qu'il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de la parole. Vous n'avez pas oublié sur quel plan parle Joad - *Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche.* Il n'y a de sujet que dans la référence à cet Autre. Cela est symbolique de ce qui existe dans toute parole valable.

De même, dans la quatrième année de séminaire, j'ai voulu vous montrer qu'il n'y a pas d'objet, sinon métonymique, l'objet du désir étant l'objet du désir de l'Autre, et le désir toujours désir d'Autre chose, très précisément de ce qui manque, *a,* l'objet perdu primordialement, en tant que Freud nous le montre comme étant toujours à retrouver. De même, il n'y a pas de sens, sinon métaphorique, le sens ne surgissant que de la substitution d'un signifiant à un signifiant dans la chaîne symbolique.

C'est ce qui est connoté dans le travail dont je vous parlais tout à l'heure et auquel je vous invitais à vous référer, *L'Instance de la lettre dans l'inconscient.* Les symboles suivants sont respectivement ceux de la métonymie et de la métaphore.

f(S...S') S" Ù S(-)s

f(S') S$^{24}_{11}$Ù S(+)s
S

Dans la première formule, S est lié, dans la combinaison de la chaîne, à S', le tout par rapport à S", ce qui aboutit à mettre S dans un certain rapport métonymique avec s au niveau de la signification. De même, la substitution de S' à S par rapport à S" aboutit au rapport S(+)s, qui indique ici - c'est plus facile à dire que dans le cas de la métonymie - le surgissement, la création, du sens.

Voilà donc où nous en sommes. Nous allons maintenant aborder ce qui fera l'objet de nos recherches cette année.

2

Pour aborder cet objet, je vous ai construit un schéma, et je vais vous dire maintenant ce que, au moins pour aujourd'hui, il vous servira à connoter.

Si nous devons trouver un moyen d'approcher de plus près les rapports de la chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par la grossière image du point de capiton.

Pour que cela soit valable, il faudrait encore se demander où est le matelassier. Il est évidemment quelque part, mais la place où nous pourrions le mettre sur le schéma serait tout de même par trop enfantine.

Puisqu'il y a entre la chaîne signifiante et le courant du signifié comme un glissement réciproque, qui fait l'essentiel de leur rapport, et que, malgré ce glissement, il y a une liaison, une cohérence entre ces deux courants dont il nous faut saisir où elle se passe, il peut vous venir à la pensée que ce glissement, si glissement il y a, est forcément un glissement relatif. Le déplacement de chacun produit un déplacement de l'autre. Aussi bien ce doit-il être par quelque chose comme l'entrecroisement en sens

inverse des deux lignes dans une sorte de présent idéal, que nous trouverons quelque schéma exemplaire.

Voici donc ce autour de quoi nous pourrions grouper notre spéculation.

Seulement, tout importante que doive être pour nous cette notion du présent, un discours n'est pas un événement punctiforme à la Russel, si je puis dire. Un discours n'a pas seulement une matière, une texture, mais il prend du temps, il a une dimension dans le temps, une épaisseur. Nous ne pouvons absolument pas nous contenter d'un présent instantané, toute notre expérience va là contre, et tout ce que nous avons dit. Nous pouvons le présentifier tout de suite par l'expérience de la parole. Par exemple, si je commence une phrase, vous n'en comprendrez le sens que lorsque je l'aurai finie. Il est tout à fait nécessaire - c'est la définition de la phrase - que j'en aie dit le dernier mot pour que vous compreniez où en est le premier. Cela nous donne l'exemple le plus tangible de ce que l'on peut appeler l'action *nachträglich* du signifiant. C'est précisément ce que je vous montre sans cesse dans le texte de l'expérience analytique elle-même, sur une infiniment plus grande échelle, quand il s'agit de l'histoire du passé.

D'autre part, une chose est claire - c'est une façon de s'exprimer - que je souligne de façon précise dans *L'Instance de la lettre dans l'inconscient*. Je vous prie de vous y reporter provisoirement. Je l'ai exprimée sous la forme d'une métaphore, si je puis dire, topologique. Il est en effet impossible de représenter dans le même plan le signifiant, le signifié, et le sujet. Cela n'est pas mystérieux ni opaque, c'est démontré dans le texte d'une façon très simple à propos du *cogito* cartésien. Je m'abstiendrai d'y revenir maintenant parce que nous le retrouverons sous une autre forme.

Ce rappel a simplement pour but de vous justifier les deux lignes que nous allons manipuler maintenant.

Le bouchon veut dire le début d'un parcours, et la pointe de la flèche est sa fin. Vous reconnaissez ici ma première ligne, sur laquelle l'autre vient crocher après l'avoir deux fois traversée.

Je vous signale que vous ne sauriez confondre ce que représentaient précédemment ces deux lignes, à savoir le signifiant et le signifié, avec ce qu'elles représentent ici, qui est légèrement différent, car maintenant nous nous plaçons entièrement sur le plan du signifiant. Les effets sur le signifié sont ailleurs, ils ne sont pas directement représentés. Il s'agit dans ce schéma des deux états ou fonctions que nous pouvons appréhender d'une suite signifiante.

La première ligne nous représente la chaîne signifiante en tant qu'elle reste entièrement perméable aux effets proprement signifiants de la

métaphore et de la métonymie, ce qui implique l'actualisation possible des effets signifiants à tous les niveaux, et jusqu'au niveau phonématique particulièrement. L'élément phonologique est en effet ce qui fonde le calembour, le jeu de mots, etc. Bref, c'est, dans le signifiant, ce avec quoi nous, analystes, avons sans cesse à jouer. Sauf ceux qui arrivent ici pour la première fois, vous devez en avoir la notion, et c'est bien pourquoi nous commencerons aujourd'hui à entrer dans le sujet de l'inconscient par le trait d'esprit, le *Witz*.

L'autre ligne est celle du discours rationnel, dans lequel sont déjà intégrés un certain nombre de points de repère, de choses fixes. Ces choses, en l'occasion, ne peuvent être strictement saisies qu'au niveau des emplois du signifiant, c'est-à-dire de ce qui concrètement, dans l'usage du discours, constitue des points fixes. Comme vous le savez, ils sont très loin de répondre de façon univoque à une chose. Il n'y a pas un seul sémantème qui corresponde à une seule chose. Un sémantème répond la plupart du temps à des choses fort diverses. Nous nous arrêtons ici au niveau du sémantème, c'est-à-dire de ce qui est fixé et défini par un emploi.

C'est donc la ligne du discours courant, commun, tel qu'il est admis dans le code du discours que j'appellerai le discours de la réalité qui nous est commune. C'est aussi le niveau où se produit le moins de créations de sens, puisque le sens y est déjà en quelque sorte donné. La plupart du temps, ce discours ne consiste qu'en un fin brassage des idéaux reçus. C'est très précisément à ce niveau que se produit le fameux discours vide dont sont parties un certain nombre de mes remarques sur la fonction de la parole et le champ du langage.

Vous le voyez donc bien, cette ligne est le discours concret du sujet individuel, de celui qui parle et qui se fait entendre, c'est le discours que

l'on peut enregistrer sur un disque, tandis que la première est tout ce que cela inclut comme possibilités de décomposition, de réinterprétation, de résonance, d'effets métaphorique et métonymique. L'une va dans le sens contraire de l'autre, pour la simple raison qu'elles glissent l'une sur l'autre. Mais l'une recoupe l'autre. Et elles se recoupent en deux points parfaitement reconnaissables.

Si nous partons du discours, le premier point où il rencontre la chaîne proprement signifiante, c'est ce que je viens de vous expliquer du point de vue du signifiant, à savoir le faisceau des emplois. Nous l'appellerons le code, en un point ici marqué α.

Il faut bien que le code soit quelque part pour qu'il puisse y avoir audition du discours. Ce code est très évidemment dans le grand A, c'est-à-dire l'Autre en tant qu'il est le compagnon de langage. Cet Autre, il faut absolument qu'il existe, et, je vous prie de le noter, il n'y a absolument pas besoin de l'appeler de ce nom imbécile et délirant qu'est la conscience collective. Un Autre, c'est un Autre. Il en suffit d'un seul pour qu'une langue soit vivante. Il en suffit même tellement d'un seul, que cet Autre à lui tout seul peut constituer le premier temps - qu'il y en ait un qui reste et qui puisse se parler à lui-même sa langue, cela suffit pour qu'il y ait lui et non seulement un Autre, mais même deux, en tous les cas quelqu'un qui le comprenne. On peut encore continuer à faire des traits d'esprit dans une langue quand on en est le seul possesseur.

Voilà donc la rencontre première, qui se fait au niveau de ce que nous avons appelé le code. La seconde rencontre qui achève la boucle, qui constitue à proprement parler le sens, qui le constitue à partir du code qu'elle a d'abord rencontré, se fait en ce point d'aboutissement marqué 'y. Vous voyez que deux flèches y aboutissent, et je me dispenserai aujourd'hui de vous dire quelle est la seconde. Le résultat de la conjonction du discours avec le signifiant comme support créateur du sens, c'est le message.

Dans le message le sens vient au jour. La vérité qu'il y a à annoncer, si vérité il y a, est là. La plupart du temps aucune vérité n'est annoncée, pour la simple raison que, le plus souvent, le discours ne passe absolument pas à travers la chaîne signifiante, qu'il est le pur et simple ronron de la répétition, le moulin à paroles, passant en court-circuit entre β et β'. Le discours ne dit absolument rien, sinon de vous signaler que je suis un animal parlant. C'est le discours commun, fait de mots pour ne rien dire, grâce à quoi on s'assure que l'on n'a pas simplement affaire en face de soi à ce que l'homme est au naturel, à savoir une bête féroce.

Les deux points - nœuds minimum du court-circuit du discours, sont

facilement reconnaissables. C'est, d'une part, en β, l'objet, au sens de l'objet métonymique dont je vous ai parlé l'année dernière. C'est, d'autre part, en β, le je, en tant qu'il indique dans le discours lui-même la place de celui qui parle.

Vous pouvez toucher dans ce schéma, d'une façon sensible, ce qui lie et ce qui distingue énoncé et énonciation. C'est une vérité parfaitement et immédiatement accessible à l'expérience linguistique, mais que l'expérience freudienne de l'analyse recoupe de la distinction au moins principielle qu'il y a entre le je qui n'est rien d'autre que la place de celui qui parle dans la chaîne du discours, qui n'a d'ailleurs même pas besoin d'être désigné par un je, et, d'autre part, le message, qui nécessite absolument au minimum l'appareil de ce schéma pour exister. Il est totalement impossible de faire sortir, de façon irradiante et concentrique, de l'existence d'un sujet quelconque, un message ou une parole quelconque, s'il n'y a pas toute cette complexité - et ce, pour la bonne raison que la parole suppose précisément l'existence d'une chaîne signifiante.

Sa genèse est loin d'être simple à obtenir - nous avons passé un an pour y arriver. Elle suppose l'existence d'un réseau des emplois, autrement dit de l'usage d'une langue. Elle suppose en outre tout ce mécanisme qui fait que - quoi que vous disiez en y pensant, ou en n'y pensant pas, quoi que vous formuliez -, une fois que vous êtes entré dans la roue du moulin à paroles, votre discours en dit toujours plus que ce que vous n'en dites.

De plus, du seul fait qu'il est parole, le discours se fonde sur l'existence quelque part de ce terme de référence qu'est le plan de la vérité -de la vérité en tant que distincte de la réalité, ce qui fait entrer en jeu le surgissement possible de sens nouveaux introduits dans le monde ou la réalité. Ce ne sont pas des sens qui y sont, mais des sens qu'elle en fait surgir, que littéralement elle y introduit.

Vous avez là, irradiant du message d'une part, du je d'autre part, ces petits ailerons qui indiquent deux sens divergents. Du je l'un va vers l'objet métonymique, et le second vers l'Autre. Symétriquement, par la voie de retour du discours, le message va vers l'objet métonymique et vers l'Autre. Tout cela est provisoire, je vous prie de le relever, mais vous verrez que ces deux lignes qui peuvent vous sembler aller de soi, celle qui va du je vers l'Autre, et celle qui va du je vers l'objet métonymique, nous seront d'un grand usage.

Vous verrez aussi à quoi correspondent les deux autres lignes, formidablement passionnantes, qui vont du message vers le code, et du code vers le message. En effet, la ligne de retour existe, et si elle n'existait pas il n'y

aurait pas le moindre espoir de création de sens, comme le schéma vous l'indique. C'est précisément dans l'inter jeu entre le message et le code, donc aussi dans le retour du code au message, que joue la dimension essentielle dans laquelle nous introduit de plain-pied le trait d'esprit.

C'est là que nous nous maintiendrons pendant un certain nombre de leçons pour voir tout ce qui peut s'y passer d'extraordinairement suggestif et indicatif.

Cela nous donnera aussi une occasion de plus de saisir la relation de dépendance où est l'objet métonymique, ce fameux objet dont nous avons commencé à nous occuper l'année dernière, cet objet qui n'est jamais là, qui est toujours situé ailleurs, qui est toujours autre chose.

Abordons maintenant le *Witz*.

3

Le *Witz* est ce que l'on a traduit par *trait d'esprit*. On a dit aussi *mot d'esprit*, je passe sur les raisons pour lesquelles je préfère la première traduction. Mais le *Witz* veut aussi dire l'*esprit*. Ce terme se présente donc tout de suite à nous dans une extrême ambiguïté.

Un trait d'esprit est à l'occasion l'objet de quelque dépréciation - c'est légèreté, manque de sérieux, fantaisie, caprice. Qu'en est-il de l'esprit? Là en revanche on s'arrête, on y regarde à deux fois avant d'en parler de la même façon.

Il convient de laisser à l'esprit toutes ses ambiguïtés, jusques et y compris l'esprit au sens large, cet esprit qui sert évidemment trop souvent de pavillon à des marchandises douteuses, l'esprit du spiritualisme. Mais la notion de l'esprit n'en a pas moins un centre de gravité, qui gît pour nous dans l'esprit au sens où l'on parle d'un homme spirituel, et, ce, bien qu'il n'ait pas excessivement bonne réputation. L'esprit, nous le centrerons sur le trait d'esprit, c'est-à-dire sur ce qui paraît en lui le plus contingent, le plus caduc, le plus offert à la critique. Il est bien dans le génie de la psychanalyse que de faire des choses comme cela, et c'est pourquoi nous n'avons pas à nous étonner que le seul point en somme de l'œuvre de Freud où soit mentionné ce que l'on décore ailleurs d'une majuscule, à savoir l'esprit, ce soit son ouvrage sur le *Witz*. Il n'en reste pas moins une parenté entre les deux pôles du terme, qui a donné depuis toujours de la tablature aux querelles.

Il serait amusant de vous évoquer la tradition anglaise. Le *Wit* est encore plus nettement ambigu que le *Witz*, et même que l'esprit en fran-

çais. Les discussions ont fleuri sur le vrai, l'authentique esprit, le bon esprit pour tout dire, et puis sur le mauvais esprit, c'est-à-dire cet esprit avec lequel les faiseurs de pirouettes amusent le monde. Comment distinguer? Il faudrait se référer aux difficultés dans lesquelles les critiques sont entrés. Après le XVIIIe siècle avec Addison, Pope, etc., cela continue au début du XIX° siècle avec l'école romantique anglaise, où la question du *Wit* n'a pas pu ne pas être mise à l'ordre du jour. Les écrits de Hazlitt sont à cet égard bien significatifs. Quelqu'un dont nous aurons l'occasion de parler, Coleridge, est celui qui a été le plus loin dans cette voie.

Je pourrais vous parler également de la tradition allemande. En particulier, la promotion de l'esprit au premier plan du christianisme littéraire a suivi une évolution strictement parallèle en Allemagne. La question du Witz y est au cœur de toute la spéculation romantique, qui aura à retenir notre attention tant du point de vue historique que du point de vue de la situation de l'analyse.

Ce qui est tout à fait frappant, c'est qu'il n'y ait rien chez nous qui corresponde à cet intérêt de la critique pour la question du *Wit* ou du *Witz*. Les seules personnes qui s'en soient sérieusement occupées, ce sont les poètes. Dans la période du XIXe siècle, non seulement la question est vivante chez eux, mais elle est au cœur de l'œuvre de Baudelaire et de Mallarmé. Ailleurs, elle n'a jamais été présente, même dans des essais, que du point de vue critique, je veux dire du point de vue d'une formulation intellectuelle du problème.

Je laisse de côté la tradition principale, l'espagnole, parce qu'elle est trop importante pour que nous n'ayons pas dans la suite à y revenir abondamment.

Le point décisif est ceci - quoi que ce soit que vous lisiez sur le problème du *Witz* ou du *Wit*, le fait est que vous arrivez toujours à des impasses sensibles, que seul le temps m'empêche de vous développer aujourd'hui - j'y reviendrai. J'efface cette partie de mon discours, mais je vous prouverai ultérieurement quel saut, quelle franche rupture, quelle différence de qualité et de résultats, caractérisent l'œuvre de Freud.

Freud n'avait pas fait l'enquête à laquelle je viens de faire allusion, sur la tradition européenne du *Witz*. Il nous dit ses sources, elles sont claires - ce sont trois livres fort sensés, fort lisibles, de ces braves professeurs allemands de petites universités qui avaient le temps de réfléchir paisiblement, et qui vous faisaient des choses pas pédantes du tout. Ce sont Kuno Fischer, Theodor Vischer et Theodor Lipps, professeur munichois qui a écrit la chose la meilleure des trois, et qui va fort loin, jusqu'à

tendre les bras à la rencontre de la recherche freudienne. Simplement, si M. Lipps n'avait pas été tellement soucieux de la respectabilité de son Witz, s'il n'avait pas voulu qu'il y en ait de faux et de vrai, il aurait été certainement beaucoup plus loin. C'est ce qui, au contraire, n'a absolument pas retenu Freud. Il avait déjà l'habitude de se commettre, et c'est pour cette raison qu'il a vu beaucoup plus clair. C'est aussi parce qu'il a vu les relations structurales qu'il y a entre le Witz et l'inconscient.

Sur quel plan les a-t-il vues? Uniquement sur un plan que l'on peut appeler formel. J'entends *formel,* non pas au sens des jolies formes, des rondeurs, de tout ce avec quoi on essaye de vous replonger dans l'obscurantisme le plus noir, mais au sens où l'on parle de la forme dans la théorie littéraire par exemple. En effet, il y a encore une autre tradition dont je ne vous ai pas parlé, mais c'est aussi parce que j'aurai à y revenir souvent, une tradition née récemment, qui est la tradition tchèque. Votre ignorance vous fait croire que la référence au formalisme a un sens vague. Pas du tout. Le formalisme a un sens extrêmement précis - c'est une école critique littéraire, que l'organisation étatique qui se place du côté du spoutnik persécute depuis quelque temps déjà. Quoi qu'il en soit, c'est au niveau de ce formalisme, c'est-à-dire d'une théorie structurale du signifiant comme tel, que Freud se place, et le résultat n'est pas douteux, il est même tout à fait convaincant. C'est une clef qui permet d'aller beaucoup plus loin.

Après vous avoir demandé de lire de temps en temps mes articles, je n'ai tout de même pas besoin de vous demander de lire le livre de Freud, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten.* Puisque je vous parle cette année du *Witz,* cela me paraît la moindre des choses. Vous verrez que l'économie de ce livre est fondée sur ceci que Freud part de la technique du mot d'esprit, et qu'il y revient toujours. Qu'est-ce que cela veut dire pour lui? Il s'agit de *technique verbale,* comme on dit. Je vous dis plus précisément *technique du signifiant.*

C'est parce que Freud part de la technique du signifiant et qu'il y revient sans cesse, qu'il débrouille véritablement le problème. Il y fait apparaître des plans distincts, et l'on voit tout d'un coup avec la plus grande netteté ce qu'il faut savoir distinguer pour ne pas se perdre dans des confusions perpétuelles du signifié, dans des pensées qui ne permettent pas de s'en sortir. On voit par exemple qu'il y a un problème de l'esprit et qu'il y a un problème du comique, et que ce n'est pas la même chose. De même, le problème du comique et le problème du rire, cela a beau de temps en temps aller ensemble, et même à tous les trois s'embrouiller, ce n'est pas non plus le même problème.

Bref, pour éclairer le problème de l'esprit Freud part de la technique signifiante, et c'est de là que nous partirons avec lui.

Chose curieuse, cela se passe à un niveau dont assurément il n'est pas indiqué que ce soit le niveau de l'inconscient, mais, pour des raisons profondes, qui tiennent à la nature même de ce dont il s'agit dans le *Witz,* c'est précisément en regardant là que nous en verrons le plus sur ce qui n'est pas tout à fait là, qui est à côté, et qui est l'inconscient. L'inconscient, justement, ne s'éclaire et ne se livre que quand on regarde un peu à côté. C'est là quelque chose que vous retrouverez tout le temps dans le *Witz,* car c'est sa nature même - vous regardez là, et c'est ce qui vous permet de voir ce qui n'est pas là.

Commençons donc avec Freud par les clefs de la technique du signifiant.

Freud ne s'est pas cassé pour trouver ses exemples - presque tous ceux qu'il nous donne, et qui peuvent vous paraître un peu terre à terre et de valeur inégale, sont pris à ces trois professeurs, et c'est pourquoi je vous ai dit l'estime dans laquelle je les tenais. Mais il y a tout de même une autre source dont Freud est véritablement pénétré, c'est Heinrich Heine, et c'est à cette source qu'il prend son premier exemple.

Il s'agit d'un mot merveilleux qui fleurit dans la bouche de Hirsch Hyacinthe, juif de Hambourg, collecteur de billets de loterie, besogneux et famélique, que Heine retrouve aux bains de Lucques. Si vous voulez faire une lecture pleine sur le *Witz*, il faudra que vous lisiez *Reisebilder, Tableaux de voyage,* dont il est stupéfiant que ce ne soit pas un livre classique. On y trouve, dans la partie italienne, un passage où figure ce personnage inénarrable sur les propriétés duquel j'espère encore avoir le temps de vous dire quelque chose aujourd'hui.

Au cours de sa conversation avec lui, Heine obtient de Hirsch Hyacinthe cette déclaration qu'il eut l'honneur de soigner les cors aux pieds du grand Rothschild, Nathan le Sage. Pendant le temps qu'il lui rognait les cors, il se disait qu'il était, lui, Hirsch Hyacinthe, un homme important. Il pensait en effet que Nathan le Sage méditait pendant cette opération sur les différents courriers qu'il enverrait aux rois, et que si lui, Hirsch Hyacinthe, lui rognait un peu trop le cor au pied, il en résulterait dans les hauteurs une irritation, qui ferait que Nathan rognerait lui aussi un peu plus sur le cuir des rois.

C'est ainsi que, de fil en aiguille, Hirsch Hyacinthe en vient à parler d'un autre Rothschild qu'il a connu, Salomon Rothschild. Un jour où il s'annonçait chez celui-ci comme Hirsch Hyacinthe, il lui fut répondu dans un langage débonnaire - *Moi aussi*, *je suis le collecteur de la loterie, la*

LE FAMILLIONNAIRE

loterie Rothschild, je ne veux pas que mon collègue entre dans la cuisine. Et, s'écrit Hirsch Hyacinthe, *il m'a traité d'une façon tout à fait famillionnaire.*

Voilà ce sur quoi s'arrête Freud.

Famillionnaire, qu'est-ce que c'est? Est-ce un néologisme, un lapsus, un trait d'esprit? C'est un trait d'esprit assurément, mais le seul fait que j'ai pu poser les deux autres questions, nous introduit déjà dans une ambiguïté du signifiant dans l'inconscient.

Que nous dit Freud? Que nous reconnaissons ici le mécanisme de la condensation, qu'elle est matérialisée dans le matériel du signifiant, qu'il s'agit d'une espèce d'emboutissage, à l'aide de je ne sais quelle machine, entre deux lignes de la chaîne signifiante. Freud complète le mot par un très joli schéma signifiant, où s'inscrit d'abord *familière, puis,* en dessous, *millionnaire.* Phonétiquement, *ère/aire* est des deux côtés, *mili / milli* également, cela se condense, et, dans l'intervalle entre les deux, apparaît *famillionnaire.*

Famili ère
mili onnaire

faMILIonn AIRE

Essayons de voir ce que cela donne sur le schéma au tableau. Je suis forcé d'aller vite, mais j'ai quelque chose à vous pointer.

On peut évidemment schématiser le discours en disant qu'il part du je pour aller à l'Autre. Il est plus correct de s'apercevoir que, quoi que nous en pensions, tout discours part de l'Autre, α, qu'il se réfléchit sur le je en β, puisqu'il faut bien que celui-ci soit pris dans l'affaire, qu'il revient à l'Autre au second temps - d'où l'invocation à l'Autre, *J'étais avec Salomon Rothschild tout d fait familier*- et qu'il file ensuite vers le message, γ.

Cependant, n'oubliez pas que l'intérêt de ce schéma est qu'il y a deux lignes, et que les choses circulent en même temps sur la ligne de la chaîne signifiante. De par la mystérieuse propriété des phonèmes qui sont dans l'un et l'autre mots, quelque chose corrélativement s'émeut dans le signifiant, il y a ébranlement de la chaîne signifiante élémentaire comme telle. Trois temps se distinguent également du côté de la chaîne.

Au premier temps, c'est l'ébauche du message.

Au second temps, la chaîne vient se réfléchir en β' sur l'objet métonymique, *mon millionnaire.* En effet, ce dont il s'agit pour Hirsch Hyacinthe, c'est de l'objet métonymique, schématisé, de son appartenance. C'est son millionnaire, mais en même temps ce ne l'est pas, parce que c'est bien plutôt le *millionnaire* qui le possède. Résultat - cela ne passe pas, et c'est

précisément pourquoi ce *millionnaire* vient se réfléchir au second temps en β', en même temps que l'autre terme, la façon familière, arrive en β.

Au troisième temps, *millionnaire* et familière se rencontrent, et viennent se conjoindre dans le message en y pour faire *famillionnaire*.

Ce schéma peut vous sembler puéril à trouver, encore qu'il soit bien, parce que c'est moi qui l'ai fait. Seulement, quand cela aura collé comme ça pendant toute l'année, vous vous direz peut-être qu'il sert à quelque chose. En particulier, grâce à ce qu'il nous présente d'exigences topologiques, il nous permet de mesurer nos pas quant à ce qui concerne le signifiant. Tel qu'il est fait, de quelque façon que vous le parcouriez, il limite tous nos pas - je veux dire que chaque fois qu'il nous faudra faire un pas, le schéma exigera que nous n'en fassions pas plus de trois élémentaires. C'est à cela que tendent les petits bouchons de départ et les pointes de flèche, ainsi que les ailerons qui concernent les segments, lesquels doivent toujours être dans une position seconde intermédiaire. Les autres sont, ou bien initiaux, ou bien terminaux.

Donc, en trois temps, les deux chaînes, celle du discours et celle du signifiant, sont arrivées à converger au même point, celui du message. Cela fait que Monsieur Hirsch Hyacinthe a été traité d'une façon tout à fait *famillionnaire*.

Ce message est parfaitement incongru, en ce sens qu'il n'est pas reçu, il n'est pas dans le code. Tout est là. Certes, le message est fait en principe pour être dans un certain rapport de distinction avec le code, mais là, c'est sur le plan même du signifiant qu'il est manifestement en violation du code.

La définition que je vous propose du trait d'esprit repose d'abord sur ceci, que le message se produit à un certain niveau de la production signifiante, qu'il se différencie et se distingue d'avec le code, et qu'il prend, de par cette distinction et cette différence, valeur de message. Le message gît dans sa différence d'avec le code.

Comment cette différence est-elle sanctionnée? C'est là le deuxième plan dont il s'agit. Cette différence est sanctionnée comme trait d'esprit par l'Autre. Cela est indispensable, et cela est dans Freud.

Il y a deux choses dans le livre de Freud sur le trait d'esprit - la promotion de la technique signifiante, et la référence expresse à l'Autre comme tiers. Cette référence, que je vous serine depuis des années, est absolument articulée par Freud, tout spécialement dans la deuxième partie de son ouvrage, mais forcément depuis le début.

Par exemple, Freud nous promeut perpétuellement la différence du trait d'esprit et du comique, qui tient en ceci que le comique est duel. Le

comique est la relation duelle, et il faut qu'il y ait le tiers Autre pour qu'il y ait le trait d'esprit. La sanction du tiers Autre, qu'il soit supporté ou non par un individu, est ici essentielle. L'Autre renvoie la balle, il range le message dans le code en tant que trait d'esprit, il dit dans le code -*Ceci est un trait d'esprit. Si* personne ne le fait, il n'y a pas de trait d'esprit. Si personne ne s'en aperçoit, si *famillionnaire* est un lapsus, cela ne fait pas un trait d'esprit. Il faut donc que l'Autre le codifie comme trait d'esprit, qu'il soit inscrit dans le code de par cette intervention de l'Autre.

Troisième élément de la définition - le trait d'esprit a un rapport avec quelque chose qui est situé profondément au niveau du sens. Je ne dis pas que c'est *une* vérité, car les allusions subtiles à je ne sais quoi qui serait la psychologie du millionnaire et du parasite, bien qu'elles contribuent beaucoup à notre plaisir, nous y reviendrons, ne nous expliquent pas la production de *famillionnaire.* Je dis que c'est *la* vérité.

Je vous pose dès aujourd'hui que l'essence du trait d'esprit - si nous voulons la chercher, et la chercher avec Freud, car il nous conduira aussi loin que possible dans ce sens où est sa pointe, puisque de pointe il s'agit, et pointe il y a - réside dans son rapport à une dimension radicale, qui tient essentiellement à la vérité, c'est à savoir ce que j'ai appelé, dans mon article sur *L'instance de la lettre,* la dimension d'alibi de la vérité.

De si près que nous voulions serrer l'essence du trait d'esprit, ce qui ne manque pas d'entraîner chez nous je ne sais quelle diplopie mentale, ce dont il s'agit toujours, et qui est ce que fait expressément le trait d'esprit, c'est ceci - il désigne, et toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs.

C'est là-dessus que nous reprendrons la prochaine fois. Je vous laisse certainement sur quelque chose de suspendu, sur une énigme. Je crois cependant avoir au moins posé les termes auxquels je vous montrerai par la suite que nous devons nécessairement nous rallier.

6 NOVEMBRE 1957
LE FAT-MILLIONNAIRE

Substitution, condensation, métaphore
Atterré
De l'esprit au lapsus, et à l'oubli du nom
Ruines et étincelles métonymiques
Le parasite et son maître

Reprenons notre exposé au point où nous l'avions laissé la dernière fois, au moment où Hirsch Hyacinthe, parlant à l'auteur du *Reisebilder* qu'il a rencontré aux bains de Lucques, lui dit - *Aussi vrai que Dieu doit me donner tout ce qu'il y a de bien, j'étais assis avec Salomon Rothschild, et il m'a traité tout* à *fait comme un égal, tout à fait famillionnairement.*

I

Voilà donc d'où nous partons, du mot *famillionnaire,* qui en somme a eu sa fortune. Il est connu par le point de départ que Freud y prend, et c'est de là que j'essayerai de vous montrer la façon dont il aborde le trait d'esprit.

Si l'analyse en est utile à notre propos, si ce point est exemplaire, c'est qu'il nous manifeste - puisque, hélas, il en est besoin - de façon non douteuse l'importance du signifiant dans ce que nous pouvons appeler avec Freud les mécanismes de l'inconscient.

Il est surprenant de voir qu'à mesure qu'ils se collettent avec le sujet délicat de l'aphasie, c'est-à-dire du déficit de la parole, les neurologistes, que leur discipline n'y prépare pas spécialement, font de jour en jour des progrès remarquables quant à ce que l'on peut appeler leur formation linguistique, mais que les psychanalystes, dont tout l'art et la technique reposent sur l'usage de la parole, n'en ont pas jusqu'ici tenu le moindre compte, alors que la référence de Freud au domaine de la philologie, n'est pas simplement une référence humaniste manifestant sa culture ou ses lectures, mais bien une référence interne, organique.

LES STRUCTURES FREUDIENNES DE L'ESPRIT

Puisque vous avez entr'ouvert depuis la dernière fois, pour au moins la plupart d'entre vous j'espère, l'ouvrage de Freud sur le *Witz*, vous avez pu vous apercevoir que toute son argumentation pivote autour de la technique du mot d'esprit en tant que technique de langage. Si ce qui surgit de sens et de signification dans le mot d'esprit lui paraît mériter d'être rapproché de l'inconscient, ce n'est fondé que sur sa fonction de plaisir. Je le martelle, puisque tout ce que j'ai à dire sur le trait d'esprit s'y rapporte - l'essentiel tourne toujours et uniquement sur des analogies de structure qui ne se conçoivent que sur le plan linguistique, et qui se

manifestent entre le côté technique ou verbal du mot d'esprit et les mécanismes propres de l'inconscient, qu'il a découverts sous des noms divers, tels que la condensation et le déplacement - je me limite à ces deux-là pour aujourd'hui.

Voilà où nous en sommes. Hirsch Hyacinthe, fiction de Henri Heine, raconte donc ce qui lui est arrivé. Pour nous en tenir au segment que j'ai isolé en commençant, un énoncé fort net est produit au départ, exhaussant ce qui va venir, le mettant sur un plateau, l'exaltant. C'est l'invocation faite au Témoin universel et aux relations personnelles du sujet à ce Témoin, c'est-à-dire à Dieu. *Aussi vrai que Dieu me doit tous les biens* - c'est à la fois incontestablement significatif par son sens, et ironique par ce que la réalité peut y montrer de défaillant. La suite *-j'étais assis à côté de Salomon Rothschild, tout à fait comme un égal* - fait surgir l'objet. Ce *tout à fait* porte en soi quelque chose qui est assez significatif. Chaque fois que nous invoquons la totalité, c'est que nous ne sommes pas tout à fait sûrs que celle-ci soit véritablement formée. Cela se retrouve à bien des niveaux, je dirai même à tous les niveaux, de l'usage de la notion de totalité.

Enfin, se produit le phénomène inattendu, le scandale de l'énonciation, à savoir ce message inédit dont nous ne savons pas même encore ce que c'est, que nous ne pouvons encore nommer - *d'une façon tout à fait famillionnaire, tout à fait famillionnairement.*

Est-ce un acte manqué ou un acte réussi? Un dérapage ou une création poétique? Nous ne le savons pas. Ce peut être tout à la fois. Mais il convient de s'arrêter précisément à la formation du phénomène sur le strict plan signifiant. En effet, comme je l'ai annoncé la dernière fois, il y a là une fonction signifiante qui est propre au trait d'esprit, en tant que signifiant échappant au code, c'est-à-dire à tout ce qui a été jusque-là accumulé de formations du signifiant dans ses fonctions de création de signifié. Quelque chose de nouveau apparaît, qui peut être conçu comme noué au ressort même de ce que l'on peut appeler le progrès de la langue, ou son changement, mais qui demande qu'avant d'y venir nous

nous arrêtions à sa formation même, afin de le situer par rapport au mécanisme formateur du signifiant.

Le phénomène essentiel, c'est le nœud, le point, où apparaît ce signifiant nouveau et paradoxal, *famillionnaire*. Freud en part et il y revient sans cesse, il nous prie de nous y arrêter, et jusqu'à la fin de sa spéculation sur le trait d'esprit, vous le verrez, il ne manque pas d'y faire retour comme au phénomène essentiel. C'est le phénomène technique qui spécifie le mot d'esprit. Là est le phénomène central. Il nous enseigne sur le plan qui nous est propre, celui des rapports avec l'inconscient, tout en éclairant du même coup d'une perspective nouvelle ce qui l'amène dans les tendances - c'est le mot employé dans cet ouvrage - aussi bien que ce qui l'entoure et rayonne de lui, le comique, le rire, etc. Faute de nous y arrêter, nous ne pourrions valablement articuler les suites et accompagnements, du phénomène aussi bien que ses sources et points d'appel.

Arrêtons-nous donc sur *famillionnaire*. Il y a plusieurs façons de l'aborder. C'est le but de notre schéma que de vous le permettre, mais il vous est aussi donné pour y inscrire les plans différents de l'élaboration signifiante -j'ai choisi ce mot d'*élaboration* puisque Freud le souligne. Pour ne pas trop vous surprendre, commençons au niveau du sens.

Que se passe-t-il quand *famillionnaire* apparaît? Nous sentons d'abord comme une visée vers le sens, un sens qui est ironique, voire satirique. Moins apparent, se développant dans les contrecoups du phénomène, se propageant dans le monde à sa suite, il surgit aussi un objet, qui, lui, va plutôt vers le comique, l'absurde, le non-sens. C'est le personnage du *famillionnaire*, en tant qu'il est la dérision du millionnaire, et qu'il tend à prendre forme de figure.

Il n'y a pas beaucoup à faire pour vous indiquer dans quelle direction il tend à s'incarner. Freud lui-même nous signale au passage que Henri Heine, redoublant son mot d'esprit, appellera le millionnaire le *Millionarr,* ce qui en allemand veut dire quelque chose comme le *fou-fou millionnaire.* Dans la même ligne de substantivation du *famillionnaire*, nous pourrions dire en français le *fat-millionnaire*, avec un trait d'union.

Cette approche vous montre que nous ne restons pas inhumains. C'est bien - à condition de ne pas nous avancer beaucoup plus loin dans cette direction. C'est le genre de pas qu'il s'agit de ne pas précipiter. Il s'agit de ne pas trop vite comprendre parce que, en comprenant trop vite, on ne comprend rien du tout. De telles considérations n'expliquent pas le phénomène, et en quoi celui-ci se rattache à l'économie générale du signifiant.

Là-dessus, il me faut insister pour que vous preniez tous connaissance des exemples que j'ai donnés dans *L'instance de la lettre,* de ce que j'appelle les fonctions essentielles du signifiant, en tant que ce sont celles par où le soc du signifiant creuse dans le réel le signifié, littéralement l'évoque, le fait surgir, le manie, l'engendre. Il s'agit des fonctions de la métaphore et de la métonymie.

Il paraît qu'à certains, c'est, disons, mon style, qui barre l'entrée de cet article.

Je le regrette, je n'y peux rien - mon style est ce qu'il est. Je leur demande à cet endroit de faire un effort. J'ajouterai simplement que quelles que soient les déficiences qui puissent intervenir de mon fait personnel, il y a aussi dans les difficultés de ce style - peut-être peuvent-ils l'entrevoir - quelque chose qui répond à l'objet même dont il s'agit. Puisqu'il s'agit en effet de parler de façon valable des fonctions créatrices qu'exerce le signifiant sur le signifié, à savoir, non pas simplement de parler de la parole, mais de parler dans le fil de la parole, si l'on peut dire, pour en évoquer les fonctions mêmes, peut-être y a-t-il des nécessités internes de style qui s'imposent - la concision par exemple, l'allusion, voire la pointe, qui sont autant d'éléments décisifs pour entrer dans le champ dont elles commandent, non seulement les avenues, mais toute la texture. La suite de mon exposé de cette année, je l'espère, vous le montrera. Nous y reviendrons à propos d'un certain style que nous n'hésiterons pas d'appeler par son nom, si ambigu qu'il puisse paraître, à savoir le maniérisme. J'essayerai de vous montrer que non seulement il a derrière lui une grande tradition, mais qu'il a une fonction irremplaçable.

Ce n'était qu'une parenthèse, pour en revenir à mon texte.

Vous y verrez donc que ce que j'appelle, après Roman Jakobson qui l'a inventé, les fonctions métaphorique et métonymique du langage, peuvent très simplement s'exprimer dans le registre du signifiant.

Comme je l'ai déjà plusieurs fois énoncé au cours des années précédentes, les caractéristiques du signifiant sont celles de l'existence d'une chaîne articulée, et, ajouté je dans cet article, tendant à former des groupements fermés, c'est-à-dire formés d'une série d'anneaux se prenant les uns dans les autres pour constituer des chaînes, lesquelles se prennent elles-mêmes dans d'autres chaînes à la façon d'anneaux. La forme générale de notre schéma l'évoque d'ailleurs un peu, sans le présenter directement. L'existence de ces chaînes implique que les articulations ou liaisons

du signifiant comportent deux dimensions, celle que l'on peut appeler de la combinaison, continuité, concaténation de la chaîne, et celle de la substitution, dont les possibilités sont toujours impliquées dans chaque élément de la chaîne. Cette seconde dimension est omise dans la définition linéaire que l'on donne du rapport du signifiant et du signifié.

En d'autres termes, dans tout acte de langage, si la dimension diachronique est essentielle, une synchronie est aussi impliquée, évoquée, par la possibilité permanente de substitution inhérente à chacun des termes du signifiant.

Je vous ai indiqué la dernière fois deux formules, dont l'une donnait une représentation de la combinaison, et l'autre, l'image du rapport de substitution toujours implicite dans toute articulation signifiante. Il n'est pas besoin d'extraordinaires possibilités d'intuition pour s'apercevoir qu'il doit y avoir quelque rapport entre la formule de la métaphore et ce que Freud nous schématise de la formation du *famillionnaire.*

Qu'est-ce que peut vouloir dire son schéma? Cela peut vouloir dire qu'il y a quelque chose qui est tombé dans l'intervalle, qui est éludé dans l'articulation du sens, en même temps que quelque chose s'est produit qui a comprimé, embouti l'un dans l'autre *familière* et *millionnaire* pour produire *famillionnaire,* qui, lui, est resté. Il y a là une sorte de cas particulier de la fonction de substitution, un cas particulier dont il reste en quelque sorte des traces. La condensation, si vous voulez, est une forme particulière de ce qui peut se produire au niveau de la fonction de substitution.

Il serait bon que vous ayez dès maintenant à la pensée le long développement que j'ai fait autour d'une métaphore, celle de la gerbe de Booz - *Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse* - montrant en quoi c'est le fait que *sa gerbe* remplace le terme Booz, qui constitue ici la métaphore. Grâce à cette métaphore, il surgit autour de la figure de Booz un sens, le sens de l'avènement à sa paternité, avec tout ce qui peut rayonner autour et en rejaillir, du fait qu'il y vient d'une façon invraisemblable, tardive, imprévue, providentielle, divine. Cette métaphore est précisément là pour montrer l'avènement d'un nouveau sens autour du personnage de Booz qui en paraissait exclu, forclos.

C'est dans le rapport de substitution que gît le ressort créateur, la force créatrice, la force d'engendrement, c'est le cas de le dire, de la métaphore.

La métaphore est une fonction tout à fait générale. Je dirai même que c'est par la possibilité de substitution que se conçoit l'engendrement, si l'on peut dire, du monde du sens. Toute l'histoire de la langue, à savoir 31

les changements de fonction grâce auxquels une langue se constitue, c'est là et non pas ailleurs que nous avons à la saisir.

Si nous voulions imaginer de donner un jour un modèle ou un exemple de la genèse et de l'apparition d'une langue dans cette réalité inconstituée que le monde pourrait être avant que l'on ne parle, il nous faudrait supposer une donnée irréductible, originelle, qui serait assurément le minimum de chaîne signifiante. Je n'insisterai pas aujourd'hui sur ce certain minimum, mais je vous ai déjà donné suffisamment d'indications à ce propos pour que vous sachiez que c'est par la voie de la métaphore, par le jeu de la substitution d'un signifiant à un autre à une certaine place, que se crée la possibilité non seulement de développements du signifiant, mais aussi de surgissements de sens toujours nouveaux, allant toujours à raffiner, compliquer, approfondir, donner son sens de profondeur, à ce qui, dans le réel, n'est que pure opacité.

Pour vous l'illustrer, je voulais un exemple de ce que l'on peut appeler l'évolution du sens, où nous retrouvons toujours, plus ou moins, le mécanisme de la substitution. Comme d'habitude dans ces cas-là, j'attends mes exemples du hasard. Celui-ci n'a pas manqué de m'être fourni par quelqu'un de mon entourage proche qui, en proie à une traduction, avait eu à chercher dans le dictionnaire le sens du mot *atterré*, et était demeuré surpris à la pensée de n'en avoir jamais bien compris le sens jusqu'alors. En effet, *atterré* n'a pas originairement, et dans beaucoup de ses emplois, le sens de *frappé de terreur*, mais celui de *mis à terre*.

Dans Bossuet, *atterrer* veut littéralement dire *mettre à terre*. Dans d'autres textes un tout petit peu postérieurs, nous voyons se préciser cette espèce de poids de terreur dont les puristes diraient qu'il contamine, dévie le sens du mot *atterré*. Il n'en reste pas moins qu'incontestablement les puristes ont ici tout à fait tort. Il n'y a aucune espèce de contamination. Même si, tout d'un coup, après ce rappel du sens étymologique du mot atterré, certains d'entre vous ont l'illusion qu'*atterrer* n'est évidemment pas autre chose que *tourner vers la terre, faire toucher terre, mettre aussi bas que terre, consterner* en d'autres termes, il n'en reste pas moins que l'usage courant du mot implique un arrière-plan de terreur.

Partons d'un autre mot qui a un certain rapport avec le sens originaire du mot atterré. C'est pure convention, parce qu'il n'y a nulle part d'origine du mot *atterré*, mais admettons que ce soit le mot *abattu*, pour autant qu'il évoque en effet ce que le mot *atterré* pourrait nous évoquer dans son sens prétendu pur.

Le mot atterré est donc substitué au mot *abattu*. C'est une métaphore.

C'est une métaphore qui n'a pas l'air d'en être une, puisque nous

partons de l'hypothèse qu'originairement, ils veulent dire la même chose, *jeté à terre* ou contre terre. C'est bien ce que je vous prie de remarquer ce n'est pas pour autant que le sens d'*atterré* change en quoi que ce soit le sens d'*abattu*, que le mot sera fécond, générateur d'un nouveau sens.

Pourtant, dire que quelqu'un est *atterré*, ce n'est pas la même chose que de dire qu'il est *abattu*, et si impliquant de terreur que ce soit, ce n'est pas non plus *terrorisé*. II y a une nuance supplémentaire, quelque chose de nouveau, un nouveau sens. Une nuance nouvelle de terreur est ainsi introduite dans le sens psychologique, et déjà métaphorique, qu'a le mot abattu.

Il va sans dire que psychologiquement, personne n'est *atterré*, ni *abattu*, au sens propre. C'est là quelque chose que nous ne pouvons dire tant qu'il n'y a pas de mots, et ces mots procèdent d'une métaphore - à savoir, ce qui se passe quand un arbre est abattu, ou quand un lutteur est mis à terre, *atterré*, deuxième métaphore.

Mais tout l'intérêt de la chose est de remarquer que la terreur est introduite par le *terre* qui est dans *atterré*. En d'autres termes, la métaphore n'est pas une injection de sens - comme si c'était possible, comme si les sens étaient quelque part, où que ce soit, dans un réservoir. Si le mot *atterré* apporte un sens nouveau, ce n'est pas en tant qu'il a une signification, mais en tant que signifiant. C'est parce qu'il contient un phonème qui se retrouve dans le mot *terreur*. C'est par la voie signifiante, celle de l'équivoque, et de l'homonymie, c'est-à-dire par la voie de la chose la plus non-sens qui soit, que le mot vient engendrer cette nuance de sens, cette nuance de terreur, qu'il va introduire, injecter, dans le sens déjà métaphorique du mot abattu.

En d'autres termes, c'est dans le rapport d'un signifiant à un signifiant, que va s'engendrer un certain rapport *signifiant sur signifié*. La distinction des deux est essentielle.

$$\frac{S}{S'} \rightarrow \frac{S}{s}$$

C'est à partir du rapport de signifiant à signifiant, de la liaison du signifiant d'ici au signifiant qui est là, du rapport purement signifiant, c'est-à-dire homonymique, entre *atterré* et *terreur*, que va pouvoir s'exercer l'action qui est d'engendrement de signification, à savoir le nuancement par la terreur de ce qui existait déjà comme sens sur une base métaphorique.

Cela nous exemplifie ce qui se passe au niveau de la métaphore. La voie métaphorique préside non seulement à la création et à l'évolution

de la langue, mais aussi à la création et à l'évolution du sens comme tel, je veux dire du sens en tant qu'il est non seulement perçu, mais que le sujet s'y inclut, c'est-à-dire en tant que le sens enrichit notre vie.

Je voudrais encore vous indiquer simplement une amorce de sentier par quoi rejoindre ce que nous voyons se passer dans l'inconscient.

Je vous ai déjà indiqué la fonction essentielle du crochet *terre*, qu'il nous faut considérer comme purement signifiant, et le rôle de la réserve homonymique avec laquelle travaille la métaphore, que nous le voyions ou non. Mais il se passe encore autre chose. Je ne sais si vous allez bien le saisir tout de suite. Vous le saisirez mieux quand vous en verrez le développement. Ce n'est que l'amorce d'une voie essentielle.

La nuance de signification qu'apporte *atterré*, dans toute la mesure où elle se constitue et s'affirme, implique, remarquez-le, une certaine domination et un certain apprivoisement de la terreur. La terreur est non seulement nommée, mais aussi atténuée, et c'est bien ce qui vous permet d'ailleurs de maintenir dans votre esprit l'ambiguïté du mot *atterré*. Vous vous dites qu'après tout, *atterré* a bien rapport avec la terre, que la terreur n'y est pas complète, que l'abattement, au sens où il est pour vous sans ambiguïté, garde sa valeur prévalente, que ce n'est qu'une nuance.

Pour tout dire, la terreur reste à cette occasion dans une demi-ombre, elle n'est pas remarquée en face, elle est prise par le biais intermédiaire de la dépression. Ce qui se passe est complètement oublié jusqu'au moment où je vous l'ai rappelé. Le modèle est, en tant que tel, hors du circuit. Autrement dit, dans toute la mesure où la nuance *atterré* s'est établie dans l'usage, où elle est devenue sens et usage de sens, le signifiant, lui, est, disons le mot, refoulé à proprement parler. Dès lors que s'est établi dans sa nuance actuelle l'usage du mot *atterré*, le modèle, sauf recours au dictionnaire et au discours savant, n'est plus à votre disposition, mais, comme *terre, terra*, il est refoulé.

Je vais là un tout petit peu trop en avant, parce que c'est un mode de pensée auquel vous n'êtes pas encore très habitués, mais je crois que cela nous évitera un retour. Vous allez voir à quel point cette amorce est confirmée par l'analyse des phénomènes.

3

Revenons à notre *famillionnaire*, au point de conjonction ou de condensation métaphorique où nous l'avons vu se former.

Il convient pour commencer de séparer la chose de son contexte, à

savoir du fait que c'est Hirsch Hyacinthe, c'est-à-dire l'esprit de Heine, qui l'a engendrée. Nous irons ultérieurement chercher beaucoup plus loin sa genèse dans les antécédents de Henri Heine et ses relations avec la famille Rothschild. Il faudrait même relire toute l'histoire de la famille Rothschild pour être bien sûr de ne pas faire d'erreur, mais nous n'en sommes pas là pour l'instant, nous en sommes à *famillionnaire.*

Isolons-le un instant. Rétrécissons autant que nous le pouvons le champ de vision de la caméra autour de ce *famillionnaire.* Après tout, il pourrait être né ailleurs que dans l'imagination de Henri Heine. Peut-être ne l'a-t-il pas fabriqué au moment où il était devant son papier blanc, plume en main, peut-être était-ce un soir, lors d'une de ses déambulations parisiennes que nous évoquerons, que cela lui est venu comme ça. Il y a même toutes les chances pour que ce soit à un moment de fatigue, de crépuscule. Ce *famillionnaire* pourrait être aussi bien un lapsus, c'est tout à fait concevable.

J'ai déjà fait état d'un lapsus que j'avais recueilli fleurissant sur la bouche d'un de mes patients. J'en ai d'autres, mais je reviens à celui-là parce qu'il faut toujours revenir sur les mêmes choses jusqu'à ce que ce soit bien usé, et après, on passe à autre chose. C'est le patient qui, au cours du racontage de son histoire ou de ses associations sur mon divan, évoquait le temps où, avec sa compagne qu'il finit par épouser par-devant monsieur le maire, il ne faisait que vivre *maritablement.*

Vous avez tous déjà saisi que cela peut s'écrire sur le schéma de Freud - au-dessus, *maritalement,* ce qui veut dire qu'on n'est pas marié, et en dessous un adverbe dans lequel se conjoignent parfaitement la situation des mariés et celle des non-mariés, *misérablement.* Cela fait *maritablement.* Ce n'est pas dit, c'est beaucoup mieux que dit. Vous voyez là à quel point le message dépasse, non pas le messager, car c'est vraiment le messager des dieux qui parle par la bouche de cet innocent, mais dépasse le support de la parole.

Le contexte, comme dirait Freud, exclut tout à fait que mon patient ait fait un mot d'esprit, et vous ne le connaîtriez pas si je n'en avais pas été à cette occasion l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire l'auditeur, et l'auditeur non seulement attentif, mais l'auditeur entendant, au sens vrai du terme. Il n'en reste pas moins que mis à sa place, justement dans l'Autre, c'est un mot d'esprit particulièrement sensationnel et brillant.

Ce rapprochement entre le trait d'esprit et le lapsus, Freud nous en donne d'innombrables exemples dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne.* Le lapsus est à l'occasion tellement voisin du mot d'esprit, que Freud lui-même est forcé de dire, et nous sommes forcés de l'en croire

sur parole, que le contexte exclut que le patient ou la patiente ait fait cette création au titre de mot d'esprit.

Quelque part dans cet ouvrage, Freud donne l'exemple de cette femme qui, parlant de la situation réciproque des hommes et des femmes, dit - *Pour qu'une femme intéresse les hommes, il faut qu'elle soit jolie* - ce qui n'est pas donné à tout le monde, implique-t-elle dans sa phrase -, *mais pour un homme, il suffit qu'il ait ses cinq membres droits.*

De telles expressions ne sont pas toujours pleinement traduisibles, et je suis bien souvent obligé de faire une transposition complète, c'est-à-dire de recréer le mot en français. Il faudrait presque employer l'expression *tout raide.* Le mot *droit* n'est pas ici d'un usage courant, il est même si peu courant qu'il ne l'est pas non plus en allemand. Il faut que Freud fasse une glose sur les quatre et les cinq membres pour expliquer la genèse de la chose. La tendance un tant soit peu grivoise n'est pas douteuse. Ce que Freud en tous les cas nous montre, c'est que le mot ne va pas tellement *droit au but,* pas plus en allemand qu'en français. D'autre part, le contexte exclut selon lui que la femme soit intentionnellement aussi crue. C'est bel et bien un lapsus, mais vous voyez comme cela ressemble à un mot d'esprit.

Donc, cela peut être un mot d'esprit, cela peut être un lapsus, et je dirais même plus - cela peut être purement et simplement une sottise, une naïveté linguistique. Après tout, chez mon patient, homme particulièrement sympathique, *maritablement* n'était même pas véritablement un lapsus, car le mot faisait bel et bien partie de son lexique à lui, il ne croyait pas du tout dire quelque chose d'extraordinaire. Il y a des gens qui se promènent dans l'existence comme cela, qui ont parfois des situations très élevées, et qui sortent des mots dans ce genre. Un célèbre producteur de cinéma en produisait comme cela, paraît-il, au kilomètre toute la journée. Il disait par exemple pour conclure quelques-unes de ses phrases impérieuses - *Et puis, c'est comme ça, c'est signé que non.* Ce n'était pas un lapsus, c'était simplement un fait d'ignorance et de sottise.

Puisque nous avons parlé de lapsus, qui est de tout cela ce qui nous touche au plus près, voyons un peu ce qui se passe à ce niveau. Revenons sur le lapsus par lequel nous sommes passés à plusieurs reprises pour souligner justement la fonction essentielle du signifiant, le lapsus originel, si je puis dire, celui qui est à la base de la théorie freudienne, celui qui inaugure la *Psychopathologie de la vie quotidienne* après avoir été publié auparavant - à savoir l'oubli du nom propre, en l'occurrence *Signorelli.*

Au premier abord, ce n'est pas la même chose, un oubli et ce dont je viens de vous parler. Mais si ce que je vous explique a sa portée, si c'est

bel et bien le mécanisme ou le métabolisme du signifiant qui est au principe et au ressort des formations de l'inconscient, nous devons toutes les y retrouver en une. Ce qui se distingue à l'extérieur doit retrouver son unité à l'intérieur.

Dans l'oubli du nom, au lieu de voir surgir un mot, *famillionnaire,* nous avons le contraire - quelque chose nous manque. Que nous montre l'analyse que fait Freud de l'oubli d'un nom propre, et, de plus, étranger?

Nous lisons la *Psychopathologie de la vie quotidienne* comme nous lisons le journal, et nous en savons tellement que nous pensons que cela ne mérite pas que nous nous y arrêtions. Ces choses ont pourtant été les pas de Freud, et chacun de ses pas mérite d'être retenu, est porteur d'enseignements, est riche de conséquences. Je vous signale en passant qu'avec un nom, et un nom propre, nous sommes au niveau du message. Nous aurons à en retrouver la portée par la suite, car je ne peux tout vous dire à la fois, à la différence des *psychanalystes d'aujourd'hui,* qui sont si savants qu'ils disent tout à la fois, qu'ils parlent du je et du moi comme de choses sans complexité aucune, qu'ils mélangent tout. Je vous apporte des amorces sur lesquelles je reviendrai, et auxquelles je donnerai leur développement plus tard.

Le nom propre dont il s'agit est un nom étranger, pour autant que ses éléments sont étrangers à la langue de Freud. *Signor* n'est pas un mot de la langue allemande, et Freud souligne que ce n'est pas sans importance. Il ne nous dit pas pourquoi, mais le fait qu'il l'ait isolé dans le chapitre initial prouve qu'il pense que c'est un point particulièrement sensible de la réalité qu'il aborde. Si Freud le signale, c'est que nous sommes là dans une autre dimension que celle du nom propre comme tel, qui est toujours plus ou moins rattaché à des signes cabalistiques. Si le nom était absolument propre et particulier, il n'aurait pas de patrie.

Il y a un autre fait que Freud met aussi en valeur tout de suite, alors que nous sommes habitués à ne pas nous y arrêter. Ce qui lui a paru remarquable, en effet, dans l'oubli des noms propres tel qu'il commence par l'évoquer pour aborder la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* c'est que cet oubli n'est pas un oubli absolu, un trou, une béance, mais qu'il se présente d'autres noms à la place. C'est là que se place pour lui ce qui est le commencement de toute science, c'est-à-dire l'étonnement. On ne saurait vraiment s'étonner que de ce que l'on a déjà commencé un tant soit peu de recevoir, sinon on ne s'y arrête pas du tout parce qu'on ne voit rien. Mais Freud précisément, prévenu par son expérience des névrosés, voit que le fait qu'il se produit des substitutions mérite qu'on s'y arrête.

Il me faut maintenant précipiter un peu mon pas, et vous détailler toute l'économie de l'analyse que fait Freud de cet oubli du nom, qui est un lapsus, au sens où le nom est tombé.

Tout se centre autour de ce que l'on peut appeler une approximation métonymique. Pourquoi? Parce que ce qui ressurgit d'abord, ce sont des noms de remplacement - *Botticelli* et *Boltraffio. Il* n'est pas douteux que Freud situe le phénomène sur le plan métonymique. Nous le saisissons en ceci - c'est pour cette raison que je fais ce détour par l'analyse d'un oubli - que le surgissement de ces noms à la place du *Signorelli* oublié se situe au niveau d'une formation, non plus de substitution, mais de combinaison. Dans l'analyse que Freud fait du cas, il n'y a aucun rapport perceptible entre *Signorelli, Boltraffio* et *Botticelli,* sinon des rapports indirects, liés uniquement à des phénomènes de signifiant.

Je me tiens d'abord à ce que Freud nous dit, et qui s'impose dans sa rigueur. C'est ici une des démonstrations les plus claires qu'il ait jamais données des mécanismes en jeu dans un phénomène de formation et de déformation lié à l'inconscient. Cela ne laisse absolument rien à désirer quant à la clarté. Quant à moi, je suis forcé ici, pour la clarté de mon propre exposé, de vous présenter cette analyse de façon indirecte, en disant - C'est *ce que Freud dit.*

Il nous dit pourquoi *Botticelli* est là. La dernière moitié du mot, *elli,* est le reste de *Signorelli,* décomplété par le fait que le *Signor* est oublié. *Bo* est le reste, le décomplété de *Bosnie-Herzégovine,* pour autant que le *Herr* est refoulé. C'est le même refoulement du *Herr* qui explique que *Boltraffio* associe le *Bo* de *Bosnie-Herzégovine* à *Trafoï,* nom de la localité où Freud avait appris le suicide de l'un de ses patients pour raison d'impuissance sexuelle.

Ce dernier thème avait été évoqué au cours de la conversation en voiture entre Raguse et l'Herzégovine, qui précédait immédiatement l'oubli du nom. Son interlocuteur lui parlait de ces Turcs de Bosnie-Herzégovine, ces musulmans si sympathiques qui, lorsque le médecin n'a pas réussi à les guérir, lui disent - *Herr, Monsieur, nous savons que vous avez fait tout ce que vous avez pu.* Le *Herr* a son poids propre, son accent significatif, il est à la limite du disible, c'est le *Herr* absolu, qui est la mort, cette mort, comme dit La Rochefoucauld, que l'on ne saurait pas plus que le soleil regarder fixement, et en effet Freud, pas plus que d'autres, ne le peut.

La mort est ici doublement présentifiée à Freud. Elle l'est par l'incident qui concerne sa fonction de médecin, elle l'est aussi par une certaine liaison, manifestement présente, et qui a un accent tout personnel, entre la mort et la puissance sexuelle. Il est très probable que cette liaison,

indubitable dans le texte, n'est pas uniquement dans l'objet, c'est-à-dire dans ce que lui présentifie le suicide de son patient.

Qu'avons-nous devant nous? Rien d'autre qu'une pure et simple combinaison de signifiants. Ce sont les ruines métonymiques de l'objet dont il s'agit. L'objet est derrière les différents éléments particuliers qui sont venus jouer là dans un passé immédiat. Qui est derrière cela? Le *Herr* absolu, la mort. Le mot passe ailleurs, s'efface, recule, est repoussé, est à proprement parler *unterdrückt.*

Il y a deux mots avec lesquels Freud joue de façon ambiguë. Le premier est cet *unterdrückt,* que je vous ai déjà traduit par *tombé dans les dessous.* Le second est *verdrängt.*

A le repérer sur notre schéma, le *Herr* a filé au niveau de l'objet métonymique, et pour une très bonne raison, c'est qu'il risquait d'être un peu trop présent à la suite de ces conversations. Comme *ersatz,* nous retrouvons les débris, les ruines de cet objet métonymique, à savoir ce *Bo* qui vient là se composer avec l'autre ruine du nom qui est à ce moment-là refoulé, à savoir *elli,* pour ne pas apparaître dans l'autre nom de substitution.

Voilà la trace, l'indice, que nous avons du niveau métonymique. C'est ce qui nous permet de retrouver la chaîne du phénomène dans le discours. C'est là où, dans l'analyse, est située ce que nous appelons l'association libre, pour autant qu'elle nous permet de pister le phénomène inconscient.

Puisqu'il est métonymique, cet objet est déjà brisé. Tout ce qui se passe dans l'ordre du langage est toujours déjà accompli. Si l'objet métonymique se brise si bien, c'est parce qu'en tant qu'objet métonymique, il n'est déjà qu'un fragment de la réalité qu'il représente. Ce n'est pas tout. En effet, le *Signor* ne se rencontre pas parmi les traces, les fragments de l'objet métonymique brisé. C'est ce qu'il s'agit maintenant d'expliquer.

Si le *Signor, lui,* n'est pas évocable, si c'est lui qui fait que Freud ne peut pas retrouver le nom de Signorelli, c'est qu'il est dans le coup. Il est dans le coup, évidemment, d'une façon indirecte, par le biais du *Herr.* Le *Herr* a été effectivement prononcé, dans un moment particulièrement significatif de la fonction qu'il peut prendre comme *Herr* absolu, comme représentant de la mort qui est à cette occasion *unterdrück.* Le *Signor* n'est dans le coup que pour autant qu'il peut simplement traduire le *Herr.* C'est ici que nous retrouvons le niveau substitutif.

La substitution est l'articulation, le moyen signifiant, où s'instaure l'acte de la métaphore. Cela ne veut pas dire que la substitution soit la métaphore. Si je vous apprends ici à procéder dans tous ces chemins de

façon articulée, c'est précisément pour que vous ne vous livriez pas tout le temps à des abus de langage. Dire que la métaphore se produit au niveau de la substitution, veut dire que la substitution est une possibilité d'articulation du signifiant, que la métaphore exerce sa fonction de création de signifié à la place où la substitution peut se produire, mais ce sont deux choses différentes. De même, la métonymie et la combinaison sont deux choses différentes.

Je vous le précise au passage, parce que de telles non-distinctions conduisent à ce qu'on appelle des abus de langage. Dans ce que l'on définit en termes logico-mathématiques comme un ensemble ou sousensemble, quand cet ensemble n'a qu'un seul élément, il ne faut pas confondre l'ensemble en question avec cet élément particulier. C'est un exemple typique d'abus de langage. Cela pourra servir aux personnes qui ont fait la critique de mes histoires d'α β γ δ.

Revenons à ce qui se produit au niveau de *Signor* et de *Herr*. La liaison substitutive dont il s'agit est une substitution que l'on appelle hétéronyme. C'est ce qui se passe dans toute traduction - la traduction d'un terme dans une langue étrangère sur l'axe substitutif, dans la comparaison nécessitée par l'existence de plusieurs systèmes linguistiques, s'appelle une substitution hétéronyme. Vous allez me dire que ce n'est pas une métaphore. J'en suis d'accord, je n'ai besoin que d'une chose, c'est que ce soit une substitution.

Remarquez bien que je ne fais que suivre ce que vous êtes forcés d'admettre en lisant le texte. En d'autres termes, je veux vous faire tirer de votre savoir précisément ceci, que vous le sachiez. Bien plus, je n'innove pas - tout cela, vous devez l'admettre si vous admettez le texte de Freud.

Donc, si *Signor* est impliqué, est dans le coup, c'est bien qu'il y a quelque chose qui le lie à ce dont le phénomène de la décomposition métonymique vous est un signe au point où il se produit. Le *Signor* est impliqué en tant que substitut du *Herr*.

Je n'en ai pas besoin de plus pour vous dire que si le *Herr* a filé par là, du côté des β, le *Signor*, comme la direction des flèches l'indique, a filé du côté α - γ. Non seulement il a filé par là, mais nous pouvons admettre jusqu'à ce que j'y sois revenu, qu'il est renvoyé comme une balle entre le code et le message. Il tourne en rond dans ce que l'on peut appeler la mémoire. Rappelez-vous ce que je vous ai laissé entrevoir autrefois, que nous devions concevoir le mécanisme de l'oubli, et, du même coup, de la remémoration analytique, comme apparenté à la mémoire d'une machine. Ce qui est dans la mémoire d'une machine, en effet, tourne en rond jusqu'à ce qu'on en ait besoin - est forcé de tourner en rond, car on ne

peut réaliser autrement la mémoire d'une machine. Nous en trouvons très curieusement l'application dans le fait que le *Signor*, nous pouvons le concevoir comme tournant indéfiniment entre le code et le message, jusqu'à ce qu'il soit retrouvé.

Vous voyez là du même coup la nuance que nous pouvons établir entre *l'unterdrückt* d'une part, et le *verdrängt* de l'autre. Si *l'unterdrückt* n'a besoin de se faire qu'une fois pour toutes, et dans des conditions auxquelles l'être ne peut descendre au niveau de sa condition mortelle, c'est d'autre chose qu'il s'agit quand *Signor* est maintenu dans le circuit sans pouvoir y rentrer pendant un certain temps. Il nous faut bien admettre ce que Freud admet, à savoir l'existence d'une force spéciale qui l'y maintient, c'est-à-dire, à proprement parler, une *Verdrängung*.

Après vous avoir indiqué où je veux en venir sur ce point précis, je reviens sur les rapports de la métaphore et de la substitution. Bien qu'en effet il n'y ait que substitution entre *Herr* et *Signor*, néanmoins il y a aussi métaphore. Chaque fois qu'il y a substitution, il y a effet ou induction métaphorique.

Ce n'est pas tout à fait la même chose pour quelqu'un qui est de langue allemande, de dire *Signor* ou de dire *Herr*. Je dirais même plus il n'est jamais indifférent que nos patients bilingues, ou qui simplement savent une langue étrangère, ayant à un moment donné quelque chose à dire, nous le disent dans une autre langue. Ce changement de registre leur est toujours, soyez-en certains, beaucoup plus commode, et n'est jamais sans raison. Si le patient est vraiment polyglotte, cela a un sens - s'il connaît imparfaitement la langue à laquelle il se réfère, cela en a naturellement un autre - s'il est bilingue de naissance, cela en a encore un autre. Mais dans tous les cas, cela en a un.

Je vous avais dit provisoirement que dans la substitution de *Signor* à *Herr*, il n'y avait pas métaphore, mais simplement substitution hétéronyme. Je reviens là-dessus pour vous dire qu'en cette occasion au contraire, Signor pour tout le contexte auquel il s'attache, c'est à savoir le peintre Signorelli, la fresque d'Orvieto, l'évocation des choses dernières, représente précisément la plus belle des élaborations qui soit de cette réalité impossible à affronter qu'est la mort. C'est précisément en nous racontant mille fictions -*fiction* est pris ici dans le sens le plus véridique sur le sujet des fins dernières, que nous métaphorisons, apprivoisons, faisons rentrer dans le langage la confrontation à la mort. Il est donc clair que le *Signor* ici, en tant qu'il est attaché au contexte de *Signorelli*, représente bien une métaphore.

Voici donc ce à quoi nous arrivons, qui nous permet de réappliquer

point par point sur l'oubli du nom le phénomène du *Witz,* puisque nous leur trouvons une topique commune.

Le *famillionnaire* est une production positive, mais le point où il se produit est le même trou que montre un phénomène de lapsus. Je pourrais prendre un autre exemple, et vous refaire la démonstration. Je pourrais vous donner comme devoir d'articuler l'exemple du vers latin évoqué par un des interlocuteurs de Freud -*Exoriare ex nostris ossibus ultor*- dont le sujet dérange un peu l'ordre - le *ex* est entre *nostris* et *ossibus* -, tout en laissant tomber le second mot, indispensable à la scansion, *aliquis,* qu'il ne peut faire surgir. Vous ne pourriez vraiment comprendre le phénomène qu'à le reporter à cette même grille, à cette même ossature.

Elle comporte deux niveaux - le niveau combinatoire, avec ce point élu où se produit l'objet métonymique comme tel, et le niveau substitutif, avec ce point élu à la rencontre des deux chaînes, celle du discours et celle de la chaîne signifiante à l'état pur, où se produit le message. Le *Signor* est refoulé, *verdrängt,* dans le circuit message-code, tandis que le *Herr* est *unterdrück* au niveau du discours. C'est en effet le discours précédent qui a capté le *Herr,* et ce qui vous met sur les traces du signifiant perdu, ce sont les ruines métonymiques de l'objet.

Voilà ce que nous livre l'analyse de l'exemple de l'oubli du nom dans Freud. Dès lors, nous apparaît plus clairement ce que nous pouvons penser du *famillionnaire,* formation qui a en elle-même quelque chose d'ambigu.

4

La création du trait d'esprit, nous l'avons vu, est du même ordre que la production d'un symptôme de langage tel que l'oubli d'un nom.

Si les deux sont bien superposables, si leur économie signifiante est la même, alors nous devons trouver au niveau du trait d'esprit ce qui complète - je vous ai fait entendre tout à l'heure quelque chose sur sa double fonction - sa fonction de visée quant au sens, fonction néologique troublante, bouleversante. Ce qui la complète est à trouver du côté de ce que l'on peut appeler une dissolution de l'objet.

Il ne s'agit plus seulement de *Il m'a admis à ses côtés comme un égal, tout à fait famillionnairement,* mais du surgissement de ce personnage fantastique et dérisoire que nous pouvons appeler le *famillionnaire.* II s'apparente à une de ces créations comme une certaine poésie fantastique nous permet

d'en imaginer, intermédiaire entre le *fou-millionnaire* et le mille-pattes. Ce serait une sorte de type humain dont on imaginerait les exemplaires passant, vivant, croissant dans les interstices des choses, un mycétome ou quelque parasite analogue. Sans même aller si loin, le mot pourrait passer dans la langue à la façon dont, depuis quelque temps, une *respectueuse* veut dire une putain.

Ces sortes de créations ont une valeur propre, de nous introduire dans un domaine jusqu'alors inexploré. Ils font surgir ce que nous pourrions appeler un être verbal. Mais un être verbal, c'est aussi bien un être tout court, et qui tend de plus en plus à s'incarner. Aussi bien le *famillionnaire* a-t-il joué, me semble-t-il, bien des rôles, non pas simplement dans l'imagination des poètes, mais dans l'histoire.

Il y a nombre de créations qui s'en sont approchées plus près encore que ce *famillionnaire.* Gide fait tourner toute l'histoire de son *Prométhée mal enchaîné autour* de ce qui n'est pas véritablement le dieu mais la machine, à savoir le banquier Zeus, qu'il appelle le Miglionnaire. Faut-il prononcer à l'italienne ou à la française? On ne le sais pas, mais je crois pour ma part qu'il faut le prononcer à l'italienne. Je vous montrerai dans Freud la fonction essentielle du *Miglionnaire* dans la création du mot d'esprit.

Si nous nous penchons maintenant sur *famillionnaire,* nous voyons que la direction que je vous indique n'est pas atteinte au niveau du texte de Heine. Celui-ci ne lui donne pas du tout sa liberté, son indépendance à l'état de substantif. Si je l'ai traduit tout à l'heure par *tout à fait famillionnairement*, c'était bien pour vous indiquer que nous restons là au niveau de l'adverbe. On peut ici jouer sur les mots et solliciter la langue - vous avez ici toute la différence qu'il y a entre la manière d'être et la direction que j'étais en train de vous indiquer, à savoir une manière d'être. Vous voyez qu'il y a une continuité entre les deux. Heine reste au niveau de la manière d'être en écrivant *ganz famillionär*.

Qu'est-ce que le *tout à fait famillionnairement de* Heine supporte? Sans que nous aboutissions d'aucune façon à un être de poésie, c'est un terme extraordinairement riche, fourmillant, pullulant, à la façon dont les choses se passent au niveau de la décomposition métonymique.

La création d'Henri Heine mérite d'être ici remise dans son contexte, *Les Bains de Lucques,* où nous rencontrons avec Hirsch Hyacinthe le marquis Cristoforo di Gumpelino, homme fort à la mode qui se répand en toutes sortes de courtoisies et d'assiduités auprès des belles dames, à quoi s'ajoute la familiarité fabuleuse de Hirsch Hyacinthe accroché à ses trousses.

La fonction de parasite, de serviteur, de domestique, de commissionnaire, de ce personnage, nous évoque une autre décomposition possible du mot, *l'affamillionnaire*, soulignant chez Gumpelino le côté affamant du succès, la faim qui n'est plus la *auri sacra fames*, mais celle d'accéder aux plus hautes sphères, dont la satisfaction lui a été refusée jusqu'à ce moment. Derrière encore, je ne veux pas faire allusion à la fonction désolante, déchirante, des femmes dans la vie de ce marquis caricatural.

Nous pourrions encore tracer d'une autre façon la signification possible du mot en le décomposant ainsi - *fat-millionnaire*. Le *fat-millionnaire*, c'est à la fois Hirsch Hyacinthe et Gumpelino. Et c'est encore bien autre chose, parce que, derrière cela, il y a les relations de Henri Heine, dont celles qu'il eut avec les Rothschild, singulièrement *famillionnaires*.

Vous voyez ainsi dans ce mot d'esprit les deux versants de la création métaphorique. Il y a le versant du sens, en tant que ce mot porte, émeut, est riche de significations psychologiques, fait mouche sur le moment, et nous retient par un talent à la limite de la création poétique. Mais il y a une sorte d'envers, qui, lui, n'est pas forcément aperçu tout de suite - par la vertu de combinaisons que nous pourrions étendre indéfiniment, le mot fourmille de tout ce qui pullule de besoins autour d'un objet.

J'ai fait allusion à *fames*. Il y aurait aussi *fama*, à savoir le besoin d'éclat et de renommée qui talonne le personnage du maître de Hirsch Hyacinthe. Il y aurait aussi l'*infamie* foncière de cette familiarité servile, qui aboutit, dans la scène des bains de Lucques, au fait que Hirsch Hyacinthe donne à son maître une de ces purges dont il a le secret, le plongeant dans les affres de la colique au moment précis où le pauvre reçoit enfin le billet de la dame aimée, qui lui aurait permis, dans une autre circonstance, de parvenir au comble de ses vœux. Cette énorme scène bouffonne révèle les dessous de cette familiarité infâme. Elle donne vraiment son poids, son sens, ses attaches, son endroit et son envers, son côté métaphorique et son côté métonymique, à la formation du mot d'esprit. Elle n'en est pourtant pas l'essence.

Nous en avons maintenant vu les deux faces, les tenants et les aboutissants. Il y a, d'une part, la création de sens de *famillionnaire*, laquelle implique aussi un déchet, quelque chose qui est refoulé. C'est forcément quelque chose qui est du côté de Henri Heine, et qui va se mettre, comme le *Signor* de tout à l'heure, à tourner entre le code et le message. D'autre part, il y a la chose métonymique, avec toutes ces chutes de sens, étincelles, et éclaboussures, qui se produisent autour de la création du mot *famillionnaire*, et qui constituent son rayonnement, son poids, ce qui en fait pour nous la valeur littéraire. Il n'en reste pas moins que la seule

chose qui importe, le centre du phénomène, est ce qui se produit au niveau de la création signifiante, et qui fait que cela est un trait d'esprit. Tout ce qui est là qui se produit autour - nous met sur la voie de sa fonction, mais ne doit pas être confondu avec le centre de gravité du phénomène.

Ce qui fait l'accent et le poids du phénomène doit être recherché en son centre même, c'est-à-dire, d'une part, au niveau de la conjonction des signifiants, et, d'autre part, à celui - je vous l'ai déjà indiqué - de la sanction donnée par l'Autre à cette création. C'est l'Autre qui donne à la création signifiante valeur de signifiant en elle-même, valeur de signifiant par rapport au phénomène de la création signifiante. C'est la sanction de l'Autre qui distingue le trait d'esprit du pur et simple phénomène de symptôme par exemple. C'est dans le passage à cette fonction seconde que gît le trait d'esprit.

Mais s'il n'y avait pas tout ce que je viens de vous dire aujourd'hui, c'est-à-dire ce qui se passe au niveau de la conjonction signifiante, qui est le phénomène essentiel, et de ce qu'elle développe pour autant qu'elle participe des dimensions fondamentales du signifiant, à savoir la métaphore et la métonymie, il n'y aurait aucune sanction possible du trait d'esprit. Il n'y aurait aucun moyen de le distinguer du comique, ou de la plaisanterie, ou d'un phénomène brut de rire.

Pour comprendre ce dont il s'agit dans le trait d'esprit en tant que phénomène de signifiant, il faut que nous en ayons isolé les faces, les particularités, les attaches, les tenants et les aboutissants, au niveau du signifiant. Le trait d'esprit est à un niveau si élevé de l'élaboration signifiante, que Freud s'y est arrêté pour y voir un exemple particulier des formations de l'inconscient. C'est cela aussi qui nous retient.

Vous devez commencer d'en entrevoir l'importance, puisque vous avez pu constater qu'il nous permet d'avancer d'une façon rigoureuse dans l'analyse d'un phénomène psychopathologique comme tel, à savoir le lapsus.

13 NOVEMBRE 1957

III

LE MIGLIONNAIRE

De Kant à Jakobson
Le refoulé du trait d'esprit
L'oubli du nom, métaphore ratée
L'appel d'un signifiant
La jeune fille et le comte

Nous voici donc entrés dans notre sujet de l'année par la porte du trait d'esprit.

Nous avons la dernière fois commencé d'analyser l'exemple princeps qu'a emboîté Freud sous la forme de ce mot, *famillionnaire,* imputé par Henri Heine au personnage de Hirsch Hyacinthe, création poétique pleine de signification. Aussi bien n'est-ce pas par hasard que Freud se trouve avoir choisi son exemple sur un fond de création poétique. Comme il arrive d'ailleurs à l'accoutumée, nous avons nous-mêmes trouvé cet exemple particulièrement apte à démontrer ce que nous voulons ici démontrer.

L'analyse du phénomène psychologique dont il est question dans le trait d'esprit, nous a entraînés, vous l'avez sans doute vu, au niveau d'une articulation signifiante qui, si intéressante qu'elle soit, du moins je l'espère, pour une grande part d'entre vous, n'en peut pas moins paraître, vous l'imaginez facilement, bien déroutante. Ce qui ici surprend, déroute l'esprit, est aussi bien le nerf de cette reprise que je veux faire avec vous, de l'expérience analytique, et qui concerne la place, et, jusqu'à un certain point, l'existence du sujet.

1

Quelqu'un m'en posait la question, qui était certes loin d'être peu averti, ni peu averti de la question, ni peu averti non plus de ce que je tente d'y apporter - *Mais alors, que devient le sujet ? Où est-il ?*

La réponse était facile. Puisque c'était un philosophe qui posait cette

question à la Société française de philosophie où je parlais, j'étais tenté de répondre -*Je vous retourne votre question, je laisse sur ce point la parole aux philosophes, il ne s'agit pas après tout que tout le travail me soit réservé.*

La notion du sujet demande assurément à être révisée à partir de l'expérience freudienne. Il n'y a rien là qui doive nous surprendre. En revanche, après ce que Freud a apporté d'essentiel, est-ce bien ce à quoi nous pouvions nous attendre, que de voir les esprits, et tout particulièrement ceux des psychanalystes, attachés d'autant plus fortement à une notion du sujet qui s'incarne dans telle façon de penser simplement le moi? Ce n'est qu'un retour à ce que nous pourrions appeler les confusions grammaticales sur la question du sujet.

Assurément, aucune donnée de l'expérience ne permet de soutenir l'identification du moi avec un pouvoir de synthèse. Est-il même besoin de recourir à l'expérience freudienne? Une simple inspection sincère de ce qu'est notre vie à chacun, permet d'entrevoir que cette soi-disant puissance de synthèse est plus que tenue en échec. A vrai dire, sauf fiction, il n'y a vraiment rien qui soit d'expérience plus commune que non seulement l'incohérence de nos motifs, mais le sentiment de leur profonde immotivation, de leur aliénation fondamentale. Freud nous apporte une notion d'un sujet qui fonctionne au-delà. Ce sujet en nous, si difficile à saisir, il nous en montre les ressorts et l'action. C'est là quelque chose qui aurait dû retenir l'attention, que ce sujet - qui introduit une unité cachée, secrète, dans ce qui nous apparaît être, au niveau de l'expérience la plus commune, notre profonde division, notre profond ensorcellement, notre profonde aliénation par rapport à nos propres motifs - que ce sujet soit autre.

Ce sujet autre, est-ce simplement une espèce de double, un mauvais moi, comme l'ont dit certains, pour autant qu'il recèle en effet bien des tendances surprenantes, ou un autre moi, ou, comme on pourrait croire que je dis, un vrai moi? Est-ce bien de cela dont il s'agit? Est-ce simplement une doublure? Un autre moi, purement et simplement, que nous pouvons concevoir structuré comme le moi de l'expérience? Voilà la question, et voilà aussi pourquoi nous l'abordons cette année du niveau et sous le titre des *formations de l'inconscient.*

Assurément, la question offre une réponse - le sujet n'est pas structuré de la même façon que le moi de l'expérience. Ce qui se présente en lui a ses lois propres. Ses formations ont non seulement un style particulier, mais une structure particulière. Cette structure, Freud l'aborde et la démontre au niveau des névroses, au niveau des symptômes, au niveau des rêves, au niveau des actes manqués, au niveau du trait d'esprit, et il la

reconnaît unique et homogène. C'est son argument fondamental pour faire du trait d'esprit une manifestation de l'inconscient. C'est le nerf de ce qu'il nous expose au sujet du trait d'esprit, et c'est pour cela que je l'ai choisi comme porte d'entrée.

Le trait d'esprit est structuré, organisé selon les mêmes lois que celles que nous avons trouvées dans le rêve. Ces lois, Freud les reconnaît dans la structure du trait d'esprit, il les énumère et les articule. Ce sont la loi de la condensation, *Verdichtung,* celle du déplacement, *Verschiebung* et un tiers élément qui adhère à cette liste, que j'ai appelé à la fin de mon article *égard aux nécessités de la mise en scène,* pour traduire *Rücksicht auf Darstellung.* Mais peu importe de les nommer. La clef de son analyse est la reconnaissance de lois structurales communes. A cela se reconnaît qu'un processus, comme il s'exprime, a été attiré dans l'inconscient. Il est structuré selon des lois de ce type. C'est de cela qu'il s'agit quand il s'agit de l'inconscient.

Or, il se passe quelque chose au niveau de ce que je vous enseigne, à savoir que nous sommes maintenant, c'est-à-dire après Freud, en état de saisir que cette structure de l'inconscient, ce à quoi se reconnaît un phénomène comme appartenant aux formations de l'inconscient, recouvre de façon exhaustive ce que l'analyse linguistique nous permet de repérer comme étant les modes essentiels de formation du sens, en tant qu'il est engendré par les combinaisons du signifiant. L'événement est d'autant plus démonstratif qu'il a tout pour surprendre.

La notion d'élément signifiant a pris son sens plein dans l'évolution concrète de la linguistique à partir du dégagement de la notion de phonème. Elle nous permet de prendre le langage au niveau d'un registre élémentaire doublement défini - comme chaîne diachronique, et, à l'intérieur de cette chaîne, comme possibilité permanente de substitution dans le sens synchronique. Elle nous permet également de reconnaître au niveau des fonctions du signifiant une puissance originelle où nous pouvons localiser un certain engendrement de ce qui s'appelle le sens. Cette conception, qui est en soi très riche d'implications psychologiques, reçoit, sans même qu'il soit besoin de creuser plus loin son sillon, une complémentation dans ce que Freud nous avait déjà préparé au point de jonction du champ de la linguistique avec le champ propre de l'analyse, pour autant que ces effets psychologiques, ces effets d'engendrement du sens, ne sont rien d'autre, que ce qu'il nous a montré comme étant les formations de l'inconscient.

Nous pouvons ici saisir et situer une donnée qui était restée jusque-là élidée quant à la place de l'homme. C'est un fait évident que pour lui

existent des objets d'une hétérogénéité, d'une diversité, d'une variabilité vraiment surprenantes par rapport aux objets biologiques. L'existence de tout organisme vivant a pour corrélat dans le monde un ensemble singulier d'objets présentant un certain style. Mais s'agissant de l'homme, cet ensemble est d'une diversité surabondante, luxuriante. De plus, l'objet humain, le monde des objets humains, reste insaisissable comme objet biologique. Or, ce fait se trouve dans cette conjoncture devoir être étroitement, voire indissolublement, mis en relation avec la soumission, la subduction de l'être humain par le phénomène du langage.

Bien sûr, cela n'avait pas manqué d'apparaître, mais jusqu'à un certain point seulement, et, d'une certaine façon, était resté masqué. En effet, ce qui est saisissable au niveau du discours concret, se présente toujours, par rapport à l'engendrement du sens, dans une position d'ambiguïté, étant donné que le langage est tourné vers des objets qui incluent déjà en eux-mêmes quelque chose de la création qu'ils ont reçue du langage même. C'est ce qui a pu faire l'objet de toute une tradition, voire de toute une rhétorique philosophique, celle de la critique dans le sens le plus général, qui pose la question - que vaut ce langage? Que représentent ses connexions par rapport à celles auxquelles elles paraissent aboutir, qu'elles se posent même pour refléter, et qui sont les connexions du réel?

C'est en effet la question à quoi aboutit une tradition philosophique dont nous pouvons définir la pointe et le sommet par la critique kantienne, qui peut s'interpréter comme la plus profonde mise en cause de toute espèce de réel, pour autant que celui-ci est soumis aux catégories a priori non seulement de l'esthétique, mais aussi de la logique. C'est là un point-pivot, d'où la méditation humaine est repartie pour retrouver ce qui n'était point aperçu dans cette façon de poser la question au niveau du discours logique et d'interroger la correspondance entre le réel et une certaine syntaxe du cercle intentionnel en tant qu'il se ferme dans toute phrase. C'est bien ce qu'il s'agit de reprendre, en dessous et en travers de cette critique, à partir de l'action de la parole dans cette chaîne créatrice où elle est toujours susceptible d'engendrer de nouveaux sens - par la voie de la métaphore, de la façon la plus évidente -, par la voie de la métonymie, d'une façon qui, elle, est toujours restée profondément masquée jusqu'à une époque toute récente, je vous expliquerai pourquoi quand il en sera temps.

Cette introduction est déjà assez difficile pour que je revienne à mon exemple *famillionnaire*, et que nous nous efforcions d'en compléter l'analyse.

LE MIGLIONNAIRE

2

Nous en sommes arrivés à la notion qu'au cours d'un discours intentionnel où le sujet se présente comme voulant dire quelque chose, il se produit quelque chose qui dépasse son vouloir, qui se manifeste comme un accident, un paradoxe, voire un scandale.

Cette néo-formation, le mot d'esprit, se présente avec des traits qui ne sont pas du tout négatifs, alors qu'elle pourrait être considérée comme une sorte d'achoppement, un acte manqué - je vous ai montré des choses qui y ressemblent singulièrement dans l'ordre du pur et simple lapsus. Au contraire, dans les conditions où cet accident se produit, il se trouve être enregistré et valorisé au rang de phénomène significatif d'engendrement d'un sens.

La néo-formation signifiante présente une sorte de collapsus de signifiants, qui se trouvent là, comme dit Freud, comprimés, emboutis l'un dans l'autre, et il en résulte une création de signification dont je vous ai montré les nuances et l'énigme, entre une évocation de *manière* d'être proprement métaphorique - *Il me traitait d'une façon tout d fait famillionnaire* - et une évocation de manière d'être, d'être verbal, tout près de prendre cette animation singulière dont j'ai essayé d'agiter devant vous le fantôme avec le personnage du *famillionnaire.*

Le *famillionnaire* fait son entrée dans le monde comme représentatif d'un être qui est très susceptible de prendre pour nous une réalité et un poids infiniment plus consistants que ceux, plus effacés, du millionnaire. je vous ai aussi montré combien il détient une force assez animatrice dans l'existence pour représenter vraiment un personnage caractéristique d'une époque historique. Je vous ai indiqué enfin qu'il n'y avait pas que Heine à l'avoir inventé, en vous parlant du *Prométhée mal enchaîné* de Gide et de son *Miglionnaire.*

II serait plein d'intérêt de nous arrêter un instant à cette création gidienne. Le *Miglionnaire,* c'est Zeus le banquier. Rien n'est plus surprenant que l'élaboration de ce personnage. Dans le souvenir que nous laisse cette oeuvre de Gide, elle est peut-être éclipsée par l'éclat inouï de *Paludes,* dont elle est pourtant une sorte de double. C'est le même personnage dont il s'agit dans les deux. Beaucoup de traits sont là pour le recouper. En tous les cas, le *Miglionnaire* se trouve avoir des comportements singuliers avec ses semblables, puisque c'est là que nous voyons sortir l'idée de l'acte gratuit.

En effet, Zeus le banquier est dans l'incapacité d'avoir avec qui que ce

soit un véritable et authentique échange, pour autant qu'il est ici identifié à la puissance absolue, à ce côté *pur signifiant* qu'il y a dans l'argent, et qui met en cause l'existence de tout échange significatif possible. Il ne trouve rien d'autre pour sortir de sa solitude que de procéder de la façon suivante. Il sort dans la rue avec dans une main une enveloppe portant un billet de cinq cents francs, ce qui à l'époque avait sa valeur, et dans l'autre main une gifle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il laisse tomber l'enveloppe. Un sujet la lui ramasse obligeamment. Il lui propose d'écrire un nom et une adresse sur l'enveloppe. Moyennant quoi, il lui donne une gifle, et comme ce n'est pas pour rien qu'il est Zeus, une gifle formidable, qui laisse le sujet étourdi et blessé. Il s'esquive alors, et envoie le contenu de l'enveloppe à la personne dont le nom a été écrit par celui qu'il vient de si rudement traiter.

Ainsi se trouve-t-il dans la posture de n'avoir lui-même rien choisi, et d'avoir compensé un maléfice gratuit par un don qui ne doit rien à lui-même. Son effort est de restaurer par son action le circuit de l'échange, lequel ne peut s'introduire lui-même d'aucune façon et sous aucun biais. Zeus tente d'y participer comme par effraction, en engendrant une sorte de dette à laquelle il ne participe en rien. La suite du roman développera le fait que les deux personnages n'arriveront jamais à conjoindre ce qu'ils se doivent l'un à l'autre. L'un en deviendra presque borgne, et l'autre en mourra.

C'est toute l'histoire du roman, histoire profondément instructive et morale, et utilisable dans ce que nous essayons ici de montrer.

Voici donc notre Henri Heine en posture d'avoir créé un personnage, dont il a fait surgir, avec le signifiant *famillionnaire*, une double dimension - celle de la création métaphorique, et celle d'une sorte d'objet métonymique nouveau, le *famillionnaire*, dont nous pouvons situer la position sur notre schéma. Je vous ai montré la dernière fois que nous pouvions y retrouver, encore que l'attention ne soit pas attirée de ce côté, tous les débris ou déchets ordinaires à la réflexion d'une création métaphorique sur un objet. Ce sont tous les dessous signifiants, toutes les parcelles signifiantes, dont se brise le terme famillionnaire - *la fames, la fama, le famulus*, *l'infamie,* enfin tout ce que vous voudrez, tout ce que Hirsch Hyacinthe est effectivement pour son patron caricatural, Cristoforo Gumpel. Chaque fois que nous avons affaire à une formation de l'inconscient, nous devons systématiquement chercher ce que j'ai appelé les débris de l'objet métonymique.

Pour des raisons qui sont tout à fait claires à l'expérience, ces débris se révèlent particulièrement importants quand la création métaphorique

n'est pas réussie, je veux dire quand elle n'aboutit à rien, comme dans le cas que je vous ai montré, de l'oubli d'un nom. Lorsque le nom *Signorelli* est oublié, qu'il reste en creux, fait trou au niveau de la métaphore, les débris métonymiques prennent toute leur importance pour en retrouver la trace. Lorsque le terme *Herr* disparaît, c'est le contexte métonymique dans lequel il s'est isolé, à savoir le contexte *Bosnie-Herzégovine,* qui nous permet de le restituer.

Revenons à notre *famillionnaire,* néo-formation qui se produit au niveau du message. Je vous ai fait remarquer que, au niveau du trait d'esprit, nous ne devions pas moins trouver les correspondances métonymiques de la formation paradoxale qu'au niveau de l'oubli du nom celles qui répondent à l'escamotage, ou à la disparition, du *Signor.* C'est là que nous en étions restés. Comment concevoir ce qui se passe au niveau du *famillionnaire,* pour autant que la métaphore, ici spirituelle, est réussie ? Il doit y avoir quelque chose qui marque en quelque sorte le résidu, le déchet, de la création métaphorique.

Un enfant le dirait tout de suite. Si nous ne sommes pas fascinés par le côté entificateur qui nous fait toujours manier le phénomène de langage comme s'il s'agissait d'un objet, nous apprendrons à dire des choses simples et évidentes à la façon dont les mathématiciens procèdent quand ils manient leurs petits symboles, *x* et *y*, *a* et *b*, c'est-à-dire sans penser à rien, sans penser à ce qu'ils signifient. Puisque nous cherchons ce qui se passe au niveau du signifiant, pour savoir ce que cela signifie ne cherchons pas ce que cela signifie. Qu'est-ce qui est rejeté ? Qu'est-ce qui marque au niveau de la métaphore le reste, le résidu de la création métaphorique ? Il est clair que c'est le mot *familier.*

Si le mot *familier* n'est pas venu, et si *famillionnaire* est venu à sa place, nous devons considérer que le mot *familier* est passé quelque part, qu'il a eu le même sort que celui qui était réservé au *Signor* de *Signorelli,* lequel, comme je vous l'ai expliqué la dernière fois, est allé poursuivre son petit circuit circulaire quelque part dans la mémoire inconsciente.

Nous ne serons pas du tout étonnés qu'il en soit ainsi. Le mot *familier* subit un sort qui correspond bien au mécanisme de refoulement au sens habituel, je veux dire au sens dont nous avons l'expérience, et qui répond à une expérience historique antérieure, disons personnelle, et remontant fort loin. Bien entendu, ce n'est plus l'être de Hirsch Hyacinthe qui est alors concerné, mais celui de son créateur, Henri Heine.

Si dans la création poétique de Henri Heine le mot *famillionnaire* a fleuri d'une façon aussi heureuse, peu nous importe de savoir dans quelles circonstances il l'a trouvé. Peut-être ne l'a-t-il pas fait tomber de

sa plume quand il était à sa table, mais l'a-t-il inventé au cours d'une de ses promenades dans une nuit parisienne qu'il devait achever solitaire, après les rencontres qu'il avait dans les années 1830 avec le baron James de Rothschild, qui le traitait comme un égal, et d'une façon *tout à fait famillionnaire*. Peu importe, la réussite est heureuse, c'est bien.

Ne croyez pas que j'aille ici plus loin que Freud. Passé le tiers du livre environ, vous le voyez en effet reprendre l'exemple de *famillionnaire* au niveau de ce qu'il appelle les tendances de l'esprit, et identifier les sources de la formation de ce trait d'esprit d'ingénieuse invention. Il nous apprend que cette création de Heine a son répondant dans son passé et ses relations personnelles de famille. Derrière Salomon de Rothschild qu'il met en cause dans sa fiction, il y a en effet un autre *famillionnaire* qui est de sa famille celui-là, le nommé Salomon Heine, son oncle. Celui-ci a joué dans sa vie le rôle le plus opprimant tout au long de son existence. Non seulement il le traita extrêmement mal, lui refusant l'aide concrète qu'il pouvait en attendre, mais il fit obstacle à la réalisation de son amour majeur, celui qu'il portait à sa cousine - il ne put l'épouser pour la raison essentiellement *famillionnaire* que l'oncle était un millionnaire et que lui ne l'était pas. Heine considéra toujours comme une trahison ce qui ne fut que la conséquence d'une impasse familiale profondément marquée de *millionnarité*.

Le mot *familier*, qui se trouve avoir ici la fonction signifiante majeure dans le refoulement corrélatif de la création spirituelle de Heine, artiste du langage, nous montre de façon évidente la sous-jacence d'une signification personnelle. Cette sous-jacence est liée au mot, et non pas à tout ce que peut avoir de confusément accumulé la signification permanente dans la vie du poète, d'une insatisfaction, et d'une position très singulièrement en porte-à-faux, vis-à-vis des femmes en général. Si ce facteur intervient ici, c'est par le signifiant *familier* comme tel. Il n'y a, dans l'exemple indiqué, aucun autre moyen de rejoindre l'action, ou l'incidence, de l'inconscient, si ce n'est en montrant que la signification est étroitement liée à la présence du terme signifiant *familier*.

De telles remarques sont bien faites pour vous montrer que la voie dans laquelle nous sommes entrés, de lier à la combinaison signifiante toute l'économie de ce qui est enregistré dans l'inconscient, nous mène loin, nous jette dans une régression qui ne va pas *ad infinitum*, mais nous reconduit jusqu'à l'origine du langage. Il nous faut en effet considérer toute les significations humaines comme ayant été à quelque moment métaphoriquement engendrées par des conjonctions signifiantes.

Des considérations comme celle-là ne sont certainement pas dépourvues

d'intérêt - nous avons toujours beaucoup à apprendre de l'histoire du signifiant. L'identification du terme *famille* comme étant ce qui est refoulé au niveau de la formation métaphorique, est bien faite pour vous en donner en passant une illustration.

En effet, sauf à avoir lu Freud, ou à avoir simplement un tout petit peu d'homogénéité entre la façon dont vous pensez pendant que vous êtes en analyse et celle dont vous lisez un texte, vous ne pensez pas à *famille* dans le terme de *famillionnaire* pas plus que vous ne pensez à terre dans le terme atterré. Plus vous réalisez le terme *atterré*, plus vous voguez dans le sens de la terreur, et plus terre est évité, alors que c'est l'élément actif dans l'introduction signifiante du terme métaphorique atterré. De même ici, plus vous allez loin dans le sens de *famillionnaire*, plus vous pensez au *famillionnaire*, c'est-à-dire au millionnaire devenu transcendant si l'on peut dire - devenu quelque chose qui existe dans l'être, et non plus une sorte de signe pur et simple -, et plus famille tend à être éludé comme terme agissant dans la création du mot *famillionnaire*. Mettez-vous donc à vous intéresser à ce terme de *famille*, comme je l'ai fait, au niveau du signifiant et de son histoire, en ouvrant le dictionnaire Littré.

Le Littré, M. Charles Chassé nous dit que c'était là que Mallarmé prenait toutes ses idées. Le plus fort, c'est qu'il a raison. Il a raison dans un certain contexte où il est pris non moins que ses interlocuteurs, ce qui lui donne le sentiment qu'il enfonce une porte. Bien sûr, il enfonce cette porte parce qu'elle n'est pas ouverte. Si chacun pensait en effet à ce qu'est la poésie, il n'y aurait rien de surprenant à s'apercevoir que Mallarmé s'intéressait vivement au signifiant. Mais personne n'a jamais abordé ce qu'est véritablement la poésie. On balance entre je ne sais quelle théorie vague et vaseuse sur la comparaison, et la référence à je ne sais quels termes musicaux, par quoi l'on veut expliquer l'absence prétendue de sens dans Mallarmé. Bref, on ne s'aperçoit pas du tout qu'il doit y avoir une façon de définir la poésie en fonction des rapports au signifiant. A partir du moment où l'on donne de la poésie une formule peut-être un peu plus rigoureuse, comme l'a fait Mallarmé, il est beaucoup moins surprenant qu'il soit mis en cause dans ses sonnets les plus obscurs.

Cela dit, je ne pense pas que personne fasse un jour la découverte que moi aussi je prenais toutes mes idées dans le dictionnaire Littré sous prétexte que je l'ouvre.

Je l'ouvre donc, et je peux vous informer de ceci, que je suppose certains d'entre vous peuvent connaître, mais qui a tout de même son intérêt - le terme *familial* était en 1881 un néologisme. Une consultation

attentive de quelques bons auteurs qui se sont penchés sur le problème, m'a permis de dater de 1865 l'apparition de ce mot. On n'avait pas cet adjectif avant cette année-là. Pourquoi ne l'avait-on pas ?

Selon la définition qu'en donne Littré, *familial* se dit de ce qui se rapporte à la famille, au niveau, dit-il, de la *science politique*. Le mot *familial* est ainsi lié à un contexte où l'on dit par exemple allocations familiales. L'adjectif est donc venu au jour au moment où la famille a pu être abordée comme objet au niveau d'une réalité politique intéressante, c'est-à-dire pour autant qu'elle n'avait plus pour le sujet la même fonction structurante qu'elle avait toujours eue jusque-là, étant partie intégrante des bases mêmes de son discours, sans que l'on songe même à l'isoler. C'est pour autant qu'elle a été tirée de ce niveau pour devenir le propos d'un maniement technique particulier, qu'une chose aussi simple que son adjectif corrélatif a pu surgir. Ce n'est peut-être pas indifférent, vous ne pouvez manquer de vous en apercevoir, à l'usage même du signifiant *famille*.

Quoi qu'il en soit, il apparaît que le terme dont je viens de vous dire qu'il est mis dans le circuit du refoulé, n'a absolument pas au temps de Henri Heine une valeur identique à celle qu'il peut avoir dans notre temps. En effet, le seul fait que le terme *familial* non seulement n'est pas d'usage dans le même contexte, mais même n'existe pas à cette époque, suffit à changer l'axe de la fonction signifiante liée au terme famille. Cette nuance n'est pas à négliger en cette occasion.

C'est grâce à des négligences de cette espèce que nous pouvons nous imaginer comprendre les textes antiques comme les comprenaient les contemporains. Il y a pourtant toutes les chances qu'une lecture naïve d'Homère ne corresponde en rien à son sens véritable. Ce n'est certainement pas pour rien que des gens se consacrent à une exhaustion attentive du vocabulaire homérique, dans l'espoir de remettre approximativement en place la dimension de signification dont il s'agit dans ses poèmes. Mais le fait est que ceux-ci conservent leur sens bien qu'une bonne partie de ce que l'on appelle improprement le monde mental, et qui est le monde des significations, des héros homériques, selon toute probabilité nous échappe complètement, et très probablement doive nous échapper d'une façon plus ou moins définitive. La distance du signifiant au signifié permet de comprendre qu'à une concaténation bien faite, qui est ce qui caractérise précisément la poésie, on puisse donner toujours des sens plausibles, et probablement jusqu'à la fin des siècles.

Je crois avoir fait à peu près le tour de ce que l'on peut dire du phénomène de la création du trait d'esprit dans son registre propre. Cela nous

permettra peut-être de serrer de plus près la formule que nous pouvons donner de l'oubli du nom, dont je vous ai parlé la semaine dernière.

3

Qu'est-ce que l'oubli du nom? Dans cette occasion, c'est que le sujet a posé devant l'Autre, et à l'Autre lui-même en tant qu'Autre, la question – *Qui a peint la fresque d'Orvieto ?* Et il ne trouve rien.

Je veux vous faire remarquer à cette occasion l'importance du souci que j'ai de vous donner une formulation correcte. Sous prétexte que l'analyse découvre que si le sujet n'évoque pas le nom du peintre d'Orvieto, c'est parce que *Signor* manque, vous pouvez penser que c'est *Signor* qui est oublié. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas *Signor* qu'il cherche, mais *Signorelli,* et c'est *Signorelli* qui est oublié. *Signor* est le déchet signifiant refoulé de quelque chose qui se passe à la place où l'on ne retrouve pas *Signorelli.*

Entendez bien le caractère rigoureux de ce que je vous dis. Ce n'est absolument pas la même chose de se rappeler *Signorelli ou Signor.* Quand vous avez fait de *Signorelli* le nom propre d'un auteur, vous ne pensez plus au *Signor.* Si le *Signor* a été isolé dans *Signorelli,* c'est en raison de l'action de décomposition propre à la métaphore, et pour autant que le nom a été pris dans le jeu métaphorique qui a abouti à son oubli.

L'analyse nous permet de reconstituer la correspondance de *Signor* avec *Herr,* dans une création métaphorique qui vise le sens qu'il y a au-delà de *Herr,* sens qu'il a pris au cours de la conversation de Freud avec le personnage qui l'accompagne dans son petit voyage vers les Bouches de Cattaro. *Herr* est devenu le symbole de ce devant quoi échoue sa maîtrise de médecin, celui du maître absolu, c'est-à-dire du mal qu'il ne guérit pas - le patient se suicide malgré ses soins - et, pour tout dire, de la mort et de l'impuissance qui le menacent lui personnellement, Freud. C'est dans la création métaphorique que s'est produit le brisement de *Signorelli,* lequel a permis à l'élément *Signor* de passer quelque part ailleurs. Il ne faut donc pas dire que c'est *Signor* qui est oublié alors que c'est *Signorelli. Signor* est ce que nous trouvons au niveau du déchet métaphorique, en tant que refoulé. *Signor* est refoulé, mais il n'est pas oublié. Il n'a pas à être oublié puisqu'il n'existait pas avant.

Si *Signorelli* a pu si facilement se fragmenter et *Signor* se détacher, c'est parce que *Signorelli* est un mot d'une langue étrangère à Freud. Il est frappant - vous le constaterez facilement pour peu que vous ayez

l'expérience d'une langue étrangère - que vous discernez beaucoup plus facilement les éléments composants du signifiant dans une autre langue que la vôtre propre. Quand vous commencez d'apprendre une langue, vous vous apercevez de relations de composition entre les mots que vous omettez dans votre propre langue. Dans votre langue, vous ne pensez pas les mots en les décomposant en radical et suffixe, alors que vous le faites de la façon la plus spontanée quand vous apprenez une langue étrangère. C'est pour cette raison qu'un mot étranger est plus facilement fragmentable et utilisable dans ses éléments signifiants, que ne l'est un mot quelconque de votre propre langue. Ce n'est là qu'un élément adjuvant de ce processus, qui peut aussi bien se produire avec les mots de votre propre langue, mais si Freud a commencé par l'oubli d'un nom étranger, c'est parce que l'exemple était particulièrement accessible et démonstratif.

Alors, qu'y a-t-il au niveau de la place où vous ne trouvez pas le nom Signorelli? Il y a eu tentative à cette place d'une création métaphorique. Ce qui se présente comme oubli du nom est ce qui s'apprécie à la place de *famillionnaire*. Il n'y aurait rien eu du tout si Henri Heine avait dit - *Il m'a reçu tout à fait comme un égal, tout à fait... ts... ts. .. ts...* C'est exactement ce qui se passe au niveau où Freud cherche le nom de *Signorelli*. Quelque chose ne sort pas, n'est pas créé. Il cherche *Signorelli*, et il le cherche indûment. Pourquoi? Parce qu'au niveau où il cherche *Signorelli*, ce qui est attendu à cette place du fait de la conversation antécédente, ce qui y est appelé, c'est une métaphore qui ferait médiation entre ce dont il s'agit dans le cours de la conversation et ce qu'il refuse, à savoir la mort.

C'est justement ce dont il s'agit quand il tourne sa pensée vers la fresque d'Orvieto, à savoir ce qu'il appelle lui-même les choses dernières. Ce qui est appelé, c'est, si l'on peut dire, une élaboration eschatologique. Ce serait la seule façon dont il pourrait aborder ce terme abhorré, impensable, si l'on peut dire, de sa pensée, à quoi il doit tout de même bien s'arrêter, car la mort existe, qui limite son être d'homme comme son action de médecin, et qui donne une borne absolument irréfutable à toutes ses pensées. Or, aucune métaphore ne lui vient dans la voie de l'élaboration de ces choses dernières. Freud se refuse à toute eschatologie, si ce n'est sous la forme d'une admiration pour la fresque peinte d'Orvieto. Et rien ne vient.

A la place où il cherche l'auteur - en fin de compte, c'est de l'auteur qu'il s'agit, de nommer l'auteur - il ne se produit rien, aucune métaphore ne réussit, aucun équivalent n'est donnable au *Signorelli*. Le *Signorelli* était appelé à ce moment-là dans une bien autre forme signifiante que celle d'un simple nom. Il était sollicité d'entrer en jeu à la façon

dont, dans *atterré,* joue sa fonction le radical *terre,* c'est-à-dire qu'il se brise et s'élide. L'existence quelque part du terme *Signor* est la conséquence de la métaphore non réussie que Freud à ce moment-là appelle à son aide, et dont les effets doivent s'inscrire dans le schéma au niveau de l'objet métonymique.

L'objet dont il s'agit, l'objet représenté, peint sur les choses dernières, Freud le tire sans effort de sa mémoire - *Non seulement je ne retrouvais pas le nom de Signorelli, mais je n'ai jamais si bien visualisé la fresque d'Orvieto,* moi, dit-il, *qui ne suis pas tellement imaginatif.* Cela, on le sait par toutes sortes d'autres traits, par la forme de ses rêves en particulier, et si Freud a pu faire toutes ces trouvailles, c'est très probablement parce qu'il était beaucoup plus ouvert et perméable au jeu symbolique qu'au jeu imaginaire. II note lui-même l'intensification de l'image au niveau du souvenir, la réminiscence plus intense de l'objet dont il s'agit, à savoir de la peinture, et jusqu'au visage de Signorelli lui-même, qui est là dans la posture où, dans les tableaux de cette époque, apparaissent les donateurs et quelquefois l'auteur. Signorelli est dans le tableau, et Freud le visualise.

Il n'y a donc pas oubli pur et simple, oubli massif, de l'objet. Il y a au contraire une relation entre la reviviscence intense de certains de ses éléments imaginaires et la perte d'autres éléments, qui sont des éléments signifiants au niveau symbolique. Nous trouvons là le signe de ce qui se passe au niveau de l'objet métonymique.

Nous pouvons donc formuler ce qui se passe dans l'oubli du nom à peu près comme ceci :

$$\frac{X}{\text{Signor}} \cdot \frac{\text{Signor}}{\textit{Herr}}$$

Nous retrouvons là la formule de la métaphore en tant qu'elle s'exerce par un mécanisme de substitution d'un signifiant S à un autre signifiant S'. Quelle est la conséquence de cette substitution ? Il se produit au niveau de S' un changement de sens - le sens de S', disons s ; devient le nouveau sens, que nous appellerons s, pour autant qu'il correspond à grand S. Pour ne pas laisser subsister d'ambiguïté dans votre esprit, car vous pourriez croire que dans cette topologie petit s est le sens de grand S, je précise qu'il faut que le S soit entré en relation avec S' pour que le petit s puisse produire, à ce titre seulement, ce que j'appellerai s''. C'est la création de ce sens qui est la fin du fonctionnement de la métaphore. La métaphore est toujours réussie pour autant que cela étant exécuté, exactement comme dans une multiplication de fraction, les termes se simplifient

et s'annulent. Le sens est alors réalisé, étant entré en fonction dans le sujet.

C'est pour autant que *atterré* finit par signifier ce qu'il signifie pour nous dans la pratique, à savoir *plus ou moins touché de terreur,* que le terre qui, d'une part, a servi d'intermédiaire entre atterré et abattu - ce qui est la distinction la plus absolue, car il n'y a aucune raison *qu'atterré* remplace *abattu* - et qui, d'autre part, a apporté à titre homonymique la terreur, que le terre dans les deux cas peut se simplifier. C'est un phénomène du même ordre qui se produit au niveau de l'oubli du nom.

Ce dont il s'agit, ce n'est pas d'une perte du nom de *Signorelli*, c'est d'un X que je vous introduis ici parce que nous allons apprendre à le reconnaître et à nous en servir. Cet X est l'appel de la création significative. Nous en retrouverons la place dans l'économie d'autres formations inconscientes. Pour vous le dire tout de suite, c'est ce qui se passe au niveau de ce que l'on appelle le désir du rêve. Nous le voyons ici, d'une façon simple, à la place où Freud devrait retrouver Signorelli.

Freud ne trouve rien, non pas simplement parce que *Signorelli* est disparu, mais parce qu'à ce niveau-là, il aurait fallu qu'il crée quelque chose qui satisfasse à ce qui est pour lui la question, à savoir les choses dernières. Pour autant que cet X est présent, la formation métaphorique tend à se produire, et nous le voyons à ceci, que le terme *Signor* apparaît au niveau de deux termes signifiants opposés. II y a deux fois la valeur S', et c'est à ce titre qu'il subit le refoulement. Au niveau du X, rien ne s'est produit, et c'est pour cela que Freud ne trouve pas le nom, et que le *Herr* joue le rôle et tient la place de l'objet métonymique, objet qui ne peut être nommé, qui n'est nommé que par ses connexions. La mort, c'est le *Herr* absolu. Mais quand on parle du *Herr,* on ne parle pas de la mort, parce qu'on ne peut parler de la mort, parce que la mort est très précisément à la fois la limite de toute parole, et probablement aussi l'origine d'où elle part.

Voilà donc à quoi nous mène la mise en relation terme à terme de la formation du trait d'esprit avec cette formation inconsciente dont vous voyez maintenant mieux apparaître la forme. Elle est apparemment négative. En fait, elle n'est pas négative. Oublier un nom, ce n'est pas simplement une négation, c'est un manque, mais - nous avons toujours tendance à aller trop vite - un manque de ce nom. Ce n'est pas parce que ce nom n'est pas attrapé que c'est le manque. Non, c'est le manque de ce nom.

Cherchant le nom, nous rencontrons le manque à la place où il devrait exercer sa fonction, et où il ne peut plus l'exercer, car un nouveau sens

est requis, qui exige une nouvelle création métaphorique. C'est pour cette raison que le *Signorelli* n'est pas retrouvé, mais que, par contre, on rencontre les fragments là où ils doivent être retrouvés dans l'analyse, là où ils jouent la fonction du deuxième terme de la métaphore, à savoir du terme élidé dans celle-ci.

Cela peut vous paraître chinois, mais qu'importe, si vous vous laissez simplement conduire par ce qui apparaît. Tout chinois que cela puisse vous sembler, cela est riche de conséquences. Si vous vous en souvenez quand il faudra vous en souvenir, cela vous permettra d'éclairer ce qui se passe dans l'analyse de telle formation inconsciente et d'en rendre compte d'une façon satisfaisante. En revanche, en l'élidant, en n'en tenant pas compte, vous êtes amenés à des entifications sommaires, grossières, sinon toujours génératrices d'erreurs, du moins venant soutenir des erreurs d'identifications verbales qui jouent un rôle si important dans la construction d'une certaine psychologie, de la mollesse précisément.

4

Revenons à notre trait d'esprit et à ce qu'il faut en penser. Je veux vous introduire pour terminer à une distinction qui revient sur ce par quoi j'ai commencé, à savoir la question du sujet.

La pensée se ramène toujours à faire du sujet celui qui se désigne comme tel dans le discours. Je vous ferai remarquer qu'à cela s'oppose un autre terme. C'est l'opposition de ce que j'appellerai le dire du présent avec le présent du dire.

Cela a l'air d'un jeu de mots, ce n'en est pas un du tout.

Le dire du présent renvoie à ce qui se dit *je* dans le discours. Avec une série d'autres particules, *ici*, *maintenant,* et autres mots tabous dans notre vocabulaire psychanalytique, il sert à repérer dans le discours la présence du parleur, à le repérer dans son actualité de parleur, au niveau du message.

Il suffit d'avoir la moindre expérience du langage pour voir que le présent du dire, à savoir ce qu'il y a présentement dans le discours, est chose complètement différente. Le présent du dire peut être lu dans toutes sortes de modes et de registres, et n'a aucune relation de principe avec le présent en tant qu'il est désigné dans le discours comme présent de celui qui le supporte, qui est variable, et pour lequel les mots n'ont qu'une valeur de particule. Le *je* n'a pas plus de valeur que ici ou *maintenant.* La preuve en est que lorsque vous, mon interlocuteur, me parlez d'ici ou

maintenant, vous ne parlez pas du même *ici* ou *maintenant* dont je parle moi. En tous les cas, votre *je* n'est certainement pas le même que le mien.

Je vais vous donner tout de suite une illustration du présent du dire au moyen du trait d'esprit le plus court que je connaisse, qui nous introduira en même temps à une autre dimension que la dimension métaphorique.

Celle-ci correspond à la condensation. Je vous ai parlé tout à l'heure du déplacement, et c'est la dimension métonymique qui lui correspond. Si je ne l'ai pas encore abordée, c'est parce qu'elle est beaucoup plus difficile à saisir, mais ce trait d'esprit nous sera particulièrement favorable à nous la faire sentir.

La dimension métonymique, pour autant qu'elle peut entrer dans le trait d'esprit, joue sur les contextes et les emplois. Elle s'exerce en associant les éléments déjà conservés dans le trésor des métonymies. Un mot peut être lié de façon différente dans deux contextes différents, ce qui lui donnera deux sens complètement différents. En le prenant dans un certain contexte avec le sens qu'il a dans un autre, nous sommes dans la dimension métonymique.

je vous en donnerai l'exemple princeps sous la forme de ce trait d'esprit que vous pourrez méditer avant que j'en parle.

Henri Heine est avec le poète Frédéric Soulié dans un salon, et ce dernier lui dit, à propos d'un personnage cousu d'or, figure qui tenait beaucoup de place à l'époque comme vous le voyez, et qui était très entouré - *Vous voyez, mon cher ami, le culte du Veau d'or n'est pas terminé -Oh,* répond Henri Heine après avoir regardé le personnage, *pour un veau il me parait avoir un peu passé l'âge.*

Voilà l'exemple du mot d'esprit métonymique. Je le décortiquerai la prochaine fois, mais vous pouvez déjà noter que c'est pour autant que le mot *veau* est pris dans deux contextes métonymiques différents, et uniquement à ce titre, que c'est un trait d'esprit. Cela n'ajoute rien à la signification du trait d'esprit que de lui donner son sens, à savoir que ce personnage est un bétail. C'est drôle de dire cela, mais ce n'est un trait d'esprit que pour autant que, d'une réplique à l'autre, *veau* a été pris dans deux contextes différents.

Que le trait d'esprit s'exerce au niveau du jeu du signifiant, on peut le démontrer sous une forme ultra-courte.

Une jeune fille en puissance, à laquelle nous pouvons reconnaître toutes les qualités de la véritable éducation, celle qui consiste à ne pas employer les gros mots mais à les connaître, est invitée à sa première surprise-party par un godelureau, qui, au bout d'un moment d'ennui et de

silence, lui dit, au cours d'une danse au reste imparfaite - *Vous avez vu, mademoiselle, que je suis comte.* - *At!,* répond-elle simplement.

Ce n'est pas une histoire que vous ayez lue dans les petits recueils spéciaux. Peut-être avez-vous pu la recueillir de la bouche de la demoiselle, qui en était assez contente, je dois dire. Mais l'histoire n'en présente pas moins un caractère exemplaire, car c'est l'incarnation par excellence de ce que j'ai appelé le présent du dire. Il n'y a pas de *je,* le *je* ne se nomme pas. Rien n'est plus exemplaire du présent du dire en tant qu'opposé au dire du présent, que l'exclamation pure et simple. L'exclamation est le type même de la présence du discours en tant que celui qui le tient efface tout à fait son présent. Son présent est, si je puis dire, tout entier rappelé dans le présent du discours.

Néanmoins, à ce niveau de création, le sujet fait preuve de présence d'esprit, car une chose comme celle-là n'est pas préméditée, ça vient comme ça, et c'est à cela que l'on reconnaît qu'une personne a de l'esprit. Elle opère une simple modification au code qui consiste à y ajouter ce petit *t,* lequel prend toute sa valeur du contexte, si j'ose m'exprimer ainsi, à savoir que le comte ne la contente pas, à ceci près que le comte, s'il est, comme je le dis, aussi peu contentant, peut ne s'apercevoir de rien. Ce trait est donc complètement gratuit, mais vous en voyez pas moins là le mécanisme élémentaire du trait d'esprit, à savoir que la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin.

Ce sens, quel est-il? Il peut vous paraître qu'il n'est pas douteux, mais, après tout, la jeune fille bien élevée n'a pas dit à son comte qu'il était ce qu'il était moins un *t.* Elle ne lui a rien dit de pareil. Le sens à créer reste quelque part en suspens entre le moi et l'Autre. C'est l'indication qu'il y a quelque chose qui, au moins pour l'instant, laisse à désirer. D'autre part, le texte n'est nullement transposable - si le personnage avait dit qu'il était marquis, la création n'était pas possible. Selon la bonne vieille formule qui faisait la joie de nos pères au siècle dernier - Comment *vas-tu ?,* demandait-on, et on répondait - *Et toile à matelas.* Il valait mieux ne pas répondre - *Et toile à édredon.* Vous me direz que c'était un temps où l'on avait des plaisirs simples.

At! - vous saisissez là le trait d'esprit sous sa forme la plus courte, incontestablement phonématique. C'est la plus courte composition que l'on puisse donner à un phonème. Il faut qu'il y ait deux traits distinctifs, la plus courte formule du phonème étant celle-ci - soit une consonne appuyée sur une voyelle, ou une voyelle appuyée sur une consonne. Une consonne appuyée sur une voyelle est la formule classique, et c'est ce que

nous trouvons ici. Cela suffit simplement à constituer un énoncé ayant valeur de message, pour autant qu'il ait une référence paradoxale à l'actuel emploi des mots, et qu'il dirige la pensée de l'Autre vers une saisie instantanée du sens.

C'est cela qui s'appelle être spirituel. C'est cela aussi qui amorce l'élément proprement combinatoire sur lequel s'appuie toute métaphore. Si je vous ai beaucoup parlé aujourd'hui de la métaphore, c'est en vous donnant une fois de plus un repérage du mécanisme substitutif. Le mécanisme est à quatre termes, les quatre termes qui sont dans la formule que je vous ai donnée dans *L'Instance de la lettre.* C'est singulièrement, au moins dans la forme, l'opération essentielle de l'intelligence, qui consiste à formuler le corrélatif de l'établissement d'une proportion avec un X.

Un test d'intelligence n'est pas autre chose que cela. Seulement, cela ne suffit pas à dire que l'homme se distingue des animaux par son intelligence d'une façon toute brute. Peut-être se distingue-t-il de l'animal par son intelligence, mais peut-être dans ce fait l'introduction de formulations signifiantes est-elle primordiale.

Pour mettre à sa place la question de la prétendue intelligence des hommes comme étant la source de sa réalité plus X, il faudrait commencer par se demander - intelligence de quoi? Qu'y a-t-il à comprendre? Avec le réel, est-ce tellement de comprendre qu'il s'agit? Si c'est purement et simplement d'un rapport au réel qu'il s'agit, notre discours doit sûrement arriver à le restituer dans son existence de réel, c'est-à-dire qu'il ne doit aboutir, à proprement parler, à rien. C'est ce que fait d'ailleurs en général le discours. Si nous aboutissons à autre chose, si l'on peut même parler d'une histoire ayant une fin dans un certain savoir, c'est pour autant que le discours y a apporté une transformation essentielle.

C'est bien de cela qu'il s'agit, et peut-être tout simplement de ces quatre petits termes liés d'une certaine façon, par ce qui s'appelle des rapports de proportion. Ces rapports, nous avons une fois de plus tendance à les entifier. Nous croyons que nous les prenons dans les objets. Mais où sont dans les objets ces rapports de proportion, si nous ne les introduisons pas à l'aide de nos petits signifiants ?

Il reste que la possibilité même du jeu métaphorique se fonde sur l'existence de quelque chose à substituer. Ce qui est la base, c'est la chaîne signifiante, en tant que principe de la combinaison et lieu de la métonymie.

C'est ce que nous essayerons d'aborder la prochaine fois.

20 NOVEMBRE 1957

IV

LE VEAU D'OR

Le besoin et le refus
Formalisation de la métonymie
Pas de métaphore sans métonymie La diplopie de Maupassant Le décentrement de Fénéon

Nous avons laissé les choses la dernière fois au point où, après vous avoir montré le ressort que trouve une des formes du trait d'esprit dans ce que j'appelle la fonction métaphorique, nous allions en prendre un deuxième aspect sous le registre de la fonction métonymique.

Vous pourriez vous étonner de cette façon de procéder, qui consiste à partir de l'exemple pour développer successivement des rapports fonctionnels, lesquels semblent de ce fait ne pas être reliés par un rapport général à ce dont il s'agit. Cela tient à une nécessité propre de notre matière, dont nous aurons l'occasion de montrer l'élément sensible. Disons que tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient en tant qu'il est structuré par le langage, nous met devant le phénomène suivant - ce n'est ni le genre, ni la classe, mais seulement l'exemple particulier qui nous permet de saisir les propriétés les plus significatives.

Il y a là une inversion de notre perspective analytique habituelle, au sens de l'analyse des fonctions mentales. Cela pourrait s'appeler l'échec du concept au sens abstrait du terme. Il s'agit plus exactement de la nécessité de passer par une autre forme que celle de la saisie conceptuelle. C'est à cela que je faisais allusion un jour en parlant du maniérisme, et ce trait est tout à fait approprié à notre champ. Vu le terrain sur lequel nous nous déplaçons, plutôt que par l'usage du concept, c'est par un mésusage du concept que nous sommes obligés de procéder. Cela, en raison du domaine où se meuvent les structurations dont il s'agit.

Le terme de pré-logique étant de nature à engendrer une confusion, je vous conseillerai de le rayer d'avance de vos catégories, étant donné ce qu'on en a fait, à savoir une propriété psychologique. Il s'agit ici de propriétés structurales du langage, qui sont antécédentes à toute question

que nous pouvons poser au langage sur la légitimité de ce que lui, langage, nous propose comme visée. Comme vous le savez, ce n'est rien d'autre que ce qui a fait l'objet de l'interrogation anxieuse des philosophes, grâce à quoi nous sommes arrivés à une sorte de compromis qui est à peu près le suivant - que si le langage nous montre que nous ne pouvons guère en dire trop si ce n'est qu'il est un être de langage, c'est dans la visée que se réalise un *pour nous* qui s'appellera *objectivité.* C'est sans doute une façon un peu rapide de résumer toute l'aventure qui va de la logique formelle à la logique transcendantale, mais c'est simplement pour vous annoncer dès à présent que c'est dans un autre champ que nous nous plaçons.

Lorsqu'il nous parle de l'inconscient, Freud ne nous dit pas qu'il est structuré d'une certaine façon, mais il nous le dit pourtant, pour autant que les lois qu'il avarice, les lois de composition de cet inconscient recoupent exactement certaines des lois de composition les plus fondamentales du discours. D'autre part, au mode d'articulation qui est celui de l'inconscient, font défaut toutes sortes d'éléments qui sont impliqués dans notre discours commun - le lien de causalité, nous dira-t-il, à propos du rêve, ou la négation, et c'est pour se reprendre tout de suite après et nous montrer qu'elle s'exprime de quelque autre façon dans le rêve. Voilà le champ déjà cerné, défini, circonscrit, exploré, voire labouré par Freud. C'est là que nous revenons pour essayer de formuler - allons plus loin -de formaliser ce que nous avons appelé à l'instant les lois structurantes primordiales du langage.

S'il y a quelque chose que l'expérience freudienne nous apporte, c'est que nous sommes par ces lois déterminés au plus profond de nous-même, comme on dit, à tort ou à raison, pour faire image - disons simplement, au niveau de ce qui est en nous au-delà de nos prises autoconceptuelles, au-delà de cette idée que nous pouvons nous faire de nous-mêmes, sur laquelle nous nous appuyons, à laquelle nous nous raccrochons tant bien que mal, à laquelle nous nous pressons quelquefois un peu trop prématurément de faire un sort en parlant de synthèse, de totalité de la personne - tous termes, ne l'oublions pas, qui sont précisément, par l'expérience freudienne, objets de contestation.

En effet, Freud nous apprend, et je dois ici le remettre en frontispice signé, la distance, voire la béance, qui existe de la structuration du désir à la structuration de nos besoins. Et si l'expérience freudienne en est venue à se référer à une métapsychologie des besoins, cela n'a assurément rien d'évident, et l'on peut même le qualifier d'inattendu par rapport à une première évidence, car toute l'expérience telle qu'elle a été instituée et

définie par Freud, nous montre à tous les détours à quel point la structure des désirs est déterminée par autre chose que les besoins. Les besoins ne nous parviennent que réfractés, brisés, morcelés, et ils sont structurés précisément par tous ces mécanismes - condensation, déplacement, etc., selon les manifestations de la vie psychique où ils se reflètent, et qui supposent encore d'autres intermédiaires et mécanismes - où nous reconnaissons un certain nombre de ces lois auxquelles nous allons aboutir après cette année de séminaire, et que nous appellerons les lois du signifiant.

Ces lois sont ici dominantes, et dans le trait d'esprit nous en apprenons un certain usage, celui du jeu de l'esprit, avec le point d'interrogation que nécessite l'introduction de ce terme. Qu'est-ce que l'esprit? Qu'est-ce qu'*ingenius en* latin? Qu'est-ce qu*'ingenio* en espagnol, puisque j'ai fait référence au concept? Qu'est-ce que ce je-ne-sais-quoi qui ici intervient et qui est autre chose que la fonction du jugement? Nous ne pourrons le situer que quand nous aurons articulé et élucidé les procédés. Quels sont ces procédés? Quelle est leur visée fondamentale?

Nous avons déjà souligné l'ambiguïté du trait d'esprit avec le lapsus, ambiguïté fondamentale et, en quelque sorte, constitutive. Ce qui se produit peut, selon les cas, être tourné vers cette sorte d'accident psychologique qu'est le lapsus, devant lequel nous resterions perplexes sans l'analyse freudienne, ou bien, au contraire, être repris et homologué par l'audition de l'Autre, au niveau d'une valeur signifiante propre, celle qu'a prise par exemple le terme néologique, paradoxal, scandaleux, de *famillionnaire.* La fonction signifiante propre de ce mot n'est pas seulement de désigner ceci ou cela, mais une sorte d'au-delà. Ce qui est ici signifié de fondamental n'est pas uniquement lié aux impasses du rapport du sujet avec le protecteur millionnaire. Il s'agit d'un certain rapport qui échoue, de ce qui introduit dans les rapports humains constants un mode d'impasse essentiel qui repose sur ceci, que nul désir ne peut être reçu, admis, par l'Autre, sinon par toutes sortes de truchements qui le réfractent, qui en font autre chose que ce qu'il est, un objet d'échange, et, pour tout dire, soumettent dès l'origine le processus de la demande à la nécessité du refus.

Je me permettrai d'introduire le niveau véritable où se pose cette question de la traduction de la demande en énoncé qui porte effet, par une histoire drôle sinon spirituelle, dont le registre est loin de devoir se limiter au petit rire spasmodique. C'est l'histoire que sans doute vous connaissez tous, dite du masochiste et du sadique - *Fais-moi mal,* dit le premier au second, lequel répond - *Non.*

je vois que cela ne vous fait pas rire. Peu importe. Quelques-uns rient tout de même. D'ailleurs, cette histoire n'est pas pour vous faire rire. Je vous prie de remarquer simplement que quelque chose nous est suggéré dans cette histoire qui se développe à un niveau qui n'a plus rien de spirituel. En effet, qui y a-t-il de mieux faits pour s'entendre, que le masochiste et le sadique ? Oui - mais vous le voyez par cette histoire, à condition qu'ils ne se parlent pas.

Ce n'est pas par méchanceté que le sadique répond *non.* Il répond en fonction de sa vertu sadique. Et dès qu'on a parlé, il est forcé de répondre au niveau de la parole. C'est donc pour autant que nous sommes passés au niveau de la parole que ce qui devrait aboutir, à condition de ne rien dire, à la plus profonde entente, conduit à ce que j'ai appelé tout à l'heure la dialectique du refus, nécessaire à soutenir dans son essence de demande ce qui se manifeste par la voie de la parole.

En d'autres termes, vous observez sur ce schéma une symétrie entre ces deux éléments du circuit, la boucle fermée, qui est le cercle du discours, et la boucle ouverte. Quelque chose est, de la part du sujet, lancé, qui, rencontrant en A le point de branchement de l'aiguillage, se boucle sur soi comme une phrase articulée, un anneau du discours. En revanche, si ce qui se présente comme demande trahit la symétrie essentielle dont je parlais, pour circuiter directement de son besoin vers l'objet de son désir, alors elle aboutit là au *non.* Disons que le besoin, à le situer au point delta prime, rencontre nécessairement cette réponse de l'Autre que nous appelons pour l'instant le refus.

Sans doute cela mérite-t-il que nous entrions de plus près dans ce qui ne se présente ici que comme un paradoxe, que notre schéma permet seulement de situer. Nous reprenons maintenant la chaîne de nos propositions sur les différentes phases du trait d'esprit.

LE VEAU D'OR

1

J'introduirai donc aujourd'hui la phase métonymique.

Pour en fixer tout de suite l'idée, je vous en ai donné un exemple sous la forme d'une histoire dont vous pouvez voir tout ce qui la différencie du *famillionnaire*. C'est donc un dialogue de Henri Heine avec le poète Frédéric Soulié, à peu près son contemporain, qui est rapporté dans le livre de Kuno Fischer, et qui était, je pense, assez connu à l'époque. Un attroupement se forme dans un salon autour d'un vieux monsieur auréolé de tous les reflets de sa puissance financière. *Regardez,* dit Frédéric Soulié à celui qui n'était que de peu son aîné, et dont il était l'admirateur, *regardez comment le XIXe siècle adore le Veau* d'or. A quoi Henri Heine, d'un oeil dédaigneux regardant l'objet sur lequel on attire son attention, répond -*Oui, mais celui-là me semble avoir passé l'âge.*

Que signifie ce trait d'esprit? Où en est le sel? Quel en est le ressort?

Sur le sujet du trait d'esprit, vous savez que Freud nous a mis d'emblée sur ce plan - le trait d'esprit est à chercher là où il est, à savoir dans son texte. Rien n'est plus saisissant - cet homme auquel on a attribué le génie de sonder tous les au-delà, si l'on peut dire, de l'hypothèse psychologique, part toujours au contraire du point opposé, à savoir de la matérialité du signifiant, le traitant comme un donné existant pour lui-même. Nous en avons manifestement l'exemple dans son analyse du trait d'esprit. Non seulement c'est de la technique qu'il part à chaque fois, mais c'est à ces éléments techniques qu'il se confie pour trouver le ressort.

Que fait-il aussitôt? Il procède à ce qu'il appelle une tentative de réduction. Si nous traduisons le trait du *famillionnaire en* lui donnant son sens développé, si nous décomposons ce dont il s'agit, et si nous lisons les éléments à la suite, c'est-à-dire si nous disons *familier autant qu'on peut l'être avec un millionnaire,* tout ce qui est du trait d'esprit s'évanouit, disparaît, ce qui montre bien que ce dont il s'agit gît dans le rapport d'ambiguïté fondamentale propre à la métaphore, à la fonction que prend un signifiant en tant qu'il est substitué à un autre, latent dans la chaîne, par similarité ou simultanéité positionnelle.

Freud, qui a commencé d'aborder le trait d'esprit au niveau métaphorique, se trouve avec l'histoire du Veau d'or devant une nouvelle variété dont on peut pressentir la différence, et comme il n'est pas quelqu'un à nous ménager les détours de son approche des phénomènes, il nous dit songer à la qualifier *d'esprit de la pensée* comme opposé à *l'esprit des mots*. Mais il s'aperçoit bien vite que cette distinction est tout à fait

insuffisante, et que c'est ici à ce que l'on appelle la forme, nommément à l'articulation signifiante, qu'il convient de se fier. Il entreprend donc à nouveau de soumettre l'exemple en question à la réduction technique, pour lui faire répondre de ce qui y est sous-jacent à cette forme contestable, à savoir du consentement subjectif au fait que c'est là trait d'esprit. Or, il rencontre là quelque chose qui ne se laisse pas analyser comme *famillionnaire.*

Nous communiquant toutes les approches de sa pensée, il s'arrête un instant - à la suite de Kuno Fischer qui reste à ce niveau - à la protase, c'est-à-dire à ce qu'apporte l'interlocuteur de Heine, nommément Frédéric Soulié. Il décèle dans ce *Veau d'or* quelque chose de métaphorique, et assurément l'expression a une double valeur, d'une part comme symbole de l'intrigue, d'autre part comme symbole du pouvoir de l'argent. Est-ce à dire que ce monsieur reçoit tous les hommages parce qu'il est riche ? Ne serait-ce pas faire disparaître le ressort de ce dont il s'agit ? Freud s'avise rapidement de ce qu'il y a de fallacieux dans une telle approche. La richesse de cet exemple mérite bien qu'on le regarde dans le détail.

Il est certain que dans les données premières de la mise enjeu du Veau d'or, la notion de la matière est impliquée. Sans approfondir toutes les façons dont s'est institué l'usage verbal de ce terme incontestablement métaphorique, il suffira de dire que, si le Veau d'or a en lui-même le plus grand rapport avec cette relation du signifiant à l'image qui constitue le versant sur lequel s'installe effectivement l'idolâtrie, il ne se situe en fin de compte que d'une perspective où la reconnaissance de celui qui s'annonce comme *je suis celui qui suis,* nommément le Dieu des juifs, exige de se refuser non seulement à l'idolâtrie pure et simple, à savoir l'adoration d'une statue, mais, plus loin, à la nomination par excellence de toute hypostase imagée, soit à ce qui se pose comme l'origine même du signifiant, et ce, pour en chercher l'au-delà essentiel, dont le refus est précisément ce qui donne sa valeur au Veau d'or.

Ainsi, ce n'est que par ce qui est déjà un glissement que le Veau d'or prend usage métaphorique. La régression topique que comporte dans la perspective religieuse la substitution de l'imaginaire au symbolique dont se soutient l'idolâtrie, prend ici secondairement valeur métaphorique pour exprimer ce que d'autres que moi ont appelé la valeur fétiche de l'or, dont ce n'est pas pour rien que je l'évoque ici, puisque précisément cette fonction fétiche - nous serons amenés à y revenir - n'est concevable que dans la dimension signifiante de la métonymie.

Voilà donc le Veau d'or chargé de toutes les intrications, de tous les

emmêlements, de la fonction symbolique avec l'imaginaire. Est-ce là que gît le *Witz?* Non. Ce n'est pas du tout le lieu où il se situe. Le mot d'esprit, comme Freud s'en avise, est dans la riposte de Henri Heine, et celle-ci consiste précisément sinon à annuler, du moins à subvertir toutes les références qui soutiennent la métaphore de ce Veau d'or, pour désigner en lui celui qui est ramené tout d'un coup à la qualité de n'être plus qu'un veau qui vaut tant la livre. Tout d'un coup ce veau est pris pour ce qu'il est, un être vivant que le marché institué en effet par le règne de l'or réduit à n'être lui-même que vendu comme un bétail, une tête de veau, dont il est loisible de souligner qu'assurément il n'est plus dans les limites d'âge de la définition du veau que donne Littré, à savoir un veau dans sa première année, qu'un puriste de boucherie désignerait comme celui qui n'a pas encore cessé de téter sa mère, *un veau sous la mère.* Je me suis laissé dire que ce purisme n'était respecté qu'en France.

Que ce veau ne soit pas ici un veau, que ce veau soit un peu âgé pour être un veau, il n'y a aucune espèce de façon de le réduire. Avec l'arrière-plan du Veau d'or ou sans, c'est un trait d'esprit. Freud saisit donc entre l'histoire du *,famillionnaire* et celle-ci une différence - la première est analysable, la seconde est inanalysable. Et pourtant, ce sont toutes deux des traits d'esprit. Qu'est-ce à dire ? - sinon que ce sont sans doute deux dimensions différentes de l'expérience du trait d'esprit. Ce qui se présente ici paraît, comme Freud nous le dit lui-même, escamotage, tour de passe-passe, faute de pensée. Or, c'est le trait commun de toute une catégorie de traits d'esprit, distincte de la catégorie où s'inscrit le *famillionnaire,* où l'on prend, comme on dirait vulgairement, un mot dans un autre sens que celui dans lequel il nous est apporté.

Une autre histoire s'inscrit dans la même catégorie que le Veau d'or, celle qui se rapporte à la confiscation des biens des Orléans par Napoléon III lors de son accession au trône. *C'est le premier vol de l'Aigle,* dit-on, et chacun d'être ravi de cette ambiguïté, nul besoin d'insister. Il n'est pas question ici de parler d'esprit de la pensée, car c'est bien un esprit des mots, qui repose sur l'ambiguïté permettant de prendre un mot dans un autre sens.

Il est d'ailleurs amusant à cette occasion de sonder les sous-jacences de tels mots, et Freud prend soin, le mot étant rapporté en français, de préciser le double sens du *vol* comme action, mode moteur des oiseaux, et comme soustraction, rapt, viol de la propriété. Il serait bon de rappeler à ce propos ce que Freud élide, je ne dis pas ignore - que l'un des sens a été historiquement emprunté à l'autre, et que le terme de *volerie,* vers le XIIIe ou le XIVe siècle, est passé de l'emploi où le faucon vole, la caille

vole, à l'usage de désigner cette faute contre l'une des lois essentielles de la propriété qui s'appelle le vol.

Ce n'est pas un accident. Je ne dis pas que cela se produise dans toutes les langues, mais cela s'était déjà produit en latin où *volare* avait pris le même sens à partir de la même origine. C'est l'occasion de souligner quelque chose qui n'est pas sans rapport avec ce dans quoi nous nous déplaçons, à savoir ce que j'appellerai les modes d'expression euphémiques de ce qui, dans la parole, représente le viol de la parole ou du contrat. Ce n'est pas pour rien que le mot *viol* est emprunté au registre d'un rapt qui n'a rien à faire avec ce que nous appelons proprement et juridiquement le vol.

Restons-en là, et reprenons ce pour quoi j'introduis ici le terme de métonymie.

2

Au-delà des ambiguïtés si fuyantes du sens, je crois en effet devoir chercher une autre référence pour définir ce second registre du trait d'esprit, afin d'en unifier le mécanisme avec la première espèce, et en trouver le ressort commun. Freud nous en indique la voie, sans tout à fait en achever la formule.

A quoi cela servirait-il que je vous parle de Freud, si précisément nous n'essayions pas de tirer le maximum de profit de ce qu'il nous apporte? A nous de pousser un peu plus loin, en donnant cette formalisation, dont l'expérience nous dira si elle convient, si c'est bien dans cette direction-là que s'organisent les phénomènes.

La question est riche de conséquences, non seulement pour tout ce qui concerne notre thérapeutique, mais aussi bien notre conception des modes de l'inconscient. Qu'il y ait une certaine structure, que cette structure soit la structure signifiante, que celle-ci impose sa grille à tout ce qu'il en est du besoin humain, est absolument décisif.

Cette métonymie, je l'ai déjà plusieurs fois introduite, et nommément dans l'article intitulé *L'Instance de la lettre dans l'inconscient*. Je vous y donne un exemple pris exprès au niveau de cette expérience vulgaire de la grammaire qui ressortit au souvenir de vos études secondaires. On ne peut pas dire que l'étude des figures de rhétorique vous y étouffait - à vrai dire, on n'en a jamais jusqu'ici fait grand état. La métonymie était alors reléguée à la fin, sous l'égide d'un Quintilien bien sous-estimé. Toujours est-il qu'au point où nous en sommes de notre conception

des formes du discours, j'ai pris pour exemple de métonymie *trente voiles,* dit au lieu de *trente navires.* Il y a un arrière-plan littéraire à ce choix, puisque vous savez qu'on trouve ces trente voiles dans un certain monologue du Cid, référence dont nous ferons peut-être quelque chose.

Il ne s'agit pas simplement dans ces trente voiles, comme on vous le disait en référence au réel, de la partie prise pour le tout, car il est rare que les navires n'aient qu'une seule voile. Ces trente voiles, nous ne savons qu'en faire - ou bien elles sont trente et il n'y a pas trente navires, ou bien il y a trente navires et elles sont plus de trente. C'est pourquoi je dis qu'il faut se référer à la correspondance *mot à mot.* Ce disant, il est certain que je ne fais que mettre devant vous l'aspect problématique de la chose, et qu'il convient que nous entrions plus avant dans le vif de la différence qu'il y a avec la métaphore, car vous pourriez me dire après tout que c'est une métaphore. Pourquoi n'en est-ce pas une? C'est bien la question.

Il y a déjà un certain temps que j'apprends périodiquement qu'un certain nombre d'entre vous, aux détours de leur vie quotidienne, sont tout d'un coup frappés par la rencontre de quelque chose dont ils ne savent plus du tout comment le classer, dans la métaphore ou dans la métonymie. Cela entraîne quelquefois des désordres démesurés dans leur organisme, un fort tangage de la métaphore de bâbord à la métonymie de tribord, dont certains ont éprouvé quelque vertige. On m'a aussi dit à propos de Booz, que *Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse,* que je vous présente comme une métaphore, pourrait bien être une métonymie. Je crois pourtant avoir bien montré dans mon article ce qu'était cette gerbe, et combien elle est bien autre chose qu'une part de son bien. En tant qu'elle se substitue au père précisément, elle fait surgir toute la dimension de fécondité biologique qui est sous-jacente à l'esprit du poème, et ce n'est pas pour rien qu'à l'horizon, et, plus encore, au firmament, surgit le fil aigu de la faucille céleste qui évoque les arrière-plans de la castration.

Revenons à nos trente voiles, et essayons de serrer une bonne fois ce dont il s'agit dans ce que j'appelle la fonction métonymique.

Pour ce qui est de la métaphore, je crois avoir suffisamment souligné, ce qui n'est pas sans laisser quelques énigmes, que la substitution en était le ressort structural. La métaphore tient à la fonction apportée à un signifiant S en tant que ce signifiant est substitué à un autre dans une chaîne signifiante.

La métonymie quant à elle, tient à la fonction que prend un signifiant S en tant qu'il est en rapport avec un autre signifiant dans la continuité de

la chaîne signifiante. La fonction donnée à la voile par rapport au navire est dans une chaîne signifiante, et non dans la référence au réel, dans la continuité de cette chaîne et non pas dans une substitution. Il s'agit donc, de la façon la plus claire, d'un transfert de signification le long de cette chaîne.

C'est pour cette raison que les représentations formelles, les formules, peuvent toujours naturellement prêter à exigence supplémentaire de votre part. Quelqu'un me rappelait récemment que j'avais dit un jour que ce que je cherchais à forger à votre usage, c'était une logique en caoutchouc. C'est bien en effet de quelque chose comme cela qu'il s'agit ici. Cette structuration topique laisse forcément des béances parce qu'elle est constituée par des ambiguïtés. Laissez-moi vous dire en passant que nous n'y échapperons pas. Si toutefois nous parvenons à pousser assez loin cette structuration topique, nous n'échapperons pas à un reste d'exigence supplémentaire, si tant est que votre idéal soit d'une formalisation univoque, car certaines ambiguïtés sont irréductibles au niveau de la structure du langage telle que nous essayons de la définir.

Laissez-moi également vous dire en passant que la notion de métalangage est très souvent employée de la façon la plus inadéquate, pour autant que l'on méconnaît ceci - ou bien le métalangage a des exigences formelles qui sont telles qu'elles déplacent tout le phénomène de structuration où il doit se situer, ou bien le métalangage lui-même conserve les ambiguïtés du langage. Autrement dit, il n'y a pas de métalangage, il y a des formalisations - soit au niveau de la logique, soit au niveau de cette structure signifiante dont j'essaye de vous dégager le niveau autonome. Il n'y a pas de métalangage au sens où cela voudrait dire par exemple une mathématisation complète du phénomène du langage, et cela précisément parce qu'il n'y a pas moyen de formaliser au-delà de ce qui est donné comme structure primitive du langage. Néanmoins, cette formalisation est non seulement exigible, mais elle est nécessaire.

Elle est nécessaire par exemple ici. En effet, la notion de substitution d'un signifiant à un autre demande que la place en soit déjà définie. C'est une substitution positionnelle, et la position elle-même exige la chaîne signifiante, à savoir une succession combinatoire. Je ne dis pas qu'elle en exige tous les traits, je dis que cette succession combinatoire est caractérisée par des éléments que j'appellerai par exemple intransitivité, alternance, répétition.

Si nous nous portons à ce niveau originel minimal de la constitution d'une chaîne signifiante, nous serons entraînés loin de notre sujet d'aujourd'hui. Il y a des exigences minimales. Je ne vous dis pas que je

prétends en avoir fait tout à fait le tour jusqu'ici. Je vous en ai tout de même déjà donné assez pour vous proposer des formules qui permettent de supporter une certaine réflexion, en partant de la particularité de l'exemple - qui est, dans ce domaine, et pour des raisons sans doute essentielles, ce dont nous devons tirer tous nos enseignements.

C'est bien ainsi que nous allons une fois de plus procéder, en remarquant, même si ceci a l'air d'un jeu de mots, que ces voiles nous voilent la vue tout autant qu'elles nous désignent qu'elles n'entrent pas avec leur plein droit de voiles, à toutes voiles, dans l'usage que nous en faisons. Ces voiles ne mollissent guère. Ce qu'elles ont de réduit dans leur portée et dans leur signe se retrouve quand on évoque *un village de trente âmes*, où les âmes sont mises là pour les ombres de ce qu'elles représentent, plus légères que le terme suggérant une trop grande présence d'habitants. Ces âmes, selon le titre d'un roman célèbre, peuvent être, plus encore que des êtres qui ne sont pas là, des âmes mortes. De même, trente feux représente aussi une certaine dégradation ou minimisation du sens, car ces feux sont aussi bien des feux éteints que ce sont des feux à propos desquels vous direz qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et ce n'est pas pour rien que ces feux se retrouvent dans un usage qui dit métonymiquement ce à quoi ils viennent suppléer.

Sans aucun doute me direz-vous que c'est à une référence de sens que je m'en remets pour faire la différence. Je ne le crois pas, et je vous ferai remarquer que ce dont je suis parti, c'est de ceci, que la métonymie est la structure fondamentale dans laquelle peut se produire ce quelque chose de nouveau et de créatif qu'est la métaphore. Même si quelque chose d'origine métonymique est placé en position de substitution, comme c'est le cas dans les trente voiles, c'est autre chose qu'une métaphore. Pour tout dire, il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie.

La chaîne dans laquelle est définie la position où se produit le phénomène de la métaphore, est, quand il s'agit de métonymie, dans une sorte de glissement ou d'équivoque. *Il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie me venait en écho* - et non pas du tout par hasard - de l'invocation comique que Jarry met dans la bouche du père Ubu - *Vive la Pologne, parce que sans la Pologne, il n'y aurait pas de Polonais*. C'est précisément au vif de notre sujet. C'est un trait d'esprit, et, ce qui est drôle, qui se réfère précisément à la fonction métonymique. On ferait fausse route à croire qu'il y a là une drôlerie concernant par exemple le rôle que les Polonais ont pu jouer dans les malheurs de la Pologne, qui ne sont que trop connus. La chose est aussi drôle si je dis - *Vive la France, monsieur, car sans la France il n'y aurait pas de Français*! De même si je dis - *Vive le*

christianisme, parce que sans le christianisme il n'y aurait pas de chrétiens ! Et même - *Vive le Christ!* etc.

On ne peut méconnaître dans ces exemples la dimension métonymique. Tout rapport de dérivation, tout usage du suffixe ou de la désinence dans les langues flexionnelles, utilisent à des fins significatives la contiguïté de la chaîne. L'expérience de l'aphasique, par exemple, est ici indicative. Il y a précisément deux types d'aphasie, et quand nous sommes au niveau des troubles de la contiguïté, c'est-à-dire de la fonction métonymique, le sujet a le plus grand mal avec le rapport du mot à l'adjectif, de *bienfait* ou *bienfaisance* avec *bienfaisant,* ou aussi avec *bien faire.* C'est ici dans l'Autre métonymique que se produit cet éclair qui donne un éclairage non seulement comique, mais assez bouffon.

Il est important de s'appliquer à saisir les propriétés de la chaîne signifiante, et j'ai essayé de trouver quelques termes de référence qui permettent de saisir ce que je veux désigner par cet effet de la chaîne signifiante, effet inhérent à sa nature de chaîne signifiante, qui est ce que l'on peut appeler le sens.

3

L'année dernière, c'est dans une référence analogique - qui pouvait vous paraître métaphorique, mais dont j'ai bien souligné qu'elle ne l'était pas, qu'elle prétendait être prise au pied de la lettre de la chaîne métonymique - que j'ai situé l'essence de tout déplacement fétichiste du désir, autrement dit de sa fixation avant, après, ou à côté, de toutes façons à la porte de son objet naturel. Il s'agissait de l'institution de ce phénomène fondamental que l'on peut appeler la radicale perversion des désirs humains.

Je voudrais maintenant indiquer dans la chaîne métonymique une autre dimension, celle que j'appellerai le glissement du sens. Je vous en ai déjà indiqué le rapport avec le procédé littéraire que l'on a coutume de désigner sous le terme de réalisme.

Il n'est pas exclu dans ce domaine que l'on puisse aller à toutes sortes d'expériences, et je me suis soumis à celle de prendre un roman de l'époque réaliste, et de le relire pour voir les traits qui pourraient vous faire saisir le quelque chose d'original que l'usage métonymique de la chaîne signifiante introduit dans la dimension du sens. Aussi bien me suis-je référé au hasard, parmi les romans de l'époque réaliste, à un roman de Maupassant, *Bel-Ami.*

La lecture en est très agréable. Faites-la une fois. Y étant entré, j'ai été

bien surpris d'y trouver ce que je cherche ici à désigner en parlant de glissement. Nous voyons partir le héros, Georges Duroy, du haut de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous, Georges Duroy sortit du restaurant. Comme il portait beau, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste militaire et familier, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon, qui s'étendent comme des coups d'épervier.

Le roman commence ainsi. Cela n'a l'air de rien, mais cela s'en va ensuite de moment en moment, de rencontre en rencontre, et vous assistez de la façon la plus évidente à une sorte de glissement qui emporte un être assez élémentaire, dirais-je, à le considérer au point où il en est réduit au début du roman, car cette pièce de cent sous est la dernière qu'il ait sur lui - qui, cet être donc réduit à des besoins tout à fait directs, à la préoccupation immédiate de l'amour et de la faim, l'entraîne progressivement dans une suite de hasards, bons ou mauvais, mais bons en général, car il est non seulement joli garçon, mais encore il a de la chance - qui le prend dans un cercle, un système de manifestations de l'échange, où s'accomplit la subversion métonymique des données primitives qui, dès qu'elles sont satisfaites, sont aliénées dans une série de situations où il ne lui est jamais permis de s'y retrouver ni de s'y reposer - et qui le porte ainsi de succès en succès à une à peu près totale aliénation de ce qui est sa propre personne.

La marche du roman, à la survoler ainsi, ce n'est rien, car tout est dans le détail, je veux dire dans la façon dont le romancier ne va jamais au delà de ce qui se passe dans la suite des événements et de leur notation en des termes aussi concrets qu'il est possible, tout en mettant constamment, non seulement le héros, mais tout ce qui l'entoure, dans une position toujours double, de telle sorte qu'une diplopie est à tout instant présente à l'endroit de l'objet fût-ce le plus immédiat.

Je prends l'exemple de ce repas au restaurant, qui est un des premiers moments de l'élévation du personnage à la fortune.

Les huîtres d'Ostende furent apportées, mignonnes et grasses, semblables à de petites oreilles enfermées en des coquilles, et fondant entre le palais et la langue ainsi que des bonbons salés. Puis, après le potage, on servit une truite rose comme de la chair de jeune fille; et les convives commencèrent à causer. [...] Ce

fut le moment des sous-entendus adroits, des voiles levés par des mots, comme on lève des jupes, le moment des ruses de langage, des audaces habiles et déguisées, de toutes les hypocrisies impudiques, de la phrase qui montre des images dévêtues avec des expressions couvertes, qui fait passer dans l'œil et dans l'esprit la vision rapide de tout ce qu'on ne peut pas dire, et permet aux gens du monde une sorte d'amour subtil et mystérieux, une sorte de contact impur des pensées par l'évocation simultanée, troublante et sensuelle comme une étreinte, de toutes les choses secrètes, honteuses et désirées de l'enlacement. On avait apporté le rôti, des perdreaux...

Je vous fais remarquer que ce rôti, les perdreaux, la terrine de volaille, et tout le reste, ils *avaient mangé de tout cela sans y goûter, sans s'en douter, uniquement préoccupés de ce qu'ils disaient, plongés dans un bain d'amour.*

Cet alibi perpétuel qui fait que vous ne savez pas si c'est de la chair de jeune fille ou la truite qui est sur la table, permet à la description réaliste, comme on dit, de se dispenser de toute référence abyssale à quelque sens ou trans-sens que ce soit, poétique ou moral ou autre. Voilà qui éclaire suffisamment, me semble-t-il, ce que j'indique quand je dis que c'est dans une perspective de perpétuel glissement du sens que tout discours qui vise à aborder la réalité, est forcé de se tenir. C'est ce qui fait son mérite, et ce qui fait aussi qu'il n'y a pas de réalisme littéraire. Dans l'effort de serrer de près la réalité en l'énonçant dans le discours, on ne réussit jamais à rien d'autre qu'à montrer ce que l'introduction du discours ajoute de désorganisant, voire de pervers, à cette réalité.

Si cela vous paraît rester encore dans un mode trop impressionniste, je voudrais essayer de faire auprès de vous l'expérience de quelque chose d'autre. Puisque nous essayons de nous tenir, non pas au niveau où le discours répond du réel, mais où il prétend simplement le connoter, le suivre, être annaliste - avec deux n -, voyons ce que cela donne. J'ai pris, d'un auteur sans doute méritoire, Félix Fénéon, dont je n'ai pas le temps de vous faire ici la présentation, la série des *Nouvelles en trois lignes* qu'il donnait au journal *Le Matin.* Sans aucun doute n'est-ce pas pour rien qu'elles ont été recueillies, car il s'y manifeste un talent particulier. Tâchons de voir lequel, en les prenant d'abord au hasard.

- Pour avoir un peu lapidé les gendarmes, trois dames pieuses d'Hérissart sont mises à l'amende par les juges de Doulens.

- Comme M. Poulbot, instituteur à l'Ile-Saint-Denis, sonnait

pour la rentrée des écoliers, la cloche chut, le scalpant presque. - A Clichy, un élégant jeune homme s'est jeté sous un fiacre caoutchouté, puis, indemne, sous un camion, qui le broya.

- Une jeune femme était assise par terre, à Choisy-le-Roi. Seul mot d'identité que son amnésie lui permît de dire: « Modèle. »

- Le cadavre du sexagénaire Dorlay se balançait à un arbre, à Arcueil, avec cette pancarte: « Trop vieux pour travailler. »

- Au sujet du mystère de Luzarches, le juge d'instruction Dupuy a interrogé la détenue Averlant ; mais elle est folle.

- Derrière un cercueil, Mangin, de Verdun, cheminait. Il n'atteignit pas, ce jour-là, le cimetière. La mort le surprit en route.

- Le valet Silot installa à Neuilly, chez son maître absent une femme amusante, puis disparut, emportant tout, sauf elle.

- Feignant de chercher dans son magot des pièces rares, deux escroqueuses en ont pris pour 1800 F de vulgaires à une dame de Malakoff.

- Plage Sainte-Anne (Finistère), deux baigneuses se noyaient. Un baigneur s'élança. De sorte que M. Étienne dut sauver trois personnes.

Qu'est-ce qui fait rire? Voilà des faits connotés avec une rigueur impersonnelle, et avec le moins de mots possible. Je dirais que tout l'art consiste simplement dans une extrême réduction. Ce qu'il y a de comique quand nous lisons *Derrière un cercueil, Mangin, de Verdun, cheminait. Il n'atteignit pas, ce jour-là, le cimetière. La mort le surprit en route,* ne touche absolument en rien à ce cheminement qui est le nôtre à tous vers le cimetière, quelles que soient les méthodes diverses employées pour effectuer ce cheminement. Cet effet n'apparaîtrait pas si les choses étaient dites plus longuement, je veux dire si tout cela était noyé dans un flot de paroles.

Ce que j'ai appelé ici le glissement du sens, est ce qui fait que nous ne savons littéralement pas où nous arrêter, à aucun moment de cette phrase telle que nous la recevons dans sa rigueur, pour lui donner son centre de gravité, son point d'équilibre. C'est précisément ce que j'appellerai leur décentrement. Il n'y a là aucune moralité. Tout ce qui pourrait avoir un caractère exemplaire, fait l'objet d'un soigneux effacement. C'est tout l'art de cette rédaction de ces *Nouvelles en trois lignes,* l'art de détachement de ce style. Néanmoins, ce qui est raconté est tout de même bien une suite d'événements, dont les coordonnées nous sont données de façon tout à fait rigoureuse. C'est l'autre mérite de ce style.

Voilà ce que je vise quand j'essaye de vous montrer que le discours dans sa dimension horizontale de chaîne, est proprement le lieu-patinoire, tout aussi utile à étudier que les figures de patinage, sur lequel se déroule le glissement de sens -bande légère sans doute, infinie, qui peutêtre, tant elle est réduite, nous paraîtra nulle, mais qui se présente dans l'ordre du trait d'esprit avec sa dimension dérisoire, dégradante, désorganisante.

C'est dans cette dimension que se place le style du trait d'esprit du vol *de l'Aigle,* soit à la rencontre du discours avec la chaîne signifiante. C'est aussi le cas du *famillionnaire,* sauf que celui-ci s'inscrit au rendez-vous en gamma tandis que l'autre se produit simplement un peu plus loin.

Frédéric Soulié apporte quelque chose qui va évidemment dans le sens de le situer du côté du je, tandis qu'il appelle Henri Heine en témoignage à titre d'Autre. Il y a toujours au début du trait d'esprit cet appel à l'Autre comme lieu de la vérification. *Aussi vrai,* commençait Hirsch Hyacinthe, *que Dieu me doit tous les bonheurs.* La référence à Dieu peut être ironique, elle est fondamentale. Ici Soulié invoque un Henri Heine dont je vous dirai qu'il est beaucoup plus prestigieux que lui - sans vous faire l'histoire de Frédéric Soulié, bien que l'article que lui consacre le *Larousse* soit bien joli. Soulié lui dit - *Ne voyez-vous pas, mon cher maître,* etc. L'appel, l'invocation, tire ici du côté du je de Henri Heine, qui est le point pivot présent de l'affaire.

Nous sommes donc passés par le je pour revenir avec *Veau d'or* en A, lieu des emplois et de la métonymie, car si ce Veau d'or est une métaphore, elle est usée, passée dans le langage, et nous en avons montré tout à l'heure, incidemment, les sources, les origines, le mode de production. C'est en fin de compte un lien commun, que Soulié envoie au lieu du message par le chemin alpha-gamma classique. Nous avons ici deux personnages, mais vous savez qu'ils pourraient aussi bien n'être qu'un seul, puisque l'Autre, du seul fait qu'il existe la dimension de la parole, est chez chacun. Aussi bien, si Soulié qualifie le financier de Veau d'or, c'est qu'il a présent à l'esprit un usage qui ne nous paraît plus admis, mais que j'ai trouvé dans Littré - on appelle un Veau d'or, un monsieur qui est cousu d'or, et qui est pour cette raison l'objet de l'admiration universelle. Il n'y a pas d'ambiguïté, et en allemand non plus.

A ce moment-là, c'est-à-dire ici entre gamma et alpha, il y a renvoi du message au code, c'est-à-dire que sur la ligne de la chaîne signifiante, et en quelque sorte métonymiquement, le terme est repris sur un plan qui n'est plus celui dans lequel il a été envoyé, ce qui laisse parfaitement apercevoir la chute, la réduction, la dévalorisation du sens, opérée dans la métonymie.

LE VEAU D'OR

C'est ce qui m'amène, à la fin de la leçon d'aujourd'hui, à introduire ceci, qui paraîtra peut-être paradoxal, que la métonymie est à proprement parler le lieu où nous devons situer la dimension, primordiale et essentielle dans le langage humain, qui est à l'opposé de la dimension du sens - à savoir la dimension de la valeur.

La dimension de la valeur s'impose en contraste avec la dimension du sens. Elle est un autre versant, un autre registre. Elle se rapporte à la diversité des objets déjà constitués par le langage, où s'introduit le champ magnétique du besoin de chacun avec ses contradictions.

Certains d'entre vous sont assez familiers, je crois, avec *Das Kapital.* Je ne parle pas de l'ouvrage tout entier - qui a lu *Le Capital! - mais* du premier livre, que tout le monde en général a lu. Prodigieux premier livre, surabondant, qui montre, chose rare, quelqu'un qui tient un discours philosophique articulé. Je vous prie de vous reporter à la page où Marx, au niveau de la formulation de ladite *théorie de la forme particulière de la valeur de la marchandise,* se révèle dans une note être un précurseur du stade du miroir.

Dans cette page, Marx fait cette proposition, que rien ne peut s'instaurer des rapports quantitatifs de la valeur sans l'institution préalable d'une équivalence générale. Il ne s'agit pas simplement d'une égalité entre tant d'aunes de toiles, c'est l'équivalence toile-vêtement qui doit se structurer, à savoir que des vêtements peuvent représenter la valeur de la toile. Il ne s'agit donc plus du vêtement que vous pouvez porter, mais du fait que le vêtement peut devenir le signifiant de la valeur de la toile. En d'autres termes, l'équivalence nécessaire au départ même de l'analyse, et sur quoi repose ce qui s'appelle la valeur, suppose de la part des deux termes enjeu, l'abandon d'une partie très importante de leur sens.

C'est dans cette dimension que se situe l'effet de sens de la ligne métonymique.

Nous verrons dans la suite à quoi sert la mise enjeu de l'effet de sens dans les deux registres de la métaphore et de la métonymie. Tous deux se rapportent à une dimension essentielle qui nous permet de rejoindre le plan de l'inconscient - la dimension de l'Autre, à quoi il est nécessaire que nous fassions appel en tant que l'Autre est le lieu, le récepteur, le point-pivot du trait d'esprit.

C'est ce que nous ferons la prochaine fois.

27 NOVEMBRE 1957

V

LE PEU-DE-SENS ET LE PAS-DE-SENS

Les nœuds de la signification et du plaisir
Besoin, demande, désir
Des bienfaits de l'ingratitude
Maldonne et méconnaissance
La subjectivité

Arrivé à la partie pathétique de son ouvrage sur le trait d'esprit, la seconde, Freud se pose la question de l'origine du plaisir qu'il procure.

Il est de plus en plus nécessaire que vous ayez fait au moins une lecture de ce texte. Je le rappelle à ceux d'entre vous qui s'en croiraient dispensés. C'est la seule façon pour vous de connaître cet ouvrage, sauf à ce que je vous le lise moi-même ici, ce qui ne serait pas, je le crois, de votre gré. Bien que cela fasse sensiblement baisser le niveau de l'attention, je vous en extrairai des morceaux, car c'est le seul moyen que vous vous rendiez compte que les formules que je vous apporte, ou essaye de vous apporter, suivent fréquemment au plus près les questions que se pose Freud.

Prenez néanmoins garde à ceci, que la démarche de Freud est souvent sinueuse. S'il se réfère à des thèmes reçus à des titres divers, psychologiques et autres, la façon dont il s'en sert introduit à une thématique implicite qui est aussi importante, et même plus encore, que les thèmes qui lui servent de référence explicite et qu'il a en commun avec ses lecteurs. La façon dont il s'en sert fait apparaître en effet - et il faut vraiment n'avoir pas ouvert le texte pour ne pas s'en rendre compte - une dimension qui n'avait jamais été suggérée avant lui. Cette dimension est précisément celle du signifiant. Nous en dégagerons le rôle.

1

J'irai droit au sujet de ce qui nous occupe aujourd'hui - quelle est, se demande Freud, la source du plaisir du mot d'esprit?

Dans un langage trop répandu de nos jours et dont se serviraient

certains, on dirait que la source du plaisir du mot d'esprit est à chercher dans son côté formel. Ce n'est heureusement pas dans ces termes que Freud s'exprime. Il va jusqu'à dire, au contraire, d'une façon beaucoup plus précise, que la source véritable du plaisir que donne le mot d'esprit réside simplement dans la plaisanterie.

Il demeure néanmoins que le plaisir que nous prenons au cours de l'exercice du mot d'esprit, est centré ailleurs. Ne nous apercevons-nous pas de la direction dans laquelle Freud cherche cette source, et tout au long de son analyse? C'est l'ambiguïté inhérente à l'exercice même du mot d'esprit qui fait que nous ne nous apercevons pas d'où nous vient ce plaisir, et il faut tout l'effort de son analyse pour nous le montrer.

Il est ici absolument essentiel de suivre le mouvement de la démarche. Conformément à un système de référence explicite qui apparaîtra de plus en plus marqué jusqu'à la fin de l'ouvrage, la source primitive de plaisir est rapportée à une période ludique de l'activité infantile, à ce premier jeu avec les mots qui nous reporte directement à l'acquisition du langage en tant que pur signifiant, au jeu verbal, à l'exercice que nous dirions presque purement émetteur de la forme verbale. S'agit-il purement et simplement d'un retour à un exercice du signifiant comme tel à une période d'avant le contrôle? - tandis que la raison oblige progressivement le sujet, par le fait de l'éducation et de tous les apprentissages de la réalité, à apporter contrôle et critique à l'usage du signifiant. Est-ce donc dans cette différence que réside le principal ressort du plaisir dans le mot d'esprit? Si c'était à cela que se résumait ce que nous apporte Freud, la chose paraîtrait assurément très simple, mais c'est loin d'être le cas.

Si Freud nous dit que c'est là la source du plaisir, il nous montre aussi les voies par lesquelles passe ce plaisir - ce sont des voies anciennes, en tant qu'elles sont encore là, en puissance, virtuelles, existantes, soutenant encore quelque chose. Ce sont elles qui se trouvent libérées par l'opération du trait d'esprit, c'est leur privilège par rapport aux voies qui ont été amenées au premier plan du contrôle de la pensée du sujet par le progrès de celui-ci vers l'état adulte. Passer par ces voies fait entrer d'emblée le mot d'esprit - et c'est en ceci qu'intervient toute l'analyse antérieure que Freud a faite de son ressort et de ses mécanismes - dans les voies structurantes qui sont celles mêmes de l'inconscient.

Eu d'autres termes, et c'est Freud lui-même qui s'exprime ainsi, le mot d'esprit a deux faces.

Il y a d'une part l'exercice du signifiant, avec cette liberté qui porte au maximum sa possibilité d'ambiguïté fondamentale. Pour tout dire, on trouve là le caractère primitif du signifiant par rapport au sens, l'essentielle

polyvalence et la fonction créatrice qu'il a par rapport à celui-ci, l'accent d'arbitraire qu'il apporte dans le sens.

L'autre face, c'est la face d'inconscient. Que l'exercice du signifiant évoque par lui-même tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient est suffisamment indiqué au regard de Freud par le fait que les structures que révèle le mot d'esprit, sa constitution, sa cristallisation, son fonctionnement ne sont autres que celles-là mêmes qu'il a découvertes dans ses premières appréhensions de l'inconscient, au niveau des rêves, des actes manqués - ou réussis, comme vous voudrez l'entendre -, au niveau des symptômes, même, et à quoi nous avons essayé de donner une formule plus serrée sous les rubriques de la métaphore et de la métonymie. Ces formes sont équivalentes pour tout exercice du langage, et aussi pour ce que nous en retrouverons de structurant dans l'inconscient. Ce sont les formes les plus générales dont la condensation, le déplacement, et les autres mécanismes que Freud met en valeur dans les structures de l'inconscient, ne sont en quelque sorte que des applications. Conférer ainsi à l'inconscient la structure de la parole n'est peut-être pas dans nos habitudes mentales, mais répond à ce qu'il y a effectivement de dynamique dans son rapport avec le désir.

Cette commune mesure de l'inconscient et de la structure de la parole en tant qu'elle est commandée par les lois du signifiant, c'est précisément ce que nous essayons d'approcher de plus en plus près et de rendre exemplaire par notre recours à l'ouvrage de Freud sur le trait d'esprit. C'est ce que nous allons essayer aujourd'hui de regarder de plus près.

Mettre l'accent sur ce que l'on pourrait appeler l'autonomie des lois du signifiant, dire qu'elles sont premières par rapport au mécanisme de la création du sens, ne nous dispense pas, bien entendu, de nous poser la question de comment concevoir, non seulement l'apparition du sens, mais aussi, pour parodier une formule qui a été assez maladroitement produite dans l'école logico-positiviste, le *sens du sens* - non pas que cette dernière expression ait un sens. Que voulons-nous dire quand il s'agit de sens ?

Aussi bien Freud, dans ce chapitre sur le mécanisme du plaisir, n'est-il pas sans se référer sans cesse à cette formule si souvent répandue à propos du mot d'esprit, *le sens dans le non-sens*. Cette formule, depuis longtemps avancée par les auteurs, fait état des deux faces apparentes du plaisir - le mot d'esprit frappe d'abord par le non-sens, il nous attache puis nous récompense par l'apparition dans ce non-sens même de je ne sais quel sens secret, d'ailleurs toujours si difficile à définir.

Selon une autre perspective, on dira que le passage du sens est frayé par

le non-sens qui à cet instant nous étourdit et nous sidère. Cela est peut-être plus près du mécanisme, et Freud est assurément enclin à lui concéder plus de propriétés. C'est à savoir que le non-sens a le rôle de nous leurrer un instant, assez longtemps pour qu'un sens inaperçu jusque-là nous frappe à travers la saisie du mot d'esprit. Ce sens est d'ailleurs très vite passé, il est fugitif, c'est un sens en éclair, de la même nature que la sidération qui nous a un instant retenu sur le non-sens.

En fait, si l'on regarde les choses de plus près, on s'aperçoit que Freud va jusqu'à répudier le terme de non-sens. C'est là où je voudrais que nous nous arrêtions aujourd'hui, car c'est bien le propre de ces approximations que d'éviter précisément le dernier terme, le ressort dernier du mécanisme en jeu. De telles formules ont sans aucun doute pour elles leur apparence, leur séduction psychologique, mais ce ne sont pas à proprement parler celles qui conviennent.

Je vais vous proposer de ne pas prendre notre départ d'un recours à l'enfant. Nous savons que l'enfant peut prendre quelque plaisir à ses jeux verbaux, que l'on peut donc se référer en effet à quelque chose de cet ordre pour donner sens et poids à une psychogenèse du mécanisme de l'esprit, accorder toutes les grâces à cette activité ludique primitive et lointaine, et s'en satisfaire. Mais à y penser autrement qu'en obéissant à la routine établie, ce n'est peut-être pas une référence qui doive tellement nous satisfaire, puisque aussi bien il n'est pas sûr que le plaisir de l'esprit, auquel l'enfant ne participe que de très loin, doive être exhaustivement expliqué par un recours à la fantaisie.

Pour arriver à faire le nœud entre l'usage du signifiant et ce que nous pouvons appeler une satisfaction ou un plaisir, j'en reviendrai ici à une référence qui semble élémentaire. Si nous recourons à l'enfant, il faut tout de même ne pas oublier qu'au début le signifiant est fait pour servir à quelque chose - il est fait pour exprimer une demande. Eh bien, arrêtons-nous donc un instant au ressort de la demande.

2

Qu'est-ce que la demande? C'est ce qui, d'un besoin, passe au moyen du signifiant adressé à l'Autre. Je vous ai déjà fait remarquer la dernière fois que cette référence méritait que nous essayions d'en sonder les temps.

Les temps en sont si peu sondés qu'un personnage éminemment représentatif de la hiérarchie psychanalytique a fait tout un article, d'une douzaine de pages environ - j'y ai fait allusion quelque part dans l'un de

mes articles -, pour s'émerveiller des vertus de ce qu'il appelle le *Wording,* mot anglais qui correspond à ce que, plus maladroitement, nous appelons en français le passage au verbal ou la verbalisation. C'est évidemment plus élégant en anglais. Une patiente ayant été singulièrement braquée par une intervention qu'il avait faite, il avait émis quelque chose qui voulait dire à peu près qu'elle avait de singulières, ou même de fortes *demands,* ce qui en anglais a un accent plus insistant encore qu'en français. Elle en avait été littéralement bouleversée comme d'une accusation, une dénonciation. Mais quand il avait refait la même interprétation quelques moments plus tard en se servant du mot *needs,* c'est-à-dire *besoins, il* avait trouvé quelqu'un de tout docile à accepter son interprétation. Et l'auteur de s'en émerveiller.

Le caractère de montagne donné par l'auteur en question à cette découverte, nous montre bien à quel point l'art du *Wording* est encore, à l'intérieur de l'analyse, ou du moins d'un certain cercle de l'analyse, à l'état primitif. Car à la vérité, tout est là - la demande est par soi-même si relative à l'Autre, que l'Autre se trouve tout de suite en posture d'accuser le sujet, de le repousser, alors qu'en évoquant le besoin, il authentifie celui-ci, il l'assume, il l'homologue, il l'amène à lui, il commence déjà à le reconnaître, ce qui est une satisfaction essentielle. Le mécanisme de la demande fait que l'Autre par nature, s'y oppose, on pourrait dire encore que la demande exige par nature, pour être soutenue comme demande, que l'on s'y oppose. L'introduction du langage dans la communication est illustrée à chaque instant par le mode sous lequel l'Autre accède à la demande.

Réfléchissons bien. Le système des besoins vient dans la dimension du langage pour y être remodelé, mais aussi pour verser dans le complexe signifiant à l'infini, et c'est ce qui fait que la demande est essentiellement quelque chose qui de sa nature se pose comme pouvant être exorbitante. Ce n'est pas pour rien que les enfants demandent la lune. Ils demandent la lune parce qu'il est de la nature d'un besoin qui s'exprime par l'intermédiaire du système signifiant, de demander la lune. Aussi bien d'ailleurs n'hésitons-nous pas à la leur promettre. Aussi bien d'ailleurs sommes-nous tout près de l'avoir. Mais en fin de compte, nous ne l'avons pas encore, la lune.

L'essentiel est de mettre ceci en relief - qu'est-ce qui se passe dans la demande de satisfaction d'un besoin? Nous répondons à la demande, nous donnons à notre prochain ce qu'il nous demande, mais par quel trou de souris faut-il qu'il passe? A quelle réduction de ses prétentions faut-il qu'il se réduise lui-même pour que la demande soit entérinée?

C'est ce que met suffisamment en valeur le phénomène du besoin quand il paraît nu. Je dirai même que pour accéder au besoin en tant que besoin, il faut que nous nous référions, au-delà du sujet, à je ne sais quel Autre qui s'appelle le Christ, et qui s'identifie au pauvre. Cela vaut pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne, mais même pour les autres. L'homme du désir, le Dom juan de Molière, donne bien entendu au mendiant ce qu'il lui demande, et ce n'est pas pour rien qu'il ajoute *pour l'amour de l'humanité.* C'est à un Autre au-delà de celui qui est en face de vous que la réponse à la demande, l'accord de la demande, est en fin de compte déféré. Une des histoires sur lesquelles Freud fait pivoter son analyse du mot d'esprit, celle du saumon mayonnaise, est la plus belle à en donner l'illustration.

Il s'agit d'un personnage qui, après avoir donné à un quémandeur quelque argent dont celui-ci a besoin pour faire face à je ne sais quelles dettes, à ses échéances, s'indigne de le voir donner à l'objet de sa générosité un autre emploi. C'est une véritable histoire drôle. Après le bienfait, il le retrouve donc dans un restaurant en train de s'offrir, ce qui est considéré comme le signe de la dépense somptuaire, du saumon à la mayonnaise. Il faut y mettre un petit accent viennois qu'appelle le ton de l'histoire. Il lui dit - *Comment, est-ce pour cela que je t'ai donné de l'argent ? Pour t'offrir du saumon mayonnaise* ? L'autre entre alors dans le mot d'esprit en répondant - *Mais alors, je ne comprends pas. Quand je n'ai pas d'argent, je ne peux pas avoir de saumon mayonnaise, quand j'en ai, je ne peux pas non plus en prendre. Quand donc mangerai-je du saumon mayonnaise ?*

Tout exemple de mot d'esprit est rendu encore plus significatif par sa particularité, par ce qu'il y a de spécial dans l'histoire, et qui ne peut être généralisé. C'est par cette particularité que nous arrivons au plus vif ressort du domaine que nous examinons.

La pertinence de cette histoire n'est pas moindre que celle de n'importe quelle autre histoire, car toutes nous mettent toujours au cœur même du problème, à savoir le rapport entre le signifiant et le désir. Le désir est profondément changé d'accent, subverti, rendu ambigu lui-même, par son passage par les voies de signifiant. Entendons bien ce que cela veut dire. Toute satisfaction est accordée au nom d'un certain registre qui fait intervenir l'Autre au-delà de celui qui demande, et c'est cela précisément qui pervertit profondément le système de la demande et de la réponse à la demande.

Vêtir ceux qui sont nus, nourrir ceux qui ont faim, visiter les malades - je n'ai pas besoin de vous rappeler les sept, huit ou neuf oeuvres de miséricorde. Les termes mêmes sont ici assez frappants. Vêtir ceux qui

sont nus - si la demande était quelque chose qui devait être soutenu dans sa pointe directe, pourquoi ne pas dire habiller ceux ou celles qui sont nus chez Christian Dior? Cela arrive de temps en temps, mais en général, c'est qu'on a commencé par les déshabiller soi-même. De même, nourrir ceux qui ont faim - pourquoi pas leur saouler la gueule? Ça ne se fait pas, ça leur ferait mal, ils ont l'habitude de la sobriété, il ne faut pas les déranger. Quant à visiter les malades, je rappellerai le mot de Sacha Guitry - *Faire une visite fait toujours plaisir, si ce n'est pas quand on arrive, c'est au moins quand on s'en va.*

La thématique de la demande est ainsi au cœur de ce qui fait aujourd'hui notre propos. Essayons donc de schématiser ce qui se passe dans ce temps d'arrêt qui, en quelque sorte, par une voie singulière, en baïonnette si l'on peut s'exprimer ainsi, décale la communication de la demande par rapport à son accès à la satisfaction.

Pour faire usage de ce petit schéma, je vous prie de vous reporter à quelque chose qui, pour n'être pas autre que mythique, n'en est pas moins profondément vrai.

Supposons ce qui doit tout de même bien exister quelque part, ne serait-ce que dans notre schéma, à savoir une demande qui passe. En fin de compte, tout est là - si Freud a introduit une nouvelle dimension dans notre considération de l'homme, c'est, je ne dirais pas que quelque chose passe quand même, mais que quelque chose qui est destiné à passer, le désir qui devrait passer, laisse quelque part, non seulement des traces, mais un circuit insistant.

Partons donc de quelque chose qui représenterait la demande qui passe. Puisque enfance il y a, nous pouvons très bien y faire se réfugier la demande qui passe. L'enfant articule ce qui n'est encore chez lui qu'une articulation incertaine, mais à laquelle il prend plaisir - c'est d'ailleurs ce à quoi Freud se réfère. Le jeune sujet dirige sa demande. D'où part-elle, alors qu'elle n'est pas encore entrée enjeu ? Disons que quelque chose se dessine qui part de ce point que nous appellerons *delta* ou grand D, pour *Demande.*

Qu'est-ce que cela nous décrit? Cela nous décrit la fonction du besoin. Quelque chose s'exprime, qui part du sujet, et dont nous faisons la ligne de son besoin. Elle se termine ici, en A, là où elle croise aussi la courbe de ce que nous avons isolé comme le discours, qui est fait de la mobilisation d'un matériel préexistant. Je n'ai pas inventé la ligne du discours, où le stock, très réduit à ce moment, du signifiant est mis enjeu pour autant que le sujet articule corrélativement quelque chose

Voyez les choses. Elles se déroulent sur deux plans, celui de l'intention,

si confuse que vous la supposiez, du jeune sujet en tant qu'il dirige l'appel, et celui du signifiant, si désordonné aussi que vous puissiez en supposer l'usage, pour autant qu'il est mobilisé dans cet effort, dans cet appel. Le signifiant progresse en même temps que l'intention jusqu'à ce que les deux atteignent ces croisements, A et M, dont je vous ai déjà marqué l'utilité pour comprendre l'effet rétroactif de la phrase qui se boucle.

Avant la fin du deuxième temps, remarquez que ces deux lignes ne se sont pas encore entrecroisées. En d'autres termes, celui qui dit quelque chose, dit à la fois plus et moins que ce qu'il doit dire. La référence au caractère tâtonnant du premier usage de la langue de l'enfant trouve ici son plein emploi.

II y a progression simultanée sur les deux lignes, et double achèvement à la fin du second temps. Ce qui a commencé comme besoin s'appellera la demande, tandis que le signifiant se bouclera sur ce qui achève, d'une façon aussi approximative que vous le voudrez, le sens de la demande, et qui constitue le message qu'évoque l'Autre - disons la mère, pour de temps en temps admettre l'existence de bonnes mères. L'institution de l'Autre coexiste ainsi avec l'achèvement du message. L'un et l'autre se déterminent en même temps, l'un comme message, l'autre comme Autre.

Dans un troisième temps, nous verrons la double courbe s'achever au-delà de A comme au-delà de M. Nous indiquerons, au moins à titre hypothétique, comment nous pouvons nommer ces points terminaux et les situer dans cette structuration de la demande que nous essayons de mettre au fondement de l'exercice premier du signifiant dans l'expression du désir.

LE PEU-DE-SENS ET LE PAS-DE-SENS

Je vous demanderais d'admettre, au moins provisoirement, comme la référence la plus utile pour ce que nous essayerons de développer ultérieurement, le cas idéal où la demande rencontre exactement au troisième temps ce qui la prolonge, à savoir l'Autre qui la reprend à propos de son message.

Or ce que nous devons ici considérer, du côté de la demande, ne peut pas exactement se confondre avec la satisfaction du besoin, car l'exercice même de tout signifiant transforme la manifestation de ce besoin. De par l'appoint du signifiant, un minimum de transformation - de métaphore, pour tout dire - lui est apporté, qui fait que ce qui est signifié est quelque chose d'au-delà du besoin brut, est remodelé par l'usage du signifiant. Dès lors, dès ce commencement, ce qui entre dans la création du signifié n'est pas pure et simple traduction du besoin, mais reprise, réassomption, remodelage du besoin, création d'un désir autre que le besoin. C'est le besoin plus le signifiant. De même que le socialisme, comme disait Lénine, est probablement quelque chose de très sympathique, mais la communauté parfaite a en plus l'électrification, de même, ici, dans l'expression du besoin, il y a en plus le signifiant.

De l'autre côté, du côté du signifiant, il y a assurément au troisième temps quelque chose qui correspond à l'apparition miraculeuse - nous l'avons en effet supposée miraculeuse, pleinement satisfaisante - de la satisfaction chez l'Autre de ce message nouveau qui a été créé. C'est ce qui aboutit normalement à ce que Freud nous présente comme le plaisir de l'exercice du signifiant comme tel. Dans ce cas idéal de réussite, l'Autre vient dans le prolongement même de l'exercice du signifiant. Ce qui prolonge l'effet du signifiant comme tel, c'est sa résolution en un plaisir propre, authentique, le plaisir de l'usage du signifiant. Vous pouvez l'inscrire sur quelque ligne limite.

Je vous prie de l'admettre un instant à titre d'hypothèse - l'usage commun de la demande est comme tel sous-tendu par une référence primitive à ce que nous pourrions appeler le plein succès, ou le premier succès, ou le succès mythique, ou la forme archaïque primordiale de l'exercice du signifiant. Cette hypothèse restera sous-jacente à tout ce que nous essayerons de concevoir de ce qui se produit dans les cas réels de l'exercice du signifiant.

Pour autant qu'il crée en même temps le message et l'Autre, le passage avec plein succès de la demande dans le réel aboutit, d'une part, à un remaniement du signifié, qui est introduit par l'usage du signifiant comme tel, et, d'autre part, prolonge directement l'exercice du signifiant dans un plaisir authentique. L'un et l'autre se balancent. Il y a, d'une part,

cet exercice du signifiant, que nous retrouvons en effet avec Freud tout à fait à l'origine du jeu verbal, et qui constitue un plaisir original toujours prêt à surgir. Il y a d'autre part ce qui se passe pour s'y opposer. Nous allons voir maintenant de quoi il s'agit.

Combien masquée est cette nouveauté, qui apparaît non pas simplement dans la réponse à la demande, mais dans la demande verbale elle-même, ce quelque chose d'original qui complexifie et transforme le besoin, qui le met sur le plan de ce que nous appellerons à partir de là le désir.

Qu'est-ce que le désir? Le désir est défini par un décalage essentiel par rapport à tout ce qui est purement et simplement de l'ordre de la direction imaginaire du besoin - besoin que la demande introduit dans un ordre autre, l'ordre symbolique, avec tout ce qu'il peut ici apporter de perturbations.

Si je vous prie de vous référer à ce mythe premier, c'est parce qu'il faudra que nous nous y appuyions dans la suite, sauf à rendre incompréhensible tout ce qui nous sera par Freud articulé à propos du mécanisme propre du plaisir du mot d'esprit. Cette nouveauté qui apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant, nous la retrouvons partout, comme une dimension essentielle accentuée par Freud à tous les détours dans ce qui est manifestation de l'inconscient.

Freud nous dit parfois que quelque chose apparaît au niveau des formations de l'inconscient qui s'appelle la surprise. Il convient de la prendre, non pas comme un accident de cette découverte, mais comme une dimension fondamentale de son essence. Le phénomène de la surprise a quelque chose d'originaire - qu'il se produise à l'intérieur d'une formation de l'inconscient pour autant qu'en elle-même elle choque le sujet par son caractère surprenant, mais aussi bien si, au moment où pour le sujet vous en faites le dévoilement, vous provoquez chez lui le sentiment de la surprise. Freud l'indique à toutes sortes d'occasions, soit dans *La Science des rêves,* soit dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne,* soit encore, et à tout instant, dans le texte du *Trait d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient.* La dimension de la surprise est consubstantielle à ce qu'il en est du désir, pour autant qu'il est passé au niveau de l'inconscient.

Cette dimension est ce que le désir emporte avec lui d'une condition d'émergence qui lui est propre en tant que désir. C'est proprement celle même par laquelle il est susceptible d'entrer dans l'inconscient. En effet, tout désir n'est pas susceptible d'entrer dans l'inconscient. Seuls entrent dans l'inconscient ces désirs qui, pour avoir été symbolisés, peuvent, en entrant dans l'inconscient, se conserver sous leur forme symbolique,

c'est-à-dire sous la forme de cette trace indestructible dont Freud reprend encore l'exemple dans le *Witz*. Ce sont des désirs qui ne s'usent pas, qui n'ont pas le caractère d'impermanence propre à toute insatisfaction, mais qui sont au contraire supportés par la structure symbolique, laquelle les maintient à un certain niveau de circulation du signifiant, celui que je vous ai désigné comme devant être situé sur ce schéma dans le circuit entre le message et l'Autre, où il occupe une fonction variable selon les incidences où il se produit. C'est par ces mêmes voies que nous devons concevoir le circuit tournant de l'inconscient en tant qu'il est là toujours prêt à reparaître.

C'est par l'action de la métaphore que se produit le surgissement du sens nouveau, pour autant qu'empruntant certains circuits originaux elle vient frapper dans le circuit courant, banal, reçu, de la métonymie. Dans le trait d'esprit, c'est à ciel ouvert que la balle est renvoyée entre message et Autre, et qu'elle produit l'effet original qui est le propre de celui-ci.

Entrons maintenant dans plus de détails pour essayer de le saisir et de le concevoir.

3

Si nous quittons le niveau primordial, mythique, de la première instauration de la demande dans sa forme propre, comment les choses se font-elles ?

Reportons-nous à un thème absolument fondamental tout au long des histoires de traits d'esprit. On n'y voit que cela, des quémandeurs, à qui l'on accorde des choses. Soit on leur accorde ce qu'ils ne demandent pas, soit, ayant obtenu ce qu'ils demandent, ils en font un autre usage, soit ils se comportent vis-à-vis de celui qui le leur a accordé avec une toute spéciale insolence, reproduisant dans le rapport du demandeur au sollicité, cette dimension bénie de l'ingratitude, sans laquelle il serait vraiment insupportable d'accéder à aucune demande. Observez en effet, comme nous l'a fait remarquer avec beaucoup de pertinence notre ami Mannoni dans un excellent ouvrage, que le mécanisme normal de la demande à laquelle on accède est de provoquer des demandes toujours renouvelées.

Qu'est-ce que, en fin de compte, cette demande, pour autant qu'elle rencontre son auditeur, l'oreille à laquelle elle est destinée? Faisons ici un petit peu d'étymologie. Quoique ce ne soit pas dans l'usage du signifiant que réside forcément la dimension essentielle à laquelle on doive se référer, un peu d'étymologie est pourtant bien là pour nous éclairer.

LES STRUCTURES FREUDIENNES DE L'ESPRIT

La demande, si marquée des thèmes de l'exigence dans l'emploi concret du terme, plus encore en anglais qu'en d'autres langues, mais aussi bien dans d'autres langues, c'est originairement *demandare,* se confier.

La demande se place ainsi sur le plan d'une communauté de registre et de langage, et accomplit une remise de tout soi, de tous ses besoins, à un Autre auquel le matériel signifiant de la demande est lui-même emprunté, pour prendre un autre accent. Ce déplacement est tout spécialement imposé à la demande de par son fonctionnement effectif. Nous trouvons là l'origine des matériaux employés métaphoriquement, comme vous le voyez par le progrès de la langue.

Ce fait est bien pour nous instruire de ce dont il s'agit dans le fameux complexe de dépendance que j'évoquais tout à l'heure. En effet, selon les termes de Mannoni, quand celui qui demande peut penser qu'effectivement l'Autre a vraiment accédé à une de ses demandes, il n'y a en effet plus de limite - il est normal qu'il lui confie tous ses besoins. D'où les bienfaits de l'ingratitude, que j'évoquais à l'instant, qui met un terme à ce qui ne saurait s'arrêter.

Mais aussi bien, de par l'expérience, le quémandeur n'a pas l'habitude de présenter ainsi sa demande toute nue. La demande n'a rien de confiant. Le sujet sait trop bien à quoi il a affaire dans l'esprit de l'Autre, et c'est pourquoi il déguise sa demande. Il demande quelque chose dont il a besoin au nom d'autre chose dont il a quelquefois besoin aussi, mais qui sera plus facilement admis comme prétexte à la demande. Au besoin, cette autre chose, s'il ne l'a pas, il l'inventera purement et simplement, et surtout il tiendra compte, dans la formulation de sa demande, de ce qui est le système de l'Autre. Il s'adressera d'une certaine façon à la dame d'œuvre, d'une autre façon au banquier, d'une autre façon au marieur, d'une autre façon à tel ou tel de ces personnages qui se profilent de façon si amusante dans ce livre du *Witz*. C'est-à-dire que son désir sera pris et remanié non seulement dans le système du signifiant, mais dans le système du signifiant tel qu'il est instauré, ou institué dans l'Autre.

Sa demande commencera ainsi à se formuler à partir de l'Autre. Elle se réfléchit d'abord sur ceci, qui depuis longtemps est passé à l'état actif dans son discours, à savoir le je. Celui-ci profère la demande pour la réfléchir sur l'Autre, et elle va par le circuit A-M s'achever en message. Ceci est l'appel, l'intention, ceci est le circuit secondaire du besoin. Il n'est pas indispensable de lui donner trop l'accent de la raison, sinon celui du contrôle - contrôle par le système de l'Autre. Bien entendu, il implique déjà toutes sortes de facteurs que nous sommes, uniquement pour l'occasion, fondés à qualifier de rationnels. Disons que s'il est rationnel d'en

tenir compte, il n'est pas pour autant impliqué dans leur structure qu'ils soient effectivement rationnels.

Que se passe-t-il sur la chaîne du signifiant selon ces trois temps que nous voyons ici se décrire? Quelque chose mobilise de nouveau tout l'appareil et tout le matériel, et arrive d'abord ici, en M. Puis, cela ne passe pas d'emblée vers l'Autre, mais vient ici se réfléchir sur ce quelque chose qui, au deuxième temps, a correspondu à l'appel à l'Autre, à savoir l'objet. Il s'agit de l'objet admissible par l'Autre, l'objet de ce que veut bien désirer l'Autre, bref l'objet métonymique. A se réfléchir sur cet objet, cela vient au troisième temps converger sur le message.

Nous ne nous trouvons donc pas ici dans cet heureux état de satisfaction que nous avions obtenu au bout des trois temps de la première représentation mythique de la demande, et de son succès, avec sa nouveauté surprenante et son plaisir, par lui-même satisfaisant. Nous nous trouvons au contraire arrêtés sur un message qui porte en lui-même un caractère d'ambiguïté. Ce message est en effet une formulation qui est aliénée dès son départ, en tant qu'elle part de l'Autre, et qui aboutit de ce côté à ce qui est en quelque sorte désir de l'Autre. Le message est la rencontre des deux. D'une part, c'est de l'Autre lui-même qu'a été évoqué l'appel. D'autre part, dans son appareil signifiant même sont introduits toutes sortes d'éléments conventionnels, qui font ce que nous appellerons le caractère de communauté ou de déplacement des objets, pour autant que ceux-ci sont profondément remaniés par le monde de l'Autre. Et il est frappant qu'au troisième temps, comme nous l'avons vu, le discours circule entre les deux points d'aboutissement de la flèche. C'est cela même qui peut aboutir à ce que nous appelons lapsus, trébuchement de parole.

Il n'est pas certain que la signification ainsi formée soit univoque. Elle l'est même si peu que maldonne et méconnaissance sont un caractère fondamental du langage, en constituent une dimension essentielle. C'est sur l'ambiguïté de cette formation du message que va travailler le mot d'esprit. C'est à partir de ce point qu'à des titres divers, sera formé le mot d'esprit.

Je ne tracerai pas aujourd'hui encore la diversité des formes sous lesquelles ce message, tel qu'il est constitué dans sa forme essentiellement ambiguë quant à la structure, peut être repris pour suivre un traitement qui a, selon ce que nous dit Freud, le but de restaurer finalement le cheminement idéal devant aboutir à la surprise d'une nouveauté d'une part, et d'autre part au plaisir du jeu du signifiant. C'est l'objet du mot d'esprit. L'objet du mot d'esprit est en effet de nous réévoquer la dimension par laquelle le désir, sinon rattrape, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce chemin, à savoir, d'une part ce qu'il a laissé de déchets au niveau de la chaîne métonymique, et, d'autre part, ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore.

Si nous appelons *métaphore naturelle* ce qui s'est passé tout à l'heure dans la transition idéale du désir accédant à l'Autre, en tant qu'il se forme dans le sujet et se dirige vers l'Autre qui le reprend, nous nous trouvons ici à un stade plus évolué. En effet, sont déjà intervenues dans la psychologie du sujet ces deux choses qui s'appellent le je d'une part, et, d'autre part, cet objet profondément transformé qu'est l'objet métonymique. Dès lors, nous ne nous trouvons pas devant la métaphore naturelle, mais devant son exercice courant, qu'elle réussisse ou qu'elle échoue dans l'ambiguïté du message, à quoi il s'agit maintenant de faire un sort dans les conditions restant à l'état naturel.

Toute une partie du désir continue de circuler sous la forme de déchets du signifiant dans l'inconscient. Dans le cas du trait d'esprit, par une sorte de forçage, il passe l'ombre heureuse, le reflet de la satisfaction ancienne. Succès étonnant, et purement véhiculé par le signifiant. Disons que quelque chose se passe qui a pour effet, très exactement, de reproduire le plaisir premier de la demande satisfaite, en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale. Voilà ce que le trait d'esprit, de par son essence, réalise. Il le réalise comment?

Ce schéma peut nous servir à apercevoir que l'achèvement de la courbe première de la chaîne signifiante prolonge aussi ce qui passe du besoin intentionnel dans le discours. Comment cela? Par le trait d'esprit. Mais comment le trait d'esprit va-t-il venir au jour? Nous retrouvons ici les dimensions du sens et du non-sens, mais nous devons les serrer de plus près.

LE PEU-DE-SENS ET LE PAS-DE-SENS

Si les indications que je vous ai données la dernière fois sur la fonction métonymique visaient quelque chose, c'est bien ce qui, dans le déroulement simple de la chaîne signifiante, se produit d'égalisation, de nivellement, d'équivalence. C'est un effacement ou une réduction du sens, mais ce n'est pas dire que ce soit le non-sens. J'avais pris à ce propos la référence marxiste - mettre en fonction deux objets de besoin de façon telle que l'un devienne la mesure de la valeur de l'autre, efface de l'objet ce qui est précisément l'ordre du besoin, et l'introduit de ce fait dans l'ordre de la valeur. Du point de vue du sens, cela peut être appelé par une espèce de néologisme qui présente aussi bien une ambiguïté, le *dé-sens.* Appelons-le aujourd'hui simplement le *peu-de-sens.* Une fois que vous aurez cette clef, la signification de la chaîne métonymique ne manquera pas de vous apparaître.

Le peu-de-sens est très précisément ce sur quoi jouent la plupart des mots d'esprit. Il ne s'agit pas de non-sens, car dans le mot d'esprit nous ne sommes pas de ces âmes nobles qui, tout de suite après le grand désert qui les habite, nous révèlent les grands mystères de l'absurdité générale. Le discours de la belle âme, s'il n'a pas réussi à ennoblir nos sentiments, a récemment anobli un écrivain. Son discours sur le non-sens n'en est pas moins le plus vain que nous ayons jamais entendu. Il n'y a absolument pas jeu du non-sens chaque fois que l'équivoque est introduite. Si vous vous souvenez de l'histoire du veau, ce veau dont je m'amusais la dernière fois à faire presque la réponse de Henri Heine, disons que ce *veau* ne *vaut* guère à la date à laquelle on en parle. Aussi bien tout ce que vous pourrez trouver dans les jeux de mots, et plus spécialement ceux que l'on appelle les jeux de mots de la pensée, consiste à jouer sur la minceur des mots à soutenir un sens plein. C'est ce peu-de-sens qui, comme tel, est repris, et c'est par où quelque chose passe qui réduit à sa portée ce message, en tant qu'il est à la fois réussite et échec, mais toujours forme nécessaire de toute formulation de la demande. Le message vient interroger l'Autre à propos du peu-de-sens. La dimension de l'Autre est ici essentielle.

Freud s'arrête à ceci comme à quelque chose de tout à fait primordial, qui tient à la nature même du trait d'esprit, à savoir qu'il n'y a pas de trait d'esprit solitaire. Quoique nous l'ayons nous-même forgé, inventé, si tant est que nous inventions le trait d'esprit, et que ce ne soit pas lui qui nous invente, nous éprouvons le besoin de le proposer à l'Autre. Le trait d'esprit est solidaire de l'Autre qui est chargé de l'authentifier.

Quel est cet Autre? Pourquoi cet Autre? Quel est ce besoin de l'Autre? Je ne sais pas si nous aurons assez de temps aujourd'hui pour le

définir et lui donner sa structure et ses limites, mais, au point où nous en sommes, nous dirons simplement ceci. Ce qui est communiqué dans le trait d'esprit à l'Autre, joue essentiellement, d'une façon singulièrement rusée, sur la dimension du peu-de-sens. Il convient de soutenir devant nos yeux le caractère de ce dont il s'agit. Il ne s'agit jamais dans le *Witz* de provoquer cette invocation pathétique de je ne sais quelle absurdité fondamentale à laquelle je faisais allusion tout à l'heure en me référant à l'œuvre de l'une des Grandes Têtes Molles de cette époque. Ce qu'il s'agit toujours de suggérer, c'est la dimension du peu-de-sens, en interrogeant la valeur comme telle, en la sommant, si l'on peut dire, de réaliser sa dimension de valeur, de se dévoiler comme vraie valeur. Remarquez-le bien, c'est une ruse du langage, car plus elle se dévoilera comme vraie valeur, plus elle se dévoilera comme étant supportée par ce que j'appelle le peu-de-sens. Elle ne peut répondre que dans le sens du peud-e-sens, et c'est là qu'est la nature du message propre du trait d'esprit, c'est-à-dire ce en quoi ici, au niveau du message, je reprends avec l'Autre le chemin interrompu de la métonymie, et lui porte cette interrogation - *Qu'est-ce que tout cela veut dire ?*

Le trait d'esprit ne s'achève qu'au-delà de ce point, c'est-à-dire pour autant que l'Autre accuse le coup, répond au trait d'esprit, et l'authentifie comme tel. Il faut pour qu'il y ait trait d'esprit que l'Autre ait perçu ce qu'il y a là, dans ce véhicule de la question sur le peu-de-sens, de demande de sens, c'est-à-dire d'évocation d'un sens au-delà - au-delà de ce qui reste inachevé. Dans tout cela, quelque chose en effet est resté en route, marqué par le signe de l'Autre. Ce signe marque surtout de sa profonde ambiguïté toute formulation du désir, liant celui-ci comme tel aux nécessités et aux ambiguïtés du signifiant, à l'homonymie, entendez à l'homophonie. L'Autre répond à cela sur le circuit supérieur, qui va de A au message, en authentifiant - mais quoi?

Dirons-nous qu'il authentifie ce qu'il y a là-dedans de non-sens? Là aussi j'insiste - je ne crois pas qu'il faille maintenir ce terme de non-sens, qui n'a de sens que dans la perspective de la raison, de la critique, c'est-à-dire de ce qui est précisément évité dans ce circuit. Je vous propose la formule du *pas-de-sens* - comme on dit le pas-de-vis, le pas-de-quatre, le Pas-de-Suse, le Pas-de-Calais.

Ce pas-de-sens est à proprement parler ce qui est réalisé dans la métaphore. C'est l'intention du sujet, c'est son besoin qui, au-delà de l'usage métonymique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs reçues à se satisfaire, introduit justement dans la métaphore le pas-de-sens. Prendre un élément à la place où il est et lui en

substituer un autre, je dirais presque n'importe lequel, introduit cet au-delà du besoin par rapport à tout désir formulé, qui est toujours à l'origine de la métaphore.

Qu'est-ce que fait là le trait d'esprit? Il n'indique rien de plus que la dimension même du *pas* comme tel, à proprement parler. C'est le pas, si je puis dire, dans sa forme. C'est le pas vidé de toute espèce de besoin. C'est là ce qui, dans le trait d'esprit, peut tout de même manifester ce qui en moi est latent de mon désir, et c'est quelque chose qui peut trouver écho dans l'Autre, mais non pas forcément. Dans le mot d'esprit, l'important est que la dimension du pas-de-sens soit reprise, authentifiée.

C'est à cela que correspond un déplacement. Ce n'est qu'au-delà de l'objet que se produit la nouveauté en même temps que le pas-de-sens, et en même temps pour les deux sujets. Il y a le sujet et il y a l'Autre, le sujet est celui qui parle à l'Autre, et qui lui communique la nouveauté comme trait d'esprit. Après avoir parcouru le segment de la dimension métonymique, il fait recevoir le peu-de-sens comme tel, l'Autre y authentifie le pas-de-sens, et le plaisir s'achève pour le sujet.

C'est pour autant que le sujet est arrivé avec son trait d'esprit à surprendre l'Autre que lui récolte le plaisir, et c'est bien le même plaisir primitif que le sujet infantile, mythique, archaïque, primordial, que je vous évoquais tout à l'heure, avait recueilli du premier usage du signifiant.

Je vous laisserai sur cette démarche. J'espère qu'elle ne vous a pas paru trop artificielle, ni trop pédante. Je m'excuse auprès de ceux à qui cette sorte de petit exercice de trapèze donne mal à la tête, non pas que je ne vous croie pas capables en esprit de saisir ces choses. Je ne pense pas que ce que Kant appelle votre *Mutterwitz,* votre bon sens, soit tellement adultéré par les études médicales, psychologiques, analytiques et autres auxquelles vous êtes livrés, que vous ne puissiez me suivre dans ces chemins par de simples allusions. Néanmoins, les lois de mon enseignement ne rendent pas non plus hors saison que nous disjoignions d'une façon quelconque ces étapes, ces temps essentiels, du progrès de la subjectivité dans le trait d'esprit.

Subjectivité, c'est là le mot auquel je viens maintenant, car jusqu'à présent, et aujourd'hui encore, en maniant avec vous les cheminements du signifiant, quelque chose, au milieu de tout cela manque - manque non pas sans raison, vous le verrez. Ce n'est pas pour rien qu'au milieu de tout cela nous ne voyions aujourd'hui apparaître que des sujets quasiment absents, des sortes de supports pour renvoyer la balle du signifiant. Et pourtant, quoi de plus essentiel à la dimension du trait d'esprit, que la subjectivité ?

LES STRUCTURES FREUDIENNES DE L'ESPRIT

Quand je dis *subjectivité,* je dis que nulle part n'est saisissable l'objet du trait d'esprit. Même ce qu'il désigne au-delà de ce qu'il formule, même son caractère d'allusion essentielle, d'allusion interne, ne fait ici allusion à rien, si ce n'est à la nécessité du pas-de-sens. Et pourtant, dans cette absence totale d'objet, en fin de compte quelque chose soutient le trait d'esprit, qui est le plus vécu du vécu, le plus assumé de l'assumé, ce qui en fait une chose si subjective. Comme le dit quelque part Freud, il y a là une conditionnalité subjective essentielle, et le mot *souverain* est là qui surgit entre les lignes. *N'est trait d'esprit,* dit-il dans une de ces formules au caractère acéré que l'on ne trouve presque dans aucun auteur littéraire, je n'ai jamais vu cela sous la plume de personne - *n'est trait d'esprit que ce que je reconnais moi-même comme trait d'esprit.*

Et pourtant j'ai besoin de l'autre. Tout le chapitre qui suit celui du *Mécanisme du plaisir,* dont je viens de vous parler aujourd'hui, à savoir *Les Motifs de l'esprit, les tendances sociales mises en valeur par l'esprit - on* a traduit en français par les *mobiles,* je n'ai jamais compris pourquoi - a pour référence essentielle cet autre. Il n'y a pas de plaisir du trait d'esprit sans cet autre, qui est là aussi en tant que sujet. Tout repose sur les rapports des deux sujets, celui que Freud appelle la première personne du trait d'esprit, celui qui l'a fait, et celui auquel, dit-il, il est absolument nécessaire qu'on le communique.

Quel est l'ordre de l'autre que cela suggère? Pour le dire dès maintenant, à ce niveau cet autre est bien à proprement parler, avec des traits caractéristiques qui ne sont saisissables nulle part ailleurs avec un tel relief, ce que j'appelle l'Autre avec un grand A.

C'est ce que j'espère vous montrer la prochaine fois.

4 DÉCEMBRE 1957

VI

ARRIÈRE COCOTTE!

Exorciser le thème de la pensée
Queneau m'a raconté une histoire
La machine au trait d'esprit
L'Autre entre réel et symbolique
L'esprit de la paroisse

J'ai à vous dire aujourd'hui des choses très importantes.

Nous en étions restés la dernière fois à la fonction du sujet dans le trait d'esprit, en soulignant le poids du mot *sujet.* J'ose espérer que, sous prétexte que nous nous en servons ici, ce n'est pas pour autant devenu pour vous quelque chose avec quoi on s'essuie les pieds. Quand on se sert du mot de sujet, cela emporte en général de vives réactions, très personnelles, quelquefois émotives, chez ceux qui tiennent avant tout à l'objectivité.

D'autre part, nous étions arrivés à cette sorte de point de concours qui est situé ici et que nous appelons A - autrement dit, l'Autre. En tant que lieu du code, c'est le lieu où parvient le message constitué par le mot d'esprit, en empruntant la voie qui, dans notre schéma, va du message à l'Autre, où s'inscrit la simple succession de la chaîne signifiante en tant que fondement de ce qui se produit au niveau du discours. A ce niveau, il émane du texte de la phrase ce quelque chose d'essentiel que nous avons appelé le peu-de-sens.

L'homologation par l'Autre du peu-de-sens de la phrase, toujours plus ou moins manifeste dans le trait d'esprit, nous l'avons indiquée la dernière fois sans nous y arrêter. Nous nous sommes contentés de dire que ce qui est ici transmis de l'Autre - dans la boucle qui retourne au niveau du message - homologue le message et constitue le trait d'esprit, pour autant que l'Autre, ayant reçu ce qui se présente comme un peu-de-sens, le transforme en ce que nous avons appelé de façon équivoque, ambiguë, le pas-de-sens.

Ce que nous avons souligné par là n'est pas l'absence de sens, ni le non-sens, mais exactement le pas, qui répond à l'aperçu de ce que le sens

montre de son procédé, dans ce qu'il a toujours de métaphorique et d'allusif. C'est ainsi qu'à partir du moment où il-est passé par la dialectique de la demande introduite par l'existence du signifiant, le besoin n'est jamais rejoint. Tout ce qui est du langage procède par une série de pas semblables à ceux par lesquels Achille ne rejoint jamais, jamais, la tortue - il tend à recréer un sens plein qui n'est pourtant jamais atteint, qui est toujours ailleurs.

Voilà le schéma auquel nous sommes arrivés dans le dernier quart d'heure de notre discours de la dernière fois. Celui-ci était, paraît-il, un peu fatigué. A ce que certains m'ont dit, mes phrases n'étaient pas terminées. Pourtant, à la lecture de mon texte, je n'ai pas trouvé qu'elles manquaient de queue. C'est parce que j'essaye de me propulser pas à pas dans quelque chose de difficilement communicable, qu'il faut bien que de tels trébuchements se produisent. Je m'excuse s'ils se renouvellent aujourd'hui.

1

Nous sommes au point où il nous faut nous interroger sur la fonction de cet Autre, et, pour tout dire, sur son essence, dans ce franchissement que nous avons suffisamment indiqué sous le titre du pas-de-sens.

Ce pas-de-sens est en quelque sorte un regain partiel de la plénitude idéale de la demande, purement et simplement réalisée, d'où nous sommes partis comme du point de départ de notre dialectique. Ce pas-de-sens, par quelle transmutation, transsubstantiation, opération subtile de communion si l'on peut dire, peut-il être assumé par l'Autre? Quel est cet Autre ?

Notre interrogation porte sur ce joint qui nous est suffisamment indiqué par la problématique de Freud quand il nous parle du mot d'esprit avec le pouvoir de suspension de la question qui est le sien, et qui fait qu'incontestablement, j'ai beau lire - et je ne m'en prive pas - les diverses tentatives faites au cours des âges pour serrer de près la question-mystère du mot d'esprit, à quelque auteur que je m'adresse, et même à remonter à la période féconde, la période romantique, je n'en vois véritablement aucun qui ait seulement rassemblé les éléments premiers, matériels, de la question.

Voyez ceci par exemple, à quoi Freud s'arrête. D'une part, dit-il avec ce ton souverain qui est le sien et qui tranche tellement sur l'ordinaire timidité rougissante des discours scientifiques, *n'est de l'esprit que ce que je*

reconnais comme tel. C'est ce qu'il appelle l'irréductible *conditionnalité subjective* de l'esprit. Le sujet est bien là celui qui parle, dit Freud. D'autre part, il met en valeur qu'aussitôt en possession de quelque chose qui est de l'ordre de l'esprit, je n'ai qu'une hâte, c'est d'en faire l'épreuve sur l'Autre - bien plus, de lui en transmettre le contexte. C'est même la condition pour que j'en puisse recueillir pleinement le plaisir. Et il ne me serait pas difficile de faire apparaître en perspective le jeu de glaces par lequel, quand je raconte une histoire, si j'y cherche vraiment l'achèvement, le repos, l'accord de mon plaisir, dans le consentement de l'Autre, il reste à l'horizon que cet Autre racontera à son tour cette histoire, la transmettra à d'autres, et ainsi de suite.

Tenons les deux bouts de la chaîne. D'une part, n'est esprit que ce que moi-même je ressens comme tel. Mais, d'autre part, il n'est rien de suffisant dans mon propre consentement à cet endroit - le plaisir du trait d'esprit ne s'achève que dans l'Autre et par l'Autre. Disons - à condition de faire très attention à ce que nous disons, de n'impliquer nulle simplification dans ce terme - que l'esprit doit être communiqué. Cela suppose que nous laissions au terme de communication une ouverture dont nous ne savons pas ce qui viendra la remplir.

L'observation de Freud nous met donc devant cette question essentielle que nous connaissons déjà, celle de savoir ce qu'est cet Autre qui est en quelque sorte le corrélatif du sujet. Nous trouvons ici cette corrélation affirmée dans un véritable besoin inscrit dans le phénomène. Mais la forme de ce rapport du sujet à l'Autre, nous la connaissons déjà, et ce, depuis que nous avons ici insisté sur le mode nécessaire sous lequel notre réflexion nous propose le terme de subjectivité.

J'ai fait allusion à cette sorte d'objection qui pourrait venir à des esprits formés à une certaine discipline, et qui prendraient prétexte de ce que la psychanalyse se présente comme science, pour introduire l'exigence que nous ne parlions jamais que de choses objectivables, à savoir sur lesquelles puisse se faire l'accord de l'expérience. Du seul fait de parler du sujet, l'expérience deviendrait une chose subjective et non scientifique. C'est impliquer dans le terme de sujet cette notion qui à un certain niveau y est bien, à savoir que l'en-deçà de l'objet - qui permet de lui mettre son support, et qui est d'ailleurs au-delà de l'objet aussi bien que derrière lui -, nous présenterait une sorte d'inconnaissable substance, un quelque chose de réfractaire à l'objectivation, dont votre éducation, votre formation psychologique, vous apporterait tout l'armement pour vous en défendre. Cela débouche naturellement sur des modes d'objections beaucoup plus vulgaires encore, je veux parler de l'identification du terme du

subjectif avec les effets déformants du sentiment sur l'expérience d'un autre, non sans introduire d'ailleurs je ne sais quel mirage transparent qui fonderait le sujet dans une immanence de la conscience elle-même à quoi l'on se fie un peu trop vite pour y résumer le thème du cogito cartésien. Bref, toute une série de broussailles. Elles ne sont là que pour s'interposer entre nous et ce que nous désignons quand nous mettons en jeu la subjectivité dans notre expérience.

De notre expérience d'analyste, la subjectivité est inéliminable. Sa notion s'affirme par une voie qui passe tout à fait ailleurs que par celle où l'on pourrait lui dresser des obstacles. Pour l'analyste comme pour celui qui procède par la voie d'un certain dialogue, la subjectivité est ce qu'il doit faire entrer en ligne de compte dans ses calculs quand il a affaire à cet autre qui peut faire entrer dans les siens sa propre erreur, et non chercher à la provoquer comme telle. Voilà une formule que je vous propose, et qui exprime assurément quelque chose de sensible, que la moindre référence à la partie d'échecs, ou même au jeu de pair et impair, suffit à assurer.

A en poser ainsi les termes, la subjectivité semble émerger - il n'est pas utile que je reprenne ici tout cela, que j'ai déjà souligné ailleurs - à l'état duel. Il nous semble assurément en voir jouer le reflet dans ce qui se produit dès qu'il y a affrontement ou camouflage dans la lutte ou la parade. Je l'ai illustré en son temps par des exemples éthologiques que je pense n'avoir pas besoin de reprendre. La lutte inter-animale, voire la parade inter-sexuelle nous présentent des phénomènes d'approche réciproque et d'érection fascinatoire où se manifeste une sorte de coaptation naturelle. On observe ainsi des conduites ayant un caractère réciproque et qui convergent dans l'étreinte, donc au niveau moteur, que l'on appelle behaviouriste. L'aspect est tout à fait frappant de l'animal qui semble exécuter une danse.

C'est aussi bien ce qui dans ce cas laisse quelque chose d'ambigu à la notion d'intersubjectivité, qui, après avoir un instant surgi de l'opposition des deux sujets, si l'on peut dire, peut s'évanouir de nouveau par un effort d'objectivation. La fascination réciproque peut très bien être conçue simplement comme soumise à la régulation d'un cycle isolable dans le processus instinctuel, qui, après un stade appétitif, permet d'achever la consommation et de réaliser la fin recherchée. Nous pouvons ici tout réduire à un mécanisme inné de relais, jusqu'à l'effacer dans l'obscurité générale de la téléologie vivante.

Il en va tout autrement dès que nous introduisons dans le problème des résistances quelconques sous la forme d'une chaîne signifiante. La

chaîne signifiante comme telle introduit ici une hétérogénéité essentielle. Entendez *hétérogénéité* avec l'accent mis sur le *hétéros* qui signifie *inspiré* en grec, et dont en latin l'acception propre est celle du reste, du résidu. Dès que nous faisons entrer enjeu le signifiant, dès que deux sujets s'adressent et se rapportent l'un à l'autre par l'intermédiaire d'une chaîne signifiante, il y a un reste, et c'est alors une subjectivité d'un autre ordre qui s'instaure, pour autant qu'elle se réfère au lieu de la vérité comme tel.

Du coup, ma conduite n'est plus leurrante, mais provocatrice. Le A y est inclus, qui fait que même le mensonge doit faire appel à la vérité, et que la vérité elle-même peut sembler ne pas être du registre de la vérité. Souvenez-vous de cet exemple - *Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie quand tu vas vraiment à Cracovie ? Cela* peut faire que la vérité ait besoin du mensonge. Plus loin encore, au moment même où j'abats les cartes, ma bonne foi me met encore sous la coupe de l'appréciation de l'Autre, pour autant qu'il peut penser surprendre mon jeu alors que je suis précisément en train de le lui montrer. C'est aussi la discrimination de la bravade et de la tromperie qui est à la merci de la mauvaise foi de l'Autre.

Ces dimensions essentielles sont là mises en évidence dans de simples expériences de l'expérience quotidienne. Pourtant, encore qu'elles soient tissées dans notre vie de tous les jours, nous n'en sommes pas moins portés à les éluder tant que l'expérience analytique et la position freudienne ne nous auront pas montré cette hétéro--dimension du signifiant jouer toute seule dans son autonomie. Tant que nous ne l'aurons pas touché, réalisé, nous ne manquerons pas de croire que le signifiant est là pour servir aux épanchements de la conscience.

Toute la pensée freudienne est imprégnée de l'hétérogénéité de la fonction signifiante, à savoir du caractère radical de la relation du sujet à l'Autre en tant qu'il parle. Or, celle-ci a été masquée jusqu'à Freud par le fait que nous tenions pour admis que le sujet parle, si l'on peut dire, selon sa conscience, bonne ou mauvaise, qu'il ne parle jamais sans une certaine intention de signification, et que cette intention est derrière son mensonge - ou sa sincérité, peu importe. Or, cette intention est tout autant dérisoire que le sujet croie mentir ou dire la vérité, car il ne se leurre pas moins dans son effort vers l'aveu que vers la tromperie.

L'intention était jusqu'à présent confondue avec la dimension de la conscience, parce qu'il semblait que la conscience était inhérente à ce que le sujet avait à dire en tant que signification.

Le moins que l'on ait tenu jusqu'ici pour affirmable, c'est que le sujet avait toujours à dire une signification, et que de ce fait la dimension de la conscience lui était inhérente. Les objections au thème de l'inconscient

freudien ont toujours trouvé là leur dernier ressort. Comment prévoir avant Freud l'existence des *Traumgedanken, des* pensées du rêve telles qu'il nous les présente, et que l'intuition courante appréhende comme des pensées qui ne sont pas pensées? Voilà pourquoi il est maintenant nécessaire de procéder à une véritable exorcisation du thème de la pensée.

Si le thème du cogito cartésien garde assurément toute sa force, sa nocivité, si je puis dire, tient en cette occasion à ce qu'il est toujours infléchi. Ce *je pense, donc je suis, il* est difficile de le saisir à la pointe de son ressort, et il n'est peut-être d'ailleurs qu'un trait d'esprit. Mais laissons-le sur son plan, car nous n'en sommes pas à manifester les rapports de la philosophie avec le trait d'esprit. Le cogito cartésien n'est pas effectivement expérimenté dans la conscience de chacun de nous comme un *je pense, donc je suis,* mais comme un *je suis comme je pense,* ce qui suppose naturellement, derrière, un *je pense comme je respire*.

Il suffit à ce propos d'avoir la moindre expérience réfléchie de ce qui supporte l'activité mentale de ceux qui nous entourent. Puisque nous sommes des savants, parlons de ceux qui sont attelés aux grandes oeuvres scientifiques. Nous pouvons nous faire très vite la notion qu'en moyenne il n'y a sans doute pas beaucoup plus de pensées en action dans l'ensemble de ce corps cogitant que dans celui de n'importe quelle industrieuse femme de ménage en proie aux nécessités les plus immédiates de l'existence. La dimension de la pensée n'a en soi absolument rien à faire avec l'importance du discours véhiculé. Bien plus, plus ce discours est cohérent et consistant, plus il semble prêter à toutes les formes de l'absence quant à ce qui peut être raisonnablement défini comme une question posée par le sujet à son existence en tant que sujet.

En fin de compte, nous revoici affrontés à ceci, qu'en nous un sujet pense, et pense selon des lois qui se trouvent être les mêmes que celles de l'organisation de la chaîne signifiante. Ce signifiant en action s'appelle en nous l'inconscient. Il est désigné comme tel par Freud. Et il est tellement originalisé, séparé de tout ce qui est jeu de la tendance, que Freud nous répète sous mille formes qu'il s'agit *d'une autre scène psychique.* Le terme est répété à tout instant dans la *Traumdeutung.*

Ce terme est à la vérité emprunté par Freud à Fechner, et j'ai déjà eu l'occasion de souligner la singularité du contexte fechnérien, qui est loin de se réduire à l'observation du parallélisme psycho-physique, ni même aux étranges extrapolations auxquelles il s'est livré du fait de l'existence, par lui affirmée, du domaine de la conscience. Le terme d'*autre scène psychique* que Freud emprunte à sa lecture approfondie de Fechner est toujours mis par lui en corrélation avec la stricte hétérogénéité des lois

concernant l'inconscient par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, c'est-à-dire au domaine du compréhensible, de la signification.

Cet Autre dont il s'agit, et que Freud appelle aussi *référence de la scène psychique* à propos du trait d'esprit, c'est celui dont nous avons à poser aujourd'hui la question, celui que Freud nous ramène sans cesse à propos des voies et du procédé même du mot d'esprit.

II n'y a pas pour nous, note-t-il, possibilité d'émergence du mot d'esprit sans une certaine surprise. C'est encore plus frappant en allemand - *seine volle Wirkung auf den Hörer nur zu äussern, wenn er ihm neu ist, ihm als Überraschung entgegentritt*. On peut traduire - il *ne manifeste son plein effet sur l'auditeur que lorsqu'il est nouveau pour lui, que lorsqu'il se présente á lui comme une surprise.*

Il y a quelque chose qui doit rendre le sujet étranger au contenu immédiat de la phrase, et qui se présente à l'occasion par le moyen du non-sens apparent. Il s'agit du non-sens par rapport à la signification, qui fait dire un instant *Je ne comprends pas, je suis dérouté, il n'y a pas de contenu véritable á cette phrase,* marquant la rupture de l'assentiment du sujet par rapport à ce qu'il assume. C'est la première étape, nous dit Freud, de la préparation naturelle du mot d'esprit, qui constituera ensuite pour le sujet une sorte de générateur de plaisir, de *plaisirogène.*

Que se passe-t-il à ce niveau? Quel est cet ordre de l'Autre qui est invoqué dans le sujet? Puisque aussi bien il y a quelque chose d'immédiat dans le sujet, que l'on tourne par le moyen du mot d'esprit, la technique de ce mouvement tournant doit nous renseigner sur ce qui doit être atteint comme mode de l'Autre chez le sujet.

C'est à cela que nous nous arrêterons aujourd'hui.

2

Je ne me suis jamais référé jusqu'ici qu'aux histoires rapportées par Freud lui-même, ou à peu de chose près. Je vais introduire maintenant une histoire dont la provenance est autre. Elle n'est pas non plus spécialement choisie. Quand j'ai résolu d'aborder cette année devant vous la question du *Witz* ou du *Wit,* j'ai commencé une petite enquête. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je l'aie commencée en interrogeant un poète. C'est un poète qui introduit dans sa prose comme aussi bien dans des formes plus poétiques, la dimension d'un esprit spécialement danseur qui habite son oeuvre et qu'il fait jouer même quand il parle à l'occasion de

mathématiques, car il est aussi un mathématicien. J'ai nommé ici Raymond Queneau.

Alors que nous échangions là-dessus nos premiers propos, il m'a raconté une histoire. Il n'y a pas qu'à l'intérieur de l'expérience analytique que les choses vous viennent comme une bague au doigt. Alors que j'avais passé toute une année à vous parler de la fonction signifiante du cheval, voici ce cheval qui rentre à nouveau de façon bien étrange dans notre champ d'attention.

L'histoire que Queneau m'a racontée, vous ne la connaissez pas. Il l'a prise comme exemple de ce que l'on peut appeler les histoires longues, opposées aux histoires courtes. C'est à la vérité une toute première classification. La *concision,* dit quelque part Jean-Paul Richter cité par Freud, *est le corps et l'âme de l'esprit,* à quoi on peut joindre la phrase *d'Hamlet qui* dit que si la concision est *l'âme de l'esprit,* la *prolixité* n'est pas moins *son corps et sa parure.* Les deux choses sont vraies, les deux auteurs savaient de quoi ils parlaient. Vous allez voir si le terme d'histoire longue convient ici, car le trait d'esprit passe quelque part.

Voilà donc l'histoire. C'est une histoire d'examen, de baccalauréat si vous voulez. Il y a le candidat, il y a l'examinateur.

- *Parlez-moi,* dit l'examinateur, *de la bataille de Marengo.*

Le candidat s'arrête un instant, l'air rêveur - *La bataille de Marengo... ? Des morts! C'est affreux... Des blessés ! C'est épouvantable...*

- *Mais,* dit l'examinateur, *ne pourriez-vous me dire sur cette bataille quelque chose de plus particulier ?*

Le candidat réfléchit un instant, puis répond - *Un cheval dressé sur ses pattes de derrière, et qui hennissait.*

L'examinateur surpris, veut le sonder un peu plus loin et lui dit - *Monsieur, dans ces conditions voulez-vous me parler de la bataille de Fontenoy ?*

- *La bataille de Fontenoy?... Des morts! Partout... Des blesses! Tant et plus, une horreur...*

L'examinateur intéressé, dit - *Mais monsieur, pourriez-vous me dire quelque indication plus particulière sur cette bataille de Fontenoy ?*

- *Ouh ! dit* le candidat, *un cheval dressé sur ses pattes de derrière, et qui hennissait.*

L'examinateur, pour manœuvrer, demande au candidat de lui parler de la bataille de Trafalgar. Celui-ci répond - *Des morts! Un charnier... Des blessés ! Par centaines...*

- *Mais enfin monsieur, vous ne pouvez rien me dire de plus particulier sur cette bataille ?*

- *Un cheval...*

- *Pardon, monsieur, je dois vous faire observer que la bataille de Trafalgar est une bataille navale.*

- *Ouh ! ouh ! dit* le candidat, *arrière cocotte !*

La valeur de cette histoire est à mes yeux de permettre de décomposer, je crois, ce dont il s'agit dans le trait d'esprit.

Je crois que tout le caractère spirituel de l'histoire est dans sa pointe. L'histoire n'a par elle-même aucune raison de s'achever, si elle est simplement constituée par cette espèce de jeu ou de joute où s'opposent les deux interlocuteurs, et d'ailleurs, aussi loin que vous la poussiez, l'effet est produit immédiatement.

Avant la pointe, c'est une histoire dont nous rions parce qu'elle est comique. Je ne veux même pas entrer plus loin dans la question du comique, parce que l'on a à ce propos proféré tant de choses énormes et particulièrement obscures, depuis que M. Bergson a fait un livre sur le rire dont on peut simplement dire qu'il est lisible.

Le comique, en quoi cela consiste-t-il? Limitons-nous pour l'instant à dire qu'il est lié à une situation duelle. C'est en tant que le candidat est devant l'examinateur que se poursuit cette joute où bien évidemment les armes sont radicalement différentes, et que s'engendre ce quelque chose qui tend à provoquer chez nous ce qu'on appelle un vif amusement. Estce l'ignorance du sujet qui nous fait rire? Je n'en suis pas sûr. Évidemment, le fait qu'il apporte ces vérités premières sur ce que l'on peut appeler une bataille, et que l'on ne dira jamais, au moins quand on passe un examen d'histoire, mériterait bien que l'on s'y arrête un instant, mais nous ne pouvons nous y engager, car cela nous conduirait à des questions portant sur la nature du comique, et je ne sais si nous aurons l'occasion d'y entrer, si ce n'est pour compléter l'examen du livre de Freud.

Ce livre se termine en effet par un chapitre sur le comique dans lequel il est frappant de voir tout d'un coup Freud à cent pieds au-dessous de sa perspicacité habituelle, au point que la question est plutôt de savoir pourquoi il n'en dit pas plus que le plus mauvais auteur axé sur la notion la plus élémentaire du comique, pourquoi il a en quelque sorte refusé de faire plus. Cela nous donnera sans doute plus d'indulgence pour nos collègues psychanalystes qui manquent eux aussi de tout sens du comique, au point qu'il semble que ce soit exclu de l'exercice de la profession.

Pour autant que nous participions avec cette histoire à un effet vivement comique, le comique concerne la partie préparatoire sur les

batailles. C'est sur ce fond qu'est porté le coup final, qui en fait une histoire à proprement parler spirituelle.

Je vous prie d'observer ceci. Même si vous n'êtes pas tellement sensibles, certains d'entre vous, à ce qui constitue l'esprit de cette histoire, l'esprit y est tout de même recelé, il gît en un point, à savoir cette subite sortie des limites de l'épure quand le candidat fait quelque chose qui est presque invraisemblable si nous nous sommes mis un instant dans la ligne de situer cette histoire au sein d'une quelconque réalité vécue. Le sujet paraît tout d'un coup s'étendre et tirer sur des rênes. Cette image prend là, en un éclair, une valeur quasi phobique. L'instant est en tout cas homogène, nous semble-t-il, à ce qui peut être rapporté de diverses expériences infantiles qui vont de la phobie jusqu'à toutes sortes d'excès de la vie imaginaire, où nous pénétrons d'ailleurs si difficilement. Il n'est pas si rare que nous voyions rapporté dans l'anamnèse de la vie d'un sujet l'attrait pour un grand cheval, l'image du même cheval descendant des tapisseries, l'entrée de ce cheval dans un dortoir où le sujet se trouve avec cinquante camarades. La pointe nous fait donc participer à la subite émergence du fantasme signifiant du cheval dans cette histoire.

Cette histoire, appelez-la comme vous voudrez, cocasse ou poétique, mais elle mérite assurément d'être dite spirituelle, si, comme le dit Freud, la souveraineté en la matière est la vôtre. Du même coup, on peut bien la qualifier d'histoire drôle. Toujours est-il que le fait qu'elle converge par son contenu sur une image apparentée à une forme constatée, repérée, au niveau des phénomènes de l'inconscient, n'est pas dès lors pour nous surprendre.

C'est ce qui fait d'ailleurs le prix de cette histoire, que son aspect soit aussi net. Est-ce à dire que cela suffise à en faire un trait d'esprit?

Voilà donc décomposés ces deux temps, que j'appellerai sa préparation et sa pointe finale. Allons-nous nous en tenir là? Nous pourrions nous en tenir là au niveau de ce que l'on peut appeler l'analyse freudienne du *Witz*. N'importe quelle autre histoire ne ferait pas plus de difficulté, je le pense, pour mettre en valeur ces deux temps, ces deux aspects du phénomène, mais ils sont là particulièrement dégagés.

Ce qui fait le caractère non pas simplement poétique ou cocasse de la chose, mais proprement spirituel, suit précisément le chemin rétrograde ou rétroactif de ce que nous désignons dans notre schéma par le pas-de-sens. C'est que toute fuyante, insaisissable, que soit la pointe de cette histoire, elle se dirige tout de même vers quelque chose. C'est un peu forcer les choses sans doute que de l'articuler, mais pour en montrer la direction il me faut tout de même le faire - la particularité à laquelle le

sujet revient avec une insistance qui pourrait, dans un autre contexte, n'être plus de l'esprit, mais de l'humour, à savoir ce cheval dressé sur ses pattes de derrière, et qui hennissait, mais c'est peut-être bien là en effet le vrai sel de l'histoire.

De tout ce que nous avons intégré d'histoire dans notre expérience, notre formation, notre culture, disons que c'est là l'image la plus essentielle. Nous ne pouvons faire trois pas dans un musée, regarder des tableaux de bataille, sans voir ce cheval debout sur ses pattes de derrière, et qui hennissait. Le cheval est entré dans l'histoire de la guerre avec un certain éclat. C'est une date que le moment où il y a eu des gens pour chevaucher cet animal. Cela a comporté à l'époque, lors de l'arrivée des Achéens sur des chevaux, un progrès véritable et énorme. Ces gens avaient tout d'un coup une supériorité tactique extraordinaire par rapport au cheval attelé à des chars -jusqu'à la guerre de 1914 où le cheval disparaît derrière d'autres instruments qui l'ont rendu pratiquement hors d'usage. Donc, de l'époque achéenne à la guerre de 1914, le cheval a effectivement été quelque chose d'absolument essentiel à ce commerce interhumain qui s'appelle la guerre.

Qu'il ait été de ce fait l'image centrale de certaines conceptions de l'histoire que nous pouvons réunir sous la rubrique de l'histoire-bataille, est un phénomène dont nous sommes assez portés, pour autant que cette période est révolue, à percevoir le caractère signifiant, qui a été décanté à mesure que progressait la discipline historique. En fin de compte, toute une histoire se résume à cette image, qui nous apparaît futile à la lumière de l'histoire drôle. L'indication de sens qu'elle recèle comporte qu'après tout, il n'y a pas tellement besoin de se tourmenter à propos de la bataille, ni de Marengo, ni de Fontenoy, peut-être un peu plus justement à propos de celle de Trafalgar.

Bien entendu, tout cela n'est pas dans l'histoire. Il ne s'agit pas d'en tirer une sagesse quelconque concernant l'enseignement de l'Histoire. Mais sans enseigner, elle indique que le pas-de-sens va dans le sens d'une réduction de la valeur, d'une exorcisation de l'élément fascinant.

Dans quel sens cette histoire agit-elle ? Et dans quel sens nous satisfait-elle, nous fait-elle plaisir?

L'introduction du signifiant dans nos significations laisse une marge qui fait que nous en restons serfs. Quelque chose nous échappe au-delà des liaisons que la chaîne du signifiant entretient pour nous. Le seul fait que la monodie répétée qui apparaît dès le début de l'histoire, à savoir *Des morts*

Des blessés !, nous fasse rire, indique assez bien à quel point nous est refusé l'accès de la réalité, dès lors que nous la pénétrons par le biais du signifiant.

Cette histoire nous servira simplement en cette occasion de repère. Freud souligne que dès qu'il s'agit de la transmission du mot d'esprit et de la satisfaction qu'il peut apporter, trois personnes sont toujours enjeu. Le comique peut se contenter d'un jeu à deux, dans le mot d'esprit il y en a trois. L'Autre qui est le deuxième est situé en des endroits différents. Il est tantôt le second dans l'histoire, sans que l'on sache, et que l'on ait même besoin de savoir, si c'est l'écolier ou l'examinateur. Il est aussi bien vous, pendant que je vous le raconte.

Il faut en effet que, durant la première partie, vous vous laissiez un peu mener en bateau. L'histoire sollicite d'abord vos sympathies diverses, soit pour le candidat, soit pour, l'examinateur, et elle vous fascine ou vous met dans une attitude d'opposition, encore qu'à vrai dire, dans cette histoire-ci, ce n'est pas tant notre opposition qui est recherchée qu'une certaine captivation dans le jeu où le candidat est aux prises avec l'examinateur, et où celui-ci va le surprendre. Le même jeu est également ébauché dans des histoires autrement tendancieuses, de type grivois ou sexuel. En fait, il ne s'agit pas tant de détourner ce qu'il y a en vous de résistance ou de répugnance, que de commencer au contraire à le mettre en action. Bien loin d'éteindre ce qui en vous peut faire objection, si une bonne histoire va être grivoise, quelque chose déjà dans son début vous indiquera que nous allons être sur ce terrain. Vous vous préparez alors, soit à consentir, soit à résister, mais assurément quelque chose en vous se pose sur le plan duel. C'est ainsi qu'ici, vous vous laissez prendre au côté prestige et parade qu'annoncent le registre et l'ordre de l'histoire.

Bien entendu, ce qui survient d'inattendu à la fin se place toujours sur le plan du langage. Le côté jeu de mots est ici beaucoup plus loin poussé, et même tellement décomposé que nous voyons, d'une part, un signifiant pur, le cheval dans l'occasion, et, d'autre part, l'élément jeu de signifiants, qui se présente sous la forme d'un cliché qu'il est beaucoup plus difficile de retrouver, mais dont il est néanmoins évident qu'il n'y a rien d'autre que cela dans l'histoire. Ce qui vous surprend, c'est l'équivoque fondamentale, le passage d'un sens à un autre par l'intermédiaire d'un support signifiant, comme l'indiquent assez les exemples que j'ai donnés antérieurement. Il y a là un trou, qui vous fait atteindre l'étape où c'est comme mot d'esprit que vous frappe ce qui vous est communiqué.

En règle générale, vous êtes toujours frappé ailleurs que dans l'endroit où d'abord a été attirée et leurrée votre attention - ou votre assentiment, ou votre opposition - et ce, quels que soient les effets en jeu, effets de non-sens, effets de comique, effets de participation grivoise à une narration sexuellement excitante. Disons que ce jeu duel n'est jamais qu'une

préparation, qui permet de se répartir en deux pôles opposés à ce qu'il y a toujours d'imaginaire, de réfléchi, de sympathisant dans la communication, à la mise enjeu d'une certaine tendance où le sujet est la seconde personne. Ce n'est que le support de l'histoire. De même, tout ce qui attire l'attention du sujet, tout ce qui est éveillé au niveau de sa conscience, n'est que la base destinée à permettre de passer sur un autre plan, qui se présente toujours comme plus ou moins énigmatique. Là vient la surprise, et c'est en cela que nous nous trouvons alors au niveau de l'inconscient.

Puisque ce dont il s'agit est toujours lié au mécanisme comme tel du langage, sur un plan où l'Autre cherche et est cherché, où l'Autre est rejoint, où l'Autre est visé, où l'Autre est atteint dans le trait d'esprit comment donc définir cet Autre?

3

Arrêtons-nous un instant à notre schéma, pour dire des choses très simples et des vérités premières.

On peut faire de ce schéma une grille ou une trame où repérer essentiellement les éléments signifiants comme tels. Quand nous prenons les divers modes ou formes à partir de quoi établir des classifications du trait d'esprit, nous nous trouvons amenés à des énumérations comme celle-ci - le jeu de mots, le calembour à proprement parler, le jeu de mots par transposition ou déplacement de sens, le trait d'esprit par transposition ou déplacement de sens, le trait d'esprit par la petite modification dans un mot qui suffit à éclairer quelque chose et à faire surgir une dimension inattendue. Quels que soient les éléments classificatoires choisis, nous tendons avec Freud à les réduire à des termes s'inscrivant dans le registre du signifiant. Imaginons dès lors une machine.

La machine est située quelque part en A ou en M. Elle reçoit des données venant des deux côtés. Elle est en mesure de décomposer les voies d'accès par où s'accomplissent aussi bien la formation du terme *famillionnaire* que le passage du Veau d'or au veau de boucherie. Supposons-la suffisamment complexe pour faire l'analyse exhaustive des éléments de signifiant. Sera-t-elle capable d'accuser le coup, et d'authentifier comme tel un trait d'esprit? De calculer et de répondre - *Ceci est un trait d'esprit?* C'est-à-dire d'entériner le message par rapport au code, comme il convient pour que nous soyons dans les limites, au moins possibles, de ce qui s'appelle un trait d'esprit?

Cette imagination n'est ici produite qu'à titre purement humoristique,

et il n'en est pas question, la chose va de soi. Mais qu'est-ce à dire? Suffit-il de dire qu'il faut que nous ayons en face de nous un homme? Cela peut aller de soi, et nous en serons très contents. Dire cela correspond à peu près, en masse, à l'expérience. Mais étant donné que pour nous il existe l'inconscient avec son énigme, *un homme* est une réponse qu'il nous faut décomposer.

Nous commencerons par dire qu'il nous faut en face de nous un sujet réel. C'est en effet dans le sens, la direction de sens, que joue son rôle le trait d'esprit. Or ce sens, comme nous l'avons déjà indiqué, ne peut être conçu que par rapport à l'interaction d'un signifiant et d'un besoin. Donc, l'absence de la dimension du besoin pour une machine fait objection et obstacle à ce que d'aucune façon elle entérine le mot d'esprit.

Pouvons-nous dire pour autant que ce sujet réel doit avoir des besoins homogènes aux nôtres? Il n'est pas forcément indiqué de poser cette exigence dès le départ de notre démarche. En effet, le besoin n'est nulle part désigné dans le trait d'esprit. Le trait d'esprit pointe au contraire la distance qu'il y a entre le besoin et ce qui est mis enjeu dans un discours. Ce qui est articulé dans un discours nous porte, de ce fait même, à une série de réactions qui est à une distance infinie par rapport à ce qui est à proprement parler le besoin.

Voici donc une première définition - il faut que ce sujet soit un sujet réel. Dieu, animal ou homme? Nous n'en savons rien.

Ce que je dis est si vrai que les histoires de surnaturel, qui n'existent pas pour rien dans le folklore humain, ne laissent pas du tout exclu que l'on puisse faire de l'esprit avec fée ou diable, soit avec un sujet posé comme ayant des rapports tout à fait différents dans son réel que ceux que précisent les besoins humains. Vous me direz assurément que ces êtres verbaux, de pensée, sont tout de même plus ou moins tissés d'images humaines. Je n'en disconviens pas, et c'est bien de cela qu'il s'agit. En effet, nous nous trouvons entre les deux termes suivants. D'abord, avoir affaire à un sujet réel, c'est-à-dire à un vivant. D'autre part, que ce vivant entende le langage, et bien plus, possède un stock de ce qui s'échange verbalement - usages, emplois, locutions, termes - sans quoi il ne serait d'aucune façon question que nous entrions avec lui en communication par le langage.

Qu'est-ce que le trait d'esprit nous suggère et nous fait en quelque sorte toucher?

Rappelons que les images se présentent dans l'économie humaine dans un état de déconnexion, avec une apparente liberté entre elles, qui permet toutes ces coalescences, ces échanges, ces condensations, ces déplacements,

cette jonglerie que nous voyons au principe de tant de manifestations qui font à la fois la richesse et l'hétérogénéité du monde humain par rapport au réel biologique. Dans la perspective analytique, nous inscrivons très souvent cette liberté des images dans un système de référence qui nous conduit à la considérer comme conditionnée par une certaine lésion première de l'interrelation de l'homme et de son entourage, que nous avons tenté de désigner dans la prématuration de la naissance, et qui fait que c'est à travers l'image de l'autre que l'homme trouve l'unification de ses mouvements même les plus élémentaires. Que ce soit de là ou que ce soit d'ailleurs que cela parte, ce qu'il y a de certain, c'est que ces images, dans leur état d'anarchie caractéristique dans l'ordre humain, l'espèce humaine, sont agies, prises, utilisées par le maniement signifiant. C'est à ce titre qu'elles passent dans ce qui est enjeu dans le trait d'esprit.

Ce qui est en jeu dans le trait d'esprit, ce sont ces images en tant qu'elles sont devenues des éléments signifiants plus ou moins usuels, et plus ou moins entérinés dans ce que j'ai appelé le trésor métonymique. Ce trésor, l'Autre l'a. Il est supposé connaître la multiplicité des combinaisons signifiantes, d'ailleurs tout à fait abrégées, élidées, disons même purifiées quant à la signification. Toutes les implications métaphoriques sont d'ores et déjà empilées et comprimées dans le langage. Il s'agit de tout ce que le langage porte en lui, qui se manifeste dans les temps de création significative, et qui est déjà là à l'état non actif, latent. C'est cela que j'invoque dans le trait d'esprit, c'est cela que je cherche à éveiller dans l'Autre, et dont je lui confie en quelque sorte le support. Pour tout dire, je ne m'adresse à lui que pour autant que ce que je fais entrer en jeu dans mon trait d'esprit, je le suppose déjà reposer en lui.

Prenons un des exemples de Freud. Il s'agit du mot d'un homme d'esprit célèbre de la société de Vienne, à propos d'un mauvais écrivain qui inonde les journaux de ses productions oiseuses et interminables sur Napoléon et les Napoléonides. Cet écrivain ayant une particularité physique, celle d'être roux, l'homme d'esprit l'épingle du mot *rote Fadian,* qui signifie qu'il est roux et qu'il dit des fadaises, *rouquin filandreux* a-t-on traduit en français.

Ce qui fait le sel de cette histoire, c'est la référence au fil rouge, *roter Faden,* métaphore elle-même poétique que, comme vous le savez, Goethe a empruntée à une pratique de la marine anglaise. Ce fil rouge permet en effet de reconnaître le moindre petit bout de cordage, fût-il dérobé, et surtout s'il est dérobé, des vaisseaux de Sa Majesté britannique, au temps où la marine à voiles faisait un grand usage de cordages. Ce fil rouge authentifie absolument l'appartenance de ce matériel. Cette métaphore

est certes plus célèbre pour les sujets germanophones qu'elle ne peut l'être pour nous-mêmes, mais je suppose qu'un assez grand nombre d'entre vous ont eu vent, au moins par cette citation, et peut-être même sans le savoir, de ce passage des *Affinités électives*. C'est dans le jeu entre le fil rouge et le personnage filandreux qui dit des fadeurs, qu'est logée cette réplique bien dans le style de l'époque, qui a pu faire beaucoup rire à un certain moment et dans un certain contexte - que l'on appellera à tort ou à raison culturel. Voilà ce qui fait qu'une chose passe pour une pointe réussie, pour un trait d'esprit. C'est là que je vais en venir.

Freud nous dit en l'occasion qu'à l'abri du trait d'esprit quelque chose s'est satisfait, qui est la tendance agressive du sujet. Sinon, elle ne se manifesterait pas. Il ne se serait pas permis de parler aussi grossièrement d'un confrère en littérature. La chose n'est possible qu'à l'abri du trait d'esprit. Ce n'est qu'une des faces de la question, mais il est clair qu'il y a une très grande différence entre proférer purement et simplement une injure et s'exprimer dans ce registre, car s'exprimer dans ce registre, c'est faire appel chez l'Autre à toutes sortes de choses qui sont supposées être de son usage, de son code le plus courant.

C'est pour vous en donner la perspective que j'ai pris cet exemple, emprunté à un moment spécial de l'histoire de la société de Vienne. Dans ce contexte, la référence au fil rouge goethéen est en effet immédiatement accessible à tout le monde, et jusqu'à un certain point elle flatte en chacun le désir de reconnaissance en s'offrant là comme un symbole commun dont tout le monde sait de quoi il s'agit.

Quelque chose d'autre est encore indiqué dans la direction de ce mot d'esprit, qui ne met pas seulement en cause le personnage ridiculisé, mais aussi bien une valeur très particulière d'ordre culturel. Comme Freud le souligne, l'essayiste qui prend l'histoire sous l'angle anecdotique, a l'habitude d'y mettre des thèmes de fond où n'apparaissent que trop l'insuffisance de l'auteur, la pauvreté de ses catégories, voire la fatigue de sa plume. Bref, c'est tout un style filandreux à la limite de l'histoire qui est ici visé, et dont les productions encombrent les revues de l'époque. Sans doute cette direction assez caractérisée dans ce mot d'esprit, ne s'achèvet-elle pas, ne trouve-t-elle pas son terme, mais c'est pourtant ce qui donne à ce mot sa portée et sa valeur.

Nous voici donc en position de dire que, loin que le sujet en face de nous doive être un vivant réel, cet Autre est essentiellement un lieu symbolique.

L'Autre est justement le lieu du trésor, disons de ces phrases, voire même de ces idées reçues sans lesquelles le trait d'esprit ne peut pas

prendre sa valeur et sa portée. Mais observons qu'en même temps ce n'est pas en lui, qu'est visé quoi que ce soit de précisément accentué comme signification. Au contraire, ce trésor commun de catégories présente un caractère que nous pouvons appeler abstrait. Je fais ici allusion très précisément à cet élément de transmission qui fait qu'il y a là quelque chose qui, d'une certaine façon, est supra-individuel, et qui se relie par une communauté absolument indéniable à tout ce qui se préparait depuis l'origine de la culture. Ce à quoi l'on s'adresse quand on vise le sujet au niveau des équivoques du signifiant, a, si l'on peut dire, un caractère singulièrement immortel. C'est vraiment l'autre terme de la question.

La question de savoir qui est l'Autre se pose entre deux pôles. Cet Autre, il nous faut qu'il soit bien réel, que ce soit un être vivant, de chair, encore que ce ne soit tout de même pas sa chair que je provoque. Mais d'autre part, il y a là aussi quelque chose de quasi anonyme, qui est présent dans ce à quoi je me réfère pour l'atteindre et pour susciter son plaisir en même temps que le mien.

Quel est le ressort qui est là entre les deux, entre ce réel et ce symbolique? C'est la fonction de l'Autre. C'est elle qui est, à proprement parler, mise enjeu. Assurément, j'en ai dit assez pour poser que cet Autre, c'est bien l'Autre comme lieu du signifiant, mais de ce lieu du signifiant je ne fais surgir qu'une direction de sens, qu'un pas-de-sens, où est véritablement, et au dernier terme, le ressort actif.

Nous pouvons dire que le trait d'esprit se présente ici comme une auberge espagnole. Ou plus exactement, c'est le contraire, car dans une auberge espagnole il faut apporter son manger, on y trouve le vin, alors qu'ici, c'est moi qui dois apporter le vin de la parole, car je ne le trouverais pas là, même si je consommais - image plus ou moins bouffonne et comique - mon adversaire.

Le vin de la parole est toujours là dans tout ce que je dis. D'habitude, le trait d'esprit est là ambiant dans tout ce que je suis en train de raconter dès lors que je parle, car je parle forcément dans le double registre de la métonymie et de la métaphore. Le peu-de-sens et le pas-de-sens sont tout le temps en train de s'entrecroiser, à la façon dont se croisent et se décroisent ces mille navettes dont parle Freud dans la *Traumdeutung*. Mais aussi, ce vin de la parole, d'habitude il se répand dans le sable. Ce qui se produit entre moi et l'Autre lors du trait d'esprit, est comme une communion toute spéciale entre le peu-de-sens et le pas-de-sens. Sans doute est-elle plus spécifiquement humanisante qu'aucune autre, mais si elle est humanisante, c'est précisément que nous partons d'un niveau qui, des deux côtés, est très inhumain.

Si à cette communion j'invite l'Autre, c'est que j'ai d'autant plus besoin de son concours qu'il en est lui-même le vase ou le Graal. Ce Graal est vide. Je veux dire que je ne m'adresse en l'Autre à rien qui soit spécifié, à rien qui nous unisse dans une communion, quelle qu'elle soit, qui tendrait à un quelconque accord de désir ou de jugement. C'est uniquement une forme.

Par quoi cette forme est-elle constituée ? Par ce dont il s'agit toujours à propos du trait d'esprit, et qui dans Freud s'appelle les inhibitions. Ce n'est pas pour rien que, dans la préparation de mon trait d'esprit, j'évoque quelque chose qui tend chez l'Autre à le solidifier dans une certaine direction. Ce n'est encore qu'une coque par rapport à quelque chose de plus profond qui est lié à ce stock des métonymies sans lequel je ne peux dans cet ordre absolument rien communiquer à l'Autre.

En d'autres termes, pour que mon trait d'esprit fasse rire l'Autre, il faut, comme quelque part le dit Bergson, et c'est la seule chose bonne qu'il y ait dans *Le Rire* - qu'il soit de la paroisse.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Le terme même de paroisse ne sera pas peu pour nous aider à progresser dans la compréhension de ce dont il s'agit. Je ne sais si vous connaissez l'origine du mot *paroisse.* C'est bien singulier, mais depuis que les étymologues se sont penchés dessus, ils n'ont jamais pu savoir par quel miracle une chose qui était au départ *parodia* - à savoir les gens qui ne sont pas de la maison, je veux dire la maison de la terre, qui sont d'un autre monde, qui ont leur racine dans un autre monde, les chrétiens nommément, car le terme est apparu avec le christianisme - s'est, si l'on peut dire, métaphorisée par un autre terme qui a inscrit son élément signifiant dans un *khi* qui se retrouve dans la *parrocchia* italienne, à savoir le *parokos* en grec, c'est-à-dire le pourvoyeur, l'intendant à qui les fonctionnaires de l'Empire savaient devoir s'adresser pour qu'on leur procure à peu près tout ce qu'un fonctionnaire de l'Empire pouvait désirer, et dans les temps si bénis de la paix romaine, cela pouvait aller très loin.

Nous voici donc au niveau désigné par ce terme ambigu de la paroisse, qui met bien en valeur la limitation du champ où agit un trait d'esprit. Vous voyez bien que tous les traits d'esprit ne font pas le même effet partout et tout le temps, puisque celui du fil rouge ne vous a fait qu'un faible effet à côté de l'histoire du candidat de tout à l'heure. Tels que vous êtes ici constitués comme public, il était tout à fait naturel qu'une chose aussi de la paroisse que le baccalauréat ou n'importe quel examen soit bien de nature à servir de contenant à ce qui avait à être véhiculé, à savoir une direction de sens. Sans doute, pour autant qu'elle n'en atteint

aucun, cette direction n'est que la distance qui reste toujours entre tout sens réalisé et ce que je pourrais appeler un idéal plein-sens.

J'ajouterai un jeu de mots de plus. La façon dont se constitue cet Autre au niveau du trait d'esprit, c'est ce que nous connaissons par l'usage de Freud, qui l'appelle *censure,* et qui porte sur le *sens.* L'Autre se constitue comme un filtre qui met ordre et obstacle à ce qui peut être reçu ou simplement entendu. Il y a des choses qui ne peuvent pas être entendues, ou qui habituellement ne sont plus jamais entendues, et que le mot d'esprit cherche à faire entendre quelque part, en écho. Pour les faire entendre en écho, il se sert justement de ce qui y fait obstacle, comme de je ne sais quelle concavité réflectrice. C'est déjà à cette métaphore que j'étais arrivé tout à l'heure, à l'intérieur de laquelle quelque chose résiste, quelque chose qui est entièrement fait d'une série de cristallisations imaginaires chez le sujet.

Nous ne sommes pas surpris de voir les choses se produire à ce niveau. Le petit autre, pour appeler les choses par leur nom, participe à la possibilité du trait d'esprit, mais c'est à l'intérieur de la résistance du sujet - que pour une fois, et c'est pour nous fort instructif, je cherche plutôt à susciter - que va se faire entendre quelque chose qui retentit beaucoup plus loin, et qui fait que le trait d'esprit va directement résonner dans l'inconscient.

11 DÉCEMBRE 1957

VII

UNE FEMME DE NON-RECEVOIR

La duplication du graphe
Le rire, phénomène imaginaire
Un Autre tout à soi
Le retour de la jouissance chez Aristophane
L'amour comique

La dernière fois, je vous ai parlé du Graal. C'est vous le Graal, que je solidifie par toutes sortes de mises en éveil de vos contradictions, aux fins de vous faire authentifier en esprit, si j'ose m'exprimer ainsi, que je vous envoie le message. L'essentiel de ce Graal consiste dans ses défauts mêmes.

Comme il convient toujours de revenir un peu même sur ce qui est le mieux compris, je vais tâcher de matérialiser sur le tableau ce que je vous ai dit la dernière fois.

1

Ce que je vous ai dit la dernière fois concernait l'Autre, ce sacré Autre qui, dans la communication du Witz, viendra compléter - d'une certaine façon, combler - la béance que constitue l'insolubilité du désir. On peut dire que le Witz restitue sa jouissance à la demande essentiellement insatisfaite, sous le double aspect, d'ailleurs identique, de la surprise et du plaisir - le plaisir de la surprise et la surprise du plaisir.

J'ai insisté la dernière fois sur le procédé de l'immobilisation de l'Autre et de la formation de ce que j'ai appelé le Graal vide. C'est ce qui se représente dans Freud dans ce qu'il appelle *la façade* du mot d'esprit. Elle détourne l'attention de l'Autre du chemin par où va passer le mot d'esprit, elle fixe l'inhibition quelque part pour laisser libre ailleurs le chemin par où va passer la parole spirituelle.

Voici donc à peu près comment les choses se schématiseraient. Le chemin se trace de la parole ici condensée en message à l'Autre à qui elle

s'adresse. C'est l'achoppement, la béance, le défaut, du message qui est authentifié par l'Autre comme mot d'esprit, mais par là restitué au sujet lui-même, comme constituant le complément indispensable du désir propre du mot d'esprit.

Voici donc le schéma qui nous sert habituellement. Voici l'Autre, le message, le je, l'objet métonymique. Ce sont des points déjà franchis, que nous allons supposer connus de vous. L'Autre est indispensable au bouclage que constitue le discours en tant qu'il arrive au message en état de satisfaire, au moins symboliquement, le caractère fondamentalement insoluble de la demande comme telle. Ce circuit est l'authentification par l'Autre de ce qui est en somme une allusion au fait que rien de la demande, dès lors que l'homme est entré dans le monde symbolique, ne peut être atteint, sinon par une succession infinie de pas-de-sens. L'homme, nouvel Achille à la poursuite d'une autre tortue, est voué, en raison de la prise de son désir dans le mécanisme du langage, à cette infinie approche jamais satisfaite, liée au mécanisme même du désir, que nous appellerons simplement la discursivité.

Si cet Autre est essentiel au dernier pas symboliquement satisfaisant, constituant un moment instantané, celui du mot d'esprit quand il passe, il convient tout de même de nous souvenir que cet Autre, lui aussi, existe. Il existe à la manière de celui que nous appelons le sujet, qui est quelque part circulant comme le furet. Ne vous imaginez pas que le sujet soit au départ du besoin - le besoin, ce n'est pas encore le sujet. Alors, où est-il? Peut-être en dirons-nous plus long aujourd'hui.

Le sujet, c'est tout le système, et peut-être quelque chose qui s'achève dans ce système. L'Autre est pareil, il est construit de la même façon, et c'est bien pour cela qu'il peut prendre le relais de mon discours.

Je vais rencontrer quelques conditions spéciales qui ne doivent pas manquer d'y être représentables, si mon schéma peut servir à quelque chose. Ces conditions sont celles que nous avons dites la dernière fois. Notons bien les directions sur les segments. Voici les vecteurs partant du je vers l'objet et vers l'Autre, les vecteurs partant du message vers l'Autre et vers l'objet, car il y a un très grand rapport de symétrie entre le mes sage et le je, et le même encore centrifuge, et le même centripète entre l'Autre en tant que tel, en tant que lieu du trésor des métonymies, et puis cet objet métonymique lui-même, en tant qu'il est constitué dans le système des métonymies.

Que vous ai-je expliqué la dernière fois à propos de ce que j'ai appelé la préparation du mot d'esprit? La meilleure est quelquefois de n'en pas faire - mais il est clair qu'il n'est pas mauvais d'en faire. Nous n'avons

qu'à nous souvenir de ce qui s'est passé quand je n'en ai pas fait - il est arrivé que vous êtes restés le bec dans l'eau. Une chose aussi simple que le At que je vous ai raconté un jour, semble avoir laissé certains déconcertés. Si j'avais fait une préparation sur les attitudes réciproques du petit comte et de la jeune fille bien élevée, vous auriez peut-être été assez émoustillés pour que At ait plus facilement franchi quelque chose. Comme vous y mettiez beaucoup d'attention, une partie d'entre vous a mis un certain temps à comprendre. Par contre, l'histoire du cheval de la dernière fois vous a beaucoup plus facilement fait rigoler, parce qu'elle comporte une longue préparation, et pendant que vous étiez en train de bien vous esbaudir sur les propos de l'examiné qui vous paraissaient marqués de la puissante insolence résidant au fond de l'ignorance, vous vous êtes trouvés assez disposés à voir entrer le cheval volant qui termine l'histoire et lui donne vraiment son sel.

Ce que je produis avec cette préparation, c'est l'Autre. C'est assurément ce qui s'appelle dans Freud *Hemmung,* inhibition. Il s'agit simplement de cette opposition qui est la base fondamentale de la relation duelle, et qui était ici faite de tout ce que vous pouvez opposer d'objections à ce que je présentais comme objet. C'est bien naturel, vous vous mettiez en état d'en supporter le choc, l'approche, la pression. Ce qui s'organise ainsi est ce que l'on appelle habituellement *défense,* qui est la force la plus élémentaire. C'est bien ce dont il s'agit dans ces préludes qui peuvent être faits de mille façons. Le non-sens y joue quelquefois un rôle de prélude, à titre de provocation attirant le regard mental dans une certaine direction. C'est un leurre dans cette sorte de corrida. Quelquefois c'est le comique, quelquefois l'obscène.

En fait, ce à quoi il s'agit d'accommoder l'Autre, c'est à un objet. Disons qu'en sens contraire de la métonymie de mon discours, il s'agit d'obtenir une certaine fixation de l'Autre en tant que lui-même discourant sur un certain objet métonymique. D'une certaine façon, c'est n'importe lequel. Il n'est pas du tout obligé que cela ait le moindre rapport avec mes inhibitions propres. Peu importe, tout est bon pourvu qu'un certain objet à ce moment-là occupe l'Autre. C'est ce que je vous ai expliqué la dernière fois en vous parlant de la solidification imaginaire de l'Autre, qui est la position première permettant le passage du mot d'esprit.

Il nous faut donc placer sur notre schéma l'homologue du rapport à l'objet au niveau de l'Autre, que nous prenons ici comme sujet, ce pourquoi je vous fais un autre système, que je dessine en bleu. Je trace (homologue de la ligne que nous appelons β, β', rapport du je à l'objet métonymique pour le premier sujet. Nous indiquons ainsi la superposition du système de l'Autre sujet par rapport au système du premier.

Pour que le relais soit donné de l'Autre vers le message qui authentifie le mot d'esprit comme tel, il s'agit que le relais soit pris dans son propre système de signifiants, c'est-à-dire que, si je puis dire, le problème lui soit renvoyé, de telle sorte que lui-même, dans son système, authentifie le message comme mot d'esprit.

En d'autres termes, mon γ α suppose inscrit un γ' α' parallèle, ce qui est exactement porté sur le schéma. Une nécessité inhérente au mot d'esprit lui donne une perspective théorique de reproduction à (infini, étant donné que la bonne histoire est faite pour être racontée, qu'elle n'est complète qu'une fois racontée et que les autres en ont ri. Le plaisir même de la raconter inclut le fait que les autres pourront à leur tour la mettre à l'épreuve sur d'autres.

S'il n'y a aucun rapport nécessaire entre ce que je dois évoquer chez l'Autre de captivation métonymique pour laisser le passage libre à la parole spirituelle et celle-ci, il y a par contre nécessairement un rapport entre les systèmes des deux sujets. Cela est rendu suffisamment évident sur le schéma par le rapport qu'il y a entre la chaîne signifiante telle qu'elle s'organise chez l'Autre, celle qui va ici de δ "' en δ", et celle qui va

de δ’ en δ. Il doit y avoir un rapport, et c'est ce que j'ai exprimé la dernière fois en disant que l'Autre doit être de la paroisse. Il n'est pas suffisant qu'il comprenne en gros le finançais, quoique ce soit déjà une première façon d'être de la paroisse. Si je fais un mot d'esprit en français, pour qu'il passe et réussisse, il y a bien d'autres choses supposées connues auxquelles l'Autre doit participer.

Voilà donc représentées sur le schéma deux conditions que nous pourrions écrire ainsi. Le β" β"' désigne une certaine inhibition provoquée chez l'Autre. Là, je fais un signe fait de deux petites flèches en sens inverse l'une de l'autre, qui sont égales et de sens opposé à ma métonymie, c'est-à-dire à γ α. Par contre, il y a une sorte de parallélisme entre γ α et γ' α', ce qui peut s'exprimer en disant que γ α peut trouver son homologation, ce que nous avons marqué en mettant un esprit rude entre parenthèses dans le α’ γ’. L'Autre l'homologue comme message et l'authentifie comme mot d'esprit.

Voilà qui au moins a l'avantage de fixer les idées en les visualisant, puisque c'est là un des organes mentaux les plus familiers à l'intellectuel. Cela vous visualise ce que je voulais dire quand je vous parlais la dernière fois des conditions subjectives du succès du mot d'esprit, à savoir ce qu'il exige de l'autre imaginaire pour que, à l'intérieur de la coupe que présente cet autre imaginaire, l'Autre symbolique l'entende.

Je laisse aux esprits ingénieux le soin de rapprocher cela de ce que, chose curieuse, j'ai pu dire autrefois dans une métaphore, alors que je m'occupais surtout des images imaginaires, et des conditions d'apparition de l'unité imaginaire dans une certaine réflexion organique. Je devais bien avoir une raison pour me servir presque du même schéma formel quand j'utilisais l'image du miroir concave à propos du narcissisme. Mais nous ne nous engagerons pas dans un rapprochement qui ne saurait être que forcé, encore qu'il puisse être suggestif.

Nous allons faire maintenant un petit usage supplémentaire de ce schéma, car quel que soit l'intérêt de vous avoir rappelé ainsi le sens de ce que j'ai dit la dernière fois, ce serait assez court si cela ne devait pas nous porter plus loin.

Le schéma initial dont nous nous servons depuis le début de l'année se transforme donc par le développement que nous donnons à la formule de l'Autre comme sujet. Nous avons ici γ α pour le sujet, et β β' pour la relation à l'objet métonymique. Au-delà, à l'échelon suivant, se reproduit cette même disposition, qui fait que l'Autre a lui aussi une relation à l'objet métonymique, β" β"', tandis que γ α devient ici γ' α', et ainsi de suite indéfiniment. La dernière boucle, celle par laquelle passe le retour

du besoin vers la satisfaction indéfiniment différée, doit se faire à travers tout le circuit des Autres, avant de revenir ici à son point terminal chez le sujet.

2

Nous aurons tout à l'heure à réutiliser ce schéma. Arrêtons-nous pour l'instant à un cas particulier que Freud envisage tout de suite après avoir donné son analyse des mécanismes du mot d'esprit, dont ceci n'est que le commentaire. Il parle de ce qu'il appelle les mobiles sociaux du mot d'esprit, et de là il va au problème du comique.

C'est ce que nous allons essayer d'aborder aujourd'hui, sans l'épuiser. Freud dit expressément qu'il ne l'aborde que sous l'angle du mot d'esprit, car il y a là un domaine bien trop vaste pour qu'il puisse même songer à s'y engager, au moins à partir de son expérience. Pour s'introduire à l'analyse du comique, Freud met au premier plan ce qui, dans le comique, est le plus proche du mot d'esprit. Il est frappant qu'avec la sûreté d'orientation et de touche qui est la sienne, ce qu'il nous présente comme étant le plus proche du mot d'esprit est très précisément ce qui au premier abord pourrait paraître le plus éloigné du spirituel, à savoir le naïf.

Le naïf, nous dit-il, est fondé sur l'ignorance, et tout naturellement il en donne des exemples empruntés aux enfants. Je vous ai déjà évoqué ici la scène des enfants qui ont monté à l'usage des adultes toute une petite historiette fort jolie. Un couple se sépare, le mari allant chercher fortune. Il revient au bout de quelques années, ayant réussi à trouver la richesse, et à son retour la femme l'accueille en lui disant - *Tu vois*, *je me suis conduite magnifiquement, moi non plus je n'ai pas perdu mon temps pendant ton absence,* et elle ouvre le rideau sur une rangée de dix poupées. C'est comme une petite scène de marionnettes. Les enfants sont étonnés, peut-être simplement surpris - ils en savent peut-être plus long qu'on ne croit - par le rire qui éclate chez les adultes du public.

Voilà le type du mot d'esprit naïf tel que Freud nous le présente. Il nous le donne encore sous une forme plus proche techniquement des procédés du langage, dans l'histoire de la petite fille qui propose pour son frère qui a un peu mal au ventre, une *Medizin.* Ayant entendu parler pour elle d'une *Bubizin,* comme *Mädi* désigne les petites filles, et *Bubi* les petits garçons, elle pense que s'il y a une *Medizin* pour les petites filles, il doit y avoir aussi une *Bubizin* pour les petits garçons. C'est encore une histoire

qui, à condition qu'on en ait la clef, c'est-à-dire que l'on comprenne l'allemand, peut être facilement présentée sur le plan du spirituel.

Encore que la référence à l'enfant ne soit pas hors de saison, l'essentiel n'est pas là, mais dans un trait dont nous ne dirons pas que c'est celui de l'ignorance, mais que Freud définit très spécialement, et dont il souligne le caractère facilement supplétif dans le mécanisme du mot d'esprit. Ce qui nous plaît là-dedans, dit Freud, et qui joue précisément le même rôle que ce que j'ai appelé tout à l'heure fascination ou captivation métonymique, c'est que nous sentons qu'il n'y a pas du tout d'inhibition chez celui qui parle. C'est cette absence d'inhibition qui nous permet de faire passer chez l'Autre à qui nous le racontons, et qui est déjà lui-même fasciné par cette absence d'inhibition, l'essentiel du mot d'esprit, à savoir cet au-delà qu'il évoque. Ici, chez l'enfant, dans les cas que nous venons d'évoquer, l'essentiel ne consiste pas dans la drôlerie, mais dans l'évocation de ce temps de l'enfance où le rapport au langage est si proche qu'il nous évoque par là directement le rapport du langage au désir qui constitue la satisfaction propre du mot d'esprit.

Nous allons prendre un autre exemple emprunté à l'adulte, que je crois avoir déjà cité à un moment donné. Un de mes patients, qui ne se distinguait pas d'ordinaire par des circonvolutions très poussées, me racontait une de ces histoires un peu tristes comme il lui en arrivait assez souvent. Il avait donné rendez-vous à une petite femme rencontrée dans ses pérégrinations, et comme cela lui arrivait souvent, ladite lui avait tout simplement posé un lapin. Il conclut son histoire -*J'ai bien compris, une fois de plus, que c'était là une femme de non-recevoir*.

Il ne faisait pas un mot d'esprit, il croyait l'expression reçue, il disait quelque chose de fort innocent, qui a pourtant bien son caractère piquant, et qui satisfait chez nous quelque chose qui va bien au-delà de l'appréhension comique du personnage dans sa déception.

Si cette histoire évoque chez nous, ce qui est tout à fait douteux, un sentiment de supériorité, elle est assurément bien inférieure dans cette note. Je fais ici allusion à un des mécanismes qu'on a souvent indûment promu au principe du phénomène du comique, c'est à savoir le sentiment d'être supérieur à l'autre. Cela est tout à fait critiquable. Encore que ce soit un fort grand esprit qui ait essayé d'ébaucher le mécanisme comique dans ce sens, à savoir Lipps, il est tout à fait réfutable que ce soit là le plaisir essentiel du comique. S'il y a quelqu'un dans l'occasion qui garde toute sa supériorité, c'est bien notre personnage, qui trouve dans cette occasion matière à motiver une déception qui est bien loin d'entamer son inébranlable confiance en lui-même. Si quelque supériorité

s'ébauche à propos de cette histoire, c'est bien plutôt un leurre. Tout vous engage un instant dans ce mirage que constitue la façon dont vous posez, ou dont vous vous posez celui qui raconte l'histoire, mais ce qui se passe va bien au-delà.

En effet, derrière le terme de *femme de non-recevoir*, ce qui se dessine, c'est le caractère fondamentalement décevant en lui-même de toute approche du désir, bien au-delà de la satisfaction de telle approche particulière. Ce qui nous amuse là, c'est la satisfaction que trouve dans sa déception même le sujet qui a laissé échapper ce mot innocent. Sa déception, il la trouve suffisamment expliquée par une locution qu'il croit être la locution reçue, la métonymie toute faite pour de pareilles occasions. En d'autres termes, sa déception il la retrouve dans le chapeau haut de forme sous la forme d'un lapin de peluche qu'il croit être le lapin bien vivant de l'explication valable, et qui est en fait bel et bien imaginaire. Ce lapin qui constitue sa déception même, il sera toujours prêt à le voir se présenter à nouveau, inébranlé et constant, sans autrement s'en affecter, chaque fois qu'il s'approchera de l'objet de son mirage.

Vous voyez donc que le trait d'esprit de l'ignorant ou du naïf, de celui dont j'emprunte le mot pour en faire un mot d'esprit, est cette fois-ci entier, si l'on peut dire, au niveau de l'Autre. Je n'ai plus besoin de provoquer chez l'Autre rien qui constitue la coupe solide, elle m'est déjà toute donnée par celui de la bouche duquel je recueille le mot précieux dont la communication va constituer un mot d'esprit, et que j'élève ainsi à la dignité de maître-mot par mon histoire. En somme, toute la dialectique du mot d'esprit naïf tient dans la partie bleue du schéma. Ce qu'il s'agit de provoquer chez l'Autre dans l'ordre imaginaire pour que le mot d'esprit dans sa forme ordinaire passe et soit reçu, est ici tout constitué par sa naïveté, son ignorance, son infatuation même. Et il suffit simplement que je l'aborde aujourd'hui pour faire passer cette bourde au rang de mot d'esprit, en la faisant homologuer par le tiers, le grand Autre, auquel je la communique.

La promotion de l'autre imaginaire dans cette analyse des métonymies, dans la satisfaction qu'il trouve pure et simple dans le langage, et qui lui sert à ne même pas s'apercevoir à quel point son désir est leurré, nous introduit, et c'est pourquoi Freud le met au joint du mot d'esprit et du comique, à la dimension du comique.

Nous ne sommes pas ici au bout de nos peines, car à la vérité, sur ce sujet du comique, on n'a pas manqué d'introduire quelques théories qui sont toutes plus ou moins insatisfaisantes, et ce n'est certainement pas une question vaine que de se demander pourquoi elles le sont, et aussi

pourquoi elles ont été promues. Elles se sont présentées sous toutes sortes de formes qu'il n'y a pas moyen d'épeler ici, mais leur addition, leur succession, leur historique comme on dit, ne nous mettrait sur la trace de rien de fondamental. Franchissons tout cela pour dire que, en tous les cas, la question du comique est éludée chaque fois que l'on entreprend de l'aborder, je ne dis pas de la résoudre, sur le plan seulement psychologique.

Sur le plan psychologique, l'esprit comme le comique sont évidemment faciles à réunir dans la catégorie du risible, de ce qui provoque le rire. Or, vous ne pouvez manquer d'être frappés par ceci, que tout en ponctuant que le mot d'esprit est plus ou moins accueilli, encaissé, par le fait que vous le sanctionnez d'un rire discret, ou tout au moins d'un sourire, je n'ai pas abordé jusqu'à présent la question du rire.

La question du rire est loin d'être résolue. Tout un chacun s'accommode de faire du rire une caractéristique essentielle de ce qui se passe dans le spirituel et aussi bien dans le comique, mais quand il s'agit d'en faire le raccord avec son caractère expressif ou même simplement de connoter à quelle émotion pourrait répondre ce phénomène - dont il est possible de dire, encore que ce ne soit pas absolument certain, qu'il est le propre de l'homme -, on entre généralement dans des choses extrêmement fâcheuses. De certains on sent bien qu'ils essayent d'approcher en le frôlant le rapport du rire avec des phénomènes qui lui correspondraient de façon analogique. Mais même ceux qui ont dit là-dessus les choses qui paraissent les plus tenables ou les plus prudentes, ne font guère que noter dans le phénomène du rire ce qu'il peut laisser de traces oscillatoires. Pour Kant, c'est un mouvement spasmodique avec une certaine oscillation mentale qui serait celle du passage d'une tension à sa réduction à rien, une oscillation entre une tension éveillée et sa brusque chute devant l'absence de quelque chose censé devoir lui résister après son éveil de tension. De même, le brusque passage d'un concept à sa contradiction se fait jour chez un psychologue du dernier siècle, Léon Dumont, dont Dumas fait état dans son article sur la psychologie du rire - article à la Dumas, très fin et subtil, pour lequel cet homme heureux ne s'est pas fatigué, mais qui vaut bien la peine d'être lu, car même sans se fatiguer il apporte de très jolis éléments.

Bref, la question du rire dépasse très largement aussi bien celle du spirituel que celle du comique.

Il n'est pas rare de voir rappelées les variétés du phénomène. Il y a la simple communication du rire, le rire du rire. Il y a le rire lié au fait qu'il ne faut pas rire. Le fou rire des enfants dans certaines conditions mérite

aussi de retenir l'attention. Il y a aussi un rire de l'angoisse, et même celui de la menace imminente, le rire gêné de la victime qui se sent menacée soudain de quelque chose qui dépasse même les limites de son attente, le rire du désespoir. Il y a même le rire du deuil brusquement appris. je passe, car traiter de toutes ces formes du rire n'est pas notre sujet, ni notre objet de vous faire une théorie du rire.

je ponctuerai simplement au passage que rien n'est plus éloigné de devoir nous satisfaire que la théorie de Bergson, du mécanique surgissant au milieu de la vie. Son discours sur le rire reprend de façon condensée et schématique le mythe de l'harmonie vitale, de l'élan vital, caractérisé par sa prétendue éternelle nouveauté, sa création permanente. On ne peut manquer d'en percevoir le caractère extravagant quand on lit qu'une des caractéristiques du mécanique en tant qu'opposé au vital, ce serait son caractère répétitif, comme si la vie ne nous présentait aucun phénomène de répétition, comme si nous ne pissions pas tous les jours de la même façon, comme si nous ne nous endormions pas tous les jours de la même façon, comme si on réinventait l'amour chaque fois qu'on baise. Il y a là véritablement quelque chose d'incroyable. L'explication par le mécanique se manifeste elle-même tout au long du livre comme une explication mécanique, je veux dire qu'elle tombe dans une stéréotypie lamentable qui laisse absolument échapper l'essentiel du phénomène.

Si c'était véritablement le mécanique qui fût à l'origine du rire, où irions-nous? Que ferions-nous des si subtiles remarques de Kleist sur les marionnettes, qui vont tout à fait à l'encontre du prétendu caractère risible et déchu du mécanique? Il souligne très finement que c'est un véritable idéal de grâce qui est accompli par ces petites machines qui, d'être simplement agitées par quelques bouts de fil, réalisent des mouvements dont l'élégant tracé est lié à la constance du centre de gravité de leur courbe, pour peu qu'elles soient un petit peu bien construites, c'està-dire suivant les strictes caractéristiques des articulations humaines. Nul danseur, dit-il, ne peut atteindre à la grâce d'une marionnette agitée avec doigté.

Laissons de côté la théorie bergsonienne après avoir fait simplement remarquer à quel point elle néglige les appréhensions les plus élémentaires du mécanisme du rire avant même qu'il soit impliqué dans rien qui soit aussi élaboré que le spirituel ou le comique. Le rire touche en effet à tout ce qui est imitation, doublage, sosie, masque, et, si nous regardons de plus près, il ne s'agit pas seulement du masque, mais du démasquage, et cela selon des moments qui méritent qu'on s'y arrête. Vous vous approchez d'un enfant avec la figure recouverte d'un masque, il rit d'une

façon tendue, gênée. Vous vous approchez de lui un peu plus, quelque chose commence qui est une manifestation d'angoisse. Vous enlevez le masque, l'enfant rit. Mais si sous ce masque vous avez un autre masque, il ne rit pas du tout.

je ne veux qu'indiquer qu'une étude est ici requise, qui ne peut être qu'expérimentale, mais qui ne peut l'être que si nous commençons d'avoir une certaine idée du sens dans lequel elle doit être dirigée. En tous les cas, ce phénomène, comme d'autres que je pourrais apporter à l'appui de mon affirmation si c'était mon intention d'y mettre l'accent, nous montre qu'il y a un rapport très intense, très serré, entre les phénomènes du rire et la fonction chez l'homme de l'imaginaire.

L'image a comme telle un caractère captivant au-delà des mécanismes instinctuels qui en répondent, comme le manifeste la parade, qu'elle soit sexuelle ou combative. S'y ajoute chez l'homme un accent supplémentaire qui tient au fait que l'image de l'autre est pour lui très profondément liée à cette tension dont je parlais tout à l'heure, et qui est toujours évoquée par l'objet auquel il est porté attention, conduisant à le mettre à une certaine distance, connotée de désir ou d'hostilité. Nous le rapportons à cette ambiguïté qui est au fondement même de la formation du moi et qui fait que son unité est hors de lui-même, que c'est par rapport à son semblable qu'il s'érige, et qu'il trouve cette unité de défense qui est celle de son être en tant qu'être narcissique.

C'est dans ce champ que le phénomène du rire est à situer. C'est là que se produisent ces chutes de tension auxquelles les auteurs attribuent le déclenchement instantané du rire. Si quelqu'un nous fait rire quand il tombe simplement par terre, c'est en fonction de son image plus ou moins pompeuse à laquelle nous ne faisions même pas tellement attention auparavant. Les phénomènes de stature et de prestige sont à tel point la monnaie courante de notre expérience vécue, que nous n'en percevons même pas le relief. Le rire éclate pour autant que le personnage imaginaire continue dans notre imagination sa démarche apprêtée alors que ce qui le supporte de réel est là planté et répandu par terre. Il s'agit toujours d'une libération de l'image. Entendez-le dans les deux sens de ce terme ambigu - d'une part, quelque chose qui est libéré de la contrainte de l'image, d'autre part l'image elle aussi va se promener toute seule. C'est ainsi qu'il y a quelque chose de comique dans le canard auquel vous avez coupé la tête et qui fait encore quelques pas dans la basse-cour.

C'est pour cette raison que le comique entre quelque part en connexion avec le risible. Nous le situons au niveau de la direction Je-objet, β β' ou β" β"'. C'est certainement dans la mesure où l'imaginaire

est intéressé quelque part dans le rapport au symbolique, que se retrouve à un niveau plus élevé, qui nous intéresse infiniment plus que l'ensemble des phénomènes du plaisir, le rire en tant qu'il connote et accompagne le comique.

Passons au comique.

3

Pour introduire aujourd'hui. la notion du comique, je repartirai de l'histoire du Veau d'or.

Le mot de Soulié parlant du Veau d'or à propos du banquier - c'est presque déjà un mot d'esprit, tout au moins une métaphore - rencontre donc chez Henri Heine cette réponse - *Pour un veau, il me semble avoir un peu passé l'âge.* Observez que si Henri Heine avait dit cela au pied de la lettre, c'est qu'il n'aurait rien compris, et qu'il serait comme mon ignorant de tout à l'heure, qui disait la *femme de non-recevoir*. Dans ce cas, sa rétorsion serait comique.

C'est bien ce qui constitue les dessous de ce mot d'esprit. La rétorsion de Heine est en effet un peu une fin de non-recevoir, elle renvoie Soulié à son jardin, elle le met dans ses petits souliers, si j'ose m'exprimer ainsi. Après tout, Soulié n'a pas dit quelque chose de tellement drôle, et Heine lui damne le pion en montrant que cela peut s'arranger autrement. Il dresse un autre objet métonymique que le premier veau. En cela, il joue sur le plan de l'opposition comique.

Il est impossible de ne pas s'apercevoir d'abord d'une différence essentielle. Le comique, à l'occasion d'un *Witz* nous le saisissons à l'état fugitif, dans un trait, un mot, une passe d'armes - mais le comique va tout de même bien au-delà. Un trait d'esprit, il n'est pas besoin d'une très longue étreinte pour que ça passe, tandis que le comique ne se suffit pas d'une pure et simple rencontre en éclair. Je m'adresse ici à vous tous, quelle que soit votre position actuelle, sans que je sache d'où vous venez, ni même qui vous êtes - eh bien, pour qu'il y ait entre nous des rapports comiques, il faudrait une relation qui nous implique beaucoup plus chacun de l'un à l'autre personnellement. C'est ce que vous voyez déjà là s'ébaucher dans la relation de Soulié et de Heine, et qui intéresse un mécanisme de séduction, car la réponse de Henri Heine rebute tout de même un peu quelque chose du côté de Soulié.

Bref, pour qu'il y ait possibilité de comique, il faut que la relation de la demande à sa satisfaction ne s'inscrive pas dans un moment instantané,

mais dans une dimension qui lui donne sa stabilité et sa constance, sa voie dans son rapport à un autre déterminé. Or, si nous avons trouvé dans les sous-jacences du mot d'esprit, cette structure essentielle de la demande selon laquelle, en tant qu'elle est reprise par l'Autre, elle doit être essentiellement insatisfaite, il y a tout de même une solution, la solution fondamentale, celle que tous les êtres humains cherchent depuis le début de leur vie jusqu'à la fin de leur existence. Puisque tout dépend de l'Autre, la solution, c'est d'avoir un Autre tout à soi. C'est ce que l'on appelle l'amour. Dans la dialectique du désir, il s'agit d'avoir un Autre tout à soi.

Le champ de la parole pleine tel qu'autrefois je vous l'ai évoqué, est défini sur ce schéma par les conditions mêmes dans lesquelles nous venons de voir que peut et doit se réaliser quelque chose qui soit équivalent à la satisfaction du désir. Nous avons l'indication qu'il ne peut être satisfait que dans l'au-delà de la parole. Le lien qui unit l'Autre au je, à l'objet métonymique, et au message, définit l'aire où doit se tenir la parole pleine. Le message caractéristique qui la constitue, je vous l'ai imagé par le *Tu es mon maître ou* le *Tu es ma femme. Tu, toi, l'autre, es ma femme.* C'est sous cette forme, vous disais-je donc, que l'homme donne l'exemple de la parole pleine dans laquelle il s'engage comme sujet, se fonde comme l'homme de celle à laquelle il parle, et le lui annonce sous cette forme inversée. je vous en ai montré aussi le caractère étrangement paradoxal. C'est que tout repose sur ce qui doit fermer le circuit. La métonymie que cela comporte, le passage de l'Autre à cet objet unique qui est constitué par la phrase, demande tout de même que la métonymie soit reçue, que quelque chose passe ensuite de γ à α, à savoir que le *tu* dont il s'agit ne réponde pas purement et simplement - *Mais non, pas du tout.*

Même s'il ne répond pas cela, quelque chose d'autre se produit beaucoup plus communément, c'est qu'en raison même du fait que nulle préparation aussi habile que le mot d'esprit ne vient à faire se confondre la ligne β" β' avec la parallèle au niveau inférieur, ces deux lignes restent parfaitement indépendantes. Si bien que le sujet dont il s'agit conserve bel et bien son système à lui d'objets métonymiques. Nous verrons ainsi se produire la contradiction qui s'établit dans le cercle des quatre β, à savoir que chacun ayant, comme on dit, sa petite idée, cette parole fondatrice se heurtera à ce que j'appellerai, puisque nous sommes en présence d'un carré, le problème non pas de la quadrature du cercle, mais de la *circulature* des métonymies, qui restent bel et bien distinctes, même dans le *conjungo* le plus idéal. *Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux,* a dit La Rochefoucauld.

Or, le problème de l'Autre et de l'amour est au centre du comique. Pour le savoir, il convient d'abord de se souvenir que, si l'on veut se renseigner sur le comique, il ne serait peut-être pas mauvais de lire des comédies.

La comédie a une histoire, la comédie a même une origine, sur laquelle on s'est beaucoup penché. L'origine de la comédie est étroitement liée au rapport du ça au langage.

Le ça dont nous parlons à l'occasion, qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas purement et simplement le besoin radical originel, celui qui est à la racine de l'individualisation comme organisme. Le ça ne se saisit qu'au-delà de toute l'élaboration du désir dans le réseau du langage, il ne se réalise qu'à la limite. Ici, le désir humain n'est pas pris d'abord dans le système de langage qui l'atermoie indéfiniment, et ne laisse nulle place pour que le ça se constitue et se nomme. Il est pourtant, au-delà de toute cette élaboration du langage, ce qui représente la réalisation de ce besoin premier qui, chez l'homme tout au moins, n'a aucune chance même de se connaître. Nous ne savons pas ce qu'est le ça d'un animal, et il y a bien peu de chances pour que nous le sachions jamais, mais ce que nous savons, c'est que le ça de l'homme est entièrement engagé dans la dialectique du langage, et qu'il véhicule et conserve l'existence première de la tendance.

D'où sort la comédie? On nous dit qu'elle sort de ce banquet où, en somme, l'homme dit oui dans une espèce d'orgie - laissons à ce mot tout son vague. Le repas est constitué par les offrandes aux dieux, c'est-à-dire aux Immortels du langage. En fin de compte, tout le processus d'élaboration du désir dans le langage, se ramène et se rassemble dans la consommation d'un banquet. Tout ce détour n'est fait que pour en revenir à la jouissance, et à la plus élémentaire. Voilà par quoi la comédie fait son entrée dans ce que l'on peut considérer avec Hegel comme la face esthétique de la religion.

Qu'est-ce que nous montre l'Ancienne Comédie? Il conviendrait que vous mettiez un peu de temps en temps votre nez chez Aristophane. C'est toujours le moment où le ça reprend à son profit, chausse les bottes du langage à son usage, le plus élémentaire. C'est entendu, dans Les Nuées, Aristophane se moque d'Euripide et de Socrate, de Socrate particulièrement, mais sous quelle forme nous le montre-t-il? Il nous montre que toute sa belle dialectique sert à un vieillard pour satisfaire ses envies par toutes sortes de trucs - échapper à ses créanciers, se faire donner de l'argent -, ou qu'elle sert à un jeune homme pour échapper à ses engagements, manquer à tous ses devoirs, railler ses ascendants, etc. Il s'agit

du retour du besoin sous sa forme la plus élémentaire. Ce qui est entré à l'origine dans la dialectique du langage, à savoir tout spécialement tous les besoins du sexe, tous les besoins cachés en général, voilà ce que vous voyez se produire au premier plan sur la scène aristophanesque. Cela va loin.

Je recommande tout spécialement à votre attention les pièces concernant les femmes. Dans ce retour au besoin élémentaire qui est sous-jacent à tout le processus, un rôle spécial est dévolu aux femmes, pour autant que c'est par leur intermédiaire qu'Aristophane nous invite, dans le moment de communion imaginaire que représente la comédie, à nous apercevoir de ce qui ne peut s'apercevoir que rétroactivement, que si l'État existe, et la cité, c'est pour qu'on en profite, c'est pour qu'un repas de cocagne auquel d'ailleurs personne ne croit, soit établi sur l'Agora. Après que le bon sens a été contrarié par l'évolution perverse de la cité soumise à tous les tiraillements d'un processus dialectique, on en revient par l'intermédiaire des femmes, les seules qui sachent vraiment de quoi l'homme a besoin, à ce bon sens, et cela prend naturellement les formes les plus exubérantes.

Ce n'est piquant que par ce que cela nous révèle de la violence de certaines images. Cela nous fait aussi assez bien imaginer un monde où les femmes n'étaient peut-être pas tout à fait ce que nous en imaginons à travers les auteurs qui nous peignent une Antiquité policée. Dans l'Antiquité, m'a-t-il semblé, les femmes - je parle des femmes réelles, non pas de la Vénus de Milo - devaient avoir beaucoup de poils et ne pas sentir bon, si l'on en croit l'insistance qui est mise sur la fonction du rasoir et sur certains parfums.

Quoi qu'il en soit, il y a dans ce crépuscule aristophanesque, spécialement celui qui concerne la vaste insurrection des femmes, quelques images qui sont fort belles, et qui ne manquent pas de frapper. Il y en a une qui s'exprime tout d'un coup dans la phrase d'une femme devant ses compagnes en train, non seulement de se costumer en hommes, mais de s'attacher des barbes du côté de la toute-puissance, il s'agit simplement de savoir de quelle barbe il s'agit. Elle se met à rire et leur dit - *Comme c'est drôle, on dirait une assemblée de seiches grillées avec des barbes.* Cette vision de pénombre paraît assez de nature à nous suggérer tout un soubassement des rapports dans la société antique.

Vers quoi a évolué cette comédie? Vers la Nouvelle Comédie, celle qui commence avec Ménandre, et se poursuit jusqu'à nos jours. La Nouvelle Comédie, qu'est-ce que c'est? Elle nous montre les gens engagés, en général de la façon la plus fascinée et la plus butée, sur quelque objet

métonymique. Tous les types humains s'y rencontrent. Les personnages sont les mêmes que ceux que l'on retrouvera dans la comédie italienne. Ils sont définis par un certain rapport à un objet. Quelque chose s'est substitué à l'irruption du sexe, et c'est l'amour - l'amour nommé comme tel, l'amour que nous appellerons l'amour naïf, l'amour ingénu, l'amour qui unit deux jeunes gens en général assez falots. C'est ce qui forme le pivot de l'intrigue. L'amour joue ce rôle d'être l'axe autour duquel tourne tout le comique de la situation, et ce sera ainsi jusqu'à l'apparition du romantisme, que nous laisserons aujourd'hui de côté.

L'amour est un sentiment comique. Le sommet de la comédie est parfaitement localisable. La comédie dans son sens propre, au sens où je le promeus ici devant vous, trouve son sommet dans un chef-d'œuvre unique.

Celui-ci se situe dans l'histoire à ce moment-charnière où la présentation des rapports entre le ça et le langage sous la forme d'une prise de possession du langage par le ça, va laisser place à l'introduction de la dialectique des rapports de l'homme au langage sous une forme aveugle, fermée, ce qui s'accomplit dans le romantisme. C'est très important, en ce sens que, sans le savoir, le romantisme se trouve être une introduction confuse à la dialectique du signifiant comme tel, dont la psychanalyse est en somme la forme articulée. Mais dans la ligne de la comédie disons classique, le sommet est donné au moment où la comédie dont je parle, qui est de Molière et qui s'appelle *L'École des femmes,* pose le problème d'une façon absolument schématique, puisque d'amour il s'agit, mais que l'amour est là en tant qu'instrument de la satisfaction.

Molière nous propose le problème d'une façon qui en donne la grille. C'est d'une limpidité absolument comparable à un théorème d'Euclide.

Il s'agit d'un monsieur qui s'appelle Arnolphe. A la vérité la rigueur de la chose n'exigerait même pas que ce soit un monsieur avec une seule idée. Il se trouve que c'est mieux comme cela, mais à la façon dont, dans le trait d'esprit, la métonymie sert à nous fasciner. Nous le voyons entrer dès le début avec l'obsession de n'être pas cornard. C'est sa passion principale. C'est une passion comme une autre. Toutes les passions s'équivalent, toutes sont également métonymiques. C'est le principe de la comédie de les poser comme telles, c'est-à-dire de centrer l'attention sur un ça qui croit entièrement à son objet métonymique. Il y croit, cela ne veut pas dire qu'il y soit lié, car c'est aussi une des caractéristiques de la comédie que le ça du sujet comique quel qu'il soit, en sorte toujours intact. Tout ce qui s'est passé durant la comédie est passé sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard. *L'École des femmes* se termine par un

Ouf! d'Arnolphe, et pourtant Dieu sait par quels paroxysmes il est passé. J'essayerai de vous rappeler brièvement ce dont il s'agit. Arnolphe a donc remarqué une petite fille pour son *air doux et posé, qui m'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.* Il a donc choisi sa petite bonne femme, et il a d'ores et déjà posé le Tu *es ma femme.* C'est même pour cette raison qu'il entre dans une telle agitation quand il voit que ce cher ange va lui être ravi. C'est qu'au point où il en est, dit-il, elle est déjà sa femme, il l'a déjà instaurée socialement comme telle, et il a résolu élégamment la question.

C'est un homme qui a des lumières, dit son partenaire, le nommé Chrysalde, et en effet, il a des lumières. Il n'a pas besoin d'être le personnage monogame dont nous parlions au début - ôtez-lui cette monogamie, c'est un éducateur. Toujours les vieillards se sont occupés de l'éducation des filles, et ont même pour cela posé des principes. Là, il a trouvé un très heureux principe, qui consiste à la conserver dans l'état d'être complètement idiote. Il ordonne lui-même les soins supposés concourir à cette fin. *Et vous ne sauriez croire,* dit-il à son ami, *jusqu'où cela va, ne voilà-t-il pas que l'autre jour elle m'a demandé si l'on ne faisait pas les enfants par l'oreille.* C'est bien ce qui aurait dû lui mettre la puce à la même oreille, car si la fille avait eu une plus saine conception physiologique des choses, peut-être aurait-elle été moins dangereuse.

Tu es ma femme est la parole pleine dont la métonymie sont ces devoirs du mariage congrûment expliqués qu'il fait lire à la petite Agnès. *Elle est complètement idiote,* dit-il, et il croit pouvoir fonder là-dessus, comme tous les éducateurs, l'assurance de sa construction.

Que nous montre le développement de l'histoire? Cela pourrait s'appeler *Comment l'esprit vient aux filles.* La singularité du personnage d'Agnès semble avoir proposé une véritable énigme aux psychologues et aux critiques - est-ce une femme, une nymphomane, une coquette, une ceci, une cela? Absolument pas, c'est un être auquel on a appris à parler, et qui articule.

Elle est prise aux mots du personnage, d'ailleurs complètement falot, du petit jeune homme. Cet Horace entre enjeu dans la question, quand, dans la scène majeure où Arnolphe lui propose de s'arracher la moitié des cheveux, elle lui répond tranquillement - *Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous.* Elle ponctue ainsi parfaitement ce qui est présent tout au long de la pièce, à savoir que ce qui lui est venu avec la rencontre du personnage en question, c'est précisément qu'il dit des choses spirituelles et douces à entendre, à ravir. Ce qu'il dit, elle est bien incapable de nous le dire, et de se le dire à elle-même, mais cela vient par la parole, c'est-à-dire

par ce qui rompt le système de la parole apprise et de la parole éducative. C'est par là qu'elle est captivée.

La sorte d'ignorance qui est une des dimensions de son être est simplement liée à ceci, que pour elle il n'y a rien d'autre que la parole. Quand Arnolphe lui explique que l'autre lui a embrassé les mains, les bras, elle demande *Y a-t-il autre chose ?,* elle est très intéressée. C'est une déesse-raison, cette Agnès. Aussi bien le mot de raisonneuse vient-il à un moment suffoquer Arnolphe quand il lui reproche son ingratitude, son manque de sentiment du devoir, sa trahison, et qu'elle lui répond avec une admirable pertinence - *Mais qu'est-ce que je vous dois? Si c'est uniquement de m'avoir rendue bête, vos frais vous seront remboursés.*

Nous nous trouvons ainsi au départ devant le raisonneur en face de l'ingénue, et ce qui constitue le ressort comique, c'est que dès que l'esprit est venu à la fille, nous voyons surgir la raisonneuse devant le personnage qui, lui, devient l'ingénu, car dans des mots qui ne laissent aucune ambiguïté, il lui dit alors qu'il l'aime, et il le lui dit de toutes les façons, et il le lui dit au point que la culmination de sa déclaration consiste à lui dire à peu près ceci - *Tu feras très exactement tout ce que tu voudras, tu auras également Horace si tu le veux á l'occasion.* En fin de compte, le personnage renverse jusqu'au principe de son système, il préfère encore être cornard, ce qui était son départ principal dans l'affaire, plutôt que de perdre l'objet de son amour.

L'amour, c'est là le point auquel je dis que se situe le sommet de la comédie classique. L'amour est ici. II est curieux de voir à quel point l'amour, nous ne le percevons plus qu'à travers toutes sortes de parois qui l'étouffent, de parois romantiques, alors que l'amour est un ressort essentiellement comique. C'est précisément en ceci qu'Arnolphe est un véritable amoureux, beaucoup plus authentiquement amoureux que le dénommé Horace, qui est, lui, perpétuellement vacillant. Le changement de perspective romantique qui s'est produit autour du terme de l'amour fait que nous ne pouvons plus si facilement le concevoir. C'est un fait - plus la pièce est jouée, plus Arnolphe est joué dans sa note d'Arnolphe, et plus les gens fléchissent et se disent - *Ce Molière si noble et si profond, quand on vient d'en rire, on devrait en pleurer.* Les gens ne trouvent presque plus compatible le comique avec l'expression authentique et submergeante de l'amour comme tel. Pourtant, l'amour est comique quand c'est l'amour le plus authentiquement amour qui se déclare et qui se manifeste.

Voilà donc le schéma de l'histoire. Il faut tout de même que je vous donne ce qui la boucle.

L'histoire se boucle grâce à la sottise du personnage tiers, à savoir Horace, qui en l'occasion se comporte comme un bébé, allant jusqu'à remettre celle qu'il vient d'enlever entre les mains de son légitime possesseur, sans même avoir pu l'identifier comme le jaloux dont Agnès souffre la tyrannie, et c'est de plus le confident qu'il s'est choisi. Peu importe, ce personnage est secondaire, il est là pourquoi? Pour que le problème soit posé en ces termes, à savoir qu'Arnolphe est mis à tout instant au fait, heure par heure, minute par minute, de ce qui se passe dans la réalité, par celui-là même qui est son rival, et d'autre part, d'une façon également entièrement authentique, par sa pupille elle-même, la nommée Agnès qui ne lui dissimule rien.

Effectivement, comme il le souhaite, elle est complètement idiote, uniquement en ce sens qu'elle n'a absolument rien à cacher, qu'elle dit tout, qu'elle le dit simplement de la façon la plus pertinente. Mais à partir du moment où elle est dans le monde de la parole, quelle que soit la puissance de la formation éducative, son désir est au-delà. Son désir n'est pas simplement du côté de l'Horace auquel nous ne doutons pas qu'elle fasse subir dans l'avenir le sort si redouté par Arnolphe. Simplement, du fait qu'elle est dans le domaine de la parole, son désir est au-delà, elle est charmée par les mots, elle est charmée par l'esprit, et en tant que quelque chose est audelà de cette actualité métonymique que l'on essaye de lui imposer, elle s'échappe. Tout en disant toujours à Arnolphe la vérité, néanmoins elle le trompe, parce que tout ce qu'elle fait équivaut à le tromper.

Horace lui-même le perçoit quand il raconte qu'elle lui a jeté sa petite pierre par la fenêtre en lui disant *Allez-vous-en, je ne veux plus entendre vos discours, et voici ma réponse,* ce qui avait l'air de vouloir dire *Voici la pierre que je vous jette,* mais la pierre était aussi le véhicule d'une petite lettre. Horace le souligne très bien, pour une fille que l'on a voulu maintenir jusque-là dans la plus extrême ignorance, c'est une ambiguïté qui n'est pas mal trouvée, amorce de ces doubles sens et de tout un jeu dont on peut à l'avenir augurer le meilleur.

Voilà le point sur lequel je voulais vous laisser aujourd'hui. Le ça est par nature au-delà de la prise du désir dans le langage. Le rapport à l'Autre est essentiel pour autant que le chemin du désir passe nécessairement par lui, mais non pas en tant que l'Autre serait l'objet unique, sinon en tant que l'Autre est le répondant du langage, et le soumet à toute sa dialectique.

18 DÉCEMBRE 1957

-141-

VIII

LA FORCLUSION DU NOM-DU-PÈRE

Mme Pankow expose le double bind
La typographie de l'inconscient
L'Autre dans l'Autre
La psychose entre code et message
Triangle symbolique et triangle imaginaire

J'ai l'impression que je vous ai un peu essoufflés le trimestre dernier -j'en ai eu des retentissements. Je ne m'en suis pas rendu compte, sinon je ne l'aurais pas fait. J'ai aussi l'impression de m'être répété, d'avoir piétiné. Cela n'a d'ailleurs pas empêché peut-être certaines des choses que je voulais vous faire entendre de rester en chemin, et cela vaut un petit retour en arrière, disons un regard sur la façon dont j'ai abordé les choses cette année.

1

Ce que j'essaye de vous montrer à propos du trait d'esprit, dont j'ai dégagé un certain schéma dont l'utilité a pu ne pas vous apparaître tout de suite, c'est comment les choses s'emboîtent, comment elles s'engrènent avec le schéma précédent. Vous devez, en fin de compte, percevoir comme une constante dans ce que je vous enseigne - encore conviendrait-il, certes, que cette constante ne soit pas simplement comme un petit drapeau à l'horizon sur lequel vous vous orientez, et que vous compreniez où cela vous emmène et par quels détours. Cette constante, c'est que je crois fondamental pour comprendre ce qu'il y a dans Freud, de remarquer l'importance du langage et de la parole. Cela, nous l'avons dit d'abord, mais plus nous nous approchons de notre objet, et plus nous nous apercevons de l'importance du signifiant dans l'économie du désir, disons dans la formation et l'information du signifié.

Vous avez pu vous en apercevoir à notre séance scientifique d'hier soir, à entendre ce que nous a apporté d'intéressant Mme Pankow. Il se trouve

qu'en Amérique, les gens se soucient de la même chose que ce que je vous explique ici. Ils essayent d'introduire dans la détermination économique des troubles psychiques le fait de la communication, et de ce qu'ils appellent à l'occasion le message. Vous avez pu entendre Mme Pankow vous parler de quelqu'un qui est loin d'être né de la dernière pluie, à savoir M. Bateson, anthropologue et ethnographe, qui a apporté quelque chose qui nous fait réfléchir un peu plus loin que le bout de notre nez concernant l'action thérapeutique.

Celui-ci essaye de situer et de formuler le principe de la genèse du trouble psychotique dans quelque chose qui s'établit au niveau de la relation entre la mère et l'enfant, et qui n'est pas simplement un effet élémentaire de frustration, de tension, de rétention, et de détente, de satisfaction, comme si la relation inter-humaine se passait au bout d'un élastique. Il introduit dès le principe la notion de la communication en tant qu'elle est centrée, non pas simplement sur un contact, un rapport, un entourage, mais sur une signification. Voilà ce qu'il met au principe de ce qui s'est passé d'originairement discordant, déchirant, dans les relations de l'enfant avec la mère. Ce qu'il désigne comme étant l'élément discordant essentiel de cette relation, c'est le fait que la communication se soit présentée sous la forme de *double bind,* de double relation.

Comme vous l'a très bien dit hier soir Mme Pankow, dans le message où l'enfant a déchiffré le comportement de sa mère il y a deux éléments. Ceux-ci ne sont pas définis l'un par rapport à l'autre, en ce sens où l'un se présenterait comme la défense du sujet par rapport à ce que veut dire l'autre, ce qui est la notion commune que vous avez du mécanisme de la défense quand vous analysez. Vous considérez que ce que le sujet dit a pour fin de méconnaître ce qu'il y a de signification quelque part en lui, et qu'il s'annonce à lui-même - et vous annonce - la couleur à côté. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de quelque chose qui concerne l'Autre, et qui est reçu par le sujet de telle façon que, s'il répond sur un point, il sait que, de ce fait même, il va se trouver coincé dans l'autre. C'est l'exemple que prenait Mme Pankow - si je réponds à la déclaration d'amour que me fait ma mère, je provoque son retrait, et si je ne l'entends pas, c'est-à-dire si je ne lui réponds pas, je la perds.

Nous voilà introduits par là dans une véritable dialectique du double sens, en cela que celui-ci intéresse déjà un élément tiers. Ce ne sont pas deux sens l'un derrière l'autre, avec un sens qui serait au-delà du premier et aurait le privilège d'être le plus authentique des deux. II y a deux messages simultanés dans la même émission, si l'on peut dire, de signification, ce qui crée dans le sujet une position telle qu'il se retrouve en impasse.

Cela vous prouve que, même en Amérique, on est en énorme progrès. Est-ce à dire que ce soit suffisant? Mme Pankow a très bien souligné ce que cette tentative avait d'au ras du sol, d'empirique pourrait-on dire, bien qu'il ne s'agisse pas du tout d'empirisme, bien entendu. S'il n'y avait pas en Amérique, à côté, des travaux très importants en stratégie des jeux, M. Bateson n'aurait pas songé à introduire dans l'analyse ce qui est tout de même une reconstruction de ce qui est supposé s'être passé à l'origine, et à déterminer cette position du sujet profondément déchirée, en porte à faux, vis-à-vis de ce que le message a de constituant pour lui. Je dis *constituant,* car si cette conception n'impliquait pas que le message soit constituant pour le sujet, on voit mal comment on pourrait donner d'aussi grands effets à ce primitif *double bind.*

La question qui se pose à propos des psychoses, est celle de savoir ce qu'il en est du procès de la communication quand précisément il n'arrive pas à être constituant pour le sujet. C'est un autre repère qu'il faut rechercher. Jusqu'à présent, quand vous lisez M. Bateson, vous voyez que tout est en somme centré sur le double message, sans doute, mais sur le double message en tant que double signification. C'est précisément là que le système pèche, et justement parce que cette conception néglige ce que le signifiant a de constituant dans la signification.

J'avais pris hier soir une note au passage, qui me manque maintenant, où j'avais recueilli un propos de Mme Pankow sur la psychose, qui se ramène à peu près à ceci - il n'y a pas, disait-elle, la parole qui fonderait la parole en tant qu'acte. Parmi les paroles, il faut qu'il y en ait une qui fonde la parole en tant qu'acte dans le sujet. Cela est bien dans la voie de ce que j'approche maintenant.

En soulignant le fait qu'il faut qu'il y ait quelque part dans la parole quelque chose qui fonde la parole en tant que vraie, Mme Pankow manifestait une exigence de stabilisation de tout le système. Elle a eu recours à cette fin à la perspective de la personnalité, ce qui a tout au moins le mérite de témoigner de son sentiment de l'insuffisance d'un système qui nous laisse incertains et ne nous permet pas une déduction et une construction suffisantes.

Je ne crois absolument pas que ce soit ainsi que l'on puisse le formuler. Cette référence personnaliste, je ne la crois psychologiquement fondée que dans le sens suivant, que nous ne pouvons pas ne pas sentir et pressentir que les significations créent cette impasse qui est supposée déclencher le déconcert profond du sujet lorsqu'il est un schizophrène. Mais aussi nous ne pouvons pas ne pas sentir et pressentir que quelque chose doit être au principe de ce déficit, et que ce n'est pas simplement l'expé

rience imprimée des impasses des significations, mais bien le manque de quelque chose qui fonde la signification elle-même, et qui est le signifiant - et quelque chose de plus, qui est justement ce que je vais aborder aujourd'hui. Ce n'est pas quelque chose qui se pose simplement comme personnalité, comme ce qui fonde la parole en tant qu'acte, ainsi que Mme Pankow le disait hier soir, mais quelque chose qui se pose comme donnant autorité à la loi.

Nous appelons ici loi ce qui s'articule proprement au niveau du signifiant, à savoir le texte de la loi.

Il n'est pas pareil de dire qu'une personne doit être là pour soutenir l'authenticité de la parole, et de dire qu'il y a quelque chose qui autorise le texte de la loi. En effet, ce qui autorise le texte de la loi se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant. C'est ce que j'appelle le Nom-du-Père, c'est-à-dire le père symbolique. C'est un terme qui subsiste au niveau du signifiant, qui dans l'Autre, en tant qu'il est le siège de la loi, représente l'Autre. C'est le signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi. C'est l'Autre dans l'Autre.

C'est précisément ce qu'exprime ce mythe nécessaire à la pensée de Freud qu'est le mythe de Oedipe. Regardez-y de plus près. S'il est nécessaire qu'il procure lui-même l'origine de la loi sous cette forme mythique, s'il y a quelque chose qui fait que la loi est fondée dans le père, il faut qu'il y ait le meurtre du père. Les deux choses sont étroitement liées - le père en tant qu'il promulgue la loi est le père mort, c'est-à-dire le symbole du père. Le père mort, c'est le Nom-du-Père, qui est là construit sur le contenu.

Cela est tout à fait essentiel. Je vais vous rappeler pourquoi.

Autour de quoi ai-je centré tout ce que je vous ai appris il y a deux ans sur la psychose ? Autour de ce que j'ai appelé la *Verwerfung.* J'ai essayé de vous la faire sentir comme autre que la *Verdrängung,* c'est-à-dire autre que le fait que la chaîne signifiante continue à se dérouler et à s'ordonner dans l'Autre, que vous le sachiez ou pas, ce qui est essentiellement la découverte freudienne.

La *Verwerfung, vous* ai-je dit, n'est pas simplement ce qui est au-delà de votre accès, c'est-à-dire ce qui est dans l'Autre en tant que refoulé et en tant que signifiant. Cela, c'est la *Verdrängung,* et c'est la chaîne signifiante. La preuve en est qu'elle continue à agir sans que vous lui donniez la moindre signification, qu'elle détermine la moindre signification sans que vous la connaissiez comme chaîne signifiante.

Je vous ai dit aussi qu'il y a autre chose qui, dans cette occasion, est *verworfen. Il* peut y avoir dans la chaîne des signifiants un signifiant ou une

lettre qui manque, qui toujours manque dans la typographie. L'espace du signifiant, l'espace de l'inconscient, est en effet un espace typographique, qu'il faut tâcher de définir comme se constituant selon des lignes et des petits carrés, et répondant à des lois topologiques. Quelque chose peut manquer dans une chaîne des signifiants. Vous devez comprendre l'importance du manque de ce signifiant particulier dont je viens de parler, le Nom-du-Père, en tant qu'il fonde comme tel le fait qu'il y a loi, c'est-à-dire articulation dans un certain ordre du signifiant - complexe d'OEdipe, ou loi de l'OEdipe, ou loi d'interdiction de la mère. C'est le signifiant qui signifie qu'à l'intérieur de ce signifiant, le signifiant existe.

C'est cela, le Nom-du-Père, et comme vous le voyez, c'est, à l'intérieur de l'Autre, un signifiant essentiel, autour de quoi j'ai essayé de vous centrer ce qui se passe dans la psychose. A savoir que le sujet doit suppléer au manque de ce signifiant qu'est le Nom-du-Père. Tout ce que j'ai appelé la réaction en chaîne, ou la débandade, qui se produit dans la psychose, s'ordonne là autour.

2

Que dois-je faire ici? Dois-je m'engager tout de suite dans le rappel de ce que je vous ai dit à propos du Président Schreber? Ou bien faut-il que je vous montre d'abord, d'une façon encore plus précise, dans le détail, comment articuler au niveau du schéma de cette année ce que je viens de vous indiquer?

A ma grande surprise, ce schéma n'intéresse pas tout le monde, mais il en intéresse tout de même quelques-uns. Il a été construit, ne l'oubliez pas, pour vous représenter ce qui se passe à un niveau qui mérite le nom de technique, et qui est la technique du mot d'esprit. Il s'agit là de quelque chose de bien singulier, puisque le *Witz* peut être manifestement fabriqué de la façon la plus inintentionnelle du monde par le sujet. Comme je vous l'ai montré, le trait d'esprit n'est quelquefois que l'envers d'un lapsus, et l'expérience montre que beaucoup de mots d'esprit naissent de cette façon-là - on s'aperçoit après coup que l'on a eu de l'esprit, mais c'est parti tout seul. Cela pourrait dans certains cas être pris pour exactement le contraire, un signe de naïveté, et j'ai fait allusion la dernière fois au mot d'esprit naïf.

Le mot d'esprit, avec la satisfaction qui en résulte et qui lui est particulière, c'est autour de cela que, le trimestre dernier, j'ai essayé de vous organiser ce schéma. Il s'agissait de repérer comment concevoir l'origine

de la satisfaction spéciale qu'il donne. Cela ne nous a fait remonter à rien d'autre qu'à la dialectique de la demande à partir de *l'ego.*

Rappelez-vous le schéma de ce que je pourrais appeler le moment symbolique idéal primordial, qui est tout à fait inexistant.

Le moment de la demande satisfaite est représenté par la simultanéité de l'intention, pour autant qu'elle va se manifester en message, et de l'arrivée de ce message comme tel à l'Autre. Le signifiant - c'est de lui qu'il s'agit, puisque cette chaîne est la chaîne signifiante - parvient dans l'Autre. La parfaite identité, simultanéité, superposition exacte, entre la manifestation de l'intention, en tant qu'elle est celle de *l'ego,* et le fait que le signifiant est comme tel entériné dans l'Autre, est au principe de la possibilité même de la satisfaction de la parole. Si ce moment, que j'appelle le moment primordial idéal, existe, il doit être constitué par la simultanéité, la coextensivité exacte du désir en tant qu'il se manifeste et du signifiant en tant qu'il le porte et le comporte. Si ce moment existe, la suite, c'est-à-dire ce qui succède au message, à son passage dans l'Autre, est à la fois réalisé dans l'Autre et dans le sujet, et correspond à ce qui est nécessaire pour qu'il y ait satisfaction. Cela est très précisément le point de départ qu'il faut pour que vous compreniez que cela n'arrive jamais.

C'est à savoir, qu'il est de la nature et de l'effet du signifiant que ce qui arrive ici en M se présente comme signifié, c'est-à-dire comme quelque chose qui est fait de la transformation, de la réfraction du désir par son passage par le signifiant. C'est pour cette raison que ces deux lignes sont entrecroisées. C'est afin de vous faire sentir le fait que le désir s'exprime et passe par le signifiant.

Le désir croise la ligne signifiante, et au niveau de son croisement avec la ligne signifiante, il rencontre quoi? Il rencontre l'Autre. Nous verrons tout à l'heure, puisqu'il faudra y revenir, ce que c'est que l'Autre dans le schéma. II rencontre l'Autre, je ne vous ai pas dit comme une personne, il le rencontre comme trésor du signifiant, comme siège du code. C'est là que se produit la réfraction du désir par le signifiant. Le désir arrive donc comme signifié autre que ce qu'il était au départ, et voilà pourquoi, non pas votre fille est muette, mais pourquoi votre désir est toujours cocu. Ou plutôt, c'est vous qui l'êtes, cocu. Vous-même êtes trahi en ceci que votre désir a couché avec le signifiant. Je ne sais pas comment il faudrait que j'articule mieux les choses pour vous les faire comprendre. Toute la signification du schéma est de vous faire visualiser le concept que le passage du désir - en tant qu'émanation, pointe de *l'ego* radical - à travers la chaîne du signifiant, introduit par soi-même un changement essentiel dans la dialectique du désir.

Il est bien clair que pour ce qu'il en est de la satisfaction du désir, tout dépend de ce qui se passe en ce point A d'abord défini comme lieu du code, et qui, déjà par lui-même, *ab origine,* du seul fait de sa structure de signifiant, apporte une modification essentielle au désir au niveau de son franchissement de signifiant. Là, tout le reste est impliqué, puisqu'il n'y a pas seulement le code, il y a bien autre chose. je me situe là au niveau le plus radical, mais, bien entendu, il y a la loi, il y a les interdictions, il y a le surmoi, etc. Mais pour comprendre comment sont édifiés ces divers niveaux, il faut comprendre que, déjà au niveau le plus radical, dès que vous parlez à quelqu'un, il y a un Autre, un autre Autre en lui, en tant que sujet du code, et que, déjà, nous nous trouvons soumis à la dialectique de cocufication du désir. Donc, tout dépend, s'avère-t-il, de ce qui se passe en ce point de croisement, A, à ce niveau de franchissement.

Il s'avère que toute satisfaction possible du désir humain va dépendre de l'accord du système signifiant en tant qu'il est articulé dans la parole du sujet, et, Monsieur de La Palice vous le dirait, du système du signifiant en tant que reposant dans le code, soit au niveau de l'Autre en tant que lieu et siège du code. Un petit enfant, entendant cela, serait convaincu, et je ne prétends pas que ce que je viens de vous expliquer nous fasse faire un pas de plus. Encore faut-il l'articuler.

C'est là que nous allons approcher le joint que je veux vous faire entre ce schéma et ce que je vous ai annoncé tout à l'heure d'essentiel concernant la question du Nom-du-Père. Vous allez le voir se préparer et se dessiner, non pas s'engendrer, ni surtout s'engendrer lui-même, car il doit faire un saut pour arriver. Tout ne se passe pas dans la continuité, le propre du signifiant étant justement d'être discontinu.

Qu'est-ce que la technique du mot d'esprit nous apporte dans l'expérience ? C'est ce que j'ai essayé de vous faire sentir. Tout en ne comportant aucune satisfaction particulière immédiate, le mot d'esprit consiste en ceci qu'il se passe quelque chose dans l'Autre qui symbolise ce que l'on pourrait appeler la condition nécessaire à toute satisfaction. A savoir, que vous êtes entendu au-delà de ce que vous dites. En aucun cas en effet, ce que vous dites ne peut vraiment vous faire entendre.

Le trait d'esprit se développe comme tel dans la dimension de la métaphore, c'est-à-dire au-delà du signifiant, en tant que par lui vous cherchez à signifier quelque chose, et que, malgré tout, vous signifiez toujours autre chose. C'est justement dans ce qui se présente comme trébuchement du signifiant que vous êtes satisfait, simplement par ceci qu'à ce signe, l'Autre reconnaît cette dimension au-delà où doit se signifier ce qui est

en cause, et que vous ne pouvez comme telle signifier. C'est cette dimension que nous révèle le trait d'esprit.

Ce schéma est ainsi fondé dans l'expérience. Nous avons été dans la nécessité de le construire pour rendre compte de ce qui se passe dans le trait d'esprit. Ce qui, dans le trait d'esprit, supplée, au point de nous donner une sorte de bonheur, à l'échec de la communication du désir par la voie du signifiant, se réalise de la façon suivante - l'Autre entérine un message comme achoppé, échoué, et dans cet achoppement même reconnaît la dimension au-delà dans laquelle se situe le vrai désir, c'est-à-dire ce qui, en raison du signifiant, n'arrive pas à être signifié.

Vous voyez que la dimension de l'Autre s'étend ici un tant soit peu. En effet, il n'est plus seulement là le siège du code, il intervient comme sujet, entérinant un message dans le code, et le compliquant. C'est-à-dire qu'il est déjà au niveau de celui qui constitue la loi comme telle, puisqu'il est capable d'y ajouter ce trait, ce message, comme supplémentaire, c'est-à-dire comme désignant lui-même l'au-delà du message.

C'est pour cette raison que, quand il s'est agi des formations de l'inconscient, j'ai commencé cette année à vous parler du trait d'esprit. Tâchons maintenant de voir de plus près - et dans une situation moins exceptionnelle que celle du trait d'esprit - cet Autre, pour autant que nous cherchons à découvrir dans sa dimension la nécessité de ce signifiant qui fonde le signifiant, en tant qu'il est le signifiant qui instaure la légitimité de la loi ou du code. Reprenons donc notre dialectique du désir.

Quand nous nous adressons à l'autre, nous n'allons pas tout le temps nous exprimer par la voie du trait d'esprit. Si nous pouvions le faire, d'une certaine façon, nous serions plus heureux. C'est, pendant le court temps du discours que je vous adresse, ce que j'essaye de faire. Je n'y parviens pas toujours. C'est de votre faute ou c'est de la mienne, c'est absolument indiscernable à ce point de vue. Mais enfin, sur le plan terre à terre de ce qui se passe quand je m'adresse à l'autre, il y a un mot qui nous permet de le fonder de la façon la plus élémentaire, et qui est absolument merveilleux en français si l'on songe à toutes les équivoques qu'il permet, tous les calembours - dont je rougirais de faire usage ici sinon de la façon la plus discrète. Dès que j'aurai dit ce mot, vous vous souviendrez tout de suite de l'évocation à laquelle je me rapporte. C'est le mot *Tu*.

Ce *Tu* est absolument essentiel dans ce que j'ai appelé à plusieurs reprises la parole pleine, la parole en tant que fondatrice dans l'histoire du sujet, le *Tu* de *Tu es mon maître ou Tu es ma femme.* Ce *Tu* est le signifiant

de l'appel à l'Autre, et je rappelle à ceux qui ont bien voulu suivre toute la chaîne de mes séminaires sur la psychose, l'usage que j'en ai fait, la démonstration que j'ai essayé de faire vivre devant vous autour de la distance entre *Tu es celui qui me suivras,* avec un s, et *Tu es celui qui me suivra.* Ce que j'approchais pour vous déjà à ce moment-là, et ce à quoi j'ai essayé de vous exercer, est précisément ce à quoi je vais faire allusion maintenant, auquel j'avais déjà donné son nom.

Il y a dans ces deux phrases, avec leurs différences, un appel. Il est plus dans l'une que dans l'autre, et même complètement dans l'une et pas du tout dans l'autre. Dans le *Tu est celui qui me suivras*, il y a quelque chose qui n'est pas dans le *Tu es celui qui me suivra,* et c'est ce qui s'appelle l'invocation. Si je dis *Tu es celui qui me suivras,* je vous invoque, je vous décerne d'être celui qui me suivra, je suscite en toi le oui qui dit *je suis á toi, je me voue á toi, je suis celui qui te suivra.* Mais si je dis *Tu es celui qui me suivra,* je ne fais rien de pareil, j'annonce, je constate, j'objective, et même, à l'occasion, je repousse. Cela peut vouloir dire - *Tu es celui qui me suivra toujours, et j'en ai ma claque.* De la façon la plus ordinaire et la plus conséquente dont cette phrase est prononcée, c'est un refus. L'invocation exige, bien entendu, une tout autre dimension, à savoir que je fasse dépendre mon désir de ton être, en ce sens que je t'appelle à entrer dans la voie de ce désir, quel qu'il puisse être, d'une façon inconditionnelle.

C'est le processus de l'invocation. Le mot veut dire que je fais appel à la voix, c'est-à-dire à ce qui supporte la parole. Non pas à la parole, mais au sujet en tant qu'il la porte, et c'est pourquoi je suis là au niveau que j'ai appelé tout à l'heure le niveau personnaliste. C'est bien pourquoi les personnalistes vous en mettent et vous en remettent, du *Tu, tu, tu, tu* à longueur de journée, du *tu et á toi.* M. Martin Buber par exemple, dont Mme Pankow a prononcé le nom au passage, est dans ce registre un nom éminent.

Bien entendu, il y a là un niveau phénoménologique essentiel, et nous ne pouvons pas ne pas y passer. Il ne faut pas non plus céder à son mirage, à savoir se prosterner. L'attitude personnaliste - c'est le danger que nous rencontrons à son niveau - donne assez volontiers dans la prosternation mystique. Et pourquoi pas? Nous ne refusons aucune attitude à personne, nous demandons simplement le droit de comprendre ces attitudes, ce qui ne nous est d'ailleurs pas refusé du côté personnaliste, mais qui nous est refusé du côté scientiste - si vous commencez à attacher une authenticité à la position mystique, on considère que vous tombez vous aussi dans une complaisance ridicule.

Toute structure subjective, quelle qu'elle soit, dans la mesure où nous

pouvons suivre ce qu'elle articule, est strictement équivalente à toute autre, du point de vue de l'analyse subjective. Seuls les crétins imbéciles du type de M. Blondel, le psychiatre, peuvent porter objection, au nom d'une prétendue conscience morbide ineffable du vécu de l'autre, à ce qui ne se présente pas comme ineffable mais comme articulé, et qui devrait être comme tel refusé, en raison d'une confusion qui vient de ce que l'on croit que ce qui ne s'articule pas est au-delà, alors qu'il n'en est rien - ce qui est au-delà s'articule. En d'autres termes, il n'y a pas à parler d'ineffable quant au sujet, qu'il soit délirant ou mystique. Au niveau de la structure subjective, nous sommes en présence de quelque chose qui ne peut pas se présenter d'une autre façon que cela se présente, et qui, comme tel, se présente par conséquent, avec son entière valeur à son niveau de crédibilité.

S'il y a de l'ineffable, soit chez le délirant, soit chez le mystique, par définition il n'en parle pas, puisque c'est ineffable. Alors, nous n'avons pas à juger ce qu'il articule, à savoir sa parole, à partir de ce dont il ne peut pas parler. S'il est supposable qu'il y ait de l'ineffable, et nous le supposons bien volontiers, nous ne refusons jamais de saisir ce qui se démontre comme structure dans une parole, quelle qu'elle soit, sous prétexte qu'il y a de l'ineffable. Nous pouvons nous y perdre, alors nous y renonçons. Mais si nous ne nous y perdons pas, l'ordre que démontre et dévoile cette parole est à prendre comme tel. Nous nous apercevons en général qu'il est infiniment plus fécond de la prendre comme telle, et d'essayer d'y articuler l'ordre qu'elle pose, à condition d'avoir de justes repères, et c'est à quoi nous nous efforçons ici. Si nous partions de l'idée que la parole était essentiellement faite pour représenter le signifié, nous serions noyés tout de suite, parce que ce serait retomber aux oppositions précédentes, à savoir que le signifié, nous ne le connaissons pas.

Le *Tu* dont il s'agit est celui que nous invoquons. Par l'invocation, certes, c'est l'impénétrabilité personnelle subjective qui sera intéressée, mais ce n'est pas à ce niveau-là que nous cherchons à l'atteindre. Qu'est-ce qui est en cause dans toute invocation? Le mot d'invocation a un usage historique. C'est ce qui se produisait dans une certaine cérémonie que les Anciens, qui avaient plus de sagesse que nous sur certains points, pratiquaient avant le combat. Cette cérémonie consistait à faire ce qu'il fallait - eux le savaient probablement - pour mettre de son côté les dieux des autres. C'est exactement ce que veut dire le mot d'invocation, et c'est en cela que réside le rapport essentiel auquel je vous ramène maintenant, de cette étape seconde, celle de l'appel, nécessaire, pour que le désir et la demande soient satisfaits.

Il ne suffit pas simplement de dire à l'Autre *tu, tu, tu*, et d'obtenir une participation de la palpite. Il s'agit de lui donner la même voix que nous désirons qu'il ait, d'évoquer cette voix qui est justement présente dans le trait d'esprit comme sa dimension propre. Le trait d'esprit est une provocation, qui ne réussit pas le grand tour de force, qui n'atteint pas au grand miracle de l'invocation. C'est au niveau de la parole, et en tant qu'il s'agit que cette voix s'articule conformément à notre désir, que l'invocation se place.

Nous retrouvons à ce niveau ceci, que toute satisfaction de la demande, en tant qu'elle dépend de l'Autre, va donc être suspendue à ce qui se passe ici, dans ce va-et-vient tournant du message au code, et du code au message, qui permet à mon message d'être authentifié par l'Autre dans le code. Nous revenons au point précédent, c'est-à-dire à ce qui constitue l'essence de l'intérêt que nous portons ensemble cette année au trait d'esprit.

Je vous ferai simplement remarquer au passage que si vous aviez eu ce schéma, c'est-à-dire que si j'avais pu non pas vous le donner, mais vous le forger au moment du séminaire sur les psychoses, si nous en étions venus ensemble au même moment au même trait d'esprit, j'aurais pu vous imager dessus ce qui se passe essentiellement chez le Président Schreber, pour autant qu'il est devenu la proie, le sujet absolument dépendant de ses voix.

Observez attentivement le schéma qui est derrière moi, et supposez simplement que soit *verworfen* tout ce qui peut, de quelque façon que ce soit, répondre dans l'Autre à ce niveau que j'appelle celui du Nom-du-Père, qui incarne, spécifie, particularise, ce que je viens de vous expliquer, à savoir dans l'Autre représenter l'Autre en tant que donnant portée à la loi. Eh bien, si vous supposez la *Verwerfung* du Nom-du-Père, à savoir que ce signifiant est absent, vous vous apercevez que les deux liaisons que

j'ai ici encadrées, à savoir l'aller et retour du message au code et du code au message, sont par là même détruites et impossibles. Cela vous permet de reporter sur ce schéma les deux types fondamentaux de phénomènes de voix qu'éprouve le Président Schreber en substitution de ce défaut, de ce manque.

Je précise que si ce creux ou ce vide apparaît, c'est pour autant qu'a été au moins une fois évoqué le Nom-du-Père - pour autant que ce qui a été appelé à un moment au niveau du Tu était justement le Nom-du-Père, en tant qu'il est capable d'entériner le message et qu'il est, de ce fait, garant de ce que la loi comme telle se présente comme autonome. C'est là le point de bascule, de virage, qui précipite le sujet dans la psychose, et je laisse de côté pour l'instant en quoi, et à quel moment, et pourquoi.

J'ai commencé cette année-là mon discours sur la psychose en partant d'une phrase que je vous avais tirée d'une de mes présentations de malades. On saisissait très bien à quel moment la phrase marmonnée par la patiente, *je viens de chez le charcutier,* basculait de l'autre côté. C'était lorsque le mot *truie* apparaissait en apposition. N'étant plus au-delà assumable, intégrable par le sujet, il basculait, de son propre mouvement, par sa propre inertie de signifiant, de l'autre côté du tiret de la réplique, dans l'Autre. C'était là pure et simple phénoménologie élémentaire. Chez Schreber, qu'est-ce qui résulte de l'exclusion des liaisons entre le message et l'Autre ? Le résultat se présente sous la forme de deux grandes catégories de voix et d'hallucinations.

Il y a d'abord l'émission, au niveau de l'Autre, des signifiants de ce qui se présente comme la *Grundsprache,* la *langue fondamentale.* Ce sont des éléments originaux du code, articulables les uns par rapport aux autres, car cette langue fondamentale est si bien organisée qu'elle couvre littéralement le monde de son réseau de signifiants, sans que rien d'autre soit là sûr et certain, sinon qu'il s'agit de la signification essentielle, totale. Chacun de ces mots a son poids propre, son accent, sa pesée de signifiant. Le sujet les articule les uns par rapport aux autres. Chaque fois qu'ils sont isolés, la dimension proprement énigmatique de la signification, pour autant qu'elle est infiniment moins évidente que la certitude qu'elle comporte, est tout à fait frappante. En d'autres termes, l'Autre n'émet ici, si je puis dire, qu'au-delà du code, sans aucune possibilité d'y intégrer ce qui peut venir de l'endroit où le sujet articule son message.

D'un autre côté, pour peu que vous remettiez ici les petites flèches, viennent des messages. Ils ne sont nullement authentifiés par le retour de l'Autre, en tant que support du code, sur le message, ni intégrés dans le

code avec quelque intention que ce soit, mais ils viennent de l'Autre comme tout message, puisqu'il n'y a pas moyen qu'un message ne parte sinon de l'Autre, puisqu'il est fait d'une langue qui est celle de l'Autre - même quand il part de nous en reflet de l'autre. Ces messages partiront donc de l'Autre, et quitteront ce repère pour s'articuler dans cette sorte de propos - *Et maintenant je veux vous donner... Nommément je veux ceci pour moi... Et maintenant, cela doit pourtant...*

Qu'est-ce qui manque? La pensée principale, celle qui s'exprime au niveau de la langue fondamentale. Les voix elles-mêmes, qui connaissent toute la théorie, disent aussi - *Il nous manque la réflexion*. Cela veut dire que de l'Autre partent en effet des messages de l'autre catégorie de messages. C'est un type de messages qu'il n'est pas possible d'entériner comme tels. Le message se manifeste ici dans la dimension pure et brisée du signifiant, comme quelque chose qui ne comporte sa signification qu'au-delà de soi-même, quelque chose qui, du fait de ne pas pouvoir participer à l'authentification par le *Tu*, se manifeste comme n'ayant pas d'autre objet que de présenter comme absente la position du *Tu*, où la signification s'authentifie. Bien entendu le sujet s'efforce de compléter cette signification, il donne donc les compléments de ses phrases - *je ne veux pas maintenant*, disent les voix, mais il se dit ailleurs que lui, Schreber, *ne peut pas avouer qu'il est une...* Le message reste ici rompu en tant qu'il ne peut pas passer par la voie du *Tu*, qu'il ne peut arriver au point gamma qu'en tant que message interrompu.

Je pense vous avoir suffisamment indiqué que la dimension de l'Autre, en tant qu'il est le lieu du dépôt, le trésor du signifiant, comporte, pour qu'il puisse exercer pleinement sa fonction d'Autre, ceci, qu'il ait aussi le signifiant de l'Autre en tant qu'Autre. L'Autre a lui aussi au-delà de lui cet Autre capable de donner fondement à la loi. C'est une dimension qui, bien entendu, est également de l'ordre du signifiant, et qui s'incarne dans des personnes qui supporteront cette autorité. Qu'à l'occasion ces personnes manquent, qu'il y ait par exemple carence paternelle en ce sens que le père soit trop con, n'est pas la chose essentielle. Ce qui est essentiel, c'est que le sujet, par quelque côté que ce soit, ait acquis la dimension du Nom-du-Père.

Bien entendu, ce qui se passe effectivement, et que vous pouvez relever dans les biographies, c'est que le père est souvent là pour faire la vaisselle dans la cuisine avec le tablier de sa femme. Cela ne suffit pas du tout à déterminer une schizophrénie.

Je vais maintenant vous mettre au tableau le petit schéma par lequel j'introduirai ce que je vous dirai la prochaine fois, et qui nous permettra de faire le joint de la distinction, qui peut vous paraître un peu scolastique, du Nom-du-Père et du père réel = du Nom-du-Père en tant qu'il peut à l'occasion manquer et du père qui n'a pas l'air d'avoir tellement besoin d'être là pour ne pas manquer. Je vais donc introduire ce qui fera l'objet de ma leçon de la prochaine fois, à savoir ce que j'intitule dès aujourd'hui la métaphore paternelle.

Un nom n'est jamais qu'un signifiant comme les autres. Il est certes important de l'avoir, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on y accède - pas plus qu'à la satisfaction du désir, cocu au principe, dont je vous parlais tout à l'heure. C'est pourquoi dans l'acte, le fameux acte de la parole dont nous parlait hier Mme Pankow, c'est dans la dimension que nous appelons métaphorique que va se réaliser concrètement, psychologiquement, l'invocation dont je parlais tout à l'heure.

En d'autres termes, le Nom-du-Père, il faut l'avoir, mais il faut aussi savoir s'en servir. C'est de cela que le sort et l'issue de toute l'affaire peuvent beaucoup dépendre.

Il y a les paroles réelles qui se passent autour du sujet, nommément dans son enfance, mais l'essence de la métaphore paternelle, que je vous annonce aujourd'hui et dont nous parlerons plus longuement la prochaine fois, consiste dans le triangle suivant -

Nous avons par ailleurs ce schéma

LE SCHÉMA L

Tout ce qui se réalise dans le S, sujet, dépend de ce qui se pose de signifiants dans le A. Le A, s'il est vraiment le lieu du signifiant, doit lui-même porter quelque reflet de ce signifiant essentiel que je vous représente là dans ce zigzag, et que j'ai appelé ailleurs, dans mon article sur *La Lettre volée,* le schéma *L.*

Trois de ces quatre points cardinaux sont donnés par les trois termes subjectifs du complexe d'Oedipe en tant que signifiants, que nous retrouvons à chaque sommet du triangle. J'y reviendrai la prochaine fois, mais je vous prie pour l'instant d'admettre ce que je vous dis, histoire de vous mettre en appétit.

Le quatrième terme, c'est le S. Lui - non seulement je vous l'accorde, mais c'est de là qu'on part -, il est en effet ineffablement stupide, car il n'a pas son signifiant. Il est en dehors des trois sommets du triangle oedipien, et il dépend de ce qui va se passer dans ce jeu. C'est le mort dans la partie. C'est même parce que la partie est structurée de cette façon - je veux dire qu'elle ne se poursuit pas seulement comme partie particulière, mais comme partie s'instituant en règle - que le sujet se trouvera dépendre des trois pôles qui s'appellent l'Idéal du moi, le surmoi et la réalité.

Mais pour comprendre la transformation de la première triade dans l'autre, il faut voir que, tout mort qu'il soit, le sujet, puisque sujet il y a, en est dans cette partie pour ses frais. De ce point inconstitué où il est, il va lui falloir y participer - sinon avec ses sous, il n'en a peut-être pas encore, du moins avec sa peau, c'est-à-dire avec ses images, sa structure imaginaire, et tout ce qui s'ensuit. C'est ainsi que le quatrième terme, le S, va se représenter dans quelque chose d'imaginaire qui s'oppose au signifiant de l'Oedipe et qui doit être aussi, pour que ça colle, ternaire.

Bien entendu, il y a tout un stock, tout le bagage des images. Ouvrez pour le savoir les livres de M. Jung et de son école, et vous verrez que des images, il y en a à n'en plus finir - ça bourgeonne et ça végète de partout -, il y a le serpent, le dragon, les langues, l'œil flambant, la plante verte, le pot de fleurs, la concierge. Ce sont toutes des images fondamentales, incontestablement bourrées de signification, seulement on n'a strictement rien à en faire, et si vous vous baladez à ce niveau, vous ne réussirez qu'à vous perdre avec votre lumignon dans la forêt végétante des archétypes primitifs.

Pour ce qui nous intéresse, à savoir la dialectique intersubjective, il y a trois images sélectionnées - j'articule un peu fort ma pensée - pour prendre rôle de guides. Ce n'est pas difficile à comprendre, puisque quelque chose est en quelque sorte tout préparé, non seulement à être l'homologue de la base du triangle mère-père-enfant, mais à se confondre avec - c'est le rapport du corps morcelé, et du même coup enveloppé par bon nombre de ces images dont nous parlions, avec la fonction unifiante de l'image totale du corps. Autrement dit, le rapport du moi et de l'image spéculaire nous donne déjà la base du triangle imaginaire, ici indiqué en pointillés.

L'autre point, c'est là précisément que nous allons voir l'effet de la métaphore paternelle.

Cet autre point, je vous l'ai amené dans mon séminaire de l'année dernière sur la relation d'objet, mais vous allez le voir maintenant prendre sa place dans les formations de l'inconscient. Ce point, je pense que vous l'avez reconnu du seul fait de le voir ici en tiers avec la mère et l'enfant. Vous le voyez ici dans une autre relation, que je ne vous ai pas du tout masquée l'année dernière, puisque nous avons terminé sur la relation avec le Nom-du-Père de ce qui avait fait surgir le fantasme du petit cheval chez notre petit Hans. Ce troisième point - je le nomme enfin, je

pense que vous l'avez tous sur les lèvres - n'est pas autre que le phallus. Et c'est pourquoi le phallus occupe une place d'objet si centrale dans l'économie freudienne.

Cela suffit à soi tout seul à nous montrer en quoi erre *la psychanalyse d'aujourd'hui.* C'est qu'elle s'en éloigne de plus en plus. Elle élude la fonction fondamentale du phallus, à quoi le sujet s'identifie imaginairement, pour le réduire à la notion de l'objet partiel. Cela nous ramène à la comédie.

Je vous laisserai là pour aujourd'hui, après vous avoir montré par quelles voies le discours complexe où j'essaye de rassembler tout ce que je vous ai présenté, se raccorde et tient ensemble.

8 JANVIER 1958

159

IX

LA MÉTAPHORE PATERNELLE

Surmoi, Réalité, Idéal du moi
Variété de la carence paternelle
La délicate question de l'Œdipe inversé
Le phallus comme signifié
Les dimensions de l'Autre chose

Par exception, j'ai annoncé le titre de ce dont je vous parlerai aujourd'hui, à savoir la métaphore paternelle.

Il n'y a pas très longtemps, quelqu'un, un petit peu inquiet, j'imagine, de la tournure que j'allais donner aux choses, m'a demandé - De *quoi comptez-vous nous parler dans la suite de l'année* ? Et j'ai répondu -*Je compte aborder des questions de structure.* Comme cela, je ne me suis pas compromis. Néanmoins, c'est bien de questions de structure que j'entends vous parler cette année à propos des formations de l'inconscient. Pour le dire simplement, il s'agit de mettre en place les choses dont vous parlez tous les jours et dans lesquelles vous vous embrouillez tous les jours d'une façon qui finit par ne même plus vous gêner.

La métaphore paternelle, donc, concerne la fonction du père, comme on dirait en termes de relations interhumaines. Vous rencontrez tous les jours des complications dans la façon que vous pouvez avoir d'en faire usage comme d'un concept qui a pris une certaine tournure familière depuis le temps que vous en parlez. Il s'agit de savoir justement si vous en parlez sous la forme d'un discours bien cohérent.

La fonction du père a sa place, une place assez large, dans l'histoire de l'analyse. Elle est au cœur de la question de l'Œdipe, et c'est là que vous la voyez présentifiée. Freud l'a introduite tout au début, puisque le complexe d'œdipe apparaît dès *La Science des rêves*. Ce que révèle l'inconscient au début, c'est d'abord et avant tout le complexe d'œdipe. L'importance de la révélation de l'inconscient, c'est l'amnésie infantile portant sur quoi ? Sur le fait des désirs infantiles pour la mère, et sur le fait que ces désirs sont refoulés. Et non seulement ils ont été réprimés, mais il a été oublié que ces désirs sont primordiaux. Et non seulement ils

sont primordiaux, mais ils sont toujours là. Voilà d'où est partie l'analyse, et à partir de quoi s'articulent un certain nombre de questions cliniques.

J'ai essayé de vous ordonner en un certain nombre de directions les questions qui ont été posées dans l'histoire de l'analyse à propos de l'œdipe.

1

Je distingue trois pôles historiques, que je vous situerai brièvement.

J'inscris dans le premier une question qui a fait date. Il s'agissait de savoir si le complexe d'Œdipe, d'abord promu comme fondamental dans la névrose, mais dont l'œuvre de Freud faisait quelque chose d'universel, se rencontrait non seulement chez le névrosé, mais aussi chez le normal. Et ce, pour une bonne raison, c'est que le complexe d'Œdipe a une fonction essentielle de normalisation. On pouvait donc, d'un côté, considérer que c'est un accident de l'Œdipe qui provoque la névrose, mais aussi poser la question - y a-t-il des névroses sans Œdipe ?

Certaines observations semblent en effet indiquer que le drame œdipien ne joue pas toujours le rôle essentiel, mais, par exemple, le rapport exclusif de l'enfant à la mère. L'expérience obligeait ainsi à admettre qu'il pouvait y avoir des sujets présentant des névroses où l'on ne trouvait pas du tout d'Œdipe. Je vous rappelle que *Névrose sans complexe d'Œdipe* ? est précisément le titre d'un article de Charles Odier.

La notion de la névrose sans Œdipe est corrélative de l'ensemble des questions posées sur ce que l'on a appelé le surmoi maternel. Au moment où la question de la névrose sans Œdipe était posée, Freud avait déjà formulé que le surmoi était d'origine paternelle. On s'est alors interrogé - le surmoi est-il vraiment uniquement d'origine paternelle? N'y a-t-il pas dans la névrose, derrière le surmoi paternel, un surmoi maternel encore plus exigeant, plus opprimant, plus ravageant, plus insistant ?

Je ne veux pas m'étendre longuement car nous avons un long chemin à parcourir. Donc, voici le premier pôle, où se groupent les cas d'exception et le rapport entre le surmoi paternel et le surmoi maternel.

Le second pôle maintenant.

Indépendamment de la question de savoir si le complexe d'Œdipe est là ou s'il manque chez tel sujet, on s'est demandé si tout un champ de la pathologie qui vient dans notre juridiction s'offrir à nos soins, ne pouvait pas être référé à ce que nous appellerons le champ pré-œdipien.

Il y a l'Œdipe, cet Œdipe est considéré comme représentant une phase, et s'il y a maturité à un certain moment de l'évolution du sujet, l'Œdipe est toujours là. Mais ce que Freud avait lui-même avancé très vite dans les premiers moments de son oeuvre, cinq ans après *La Science des rêves,* dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité,* était de nature à faire entendre que ce qui se passe avant l'Œdipe avait aussi son importance.

Bien sûr, dans Freud, cela prend son importance, mais à travers l'Œdipe. Seulement, jamais, jamais, à cette époque-là, la notion de la rétroaction, d'une *Nachträglichkeit* de l'Œdipe, sur laquelle vous savez que j'attire ici tout le temps votre attention d'une façon insistante, n'avait été mise en valeur. Cette notion semblait échapper à la pensée. On ne songeait qu'aux exigences du passé temporel.

Certaines parties de notre champ d'expérience se rapportent spécialement à ce champ des étapes pré-œdipiennes du développement du sujet, à savoir, d'une part, la perversion, d'autre part, la psychose.

La perversion était pour certains l'état primaire, l'état en friche. Dieu merci, nous n'en sommes plus tout à fait là. Si, dans les premiers temps, cette conception était légitime au moins au titre d'une approximation de la question, elle l'est certes moins de nos jours. La perversion était essentiellement considérée comme une pathologie dont l'étiologie devait être spécifiquement rapportée au champ pré-œdipien, et qui prenait son conditionnement d'une fixation anormale. C'est d'ailleurs pour cette raison, que la perversion n'était considérée que comme la névrose inversée, ou, plus exactement, la névrose ne s'étant pas inversée, la névrose restée patente. Ce qui dans la névrose s'était inversé se voyait au jour dans la perversion. La perversion n'ayant pas été refoulée comme n'étant pas passée par l'Œdipe, l'inconscient était là à ciel ouvert. C'est une conception à laquelle personne ne s'arrête plus, ce qui ne veut pas dire pour autant que nous en soyons plus avancés.

Je pointe donc qu'autour de la question du champ pré-œdipien, se groupent la question de la perversion et celle de la psychose.

Tout ce dont il s'agit là peut maintenant s'éclairer pour nous de diverses façons. Que ce soit perversion ou psychose, il s'agit toujours de la fonction imaginaire. Même sans être spécialement introduit au maniement que nous en faisons ici, tout un chacun peut s'apercevoir de l'importance spéciale de l'image dans ces deux registres, bien entendu sous des angles différents. Une invasion endophasique faite de paroles auditivées, n'est pas le caractère encombrant, parasitaire, d'une image dans une perversion, mais dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien de mani-

festations pathologiques où le champ de la réalité est profondément troublé par des images.

L'histoire de la psychanalyse nous atteste que c'est spécialement au champ pré-œdipien que l'expérience, le souci de la cohérence, la façon dont la théorie se fabrique et tient debout, ont fait attribuer les perturbations, dans certains cas profondes, du champ de la réalité par l'invasion de l'imaginaire. Le terme d'imaginaire semble d'ailleurs rendre davantage service que celui de fantasme, lequel serait inapproprié pour parler des psychoses et des perversions. Toute une direction de l'analyse s'est engagée dans le sens de l'exploration du champ pré-œdipien, au point même que l'on peut dire que c'est dans ce sens-là que se sont faits tous les progrès essentiels depuis Freud.

Je souligne à ce propos le paradoxe essentiel pour notre thème d'aujourd'hui, du témoignage que constitue l'œuvre de Mme Mélanie Klein.

Dans une oeuvre comme dans toute production en paroles, il y a deux plans. Il y a, d'une part, ce qu'elle dit, ce qu'elle formule dans son discours, ce qu'elle veut dire, pour autant que, dans son sens, séparant le veut et le dire, il y a son intention. Et puis, nous ne serions pas analystes au sens où j'essaye de faire entendre les choses ici, si nous ne savions pas qu'elle en dit quelquefois un petit peu plus au-delà. C'est même d'habitude en cela que consiste notre approche - saisir ce qu'on dit au-delà de ce qu'on veut dire. L'œuvre de Mme Mélanie Klein dit des choses qui ont toute leur importance, mais quelquefois rien que par les contradictions internes de ses textes, qui peuvent être sujets à certaines critiques, lesquelles ont été faites. Puis, il y a aussi ce qu'elle dit sans vouloir le dire, et une des choses les plus frappantes à ce propos est la suivante.

Cette femme qui nous a apporté des vues profondes, si éclairantes, non seulement sur le temps pré-œdipien, mais sur les enfants qu'elle examine et analyse à une étape présumée pré-œdipienne dans une première approximation de la théorie - cette analyste, qui aborde forcément chez ces enfants des thèmes en termes parfois pré-verbaux, presque à l'apparition de la parole - eh bien, plus elle remonte au temps de l'histoire prétendue pré-œdipienne, et plus elle y voit, elle y voit toujours et tout le temps, permanente, l'interrogation oedipienne.

Lisez son article concernant précisément l'Œdipe. Elle y décrit une étape extrêmement précoce du développement, l'étape dite de la formation des mauvais objets, qui est antérieure à la phase dite paranoïde-dépressive, laquelle est liée à l'apparition du corps de la mère dans sa totalité. A l'entendre, le rôle prédominant dans l'évolution des premières relations objectales infantiles serait joué par l'intérieur du corps de la

mère, qui centrerait toute l'attention de l'enfant. Or, vous constatez avec surprise que, se fondant sur des dessins, sur des dires, sur toute une reconstruction de la psychologie de l'enfant à cette étape, Mme Mélanie Klein nous atteste que parmi les mauvais objets présents dans le corps de la mère - dont tous les rivaux, les corps des frères, des sueurs, passés, présents et à venir -, il y a très précisément le père, représenté sous la forme de son pénis.

C'est bien là une trouvaille qui mérite de nous arrêter, puisqu'elle se situe aux premières étapes des rapports imaginaires, auxquelles peuvent se rattacher les fonctions proprement schizophréniques, et psychotiques en général. Cette contradiction a tout son prix, alors que l'intention de Mme Mélanie Klein était d'aller explorer les états pré-œdipiens. Plus elle remonte sur le plan imaginaire, et plus elle constate la précocité - bien difficile à expliquer si nous nous en tenons à une notion purement historique de l'Œdipe - de l'apparition du tiers terme paternel, et cela dès les premières phases imaginaires de l'enfant. C'est en cela que je dis que l'œuvre en dit plus qu'elle ne veut dire.

Voilà donc déjà définis deux pôles de l'évolution de l'intérêt autour de l'Œdipe - premièrement les questions du surmoi et des névroses sans OEdipe, deuxièmement les questions concernant les perturbations qui se produisent dans le champ de la réalité.

Troisième pôle, qui ne mérite pas moins de remarques - le rapport du complexe d'Œdipe avec la génitalisation, comme on s'exprime. Ce n'est pas la même chose.

D'une part - point que tant d'explorations et de discussions dans l'histoire ont fait passer au deuxième plan, mais qui reste toujours implicite dans toutes les cliniques -, le complexe d'Œdipe a une fonction normative, non pas simplement dans la structure morale du sujet, ni dans ses rapports avec la réalité, mais quant à l'assomption de son sexe - ce qui, vous le savez, reste toujours dans l'analyse dans une certaine ambiguïté. Par ailleurs, la fonction proprement génitale fait l'objet d'une maturation après une première poussée sexuelle d'ordre organique, à laquelle on a cherché un support anatomique dans la double poussée des testicules et la formation des spermatozoïdes. La relation entre cette poussée organique et l'existence dans l'espèce humaine du complexe d'Œdipe est restée une question phylogénétique sur laquelle plane beaucoup d'obscurité, au point que plus personne ne se risquerait à faire des articles sur le sujet. Mais enfin, cette question n'en a pas moins été présente dans l'histoire de l'analyse.

La question de la génitalisation est donc double. Il y a, d'une part, une

poussée qui comporte une évolution, une maturation. Il y a, d'autre part, dans l'Œdipe, l'assomption par le sujet de son propre sexe, c'est-à-dire, pour appeler les choses par leur nom, ce qui fait que l'homme assume le type viril et que la femme assume un certain type féminin, se reconnaît comme femme, s'identifie à ses fonctions de femme. La virilité et la féminisation sont les deux termes qui traduisent ce qui est essentiellement la fonction de l'Œdipe. Nous nous trouvons là au niveau où l'Œdipe est directement lié à la fonction de l'Idéal du moi - il n'a pas d'autre sens.

Voici donc les trois chapitres dans lesquels vous pourrez classer toutes les discussions qui se sont produites autour de l'Œdipe, et, du même coup, autour de la fonction du père, car c'est une seule et même chose. Il n'y a pas de question d'Œdipe s'il n'y a pas le père, et inversement, parler d'Œdipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père.

Je répète pour ceux qui prennent des notes. Sur le sujet historique du complexe d'Œdipe, tout tourne autour de trois pôles - l'Œdipe par rapport au surmoi, par rapport à la réalité, par rapport à l'Idéal du moi. L'Idéal du moi, pour autant que la génitalisation, en tant qu'elle est assumée, devient élément de l'Idéal du moi. La réalité, pour autant qu'il s'agit des rapports de l'Œdipe avec les affections qui comportent un bouleversement du rapport à la réalité, perversion et psychose.

Je vous le résume au tableau, avec un complément dont vous verrez plus loin la signification.

Essayons maintenant d'aller un peu plus loin.

2

Ces ensembles massifs, globaux, soulignés par l'histoire, étant pour votre assistance suffisamment présents, nous allons nous avancer sur ce qui, dans le troisième chapitre - la fonction de l'Œdipe en tant qu'elle retentit directement sur l'assomption du sexe -, concerne la question du complexe de castration dans ce qu'elle a de peu élucidé.

Nous prenons volontiers les choses par le biais de la clinique, en nous demandant tout bonnement à propos des cas - *Alors*, *et le père ? Qu'est-ce*

qu'il faisait, le père, pendant ce temps-la ? En quoi est-il impliqué, dans le coup ?

La question de l'absence ou de la présence du père, du caractère bénéfique ou maléfique du père, n'est certainement pas voilée. Nous avons même vu apparaître récemment le terme de carence paternelle, ce qui n'était pas s'attaquer à un mince sujet - savoir ce que l'on a pu dire là-dessus, et si cela tenait debout, est une autre question. Mais enfin, cette carence paternelle, qu'on l'appelle ainsi ou qu'on ne l'appelle pas ainsi, est un sujet à l'ordre du jour dans une évolution de l'analyse qui devient de plus en plus environnementaliste, comme on s'exprime élégamment.

Tous les analystes ne tombent pas dans ce travers, Dieu merci. Beaucoup d'analystes auxquels vous apporterez des renseignements biographiques aussi intéressants que *Mais les parents ne s'entendaient pas, il y avait mésentente conjugale, ça explique tout, vous* répondront, même ceux avec qui nous ne sommes pas toujours d'accord - *Et puis après ? Cela ne prouve absolument rien. Nous ne devons nous attendre d aucune espèce d'effet particulier-,* en quoi ils auront raison.

Cela dit, quand on cherche la carence paternelle, à quoi s'intéresse-t-on concernant le père ? Les questions se pressent sur le registre biographique. Le père était-il là ou n'était-il pas là? Est-ce qu'il voyageait, est-ce qu'il s'absentait, est-ce qu'il revenait souvent? Et aussi - est-ce qu'un Œdipe peut se constituer de façon normale quand il n'y a pas de père? Ce sont des questions qui sont en elle-mêmes très intéressantes, et je dirai plus, c'est par ce biais que se sont introduits les premiers paradoxes, ceux qui ont fait se poser les questions qui ont suivi. On s'est alors aperçu qu'un Œdipe pouvait très bien se constituer même quand le père n'était pas là.

Au début même, on croyait toujours que c'était quelque excès de présence du père, ou excès du père, qui engendrait tous les drames. C'était le temps où l'image du père terrifique était considérée comme un élément lésionnel. Dans la névrose, on s'est très vite aperçu que c'était encore plus grave quand il était trop gentil. On a fait ses écoles avec lenteur, et nous en sommes donc maintenant à l'autre bout, à nous interroger sur les carences paternelles. Il y a les pères faibles, les pères soumis, les pères matés, les pères châtrés par leur femme, enfin les pères infirmes, les pères aveugles, les pères bancroches, tout ce que vous voudrez. Il faudrait tout de même essayer de s'apercevoir de ce qui se dégage d'une telle situation, et trouver des formules minimales qui nous permettent de progresser.

D'abord, la question de sa présence, ou de son absence, concrète, en tant qu'élément d'environnement. Si nous nous plaçons au niveau où se

déroulent ces recherches, c'est-à-dire au niveau de la réalité, on peut dire qu'il est tout à fait possible, concevable, réalisé, touchable par l'expérience, que le père soit là même quand il n'est pas là, ce qui devrait déjà nous inciter à une certaine prudence dans le maniement du point de vue environnementaliste concernant la fonction du père. Même dans les cas où le père n'est pas là, où l'enfant a été laissé seul avec sa mère, des complexes d'Œdipe tout à fait normaux - normaux dans les deux sens, normaux en tant que normalisants d'une part, et aussi normaux en tant qu'ils dénormalisent, je veux dire par leur effet névrosant par exemple -s'établissent d'une façon exactement homogène aux autres cas. Premier point qui doit attirer notre attention.

En ce qui concerne la carence du père, je voudrais simplement vous faire remarquer que l'on ne sait jamais en quoi le père est carent. Dans certains cas, on nous dit qu'il est trop gentil, ce qui semblerait vouloir dire qu'il faut qu'il soit méchant. D'autre part, le fait que, manifestement, il puisse être trop méchant, implique qu'il vaudrait peut-être mieux de temps en temps qu'il soit gentil. En fin de compte, on a depuis longtemps fait le tour de ce petit manège. On a entrevu que le problème de la carence du père ne concernait pas directement l'enfant dont il s'agit, mais, comme c'était évident depuis le premier abord, que l'on pouvait commencer à dire des choses un peu plus efficaces concernant cette carence en le prenant en tant qu'il a à tenir sa place en tant que membre du trio fondamental de la famille. Mais on n'est pas arrivé pour autant à mieux formuler ce dont il s'agit.

Je ne veux pas m'étendre longuement là-dessus, mais nous en avons déjà parlé l'année dernière à propos du petit Hans. Nous avons vu les difficultés que nous avions à bien préciser du seul point de vue environnementaliste en quoi résidait la carence du personnage paternel, alors qu'il était loin d'être carent dans sa famille - il était là, près de sa femme, il tenait son rôle, il discutait, il se faisait un tant soit peu envoyer sur les roses par sa femme, mais enfin il s'occupait beaucoup de son enfant, il n'était pas absent, et tellement peu absent qu'il le faisait même analyser, ce qui est le meilleur point de vue que l'on puisse attendre d'un père, dans ce sens-là tout au moins.

La question de la carence du père mérite que l'on y revienne, mais on entre ici dans un monde tellement mouvant qu'il faut essayer de faire une distinction qui permette de voir en quoi la recherche pèche. Elle pèche non pas à cause de ce qu'elle trouve, mais à cause de ce qu'elle cherche. je crois que la faute d'orientation est celle-ci - on confond deux choses qui ont un rapport, mais qui ne se confondent pas, le père en tant que

normatif et le père en tant que normal. Bien entendu, le père peut être très dénormativant en tant que lui-même n'est pas normal, mais c'est là rejeter la question au niveau de la structure - névrotique, psychotique - du père. Donc, la normalité du père est une question, celle de sa position normale dans la famille en est une autre.

Troisième point que j'avance - la question de sa position dans la famille ne se confond pas avec une définition exacte de son rôle normativant. Parler de sa carence dans la famille n'est pas parler de sa carence dans le complexe. En effet, pour parler de sa carence dans le complexe, il faut introduire une autre dimension que la dimension réaliste, définie par le mode caractérologique, biographique, ou autre, de sa présence dans la famille.

Voilà la direction où nous allons faire le pas suivant.

3

Maintenant que vous voyez à peu près l'état actuel de la question, je vais essayer de mettre un peu d'ordre pour situer les paradoxes. Venons-en à introduire plus correctement le rôle du père. Si c'est sa place dans le complexe qui peut nous indiquer la direction où nous avancer et poser une formulation correcte, interrogeons maintenant le complexe, et commençons par en rappeler le b a ba.

Au début, le père terrible. Tout de même, l'image résume quelque chose de beaucoup plus complexe, comme le nom l'indique. Le père intervient sur plusieurs plans. D'abord, il interdit la mère. C'est là le fondement, le principe du complexe d'Œdipe, c'est là que le père est lié à la loi primordiale de l'interdiction de l'inceste. C'est le père, nous rappelle-t-on, qui est chargé de représenter cette interdiction. Il a quelquefois à la manifester d'une façon directe quand l'enfant se laisse aller à ses expansions, manifestations, penchants, mais c'est bien au-delà qu'il exerce ce rôle. C'est par toute sa présence, par ses effets dans l'inconscient, qu'il accomplit l'interdiction de la mère. Vous attendez que je dise *sous menace de castration.* C'est vrai, il faut le dire, mais ce n'est pas si simple. C'est entendu, la castration a ici un rôle manifeste, et de plus en plus confirmé, le lien de la castration à la loi est essentiel, mais voyons comment cela se présente à nous cliniquement. Je suis obligé de vous le rappeler parce que mes propos suscitent sans doute en vous toutes sortes d'évocations textuelles.

Prenons d'abord le garçon. Le rapport entre le garçon et le père est

commandé, c'est entendu, par la crainte de la castration. Qu'est-ce que cette crainte de la castration ? Par quel bout l'abordons-nous ? Nous l'abordons dans la première expérience du complexe d'Œdipe, mais sous quelle forme? Nous l'abordons comme une rétorsion à l'intérieur d'un rapport agressif. Cette agression part du garçon en tant que son objet privilégié, la mère, lui est interdit, et se dirige vers le père. Elle revient sur lui en fonction du rapport duel, pour autant qu'il projette imaginairement sur le père des intentions agressives équivalentes ou renforcées par rapport aux siennes, mais qui trouvent leur départ dans ses propres tendances agressives. Bref, la crainte éprouvée devant le père est nettement centrifuge, je veux dire qu'elle a son centre dans le sujet. Cette présentation est conforme à la fois à l'expérience et à l'histoire de l'analyse. C'est sous cet angle que l'expérience nous a très vite appris que devait être mesurée l'incidence de la crainte éprouvée dans l'Œdipe à l'endroit du père.

Bien que profondément liée à l'articulation symbolique de l'interdiction de l'inceste, la castration se manifeste donc dans toute notre expérience, et particulièrement chez ceux qui en sont les objets privilégiés, à savoir les névrosés, sur le plan imaginaire. Elle a là son départ. Elle ne part pas d'un commandement du type de celui que formule la loi de Manou - *Celui qui couchera avec sa mère se coupera les génitoires, et les tenant dans sa main droite - ou* gauche, je ne me souviens plus très bien - *s'en ira droit vers l'Ouest jusqu'à ce que mort s'ensuive.* Ça, c'est la loi, mais cette loi n'est pas spécialement parvenue comme telle aux oreilles de nos névrosés. Elle est même en général plutôt laissée dans l'ombre. Il y a d'ailleurs d'autres moyens d'en sortir, mais je n'ai pas le temps de m'y étendre aujourd'hui.

Donc, la façon dont la névrose incarne la menace castrative est liée à l'agression imaginaire. C'est une rétorsion. Pour autant que Jupiter est tout à fait capable de châtrer Chronos, nos petits Jupiter craignent que Chronos commence lui-même par faire le travail.

L'examen du complexe d'Œdipe, la façon dont il s'est présenté par l'expérience, dont il a été introduit par Freud, dont il a été articulé dans la théorie, nous apporte encore autre chose, qui est la délicate question de l'Œdipe inversé. Je ne sais si cela vous paraît aller de soi, mais à lire l'article de Freud, ou n'importe quel article de n'importe quel auteur sur le sujet, chaque fois qu'est abordée la question de l'Œdipe, on est toujours frappé du rôle extrêmement mouvant, nuancé, déconcertant, que joue la fonction de l'Œdipe inversé.

Cet Œdipe inversé n'est jamais absent de la fonction de l'Œdipe, je

veux dire que la composante d'amour pour le père ne peut en être éludée. C'est elle qui donne la fin du complexe d'Œdipe, son déclin, dans une dialectique, qui reste très ambiguë, de l'amour et de l'identification, de l'identification comme prenant sa racine dans l'amour. Identification et amour, ce n'est pas la même chose - on peut s'identifier à quelqu'un sans l'aimer, et vice versa -, mais les deux termes sont néanmoins étroitement liés et absolument indissociables.

Lisez dans l'article de Freud sur le déclin du complexe, *Der Untergang des Ödipuskomplex,* de 1924, l'explication qu'il donne de l'identification terminale qui en est la solution. C'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui, et qu'il trouve la solution terminale de l'Œdipe dans une composition du refoulement amnésique et de l'acquisition en lui de ce terme idéal grâce à quoi il devient le père. Je ne dis pas qu'il est d'ores et déjà et immédiatement un petit mâle, mais il peut lui aussi devenir quelqu'un, il a déjà ses titres en poche, l'affaire en réserve, et quand le temps viendra, si les choses vont bien, si les petits cochons ne le mangent pas, au moment de la puberté il aura son pénis tout prêt avec son certificat - *Papa est là qui me l'a à la bonne date conféré.*

Cela ne se passe pas comme cela si la névrose éclate, ajustement parce que quelque chose n'est pas régulier dans le titre en question. Seulement, l'Œdipe inversé n'est pas non plus si simple. C'est par la même voie, celle de l'amour, que peut se produire la position d'inversion, c'est à savoir qu'au lieu d'une identification bénéfique, le sujet se trouve affecté d'une brave et bonne petite position passivée sur le plan inconscient, qui fera sa réapparition à la bonne date, le mettant dans une espèce de bissectrice d'angle *squeeze-panic*. Il s'agit d'une position où le sujet est pris, qu'il a découverte tout seul, et qui est bien avantageuse. Elle consiste en ceci -ce père redoutable, qui a interdit tant de choses mais qui est bien gentil par ailleurs, se mettre à la bonne place pour avoir ses faveurs, c'est-à-dire se faire aimer de lui. Mais comme se faire aimer de lui consiste à passer d'abord au rang de femme, et que l'on garde toujours son petit amour-propre viril, cette position, comme Freud nous l'explique, comporte le danger de la castration, d'où cette forme d'homosexualité inconsciente qui met le sujet dans une situation conflictuelle aux retentissements multiples - d'une part, le retour constant de la position homosexuelle à l'égard du père, et, d'autre part, sa suspension, c'est-à-dire son refoulement, en raison de la menace de castration que cette position comporte.

Tout cela n'est pas simplet. Or, nous essayons précisément d'élaborer quelque chose qui nous permette de le concevoir de façon plus rigoureuse et de mieux poser nos questions dans chaque cas particulier.

Donc, résumons. Comme tout à l'heure, le résumé va consister à introduire un certain nombre de distinctions qui sont le prélude du centrage du point qui ne va pas. Tout à l'heure déjà, nous avions approché ceci, que c'était autour de l'Idéal du moi que la question n'avait pas été posée. Tâchons ici aussi de faire la réduction que nous venons d'aborder. Je vous propose ceci - ce n'est pas trop s'avancer que de dire d'ores et déjà que le père arrive ici en position de gêneur. Non pas simplement parce qu'il serait encombrant par son volume, mais parce qu'il interdit. Qu'interdit-il précisément?

Reprenons et distinguons. Devons-nous faire entrer en jeu l'apparition de la pulsion génitale, et dire qu'il interdit d'abord sa satisfaction réelle? D'un côté, celle-ci paraît bien intervenir antérieurement. Mais il est clair aussi que quelque chose s'articule autour du fait qu'il interdit au petit enfant de faire l'usage de son pénis au moment où ledit pénis commence à manifester des velléités. Nous dirons donc qu'il s'agit de l'interdit du père à l'endroit de la pulsion réelle.

Mais pourquoi le père? L'expérience prouve que la mère le fait aussi bien. Rappelez-vous l'observation du petit Hans, où c'est la mère qui dit - Rentre ça, ça ne se fait pas. En général, c'est le plus souvent la mère qui dit - Si tu continues à faire comme ça, *on* appellera le docteur qui te la coupera. Il convient donc de signaler que le père, pour autant qu'il interdit au niveau de la pulsion réelle, n'est pas si essentiel. Reprenons à ce propos ce que je vous ai apporté l'année dernière - vous voyez que ça finit toujours par servir -, mon tableau à trois étages.

Père réel	Castration	imaginaire
Mère symbolique	Frustration	réel
Père imaginaire	Privation	symbolique

De quoi s'agit-il au niveau de la menace de castration? Il s'agit de l'intervention réelle du père concernant une menace imaginaire, R.i, car il arrive assez rarement qu'on le lui coupe réellement. Je vous fais remarquer que, sur ce tableau, la castration est un acte symbolique, dont l'agent est quelqu'un de réel, le père ou la mère qui lui dit *On va te le couper*, et dont l'objet est un objet imaginaire - si l'enfant se sent coupé,

c'est qu'il l'imagine. Je vous fais remarquer que c'est paradoxal. Vous pourriez m'objecter - *C'est proprement le niveau de la castration, et vous dites que le père n'est pas tellement utile !* C'est bien ce que je dis, mais oui.

D'autre part, qu'est-ce qu'il interdit, le père? C'est le point d'où nous sommes partis - il interdit la mère. Comme objet, elle est à lui, elle n'est pas à l'enfant. C'est sur ce plan que s'établit, au moins à une étape, chez le garçon comme chez la fille, cette rivalité avec le père qui à elle seule engendre une agression. Le père frustre bel et bien l'enfant de la mère.

Voilà un autre étage, celui de la frustration. Ici, le père intervient comme ayant-droit et non pas comme personnage réel. Même s'il n'est pas là, même s'il appelle la mère au téléphone par exemple, le résultat est le même. C'est ici le père en tant que symbolique qui intervient dans une frustration, acte imaginaire concernant un objet bien réel, qui est la mère, en tant que l'enfant en a besoin, S'.r.

Vient enfin le troisième niveau, celui de la privation, qui intervient dans l'articulation du complexe d'Œdipe. Il s'agit alors du père en tant qu'il se fait préférer à la mère, dimension que vous êtes absolument forcés de faire intervenir dans la fonction terminale, celle qui aboutit à la formation de l'Idéal du moi, S ← S'.r. C'est pour autant que le père devient, par quelque côté que ce soit, par le côté de la force ou celui de la faiblesse, un objet préférable à la mère, que peut s'établir l'identification terminale. La question du complexe d'Œdipe inversé et de sa fonction s'établit à ce niveau. Je dirai plus - c'est ici que se centre la question de la différence de l'effet du complexe sur le garçon et sur la fille.

Cela va tout seul pour ce qu'il en est de la fille, et c'est pour cette raison que l'on dit que la fonction du complexe de castration est dissymétrique pour le garçon et pour la fille. C'est à l'entrée qu'est pour elle la difficulté, alors qu'à la fin, la solution est facilitée parce que le père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme porteur du phallus. Pour le garçon, en revanche, c'est une autre affaire, et c'est là que reste ouverte la béance. Comment le père se fait-il préférer à la mère en tant que c'est par là que se produit l'issue du complexe d'Œdipe? Nous nous trouvons là devant la même difficulté que nous avions rencontrée à propos de l'instauration du complexe d'Œdipe inversé. Il nous semble de ce fait que, pour le garçon, le complexe d'Œdipe soit toujours ce qu'il y a de moins normativant, alors qu'il est tout de même impliqué par ce qu'on nous dit qu'il l'est le plus, puisque c'est par l'identification au père que la virilité est assumée.

En fin de compte, le problème est de savoir comment il se fait que la fonction essentiellement interdictrice du père n'aboutisse pas chez le

garçon à ce qui est la conclusion très nette du troisième plan, à savoir la privation corrélative à l'identification idéale, qui tend à se produire pour le garçon comme pour la fille. C'est pour autant que le père devient l'Idéal du moi, que se produit chez la fille la reconnaissance qu'elle n'a pas de phallus. Mais c'est ce qu'il y a de bien pour elle - au lieu que pour le garçon ce serait une issue absolument désastreuse, et ça l'est quelquefois. Ici, l'agent est I, tandis que l'objet est s - I.s.

En d'autres termes, au moment de l'issue normativante de l'Œdipe, l'enfant reconnaît n'avoir pas - n'avoir pas vraiment ce qu'il a, cas du garçon - ce qu'il n'a pas, cas de la fille.

Ce qui se passe au niveau de l'identification idéale, niveau où le père se fait préférer à la mère, et point de sortie de l'Œdipe, doit littéralement aboutir à la privation. Pour la fille, ce résultat est tout à fait admissible, et tout à fait conformisant, encore qu'il ne soit jamais complètement atteint, car il lui reste toujours un petit arrière-goût, ce qui s'appelle le *Penisneid,* preuve que cela ne marche pas vraiment rigoureusement. Mais dans le cas où cela doit marcher si nous nous en tenons à ce schéma, le garçon, lui, devrait être toujours châtré. Il y a donc quelque chose qui cloche, qui manque dans notre explication.

Essayons maintenant d'introduire la solution.

Qu'est-ce que le père? Je ne dis pas dans la famille - car dans la famille, il est tout ce qu'il veut, il est une ombre, il est un banquier, il est tout ce qu'il doit être, il l'est ou il ne l'est pas, cela a toute son importance à l'occasion, mais cela peut aussi bien n'en avoir aucune. Toute la question est de savoir ce qu'il est dans le complexe d'Œdipe.

Eh bien, le père n'y est pas un objet réel, même s'il doit intervenir en tant qu'objet réel pour donner corps à la castration. S'il n'est pas un objet réel, qu'est-il donc ?

Il n'est pas uniquement non plus un objet idéal parce que, de ce côté-là, il ne peut arriver que des accidents. Or, le complexe d'Œdipe n'est tout de même pas uniquement une catastrophe, puisque c'est le fondement de notre relation à la culture, comme on dit.

Alors, naturellement, vous allez me dire - *Le père, c'est le père symbolique, vous l'avez déjà dit.* En effet, je vous l'ai déjà assez dit pour ne pas vous le répéter aujourd'hui. Ce que je vous apporte aujourd'hui donne justement un peu plus de précision à la notion de père symbolique. C'est ceci - le père est une métaphore.

Une métaphore, qu'est-ce que c'est? Disons-le tout de suite pour le mettre sur ce tableau, ce qui nous permettra de rectifier les conséquences scabreuses du tableau. Une métaphore, je vous l'ai déjà expliqué, c'est un

signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant. Je dis que c'est le père dans le complexe d'Œdipe, même si cela doit ahurir les oreilles de certains.

Je dis exactement - le père est un signifiant substitué à un autre signifiant. Là est le ressort, le ressort essentiel, l'unique ressort de l'intervention du père dans le complexe d'Œdipe. Et si ce n'est pas à ce niveau que vous cherchez les carences paternelles, vous ne les trouverez nulle part ailleurs.

La fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant substitué au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. Selon la formule que je vous ai expliqué une fois être celle de la métaphore, le père vient à la place de la mère, S à la place de S', S' étant la mère, en tant que déjà liée à quelque chose qui était x, c'est-à-dire le signifié dans le rapport à la mère.

C'est la mère qui va, qui vient. C'est parce que je suis un petit être déjà pris dans le symbolique, et que j'ai appris à symboliser, que l'on peut dire qu'elle va, qu'elle vient. Autrement dit, je la sens ou je ne la sens pas, le monde varie avec son arrivée, et peut s'évanouir.

La question est - quel est le signifié ? Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut. Il y a autre chose qui la travaille. Ce qui la travaille, c'est le x, le signifié. Et le signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus.

Pour vous résumer mon séminaire de l'année dernière, c'est pure bêtise que de mettre au centre de la relation d'objet l'objet partiel. C'est d'abord parce que l'enfant est, lui, l'objet partiel, qu'il est amené à se demander ce que veut dire le fait qu'elle aille et qu'elle vienne - et ce que cela veut dire, c'est le phallus.

L'enfant, avec plus ou moins d'astuce ou de chance, peut arriver très tôt à entrevoir ce qu'est le x imaginaire, et, une fois qu'il l'a compris, à se faire phallus. Mais la voie imaginaire n'est pas la voie normale. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle entraîne ce que l'on appelle des fixations. Et puis, elle n'est pas normale parce qu'en fin de compte, elle n'est jamais pure, elle n'est pas complètement accessible, elle laisse toujours quelque chose d'approximatif et d'insondable, voire de duel, qui fait tout le polymorphisme de la perversion.

Quelle est la voie symbolique? C'est la voie métaphorique. Je pose d'abord et je vous expliquerai ensuite, puisque nous arrivons à peu près au terme de notre entretien d'aujourd'hui, le schéma qui nous servira de guide - c'est en tant que le père se substitue à la mère comme signifiant que va se produire le résultat ordinaire de la métaphore, celui qui est exprimé dans la formule au tableau.

L'élément signifiant intermédiaire tombe, et le S entre en possession par voie métaphorique de l'objet du désir de la mère, qui se présente alors sous la forme du phallus.

je ne vous dis pas que je vous présente la solution sous une forme déjà transparente. Je vous la présente dans son résultat pour vous montrer où nous allons. Nous verrons comment on y va, et à quoi sert d'y être allé, c'est-à-dire tout ce que cette solution résout.

Je vous laisse avec dans la main cette affirmation brute - je prétends que toute la question des impasses de l'Œdipe peut être résolue en posant l'intervention du père comme la substitution d'un signifiant à un autre signifiant.

4

Pour commencer à vous expliquer un petit peu la chose, j'introduirai une remarque qui, je l'espère, vous laissera de quoi nourrir vos rêves de la semaine.

La métaphore se situe dans l'inconscient. Or, s'il y a une chose vraiment surprenante, c'est que l'on n'ait pas découvert l'inconscient plus tôt, puisqu'il était là depuis toujours, et d'ailleurs il l'est toujours. C'est sans doute qu'il a fallu le savoir à l'intérieur pour s'apercevoir que ce lieu existait.

Je voudrais vous donner simplement quelque chose dont vous, qui vous en allez à travers le monde comme, je l'espère, autant d'apôtres de ma parole, pourriez introduire la question de l'inconscient à des gens qui n'en ont jamais entendu parler. Vous leur diriez - Comme il est étonnant que, depuis que le monde est monde, aucun de ces gens qui s'intitulent philosophes n'ait jamais songé à produire, au moins dans la période classique - maintenant, nous sommes un peu égayés, mais il y a encore

du chemin à faire - cette dimension essentielle dont je vous ai parlé sous le nom d'Autre *chose.*

Je vous ai déjà parlé du désir d'Autre chose - non pas comme vous le ressentez peut-être pour l'instant, le désir d'aller manger une saucisse plutôt que de m'écouter, mais en tout état de cause, et de quoi qu'il s'agisse, le désir d'Autre chose comme tel.

Cette dimension n'est pas uniquement présente dans le désir. Elle est présente dans bien d'autres états, qui sont permanents. La veille, par exemple, ce qui s'appelle la veille, on ne pense pas assez à ça. *Veiller, vous* me direz, *et puis quoi* ? Veiller, c'est ce que Freud évoque dans son étude sur le Président Schreber en nous parlant de Avant le *lever du* jour, le chapitre du *Zarathoustra* de Nietzsche. C'est bien le type de notations qui nous révèle à quel point Freud vivait dans cette Autre chose. Quand je vous ai parlé jadis du jour, de la paix du soir, et de quelques autres petits trucs comme ça qui vous sont plus ou moins parvenus, c'était tout entier centré autour de cette indication. Avant le lever du jour, est-ce à proprement parler le soleil qui va apparaître ? C'est Autre chose qui est latent, qui est attendu dans le moment de veille.

Et puis, la claustration. N'est-ce pas tout de même une dimension essentielle? Dès qu'un homme arrive quelque part, dans la forêt vierge ou dans le désert, il commence par s'enfermer. Au besoin, comme Carin, il emporterait deux portes pour se faire des courants d'air entre elles. Il s'agit de s'établir à l'intérieur, mais ce n'est pas simplement une notion d'intérieur et d'extérieur, c'est la notion de l'Autre, de ce qui est Autre comme tel, de ce qui n'est pas l'endroit où l'on est bien calfeutré.

je dirai plus - si vous exploriez la phénoménologie, comme qui dirait, de la claustration, vous vous apercevriez à quel point il est absurde de limiter la fonction de la peur à la relation avec un danger réel. La liaison étroite de la peur avec la sécurité devrait vous être rendue manifeste par la phénoménologie de la phobie. Vous vous apercevriez que, chez le phobique, ses moments d'angoisse se produisent quand il s'aperçoit qu'il a perdu sa peur, lorsque vous commencez à lui lever un peu sa phobie. C'est à ce moment-là qu'il se dit - *Oh là là ! Ça ne va pas. je ne sais plus les endroits où il faut que je m'arrête. En perdant ma peur, j'ai perdu ma sécurité*. Enfin, tout ce que je vous ai dit l'année dernière sur le petit Hans.

Il y a aussi une dimension à laquelle vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre air natal, et qui s'appelle l'ennui. Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement une dimension de l'Autre chose qui arrive même à se formuler comme telle de la façon la plus claire - on voudrait

Autre chose. On veut bien manger de la merde, mais pas toujours la même. Ce sont des espèces d'alibis, des alibis formulés, déjà symbolisés, du rapport essentiel avec Autre chose.

Vous allez croire que, tout d'un coup, je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme. Vous voyez ça - le désir, la claustration, la veille, j'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais, pourquoi pas? -*Où est-ce qu'il va ? OÙ est-ce qu'il glisse ? Mais non*.

Je voudrais pour terminer attirer votre attention sur les diverses manifestations de la présence de l'Autre chose en tant qu'elles sont institutionnalisées. Vous pouvez classer les formations humaines qu'installent les hommes où qu'ils aillent et partout, ce que l'on appelle les formations collectives, en fonction de la satisfaction qu'elles donnent aux différents modes de la relation à Autre chose.

Dès que l'homme arrive quelque part, il fait une prison et un bordel, c'est-à-dire l'endroit où est véritablement le désir, et il attend quelque chose, un meilleur monde, un monde futur, il est là, il veille, il attend la révolution. Mais surtout, surtout, dès qu'il arrive quelque part, il est excessivement important que toutes ses occupations suent l'ennui. Une occupation ne commence à devenir sérieuse que quand ce qui la constitue, c'est-à-dire en général la régularité, est devenu parfaitement ennuyeux.

Songez en particulier à tout ce qui, dans votre pratique analytique, est très exactement fait pour que vous vous y ennuyiez. S'ennuyer, tout est là. Une grande partie tout au moins de ce que l'on appelle les règles techniques à observer par l'analyste, ne sont pas autre chose que des moyens de donner à cette occupation les garanties de son standard professionnel - mais si vous regardez bien au fond des choses, vous vous apercevrez que c'est dans la mesure où elles agréent, entretiennent, maintiennent, la fonction de l'ennui comme au cœur de la pratique.

C'était une petite introduction qui ne vous fait encore pas entrer dans ce que je vous dirai la prochaine fois, où je vous montrerai que c'est au niveau de cet Autre comme tel que se situe la dialectique du signifiant, et que c'est de là qu'il convient d'aborder la fonction, l'incidence, la pression précise, l'effet inducteur du Nom-du-Père, également comme tel.

15 JANVIER 1958

X

LES TROIS TEMPS DE L'ŒDIPE

Du Nom-du-Père au phallus
La clef du déclin de l'Œdipe
Etre et avoir
Le caprice et la loi
L'enfant assujet

Nous allons continuer notre examen de ce que nous avons appelé la métaphore paternelle.

Nous en sommes arrivés au point où j'ai affirmé que c'était dans la structure que nous avons promue comme étant celle de la métaphore, que résidaient toutes possibilités d'articuler clairement le complexe d'Œdipe et son ressort, à savoir le complexe de castration.

A ceux qui pourraient s'étonner que nous en arrivions si tard à articuler une question si centrale dans la théorie et dans la pratique analytiques, nous répondrons qu'il était impossible de le faire sans vous avoir prouvé sur divers terrains, tant théoriques que pratiques, ce qu'ont d'insuffisantes les formules dont on se sert couramment dans l'analyse, et surtout, sans vous avoir montré en quoi l'on peut donner des formules plus suffisantes, si je puis dire. Pour commencer à articuler les problèmes, il s'agit d'abord de vous habituer par exemple à penser en termes de sujet.

Qu'est-ce qu'un sujet? Est-ce quelque chose qui se confond purement et simplement avec la réalité individuelle qui est devant vous quand vous dites *le sujet?* Ou bien est-ce qu'à partir du moment où vous le faites parler, cela implique nécessairement autre chose ? je veux dire - la parole est-elle comme une émanation qui flotte au-dessus de lui, ou développe-t-elle, impose-t-elle par elle-même, oui ou non, une structure telle que celle que j'ai longuement commentée, à laquelle je vous ai habitués? - et qui dit que, dès lors qu'il y a sujet parlant, il ne saurait être question de réduire à un autre, tout simplement, la question de ses relations en tant qu'il parle mais qu'il y en a toujours un troisième, le grand Autre, qui est constituant de la position du sujet en tant qu'il parle, c'est-à-dire, aussi bien, en tant que vous l'analysez.

Ce n'est pas simplement une nécessité théorique supplémentaire. Cela apporte toutes sortes de facilités quand il s'agit de comprendre où se situent les effets auxquels vous avez affaire, à savoir ce qui se passe quand vous rencontrez chez le sujet l'exigence, les désirs, un fantasme - ce qui n'est pas la même chose -, et aussi bien, ce qui paraît être en somme le plus incertain, le plus difficile à saisir et à définir, une réalité.

Nous allons avoir l'occasion de le voir au point où nous nous avançons maintenant pour expliquer le terme de métaphore paternelle.

1

De quoi s'agit-il dans la métaphore paternelle? C'est proprement, dans ce qui a été constitué d'une symbolisation primordiale entre l'enfant et la mère, la substitution du père en tant que symbole, ou signifiant, à la place de la mère. Nous verrons ce que veut dire cet *à la place,* qui constitue le point pivot, le nerf moteur, l'essentiel du progrès constitué par le complexe d'Œdipe.

Les termes que j'ai avancés devant vous l'année dernière concernant les rapports de l'enfant et de la mère, sont résumés dans le triangle imaginaire que je vous ai appris à manier. Admettre maintenant comme fondamental le triangle enfant-père-mère, c'est apporter quelque chose qui est réel, sans doute, mais qui, déjà, pose dans le réel, j'entends comme institué, un rapport symbolique. Il le pose, si je puis dire, objectivement, en tant que nous pouvons, nous, en faire un objet, le regarder.

Le premier rapport de réalité se dessine entre la mère et l'enfant, et c'est là que l'enfant éprouve les premières réalités de son contact avec le milieu vivant. C'est afin de dessiner objectivement la situation, que nous faisons entrer le père dans le triangle, alors qu'il n'y est pas encore entré pour l'enfant.

Le père, pour nous, *il est,* il est réel. Mais n'oublions pas qu'il n'est réel pour nous qu'en tant que les institutions lui confèrent, je ne dirai même pas son rôle et sa fonction de père - ce n'est pas une question sociologique -, mais son nom de père. Que le père, par exemple, soit le véritable agent de la procréation, n'est en aucun cas une vérité d'expérience. Au temps où les analystes discutaient encore de choses sérieuses, il est arrivé que l'on fasse remarquer que, dans telle tribu primitive, la procréation était attribuée à je ne sais quoi, une fontaine, une pierre, ou la rencontre d'un esprit dans des lieux écartés. M. Jones avait, avec beaucoup de pertinence d'ailleurs, apporté à ce propos la remarque qu'il était

tout à fait impensable que cette vérité d'expérience échappe à des êtres intelligents - et à tout être humain nous supposons son minimum de cette intelligence. Il est bien clair que, sauf exception - mais exception exceptionnelle -, une femme n'enfante pas si elle n'a pas eu un coït, et encore dans un délai très précis. Mais en faisant cette remarque particulièrement pertinente, M. Ernest Jones laissait tout simplement de côté tout ce qui est important dans la question.

Ce qui est important, en effet, n'est pas que les gens sachent parfaitement qu'une femme ne peut enfanter que quand elle a eu un coït, c'est qu'ils sanctionnent dans un signifiant que celui avec qui elle a eu le coït est le père. Car, autrement, tel qu'est constitué de sa nature l'ordre du symbole, absolument rien n'obvie à ce que le quelque chose qui est responsable de la procréation ne continue d'être maintenu, dans le système symbolique, comme identique à n'importe quoi, à savoir une pierre, une fontaine, ou la rencontre d'un esprit dans un lieu écarté.

La position du père comme symbolique ne dépend pas du fait que les gens aient plus ou moins reconnu la nécessité d'une certaine consécution d'événements aussi différents qu'un coït et un enfantement. La position du Nom-du-Père comme tel, la qualification du père comme procréateur, est une affaire qui se situe au niveau symbolique. Elle peut être réalisée selon les diverses formes culturelles, mais elle ne dépend pas comme telle de la forme culturelle, c'est une nécessité de la chaîne signifiante. Du seul fait que vous instituez un ordre symbolique, quelque chose répond ou non à la fonction définie par le Nom-du-Père, et à l'intérieur de cette fonction vous mettez des significations qui peuvent être différentes selon les cas, mais qui, en aucun cas, ne dépendent d'une autre nécessité que de la nécessité de la fonction du père, à quoi répond le Nom-du-Père dans la chaîne signifiante.

Je crois avoir déjà assez insisté là-dessus. Voici donc ce que nous pouvons appeler le triangle symbolique, en tant qu'il est institué dans le réel à partir du moment où il y a chaîne signifiante, articulation d'une parole.

Je dis qu'il y a une relation entre ce ternaire symbolique et ce que nous avons ici amené l'année dernière sous la forme du ternaire imaginaire pour vous représenter la relation de l'enfant à la mère, en tant que l'enfant se trouve dépendre du désir de la mère, de la première symbolisation de la mère comme telle, et de rien d'autre que de cela. Par cette symbolisation, l'enfant détache sa dépendance effective du désir de la mère du pur et simple vécu de cette dépendance, et quelque chose se trouve institué, qui est subjectivé à un niveau premier ou primitif. Cette subjectivation consiste simplement à poser la mère comme cet être

primordial qui peut être là ou n'être pas là. Dans le désir de l'enfant, son désir à lui, cet être est essentiel. Qu'est-ce que le sujet désire ? Il ne s'agit pas simplement de l'appétition des soins, du contact, voire de la présence de la mère, mais de l'appétition de son désir.

Dès cette première symbolisation où le désir de l'enfant s'affirme, s'amorcent toutes les complications ultérieures de la symbolisation, en ceci que son désir est désir du désir de la mère. De ce fait, une dimension s'ouvre, par quoi s'inscrit virtuellement ce que désire objectivement la mère elle-même en tant qu'être qui vit dans le monde du symbole, dans un monde où le symbole est présent, dans un monde parlant. Même si elle n'y vit que partiellement, même si elle est, comme il arrive, un être mal adapté à ce monde du symbole ou qui en a refusé certains éléments, cette symbolisation primordiale ouvre tout de même à l'enfant la dimension de ce que la mère peut désirer d'autre, comme on dit, sur le plan imaginaire.

C'est ainsi que le désir d'Autre chose dont je parlais il y a huit jours fait son entrée, d'une façon encore confuse et toute virtuelle - non pas de la façon substantielle qui permettrait de le reconnaître dans toute sa généralité comme nous l'avons fait dans le dernier séminaire, mais d'une façon concrète. Il y a chez elle le désir d'Autre chose que de satisfaire mon désir à moi, qui commence à palpiter à la vie.

Dans cette voie, il y a à la fois accès et il n'y a pas accès. Dans ce rapport de mirage par quoi l'être premier lit ou devance la satisfaction de ses désirs dans les mouvements ébauchés de l'autre, dans cette adaptation duelle de l'image à l'image qui se fait en toutes relations inter-animales, comment concevoir que puisse y être lu comme dans un miroir, ainsi que s'exprime l'Écriture, ce que le sujet désire d'Autre?

Assurément, c'est à la fois difficilement pensable et trop difficilement effectué, car c'est bien là tout le drame de ce qui arrive à ce niveau primitif d'aiguillage des perversions. C'est difficilement effectué en ce sens que c'est effectué d'une façon fautive, mais c'est effectué tout de même. Ce n'est certainement pas effectué sans l'intervention d'un peu plus que la symbolisation primordiale de cette mère qui va et vient, que l'on appelle quand elle n'est pas là et que, quand elle est là, on repousse pour pouvoir la rappeler. Ce quelque chose de plus, qu'il faut qu'il y ait, c'est précisément l'existence derrière elle de tout cet ordre symbolique dont elle dépend, et qui, comme il est toujours plus ou moins là, permet un certain accès à l'objet de son désir, lequel est déjà un objet tellement spécialisé, tellement marqué de la nécessité instaurée par le système symbolique, qu'il est absolument impensable autrement dans sa prévalence.

Cet objet s'appelle le phallus, et c'est autour de lui que j'ai fait tourner toute notre dialectique de la relation d'objet l'année dernière.

Pourquoi? Pourquoi cet objet est-il nécessité à cette place? - si ce n'est en tant qu'il est privilégié dans l'ordre symbolique. C'est dans cette question que nous voulons entrer maintenant plus en détail.

Il y a dans ce dessin un rapport de symétrie entre phallus, qui est ici au point-sommet du ternaire imaginaire et père, au point-sommet du ternaire symbolique. Nous allons voir qu'il n'y a pas là une simple symétrie, mais bien une liaison. Comment se fait-il que je puisse déjà avancer que cette liaison est d'ordre métaphorique ?

Eh bien, c'est justement ce qui nous entraîne dans la dialectique du complexe d'Œdipe. Essayons d'articuler pas à pas ce dont il s'agit, comme Freud l'a fait, et comme d'autres l'ont fait après lui.

Tout n'est pas toujours tout à fait clair là-dedans, ni clairement symbolisé. Nous allons essayer de pousser plus loin, et non pas simplement pour la satisfaction de notre esprit. Si nous articulons pas à pas cette genèse, si je puis dire, qui fait que la position du signifiant du père dans le symbole est fondatrice de la position du phallus dans le plan imaginaire, si nous parvenons à distinguer clairement les temps logiques, pour ainsi dire, de la constitution du phallus dans le plan imaginaire comme objet privilégié et prévalent, et si de leur distinction il résulte que nous pouvons mieux nous orienter, mieux interroger et le malade dans l'examen, et le sens de la clinique et la conduite de la cure, nous tiendrons nos efforts pour justifiés. Étant donné les difficultés que nous rencontrons dans la clinique, l'interrogatoire, l'examen et la manœuvre thérapeutiques, ces efforts sont d'avance justifiés.

Observons ce désir de l'Autre, qui est le désir de la mère, et qui comporte un au-delà. Déjà rien que pour atteindre cet au-delà, une média-

tion est nécessaire, et cette médiation est précisément donnée par la position du père dans l'ordre symbolique.

Plutôt que de procéder dogmatiquement, interrogeons-nous sur la façon dont la question se pose dans le concret. Nous voyons qu'il y a des états très différents, des cas, des étapes aussi, où l'enfant s'identifie au phallus. C'était l'objet du chemin que nous avons parcouru l'année dernière. Nous avons montré dans le fétichisme une perversion exemplaire, en ce sens que l'enfant y a un certain rapport avec l'objet de l'au-delà du désir de la mère, dont il a remarqué, si l'on peut dire, la prévalence et la valeur d'excellence, et à quoi il s'attache par la voie d'une identification imaginaire à la mère. Nous avons indiqué aussi que, dans d'autres formes de perversion, et notamment le transvestisme, c'est dans la position contraire que l'enfant va assumer la difficulté de la relation imaginaire à la mère. On dit qu'il s'identifie lui-même à la mère phallique. Je crois plus correct de dire que c'est proprement au phallus qu'il s'identifie, en tant que caché sous les vêtements de la mère.

Je vous rappelle cela pour vous montrer que la relation de l'enfant au phallus s'établit en tant que le phallus est l'objet du désir de la mère. Aussi bien l'expérience nous prouve-t-elle que cet élément joue un rôle actif essentiel dans les rapports que l'enfant a avec le couple parental. Nous l'avons rappelé la dernière fois sur le plan théorique dans l'exposé du déclin du complexe d'Œdipe par rapport à l'Œdipe que l'on appelle inversé. Freud nous souligne les cas où, dans la mesure où il s'identifie à la mère, l'enfant, ayant adopté cette position à la fois significative et prometteuse, en redoute la conséquence, à savoir la privation qui en résultera pour lui, si c'est un garçon, de son organe viril.

C'est une indication, mais cela va beaucoup plus loin. L'expérience analytique nous prouve que le père en tant qu'il prive la mère de l'objet de son désir, nommément l'objet phallique, joue un rôle tout à fait essentiel dans, je ne dirai pas les perversions, mais dans toute névrose, et dans tout le cours, fût-il le plus aisé et le plus normal, du complexe d'Œdipe. Vous trouverez toujours à l'expérience que le sujet a pris position d'une certaine façon à un moment de son enfance sur le rôle que joue le père dans le fait que la mère n'a pas de phallus. Ce moment n'est jamais élidé.

Notre rappel de la dernière fois laissait la question de l'issue favorable ou défavorable de l'Œdipe, suspendue autour des trois plans de la castration, de la frustration, et de la privation exercées par le père. C'est du niveau de la privation qu'il s'agit ici. A ce niveau, le père prive quelqu'un de ce qu'en fin de compte il n'a pas, c'est-à-dire de quelque chose

qui n'a d'existence que pour autant que vous le faites surgir à l'existence en tant que symbole.

Il est bien clair que le père ne châtre pas la mère de quelque chose qu'elle n'a pas. Pour qu'il soit posé qu'elle ne l'a pas, il faut que ce dont il s'agit soit déjà projeté sur le plan symbolique en tant que symbole. Mais c'est bel et bien une privation, pour autant que toute privation réelle nécessite la symbolisation. C'est donc sur le plan de la privation de la mère qu'à un moment donné de l'évolution de l'Œdipe la question se pose pour le sujet d'accepter, d'enregistrer, de symboliser lui-même, de rendre signifiante, cette privation dont la mère s'avère être l'objet. Cette privation, le sujet enfantin l'assume ou ne l'assume pas, l'accepte ou la refuse. Ce point est essentiel. Vous le retrouverez à tous les carrefours, chaque fois que votre expérience vous amènera en un certain point que nous essayons maintenant de définir comme nodal dans l'Œdipe.

Appelons-le *point nodal,* puisque cela vient de me venir. Je n'y tiens pas essentiellement, je veux dire par là qu'il ne coïncide pas, loin de là, avec ce moment dont nous cherchons la clef, qui est le déclin de l'Œdipe, son résultat, son fruit dans le sujet, à savoir l'identification de l'enfant au père. Mais il y a le moment antérieur où le père entre en fonction comme privateur de la mère, c'est-à-dire se profile derrière le rapport de la mère à l'objet de son désir comme ce qui *châtre,* mais je ne le mets là qu'entre guillemets, parce que ce qui est châtré, dans l'occasion, ce n'est pas le sujet, c'est la mère.

Ce point n'est pas très nouveau. Ce qui est nouveau, c'est de le pointer précisément, c'est tourner vos regards vers ce point en tant qu'il nous permet de comprendre ce qui précède, sur quoi nous avons déjà quelques lumières, et ce qui va suivre.

N'en doutez pas, et vous pourrez le contrôler et le confirmer chaque fois que vous aurez l'occasion de le voir - l'expérience prouve que, dans la mesure où l'enfant ne franchit pas ce point nodal, c'est-à-dire n'accepte pas la privation du phallus sur la mère opérée par le père, il maintient dans la règle - la corrélation est fondée dans la structure - une certaine forme d'identification à l'objet de la mère, cet objet que je vous représente depuis l'origine comme un objet-rival, pour employer le mot qui surgit là, et ce, qu'il s'agisse de phobie, de névrose ou de perversion. C'est un point-repère - il n'y a peut-être pas de meilleur mot - autour de quoi vous pourrez regrouper les éléments des observations en vous posant cette question dans chaque cas particulier - quelle est la configuration spéciale du rapport à la mère, au père, et au phallus, qui fait que l'enfant n'accepte pas que la mère soit privée par le père de l'objet de son

désir? Dans quelle mesure, faut-il dans tel cas pointer qu'en corrélation avec ce rapport, l'enfant maintient son identification au phallus?

Il y a des degrés, bien entendu, et ce rapport n'est pas le même dans la névrose, dans la psychose et dans la perversion. Mais cette configuration est, dans tous les cas, nodale. A ce niveau, la question qui se pose est - *être ou ne pas être*, *to be or not to be* le phallus. Sur le plan imaginaire, il s'agit pour le sujet d'être ou de n'être pas le phallus. La phase qui est à traverser met le sujet dans la position de choisir.

Mettez aussi ce choisir entre guillemets, car le sujet y est aussi passif qu'il est actif, pour la bonne raison que ce n'est pas lui qui tire les ficelles du symbolique. La phrase a été commencée avant lui, a été commencée par ses parents, et ce à quoi je vais vous amener, c'est précisément au rapport de chacun de ces parents à cette phrase commencée, et à la façon dont il convient que la phrase soit soutenue par une certaine position réciproque des parents par rapport à cette phrase. Mais disons, parce qu'il faut bien s'exprimer, qu'il y a là, au neutre, une alternative entre être ou n'être pas le phallus.

Vous sentez bien qu'il y a un pas considérable à franchir pour comprendre la différence entre cette alternative et celle dont il s'agit à un autre moment et qu'il faut tout de même bien s'attendre à trouver, celle d'en avoir ou pas, pour nous fonder sur une autre citation littéraire. Autrement dit, avoir ou ne pas avoir le pénis, ce n'est pas la même chose. Entre les deux, il y a, ne l'oublions pas, le complexe de castration. Ce dont il s'agit dans le complexe de castration n'est jamais articulé, et se fait presque complètement mystérieux. Nous savons pourtant que c'est de lui que dépendent ces deux faits - que, d'un côté, le garçon devienne un homme, que de l'autre côté la fille devienne une femme. Dans les deux cas, la question d'en avoir ou de ne pas en avoir est réglée - même pour celui qui, à la fin, est en droit d'avoir, c'est-à-dire le mâle - par l'intermédiaire du complexe de castration. Ce qui suppose que, pour l'avoir, il faut qu'il y ait eu un moment où il ne l'avait pas. On n'appellerait pas ce dont il s'agit complexe de castration si, d'une certaine façon, cela ne mettait pas au premier plan que, pour l'avoir, il faut d'abord qu'il ait été posé qu'on ne peut pas l'avoir, si bien que la possibilité d'être castré est essentielle dans l'assomption du fait d'avoir le phallus.

C'est là un pas qui est à franchir, et où doit intervenir à quelque moment, efficacement, réellement, effectivement, le père.

Jusqu'à présent, comme le fil même de mon discours l'indiquait, j'ai pu ne vous parler qu'à partir du sujet, vous disant - il accepte ou il n'accepte pas, et dans la mesure où il n'accepte pas, cela l'entraîne, homme ou femme, à être le phallus. Mais maintenant, pour le pas suivant, il est essentiel de faire intervenir effectivement le père.

Je ne dis pas qu'il n'intervenait pas déjà effectivement avant, mais mon discours a pu le laisser, jusqu'à présent, au deuxième plan, voire s'en passer. A partir de maintenant, où il s'agit de l'avoir ou de ne pas l'avoir, nous sommes forcés de le faire entrer en ligne de compte. Il faut d'abord, je vous le souligne, qu'il soit, en dehors du sujet, constitué comme symbole. Car s'il ne l'est pas, personne ne pourra intervenir réellement comme revêtu de ce symbole. C'est comme personnage réel revêtu de ce symbole qu'il va maintenant intervenir effectivement à l'étape suivante.

Qu'en est-il du père réel, pour autant qu'il peut porter une interdiction? Nous avons déjà fait remarquer à ce propos que, pour ce qui est d'interdire les premières manifestations de l'instinct sexuel venant à sa première maturité chez le sujet, alors que celui-ci commence à faire état de son instrument, voire l'exhibe, en offre à la mère les bons offices, nous n'avons nul besoin du père. Je dirai même plus - quand le sujet se montre à la mère et lui fait des offres, moment encore très proche de celui de l'identification imaginaire au phallus, ce qui se passe se déroule la plupart du temps - nous l'avons vu l'année dernière à propos du petit Hans - sur le plan de la dépréciation imaginaire. La mère suffit bien à montrer à l'enfant combien ce qu'il lui offre est insuffisant, et suffit aussi à proférer l'interdiction de l'usage du nouvel instrument.

Pourtant, le père entre enjeu, c'est bien certain, comme porteur de la loi, comme interdicteur de l'objet qu'est la mère. Cela, nous le savons, est fondamental, mais c'est tout à fait en dehors de la question telle qu'elle est effectivement mise en jeu avec l'enfant. Nous savons que la fonction du père, le Nom-du-Père, est liée à l'interdiction de l'inceste, mais personne n'a jamais songé à mettre au premier plan du complexe de castration le fait que le père promulgue effectivement la loi de l'interdiction de l'inceste. On le dit quelquefois, mais ce n'est jamais articulé par le père, si je puis dire, en tant que législateur *ex cathedra.* Il fait obstacle entre l'enfant et la mère, il est le porteur de la loi, mais en droit, tandis que, dans le fait, il intervient autrement, et c'est autrement aussi que se manifestent ses manques à intervenir. C'est ce que nous serrons de près. En d'autres termes, le père en tant qu'il est culturellement le

porteur de la loi, le père en tant qu'il est investi par le signifiant du père, intervient dans le complexe d'Œdipe d'une façon plus concrète, plus échelonnée si je puis dire, et c'est ce que nous voulons articuler aujourd'hui. C'est le niveau auquel il est le plus difficile de comprendre quelque chose, alors que c'est pourtant celui dont on nous dit que s'y trouve la clef de l'Œdipe, à savoir son issue.

C'est ici que le petit schéma que je vous ai commenté pendant tout le premier trimestre pour la plus grande lassitude, semble-t-il, de certains, s'avère pourtant ne pas devoir être complètement inutile.

Je vous rappelle ce à quoi il faut toujours revenir - ce n'est qu'après avoir traversé l'ordre d'ores et déjà constitué du symbolique que l'intention du sujet, je veux dire son désir passé à l'état de demande, rencontre ce à quoi il s'adresse, son objet, son objet primordial, nommément la mère. Le désir est quelque chose qui s'articule. Le monde dans lequel il entre et progresse, ce monde-ci, ce bas monde, n'est pas simplement un *Umwelt* au sens que l'on y peut trouver à saturer ses besoins, mais un monde où règne la parole, qui soumet le désir de chacun à la loi du désir de l'Autre. La demande du jeune sujet franchit donc plus ou moins heureusement la ligne de la chaîne signifiante, qui est là, latente et déjà structurante. De ce seul fait, la première épreuve qu'il fait de sa relation à l'Autre, il la fait avec ce premier Autre qu'est sa mère en tant qu'il l'a déjà symbolisée. C'est en tant qu'il l'a déjà symbolisée qu'il s'adresse à elle d'une façon qui, toute vagissante, plus ou moins, qu'elle soit, n'en est pas moins articulée, car cette première symbolisation est liée aux premières articulations, que nous repérons sur le *Fort-Da.* C'est donc en tant que cette intention, ou cette demande, a traversé la chaîne signifiante, qu'elle peut se faire valoir auprès de l'objet maternel.

Dans cette mesure, l'enfant qui a constitué sa mère comme sujet sur le fondement de la première symbolisation, se trouve entièrement soumis à ce que nous pouvons appeler, mais uniquement par anticipation, la loi. Ce n'est qu'une métaphore. Il faut déplier la métaphore contenue dans ce terme, la loi, pour lui donner sa vraie position au moment où je l'emploie.

La loi de la mère, c'est, bien entendu, le fait que la mère est un être parlant, et cela suffit à légitimer que je dise *la loi de la mère.* Néanmoins, cette loi est, si je puis dire, une loi incontrôlée. Elle tient simplement, au moins pour le sujet, dans le fait que quelque chose de son désir est complètement dépendant de quelque chose d'autre, qui, sans doute, s'articule déjà comme tel, qui est bien de l'ordre de la loi, mais cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère.

C'est ce qui fait que je vais vous proposer un terme nouveau qui, vous allez le voir, n'est pas si nouveau que cela, puisqu'il suffit de le pousser un petit peu pour lui faire rejoindre quelque chose que la langue n'a pas trouvé par hasard.

Partons du principe que nous avançons ici, qu'il n'y a pas de sujet s'il n'y a pas de signifiant qui le fonde. C'est dans la mesure où il y a eu les premières symbolisations constituées par le couple signifiant du *Fort-Da* que le premier sujet est la mère. Au regard de ce principe, qu'en est-il de l'enfant au début de sa vie? On se demande s'il y a pour lui réalité ou pas réalité, auto-érotisme ou pas auto-érotisme. Vous verrez les choses se clarifier singulièrement à partir du moment où vous centrerez vos questions sur l'enfant comme sujet, celui d'où émane la demande, celui où se forme le désir - et toute l'analyse est une dialectique du désir.

Eh bien, je dis que l'enfant s'ébauche comme *assujet.* C'est un assujet parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément assujetti au caprice de ce dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé.

Ce que je vous avance est nécessité dans toute notre expérience, et je prends pour l'illustrer le premier exemple qui me vient à l'esprit. Vous avez pu voir l'année dernière le petit Hans trouver une issue atypique à son (Edipe, qui n'est pas l'issue que nous allons essayer maintenant de désigner, mais une suppléance. Il lui faut en effet son cheval à tout faire, pour suppléer à tout ce qui lui manque lors de ce moment de franchissement qui n'est autre que cette étape de l'assomption du symbolique comme complexe d'(Edipe où je vous mène aujourd'hui. Il y supplée donc par ce cheval qui est à la fois le père, le phallus, la petite soeur, tout ce que l'on veut, mais qui correspond essentiellement à ce que je vais vous montrer maintenant.

Rappelez-vous comment il en sort, et comment cette sortie est symbolisée dans le dernier rêve. Ce qu'il appelle à la place du père est cet être imaginaire et tout-puissant qui se nomme le plombier. Ce plombier est justement là pour désassujettir quelque chose, car l'angoisse du petit Hans est essentiellement, je vous l'ai dit, l'angoisse d'un assujettissement. Littéralement, à partir d'un certain moment, il réalise qu'à être ainsi assujetti, on ne sait pas où ça peut le mener. Vous vous rappelez le schéma de la voiture qui s'en va, et qui incarne le centre de sa peur. C'est justement à partir de ce moment-là que le petit Hans instaure dans sa vie un certain nombre de centres de peur autour desquels pivotera précisément le rétablissement de sa sécurité. La peur, soit quelque chose qui a sa source dans le réel, est un élément de la sécurisation de l'enfant. Grâce à ses peurs il donne un au-delà à cet assujettissement angoissant qu'il réalise au moment où apparaît le manque de ce domaine externe, de cet autre plan. Pour qu'il ne soit pas purement et simplement un *assujet,* il est nécessaire que quelque chose apparaisse qui lui fasse peur.

C'est ici qu'il convient de remarquer que cette Autre à laquelle il s'adresse, c'est-à-dire nommément la mère, a un certain rapport au père. Tout le monde et chacun s'est aperçu que de ses rapports au père dépendent bien des choses, d'autant que - l'expérience nous l'a prouvé - le père ne joue pas son rôle, comme on dit. je n'ai pas besoin de vous rappeler que je vous ai parlé la dernière fois de toutes les formes de carence paternelle concrètement désignées en termes de relations interhumaines. L'expérience impose en effet qu'il en est ainsi, mais personne n'articule sufsamment ce dont il s'agit. Il ne s'agit pas tellement des rapports de la mère avec le père, au sens vague où il y aurait entre eux une espèce de rivalité de prestige, qui viendrait converger sur le sujet de l'enfant. Sans aucun doute ce schéma de convergence n'est pas faux, et la duplicité des instances est plus qu'exigible, sans quoi il ne pourrait y avoir ce ternaire, mais cela ne suffit pas, même si ce qui se passe entre l'un et l'autre, tout le monde l'admet, est essentiel.

Nous en arrivons ici à ces liens d'amour et de respect autour desquels certains font tourner l'analyse tout entière du cas du petit Hans, à savoir - la mère était-elle avec le père assez gentille, affectueuse, etc. ? Et nous retombons ainsi dans l'ornière de l'analyse sociologique environnementale. Or, il ne s'agit pas tant des rapports personnels entre le père et la mère, ni de savoir si l'un et l'autre font le poids ou ne le font pas, que d'un moment qui doit être vécu comme tel, et qui concerne les rapports non pas simplement de la personne de la mère avec la personne du père,

mais de la mère avec la parole du père - avec le père en tant que ce qu'il dit n'est pas absolument équivalent à rien.

Ce qui compte, c'est la fonction dans laquelle interviennent, premièrement le Nom-du-Père, seul signifiant du père, deuxièmement, la parole articulée du père, troisièmement, la loi en tant que le père est dans un rapport plus ou moins intime avec elle. Ce qui est essentiel, c'est que la mère fonde le père comme médiateur de ce qui est au-delà de sa loi à elle et de son caprice, à savoir, purement et simplement, la loi comme telle. Il s'agit donc du père en tant que Nom-du-Père, étroitement lié à l'énonciation de la loi, comme tout le développement de la doctrine freudienne nous l'annonce et le promeut. Et c'est en cela qu'il est accepté ou qu'il n'est pas accepté par l'enfant comme celui qui prive ou ne prive pas la mère de l'objet de son désir.

En d'autres termes, nous devons, pour comprendre le complexe d'Œdipe, considérer trois temps que je vais essayer de vous schématiser à l'aide de notre petit diagramme du premier trimestre.

3

Premier temps. Ce que l'enfant cherche, en tant que désir de désir, c'est de pouvoir satisfaire au désir de sa mère, c'est-à-dire à *to be or not to be* l'objet du désir de la mère. Il introduit donc sa demande, ici, en A,

dont apparaîtra là, en Δ', le fruit, le résultat. Sur ce chemin se posent deux points, celui-ci qui correspond à ce qui est *ego,* et en face celui-là qui est ici son autre, ce à quoi il s'identifie, ce quelque chose d'autre qu'il va chercher à être, à savoir l'objet satisfaisant pour la mère. Dès qu'il commencera à lui remuer quelque chose au bas de son ventre, il commencera à le montrer à sa mère, histoire de savoir si *je suis bien capable de quelque chose,* avec les déceptions qui s'ensuivent. Il le cherche et il le trouve dans la mesure où la mère est interrogée par la demande de l'enfant. Elle est aussi, elle, à la poursuite de son propre désir, et quelque part par là s'en situent les constituants.

Au premier temps et à la première étape, il s'agit donc de ceci - le sujet s'identifie en miroir à ce qui est l'objet du désir de la mère. C'est l'étape phallique primitive, celle où la métaphore paternelle agit en soi, pour autant que la primauté du phallus est déjà instaurée dans le monde par l'existence du symbole du discours et de la loi. Mais l'enfant, lui, n'en attrape que le résultat. Pour plaire à la mère, si vous me permettez d'aller vite et d'employer des mots imagés, il faut et il suffit d'être le phallus. A cette étape, beaucoup de choses s'arrêtent et se fixent dans un certain sens. Selon la façon plus ou moins satisfaisante dont le message se réalise en M, peuvent se fonder un certain nombre de troubles et de perturbations, parmi lesquels ces identifications que nous avons qualifiées de perverses.

Deuxième temps. Je vous ai dit que, sur le plan imaginaire, le père intervient bel et bien comme privateur de la mère, ce qui veut dire que la demande adressée à l'Autre, si elle est relayée comme il convient, est renvoyée à une cour supérieure, si je puis m'exprimer ainsi.

En effet, ce dont le sujet interroge l'Autre, pour autant qu'il le parcourt tout entier, rencontre toujours chez lui, par certains côtés, l'Autre de l'Autre, à savoir sa propre loi. C'est à ce niveau que se produit ce qui fait que ce qui revient à l'enfant est purement et simplement la loi du père, en tant qu'elle est imaginairement conçue par le sujet comme privant la mère. C'est le stade, si je puis dire, nodal et négatif, par quoi ce qui détache le sujet de son identification le rattache en même temps à la première apparition de la loi sous la forme de ce fait, que la mère est dépendante d'un objet qui n'est plus simplement l'objet de son désir, mais un objet que l'Autre a ou n'a pas.

La liaison étroite de ce renvoi de la mère à une loi qui n'est pas la sienne mais celle d'un Autre, avec le fait que l'objet de son désir est souverainement possédé dans la réalité par ce même Autre à la loi duquel elle renvoie, donne la clef de la relation de l'Œdipe. Ce qui en fait le

caractère décisif est à isoler comme relation non pas au père, mais à la parole du père.

Rappelez-vous le petit Hans l'année dernière. Le père est tout ce qu'il y a de plus gentil, il est tout ce qu'il y a de plus présent, il est tout ce qu'il y a de plus intelligent, il est tout ce qu'il y a de plus amical pour Hans, il ne paraît pas avoir été du tout un imbécile, il a mené le petit Hans à Freud, ce qui à l'époque était tout de même faire preuve d'un esprit éclairé, et il est néanmoins totalement inopérant, pour autant que ce qu'il dit, c'est exactement comme s'il flûtait, j'entends auprès de la mère. Cela est tout à fait clair, et quelles que soient les relations entre les deux personnages parentaux.

La mère, remarquez-le, est par rapport au petit Hans dans une position ambiguë. Elle est interdictrice, joue le rôle castrateur que l'on pourrait voir attribuer au père sur le plan réel, lui dit Te sers pas *de ça,* c'est dégotant - ce qui ne l'empêche pas, sur le plan pratique, de l'admettre dans son intimité, et non seulement de lui permettre de tenir la fonction de son objet imaginaire, mais de l'y encourager. II lui rend effectivement les plus grands services, il incarne bel et bien pour elle son phallus, et se trouve ainsi maintenu dans la position d'assujet. Il est assujetti, et c'est toute la source de son angoisse et de sa phobie.

Il y a problème pour autant que la position du père est mise en question par le fait que ce n'est pas sa parole qui fait la loi à la mère. Mais ce n'est pas tout - il semble que, dans le cas du petit Hans, ce qui devrait se produire au troisième temps fasse défaut. C'est pour cette raison que je vous ai souligné l'an dernier que l'issue du complexe d'Œdipe dans le cas du petit Hans était faussée. Bien qu'il s'en soit sorti grâce à sa phobie, sa vie amoureuse restera complètement marquée de ce style imaginaire dont je vous indiquais les prolongements dans le cas de Léonard de Vinci.

La troisième étape est aussi importante que la seconde, car c'est d'elle que dépend la sortie du complexe d'Œdipe. Le phallus, le père a témoigné qu'il le donnait en tant et seulement en tant qu'il est porteur, ou supporter, si je puis dire, de la loi. C'est de lui que dépend la possession ou non par le sujet maternel de ce phallus. Pour autant que l'étape du second temps a été traversée, il faut maintenant, au troisième temps, que ce que le père a promis, il le tienne. Il peut donner ou refuser en tant qu'il l'a, mais le fait qu'il l'a, lui, le phallus, il faut qu'il en fasse preuve. C'est pour autant qu'il intervient au troisième temps comme celui qui a le phallus, et non pas qui l'est, que peut se produire la bascule qui réinstaure l'instance du phallus comme objet désiré de la mère, et non plus seulement comme objet dont le père peut priver.

Le père tout-puissant est celui qui prive. C'est le second temps. C'est à ce stade que s'arrêtaient les analyses du complexe de l'Œdipe, à l'époque où l'on pensait que tous les ravages du complexe dépendaient de l'omnipotence du père. On ne pensait qu'à ce second temps, à ceci près que l'on ne soulignait pas que la castration qui s'y exerce, c'était la privation de la mère et non pas de l'enfant.

Le troisième temps est ceci - le père peut donner à la mère ce qu'elle désire, et peut le lui donner parce qu'il l'a. Ici intervient donc le fait de la puissance au sens génital du mot - disons que le père est un père potent. De ce fait, la relation de la mère au père repasse sur le plan réel.

L'identification qui peut se faire à l'instance paternelle a donc été ici réalisée dans ces trois temps.

Premièrement, l'instance paternelle s'introduit sous une forme voilée, ou non encore apparue. Il n'empêche que le père existe dans la réalité mondaine, je veux dire dans le monde, du fait qu'y règne la loi du symbole. De ce fait la question du phallus est déjà posée quelque part dans la mère, où l'enfant doit la repérer.

Deuxièmement, le père s'affirme dans sa présence privatrice, en tant qu'il est celui qui supporte la loi, et cela ne se fait plus d'une façon voilée mais d'une façon médiée par la mère, qui est celle qui le pose comme celui qui lui fait la loi.

Troisièmement, le père est révélé en tant que lui l'a. C'est la sortie du complexe d'Œdipe. Cette sortie est favorable pour autant que l'identification au père se fait à ce troisième temps, où il intervient en tant que celui qui l'a. Cette identification s'appelle Idéal du moi. Elle vient s'inscrire dans le triangle symbolique au pôle où est l'enfant, dans la mesure où c'est au pôle maternel que commence à se constituer tout ce qui sera ensuite réalité, tandis que c'est au niveau du père que commence à se constituer tout ce qui sera dans la suite surmoi.

Au troisième temps, donc, le père intervient comme réel et potent. Ce temps succède à la privation, ou à la castration, qui porte sur la mère, la mère imaginée, au niveau du sujet, dans sa propre position imaginaire, à elle, de dépendance. C'est en tant que le père intervient comme celui qui, lui, l'a, qu'il est intériorisé dans le sujet comme Idéal du moi, et que, dès lors, ne l'oublions pas, le complexe d'Œdipe décline.

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela ne veut pas dire que l'enfant va entrer en possession de tous ses pouvoirs sexuels et les exercer, vous le savez bien. Bien au contraire, il ne les exerce pas du tout, et l'on peut dire qu'il est apparemment déchu de l'exercice des fonctions qui avaient commencé à s'éveiller. Néanmoins, si ce que Freud a articulé a un sens, l'enfant a en poche tous les titres à s'en servir pour le futur. La métaphore paternelle joue là un rôle qui est bien celui auquel nous pouvions nous attendre de la part d'une métaphore - elle aboutit à l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant, qui est là en réserve, et dont la signification se développera plus tard. L'enfant a tous les droits à être un homme, et ce qui pourra plus tard lui être contesté au moment de la puberté est à rapporter à quelque chose qui n'aura pas complètement rempli l'identification métaphorique à l'image du père, pour autant qu'elle se sera constituée à travers ces trois temps.

Je vous fais remarquer que cela veut dire qu'en tant qu'il est viril, un homme est toujours plus ou moins sa propre métaphore. C'est même ce qui met sur le terme de virilité cette ombre de ridicule dont il faut tout de même faire état.

Je vous ferai aussi remarquer que l'issue du complexe d'Œdipe est, comme chacun sait, différente pour la femme. Pour elle en effet, cette troisième étape, comme Freud le souligne - lisez son article sur le déclin de l'Œdipe - est beaucoup plus simple. Elle n'a pas à faire cette identification, ni à garder ce titre à la virilité. Elle, elle sait où il est, elle sait où elle doit aller le prendre, c'est du côté du père, elle va vers celui qui l'a.

Cela vous indique aussi en quoi une féminité, une vraie féminité, a toujours un peu une dimension d'alibi. Les vraies femmes, ça a toujours quelque chose d'un peu égaré.

C'est une suggestion que je vous fais uniquement pour souligner la dimension concrète de ce développement.

Ce n'est encore aujourd'hui, vous le sentez bien, qu'un diagramme. Nous reviendrons sur chacune de ces étapes, et nous verrons ce qui s'y attache. Je conclurai en justifiant mon terme de métaphore.

Observez bien que ce dont il s'agit ici, c'est, au niveau le plus fonda-

mental, exactement la même chose que la longue métaphore commune en terrain maniaque. En effet, la formule que je vous ai donnée de la métaphore, ne veut rien dire que ceci - il y a deux chaînes, les S du niveau supérieur qui sont des signifiants, tandis que l'on trouve en dessous tout ce qui circule de signifiés ambulants, parce qu'ils sont toujours en train de glisser. L'épinglage dont je parle, le point de capiton, n'est qu'une affaire mythique, car personne n'a jamais pu épingler une signification à un signifiant. En revanche, ce que l'on peut faire, c'est épingler un signifiant à un signifiant et voir ce que cela donne. Dans ce cas, il se produit toujours quelque chose de nouveau, qui est quelquefois aussi inattendu qu'une réaction chimique, à savoir le surgissement d'une nouvelle signification.

Le père est, dans l'Autre, le signifiant qui représente l'existence du lieu de la chaîne signifiante comme loi. Il se place, si je puis dire, au-dessus de celle-ci.

S
S S S S S
s s s s s

Le père est dans une position métaphorique pour autant que, et uniquement dans cette mesure, la mère fait de lui celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de la loi. Une immense latitude est donc laissée aux modes et moyens dans lesquels cela peut se réaliser, et c'est pourquoi cela est compatible avec diverses configurations concrètes.

C'est dans cette mesure que le troisième temps du complexe d'Œdipe peut être franchi, c'est-à-dire l'étape de l'identification où il s'agit pour le garçon de s'identifier au père en tant que possesseur du pénis, et pour la fille, de reconnaître l'homme en tant que celui qui le possède.

Nous verrons la suite la prochaine fois.

22 JANVIER 1958

xi

LES TROIS TEMPS DE L'ŒDIPE,(II)

Le désir de désir
Le phallus métonymique
Le beau billet de La Châtre
Injet *et* adjet
Clinique de l'homosexualité masculine

je vous parle de la métaphore paternelle. J'espère que vous vous êtes aperçus que je vous parle du complexe de castration. Ce n'est pas parce que je parle de la métaphore paternelle que je vous parle de l'(Edipe. Si mon propos était centré sur f(Edipe, cela emporterait énormément de questions, et je ne peux tout dire à la fois.

Le schéma que je vous ai apporté la dernière fois rassemble ce que j'ai essayé de vous faire comprendre sous le titre des trois temps du complexe d'(Edipe. Ce dont il s'agit, je vous le souligne à tout instant, c'est d'une structure constituée ailleurs que dans l'aventure du sujet, et dans laquelle il a à s'introduire. D'autres que nous peuvent s'y intéresser à divers titres. Ceux des psychologues qui projettent les relations individuelles dans le champ interhumain, ou interpsychologique, ou social, dans les tensions de groupes, qu'ils essayent d'inscrire cela sur leurs schémas s'ils le peuvent. De même, les sociologues devront bien tenir compte de rapports structuraux qui font là-dessus notre commune mesure, pour la simple raison que c'est la racine dernière, que l'existence même du complexe d'Œdipe est socialement injustifiable, je veux dire ne peut être fondée sur aucune finalité sociale. Pour nous, nous nous trouvons dans la position de voir comment un sujet a à s'introduire dans la relation qui est celle du complexe d'Œdipe.

Ce n'est pas moi qui ai inventé qu'il ne s'y introduit pas sans qu'y joue un rôle de tout premier plan l'organe sexuel mâle. Celui-ci est centre, pivot, objet de tout ce qui se rapporte à cet ordre d'événements, bien confus et bien mal discernés, il faut le dire, que l'on appelle le complexe de castration. On n'en continue pas moins à en faire mention dans des termes dont on s'étonne qu'ils n'entraînent pas plus d'insatisfaction dans le public.

J'essaye quant à moi, dans cette sorte de fulmination psychanalytique à quoi je me livre ici, de vous donner une lettre qui ne s'embrume pas, je veux dire de distinguer par des concepts les divers niveaux de ce dont il s'agit dans le complexe de castration.

On a à le faire intervenir aussi bien au niveau d'une perversion que j'appellerai primaire, sur le plan imaginaire, que d'une perversion dont nous parlerons peut-être un peu plus aujourd'hui, et qui est intimement liée à l'achèvement du complexe d'Œdipe, à savoir l'homosexualité.

Pour essayer d'y voir clair, je vais reprendre, puisque c'est assez nouveau, la façon dont je vous ai articulé la dernière fois le complexe d'Œdipe, avec pour centre le phénomène lié à la fonction particulière d'objet qu'y joue l'organe sexuel mâle. Après avoir repris ces pas pour bien les éclairer, je vous montrerai, comme je vous l'ai annoncé, que cela apporte quelques lumières sur les phénomènes, bien connus mais mal situés, de l'homosexualité.

1

Dans les schémas que je vous propose et qui sont extraits du suc de l'expérience, j'essaye de faire des temps. Ce ne sont pas forcément des temps chronologiques, mais peu importe, puisque des temps logiques eux aussi ne peuvent se dérouler que dans une certaine succession.

Vous avez donc dans un premier temps, vous ai-je dit, la relation de l'enfant, non pas, comme on le dit, à la mère, mais au désir de la mère. C'est un désir de désir. J'ai eu l'occasion de me rendre compte que ce n'était pas une formule si usuelle, et que certains avaient une certaine peine à s'accommoder à la notion qu'il est différent de désirer quelque chose ou de désirer le désir d'un sujet. Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce désir de désir implique qu'on ait affaire à l'objet primordial qui est la mère en effet, et qu'on l'ait constitué de telle sorte que son désir puisse être désiré par un autre désir, celui de l'enfant nommément.

Où se place la dialectique de cette première étape ? L'enfant y est particulièrement isolé, démuni de toute autre chose que du désir de cet Autre qu'il a déjà constitué comme étant l'Autre qui peut être présent ou absent. Essayons de serrer de bien près quelle est la relation de l'enfant avec ce dont il s'agit, à savoir l'objet du désir de la mère. Ce qui est à franchir, c'est ceci, D, à savoir le désir de la mère, ce désir qui est désiré par l'enfant, D (D). Il s'agit de savoir comment il va pouvoir rejoindre cet objet, alors que ce dernier est constitué de façon infiniment plus

élaborée au niveau de la mère, laquelle est un peu plus avancée dans l'existence que l'enfant.

Cet objet, nous avons posé qu'il est le phallus en tant que pivot de toute la dialectique subjective. Il s'agit du phallus en tant que désiré par la mère. Du point de vue de la structure, il y a plusieurs états différents du rapport de la mère au phallus. Il joue un rôle primordial dans la structuration subjective de la mère, il peut être dans différents états en tant qu'objet - c'est même ce qui fera toute la complication de la suite. Mais pour l'instant, nous nous contentons de le prendre tel quel, parce que nous pensons ne pouvoir introduire de l'ordre et une juste perspective dans tout ce qui est phénomène analytique, qu'en partant de la structure et de la circulation signifiantes. Si nos repères sont toujours stables et sûrs, c'est parce qu'ils sont structuraux, qu'ils sont liés aux voies de constructions signifiantes. C'est ce qui nous sert à nous conduire, et c'est pour cela que nous n'avons pas autrement à nous embarrasser ici de ce qu'est le phallus pour une mère actuelle dans un cas déterminé. Sans doute y at-il là des choses à différencier. Nous y viendrons.

A nous fier simplement à notre petit schéma habituel, le phallus se situe ici, et c'est un objet métonymique.

Dans le signifiant, nous pouvons nous contenter de le situer comme cela - c'est un objet métonymique. A cause de l'existence de la chaîne signifiante, il va de toute façon circuler, comme le furet, partout dans le signifié - étant dans le signifié ce qui résulte de l'existence du signifiant. L'expérience nous montre que ce signifié prend pour le sujet un rôle majeur, qui est celui d'objet universel.

C'est bien le surprenant. C'est cela qui fait le scandale de ceux qui voudraient que la situation concernant l'objet sexuel soit symétrique pour les deux sexes. De même que l'homme a à découvrir, puis à adapter à une série d'aventures, l'usage de son instrument, il devrait en être de

même pour la femme, à savoir que le *cunnus* soit au centre de toute sa dialectique. Il n'en est rien, et c'est précisément ce qu'a découvert l'analyse. C'est la meilleure sanction de ce qu'il y a un champ qui est le champ de l'analyse, qui n'est pas celui du développement instinctuel plus ou moins vigoureux, et, qui est dans l'ensemble, superposé à l'anatomie, c'est-à-dire à l'existence réelle des individus.

Comment concevoir que l'enfant qui a le désir d'être l'objet du désir de sa mère, arrive à satisfaction? Il n'a évidemment pas d'autre moyen que de venir à la place de l'objet de son désir.

Qu'est-ce que cela veut dire? Voilà l'enfant en E. Nous avons déjà eu à maintes reprises à le représenter par la relation de sa demande avec l'existence de l'articulation signifiante comme telle, qui n'est pas seulement en lui, mais qu'il rencontre.

Au point marqué je, il n'y a encore rien, tout au moins en principe. La constitution du sujet comme je du discours n'est pas encore du tout forcément différenciée, bien qu'elle soit déjà impliquée dès la première modulation signifiante. Il n'est pas forcé que le je se désigne comme tel dans le discours pour en être le support. Dans une interjection, dans un commandement, *Viens*, dans un appel, *Vous*, il y a un Je, mais latent. Nous pourrions l'exprimer en ne mettant qu'une ligne de pointillés entre D et Je. De même, l'objet métonymique, en face, n'est pas encore constitué pour l'enfant.

En D vient le désir attendu de la mère. En face, se place ce qui sera le résultat de la rencontre de l'appel de l'enfant avec l'existence de la mère

comme Autre, à savoir, un message. Que faut-il pour que l'enfant parvienne à coïncider avec l'objet du désir de la mère, que nous pouvons déjà à ce niveau-là représenter comme ce qu'il est immédiatement à sa portée d'atteindre ?

Commençons par mettre en pointillés - mais pour des raisons différentes, parce que cela lui est complètement inaccessible - ce qui est l'au-delà de la mère.

Il faut et il suffit que le je latent dans le discours de l'enfant, vienne ici, en D, se constituer au niveau de cet Autre qu'est la mère - que le je de la mère devienne l'Autre de l'enfant - que ce qui circule au niveau de la mère en D en tant qu'elle articule elle-même l'objet de son désir, vienne en M remplir sa fonction de message pour l'enfant, ce qui suppose qu'en fin de compte, celui-ci renonce momentanément à quoi que ce soit qui soit sa propre parole, mais il n'y a pas de peine, parce que sa propre parole est encore à ce moment-là plutôt en formation. L'enfant reçoit donc en M le message tout brut du désir de la mère, tandis qu'en dessous, au niveau métonymique par rapport à ce que dit la mère, s'effectue son identification à l'objet de celle-ci.

Cela est extrêmement théorique, mais si ce n'est pas saisi au départ, il est impossible de concevoir ce qui doit se passer par la suite, c'est-à-dire l'entrée enjeu de l'au-delà de la mère, qui est constitué par son rapport à un autre discours, celui du père.

Donc, c'est pour autant que l'enfant assume d'abord le désir de la mère - et il ne l'assume que d'une façon en quelque sorte brute, dans la réalité de ce discours - qu'il est ouvert à s'inscrire à la place de la métonymie de la mère, c'est-à-dire à devenir ce que je vous ai appelé l'autre jour son assujet.

Vous avez vu sur quel déplacement est fondé ce que nous appellerons en cette occasion l'identification primitive. Il consiste en cet échange qui fait venir le je du sujet à la place de la mère en tant qu'Autre, cependant que le je de la mère devient son Autre à lui. C'est ce que veut exprimer cette remontée d'un cran dans la petite échelle de notre schéma, qui vient d'être opérée en ce second temps.

Ce second temps a pour pivot le moment où le père se fait sentir comme interdicteur. Il apparaît comme médié dans le discours de la mère. Tout à l'heure, à la première étape du complexe de l'Œdipe, le discours de la mère était saisi à l'état brut. Dire maintenant que le discours du père est médié, ne veut pas dire que nous faisons de nouveau intervenir ce que la mère fait de la parole du père, mais que la parole du père intervient effectivement sur le discours de la mère. Il apparaît donc alors

moins voilé que dans la première étape, mais il n'est pas complètement révélé. C'est à quoi répond l'usage du terme de *médié* en cette occasion.

A cette étape, le père intervient au titre de message pour la mère. Il a la parole en M, et ce qu'il énonce, c'est une interdiction, un ne pas qui se transmet au niveau où l'enfant reçoit le message attendu de la mère. Ce *ne pas* est un message sur un message. C'est une forme particulière de message sur un message - que, à ma très grande surprise, les linguistes ne distinguent pas comme telle, en quoi on voit qu'il y a bien intérêt à ce que nous fassions notre jonction avec eux -, à savoir le message d'interdiction.

Ce message n'est pas simplement le *Tu ne coucheras pas avec ta mère* adressé déjà à cette époque à l'enfant, c'est un *Tu ne réintégreras pas ton produit* adressé à la mère. Ce sont ainsi toutes les formes bien connues de ce que l'on appelle l'instinct maternel qui rencontrent ici un obstacle. En effet, la forme primitive de l'instinct maternel, comme chacun sait, se manifeste - chez certains animaux peut-être plus encore que chez les hommes - par la réintégration orale, comme nous disons élégamment, de ce qui est sorti par un autre côté.

Cette interdiction parvient comme telle en A, où le père se manifeste en tant qu'Autre. De ce fait, l'enfant est profondément mis en question, ébranlé dans sa position d'assujet - potentialité ou virtualité en fin de compte salutaire. En d'autres termes, c'est pour autant que l'objet du désir de la mère est touché par l'interdiction paternelle, que le cercle ne se referme pas complètement sur l'enfant et qu'il ne devient pas purement et simplement l'objet du désir de la mère. Le processus aurait pu

s'arrêter à l'étape première, étant donné que le rapport de l'enfant à la mère comporte une triplicité implicite, puisque ce n'est pas elle qu'il désire, mais son désir. C'est déjà un rapport symbolique, qui permet au sujet un premier bouclage du désir de désir, et une première réussite - la trouvaille de l'objet du désir de la mère. Néanmoins, tout est remis en question par l'interdiction paternelle, qui laisse l'enfant le bec dans l'eau dans son repérage du désir du désir de la mère.

Cette deuxième étape est un peu moins faite de potentialités que la première. Elle est sensible, perceptible, mais essentiellement instantanée si l'on peut dire, ou du moins transitoire. Elle n'en est pas moins capitale, car c'est elle, en fin de compte, qui est le cœur de ce que l'on peut appeler le moment privatif du complexe d'Œdipe. C'est pour autant que l'enfant est débusqué, et pour son plus grand bien, de cette position idéale dont lui et la mère pourraient se satisfaire et où il remplit la fonction d'être son objet métonymique, que peut s'établir la troisième relation, l'étape suivante, qui est féconde. Il y devient en effet autre chose, car elle comporte cette identification au père dont je vous ai parlé la dernière fois, et le titre virtuel à avoir ce que le père a.

Si je vous ai fait la dernière fois un brossage rapide des trois temps de l'Œdipe, c'est pour n'avoir pas à le recommencer aujourd'hui, ou, plus exactement, pour avoir tout le temps aujourd'hui de le reprendre pas à pas.

2

Arrêtons-nous un instant ici pour faire place à ce qui est presque une parenthèse, néanmoins importante, et qui concerne la psychose.

La façon dont le père intervient à ce moment-là dans la dialectique de l'Œdipe, est extrêmement importante à considérer.

Vous y verrez plus clair dans l'article que j'ai donné pour le prochain numéro de la revue *La Psychanalyse,* qui présente un résumé de ce que j'ai dit l'année où nous avons parlé des structures freudiennes de la psychose. Le niveau de publication que cela représente ne m'a pas permis de donner le schéma précédent, qui aurait nécessité beaucoup trop d'explications, mais quand vous aurez lu cet article, dans pas trop longtemps je l'espère, vous pourrez reprendre dans vos notes ce que je vais maintenant vous indiquer.

Dans la psychose, le Nom-du-Père, le père en tant que fonction symbolique, le père au niveau de ce qui se passe ici entre message et code, et

code et message, est précisément *verworfen.* De ce fait, il n'y a pas ici ce que j'ai représenté en pointillés, à savoir ce par quoi le père intervient en tant que loi. Il y a l'intervention brute du message *ne pas* sur le message de la mère à l'enfant. Ce message en tant que tout brut est aussi source d'un code qui est au-delà de la mère. Cela est parfaitement repérable sur ce schéma de conduction des signifiants.

A se reporter au cas du Président Schreber, celui-ci, pour avoir été sollicité à un détour vital essentiel, de faire répondre le Nom-du-Père à sa place, c'est-à-dire là où il ne peut pas répondre parce qu'il n'y est jamais venu, voit à la place surgir cette structure. Elle est réalisée par l'intervention massive, réelle, du père au-delà de la mère, en tant qu'elle n'est absolument pas supportée par lui en tant que fauteur de la loi. Il en résulte qu'au point majeur, fécond de sa psychose, le Président Schreber entend quoi? Très exactement deux sortes fondamentales d'hallucinations qui ne sont jamais isolées comme telles dans les manuels classiques.

Pour comprendre quelque chose à l'hallucination, il vaut mieux lire l'œuvre exceptionnelle d'un psychotique comme le Président Schreber, que de lire les meilleurs auteurs psychiatres qui ont abordé le problème de l'hallucination avec, toute préparée dans leur poche, la fameuse échelle scolaire apprise en classe de philosophie - sensation, perception, perception sans objet, et autres balivernes.

Le Président Schreber distingue lui-même très bien deux ordres de choses.

Il y a d'abord les voix qui parlent dans la langue fondamentale, et dont le propre est d'en apprendre au sujet le code par cette parole même. Les messages qu'il reçoit en langue fondamentale, faits de mots qui, néologiques ou non, le sont toujours à leur façon, consistent à apprendre au sujet ce qu'ils sont dans un nouveau code, celui qui lui répète littéralement un nouveau monde, un univers signifiant. En d'autres termes, une première série d'hallucinations est faite de messages sur un néo-code, se présentant comme venant de l'Autre. C'est tout ce qu'il y a de plus terriblement hallucinatoire.

D'autre part, il y a une autre forme de message, le message interrompu. Vous vous rappelez ces petits bouts de phrases - *Il doit nommément .... Maintenant je veux...,* etc. Ce sont des débuts d'ordres, et dans certains cas, même de véritables principes - *Finir une chose quand on l'a commencée,* et ainsi de suite. Bref, ces messages se présentent comme de purs messages, des ordres, ou des ordres interrompus, en tant que pures forces d'induction dans le sujet, et sont parfaitement localisables des deux côtés, message et code, en tant que dissociés.

Voilà à quoi se résout l'intervention du discours du père, quand est aboli dès l'origine, n'a jamais été intégré à la vie du sujet, ce qui fait la cohérence du discours, à savoir l'auto-sanction par quoi, ayant fini son discours, le père revient sur lui et le sanctionne comme loi.

Passons maintenant à l'étape suivante du complexe d'Œdipe qui suppose dans les conditions normales que le père entre enjeu, comme nous l'avons dit la dernière fois, en tant qu'il l'a. Il intervient à ce niveau pour donner ce qui est en cause dans la privation phallique, terme central de l'évolution de l'Œdipe et de ses trois temps. Il paraît effectivement dans l'acte de don. Ce n'est plus dans les va-et-vient de la mère, qu'il est présent, et donc encore demi-voilé, mais il paraît dans son propre discours. En quelque sorte, le message du père devient le message de la mère pour autant que maintenant il permet et autorise. Mon schéma de la dernière fois ne veut rien dire d'autre que ceci, que ce message du père, pour autant qu'il s'incarne comme tel, peut produire la remontée d'un cran du schéma, si bien que le sujet peut recevoir du message du père ce qu'il avait tenté de recevoir du message de la mère. Par le truchement du don ou de la permission donné à la mère, il obtient en fin de compte ceci, qu'il lui est permis d'avoir un pénis pour plus tard. Voilà ce qui est effectivement réalisé par la phase du déclin de l'Œdipe - il a vraiment, nous l'avons dit la dernière fois, le titre en poche.

Pour évoquer une citation historique et amusante - une femme dont le mari voulait être sûr qu'elle lui était fidèle, lui avait donné le certificat par écrit qu'elle lui était fidèle, à la suite de quoi elle s'était répandue à travers le monde en disant - Ah, *le beau billet qu'a La Châtre ! Eh* bien ce La Châtre et notre petit châtré sont bien du même ordre, ils ont aussi à la fin de l'Œdipe ce beau billet qui n'est pas rien, puisque c'est sur lui que reposera par la suite le fait qu'il puisse assumer tranquillement, dans le cas le plus heureux, d'avoir un pénis, autrement dit d'être quelqu'un d'identique à son père.

Mais c'est une étape dont vous voyez bien que les deux versants sont toujours susceptibles de se reverser l'un dans l'autre. Il y a quelque chose d'abstrait et pourtant de dialectique dans le rapport des deux temps dont je viens de vous parler, celui où le père intervient comme interdictif et privateur, et celui où il intervient comme permissif et donateur -donateur au niveau de la mère. Il peut se passer d'autres choses, et pour le voir, il nous faut maintenant nous placer au niveau de la mère, et nous poser à nouveau la question du paradoxe que représente le caractère central de l'objet phallique comme imaginaire.

La mère est une femme que nous supposons arrivée à la plénitude de

ses capacités de voracité féminine, et l'objection qui est faite à la fonction imaginaire du phallus est tout à fait valable. Si la mère est ceci, le phallus n'est pas purement et simplement cela, ce bel objet imaginaire, car il y a déjà quelque temps qu'elle l'a gobé. En d'autres termes, le phallus au niveau de la mère n'est pas uniquement un objet imaginaire, il est aussi parfaitement bien quelque chose qui remplit sa fonction au niveau instinctuel, comme instrument normal de l'instinct. C'est *l'injet, si* je puis m'exprimer ainsi - d'un mot qui ne veut pas simplement dire qu'elle se l'y introduit, mais qu'on l'y introduit. Ce *in* signale également sa fonction instinctuelle.

C'est parce que l'homme doit traverser toute la forêt du signifiant pour rejoindre ses objets instinctivement valables et primitifs, que nous avons affaire à toute la dialectique du complexe d'Œdipe. N'empêche que, tout de même, il y atteint de temps en temps, Dieu merci, sinon les choses se seraient éteintes depuis longtemps faute de combattants, vu la trop grande difficulté de rejoindre l'objet réel.

Voilà une des possibilités du côté de la mère. Il y en a d'autres, et il faudrait tâcher de voir ce que veut dire pour elle son rapport au phallus, en tant que, comme à tout sujet humain, il lui tient à cœur. Nous pouvons par exemple distinguer à côté de la fonction d'injet, celle *d'adjet. Le* terme désigne l'appartenance imaginaire de quelque chose qui, au niveau imaginaire, lui est donné ou ne lui est pas donné, qu'elle a la permission de désirer comme tel, qui lui manque. Le phallus intervient alors comme manque, comme l'objet dont elle a été privée, comme l'objet de ce *Penisneid,* de cette privation toujours ressentie dont nous connaissons l'incidence dans la psychologie féminine. Mais il peut aussi intervenir comme objet qui lui est tout de même donné, mais de là où il est, entrant en ligne de compte de façon très symbolique. C'est une autre fonction de l'adjet, encore qu'elle puisse se confondre avec celle de l'injet primitif.

Bref, si elle a toutes les difficultés que comporte le fait de devoir s'introduire dans la dialectique du symbole pour arriver à s'intégrer à la famille humaine, la femme a d'autre part tous les accès à quelque chose de primitif et d'instinctuel qui l'établit dans un rapport direct à l'objet, non plus de son désir, mais de son besoin.

Cela étant élucidé, parlons maintenant des homosexuels.

Les homosexuels, on en parle. Les homosexuels, on les soigne. Les homosexuels, on ne les guérit pas. Et ce qu'il y a de plus formidable, c'est qu'on ne les guérit pas malgré qu'ils soient absolument guérissables.

S'il y a quelque chose qui se dégage de la façon la plus claire des observations, c'est que l'homosexualité masculine - l'autre aussi, mais nous allons aujourd'hui nous limiter au mâle pour des raisons de clarté - est une inversion quant à l'objet, qui se structure au niveau d'un Œdipe plein et achevé. Plus exactement, tout en réalisant cette troisième étape dont nous avons parlé à l'instant, l'homosexuel la modifie assez sensiblement. Vous me direz - Nous *le savions bien, il réalise l'Œdipe sous une forme inversée. Si* cela vous suffit, vous pouvez en rester là, je ne vous force pas à me suivre, mais je considère que nous avons le droit d'avoir des exigences plus grandes que de dire - *Pourquoi votre fille est muette ? C'est parce que l'Œdipe est inversé.*

Nous avons à chercher dans la structure même de ce que montre la clinique à propos des homosexuels si nous ne pouvons pas beaucoup mieux comprendre en quel point précis l'achèvement de l'Œdipe se situe. On doit considérer, premièrement, sa position avec toutes ses caractéristiques, et, deuxièmement, le fait qu'il tienne extrêmement à ladite position. L'homosexuel, en effet, pour si peu qu'on lui en offre le biais et la facilité, tient extrêmement à sa position d'homosexuel, et ses rapports avec l'objet féminin, bien loin d'être abolis, sont au contraire très profondément structurés.

Je crois que seule cette façon de schématiser le problème permet de pointer à quoi tient la difficulté d'ébranler sa position, et, bien plus, ce pour quoi une fois débusquée celle-ci, l'analyse échoue en général. Ce n'est pas en raison d'une impossibilité interne à cette position, mais du fait que toutes sortes de conditions sont exigibles, et qu'il faut cheminer dans les détours par où sa position lui est devenue précieuse et primordiale.

Il y a un certain nombre de traits que l'on peut noter chez l'homosexuel, et d'abord un rapport profond et perpétuel à la mère. La mère, on nous la présente, d'après la moyenne des cas, comme ayant dans le couple parental une fonction directrice, éminente, et s'étant plus occupée de l'enfant que du père. On dit aussi, et c'est déjà autre chose, qu'elle se serait occupée de l'enfant d'une façon très castratrice, qu'elle aurait pris un très grand soin, très minutieux, trop prolongé, de son éducation. On ne semble pas se douter que tout cela ne va pas dans le même sens. Il faut ajouter quelques petits chaînons supplémentaires pour arriver à penser

que l'effet d'une intervention tellement castratrice aurait pour effet chez l'enfant une survalorisation de l'objet, sous la forme générale où elle se présente chez l'homosexuel, telle qu'aucun partenaire susceptible de l'intéresser ne saurait en être privé.

Je ne veux pas vous faire languir, ni avoir l'air de vous poser des devinettes. Je crois que la clef du problème concernant l'homosexuel est celle-ci - si l'homosexuel, dans toutes ses nuances, accorde une valeur prévalente à l'objet béni au point d'en faire une caractéristique absolument exigible du partenaire sexuel, c'est en tant que, sous une forme quelconque, la mère fait la loi au père, au sens où je vous ai appris à le distinguer.

Je vous ai dit que le père intervenait dans la dialectique oedipienne du désir pour autant qu'il fait la loi à la mère. Ici, ce dont il s'agit, et qui peut revêtir des formes diverses, se résume toujours à ceci - c'est la mère qui se trouve avoir fait la loi au père à un moment décisif. Cela veut dire très précisément qu'au moment où l'intervention interdictive du père aurait dû introduire le sujet à la phase de dissolution de son rapport à l'objet du désir de la mère, et couper à la racine toute possibilité pour lui de s'identifier au phallus, le sujet trouve au contraire dans la structure de la mère le support, le renfort, qui fait que cette crise n'a pas lieu. Au moment idéal, au temps dialectique où la mère devrait être saisie comme privée de l'adjet de telle sorte que le sujet ne sache littéralement plus à quel saint se vouer de ce côté-là, il y trouve au contraire sa sécurité. Cela tient le coup parfaitement du fait qu'il éprouve que c'est la mère qui est la clef de la situation, et qu'elle ne se laisse ni priver ni déposséder. En d'autres termes, le père peut toujours dire ce qu'il veut, ça ne leur fait ni chaud ni froid.

Cela ne veut donc pas dire que le père n'est pas entré en jeu. Freud, depuis très longtemps - je vous prie de vous reporter aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité* - *a* dit qu'il n'était pas rare - et il ne s'exprime pas au hasard, ce n'est pas par mollesse qu'il dit qu'*il n'est pas rare,* c'est parce qu'il l'a vu fréquemment - qu'une inversion soit déterminée par le Wegfall, la chute d'un père trop interdicteur. Il y a là-dedans les deux temps, à savoir, l'interdiction, mais aussi que cette interdiction a échoué, en d'autres termes que c'est la mère qui, finalement, a fait la loi.

Cela vous explique aussi que, dans des cas tout autres, si la marque du père interdicteur est brisée, le résultat est exactement le même. En particulier, dans des cas où le père aime trop la mère, où il apparaît par son amour comme trop dépendant de la mère, le résultat est exactement le même.

Je ne suis pas en train de vous dire que le résultat est toujours le même, mais que, dans certains cas, il est le même. Le fait que le père aime trop la mère peut avoir un autre résultat qu'une homosexualité. Je ne me réfugie

pas du tout dans la constitution, je fais seulement remarquer au passage que des différences sont à établir, et que l'on peut observer par exemple un effet du type névrose obsessionnelle, comme nous le verrons à une autre occasion. Pour l'instant je souligne simplement que des causes différentes peuvent avoir un effet commun, à savoir que dans des cas où le père est trop amoureux de la mère, il se trouve en fait dans la même position que celui à qui la mère fait la loi.

Il y a encore des cas - l'intérêt de cette perspective est de rassembler des cas différents - où le père, le sujet vous en témoigne, est toujours resté un personnage très à distance, dont les messages ne parvenaient que par l'intermédiaire de la mère. Mais l'analyse montre qu'en réalité il est loin d'être absent. En particulier, derrière la relation tensionnelle à la mère, très souvent marquée de toutes sortes d'accusations, de plaintes, de manifestations agressives, comme on s'exprime, qui constitue le texte de l'analyse d'un homosexuel, la présence du père comme rival, non pas du tout dans le sens de l'Œdipe inversé, mais de l'Œdipe normal, se découvre, et de la façon la plus claire. Dans ce cas-là, on se contente de dire que l'agressivité contre le père a été transférée à la mère, ce qui n'est pas bien clair mais a au moins l'avantage de coller aux faits. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est pourquoi il en est ainsi.

Il en est ainsi parce que, dans la position critique où le père était effectivement une menace pour lui, l'enfant a trouvé sa solution, celle qui consiste dans l'identification représentée par l'homologie de ces deux triangles.

Le sujet a considéré que la bonne façon de tenir le coup, c'était de

s'identifier à la mère, parce que la mère, elle, ne se laissait pas ébranler. Aussi bien est-ce dans la position de la mère ainsi définie qu'il se trouvera.

D'une part, quand il a affaire à un partenaire qui est le substitut du personnage paternel, il s'agit pour lui, comme il apparaît fréquemment dans les fantasmes et les rêves des homosexuels, de le désarmer, de le mater, voire, d'une façon tout à fait claire chez certains, de le rendre incapable, lui, le personnage substitut du père, de se faire valoir auprès d'une femme ou des femmes.

D'autre part, l'exigence de l'homosexuel, de rencontrer chez son partenaire l'organe pénien, correspond précisément à ceci que, dans la position primitive, celle qu'occupe la mère qui fait la loi au père, ce qui est mis en question - non pas résolu, mais mis en question -, c'est de savoir si, vraiment, le père en a ou n'en a pas, et c'est très exactement cela qui est demandé par l'homosexuel à son partenaire, bien avant toute autre chose, et d'une façon prévalente par rapport à autre chose. Après, on verra ce qu'on aura à en faire, mais il s'agit avant tout qu'il montre qu'il en a.

J'irai même plus loin, jusqu'à vous indiquer ici en quoi consiste la valeur de dépendance que représente pour l'enfant l'amour excessif du père pour la mère. Vous vous souvenez, je l'espère, de la formule que j'avais choisie à votre intention, à savoir qu'aimer, c'est toujours donner ce qu'on n'a pas, et non pas donner ce qu'on a. Je ne reviendrai pas sur les raisons pour lesquelles je vous l'ai donnée, mais soyez-en certains, et prenez-la comme une formule clef, comme une petite rampe qui, à la toucher de la main, vous mènera au bon étage même si vous n'y comprenez rien, et c'est beaucoup mieux que vous n'y compreniez rien. Aimer, c'est donner à quelqu'un qui, lui, a ou n'a pas ce qui est en cause, mais c'est assurément donner ce qu'on n'a pas. Donner par contre, c'est aussi donner, mais c'est donner ce qu'on a. C'est toute la différence.

En tous les cas, pour autant que le père se montre véritablement aimant à l'endroit de la mère, il est soupçonné de n'en avoir pas, et c'est sous cet angle que le mécanisme entre enjeu. Je vous fais remarquer à ce propos que les vérités ne sont jamais complètement obscures, ni inconnues - quand elles ne sont pas articulées, elles sont à tout le moins pressenties. Je ne sais pas si vous avez remarqué que ce thème brûlant n'est jamais abordé par les analystes, encore qu'il soit au moins aussi intéressant de savoir si le père aimait la mère que si la mère aimait le père. On pose toujours la question dans ce sens - l'enfant a eu une mère phallique castratrice et tout ce que vous voudrez, elle avait vis-à-vis du père une attitude autoritaire, manque d'amour, de respect, etc. - mais il est très curieux de voir que nous ne soulignons jamais la relation du père à la

mère. Nous ne savons pas trop qu'en penser, et il ne nous apparaît pas possible, somme toute, d'en dire rien de bien normatif. Aussi laissons-nous bien soigneusement de côté, tout au moins jusqu'à aujourd'hui, cet aspect du problème, sur lequel j'aurai très probablement à revenir.

Autre conséquence. Il y a quelque chose aussi qui apparaît très fréquemment, et qui n'est pas un des moindres paradoxes de l'analyse des homosexuels. Il semble, au premier abord, bien paradoxal par rapport à l'exigence du pénis chez le partenaire, qu'ils aient une peur bleue de voir l'organe de la femme, parce que, nous dit-on, cela leur suggère des idées de castration. C'est peut-être vrai, mais non pas de la façon que l'on pense, parce que ce qui les arrête devant l'organe de la femme, c'est précisément qu'il est censé dans beaucoup de cas avoir ingéré le phallus du père, et que ce qui est redouté dans la pénétration, c'est précisément la rencontre avec ce phallus.

Des rêves - je vous citerai certains - bien enregistrés dans la littérature, et qui se retrouvent aussi bien dans ma pratique, font apparaître de la façon la plus claire que ce qui émerge à l'occasion dans la rencontre possible avec un vagin féminin, c'est un phallus qui se développe comme tel et qui représente quelque chose d'insurmontable devant lequel non seulement le sujet doit s'arrêter, mais où il est envahi de toutes sortes de craintes. Cela donne au danger du vagin un tout autre sens que celui que l'on a cru devoir mettre sous la rubrique du vagin denté, qui existe aussi. C'est le vagin redouté en tant qu'il contient le phallus hostile, le phallus paternel, le phallus à la fois fantasmatique et absorbé par la mère, et dont celle-ci détient la puissance véritable dans l'organe féminin.

Cela articule suffisamment toute la complexité des rapports de l'homosexuel. C'est là une situation stable, et non pas du tout duelle, une situation pleine de sécurité, une situation à trois pieds. C'est précisément parce qu'elle n'est jamais envisagée que sous l'aspect d'une relation duelle, et que l'on n'entre jamais dans le labyrinthe des positions de l'homosexuel, que, par la faute de l'analyste, la situation ne vient jamais à être entièrement élucidée.

Tout en ayant les rapports les plus étroits avec la mère, la situation n'a son importance que par rapport au père. Ce qui devrait être le message de la loi est tout le contraire, et se trouve, ingéré ou pas, entre les mains de la mère. La mère a la clef, mais d'une façon beaucoup plus complexe que celle qu'implique la notion globale et massive qu'elle est la mère pourvue d'un phallus. Si l'homosexuel se trouve être identifié à celle-ci, ce n'est pas du tout en tant que, purement et simplement, elle a ou n'a pas l'adjet, mais en tant qu'elle détient les clefs de la situation particulière

qui prévaut au débouché de l'Œdipe, où se juge le point de savoir lequel des deux détient en fin de compte la puissance. Non pas n'importe quelle puissance, mais très précisément la puissance de l'amour, et pour autant que les liens complexes de l'édification de l'Œdipe, tels qu'ils vous sont présentés ici, vous permettent de comprendre comment le rapport à la puissance de la loi retentit métaphoriquement sur le rapport à l'objet fantasmatique qu'est le phallus, en tant qu'il est l'objet auquel doit se faire à un moment l'identification du sujet.

Je poursuivrai la prochaine fois un petit commentaire annexe de ce que l'on a appelé les états de passivité du phallus - le terme est de Löwenstein - pour motiver certains troubles de la puissance sexuelle. Cela s'insère ici trop naturellement pour que je ne le fasse pas. Puis je vous montrerai comment, à travers les différents avatars du même objet, depuis le principe, à savoir sa fonction comme objet imaginaire de la mère, jusqu'au moment où il est assumé par le sujet, nous pouvons ébaucher la classification générale et définitive des différentes formes où il intervient. C'est ce que nous ferons dans huit jours.

La fois suivante, après laquelle je vous quitterai pendant trois semaines, nous conclurons sur le rapport du sujet au phallus, d'une façon qui vous intéressera peut-être moins directement, mais à laquelle je tiens beaucoup.

J'ai terminé en effet mon dernier trimestre sur ce que je vous ai apporté concernant la comédie. Quand je vous ai dit que l'essentiel de la comédie, c'était quand le sujet reprenait toute l'affaire dialectique en main, et disait - *Après tout, toute cette affaire dramatique, la tragédie, les conflits entre le père et la mère, tout cela ne vaut pas l'amour, et maintenant amusons-nous, entrons dans l'orgie, faisons cesser tous ces conflits, tout de même tout cela est fait pour l'homme -,* cela n'a pas été très bien ingéré. J'ai été très étonné d'avoir surpris, voire scandalisé, quelques personnes. Je vais vous faire une confidence - c'est dans Hegel.

Par contre, j'apporterai sur ce sujet du nouveau, et qui me paraît beaucoup plus démonstratif que tout ce qui a pu être élaboré sur les divers phénomènes de l'esprit. C'est qu'à prendre cette voie, on retrouve une surprenante confirmation de ce que nous sommes en train d'avancer, à savoir le caractère crucial pour le sujet et pour son développement, de l'identification imaginaire au phallus.

Je vous donne donc rendez-vous pour le dernier jour de cette période afin de vous montrer à quel point cela s'applique, à quel point c'est démonstratif, à quel point c'est sensationnel - pour donner une clef, un terme unique, une explication univoque, à la fonction de la comédie.

29 JANVIER 1958

XII

DE L'IMAGE AU SIGNIFIANT
DANS LE PLAISIR ET DANS LA RÉALITÉ

La connexion des deux principes
Le paradoxe de Winnicott
Impasses du kleinisme
De l'Urbild *à l'Idéal*
La fille qui veut être fouettée

La symbolisation préoccupe le monde. Un article est paru dans *l'International Journal* en mai juin 1956 sous le titre de *Symbolism and its Relationship to the Primary and Secondary Processes,* où M. Charles Rycroft essaye de donner un sens au symbolisme au point *où* nous en sommes de l'analyse. Ceux d'entre vous qui lisent l'anglais auraient avantage à prendre connaissance de cet article, *où ils* verront les difficultés qui se présentent depuis toujours à propos du sens à donner dans l'analyse, non seulement au mot de symbolisme, mais à l'idée que l'on se fait du processus de symbolisation.

Depuis 1911 où M. Jones a fait là-dessus le premier travail d'ensemble important, la question est passée par diverses phases, et elle a rencontré, et rencontre encore, de très grandes difficultés dans ce qui constitue actuellement la position la plus articulée sur ce sujet, c'est-à-dire celle qui sort des considérations de Mme Mélanie Klein sur le rôle du symbole dans la formation du moi.

Ce dont il s'agit a le rapport le plus étroit avec ce que je suis en train de vous expliquer, et je voudrais vous faire sentir l'utilité du point de vue que j'essaye de vous communiquer à mettre un petit peu de clarté dans des directions obscures.

Je ne sais par quel bout je vais le prendre aujourd'hui, car je n'ai pas de plan quant à la façon dont je vais vous présenter les choses. Puisque c'est une antépénultième séance et que je vous ai annoncé que le séminaire de la prochaine fois serait axé sur le phallus et la comédie, je voudrais aujourd'hui marquer simplement un point d'arrêt, et vous montrer les quelques directions dans lesquelles ce que je vous ai exposé concer-

nant le complexe de castration permet de mettre des points d'interrogation.

Je vais commencer par prendre les thèses comme elles viennent. On ne peut pas toujours mettre sur ce sujet un ordre strict, surtout quand il s'agit comme aujourd'hui d'un point-carrefour.

1

Dans le titre de l'article de Rycroft, vous venez de voir apparaître les termes de procès primaire et secondaire dont je n'ai jamais parlé devant vous, au point qu'il y a quelque temps, certains s'en sont étonnés alors qu'ils étaient tombés dessus à propos d'une définition de vocabulaire.

L'opposition du procès primaire et du procès secondaire date du temps de la *Traumdeutung,* et sans lui être complètement identique, elle recouvre les notions opposées du principe de plaisir et du principe de réalité. Ces deux termes-là, j'y ai plus d'une fois fait allusion devant vous, et toujours pour vous faire remarquer que l'usage qu'on en fait est incomplet si l'on ne les met pas en rapport l'un avec l'autre, et si l'on ne sent pas leur liaison, leur opposition, comme étant constitutive de la position de chacun.

J'aborderai tout de suite le vif de la question.

Quand on isole la notion du principe du plaisir en tant que principe du procès primaire, on aboutit à ce que fait Rycroft - pour définir le procès primaire, il croit devoir écarter toutes ses caractéristiques structurales et mettre au second plan la condensation, le déplacement, etc., tout ce que Freud a commencé d'aborder quand il a défini l'inconscient, pour le caractériser par ce qu'apporte l'élaboration terminale de la théorie freudienne dans la *Traumdeutung. A* savoir, il en fait un mécanisme originaire, principiel - que vous l'entendiez comme étape historique ou comme sous-jacence, fondement - sur lequel quelque chose d'autre a eu à se développer. Ce serait une espèce de base, de profondeur psychique, ou, à l'entendre au sens logique, un point de départ obligé de la réflexion. En réponse à l'incitation pulsionnelle, il y aurait toujours chez le sujet humain - il ne saurait évidemment s'agir d'autre chose, mais le point n'est pas très défini - une tendance à la satisfaction hallucinatoire du désir. Ce serait une possibilité virtuelle, et comme constitutive, de la position du sujet à l'endroit du monde.

Je pense que cela ne vous surprend pas, car on trouve exprimée abondamment chez tous les auteurs cette référence à une expérience primitive sur un modèle qui est celui de l'arc réflexe. Avant même qu'il cor-

responde à une incitation interne du sujet déclenchant le cycle instinctuel, le mouvement, fût-il incoordonné, de l'appétit, puis la recherche et le repérage dans la réalité -, le besoin se satisfait par la voie des traces mnésiques de ce qui a déjà répondu au désir. La satisfaction tend ainsi à se reproduire, purement et simplement, sur le plan hallucinatoire.

Cette notion qui est devenue presque consubstantielle à nos conceptions analytiques, et dont nous faisons usage, de façon presque implicite chaque fois que nous parlons du principe du plaisir, ne vous paraît-elle pas assez exorbitante pour mériter un éclaircissement? Parce qu'enfin, s'il est dans la nature du cycle des processus psychiques de se créer à soi-même sa satisfaction, pourquoi les gens ne se satisfont-ils pas ?

Bien sûr, c'est que le besoin continue d'insister. La satisfaction fantasmatique ne saurait remplir tous les besoins. Mais nous ne savons que trop que dans l'ordre sexuel, dans tous les cas assurément, elle est éminemment susceptible de faire face au besoin, s'il s'agit de besoins pulsionnels. Pour la faim, c'est autre chose. Il se dessine à l'horizon qu'il s'agit bien en fin de compte du caractère très possiblement illusoire de l'objet sexuel.

Cette conception du rapport du besoin à sa satisfaction existe et peut en effet se soutenir, au moins à un certain niveau, celui de la satisfaction sexuelle. Elle a imprégné si profondément toute la pensée analytique que sont venues au premier plan les primitives ou primordiales gratifications ou satisfactions, et les frustrations aussi, qui se produisent dans les débuts de la vie du sujet, c'est-à-dire dans les relations du sujet avec sa mère. La psychanalyse dans son ensemble est ainsi entrée de plus en plus dans une dialectique du besoin et de sa satisfaction à mesure qu'elle s'est intéressée toujours davantage aux stades primitifs du développement du sujet. On en est arrivé sur cette voie à des formulations dont je voudrais vous pointer le caractère non moins nécessaire que significatif.

Dans la perspective kleinienne qui est celle que je désigne pour l'instant, tout l'apprentissage, si l'on peut dire, de la réalité par le sujet, est primordialement préparé et sous-tendu par la constitution essentiellement hallucinatoire et fantasmatique des premiers objets, classifiés en bon et mauvais objets, pour autant qu'ils fixent une première relation primordiale qui, dans la suite de la vie du sujet, donnera les types principaux des modes de rapport du sujet avec la réalité. On en arrive ainsi à la notion que le monde du sujet est fait d'un rapport fondamentalement irréel de celui-ci avec des objets qui ne sont que le reflet de ses pulsions fondamentales.

C'est par exemple autour de l'agressivité fondamentale du sujet que s'ordonne, en une série de projections des besoins du sujet, ce monde de

la phantasy, telle que le concept en est usité dans l'école kleinienne. C'est à la surface de ce monde qu'interviennent une série d'expériences plus ou moins heureuses, et il est souhaitable qu'elles soient assez heureuses. De la sorte, petit à petit, le monde de l'expérience permet un certain repérage raisonnable de ce qui, dans ces objets, est, comme on dit, objectivement définissable comme répondant à une certaine réalité, la trame d'irréalité restant absolument fondamentale.

C'est là ce que l'on peut vraiment appeler une construction psychotique du sujet. Un sujet normal, c'est en somme, dans cette perspective, une psychose qui a bien tourné, une psychose heureusement harmonisée avec l'expérience. Ce que je vous énonce n'est pas une reconstruction. L'auteur dont je vais parler maintenant, M. Winnicott, l'exprime strictement ainsi dans un texte qu'il a écrit sur l'utilisation de la régression dans la thérapeutique analytique. L'homogénéité fondamentale de la psychose avec le rapport normal au monde, y est absolument affirmée comme telle.

De très grandes difficultés surgissent de cette perspective, ne serait-ce que d'arriver à la concevoir. La fantaisie n'étant que la trame sous-jacente au monde de la réalité, quelle peut être la fonction de la fantaisie, reconnue comme telle, chez le sujet à l'état adulte et achevé, et qui a réussi dans la constitution de son monde? C'est aussi bien le problème qui se présente à tout kleinien qui se respecte, c'est-à-dire à tout kleinien avoué, et aussi bien, peut-on dire actuellement, à presque tout analyste, pour autant que le registre dans lequel il inscrit le rapport du sujet au monde devient de plus en plus exclusivement celui d'une suite d'apprentissages du monde, faits sur la base d'une série d'expériences plus ou moins réussies de la frustration.

Je vous prie de vous reporter au texte de M. Winnicott qui se trouve dans le volume 26 de *l'International Journal of Psycho-Analysis* sous le titre *Primitive Emotional Development*. L'auteur s'y applique à motiver le surgissement de ce monde de la fantaisie en tant qu'il est vécu consciemment par le sujet, et qu'il équilibre sa réalité, comme il faut bien le constater dans le texte même de l'expérience. Pour ceux que cela intéresse, qu'ils s'appuient sur une remarque de l'auteur dont on sent bien la nécessité tant elle aboutit à un paradoxe tout à fait curieux.

Le surgissement du principe de réalité, autrement dit de la reconnaissance de la réalité, à partir des relations primordiales de l'enfant avec l'objet maternel, objet de sa satisfaction et aussi de son insatisfaction, ne laisse nullement apercevoir comment peut surgir de là le monde de la fantaisie sous sa forme adulte - si ce n'est par un artifice dont s'avise

M. Winnicott, et qui permet sans doute un développement assez cohérent de la théorie, mais au prix d'un paradoxe que je veux vous faire apercevoir.

Il y a une discordance fondamentale de la satisfaction hallucinatoire du besoin avec ce que la mère apporte à l'enfant. C'est dans cette discordance même que s'ouvre la béance qui permet à l'enfant d'obtenir une première reconnaissance de l'objet. Cela suppose que l'objet se trouve, malgré les apparences, décevoir. Alors, pour expliquer comment peut naître ce à quoi se résume pour le psychanalyste moderne tout ce qu'il en est du monde de la fantaisie et de l'imagination, à savoir ce qui s'appelle en anglais le *wishful thinking,* il fait remarquer ceci.

Supposons que l'objet maternel arrive juste à point nommé pour remplir le besoin. A peine l'enfant a-t-il commencé à réagir pour avoir le sein, que la mère le lui apporte. Ici, Winnicott s'arrête à juste titre, et pose le problème suivant - qu'est-ce qui permet dans ces conditions à l'enfant de distinguer la satisfaction hallucinatoire de son désir, de la réalité ? En d'autres termes, avec ce point de départ nous aboutissons strictement à l'équation suivante - à l'origine, l'hallucination est absolument impossible à distinguer du désir complet. Le paradoxe de cette confusion ne peut manquer d'être frappant.

Dans une perspective qui caractérise rigoureusement le processus primaire comme devant être naturellement satisfait d'une façon hallucinatoire, nous aboutissons à ceci, que plus la réalité est satisfaisante, moins elle constitue une épreuve de la réalité - la pensée d'omnipotence chez l'enfant étant dès lors fondée à l'origine sur tout ce qui peut avoir réussi dans la réalité.

Cette conception peut d'une certaine manière se tenir, mais avouez que cela présente en soi-même quelque aspect paradoxal. La nécessité même d'avoir à recourir à un tel paradoxe pour expliquer un point-pivot du développement du sujet, prête à réflexion, voire à question.

Toute paradoxale déjà qu'elle soit, et franchement paradoxale, cette conception ne manque pas d'avoir quelques conséquences, que je vous ai déjà signalées l'année dernière quand j'ai fait allusion à ce même article de M. Winnicott. C'est à savoir qu'elle n'a pas d'autre effet, dans la suite de son anthropologie, que de lui faire classer dans le même registre que les aspects fantasmatiques de la pensée, à peu près tout ce que l'on peut appeler la spéculation libre. II assimile complètement à la vie fantasmatique tout ce qui est de l'ordre spéculatif, si extraordinairement élaboré soit-il, à savoir tout ce que l'on peut appeler les convictions - à peu près quelles qu'elles soient - politiques, religieuses ou autres. C'est là un point

de vue qui s'insère bien dans l'humour anglo-saxon, et dans une certaine perspective de respect mutuel, de tolérance, et aussi de retrait. Il y a une série de choses dont on ne parle qu'entre guillemets, ou dont on ne parle pas entre gens bien élevés. Ce sont pourtant des choses qui comptent quelque peu puisqu'elles font partie du discours intérieur que l'on est loin de pouvoir réduire au *wishful thinking*.

Mais laissons les aboutissants de la chose. Je veux simplement vous montrer maintenant ce qu'en face, une autre conception peut poser.

2

D'abord, est-il si clair que l'on puisse purement et simplement appeler satisfaction ce qui se produit au niveau hallucinatoire, et dans les différents registres où nous pouvons incarner la thèse fondamentale de la satisfaction hallucinatoire du besoin primordial au niveau du processus primaire ?

J'ai déjà plusieurs fois introduit le problème. On dit *Voyez le rêve,* et l'on se rapporte toujours au rêve de l'enfant. C'est Freud lui-même qui nous indique là-dessus la voie. Dans la perspective qu'il avait explorée, du caractère fondamental du désir dans le rêve, il avait été amené en effet à nous donner l'exemple du rêve de l'enfant comme type de la satisfaction hallucinatoire.

De là, la porte était ouverte. Les psychiatres s'y sont engouffrés, qui avaient depuis longtemps cherché à se faire une idée des rapports perturbés du sujet avec la réalité dans le délire, en le rapportant par exemple à des structures analogues à celles du rêve. La perspective que je vous ai présentée ici n'apporte pas de modification essentielle sur ce point.

Au point où nous en sommes, et où nous voyons les difficultés et impasses que suscite la conception d'une relation purement imaginaire du sujet avec le monde comme étant au principe du développement de son rapport à la réalité dite opposée, il est important de reprendre le petit schéma dont je ne cesse pas de me servir.

Je le reprends dans sa forme la plus simple, et je rappelle, dussé-je paraître le seriner un petit peu, ce dont il s'agit.

On trouve ici quelque chose que l'on peut appeler le besoin, mais que j'appelle d'ores et déjà le désir, parce qu'il n'y a pas d'état originel ni d'état de pur besoin. Dès l'origine, le besoin est motivé sur le plan du désir, c'est-à-dire de quelque chose qui est destiné chez l'homme à avoir un certain rapport avec le signifiant. C'est ici la traversée par cette inten-

tion désirante de ce qui se pose pour le sujet comme la chaîne signifiante - soit que la chaîne signifiante ait déjà imposé ses nécessités dans sa subjectivité, soit que, tout à l'origine, il ne la rencontre que sous la forme de ceci, qu'elle est d'ores et déjà constituée chez la mère, qu'elle lui impose chez la mère sa nécessité et sa barrière. Le sujet, vous le savez, rencontre d'abord la chaîne signifiante sous la forme de l'Autre, et elle aboutit à cette barrière sous la forme du message - dont sur ce schéma il ne s'agit que de voir la projection.

Où se situe sur ce schéma le principe du plaisir? On peut considérer sous certaines incidences, que l'on en trouve une manifestation primitive sous la forme du rêve. Prenons le rêve le plus primitif, le plus confus, celui du chien. On voit qu'un chien, quand il est en sommeil, remue de temps en temps les pattes. Il doit donc bien rêver, et il a peut-être aussi une satisfaction hallucinatoire de son désir. Pouvons-nous le concevoir? Comment le situer chez l'homme? Voici ce que je vous propose, pour qu'au moins cela existe comme un terme de possibilité dans votre esprit, et que vous vous rendiez compte à l'occasion que cela s'applique de façon plus satisfaisante.

Ce qui est réponse hallucinatoire au besoin n'est pas le surgissement d'une réalité fantasmatique au bout du circuit inauguré par l'exigence du besoin. Au bout de cette exigence qui commence à être suscitée dans le sujet, de ce mouvement vers quelque chose qui doit en effet désigner pour lui quelque linéament, ce qui apparaît n'est pas bien entendu sans rapport avec le besoin du sujet, n'est pas sans rapport avec un objet, mais est avec l'objet dans un rapport tel qu'il mérite d'être appelé un signifiant. C'est en effet quelque chose qui a un rapport fondamental avec l'absence de l'objet, et qui présente déjà un caractère d'élément discret, de signe.

Si vous consultez la lettre 52 à Fliess, déjà citée par moi, vous voyez que quand il s'applique à articuler la naissance des structures inconscientes, au moment où commence pour lui à se formuler un modèle de l'appareil psychique qui permette de rendre compte précisément du processus primaire, Freud lui-même ne peut rien faire que d'admettre à l'origine que l'inscription mnésique qui répondra hallucinatoirement à la manifestation du besoin, n'est rien d'autre qu'un signe, *Zeichen.*

Un signe ne se caractérise pas seulement par son rapport avec l'image dans la théorie des instincts. Il n'est pas de cette sorte de leurre qui peut suffire à éveiller le besoin mais non pas à le remplir. Il se situe dans un certain rapport avec d'autres signifiants, avec par exemple le signifiant qui lui est directement opposé, et qui signifie son absence. Il prend place dans un ensemble déjà organisé comme signifiant, déjà structuré dans le rapport symbolique, pour autant qu'il apparaît dans la conjonction d'un jeu de la présence avec l'absence, de l'absence avec la présence -jeu lui-même lié ordinairement à une articulation vocale où apparaissent déjà des éléments discrets qui sont des signifiants.

En fait, l'expérience que nous avons des rêves les plus simples de l'enfant n'est pas celle d'une satisfaction toute simple comme quand il s'agit du besoin de la faim. C'est quelque chose qui se présente déjà avec un caractère d'excès, comme exorbitant. Ce dont rêve la petite Anna Freud, c'est justement de ce que l'on a déjà défendu à l'enfant, *cerises, fraises, framboises, flan,* tout ce qui est déjà entré dans une caractéristique proprement signifiante pour avoir été interdit. Elle ne rêve pas simplement de ce qui répondrait à un besoin, mais de ce qui se présente sous le mode du festin, passant les limites de l'objet naturel de la satisfaction du besoin.

Ce trait est essentiel. Il se retrouve absolument à tous les niveaux. Il est là, à quelque niveau que vous preniez ce qui se présente comme satisfaction hallucinatoire.

A l'inverse, à prendre les choses à l'autre bout, par le biais du délire, vous pouvez être tenté, faute de mieux, pendant un temps, avant Freud, de chercher aussi à le faire correspondre à une espèce de désir du sujet. Vous y arrivez par quelques aperçus, quelques flashs de biais comme celui-là, où quelque chose peut sembler en effet représenter la satisfaction du désir. Mais n'est-il pas évident que le phénomène majeur, le plus frappant, le plus massif, le plus envahissant de tous les phénomènes du délire, n'est nullement un phénomène, qui se rapporterait à une rêverie de satisfaction du désir? - mais bien quelque chose d'aussi arrêté que l'hallucination verbale.

On se demande à quel niveau se produit cette hallucination verbale,

s'il y a là chez le sujet comme un reflet interne sous forme d'hallucination psychomotrice, qui est excessivement importante à constater, s'il y a projection ou autre, etc. Mais n'apparaît-il pas dès l'abord, que ce qui domine dans la structuration de cette hallucination, et qui devrait servir de premier élément de classification, c'est sa structure signifiante ? Les hallucinations sont des phénomènes structurés au niveau du signifiant. On ne peut même un instant penser l'organisation de ces hallucinations sans voir que la première chose à souligner dans le phénomène, c'est que c'est un phénomène de signifiant.

Voilà donc une chose qui doit toujours nous rappeler que s'il est vrai que l'on peut aborder le principe du plaisir sous l'angle de la satisfaction fondamentalement irréelle du désir, ce qui caractérise la satisfaction hallucinatoire du désir, c'est qu'elle se propose dans le domaine du signifiant et qu'elle implique comme tel un certain lieu de l'Autre. Ce n'est d'ailleurs pas forcément un Autre, c'est un certain lieu de l'Autre, pour autant qu'il est nécessité par la position de l'instance du signifiant.

Vous remarquerez que sur ce petit schéma-ci, nous voyons le besoin entrer enjeu dans cette partie en quelque sorte externe du circuit, qui est constituée par la partie de droite. Le besoin se manifeste sous la forme d'une sorte de queue de la chaîne signifiante, comme quelque chose qui n'existe qu'à la limite, et où pourtant vous reconnaîtrez toujours la caractéristique du plaisir comme y étant attaché. C'est le cas chaque fois que quelque chose parvient à ce niveau-là du schéma.

Si c'est à un plaisir qu'aboutit le trait d'esprit, c'est pour autant qu'il nécessite que ce qui se réalise au niveau de l'Autre ne s'achève virtuellement qu'à tendre vers l'au-delà du sens, qui comporte en soi une certaine satisfaction.

Si c'est dans la partie externe du circuit que le principe du plaisir trouve à se schématiser, de même c'est dans la partie opposée que se situe

le principe de réalité. Pour ce qui est du sujet humain en tant que nous avons affaire à lui dans notre expérience, il n'y a pas d'autre appréhension ni définition possible du principe de réalité pour autant qu'il y entre au niveau du processus secondaire. Comment négliger, s'agissant de la réalité, que le signifiant entre effectivement en jeu dans le réel humain comme une réalité originale? Il y a du langage, ça parle dans le monde, et de ce fait il y a toute une série de choses, d'objets qui sont signifiés, qui ne le seraient absolument pas s'il n'y avait pas dans le monde du signifiant.

L'introduction du sujet à quelque réalité que ce soit, n'est absolument pas pensable à partir de la pure et simple expérience de quoi que ce soit, frustration, discordance, heurt, brûlure, et tout ce que vous voudrez. Il n'y a pas épellement pas à pas d'un *Umwelt*, exploré d'une façon immédiate et tâtonnante. Pour l'animal, l'instinct vient à son secours, Dieu merci. S'il fallait que l'animal reconstruise le monde, il n'aurait pas assez de sa vie pour le faire. Alors, pourquoi vouloir que l'homme qui, lui, a des instincts fort peu adaptés, fasse l'expérience du monde, en quelque sorte, avec ses mains? Le fait qu'il y ait du signifiant y est absolument essentiel, et le principal truchement de son expérience de la réalité - c'est presque une banalité, une niaiserie, que de le dire -, c'est tout de même la voix. L'enseignement qu'il reçoit lui vient essentiellement de la parole de l'adulte.

Mais la marge importante que Freud conquiert sur cet élément d'expérience est celle-ci - avant même que l'apprentissage du langage soit élaboré sur le plan moteur, et sur le plan auditif, et sur le plan qu'il comprenne ce qu'on lui raconte, il y a d'ores et déjà symbolisation - dès l'origine, dès les premiers rapports avec l'objet, dès le premier rapport de l'enfant avec l'objet maternel pour autant qu'il est l'objet primordial, primitif, dont dépend sa subsistance dans le monde. Cet objet est en effet déjà introduit comme tel au processus de symbolisation, et il joue un rôle qui introduit dans le monde l'existence du signifiant. Et ce, à un stade ultra-précoce.

Dites-le-vous bien - dès que l'enfant commence simplement à pouvoir opposer deux phonèmes, ce sont déjà deux vocables. Et avec deux, celui qui les prononce et celui auquel ils sont adressés, c'est-à-dire l'objet, sa mère, il y a déjà quatre éléments, ce qui est assez pour contenir virtuellement en soi toute la combinatoire d'où va surgir l'organisation du signifiant.

Je vais maintenant passer à un nouveau et autre petit schéma, qui a d'ailleurs déjà été ici ébauché, et qui vous montrera quelles vont être les conséquences de ce que je vous ai énoncé, tout en vous rappelant ce que j'ai essayé de vous faire sentir dans la dernière leçon.

Nous avons dit que, primordialement, nous avions le rapport de l'enfant avec la mère. Si c'est dans l'axe E-M que l'on veut que se constitue le premier rapport de réalité, si l'on fait dépendre uniquement la constitution de la réalité des rapports du désir de l'enfant avec l'objet en tant qu'il le satisfait ou ne le satisfait pas, cette réalité reste indéductible, et ne peut être reconstruite dans l'expérience qu'à l'aide de perpétuels tours de passe-passe.

Si on peut, à la grande limite, trouver quelque chose qui réponde à cela dans un certain nombre de cas de psychose précoce, c'est toujours, en fin de compte, à la phase dite dépressive du développement de l'enfant que l'on se reporte chaque fois que l'on fait intervenir cette dialectique. Mais pour autant que cette dialectique comporte un développement ultérieur infiniment plus complexe, il s'agit en fait de quelque chose de tout différent - l'enfant n'a pas simplement rapport à un objet qui le satisfait ou qui ne le satisfait pas, mais, grâce à ce minimum d'épaisseur d'irréalité que donne la première symbolisation, il y a déjà un repérage triangulaire de l'enfant, à savoir, rapport non pas à ce qui apporte satisfaction à son besoin, mais rapport au désir du sujet maternel qu'il a en face de lui.

Si l'enfant peut trouver à référer sa position, c'est uniquement pour

autant que la dimension du symbole est déjà inaugurée. Elle est ici représentée comme axe dit des ordonnées en analyse mathématique. C'est ce qui permet de concevoir que l'enfant ait à se repérer à l'endroit de deux pôles. C'est d'ailleurs bien autour de cela que tâtonne Mme Mélanie Klein sans pouvoir en donner la formule. C'est en effet autour d'un double pôle de la mère - qu'elle appelle la bonne et la mauvaise mère -que l'enfant commence à prendre sa position. Ce n'est pas l'objet qu'il situe, c'est lui-même d'abord qu'il situe. Puis il va se situer en toutes sortes de points qui sont sur cet axe, pour essayer de rejoindre l'objet du désir de la mère, de répondre à son désir. Voilà l'élément essentiel, et cela pourrait durer extrêmement longtemps.

A la vérité, aucune espèce de dialectique n'est possible à ne considérer que le rapport de l'enfant à la mère, d'abord parce qu'il est impossible d'en rien déduire, mais aussi parce qu'il est également impossible d'après l'expérience de concevoir que l'enfant est dans ce monde ambigu que nous présentent les analystes kleiniens, dans lequel il n'y a de réalité que celle de la mère. Le monde primitif de l'enfant est selon eux à la fois suspendu à cet objet et entièrement auto-érotique, pour autant que l'enfant est si étroitement lié à l'objet maternel qu'il forme littéralement avec lui un cercle fermé.

En fait, chacun le sait et il n'y a qu'à le voir vivre, le petit enfant n'est pas du tout auto-érotique. Il s'intéresse normalement comme tout petit animal, et comme c'est somme toute un petit animal plus spécialement intelligent que les autres, il s'intéresse à toutes sortes d'autres choses dans la réalité. Évidemment, ce ne sont pas n'importe lesquelles. Il y en a une à laquelle nous attachons une certaine importance, et qui, sur l'axe des abscisses qui est ici l'axe de la réalité, se présente à la limite de cette réalité. Ce n'est pas un fantasme, c'est une perception.

A Mme Mélanie Klein on peut tout passer, car c'est une femme de génie, mais chez ses élèves, et tout particulièrement ceux qui sont informés en matière de psychologie, comme Suzan Isaacs qui était une psychologue, c'est impardonnable - à la suite de Mme Mélanie Klein, elle en est arrivée à articuler une théorie de la perception telle qu'il n'y a aucun moyen de distinguer la perception, d'une introjection au sens analytique du terme.

Je ne peux au passage vous signaler toutes les impasses du système kleinien, j'essaye seulement de vous donner un modèle qui vous permette d'articuler plus clairement ce qui se passe.

Que se passe-t-il au niveau du stade du miroir? Le stade du miroir est la rencontre du sujet avec ce qui est proprement une réalité, et en même

temps qui ne l'est pas, à savoir une image virtuelle, qui joue un rôle décisif dans une certaine cristallisation du sujet que j'appelle son *Urbild*. Je le mets en parallèle avec le rapport qui se produit entre l'enfant et la mère. En gros, c'est bien de cela qu'il s'agit. L'enfant conquiert là le point d'appui de cette chose à la limite de la réalité qui se présente pour lui de façon perceptive, mais que l'on peut d'autre part appeler une image, au sens où l'image a cette propriété d'être un signal captivant qui s'isole dans la réalité, qui attire et capture une certaine libido du sujet, un certain instinct, grâce à quoi en effet un certain nombre de repères, de points psychanalytiques dans le monde, permettent à l'être vivant d'organiser à peu près ses conduites.

Pour l'être humain, il semble bien en fin de compte que ce soit le seul point qui subsiste. Il joue là son rôle, et pour autant qu'il est leurrant et illusoire. C'est en cela qu'il vient au secours d'une activité à quoi d'ores et déjà ne se livre le sujet qu'en tant qu'il a à satisfaire le désir de l'Autre, et donc dans la visée d'illusionner ce désir. C'est toute la valeur de l'activité jubilatoire de l'enfant devant son miroir. L'image du corps se conquiert comme quelque chose qui à la fois existe et n'existe pas, et par rapport à quoi il repère ses propres mouvements comme aussi bien l'image de ceux qui l'accompagnent devant ce miroir. Le privilège de cette expérience est d'offrir au sujet une réalité virtuelle, irréalisée, saisie comme telle, à conquérir. Toute possibilité pour la réalité humaine de se construire passe littéralement par là.

Sans doute le phallus, pour autant qu'il est cet objet imaginaire auquel l'enfant a à s'identifier pour satisfaire au désir de la mère, ne peut-il encore se situer à sa place. Mais la possibilité en est grandement enrichie par la cristallisation du moi dans ce repérage, qui ouvre toutes les possibilités de l'imaginaire.

A quoi assistons-nous? A un mouvement double. D'une part, l'expérience de la réalité introduit, sous la forme de l'image du corps, un élément illusoire et leurrant comme fondement essentiel du repérage du sujet par rapport à la réalité. D'autre part, la marge que cette expérience offre à l'enfant lui donne la possibilité d'accomplir, dans une direction contraire, ses premières identifications du moi, en entrant dans un autre champ.

Le champ de l'expérience de la réalité est ici représenté par le triangle M-i-m, qui s'appuie à l'axe des abscisses précédemment défini, tandis que le triangle homologue et inverse, M-*m*-E, plus énigmatique, donne son champ au sujet en tant qu'il a à s'identifier, à se définir, à se conquérir, à se subjectiver.

Qu'est-ce que ce triangle-là, M-*m*-E ? Quel est ce champ? Et comment ce trajet qui part de l' *Urbild* spéculaire du moi, en m, va-t-il permettre à l'enfant de se conquérir, de s'identifier, de progresser? Comment pouvons-nous le définir? En quoi est-il constitué?

Réponse. L' *Urbild* du moi est cette première conquête ou maîtrise du soi que l'enfant fait dans son expérience à partir du moment où il a dédoublé le pôle réel par rapport auquel il a à se situer. Elle le fait entrer dans le trapèze *m*-i-M-E, en tant qu'il s'identifie des éléments multipliés de signifiant dans la réalité. Par toutes ses identifications successives sur le segment m-E, il prend lui-même le rôle d'une série de signifiants, entendez de hiéroglyphes, de types, de formes et de présentations qui ponctuent sa réalité d'un certain nombre de repères pour en faire une réalité truffée de signifiants.

Ce qui constitue la limite de la série, c'est en E cette formation qui s'appelle l'Idéal du moi. C'est ce à quoi le sujet s'identifie en allant dans la direction du symbolique. Il part du repérage imaginaire - qui est, en quelque sorte, préformé instinctuellement dans le rapport de lui-même à son propre corps - pour s'engager dans une série d'identifications signifiantes dont la direction est définie comme opposée à l'imaginaire, et qui l'utilisent comme signifiant. Si l'identification de l'Idéal du moi se fait au niveau paternel, c'est précisément parce qu'à ce niveau le détachement est plus grand par rapport à la relation imaginaire qu'au niveau du rapport à la mère.

Cette petite édification de schémas les uns sur les autres, ces petits danseurs se chevauchant, les jambes de l'un sur les épaules de l'autre - c'est bien de cela qu'il s'agit.

Le troisième de ces petits échafaudages est le père pour autant qu'il intervient pour interdire. Du coup, il fait passer au rang proprement symbolique l'objet du désir de la mère, de telle sorte que celui-ci n'est

plus seulement un objet imaginaire - il est en plus détruit, interdit. C'est pour autant que, pour jouer cette fonction, le père intervient comme personnage réel, comme je, que ce je va devenir un élément éminemment signifiant, constituant le noyau de l'identification dernière, suprême résultat du complexe d'Œdipe. Voilà pourquoi c'est au père que se rapporte la formation dite Idéal du moi.

Les oppositions de l'Idéal du moi par rapport à l'objet du désir de la mère, sont exprimées sur ce schéma. L'identification virtuelle et idéale du sujet au phallus en tant qu'il est l'objet du désir de la mère, se situe au sommet du premier triangle de la relation avec la mère. Il s'y situe virtuellement, à la fois toujours possible et toujours menacé, si menacé qu'il sera effectivement détruit par l'intervention du pur principe symbolique représenté par le Nom-du-Père.

Celui-ci est là, à l'état de présence voilée. Sa présence se dévoile, non pas progressivement, mais par une intervention d'abord décisive, en tant qu'il est l'élément interdicteur.

Sur quoi intervient-il? Sur cette espèce de recherche tâtonnante du sujet qui, sans cette intervention, aboutirait, et aboutit dans certains cas, à une relation exclusive avec la mère. Cette relation exclusive n'est pas une pure et simple dépendance, mais se manifeste dans toutes sortes de perversions par une certaine relation essentielle au phallus, soit que le sujet l'assume sous diverses formes, soit qu'il en fasse son fétiche, soit que nous soyons là au niveau de ce que l'on peut appeler la racine primitive de la relation perverse à la mère.

D'une façon générale, le sujet peut dans une certaine phase faire en effet un mouvement d'approche de l'identification de son moi avec le phallus. C'est pour autant qu'il est porté dans l'autre direction qu'il constitue et structure un certain rapport, marqué par les points-termes qui sont là sur l'axe de la réalité, en *i*-M, avec l'image du corps propre, c'est-à-dire l'imaginaire pur et simple, à savoir la mère.

D'autre part, comme terme réel, son moi est susceptible, non pas simplement de se reconnaître, mais, s'étant reconnu, de se faire lui-même élément signifiant, et non plus simplement élément imaginaire dans son rapport avec la mère. C'est ainsi que peuvent se produire, en m-E, ces successives identifications que Freud nous articule de la façon la plus ferme et qui sont le thème de sa théorie du moi. Celle-ci nous montre en effet que le moi est fait d'une série d'identifications à un objet qui est au-delà de l'objet immédiat, le père au-delà de la mère.

Ce schéma est essentiel à conserver. Il vous montre que, pour que cela se produise correctement, complètement, et dans la bonne direction, il

doit y avoir un certain rapport entre la direction du sujet, sa rectitude, ses accidents, et le développement toujours croissant de la présence du père dans la dialectique du rapport de l'enfant avec la mère.

Ce schéma comporte un double mouvement de bascule. D'un côté, la réalité est conquise par le sujet humain pour autant qu'elle arrive à une certaine de ses limites sous la forme virtuelle de l'image du corps. De façon correspondante, c'est pour autant que le sujet introduit dans son champ d'expérience les éléments irréels du signifiant, qu'il arrive à élargir le champ de cette expérience à la mesure où il l'est pour le sujet humain.

Ce schéma est d'une utilisation constante. Si vous ne vous y référez pas, vous vous trouvez perpétuellement glisser dans une série de confusions, et prendre littéralement des vessies pour des lanternes - une idéalisation pour une identification, une illusion pour une image, toutes sortes de choses qui sont loin d'être équivalentes, et auxquelles nous aurons à revenir par la suite en nous référant à ce schéma.

Il est bien clair, par exemple, que la conception que nous pouvons nous faire du phénomène du délire, est facilement indiquée par la structure manifestée dans ce schéma. Le délire est un phénomène qui mérite assurément d'être dit régressif, mais non pas au titre de reproduction d'un état antérieur, ce qui serait tout à fait abusif. La notion que l'enfant vit dans un monde de délire, qui semble être impliquée par la conception kleinienne, est l'une des choses les plus difficilement admissibles qui soient, pour la bonne raison que si cette phase psychotique est nécessitée par les prémisses de l'articulation kleinienne, nous n'avons aucune espèce d'expérience chez l'enfant de quoi que ce soit qui représente un état psychotique transitoire.

En revanche, on le conçoit fort bien sur le plan d'une régression structurale et non pas génétique, que le schéma permet d'illustrer par un mouvement inverse à celui qui est décrit ici par les deux flèches. L'invasion de l'image du corps dans le monde des objets est manifeste dans les délires de type schreberien, tandis qu'inversement tous les phénomènes de signifiant sont rassemblés autour du moi, au point que le sujet n'est plus supporté en tant que moi que par une trame continue d'hallucinations verbales qui constitue un repli vers une position initiale de la genèse de son monde ou de la réalité.

Voyons quelle a été aujourd'hui notre visée. Notre visée est de situer définitivement le sens de la question que nous posons à propos de l'objet.

La question de l'objet, pour nous analystes, est fondamentale. Nous en avons constamment l'expérience, nous n'avons que cela à faire, de nous en occuper. Cette question est essentiellement celle-ci - quelle est la source et la genèse de l'objet illusoire ? Il s'agit de savoir si nous pouvons nous faire une conception suffisante de cet objet en tant qu'illusoire, à nous référer simplement aux catégories de l'imaginaire.

Je vous réponds - non, cela est impossible. L'objet illusoire, on le connaît depuis excessivement longtemps, depuis qu'il y a des gens et qui pensent, des philosophes qui essayent d'exprimer ce qui est de l'expérience de tout le monde. L'objet illusoire, il y a longtemps qu'on en parle, c'est le voile de Maïa. On sait bien que le besoin sexuel réalise manifestement des buts qui sont au-delà du sujet. On n'a pas attendu Freud pour cela, déjà M. Schopenhauer, et bien d'autres avant lui, ont vu une ruse de la nature dans le fait que le sujet croit embrasser telle femme, et qu'il est purement et simplement soumis aux nécessités de l'espèce.

Le caractère fondamentalement imaginaire de l'objet, tout spécialement de l'objet du besoin sexuel, a été reconnu depuis longtemps. Le fait que le sujet n'est sensible qu'à l'image de la femelle de son espèce, cela très en gros, a un caractère de leurre qui paraît bien, soi-disant, être réalisé dans la nature - mais cela ne nous a pas fait faire un seul pas dans la compréhension de ce fait pourtant essentiel, à savoir qu'un petit soulier de femme peut être très précisément ce qui provoque chez un homme le surgissement de cette énergie que l'on dit destinée à la reproduction de l'espèce. Tout le problème est là.

Il n'est soluble qu'à condition de s'apercevoir que l'objet illusoire ne joue pas sa fonction chez le sujet humain en tant qu'image - si leurrante, si bien organisée naturellement comme leurre que vous la supposiez. Il la joue en tant qu'élément signifiant, pris dans une chaîne signifiante.

Nous sommes aujourd'hui au bout d'une leçon peut-être tout spécialement abstraite. Je vous en demande bien pardon, mais si nous ne posons pas ces termes, nous ne pourrons jamais arriver à comprendre ce qui est ici et ce qui est là, ce que je dis et ce que je ne dis pas, ce que je dis pour contredire d'autres, et ce que d'autres disent tout innocem-

ment, sans s'apercevoir de leurs contradictions. Il faut bien en passer par là, par la fonction que joue tel objet, fétiche ou pas, et même simplement par toute l'instrumentation d'une perversion.

Il faut vraiment avoir la tête je ne sais où pour se contenter par exemple de termes comme masochisme ou sadisme, ce qui fournit toutes sortes de considérations admirables sur les étapes, les instincts, sur le fait qu'il y a je ne sais quel besoin moteur agressif pour pouvoir arriver simplement au but de l'étreinte génitale. Mais enfin, pourquoi dans ce sadisme et dans ce masochisme le fait d'être battu - il y a d'autres moyens d'exercer le sadisme et le masochisme - très précisément avec une badine, ou quoi que ce soit d'analogue, joue-t-il un rôle essentiel? Pourquoi minimiser l'importance dans la sexualité humaine de cet instrument que l'on appelle couramment le fouet, d'une façon plus ou moins élidée, symbolique, généralisée? C'est tout de même là quelque chose qui mérite d'être considéré.

M. Aldous Huxley nous dépeint le monde futur où tout sera si bien organisé quant à l'instinct de reproduction, que l'on mettra purement et simplement les petits fœtus en bouteille après avoir choisi ceux qui seront destinés à fournir les meilleurs germes. Tout va très bien, et le monde devient particulièrement satisfaisant. M. Huxley, en raison de ses préférences personnelles, le déclare ennuyeux. Nous ne prenons pas parti, mais ce qui est intéressant, c'est qu'en se livrant à ces sortes d'anticipations auxquelles nous n'attachons aucune espèce d'importance quant à nous, il fait renaître le monde que lui connaît, et nous aussi, par l'intermédiaire d'un personnage qui n'est pas n'importe lequel - une fille qui manifeste son besoin d'être fouettée. Il lui semble sans aucun doute qu'il y a là quelque chose qui est étroitement lié au caractère d'humanité du monde.

Je vous le signale simplement. Ce qui est accessible à un romancier, qui a sans aucun doute de l'expérience quant à la vie sexuelle, devrait tout de même aussi nous arrêter, nous analystes.

Voyez le tournant de l'histoire de la perversion dans l'analyse. Pour sortir de la notion que la perversion était purement et simplement la pulsion qui émerge, c'est-à-dire le contraire de la névrose, on a attendu le signal du chef d'orchestre, c'est-à-dire le moment où Freud a écrit *Ein Kind wird geschlagen,* texte d'une sublimité totale, dont tout ce qui a été dit après n'est que la petite monnaie. C'est par l'analyse de ce fantasme de fouet que Freud a véritablement fait entrer la perversion dans sa véritable dialectique analytique. Elle n'apparaît pas comme la manifestation pure et simple d'une pulsion, mais elle s'avère être attachée à un contexte

dialectique aussi subtil, aussi composé, aussi riche en compromis, aussi ambigu, qu'une névrose.

La perversion n'est donc pas à classer comme une catégorie de l'instinct, de nos tendances, mais elle est à articuler précisément dans son détail, dans son matériel, et, disons le mot, dans son signifiant. Chaque fois d'ailleurs que vous avez affaire à une perversion, c'est une méconnaissance que de ne pas voir combien elle est fondamentalement attachée à une trame d'affabulation qui est toujours susceptible de se transformer, de se modifier, de se développer, de s'enrichir. Dans certains cas, l'expérience fait voir que la perversion se lie chimiquement de la façon la plus étroite à l'apparition, à la disparition, à tout le mouvement compensatoire d'une phobie, qui, elle, montre évidemment un endroit et un envers, mais dans un bien autre sens, au sens où deux systèmes articulés se composent et se compensent, et alternent l'un avec l'autre. C'est bien fait pour nous inciter à articuler la pulsion dans un tout autre domaine que celui, pur et simple, de la tendance.

C'est sur l'accent de signifiant auquel répondent les éléments, le matériel, de la perversion elle-même, que j'attire particulièrement votre attention, puisqu'il s'agit pour l'instant de l'objet.

Que veut dire tout cela? Nous avons un objet, un objet primordial, et qui reste sans aucun doute dominer la suite de la vie du sujet. Nous avons certains éléments imaginaires qui jouent un rôle cristallisant, et particulièrement tout le matériel de l'appareil corporel, les membres, la référence du sujet à la domination de ceux-ci, l'image totale. Mais le fait est que l'objet est pris dans la fonction du signifiant.

Un rapport est ici constitué entre deux séries, une série de S, S', S", qui symbolise pour nous l'existence d'une chaîne signifiante, et une série de significations, en dessous. Tandis que la chaîne supérieure progresse dans un certain sens, le quelque chose qui est dans les significations, progresse en sens contraire. C'est une signification qui toujours glisse, file et se dérobe, ce qui fait qu'en fin de compte, le rapport foncier de l'homme à toute signification est, du fait de l'existence du signifiant, un objet d'un type spécial. Cet objet, je l'appelle *objet métonymique.*

Quel est son principe en tant que le sujet a un rapport avec lui? Le sujet s'identifie imaginairement à lui d'une façon tout à fait radicale, et non pas à telle ou telle de ces fonctions d'objet qui répondrait à telle ou telle tendance partielle, comme on dit. Quelque chose nécessite qu'il y ait quelque part à ce niveau un pôle, qui représente dans l'imaginaire ce qui toujours se dérobe, ce qui s'induit d'un certain courant de fuite de l'objet dans l'imaginaire, en raison de l'existence du signifiant. Ce

pôle est un objet. Il est pivot, central, dans toute la dialectique des perversions, des névroses, et même, purement et simplement, du développement subjectif. Il a un nom. Il s'appelle le phallus.

C'est ce que j'aurai à vous illustrer la prochaine fois.

5 FÉVRIER 1958

XIII

LE FANTASME
AU-DELÀ DU PRINCIPE DU PLAISIR

Lecture de On bat un enfant
Le hiéroglyphe du fouet, la loi de la schlague
La réaction thérapeutique négative
La douleur d'être
Le prétendu masochisme féminin

A titre d'indications bibliographiques, je vous signale trois articles auxquels j'aurai l'occasion de faire référence. Le premier est d'Ernest Jones, *The Phallic Phase,* publié dans *l'International Journal,* volume XIV, 1933, et repris dans son recueil, qu'il termine, *Papers on Psycho-analysis.* Le second est en allemand, c'est, de Hanns Sachs, *Genese der Perversion,* que vous trouverez dans le neuvième volume du *Zeitschrift für Psychoanalyse,* 1923. Enfin, je vous donne la référence anglaise du troisième, *Perversion and Neurosis,* d'Otto Rank, dans l'IJP de la même année.

J'y joins l'article initial de Freud, de 1919, *Ein Kind wird geschlagen,* qui a été le signal donné par celui-ci d'un retournement ou d'un pas en avant de sa propre pensée, et du même coup de tout le développement théorique de la pensée analytique qui a suivi concernant les névroses et les perversions.

A y regarder de près, la meilleure formule que l'on puisse donner de ce qui se passe alors est une formule que permet seulement de donner le registre que j'essaye de développer ici en vous montrant l'instance essentielle du signifiant dans la formation des symptômes - il s'agit en effet de l'intervention chez Freud de la notion de signifiant.

Dès que Freud l'a eu montré, il est apparu clairement que l'instinct, la pulsion, n'a nul droit à être promu comme plus nu, si l'on peut dire, dans la perversion que dans la névrose. Tout l'article de Hanns Sachs sur la genèse des perversions est fait pour montrer qu'il y a dans toute formation dite perverse, quelle qu'elle soit, exactement la même structure de compromis, d'élusion, de dialectique du refoulé, et de retour du refoulé, qu'il y a dans la névrose. C'est l'essentiel de cet article si remar-

quable, et il en donne des exemples absolument convaincants. Il y a toujours dans la perversion quelque chose que le sujet ne veut pas reconnaître, avec ce que ce *veut* comporte dans notre langage - ce que le sujet ne veut pas reconnaître ne se conçoit que comme étant là articulé, et néanmoins non seulement méconnu par lui, mais refoulé pour des raisons essentielles d'articulation.

C'est là le ressort du mécanisme analytique du refoulement. Si le sujet reconnaissait le refoulé, il serait forcé de reconnaître en même temps une série d'autres choses, lesquelles lui sont proprement intolérables, ce qui est la source du refoulé. Le refoulement ne peut se concevoir qu'en tant que lié à une chaîne signifiante articulée. Chaque fois que vous avez refoulement dans la névrose, c'est pour autant que le sujet ne veut pas reconnaître quelque chose qui nécessiterait de l'être, et ce terme, *nécessiterait,* comporte toujours un élément d'articulation signifiante qui n'est pas concevable autrement que dans une cohérence de discours. Eh bien, pour la perversion, c'est exactement la même chose. Voilà que, en 1923, à la suite de l'article de Freud, Sachs et tous les psychanalystes s'aperçoivent que si on la regarde de près, elle comporte exactement les mêmes mécanismes d'élision des termes fondamentaux, à savoir oedipiens, que nous trouvons dans l'analyse des névroses.

S'il y a tout de même une différence, elle mérite d'être serrée d'extrêmement près. On ne saurait en aucun cas se contenter d'une opposition aussi sommaire que celle qui consisterait à dire que, dans la névrose, la pulsion est évitée, alors que dans la perversion, elle s'avoue nue. Elle y apparaît, la pulsion, mais elle n'y apparaît jamais que partiellement. Elle apparaît dans quelque chose qui, par rapport à l'instinct, est un élément détaché, un signe à proprement parler, et on peut aller jusqu'à dire un signifiant de l'instinct. C'est pourquoi la dernière fois en vous quittant j'insistais sur l'élément instrumental qu'il y a dans toute une série de fantasmes dits pervers - pour nous limiter pour l'instant à ceux-là.

Il convient en effet de partir du concret et non pas d'une certaine idée générale que nous pouvons avoir de ce que l'on appelle l'économie instinctuelle d'une tension, agressive ou pas, de ses réflexions, retours, réfractions. Au moins n'est-ce pas cela qui nous rendra compte de la prévalence, de l'insistance, de la prédominance, de ces éléments dont le caractère est non seulement émergent, mais isolé dans la forme que prennent les perversions sous les espèces de fantasmes, c'est-à-dire de ce par quoi elles comportent satisfaction imaginaire.

Pourquoi ces éléments ont-ils cette place privilégiée ? J'ai parlé l'autre fois de la chaussure et aussi bien du fouet - nous ne pouvons les rattacher

à une pure et simple économie biologique de l'instinct. Ces éléments instrumentaux s'isolent sous une forme trop évidemment symbolique pour qu'elle puisse être un instant méconnue dès que l'on approche la réalité du vécu de la perversion. La constance d'un tel élément à travers les transformations que peut montrer au cours de la vie d'un sujet l'évolution de sa perversion - point sur lequel insiste également Sachs - est bien de nature à souligner la nécessité de l'admettre, non seulement comme un élément primordial, dernier, irréductible, dont nous devons voir la place dans l'économie subjective, mais encore comme un élément signifiant de la perversion.

Venons-en à l'article de Freud.

1

Freud part d'un fantasme isolé par lui dans un ensemble de huit malades, six filles et deux garçons, présentant des formes pathologiques assez nuancées, dont une part assez importante statistiquement est névrotique, mais non pas l'ensemble.

Il s'agit d'une étude systématique et combien soigneuse, suivie pas à pas, avec un scrupule qui distingue, entre toutes, les investigations faites par Freud lui-même. Partant de ces sujets, si divers soient-ils, il s'emploie à suivre, à travers les étapes du complexe d'Œdipe, les transformations de l'économie du fantasme, *On bat un enfant,* et commence d'articuler ce qui se développera par la suite comme le moment d'investigation des perversions dans sa pensée, et qui nous montrera toujours plus, j'y insiste, l'importance du jeu du signifiant dans cette économie.

Je ne puis que pointer en passant que l'un des derniers articles de Freud, *Constructions en analyse* - je ne sais si vous l'avez remarqué -montre l'importance centrale de la notion du rapport du sujet au signifiant pour concevoir le mécanisme de la remémoration dans l'analyse. Il est tout à fait avéré dans cet article que ce mécanisme est lié comme tel à la chaîne signifiante. De même, la dernière oeuvre que Freud nous lègue, le dernier article de lui que nous ayons, de 1938, celui qui dans les *Collected Papers* était traduit sous le titre *Splítting of the Ego in the Process of Defence,* que je traduis par *La Division, ou l'Éclatement, du moi dans le mécanisme du symptôme analytique,* et dont le titre allemand est *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang,* celui sur lequel Freud est resté, la plume lui tombant des mains - l'article est inachevé -, ce texte lie étroitement l'économie de *l'ego* avec la dialectique de la reconnaissance perverse, si l'on peut dire,

d'un certain thème auquel le sujet se trouve confronté. Un noeud indissoluble réunit la fonction de *l'ego* et la relation imaginaire dans les rapports du sujet à la réalité, et ce, en tant que cette relation imaginaire est utilisée comme intégrée au mécanisme du signifiant.

Prenons maintenant le fantasme *On bat un enfant.*

Freud s'arrête sur ce que signifie ce fantasme dans lequel paraît être absorbée, sinon l'entièreté, du moins une partie importante des satisfactions libidinales du sujet. Il insiste sur le fait qu'il l'a rencontré en grande majorité chez des sujets féminins, moins souvent chez des sujets masculins. Il ne s'agit pas de n'importe quel fantasme sadique ou pervers, il s'agit d'un fantasme qui culmine et se fixe sous une forme dont le sujet livre le thème d'une façon très réticente. Il semble qu'une assez grande charge de culpabilité soit liée à la communication même de ce thème qui, une fois révélé, ne peut s'articuler autrement que par *On bat un enfant.*

On bat. *Ein Kind wird geschlagen.* Cela veut dire que ce n'est pas le sujet qui bat, il est là en spectateur. Freud commence par analyser la chose comme elle se passe dans l'imagination des sujets féminins qui ont eu à la lui révéler. Le personnage qui bat est, à le considérer dans son ensemble, de la lignée de ceux qui ont l'autorité. Ce n'est pas le père, c'est à l'occasion un instituteur, un homme tout-puissant, un roi, un tyran, c'est quelquefois une figure très romancée. On reconnaît, non pas le père, mais quelqu'un qui en est pour nous l'équivalent. Nous aurons à le situer dans la forme achevée du fantasme, et nous verrons très facilement qu'il n'y a pas lieu de se contenter d'une homologie avec le père. Loin de l'assimiler au père, il convient de le placer dans l'au-delà du père, à savoir dans cette catégorie du Nom-du-Père que nous prenons soin de distinguer des incidences du père réel.

Il s'agit dans ce fantasme de plusieurs enfants, d'une espèce de groupe ou de foule, et ce sont toujours des garçons. Voilà qui soulève des problèmes, et assez nombreux pour que je ne puisse songer à les couvrir aujourd'hui - je vous prie simplement de vous reporter à l'article de Freud. Que ce soit toujours des garçons qui soient battus, c'est-à-dire des sujets d'un sexe opposé à celui du sujet du fantasme, voilà ce sur quoi on peut spéculer indéfiniment - essayer par exemple de le rapporter d'emblée à des thèmes comme celui de la rivalité des sexes. C'est là-dessus que Freud achèvera son article, en montrant la profonde incompatibilité de théories comme celle d'Adler avec les données cliniques, et leur incapacité à expliquer un résultat pareil. L'argumentation de Freud est amplement suffisante, et ce n'est pas ce qui fait notre intérêt essentiel.

Ce qui fait notre intérêt, c'est la façon dont Freud procède pour aborder

le problème. Il nous donne le résultat de ses analyses, il commence par parler de ce qui se passe chez la fille, ce pour les nécessités de l'exposition, afin de n'avoir pas à faire constamment des ouvertures doubles - ceci chez la fille, cela chez le garçon -, puis il prend ce qui se passe chez le garçon, où il a d'ailleurs moins de matériel. En somme, que nous dit-il? Il constate des constances, et il nous les rapporte. Ce qui lui paraît essentiel, ce sont les avatars de ce fantasme, ses transformations, ses antécédents, son histoire, ses sous-jacences, à quoi l'investigation analytique lui donne accès. Le fantasme connaît en effet un certain nombre d'états successifs au cours desquels on peut constater que quelque chose change et que quelque chose reste constant. Il s'agit pour nous de tirer enseignement du résultat de cette investigation minutieuse, qui porte la marque qui fait l'originalité d'à peu près tout ce qu'a écrit Freud - précision, insistance, travail du matériel jusqu'à ce que les articulations qui lui apparaissent comme irréductibles aient été vraiment détachées. C'est ainsi que dans les cinq grandes psychanalyses, et en particulier dans l'admirable *Homme aux loups,* nous le voyons revenir sans cesse à rechercher strictement la part de ce que l'on peut appeler l'origine symbolique et celle de l'origine réelle, dans la chaîne primitive de l'histoire du sujet. Ici, de même, il nous détache trois temps.

La première étape, nous dit-il, que l'on trouve toujours en cette occasion chez les filles, est celle-ci. A un moment donné de l'analyse, l'enfant qui est battu, et qui dévoile dans tous les cas son vrai visage, est un germain, un petit frère ou une petite sueur, que le père bat. Quelle est la signification de ce fantasme?

Nous ne pouvons dire si c'est sexuel ou si c'est sadique, telle est la surprenante affirmation qui sort de la plume de Freud, référence littéraire à l'appui, la réponse des sorcières de *Macbeth* à Banco - c'est fait de la matière, *stuff;* d'où les deux proviennent, le sexuel et le sadique. Nous trouvons là ce que Freud mettra en valeur dans un article de 1924, *Le Problème économique du masochisme,* et qui est nécessité par *l'Au-delá du principe du plaisir,* à savoir cette étape première où nous devons penser qu'il y a primitivement, au moins pour une part importante, *Bindung,* liaison, fusion des instincts libidinaux, des instincts de vie, avec les instincts de mort, tandis que l'évolution instinctuelle comporte une défusion, *Entbindung,* plus ou moins précoce de ces instincts. Certaines prévalences ou certains arrêts dans l'évolution du sujet sont attribuables à l'isolement précoce de l'instinct de mort.

Bien que ce fantasme soit primitif - pour autant que l'on ne trouve pas d'étape archaïque antérieure -, Freud souligne en même temps que

c'est au niveau du père que se situe sa signification. Le père refuse, dénie son amour à l'enfant battu, petit frère ou petite sueur. C'est pour autant qu'il y a dénonciation de la relation d'amour et humiliation, que ce sujet est visé dans son existence de sujet. Il est l'objet d'un sévice, et ce sévice consiste à le dénier comme sujet, à réduire à rien son existence comme désirant, à le réduire à un état qui tend à l'abolir en tant que sujet. *Mon père ne l'aime pas,* voilà le sens du fantasme primitif, et c'est ce qui fait plaisir au sujet - l'autre n'est pas aimé, c'est-à-dire n'est pas établi dans la relation proprement symbolique. C'est par ce biais que l'intervention du père prend sa valeur première pour le sujet, celle dont va dépendre toute la suite.

Ce fantasme archaïque naît ainsi d'emblée dans un rapport triangulaire, qui ne s'établit pas entre le sujet, la mère et l'enfant, mais entre le sujet, le petit frère ou la petite sœur, et le père. Nous sommes avant l'Œdipe, et pourtant le père est là.

Alors que ce premier temps du fantasme, le plus archaïque, est retrouvé par le sujet en analyse, le second en revanche ne l'est jamais, et doit être reconstruit. C'est énorme. Si je souligne les audaces de la déduction freudienne, ce n'est pas pour que nous nous arrêtions pour l'instant à savoir si elle est ou non légitime, c'est pour que nous ne nous laissions pas conduire les yeux bandés, que nous nous apercevions de ce que Freud fait, et grâce à quoi sa construction peut se continuer. Le matériel analytique converge donc vers cet état du fantasme, qui doit être reconstruit puisqu'il n'apparaît jamais selon Freud dans le souvenir.

Ce deuxième temps est lié à l'Œdipe comme tel. Il a le sens d'une relation privilégiée de la petite fille avec son père - c'est elle qui est battue. Freud admet ainsi que ce fantasme reconstruit puisse témoigner du retour du désir oedipien chez la petite fille, celui d'être l'objet du désir du père, avec ce qu'il comporte de culpabilité, nécessitant qu'elle se fasse battre. Freud parle à ce propos de régression. Que faut-il entendre par là? Étant donné que le message dont il s'agit est refoulé, qu'il ne peut être retrouvé dans la mémoire du sujet, un mécanisme corrélatif, que Freud appelle ici régression, fait que le sujet recourt à la figuration de l'étape antérieure pour exprimer dans un fantasme qui n'est jamais mis au jour la relation franchement libidinale, déjà structurée sur le mode oedipien, que le sujet a alors avec le père.

Dans un troisième temps, et après la sortie de l'Œdipe, il ne reste du fantasme rien d'autre qu'un schéma général. Une nouvelle transformation s'est introduite, qui est double. La figure du père est dépassée, transposée, renvoyée à la forme générale d'un personnage en posture de

battre, omnipotent et despotique, tandis que le sujet lui-même est présenté sous la forme de ces enfants multipliés qui ne sont même plus tous d'un sexe précis, mais forment une espèce de série neutre.

Cette forme dernière du fantasme, où quelque chose est ainsi maintenu, fixé, mémorisé pourrait-on dire, reste pour le sujet investie de la propriété de constituer l'image privilégiée sur laquelle ce qu'il pourra éprouver de satisfactions génitales, trouvera son support.

Voilà qui mérite de nous retenir, et de susciter notre réflexion au moyen des termes dont j'ai essayé de vous apprendre ici le premier usage. Que peuvent-ils venir à représenter ici?

2

Je reprends mon triangle imaginaire et mon triangle symbolique.

La première dialectique de la symbolisation du rapport de l'enfant à la mère, est essentiellement faite pour ce qui est signifiable, c'est-à-dire pour ce qui nous intéresse. Il y a sans doute d'autres choses au-delà, il y a l'objet que peut présenter la mère comme la porteuse du sein, il y a les satisfactions immédiates qu'elle peut apporter à l'enfant, mais s'il n'y avait que cela, il n'y aurait aucune espèce de dialectique, aucune ouverture dans l'édifice. Dans la suite, le rapport à la mère n'est pas simplement fait de satisfactions et de frustrations, il est fait de la découverte de ce qui est l'objet de son désir. Le sujet, ce petit enfant qui a à se constituer dans son aventure humaine et à accéder au monde du signifié, a en effet à faire la découverte de ce qui pour elle signifie son désir. Or, ce qui a toujours fait problème dans l'histoire analytique, pour la théorie comme pour la pratique, a été de savoir pourquoi en ce point apparaît la fonction privilégiée du phallus.

Quand vous lirez l'article de Jones sur la *Phallic Phase,* vous verrez les difficultés insondables qui naissent pour lui de l'affirmation de Freud, qu'il y a pour les deux sexes une étape originale de leur développement sexuel où le thème de l'autre comme autre désirant est lié à la possession du phallus. Cela est littéralement incompréhensible par presque tous ceux qui entourent Freud, encore qu'ils se contorsionnent pour le faire entrer tout de même dans leur articulation, parce que les faits le leur imposent. Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que Freud pose là un signifiant-pivot autour duquel tourne toute la dialectique de ce que le sujet doit conquérir de lui-même, de son propre être.

Faute de comprendre qu'il s'agit là d'un signifiant et non pas d'autre

chose, les commentateurs s'exténuent à en retrouver l'équivalent en parlant de défense du sujet sous la forme de croyance au phallus. Bien entendu, ils recueillent à ce propos nombre de faits extrêmement valables, ils en découvrent mille traces dans leurs diverses expériences, mais ce ne sont jamais que des cas ou des cheminements particuliers qui n'expliquent toujours pas pourquoi c'est cet élément privilégié qui est pris comme centre et pivot de la défense. Jones, en particulier, donne à la croyance au phallus une fonction dans le développement du garçon dont vous vous apercevrez à le lire qu'elle est empruntée au cas de l'homosexuel, qui est loin d'être le cas général. Or, il s'agit avec le phallus de la fonction la plus générale.

Permettez-moi une formule ramassée qui vous paraîtra bien audacieuse, mais nous n'aurons pas à y revenir si vous voulez bien l'admettre un instant pour son usage opérationnel. De même que je vous ai dit qu'à l'intérieur du système signifiant, le Nom-du-Père a la fonction de signifier l'ensemble du système signifiant, de l'autoriser à exister, d'en faire la loi, je vous dirai que nous devons fréquemment considérer que le phallus entre enjeu dans le système signifiant à partir du moment où le sujet a à symboliser, par opposition au signifiant, le signifié comme tel, je veux dire la signification.

Ce qui importe au sujet, ce qu'il désire, le désir en tant que désiré, le désiré du sujet, quand le névrosé ou le pervers a à le symboliser, en dernière analyse cela se fait littéralement à l'aide du phallus. Le signifiant du signifié en général, c'est le phallus.

Cela est essentiel. Si vous partez de là, vous comprendrez beaucoup de choses. Si vous ne partez pas de là, vous en comprendrez beaucoup moins, et vous serez forcés de faire des détours considérables pour comprendre des choses excessivement simples.

Le phallus entre d'ores et déjà enjeu dès que le sujet aborde le désir de la mère. Ce phallus est voilé, et restera voilé jusqu'à la fin des siècles pour une simple raison, c'est qu'il est un signifiant dernier dans le rapport du signifiant au signifié. Il y a en effet peu de chance qu'il se dévoile jamais autrement que dans sa nature de signifiant, c'est-à-dire qu'il révèle vraiment, lui, ce que, en tant que signifiant, il signifie.

Néanmoins, pensez à ce qui se passe - cas que nous n'avons pas envisagé jusqu'ici - si à cette place intervient quelque chose qui est beaucoup moins facile à articuler, à symboliser que quoi que ce soit d'imaginaire, à savoir un sujet réel. C'est précisément ce dont il s'agit à cette phase première que nous désigne Freud.

Le désir de la mère n'est pas simplement ici l'objet d'une recherche

énigmatique qui doit conduire le sujet, au cours de son développement, à y tracer ce signe, le phallus, pour qu'ensuite celui-ci entre dans la danse du symbolique, soit l'objet précis de la castration, et lui soit enfin rendu sous une autre forme, afin qu'il fasse et soit ce qu'il s'agit qu'il fasse et soit. Il l'est, il le fait, mais nous sommes ici tout à l'origine, au moment où le sujet est confronté avec la place imaginaire où se situe le désir de la mère, et cette place est occupée.

Nous ne pouvions parler de tout à la fois, et d'ailleurs il était très heureux que nous n'ayons pas tout de suite pensé à ce rôle des puînés dont tous nous savons pourtant qu'il est d'importance décisive dans le déclenchement des névroses. Il suffit d'avoir la moindre expérience analytique pour savoir combien l'apparition d'un petit frère ou d'une petite sueur a un rôle carrefour dans l'évolution de quelque névrose que ce soit. Seulement, si nous y avions pensé tout de suite, cela aurait eu sur notre pensée exactement le même effet que nous observons sur le sujet névrosé -s'arrêter à la réalité de ce rapport fait complètement manquer sa fonction. La relation au petit frère ou à la petite sueur, au rival quelconque, ne prend pas sa valeur décisive au niveau de la réalité, mais pour autant qu'elle s'inscrit dans un tout autre développement, un développement de symbolisation. Elle le complique, et nécessite une solution tout à fait différente, une solution fantasmatique. Quelle est-elle? Freud nous en a articulé la nature - le sujet est aboli sur le plan symbolique, en tant qu'il est un rien du tout, à quoi l'on refuse toute considération en tant que sujet. Dans ce cas particulier, l'enfant trouve le fantasme dit masochiste de fustigation qui constitue à ce niveau une solution réussie du problème.

Nous n'avons pas à nous limiter à ce cas, mais d'abord à comprendre ce qui s'y passe. Et ce qui s'y passe, c'est un acte symbolique. Freud le souligne bien - cet enfant qui se croit quelqu'un dans la famille, une seule taloche suffit souvent à le précipiter du faîte de sa toute-puissance. Eh bien, il s'agit d'un acte symbolique, et la forme même qui entre en jeu dans le fantasme, le fouet ou la baguette, porte en soi le caractère, a la nature de je ne sais quelle chose qui, sur le plan symbolique, s'exprime par une raie. Avant quoi que ce soit d'autre, une *Einfühlung,* une quelconque empathie, qui puisse s'attribuer à un rapport physique du sujet avec celui qui souffre, ce qui intervient avant tout, c'est quelque chose qui raye le sujet, qui le barre, qui l'abolit, quelque chose de signifiant.

Cela est si vrai que quand plus tard - tout cela est dans l'article de Freud, je le suis ligne par ligne - l'enfant rencontre effectivement l'acte de battre, à savoir quand à l'école il voit devant lui un enfant battu, il ne trouve pas cela drôle du tout - dit Freud en se fiant au texte de son expé-

rience des sujets dont il a extrait l'histoire de ce fantasme. La scène inspire à l'enfant quelque chose de l'ordre d'une *Ablehnung -,* je corrige la traduction - une aversion, un détournement de la tête. Le sujet est forcé de le supporter, mais il n'y est pour rien, il s'en tient à distance. Le sujet est bien loin de participer à ce qui se passe réellement quand il est confronté à une scène effective de fustigation. Et aussi bien, comme Freud l'indique très précisément, le plaisir même de ce fantasme est manifestement lié à son caractère peu sérieux, inopérant. La fustigation n'attente pas à l'intégrité réelle et physique du sujet. C'est bien son caractère symbolique qui est érotisé comme tel, et ce dès l'origine.

Au deuxième temps - et ceci a son importance pour la valorisation de ce schéma que je vous ai introduit la dernière fois - le fantasme va prendre une tout autre valeur, changer de sens. C'est bien là que réside toute l'énigme de l'essence du masochisme.

Quand il s'agit du sujet, il n'y a pas moyen de sortir de cette impasse. Je ne vous dis pas que ce soit facile à saisir, à expliquer, à déplier. Il faut que nous nous tenions d'abord au fait, à savoir que c'est comme cela, et, après, nous tâcherons de comprendre pourquoi cela peut être comme cela.

L'introduction radicale du signifiant comporte deux éléments distincts. Il y a le message et sa signification - le sujet reçoit la nouvelle que le petit rival est un enfant battu, c'est-à-dire un rien du tout, sur lequel on peut s'asseoir. Il y a aussi un signifiant qu'il faut bien isoler comme tel, à savoir ce avec quoi on opère, l'instrument.

Le caractère fondamental du fantasme masochiste tel qu'il existe effectivement chez le sujet - et non pas dans je ne sais quelle reconstruction modèle, idéale, de l'évolution des instincts - est l'existence du fouet. C'est ce qui en soi mérite d'être par nous accentué. Nous avons à faire à un signifiant qui mérite d'avoir une place privilégiée dans la série de nos hiéroglyphes, et d'abord pour une simple raison, c'est que le hiéroglyphe de celui qui tient le fouet a désigné depuis toujours le directeur, le gouverneur, le maître. Il s'agit de ne pas perdre de vue que cela existe et que nous avons affaire à cela.

La même duplicité se retrouve au deuxième temps. Seulement, le message dont il s'agit, *Mon père me bat,* ne parvient pas au sujet - c'est ainsi qu'il faut entendre ce que dit Freud. Le message qui a d'abord voulu dire *Le rival n'existe pas, il n'est rien du tout* veut dire maintenant *Toi*, *tu existes, et même tu es aimé.* Voilà ce qui, au second temps, sert de message, sous une forme régressive ou refoulée, peu importe. Et c'est un message qui ne parvient pas.

Quand Freud s'attaquera au problème du masochisme comme tel, un an plus tard, dans *Au-delà du principe du plaisir,* et qu'il cherchera quelle est la valeur radicale de ce masochisme qu'il rencontre dans l'analyse sous la forme d'une opposition, d'un ennemi radical, il sera forcé de le poser en divers termes. D'où l'intérêt de nous arrêter à ce temps énigmatique du fantasme, dont il nous dit que c'est toute l'essence du masochisme.

3

Allons pas à pas. Il faut commencer par voir le paradoxe, et où il est.

Il y a donc le message, celui qui ne parvient pas à la place du sujet. En revanche, la seule chose qui demeure, c'est le matériel du signifiant, cet objet, le fouet, qui reste comme un signe jusqu'à la fin, et au point de devenir le pivot, et je dirais presque le modèle, du rapport avec le désir de l'Autre.

En effet, le caractère de généralité du fantasme dernier, celui qui reste, nous est assez bien indiqué par la démultiplication indéfinie des sujets. Il met en évidence le rapport avec l'autre, les autres, les petits autres, le petit a en tant que libidinal, et il veut dire que les êtres humains sont, comme tels, tous sous la férule. Entrer dans le monde du désir, c'est pour l'être humain subir tout d'abord la loi imposée par ce quelque chose qui existe au-delà - que nous l'appelions ici le père n'a plus d'importance, peu importe -, la loi de la schlague. Voilà comment, chez un sujet déterminé, entrant dans l'affaire par des voies particulières, se définit une certaine ligne d'évolution. La fonction du fantasme terminal est de manifester un rapport essentiel du sujet au signifiant.

Allons maintenant un peu plus loin, et rappelons-nous en quoi consiste ce que Freud introduit de nouveau concernant le masochisme dans *Au-delà du principe du plaisir.* C'est essentiellement ceci - à considérer le mode de résistance ou d'inertie du sujet à une certaine intervention curative normative, normalisante, nous sommes amenés à articuler le principe du plaisir comme la tendance de la vie à retourner à l'inanimé. Le dernier ressort de l'évolution libidinale, c'est de retourner au repos des pierres. Voilà ce que Freud apporte pour le plus grand scandale de tous ceux qui avaient fait jusque-là de la notion de libido la loi de leur pensée.

Cet apport, s'il est paradoxalement nouveau, voire scandaleux quand il est exprimé comme je viens de le faire, n'est par ailleurs qu'une extension du principe du plaisir, tel que Freud le caractérisait par le retour à zéro de la tension. Il n'y a pas, en effet, de plus radical retour à zéro que

la mort. Simplement vous pouvez remarquer qu'en même temps, cette formulation du principe du plaisir, nous sommes tout de même forcés, pour distinguer, de la situer au-delà du principe du plaisir.

II conviendrait de dire ici quelques mots d'un des problèmes les plus singuliers de la vie et de la personne de Freud, sa relation à la femme, sur laquelle nous aurons peut-être un jour l'occasion de revenir. Son existence a été très privée de femmes, ou s'en privant. On ne lui connaît guère que deux femmes, la sienne et cette belle-sueur qui vivait dans l'ombre du couple. On n'a vraiment pas trace d'autre chose qui soit une relation proprement amoureuse. En revanche, il avait une tendance assez déplorable à recevoir facilement des suggestions provenant de la constellation féminine qui s'était formée autour de lui, et dont les membres se voulaient les continuatrices ou les aides de sa pensée. C'est ainsi qu'il lui suffisait de se voir proposer par une personne comme Barbara Low un terme aussi médiocrement adapté, j'ose le dire, que celui de Nirvana principle, pour qu'il lui donne sa sanction. Le rapport qu'il peut y avoir entre le Nirvana et la notion du retour de la nature à l'inanimé, est un tant soit peu approximatif, mais puisque Freud s'en est contenté, contentons nous en aussi.

Si le principe du Nirvana est la règle et la loi de l'évolution vitale, il doit donc y avoir quelque part un truc pour que, de temps en temps au moins, ce ne soit pas la chute du plaisir qui fasse plaisir, mais au contraire sa montée - seulement, reconnaît Freud, nous ne sommes absolument pas fichus de dire pourquoi. Ce doit être quelque chose dans le genre d'un rythme temporel, d'une convenance des termes, de pulsations. II laisse apparaître à l'horizon un recours possible à des explications qui, si elles pouvaient être données, ne seraient pas vagues, mais qui restent très loin de notre portée - elles vont dans le sens de la musique, de l'harmonie des sphères.

En tous les cas, dès lors que l'on admet que le principe du plaisir est de retourner à la mort, le plaisir effectif, celui auquel nous avons affaire concrètement, nécessite un autre ordre d'explications. Il faut bien que quelque truc de la vie fasse croire aux sujets, si l'on peut dire, que c'est bien pour leur plaisir qu'ils sont là. On en revient ainsi à la plus grande banalité philosophique, à savoir que c'est le voile de Maïa qui nous conserverait en vie grâce au fait qu'il nous leurre. Au-delà, la possibilité d'atteindre, soit le plaisir, soit des plaisirs, en faisant toutes sortes de détours, reposerait sur le principe de réalité. Cela, ce serait l'au-delà du principe du plaisir.

Il ne faut rien de moins à Freud pour justifier de l'existence de ce qu'il

appelle la réaction thérapeutique négative. Nous devons tout de même nous arrêter ici un instant, parce qu'enfin, cette réaction thérapeutique négative n'est pas une espèce de réaction stoïcienne du sujet. Elle se manifeste par toutes sortes de choses extraordinairement gênantes pour lui comme pour nous et son entourage. Elles sont même si encombrantes qu'à tout prendre *n'être pas né* peut paraître un meilleur sort pour tout ce qui est venu à l'être. La parole qu'Œdipe finit par articuler, son *mè phunai*, comme le terme dernier donnant le sens où vient culminer l'aventure tragique, bien loin d'abolir celle-ci, l'éternise au contraire, pour la simple raison que, si Œdipe ne pouvait pas arriver à l'énoncer, il ne serait pas le héros suprême qu'il est. C'est justement en tant qu'il l'articule finalement, c'est-à-dire qu'il se pérennise, qu'il est ce héros.

Ce que Freud nous découvre comme l'au-delà du principe du plaisir, c'est qu'il y a peut-être en effet une aspiration dernière au repos et à la mort éternelle, mais, dans notre expérience, et c'est tout le sens de ma seconde année de séminaire, nous rencontrons le caractère spécifique de la réaction thérapeutique négative sous la forme de cette irrésistible pente au suicide qui se fait reconnaître dans les dernières résistances auxquelles nous avons affaire chez ces sujets plus ou moins caractérisés par le fait d'avoir été des enfants non désirés. A mesure même que s'articule mieux pour eux ce qui doit les faire s'approcher de leur histoire de sujet, ils refusent de plus en plus d'entrer dans le jeu. Ils veulent littéralement en sortir. Ils n'acceptent pas d'être ce qu'ils sont, ils ne veulent pas de cette chaîne signifiante dans laquelle ils n'ont été admis qu'à regret par leur mère.

Ce qui nous apparaît ici à nous, analystes, dans ces cas, est exactement ce qui se retrouve dans les autres, à savoir la présence d'un désir qui s'articule, et qui s'articule non pas seulement comme désir de reconnaissance, mais comme reconnaissance d'un désir. Le signifiant en est la dimension essentielle. Plus le sujet s'affirme à l'aide du signifiant comme voulant sortir de la chaîne signifiante, et plus il y entre et s'y intègre, plus il devient lui-même un signe de cette chaîne. S'il s'abolit, il est plus signe que jamais. La raison en est simple - c'est précisément à partir du moment où le sujet est mort qu'il devient pour les autres un signe éternel, et les suicidés plus que d'autres. C'est bien pourquoi le suicide a une beauté horrifique qui le fait si terriblement condamner par les hommes, et aussi une beauté contagieuse qui donne lieu à ces épidémies de suicide qui sont tout ce qu'il y a de plus réel dans l'expérience.

Une fois de plus, dans *Au-delà du principe du plaisir,* Freud met l'accent sur le désir de reconnaissance comme tel, comme faisant le fond de ce

qui fait notre relation au sujet. Et après tout, dans ce que Freud appelle l'au-delà du principe du plaisir, y a-t-il même autre chose que le rapport fondamental du sujet à la chaîne signifiante?

Si vous réfléchissez bien, recourir à une prétendue inertie de la nature humaine pour donner le modèle de ce à quoi aspirerait la vie est une idée qui doit légèrement nous faire sourire au point où nous en sommes. En fait de retour au néant, rien n'est moins assuré. D'ailleurs, Freud lui-même - dans une toute petite parenthèse que je vous prierai de retrouver dans l'article *Le Problème économique du masochisme* où il réévoque son *Au-delá du principe du plaisir* - nous indique que si le retour à la nature inanimée est effectivement concevable comme le retour au plus bas niveau de la tension, au repos, rien ne nous assure que, dans la réduction au rien de tout ce qui s'est levé et qui serait la vie, là-dedans aussi, si l'on peut dire, ça ne remue pas, et qu'il n'y ait pas au fond la douleur d'être. Cette douleur je ne la fais pas surgir, je ne l'extrapole pas, elle est indiquée par Freud comme ce qu'il nous faut considérer comme le résidu dernier de la liaison de Thanatos avec Éros. Sans doute Thanatos trouve-t-il à se libérer par l'agressivité motrice du sujet vis-à-vis de ce qui l'entoure, mais quelque chose en reste à l'intérieur du sujet sous la forme de cette douleur d'être qui paraît à Freud être liée à l'existence même de l'être vivant. Or, rien ne prouve que cette douleur s'arrête aux vivants, d'après tout ce que nous savons maintenant d'une nature qui est autrement animée, croupissante, fermentante, bouillonnante, voire explosive, que nous ne pouvions jusqu'à présent l'imaginer.

En revanche, ce que nous n'avons pas à imaginer, ce que nous touchons du doigt, c'est que le sujet dans son rapport au signifiant, peut de temps en temps, en tant qu'il est prié de se constituer dans le signifiant, s'y refuser. Il peut dire - *Non, je ne serai pas un élément de la chaîne.* C'est cela qui est bel et bien le fond. Mais le fond, l'envers, est ici exactement la même chose que l'endroit. Que fait en effet le sujet à chaque instant où il se refuse en quelque sorte à payer une dette qu'il n'a pas contractée ? Il ne fait rien d'autre que de la perpétuer. Ses successifs refus ont pour effet de faire rebondir la chaîne, et il se retrouve toujours lié davantage à cette même chaîne. *L'Absagüngzwang,* cette nécessité éternelle de répéter le même refus, c'est là où Freud nous montre le dernier ressort de tout ce qui, de l'inconscient, se manifeste sous la forme de la reproduction symptomatique.

Il ne faut rien de moins que cela pour comprendre en quoi le signifiant, à partir du moment où il est introduit, a fondamentalement une valeur double. Comment le sujet se sent-il affecté comme désir par le

signifiant? - pour autant que c'est lui qui est aboli, et non pas l'autre avec le fouet imaginaire et, bien entendu, signifiant. Comme désir, il se sent buté à ce qui comme tel le consacre et le valorise tout en le profanant. Il y a toujours dans le fantasme masochiste un côté dégradant et profanatoire, qui indique en même temps la dimension de la reconnaissance et le mode de relation interdit du sujet avec le sujet paternel. C'est ce qui fait le fond de la partie méconnue du fantasme.

L'accès du sujet au caractère radicalement à double sens du signifiant, est facilité par ceci - que je n'ai pas encore mis en jeu dans le schéma pour ménager vos petites têtes, parce qu'il y a eu la dernière fois des complications effroyables à partir du moment où j'ai introduit la ligne parallèle i-m, à savoir le rapport de l'image du corps propre avec le moi du sujet.

Nous ne pouvons méconnaître que le rival n'intervient pas purement et simplement dans la relation triangulaire, mais qu'il se présente déjà au niveau imaginaire comme un obstacle radical. C'est ce qui provoque ce que saint Augustin nous décrit dans ses *Confessions* - la pâleur mortelle du nourrisson voyant son frère de lait au sein de la mère. II y a là en effet

quelque chose de radical, de véritablement tuant pour le sujet, qui est bien exprimé dans ce passage. Mais la rivalité avec l'autre n'est pas tout, puisqu'il y a aussi l'identification à l'autre. En d'autres termes, le rapport qui lie le sujet à toute image de l'autre a un caractère fondamentalement ambigu, et constitue une introduction toute naturelle du sujet à la bascule qui, dans le fantasme, l'amène à la place qui était celle du rival, où, dès lors, le même message lui parviendra avec un sens tout à fait

opposé.

Nous voyons alors ceci, qui nous fait mieux comprendre ce dont il s'agit - c'est pour autant qu'une partie de la relation vient à entrer en liaison avec le moi du sujet, que s'organisent et se structurent les fantasmes consécutifs. Ce n'est pas pour rien que c'est dans cette dimension-là, entre l'objet maternel primitif et l'image du sujet - dimension dans laquelle s'éventaille toute la gamme des intermédiaires où se constitue la réalité - que viennent se situer tous ces autres qui sont le support de l'objet significatif, c'est-à-dire du fouet. A partir de ce moment-là, le fantasme dans sa signification - je veux dire le fantasme où le sujet figure en tant qu'enfant battu - devient la relation avec l'Autre dont il s'agit d'être aimé, en tant que lui-même n'est pas reconnu comme tel. Ce fantasme se situe alors quelque part dans la dimension symbolique entre le père et la mère, entre lesquels, d'ailleurs, il oscille effectivement.

Je vous ai fait parcourir aujourd'hui un chemin qui n'était pas moins difficile que celui que je vous ai fait parcourir la dernière fois. Attendez pour en contrôler la valeur et la validité, ce que je pourrai vous en dire par la suite. Pour terminer sur une petite note suggestive, je vous ferai la remarque suivante qui vous montrera comment nos termes s'appliquent.

On dit couramment dans l'analyse que la relation à l'homme comporte de la part de la femme un certain masochisme. C'est une de ces erreurs de perspective auxquelles nous conduit tout le temps je ne sais quel glissement de notre expérience dans la confusion et dans l'ornière. Ce n'est pas parce que les masochistes manifestent dans leurs rapports à leur partenaire certains signes ou fantasmes d'une position typiquement féminine, qu'inversement, la relation de la femme à l'homme est une relation masochiste. La notion que, dans les rapports de l'homme et de la femme, la femme est quelqu'un qui reçoit des coups, peut bien être une perspective de sujet masculin pour autant que la position féminine l'intéresse. Mais il ne suffit pas que le sujet masculin aperçoive dans certaines perspectives, les siennes ou celles de son expérience clinique, une certaine liaison entre la prise de position féminine et tel signifiant de la position du sujet qui aurait plus ou moins de rapport avec le masochisme, pour que ce soit là effectivement une position constitutivement féminine.

Il est extrêmement important de procéder à cette correction, que je vous fais au passage, du terme de masochisme féminin introduit par Freud dans son article sur le problème économique.

Je n'ai pas du tout eu le temps d'approcher ce que j'avais à vous dire à propos des rapports du phallus et de la comédie. Je le regrette, et le remets à une prochaine rencontre.

12 FÉVRIER 1958

XIV

LE DÉSIR ET LA JOUISSANCE

Les masques d'une femme
La perversion d'André Gide
Idéal du moi et perversion
Le Balcon *de Jean Genet*
La comédie et le phallus

Chers amis, pour reprendre notre discours interrompu depuis trois semaines, je partirai de ce que nous rappelions hier soir avec justesse, que notre discours doit être un discours scientifique. Cela dit, il apparaît que pour aboutir à cette fin, les voies ne sont pas si faciles quand il s'agit de notre objet.

J'ai simplement pointé hier soir l'originalité du moment que constitue, dans l'examen des phénomènes de l'homme, la mise au premier plan, par toute la discipline freudienne, de cet élément privilégié qui s'appelle le désir.

Je vous ai fait remarquer que jusqu'à Freud, cet élément en lui-même avait toujours été réduit, et par quelque côté élidé précocement. C'est ce qui permet de dire que jusqu'à Freud, toute étude de l'économie humaine est plus ou moins partie d'un souci de morale, d'éthique au sens où il s'agissait moins d'étudier le désir que d'ores et déjà le réduire et le discipliner. Or, c'est aux effets du désir au sens très large - le désir n'est pas un effet à côté - que nous avons dans la psychanalyse à faire.

Ce qui se manifeste dans le phénomène du désir humain, c'est sa foncière subduction, pour ne pas dire subversion, par le signifiant. Voilà le sens de tout ce qu'ici je m'efforce de vous rappeler - le rapport du désir au signifiant.

Ce n'est pas cela que je vous développerai aujourd'hui une fois de plus, encore que nous devions y revenir pour en repartir, mais je vous montrerai ce que signifie, dans la perspective rigoureuse qui maintient l'originalité des conditions du désir de l'homme, une notion qui est toujours plus ou moins impliquée dans le maniement que vous faites de la notion du désir, et qui mérite d'en être distinguée - je dirai plus, qui

ne peut commencer d'être articulée qu'à partir du moment où nous sommes suffisamment inculqués de la complexité dans laquelle se constitue ce désir. Cette notion dont je parle sera l'autre pôle de notre discours d'aujourd'hui. Elle s'appelle la jouissance.

Reprenant brièvement ce qui constitue comme telle la déviation ou aliénation du désir dans le signifiant, nous nous demanderons ce que peut signifier dans cette perspective le fait que le sujet humain puisse s'emparer des conditions mêmes qui lui sont imposées dans son monde comme si ces conditions étaient faites pour lui, et qu'il s'en satisfasse.

Cela, je vous l'indique, nous fera déboucher - j'espère y arriver aujourd'hui - sur un thème que je vous ai déjà annoncé au début de l'année en prenant les choses dans la perspective du trait d'esprit, à savoir la nature de la comédie.

1

Rappelons pour commencer que le désir est installé dans un rapport à la chaîne signifiante, qu'il se pose et se propose d'abord dans l'évolution du sujet humain comme demande, que la frustration dans Freud est Versagung, c'est-à-dire refus, ou plus exactement encore, dédit.

Si avec les kleiniens nous remontons dans la genèse, exploration qui constitua assurément un progrès pour l'analyse, nous sommes conduits dans la plupart des problèmes d'évolution du sujet névrotique à la satisfaction dite sadique-orale. Observez simplement que cette satisfaction s'opère en fantasme, et d'emblée, en rétorsion de la satisfaction fantasmée.

On nous dit que tout part du besoin de morsure, quelquefois agressif, du petit enfant par rapport au corps de la mère. N'oublions tout de même pas que tout cela ne consiste jamais en morsure réelle, que ce sont des fantasmes, et que rien de cette déduction ne peut même faire un pas, si ce n'est nous indiquer que la crainte de la morsure en retour est le nerf essentiel de ce qu'il s'agit de démontrer.

Aussi bien l'un d'entre vous avec lequel je m'entretenais hier soir, et qui essaye de reprendre après Suzanne Isaacs quelques définitions valables du fantasme, me disait à très juste titre son embarras total à en faire une quelconque déduction qui soit fondée purement et simplement sur la relation imaginaire entre les sujets. Il est absolument impossible de distinguer de façon valable les fantasmes inconscients de cette création formelle qu'est le jeu de l'imagination, si nous ne voyons pas que le fantasme

inconscient est d'ores et déjà dominé, structuré, par les conditions du signifiant.

Les objets primordiaux bons et mauvais, les objets primitifs à partir desquels se fait toute la déduction analytique, constituent une batterie dans laquelle se dessinent plusieurs séries de termes substitutifs promis à l'équivalence. Le lait, le sein, deviennent ultérieurement, qui, le sperme, qui, le pénis. D'ores et déjà les objets sont, si je puis m'exprimer ainsi, *signifiantisés*.

Ce qui se produit de la relation avec l'objet le plus primordial, l'objet maternel, s'opère d'emblée sur des signes, sur ce que nous pourrions appeler, pour imager ce que nous voulons dire, la monnaie du désir de l'Autre. Seulement, l'étude que nous avons faite la dernière fois d'aussi près qu'il est nécessaire pour la bien voir, de cette oeuvre que Freud considère comme décisive - et je vous ai souligné qu'elle a marqué en effet le pas inaugural dans la véritable compréhension analytique du problème de la perversion - était de nature à vous faire apercevoir que, parmi ces signes, une division peut s'opérer. En effet, tous ne sont pas réductibles à ce que je vous ai déjà indiqué comme étant des titres de propriété, des valeurs fiduciaires, valeurs représentatives, monnaie d'échange, comme nous venons de le dire à l'instant, signes constitués comme tels. Il y en a parmi ces signes qui sont des signes constituants, je veux dire par où la création de la valeur est assurée, par où ce quelque chose de réel qui est engagé à chaque instant dans cette économie, est frappé de cette balle qui en fait un signe.

Nous avons vu la dernière fois une telle balle, constituée par le signe du bâton, de la cravache, ou de quoi que ce soit qui frappe. C'est un élément par où même un effet désagréable peut devenir distinction subjective et instaurer la relation même où la demande pourra être reconnue comme telle. Ce qui a d'abord été moyen d'annuler la réalité rivale du frère, devient secondairement ce par quoi le sujet lui-même se trouve distingué, reconnu, pointé comme quelque chose qui peut être ou reconnu ou jeté au néant. Dès lors, le sujet se présente comme la surface sur laquelle peut s'inscrire tout ce qui peut être donné par la suite, ou même, si je puis dire, comme un chèque tiré en blanc sur lequel tous les dons sont possibles. Et puisque tous les dons sont possibles, c'est qu'aussi bien il ne s'agit même pas de ce qui peut être donné ou non, parce qu'il s'agit bien de la relation de l'amour, dont je vous dis qu'elle est constituée par ceci, que le sujet donne essentiellement ce qu'il n'a pas. Tout le possible de l'introduction à l'ordre de l'amour suppose ce signe fondamental pour le sujet, qui peut en être ou annulé ou reconnu comme tel.

Je vous ai demandé pendant cet intervalle de faire quelques lectures. J'espère que vous les avez faites, et que vous vous êtes occupés un petit peu au moins de la phase phallique de M. Jones et du développement précoce de la sexualité féminine.

Puisque je dois avancer aujourd'hui, je vous ponctuerai un exemple tout à fait localisé que j'ai retrouvé en relisant le numéro de l'IJP commémorant le cinquantième anniversaire de Jones, à l'époque où cette phase phallique venait au premier plan de l'intérêt des psychanalystes anglais. Dans ce numéro, volume X, j'ai relu une fois de plus, avec beaucoup d'intérêt, l'article de Joan Rivière intitulé *La Féminité comme mascarade.*

Il s'agit de l'analyse d'un cas spécifié - non de la fonction de la féminité en général - que Joan Rivière situe par rapport à diverses branches qui sont autant de cheminements possibles dans l'accession à la féminité.

Le sujet en question se présentait comme doté d'une féminité d'autant plus remarquable dans son assomption apparemment complète, que toute sa vie pouvait précisément sembler à cette époque, beaucoup plus encore qu'à la nôtre, manifester une assomption de toutes les fonctions masculines. Autrement dit, c'était quelqu'un qui avait une vie professionnelle parfaitement indépendante, élaborée, libre, ce qui, je le répète, tranchait plus à cette époque qu'à la nôtre, et qui néanmoins se manifestait par l'assomption corrélative et au maximum, à tous les degrés, de ses fonctions féminines - aussi bien sous la forme publique de ses fonctions de maîtresse de maison que dans ses rapports avec son époux, montrant partout la supériorité de qualités qui, dans notre état social comme dans tous les états sociaux, relèvent de ce qui est forcément à la charge de la femme, et, dans un autre registre, tout spécialement sur le plan sexuel, où ses relations à l'homme s'avéraient entièrement satisfaisantes quant à la jouissance.

Or, sous l'apparente entière satisfaction de la position féminine, cette analyse met en valeur quelque chose de très caché qui n'en constitue pas moins la base. C'est sans aucun doute quelque chose que l'on ne trouve pas sans y avoir été tout de même incité par quelque menue, infiniment menue discordance, apparaissant à la surface d'un état en principe complètement satisfaisant.

Vous savez l'accent que notre expérience a pu mettre sur le *Penisneid,* revendication du pénis, dans beaucoup de troubles du développement de la sexualité féminine. Ici, ce qui est caché, c'est bien tout le contraire. Je ne peux vous refaire l'histoire de cette femme, ce n'est pas notre objet aujourd'hui, mais la source de la satisfaction qui supporte ce qui apparemment fleurit dans cette libido heureuse, c'est la satisfaction cachée

d'une suprématie sur les personnages parentaux. C'est le terme même dont se sert Mme Joan Rivière, et qu'elle considère comme étant à la source même des problèmes de ce cas - lequel, je l'ai dit, se présente avec un caractère de liberté et de plénitude qui n'est pas si assuré dans l'évolution de la sexualité féminine pour ne pas être remarqué. La détection de ce ressort caché de la personnalité, obtient cet effet, si seulement d'une façon transitoire, de perturber profondément ce qui avait été présenté comme relation achevée, mûre et heureuse, jusqu'à entraîner pour un temps la disparition de l'heureuse issue de l'acte sexuel - ce qui, selon l'auteur, fait preuve.

Nous nous trouvons donc en présence chez cette femme, souligne Mme Joan Rivière, du besoin d'éviter de la part des hommes une rétorsion motivée par la subreptice soustraction qu'elle opère de la source et du symbole même de leur puissance. A mesure qu'avance l'analyse, le sens de sa relation avec les personnes de l'un et l'autre sexe apparaît de plus en plus évidemment donné, guidé, dominé, par le souci d'éviter châtiment et rétorsion de la part des hommes qui sont ici visés.

Cette scansion très fine, qui apparaît, je viens de le dire, à mesure que l'analyse avance, était pourtant déjà perceptible dans de petits traits anomaliques. A chaque fois, en effet, qu'elle avait fait preuve de sa puissance phallique, elle se précipitait dans une série de démarches, soit de séduction, soit même de procédure sacrificielle, *tout faire pour les autres,* adoptant là en apparence les formes les plus élevées du dévouement féminin, comme si elle disait - *Mais voyez, je ne l'ai pas, ce phallus, je suis femme, et pure femme.* Elle se masquait spécialement dans ses démarches professionnelles auprès des hommes - alors qu'elle était éminemment qualifiée, elle adoptait soudain, par une sorte de dérobade, une attitude excessivement modeste voire anxieuse sur la qualité de ce qu'elle avait fait, jouant ainsi en réalité tout un jeu de coquetterie, comme s'exprime Mme Joan Rivière, qui lui servait non pas tant à rassurer qu'à tromper ceux qui auraient pu s'offenser de ce qui chez elle se présentait fondamentalement comme agression, comme besoin et jouissance de la suprématie comme telle, et qui était structuré sur l'histoire de la rivalité avec la mère d'abord, avec le père ensuite.

Bref, à propos d'un exemple comme celui-là, aussi paradoxal qu'il paraisse, nous voyons bien que ce dont il s'agit dans une analyse, dans la compréhension d'une structure subjective, c'est toujours de quelque chose qui nous montre le sujet engagé dans un procès de reconnaissance comme tel - mais de reconnaissance de quoi? Comprenons-le bien.

De ce besoin de reconnaissance le sujet est inconscient, et c'est bien

pourquoi il nous faut de toute nécessité le situer dans une altérité d'une qualité que nous n'avons pas connue jusqu'à Freud. Cette altérité tient à la pure et simple place de signifiant, par quoi l'être se divise d'avec sa propre existence.

Le sort du sujet humain est essentiellement lie à son rapport avec son signe d'être, qui est l'objet de toutes sortes de passions et qui présentifie dans ce procès la mort. Dans son lien à ce signe, le sujet est en effet assez détaché de lui-même pour pouvoir avoir à sa propre existence ce rapport unique, semble-t-il, dans la création - qui constitue la dernière forme de ce que nous appelons dans l'analyse le masochisme, à savoir ce par quoi le sujet appréhende la douleur d'exister.

En tant qu'existence, le sujet se trouve constitué dès l'abord comme division. Pourquoi ? Parce que son être a à se faire représenter ailleurs, dans le signe, et le signe lui-même est dans un tiers endroit. C'est là ce qui structure le sujet dans cette décomposition de lui-même sans laquelle il nous est impossible de fonder d'aucune façon valable ce qui s'appelle l'inconscient.

Prenez le moindre rêve qui soit, et vous verrez, à condition de l'analyser correctement et de vous reporter à la *Traumdeutung,* que ce n'est pas dans le signifiant articulé, même le premier déchiffrage étant fait, que s'incarne l'inconscient. A tout propos Freud y revient et le souligne - il y a, dit-il, des rêves hypocrites, ils n'en sont pas moins la représentation d'un désir, ne serait-ce que le désir de tromper l'analyste. Rappelez-vous ce que je vous ai souligné d'un passage pleinement articulé de l'analyse de la jeune homosexuelle. Le discours inconscient n'est pas le dernier mot de l'inconscient, il est supporté par ce qui est vraiment le dernier ressort de l'inconscient, et qui ne peut être articulé autrement que comme désir de reconnaissance du sujet. Et ce, fût-ce à travers un mensonge d'ores et déjà articulé au niveau des mécanismes qui échappent à la conscience. Désir de reconnaissance qui soutient en cette occasion le mensonge lui-même, et qui peut se présenter dans une fausse perspective comme mensonge de l'inconscient.

Cela vous donne le sens et la clef de la nécessité où nous nous trouvons de poser au fondement de toute analyse du phénomène subjectif complet, tel qu'il nous est livré par l'expérience analytique, ce schéma autour duquel j'essaye de faire progresser le cheminement authentique de l'expérience des formations de l'inconscient. C'est celui que j'ai promu devant vous récemment sous une forme que je peux aujourd'hui vous présenter d'une façon plus simple. Bien entendu, ce sont toujours les formes les plus simples qui doivent être amenées en dernier.

Qu'avons-nous dans cet angle à trois pôles, E P M, qui constitue la position du sujet?

Nous voyons le sujet dans son rapport avec une triade de termes qui sont les fondations signifiantes de tout son progrès. Nommément, M, la mère, en tant qu'elle est le premier objet symbolisé, que son absence ou sa présence deviendront pour le sujet le signe du désir auquel s'accrochera son propre désir, et qui fera ou non de lui, non pas simplement un enfant satisfait ou non, mais un enfant désiré ou non désiré.

Ce n'est pas une construction arbitraire. Reconnaissez que ce que je mets là en place, notre expérience nous a appris à le découvrir pas à pas. C'est l'expérience qui nous a appris ce que comporte de conséquences en cascade, de déstructuration presque infinie, le fait pour un sujet, avant sa naissance, d'avoir été un enfant non désiré. Ce terme est essentiel. Il est plus essentiel que d'avoir été, à tel ou tel moment, un enfant plus ou moins satisfait. Le terme d'enfant désiré répond à la constitution de la mère en tant que siège du désir, et à toute la dialectique du rapport de l'enfant au désir de la mère que j'ai essayé de vous démontrer, et qui se concentre dans le fait primordial du symbole de l'enfant désiré.

Ici P, le terme du père, pour autant qu'il est, dans le signifiant, ce signifiant par quoi le signifiant lui-même est posé comme tel. C'est pour cela que le père est essentiellement créateur, je dirais même créateur absolu, celui qui crée avec rien. En lui-même, le signifiant a en effet cette

dimension originale, qu'il peut contenir le signifiant qui se définit comme le surgissement de ce signifiant.

C'est par rapport à cela qu'a à se repérer quelque chose d'essentiellement confus, indéterminé, non détaché de son existence, et pourtant fait pour se détacher d'elle, à savoir le sujet en tant qu'il doit être signifié.

Si des identifications sont possibles, si le sujet arrive dans son vécu à donner tel ou tel sens à ce qui lui est donné par sa physiologie humaine particulière, cela se structure toujours dans ce rapport triadique constitué au niveau du signifiant.

je n'ai pas à revenir sur l'homologie des termes au niveau du signifié, du côté où est le sujet, par rapport à ces trois termes symboliques. je l'ai démontrée en partie, en fin de compte je ne fais ici que cela. je vous demande de me suivre là-dessus, toujours jusqu'à plus ample informé, plus ample démonstration.

Dans le rapport à sa propre image, le sujet retrouve la duplicité du désir maternel dans son rapport à lui comme enfant désiré, qui n'est que symbolique. Il l'éprouve, il l'expérimente dans ce rapport à l'image de lui-même, à laquelle peuvent venir se superposer tant de choses.

je vais vous apporter tout de suite un exemple qui l'illustre, puisque j'ai fait allusion hier soir au fait que j'avais regardé d'assez près l'histoire de l'enfant Gide telle que jean Delay nous l'expose d'une façon véritablement exhaustive dans la pathographie qu'il nous a livrée de ce cas sous le titre de La *Jeunesse d'André Gide.*

Nous savons que Gide, l'enfant disgracié - comme l'a dit quelque part l'auteur à la vue de la photographie devant laquelle le personnage s'était senti frémir -, était livré dans son érotique, son auto-érotisme primitif, aux images les plus inconstituées, puisque, nous dit-il, il trouvait son orgasme dans son identification à des situations catastrophiques. Par exemple, il trouvait très précocement sa jouissance à la lecture de Mme de Ségur dont les livres sont fondamentaux de toute l'ambiguïté du sadisme primordial, mais où ce sadisme n'est peut-être pas le plus élaboré. On trouve également d'autres exemples - l'enfant battu, une servante qui laisse tomber quelque chose dans un grand patatras de destruction de ce qu'elle tient entre les mains, ou encore l'identification à ce personnage de Gribouille dans un conte d'Andersen, qui s'en va au fil de l'eau et finit par arriver à un lointain rivage, transformé en rameau. Ce sont des formes parmi les moins humainement constituées de la douleur de l'existence.

Nous ne pouvons rien là appréhender d'autre, sinon ce quelque chose d'abyssal qui est constitué dans le rapport premier du sujet avec une mère dont nous savons à la fois qu'elle avait de très hautes et très remarquables

qualités, et ce je ne sais quoi de totalement élidé dans sa sexualité, dans sa vie féminine, qui, en sa présence, laisse assurément l'enfant, au moment de ses années de départ, dans une position totalement in-située.

Le point-tournant où la vie du jeune Gide reprend, si l'on peut dire, sens et constitution humaine, est à repérer dans un moment crucial d'entification qui nous est donné dans son souvenir aussi clairement qu'il est possible de l'être, et qui laisse de façon non douteuse sa marque sur toute son existence. Il s'agit de son identification à sa jeune cousine.

Identification, c'est certain, mais il ne suffit pas de donner le terme sous cette forme vague. Il nous en dit précisément le moment, et l'on ne s'arrête pas assez à son caractère singulier. C'est le moment où il retrouve sa cousine en pleurs au deuxième étage de cette maison où il s'est précipité, non pas tant attiré par elle que par son flair, son amour du clandestin qui sévit dans cette maison. C'est après avoir traversé le premier étage où est la mère de cette cousine - sa tante, qu'il entrevoit plus ou moins au bras d'un amant -qu'il trouve sa cousine en pleurs, et là, sommet d'ivresse, d'enthousiasme, d'amour, de détresse et de dévotion. Il se consacra dès lors à protéger cette enfant, nous dira-t-il plus tard. N'oublions pas qu'elle était son aînée - à cette époque, Gide avait treize ans, et Madeleine en avait quinze.

Ce qui s'est produit à ce moment, nous ne pouvons absolument pas en comprendre le sens si nous ne le posons pas dans une relation tierce. Le jeune André ne se trouve pas seulement avec sa cousine, mais aussi avec celle qui, à l'étage au-dessous, est en train d'évaporer les chaleurs de sa fièvre, à savoir la mère de ladite cousine, dont il nous livre dans *La Porte étroite* qu'elle avait auparavant opéré sur lui une tentative de séduction.

Ce qui s'était produit alors, c'était quoi? Au moment de cette séduction, il était devenu l'enfant désiré, et il s'était d'ailleurs enfui avec horreur, parce qu'en effet, rien n'était venu y apporter l'élément d'approche et de médiation qui en aurait fait autre chose qu'un trauma. Pourtant, il s'était trouvé pour la première fois en position d'enfant désiré. Cette situation nouvelle, qui par un certain côté sera pour lui salvatrice, le fixera néanmoins dans une position profondément divisée, en raison du mode atypique, tardif, et, je le répète, sans médiation, dans lequel s'était produite cette rencontre.

Que va-t-il en garder dans la constitution du terme symbolique qui jusqu'alors lui manquait? Il n'en gardera rien d'autre que la place de l'enfant désiré, qu'il pourra enfin occuper par l'intermédiaire de sa cousine. A cette place où il y avait un trou, il y a maintenant une place, mais rien de plus, car à cette place en même temps il se refuse, pour autant qu'il ne peut l'occuper, à ne pouvoir accepter le désir dont il est l'objet. En revanche, son moi, incontestablement, ne cesse pas de s'identifier, et à

jamais, et sans le savoir, au sujet du désir duquel il est maintenant dépendant. Lui devient amoureux à jamais, et jusqu'à la fin de son existence, de ce petit garçon qu'il a été un instant entre les bras de sa tante, cette tante qui lui a caressé le cou, les épaules et la poitrine. Toute sa vie est là.

Nous pouvons faire état du fait, puisqu'il nous l'a avoué, que dès son voyage de noces - chacun s'en époustoufle et s'en scandalise - et presque devant sa femme, il pensait *aux suppliciantes délices,* comme il s'exprime, du caressage des bras et des épaules des jeunes garçons qu'il rencontrait dans le train. C'est là une page désormais célèbre, qui fait partie de la littérature, dans laquelle Gide montre ce qui pour lui reste le point privilégié de toute fixation de son désir.

En d'autres termes, ce qui a été soustrait au niveau de ce qui devient pour lui son Idéal du moi, à savoir le désir dont il est l'objet et qu'il ne peut supporter, il l'assume pour lui-même, il devient à jamais et éternellement amoureux de ce même petit garçon caressé qu'il n'a pas voulu, lui, être.

Le terme de l'enfant désiré, ce signifiant qui primordialement constitue le sujet dans son être, est ici pivot. Il faut que s'y élabore quelque chose, et que le moi le rejoigne de façon quelconque en ce point x où il est, qui est désigné par E. C'est là que se constitue cet Idéal du moi qui marque tout le développement psychologique d'un sujet.

L'Idéal du moi est marqué, premièrement, du signe du signifiant. La question est de savoir, deuxièmement, d'où il peut partir. Il peut se constituer par progression à partir du moi, ou, au contraire, sans que le moi puisse faire autre chose que de subir ce qui se produit à l'insu du sujet, par la seule succession d'accidents livrés aux aventures du signifiant, et qui lui permet de subsister dans la position signifiante d'enfant plus ou moins désiré.

Le schéma nous montre ainsi que c'est à la même place - selon que cela se produit par la voie consciente ou par la voie inconsciente - que se produit ce que nous appelons, dans un cas, Idéal du moi, et, dans l'autre cas, perversion.

La perversion d'André Gide ne tient pas tellement dans le fait qu'il ne peut désirer que des petits garçons, que le petit garçon qu'il avait été, i. La perversion d'André Gide consiste en ceci, que, là, en E, il ne peut se constituer qu'à perpétuellement se dire - qu'à se soumettre à cette correspondance qui est pour lui le cœur de son oeuvre - qu'à être celui qui se fait valoir à la place occupée par sa cousine, celui dont toutes les pensées sont tournées vers elle, celui qui lui donne littéralement à chaque instant tout ce qu'il n'a pas, mais rien que cela - qui se constitue comme personnalité dans elle, par elle, et par rapport à elle. C'est ce qui le met

par rapport à elle dans une dépendance mortelle, qui le fait s'écrier quelque part - *Vous ne pouvez savoir ce qu'est l'amour d'un uraniste. C'est quelque chose comme un amour embaumé.*

Cette entière projection de sa propre essence dans ce rapport est la base de son existence, le cœur et la racine de son existence d'homme littéraire, d'homme tout entier dans le signifiant, et tout entier dans ce qu'il communique à cette femme. C'est par là qu'il est chosifié dans sa relation inter-humaine. Cette femme non-désirée peut être en effet pour lui l'objet d'un suprême amour, et quand cet objet avec lequel il a rempli le trou de l'amour sans désir, vient à disparaître, il pousse ce cri misérable dont j'ai indiqué hier soir la parenté avec le cri comique par excellence, celui de l'avare - *Ma cassette ! Ma chère cassette !*

Toutes les passions, en tant qu'elles sont aliénation du désir dans un objet, sont sur le même pied. Bien sûr la cassette de l'avare nous fait-elle plus facilement rire - au moins si nous avons en nous quelque accent d'humanité, ce qui n'est pas le cas universel - que la disparition de la correspondance de Gide avec sa femme. Évidemment, ce devait être pour nous tous une chose ayant son prix pour toujours. Il n'en reste pas moins que, fondamentalement, c'est la même chose, et que le cri de Gide lors de la disparition de cette correspondance, est le même cri que celui d'Harpagon.

Cette comédie dont il s'agit, qu'est-ce que c'est?

3

La comédie nous atteint par mille propos dispersés. La comédie n'est pas le comique.

Si nous voulons donner de la comédie une théorie correcte, nous devons partir du fait qu'au moins pendant un temps, la comédie se produisait devant la communauté, en tant que celle-ci représente un groupe d'hommes, c'est-à-dire constitue au-dessus d'elle l'existence d'un Homme comme tel. La comédie a été ce qu'elle semble avoir été à un moment où la représentation du rapport de l'homme à la femme était l'objet d'un spectacle ayant une valeur cérémoniale. Je ne suis pas le premier à comparer le théâtre à la messe, puisque tous ceux qui se sont approchés de la question du théâtre ont marqué qu'assurément, seul à notre époque, le drame de la messe représente ce qu'a pu représenter à un moment de l'histoire le développement complet des fonctions du théâtre.

Au temps de la grande époque du théâtre grec, la tragédie représente

le rapport de l'homme à la parole, en tant que ce rapport le prend dans sa fatalité - une fatalité conflictuelle pour autant que la chaîne qui lie l'homme à la loi signifiante, n'est pas la même au niveau de la famille et au niveau de la communauté. Cela est l'essence de la tragédie.

La comédie, elle, représente autre chose, qui n'est pas sans lien avec la tragédie, puisque, vous le savez, une comédie complète toujours la trilogie tragique, et que nous ne pouvons pas la considérer indépendamment. Cette comédie, je vous montrerai que nous en trouvons la trace et l'ombre jusque dans le commentaire marginal du drame chrétien lui-même. Bien sûr, cela ne se retrouve pas à notre époque de christianisme constipé, où on n'oserait certes pas accompagner les cérémonies de ces robustes farces constituées par ce que l'on appelait le *risus pascalis.* Mais laissons cela de côté.

La comédie se présente comme le moment où le sujet et l'homme tentent de prendre un autre rapport à la parole que dans la tragédie. Il ne s'agit plus de son engagement ou de son déguisement dans des nécessités contraires, il ne s'agit pas seulement de son affaire, il s'agit de ce dans quoi il a à s'articuler lui-même comme celui qui est destiné à absorber la substance et la matière de cette communion, qui en profite, qui en jouit, qui consomme. La comédie, peut-on dire, est quelque chose comme la représentation de la fin du repas communionnaire à partir duquel la tragédie a été évoquée. C'est l'homme, en fin de compte, qui consomme tout ce qui a été là présentifié de sa substance, de sa chair commune, et il s'agit de savoir ce que cela va donner.

Pour le savoir, je crois qu'il n'y a pas d'autre moyen que de nous reporter à l'Ancienne Comédie, dont toutes les comédies qui ont suivi ne sont qu'une dégradation, où les traits d'origine sont pourtant toujours reconnaissables. Reportez-vous aux comédies d'Aristophane, *L'Assemblée des femmes,* la *Lysistrata, Les Thesmophories,* pour voir où cela mène. J'ai commencé de vous l'indiquer - la comédie manifeste, par une sorte de nécessité interne, le rapport du sujet à son propre signifié, comme résultat, fruit du rapport signifiant. Ce signifié doit venir sur la scène de la comédie pleinement développé. La comédie assume, recueille, jouit de la relation à un effet qui est fondamentalement en rapport avec l'ordre signifiant, à savoir l'apparition de ce signifié qui s'appelle le phallus.

Il se trouve que, depuis que je vous ai apporté ce terme, dans les jours qui ont suivi l'esquisse rapide que je vous avais donnée de *L'École des femmes* de Molière comme représentant le rapport comique essentiel, je n'ai eu qu'à ouvrir ce texte, que je crois pouvoir considérer comme une très singulière et extraordinaire résurgence des chefs-d'œuvre de la comé

die, si ce que je crois lire dans Aristophane est juste. Ce n'est rien d'autre que *Le Balcon* de jean Genet.

Qu'est-ce que *Le Balcon?*

Vous savez que d'assez vives oppositions ont été formées à ce qu'il nous soit présenté. Nous n'avons pas à nous en étonner, dans un état du théâtre dont on peut dire que sa substance et son intérêt consistent principalement à ce que les acteurs se fassent valoir sur la scène à des titres divers, ce qui comble d'aise et de chatouillements ceux qui sont là pour s'identifier à ce qu'il faut bien appeler par son nom - une exhibition. Si le théâtre est autre chose, je crois assurément qu'une pièce comme celle-ci est bien faite pour nous le faire sentir. Il n'est pas certain que le public soit en état de l'entendre. Il me paraît néanmoins difficile de ne pas en voir l'intérêt dramatique.

Genet parle de quelque chose qui veut dire à peu près ce que je vais essayer de vous exposer. Je ne dis pas qu'il sait ce qu'il fait. Qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, n'a aucune espèce d'importance. Corneille ne savait probablement pas non plus ce qu'il écrivait en tant que Corneille, n'empêche qu'il l'a fait avec une grande rigueur.

Viennent sur la scène du *Balcon* les fonctions humaines en tant qu'elles se rapportent au symbolique - le pouvoir conféré par le Christ à la postérité de saint Pierre et à tous les épiscopats, de lier et délier l'ordre du péché, de la faute - le pouvoir de celui qui condamne et qui châtie, à savoir le juge - le pouvoir de celui qui assume le commandement dans ce grand phénomène, celui de la guerre, le pouvoir du chef de guerre, plus communément le général. Tous ces personnages représentent des fonctions par rapport auxquelles le sujet se trouve comme aliéné - ce sont des fonctions de la parole dont il se trouve le support, mais qui dépassent de beaucoup sa particularité.

Or, il se passe que ces personnages vont être tout d'un coup soumis à la loi de la comédie. C'est-à-dire que nous nous mettons à nous représenter ce que c'est que de jouir de ces fonctions. Position d'irrespect sans doute que de poser la question ainsi, mais l'irrespect de la comédie n'est pas quelque chose à quoi il faille s'arrêter sans essayer de savoir ce qui en résulte un peu plus loin.

C'est toujours dans quelque période de crise que cela vient à émerger. C'est au suprême moment de la détresse d'Athènes - résultant de précisément l'aberration d'une série de mauvais choix et d'une soumission à la loi de la cité qui paraît littéralement l'entraîner à sa perte - qu'Aristophane essaye ce réveil, qui consiste à dire que l'on s'épuise dans une guerre sans issue, et qu'il n'y a rien de tel que de rester chez soi bien au

chaud et retrouver sa femme. Ce n'est pas là quelque chose qui soit à proprement parler posé comme une morale, c'est une reprise du rapport essentiel de l'homme à son état qui est suggérée, sans que nous ayons d'ailleurs à savoir si les conséquences en sont si salubres.

Nous voyons donc ici l'évêque, le juge, et le général, devant nous promus à partir de cette question - qu'est-ce que cela peut bien être que de jouir de son état d'évêque, de juge ou de général? Cela vous explique l'artifice par lequel ce balcon n'est autre que ce que l'on appelle une maison d'illusions. Ce qui se produit au niveau des différentes formes de l'Idéal du moi n'est pas, comme on le croit, l'effet d'une sublimation, au sens où ce serait la neutralisation progressive de fonctions enracinées dans l'intérieur. Bien au contraire, la formation en est toujours plus ou moins accompagnée d'une érotisation du rapport symbolique. L'assimilation peut ainsi être faite de celui qui, dans sa position et dans sa fonction d'évêque, de juge ou de général, jouit de son état, avec ce personnage que connaissent les tenanciers de maisons d'illusions - le petit vieux qui vient se satisfaire d'une situation strictement calculée, qui le mettra pour un instant dans une position - la plus étrange diversité se rencontre à ce niveau - assumée par rapport à une partenaire complice, qui voudra bien assurer le rôle d'être en l'occasion sa répondante.

C'est ainsi que nous voyons l'employé d'un établissement de crédit venir là se revêtir des ornements sacerdotaux pour obtenir d'une prostituée complaisante une confession. Celle-ci n'est bien entendu qu'un simulacre, dont il lui faut pourtant que, par quelque degré, la vérité s'approche. Autrement dit, il faut que quelque chose dans l'intention de sa complice lui permette au moins de croire qu'elle participe à une jouissance coupable. Ce n'est pas la moindre singularité de l'art, du lyrisme, avec lequel le poète jean Genet sait poursuivre devant nous le dialogue de ce personnage grotesque, que de donner au grotesque des dimensions encore agrandies en faisant monter le personnage en question sur des patins, pour que sa position caricaturale en soit exhaussée. Nous voyons ainsi le sujet, pervers assurément, se complaire à chercher sa satisfaction dans cette image, mais en tant qu'elle est le reflet d'une fonction essentiellement signifiante.

Autrement dit, en trois grandes scènes Genet nous présentifie sur le plan de la perversion ce qui prend de là son nom, à savoir ce que, dans un langage dru, nous pouvons, aux jours de grand désordre, appeler le bordel dans lequel nous vivons. La société, en effet, ne saurait se définir autrement que par un état plus ou moins avancé de dégradation de la culture. Toute la confusion qui s'établit dans les rapports, pourtant fonda

mentaux, de l'homme et de la parole, est là représentée à sa place. Nous savons de quoi il retourne.

De quoi s'agit-il donc ? Il s'agit bien de quelque chose qui nous incarne le rapport du sujet aux fonctions de la foi dans leurs diverses formes les plus sacrées, et qui nous les présente par une série de dégradations. Le saut fait pour un instant, à savoir que ce sont l'évêque lui-même, le juge, et le général, que nous voyons ici en posture de spécialistes, comme on s'exprime en termes de perversion, met en cause le rapport du sujet avec la fonction de la parole.

Or, que se passe-t-il? Il se passe ceci. Ce rapport, si dégradé, si adultéré soit-il - et c'est un rapport où chacun a échoué, où personne ne se retrouve -, n'en continue pas moins d'être là présenté devant nous, de se soutenir et de subsister purement et simplement. A défaut d'être reconnu pour légitime, il demeure tout au moins au titre d'être lié à ceci qu'il existe ce que l'on appelle l'ordre.

Or, cet ordre, à quoi se réduit-il, quand une société en est venue à son plus extrême désordre? Il se réduit à ce qui s'appelle la police. Ce recours dernier, ce dernier droit, ce dernier argument de l'ordre qui s'appelle le maintien de l'ordre - symbolisé par l'instauration, au centre de la communauté, de cette cambuse, de ce qui se présente à son origine comme les trois piques croisées -, cette réduction de tout ce qu'il en est de l'ordre à son maintien, c'est au personnage-pivot du drame qu'il revient de l'incarner, à savoir le préfet de police.

L'hypothèse de Genet, et elle est vraiment très jolie, c'est que l'image du préfet de police, de celui qui sait essentiellement que sur lui repose le maintien de l'ordre et qu'il est le terme dernier, le résidu de tout pouvoir, n'est pas élevée à une noblesse suffisante pour qu'aucun des petits vieux qui viennent dans le bordel demande à avoir ses ornements, ses attributs, son rôle et sa fonction. Il y en a qui savent jouer au juge, et devant une petite prostituée, pour qu'elle s'avoue voleuse, entrent dans le rôle pour obtenir cet aveu, car - *Comment serais-je juge si tu n'étais pas voleuse ?,* dit le juge. je vous passe ce que dit le général à sa jument. Par contre, personne ne demande à être le préfet de police.

Cela est pure hypothèse. Nous n'avons pas assez d'expérience des bordels pour savoir si le préfet de police n'y aurait pas été depuis longtemps élevé à la dignité des personnages dans la peau desquels l'on peut jouir. Mais dans la pièce, le préfet de police, qui est le bon ami de la tenancière de tout le bordel -je ne cherche pas du tout ici à faire de la théorie, pas plus que je n'ai dit qu'il s'agissait de choses concrètes - vient et interroge anxieusement - *Y en a-t-il un qui a demandé à être le préfet de police ?* Et cela n'arrive jamais.

De même, il n'y a pas d'uniforme de préfet de police. Nous avons vu s'étaler l'habit, la toque du juge, le képi du général, sans compter le pantalon de ce dernier, mais il n'y a personne qui soit entré dans la peau du préfet de police pour faire l'amour. C'est ce qui est le pivot du drame.

Or, sachez que tout ce qui se passe à l'intérieur du bordel se passe pendant qu'autour, la révolution fait rage. Tout ce qui se déroule - et je vous en passe, vous aurez beaucoup de plaisir à découvrir cette comédie -, tout ce qui se déroule à l'intérieur - et c'est loin d'être aussi schématique que ce que je vous dis, il y a des cris, il y a des coups, enfin on s'amuse - est, à l'extérieur, accompagné du crépitement des mitrailleuses. La ville est en révolution, et toutes ces dames s'attendent à périr en beauté, massacrées par les brunes et vertueuses ouvrières qui sont ici censées représenter l'homme entier, l'homme réel, celui qui ne doute pas que son désir peut arriver à avènement, à se faire valoir comme tel et d'une façon harmonieuse. La conscience prolétarienne a toujours cru au succès de la morale, elle a tort ou elle a raison, qu'importe.

Ce qui importe, c'est que jean Genet nous montre l'issue de l'aventure -je suis forcé d'aller un peu vite - en ceci que le préfet de police, lui, ne doute pas, parce que c'est sa fonction - et c'est à cause de cela que la pièce se déroule comme elle se déroule -, ne doute pas qu'après comme avant la révolution, ce sera toujours le bordel. Il sait que la révolution est, en ce sens, un jeu.

Il y a encore là une fort belle scène, où le diplomate de race vient éclairer l'aimable groupe qui se trouve au centre de la maison d'illusions, sur ce qui se passe au palais royal. Là dans son état de légitimité le plus achevé, la reine brode, et ne brode pas. La reine ronfle, et ne ronfle pas. La reine brode un petit mouchoir. Il y a au milieu un cygne, dont on ne sait pas encore s'il ira sur la mer, sur un étang ou sur une tasse de thé. Je vous passe ce qui concerne l'évanouissement dernier du symbole.

Celle qui se fait la voix et la parole de la révolution, est une des prostituées, qui a été enlevée par un vertueux plombier, et qui se trouve dès lors remplir le rôle de la femme en bonnet phrygien sur les barricades, avec ceci de plus qu'elle est une sorte de Jeanne d'Arc. Connaissant dans les coins la dialectique masculine, parce qu'elle a été là où on l'entend se développer dans toutes ses phases, elle sait leur parler et leur répondre. La dite Chantal une fois escamotée en un tour de main - elle reçoit une balle dans la peau -, le pouvoir apparaît aussitôt incarné par Irma, la tenancière du bordel. Celle-ci assume, et avec quelle supériorité, les fonctions de la reine. N'est-elle pas, elle aussi, passée au pur état de sym266

bole ? - puisque, comme l'auteur l'exprime quelque part, chez elle rien n'est vrai, sinon ses bijoux.

Nous en arrivons alors à l'enrégimentement des pervers que nous avons vus s'exhiber pendant tout le premier acte, et à l'assomption authentique et intégrale par ceux-ci des fonctions réciproques qu'ils incarnaient dans leurs petits ébats diversement amoureux.

Un dialogue d'une assez grande verdeur politique s'établit entre eux et le personnage du préfet de police, qui a besoin d'eux pour représenter les pouvoirs qui doivent se substituer à l'ordre précédemment bousculé. Ils ne le font pas sans répugnance, comprenant fort bien qu'une chose est de jouir bien au chaud, à l'abri des murailles d'une de ces maisons dont on ne réfléchit pas assez que c'est l'endroit même où l'ordre est le plus minutieusement préservé, autre chose de se mettre à la merci des coups de vent, voire tout simplement des responsabilités que comportent ces fonctions réellement absurdes. Nous sommes évidemment ici dans la franche farce.

C'est sur la conclusion de cette farce de haut goût que je voudrais à la fin mettre l'accent.

Au milieu de tout ce dialogue, le préfet de police continue à garder son souci - *Y en a-t-il eu un qui est venu pour demander à être le préfet de police*? *Yen a-t-il eu un qui a reconnu assez sa grandeur*? Reconnaissant qu'il réclame une satisfaction difficile à obtenir, découragé d'attendre indéfiniment l'événement qui devait être pour lui la sanction de son accession à l'ordre des fonctions respectées, puisque profanées, le préfet de police, maintenant qu'il est parvenu à démontrer que lui seul est l'ordre et le pivot de tout - cela veut dire qu'il n'y a rien d'autre, au dernier terme, que la poigne, ce qui ne manque pas de signification, pour autant que la découverte de l'Idéal du moi par Freud a coïncidé à peu près avec l'inauguration en Europe de ce type de personnage qui offre à la communauté politique une identification unique et facile, à savoir le dictateur -, le préfet de police, donc, consulte ceux qui l'entourent sur le sujet de l'opportunité d'une sorte d'uniforme, et aussi bien de symbole qui serait celui de sa fonction, non sans timidité pour le cas. A la vérité, il choque un peu les oreilles de ses auditeurs - il propose un phallus.

L'Église n'y verrait-elle pas quelque objection ? - et il s'incline vers l'évêque qui, en effet, hoche un instant du bonnet, marque quelque hésitation, mais suggère qu'après tout, si on en faisait la colombe du Saint-Esprit, la chose serait plus acceptable. De même, le général propose que le dit chiffre soit peint aux couleurs nationales. Quelques autres suggestions de cette espèce laissent à penser que l'on arrivera assez vite à ce que l'on appelle dans l'occasion un concordat.

C'est alors que le coup de théâtre éclate. Une des filles, dont je vous ai passé le rôle dans cette pièce vraiment fourmillante de significations, apparaît sur la scène, la parole encore coupée par l'émotion de ce qu'il vient de lui arriver. Ce n'est rien de moins que ceci - l'ami, le sauveur de la prostituée parvenu à l'état de symbole révolutionnaire, le personnage donc du plombier, on le connaît dans la maison, est venu la trouver, et lui a demandé tout ce qu'il fallait pour ressembler au personnage du préfet de police.

Émotion générale. Striction de la gorge. Nous sommes au bout de nos peines. Tout y a été, jusques et y compris la perruque du préfet de police. Celui-ci sursaute - *Comment saviez-vous ?* On lui dit - *Il n'y a que vous pour croire que tout le monde ignorait que vous portiez perruque.* Le personnage - qui est véritablement la figure héroïque du drame - une fois revêtu de tous les attributs du préfet, la prostituée fait le geste de lui jeter à la figure, après le lui avoir tranché, ce avec quoi, dit-elle pudiquement, il ne dépucellera plus jamais personne. Sur ce, le préfet de police, qui était tout près d'arriver au sommet de son contentement, a tout de même le geste de contrôler qu'il le lui reste encore. Il le lui reste en effet, et son passage à l'état de symbole sous la forme de l'uniforme phallique proposé, est désormais inutile.

La conclusion, en effet, est tout à fait claire. Ce sujet, celui qui représente le désir simple qu'a l'homme de rejoindre de façon authentique et assumée sa propre existence et sa propre pensée, une valeur qui ne soit pas distincte de sa chair, ce sujet qui est là représentant l'homme, celui qui a combattu pour que quelque chose que nous avons appelé jusqu'à présent le bordel retrouve une assiette, une norme, un état qui puisse être accepté comme pleinement humain, celui-là ne s'y réintègre, une fois l'épreuve passée, qu'à la condition de se castrer. C'est-à-dire, de faire que le phallus soit de nouveau promu à l'état de signifiant, comme ce quelque chose que peut donner ou retirer, conférer ou ne pas conférer, celui qui se confond alors, et de la façon la plus explicite, avec l'image du créateur du signifiant, du *Notre Père,* du *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Là-dessus se termine la comédie. Est-ce blasphématoire ? Est-ce comique? Nous pouvons porter l'accent à notre gré.

Ces termes que je reprendrai nous serviront de repère dans la question essentielle du désir et de la jouissance, dont aujourd'hui j'ai voulu vous donner le premier gramme.

5 MARS 1958

XV

LA FILLE ET LE PHALLUS

Les apories de la voie kleinienne
Le phallus, signifiant du désir
La théorie de la phase phallique
La critique d'Ernest Jones
Un pas en avant

Le moindre présupposé de notre travail est que vous vous aperceviez de ce que nous essayons de faire ici. C'est à savoir, de vous ramener toujours au point où les difficultés, les contradictions et les impasses qui sont le tissu de votre pratique puissent vous apparaître dans leur véritable portée, alors que vous les éludez en vous reportant à des théories partielles, voire en pratiquant des escamotages et des glissements de sens dans les termes mêmes que vous employez, qui sont aussi le lieu de tous les alibis.

Nous avons la dernière fois parlé du désir et de la jouissance. Je voudrais avancer aujourd'hui en vous montrant dans le texte même ce que sur un point théorique précis apporte Freud en observant les difficultés qu'il suscite chez ceux qui le suivent. Dans sa tentative de serrer de plus près les choses, à partir d'ailleurs de certaines exigences préconçues, quelque chose se dégage qui va plus loin dans le sens de la difficulté. Nous pourrons peut-être quant à nous faire un troisième pas.

Il s'agit nommément de la position phallique chez la femme, ou, plus exactement, de ce que Freud appelle la phase phallique.

1

Je rappelle ce sur quoi nous avons mis l'accent et ce sur quoi nous sommes arrivés. Dans nos trois ou quatre dernières séances, nous avons commencé d'articuler ce désir qui est mis comme tel au cœur de la médiation analytique. En concentrant ce que nous avons dit, nous l'avons ici formulé, de façon ramassée, comme une *demande signifiée.*

Voilà deux termes qui n'en font qu'un. *Je demande, je vous signifie ma*

demande, comme on dit *je vous signifie un ordre, je vous signifie un arrêt.* Cette demande implique donc l'autre, celui de qui il est exigé, mais aussi celui pour qui cette demande a un sens, un Autre qui, entre autres dimensions, a celle d'être le lieu où ce signifiant a sa portée. Le deuxième terme, celui de *signifiée,* au sens où *je vous signifie quelque chose, je vous signifie ma volonté,* est là le point important auquel nous avons songé spécialement. Ce terme implique dans le sujet l'action structurante de signifiants constitués par rapport au besoin dans une altération essentielle, qui tient à l'entrée du désir dans la demande.

Je m'arrête un instant pour faire une parenthèse.

Nous avons jusqu'à présent, et pour une raison de temps et d'économie, laissé de côté cette année, où pourtant nous parlons des formations de l'inconscient, le rêve. Vous savez l'affirmation de Freud concernant le rêve - que le rêve exprime un désir. Mais, en fin de compte, nous n'avons même pas commencé à nous demander ce que c'est que ce désir du rêve dont nous parlons. Il y en a plus d'un dans un rêve. Ce sont les désirs du jour qui en donnent l'occasion, le matériel, alors que, chacun le sait, ce qui nous importe, c'est le désir inconscient.

Ce désir inconscient, pourquoi en somme Freud l'a-t-il reconnu dans le rêve? Au nom de quoi? En quoi est-il reconnu? Apparemment, il n'y a rien dans le rêve qui corresponde à ce par quoi un désir se manifeste grammaticalement. Il n'y a aucun texte de rêve si ce n'est ce qui doit être traduit dans une articulation plus profonde, mais au niveau de cette articulation, qui est masquée, latente, qu'est-ce qui distingue, qu'est-ce qui met l'accent sur ce qu'articule le rêve? Apparemment rien.

Observez qu'en fin de compte, ce que Freud reconnaît comme désir dans le rêve, se signale bien par ce que je vous dis, à savoir par l'altération du besoin. Ce qui au fond est masqué parce qu'articulé dans un matériel qui le transforme. Cela passe par un certain nombre de modes, d'images, qui sont là en tant que signifiants, ce qui suppose donc l'entrée en jeu de toute une structure.

Cette structure est sans doute celle du sujet pour autant qu'y doivent opérer un certain nombre d'instances, mais nous ne la reconnaissons qu'à travers ce fait, que ce qui passe dans le rêve est soumis aux modes et aux transformations du signifiant, aux structures de la métaphore et de la métonymie, de la condensation et du déplacement. Ce qui donne la loi de l'expression du désir dans le rêve, c'est bien la loi du signifiant. C'est à travers une exégèse de ce qui est articulé dans un rêve particulier que nous décelons quelque chose qui est quoi, en fin de compte? Quelque chose que nous supposons vouloir se faire reconnaître, qui participe à

une aventure primordiale, qui est là inscrit et qui s'articule, et que nous rapportons toujours à quelque chose d'originel qui s'est passé dans l'enfance et qui a été refoulé. C'est à cela qu'en fin de compte nous donnons la primauté de sens dans ce qui s'articule dans le rêve.

Quelque chose là se présente, qui est tout à fait dernier quant à la structuration du désir du sujet. Nous pouvons dès maintenant l'articuler - c'est l'aventure primordiale de ce qui s'est passé autour du désir infantile, du désir essentiel, qui est le désir du désir de l'Autre, ou le désir d'être désiré. Ce qui s'est inscrit dans le sujet au cours de cette aventure, reste là permanent, sous-jacent. Voilà ce qui donne le dernier mot de ce qui dans le rêve nous intéresse. Un désir inconscient s'exprime à travers le masque de ce qui aura occasionnellement donné au rêve son matériel. Il nous est signifié à travers les conditions toujours particulières qu'impose au désir la loi du signifiant.

J'essaye ici de vous enseigner à substituer à la mécanique, à l'économie des gratifications, des soins, des fixations, des agressions - qui reste plus ou moins confuse dans la théorie parce que toujours partielle - la notion fondamentale de la dépendance primordiale du sujet par rapport au désir de l'Autre. Ce qui s'est structuré du sujet passe toujours par l'intermédiaire de ce mécanisme qui fait que son désir déjà est en tant que tel modelé par les conditions de la demande. Voilà ce qui est inscrit, au fur et à mesure de l'histoire du sujet, dans sa structure - ce sont les péripéties, les avatars, de la constitution de ce désir, en tant qu'il est soumis à la loi du désir de l'Autre. C'est ce qui fait du plus profond désir du sujet, celui qui reste suspendu dans l'inconscient, la somme, l'intégrale dirions-nous, de ce grand D, le désir de l'Autre.

Cela seulement peut donner un sens à l'évolution que vous connaissez de l'analyse, qui a mis tant d'accent sur le rapport primordial à la mère qu'elle a fini par éluder, ou paraître éluder, toute la dialectique ultérieure, voire la dialectique oedipienne.

Ce mouvement, à la fois, va dans un sens juste, et le formule à côté. L'important, en effet, n'est pas seulement la frustration en tant que telle, à savoir un plus ou moins de réel qui a été donné ou n'a pas été donné au sujet, c'est ce en quoi le sujet a visé et repéré ce désir de l'Autre qui est le désir de la mère. Et ce qui compte est de lui faire reconnaître, par rapport à ce qui est un x de désir chez la mère, en quoi il a été amené à devenir ou non celui qui y répond, à devenir ou non l'être désiré.

Cela est essentiel. A le négliger tout en l'approchant, à pénétrer aussi près que possible de ce qui se passe chez l'enfant, Mélanie Klein a découvert beaucoup de choses. Mais à le formuler simplement dans la confron

tation de l'enfant au personnage maternel, elle aboutit à une relation spéculaire, en miroir. De ce fait, le corps - et il est déjà très frappant que le corps soit au premier plan - le corps maternel devient l'enceinte et l'habitacle de tout ce qui peut s'y localiser, par projection, des pulsions de l'enfant, ces pulsions étant elles-mêmes motivées par l'agression due à une déception fondamentale. En fin de compte, dans cette dialectique rien ne peut nous sortir d'un mécanisme de projection illusoire, d'une construction du monde à partir d'une sorte d'autogenèse de fantasmes primordiaux. La genèse de l'extérieur en tant que lieu du mauvais, reste purement artificielle, et soumet toute l'accession ultérieure à la réalité à une pure dialectique de fantaisie.

Pour compléter la dialectique kleinienne, il faut introduire cette notion que l'extérieur pour le sujet est donné d'abord, non pas comme quelque chose qui se projette de l'intérieur du sujet, de ses pulsions, mais comme la place, le lieu où se situe le désir de l'Autre, et où le sujet a à aller le rencontrer.

C'est la seule voie par où nous pouvons trouver la solution des apories qu'engendre cette voie kleinienne qui s'est montrée si féconde par beaucoup d'endroits, mais qui aboutit à faire s'évanouir, à éluder complètement, ou à reconstruire - d'une façon implicite, quand elle-même ne s'en aperçoit pas, mais d'une façon illicite parce que non motivée - la dialectique primordiale du désir telle que Freud l'a découverte, et qui comporte un rapport tiers, qui fait intervenir, au-delà de la mère, voire à travers elle, la présence du personnage, désiré ou rival, mais toujours tiers, qu'est le père.

C'est là que se justifie le schéma que je vous donnais, en vous disant qu'il faut poser d'abord la triade symbolique fondamentale, à savoir la mère, l'enfant et le père.

L'absence de la mère ou sa présence offre à l'enfant - ici posé comme terme symbolique, ce n'est pas le sujet - et de par la seule introduction de la dimension symbolique, la possibilité d'être ou non un enfant demandé.

Le troisième terme est essentiel en ce qu'il est ce qui permet tout cela ou l'interdit. Il se pose au-delà de l'absence ou présence de la mère, en tant que sens, présence signifiante, ce qui lui permet ou non de se manifester. C'est par rapport à cela que dès que l'ordre signifiant entre enjeu, le sujet a à se situer.

Le sujet lui tend sa vie concrète et réelle, qui comporte d'ores et déjà des désirs au sens imaginaire, au sens de la capture, au sens où des images le fascinent, au sens où, par rapport à ces images, il se sent comme moi, comme centre, comme maître ou comme dominé.

Dans le rapport imaginaire, vous le savez, l'image de soi, du corps, joue chez l'homme un rôle primordial et en vient à tout dominer. L'électivité de cette image chez l'homme est profondément liée au fait qu'il est ouvert à cette dialectique du signifiant dont nous parlons. La réduction des images captivantes à l'image centrale de l'image du corps, n'est pas sans lien avec le rapport fondamental du sujet à la triade signifiante. Ce rapport à la triade signifiante introduit ce troisième terme par quoi le sujet, au-delà de son rapport duel, de son rapport de captivation à l'image, demande, si je puis dire, à être signifié. Et c'est pour cette raison qu'il y a sur le plan de l'imaginaire trois pôles.

Dans la constitution minimale du champ symbolique au-delà du moi et de mon image, de par le fait que j'ai à entrer dans les conditions du signifiant, quelque chose doit marquer que mon désir a à être signifié, pour autant qu'il passe nécessairement par une demande que je dois signifier sur le plan symbolique. En d'autres termes, il est exigé un symbole général de cette marge qui me sépare toujours de mon désir, et qui fait que mon désir est toujours marqué de l'altération qu'il subit de par l'entrée dans le signifiant. Il y a un symbole général de cette marge, de ce manque fondamental nécessaire à introduire mon désir dans le signifiant, à en faire le désir auquel j'ai affaire dans la dialectique analytique. Ce symbole est ce par quoi le signifié est désigné en tant qu'il est toujours signifié, altéré, voire signifié à côté.

C'est ce que nous constatons dans le schéma que je vous donne. Ce triangle est dans le sujet au niveau de l'imaginaire. Ici, son image, i. Ici, le point où se constitue le moi, m. Ici, ce que je vous désigne par la lettre φ, à savoir le phallus.

La fonction constituante du phallus dans la dialectique de l'introduction du sujet à son existence pure et simple et à sa position sexuelle, est impossible à déduire si nous n'en faisons pas le signifiant fondamental par quoi le désir du sujet a à se faire reconnaître comme tel, qu'il s'agisse de l'homme ou qu'il s'agisse de la femme.

Le fait est que le désir, quel qu'il soit, a dans le sujet cette référence phallique. C'est le désir du sujet sans doute, mais en tant que le sujet lui-même a reçu sa signification, il doit tenir son pouvoir de sujet d'un signe, et ce signe, il ne l'obtient qu'à se mutiler de quelque chose par le manque duquel tout sera à valoir.

Ceci n'est pas une chose déduite. Ceci est donné par l'expérience analytique. Ceci est l'essentiel de la découverte de Freud.

C'est ce qui fait que Freud, écrivant en 1931 *Über die weibliche Sexualität*, pose une affirmation sans doute, au premier abord, problématique,

insuffisante, à élaborer, qui suscite les réponses de tous les psychanalystes d'abord féminins, Hélène Deutsch, Karen Horney, Mélanie Klein, Josme Müller, et bien d'autres, puis, résumant tout cela, et l'articulant d'une façon plus ou moins compatible avec l'articulation de Freud, l'intervention d'Ernest Jones.

C'est ce que nous allons examiner aujourd'hui.

2

Prenons la question au point où elle est le plus paradoxale.

Le paradoxe se présente d'abord sur le plan d'une sorte d'observation naturelle. C'est en naturaliste que Freud nous dit - *Ce que me montre mon expérience, c'est que chez la femme aussi, et non pas seulement chez l'homme, le phallus est au centre.*

Conformément à la formule générale que j'essayais de vous donner à l'instant, il nous a montré que l'introduction du sujet dans la dialectique qui lui permettra de prendre place et rang dans la transmission des types humains, qui lui permettra de devenir à son tour le père, rien ne s'en réalisera sans ce que j'ai appelé à l'instant cette mutilation fondamentale grâce à quoi le phallus va devenir le signifiant du pouvoir, le sceptre, et aussi ce grâce à quoi la virilité pourra être assumée. Jusque-là, nous avons compris Freud. Mais il va plus loin, et il nous montre comment le même phallus se produit au centre de la dialectique féminine. Ici, quelque chose paraît s'ouvrir béant.

Jusqu'à présent, c'était en termes de lutte, de rivalité biologique, que nous avions pu, à la rigueur, comprendre l'accession de l'homme à la qualité d'homme par le complexe de castration. Mais chez la femme, cette affirmation comporte assurément un paradoxe, et Freud nous l'amène d'abord comme un fait d'observation pur et simple, qui se présenterait donc - comme tout ce qui est observé - comme faisant partie de la nature, comme naturel.

C'est bien ainsi, en effet, qu'il paraît nous apporter les choses quand il nous énonce - disons les choses comme elles sont écrites - que la fille comme le garçon désire d'abord la mère. Il n'y a qu'une seule façon de désirer. La fille se croit d'abord pourvue d'un phallus, comme elle croit aussi sa mère pourvue d'un phallus.

Ce que cela veut dire, c'est que l'évolution naturelle des pulsions fait que, de transfert en transfert à travers les phases instinctuelles, depuis la forme du sein et par l'intermédiaire d'un certain nombre d'autres formes,

on aboutit à ce fantasme phallique par où c'est en fin de compte en position masculine que la fille se présente par rapport à la mère. Il faut par conséquent que quelque chose de plus complexe pour elle que pour le garçon intervienne pour qu'elle reconnaisse sa position féminine. Dans l'articulation de Freud, non seulement la reconnaissance de la position féminine n'est au principe supportée par rien, mais elle est supposée manquée dès le départ.

Ce n'est pas là un mince paradoxe que de nous proposer une affirmation qui va autant à l'envers de la nature, laquelle pourrait au contraire nous suggérer une symétrie par rapport à la position du garçon, distinguant chez la fille le vagin, ou même, comme l'a dit quelqu'un, la bouche vaginale. Nous avons des observations qui vont même, dirai-je, à l'encontre des données freudiennes. Il y a des expériences vécues primitives dont nous pouvons retrouver la trace primordiale chez le jeune sujet, qui montrent que contrairement à l'affirmation d'une méconnaissance primitive, quelque chose peut être ému chez le sujet, au moins par contrecoup semble-t-il, au moment de l'opération de nourrissage. La petite fille encore à la mamelle montre quelque émotion, sans doute vague, mais qu'il n'est pas absolument immotivé de rapporter à une émotion corporelle profonde, difficile sans doute à localiser à travers les souvenirs, mais qui permettrait en somme de faire l'équation, par une série de transmissions, de la bouche du nourrissage à la bouche vaginale, comme par ailleurs, dans l'état développé de la féminité, à la fonction d'organe absorbant ou même suceur.

C'est là quelque chose de repérable dans l'expérience, et qui fournit la continuité par où, s'il ne s'agissait que d'une migration de la pulsion érogène, nous verrions tracée la voie royale de l'évolution de la féminité au niveau biologique. C'est bien là ce dont Jones, en effet, se fait l'avocat et le théoricien, quand il pense qu'il est impossible, pour toutes sortes de raisons de principe, d'admettre que l'évolution de la sexualité chez la femme soit vouée à ce détour et à cet artificialisme.

Jones nous propose donc une théorie qui s'oppose point par point à ce que Freud, lui, nous articule comme une donnée de l'observation - la phase phallique de la petite fille repose selon lui sur une pulsion, dont il nous démontre les appuis naturels dans deux éléments. Le premier, admis, est la bisexualité biologique primordiale, mais c'est un point, il faut bien le reconnaître, purement théorique, assez éloigné de notre accès, comme on peut très bien s'accorder avec lui pour le dire. Mais il y a autre chose - la présence d'une amorce de l'organe phallique. En effet, l'organe clitoridien des premiers plaisirs liés à la masturbation, peut

donner l'amorce du fantasme phallique qui joue le rôle décisif que nous dit Freud. Et c'est bien ce qu'il souligne - la phase phallique est une phase phallique clitoridienne, le pénis fantasmatique est une exagération du petit pénis effectivement présent dans l'anatomie féminine.

C'est dans la déception que Freud voit le ressort de l'entrée de la petite fille dans sa position féminine. La sortie de sa phase phallique est engendrée par cette déception, détour fondé pourtant à ses yeux dans un mécanisme naturel, et c'est à ce moment, nous dit-il, que le complexe d'Œdipe joue le rôle normatif qu'il doit jouer, mais il le joue chez la petite fille à l'inverse de chez le garçon. Le complexe d'Œdipe lui donne l'accès à ce pénis qui lui manque, par l'intermédiaire de l'appréhension du pénis du mâle, soit qu'elle le découvre chez quelque compagnon, soit qu'elle le situe, ou le découvre également, chez le père.

C'est par l'intermédiaire du désappointement, de la désillusion par rapport à cette phase fantasmatique de la phase phallique, que la petite fille est introduite dans le complexe d'Œdipe, comme l'a théorisé une des premières analystes à suivre Freud sur ce terrain, Mme Lampl-de-Groot. Elle l'a très justement remarqué - la petite fille entre dans le complexe d'Œdipe par la phase inversée du complexe. La fille se présente d'abord dans le complexe d'Œdipe dans sa relation à la mère, et c'est l'échec de cette relation à la mère qui lui ouvre la relation au père, avec ce qui, par la suite, se trouvera normativé par l'équivalence de ce pénis, qu'elle ne possédera jamais, avec l'enfant qu'elle pourra en effet avoir et qu'elle pourra donner à sa place.

Observons que se retrouvent ici un certain nombre de repérés que je vous ai enseignés. Ce *Penisneid* se trouve être ici l'articulation essentielle de l'entrée de la femme dans la dialectique oedipienne, comme la castration se trouve au cœur de la dialectique chez l'homme. Sans doute les critiques que je vais vous formuler, comme celles que Jones a apportées, vont-elles remettre en question cette conception, qui, bien entendu, du dehors, quand on commence à aborder la théorie analytique, semble se présenter comme une construction artificielle.

Arrêtons-nous un instant d'abord pour souligner l'ambiguïté avec laquelle le terme de *Penisneid* est employé aux divers temps de l'évolution oedipienne chez la fille, comme le pointe d'ailleurs la discussion de Jones. Le *Penisneid* se présente en effet sous trois modes distincts, de l'entrée à la sortie du complexe d'Œdipe telles que Freud les articule autour de la phase phallique.

Il y a *Penisneid* au sens du fantasme. C'est ce vœu, ce souhait longtemps conservé, quelquefois conservé toute la vie - que le clitoris soit un

pénis. Freud insiste sur le caractère irréductible de ce fantasme quand il se maintient au premier plan.

Il y a un autre sens, lorsque le *Penisneid* intervient au moment où ce qui est désiré, c'est le pénis du père. C'est le moment où le sujet s'attache à la réalité du pénis là où il est, et voit où aller en chercher la possession. Il en est frustré tant par l'interdiction œdipienne qu'en raison de l'impossibilité physiologique.

Enfin, dans la suite de l'évolution surgit le fantasme d'avoir un enfant du père, c'est-à-dire d'avoir ce pénis sous une forme symbolique.

Rappelez-vous maintenant ce qu'à propos du complexe de castration, je vous ai appris à distinguer - castration, frustration et privation -, et demandez-vous, de ces trois formes, laquelle correspond à chacun de ces trois termes.

Une frustration est imaginaire, mais elle porte sur un objet bien réel. C'est en cela que le fait que la petite fille ne reçoive pas le pénis du père est une frustration.

Une privation est tout à fait réelle, tout en ne portant que sur un objet symbolique. En effet, quand la petite fille n'a pas d'enfant du père, en fin de compte il n'a jamais été question qu'elle en ait. Elle est bien incapable d'en avoir. L'enfant n'est d'ailleurs là qu'en tant que symbole, et symbole précisément de ce dont elle est réellement frustrée. C'est donc bien à titre de privation que le désir de l'enfant du père intervient à un moment de l'évolution.

Reste donc ce qui correspond à la castration, laquelle ampute symboliquement le sujet de quelque chose d'imaginaire. Qu'il s'agisse en l'occasion d'un fantasme y correspond bien.

Quoi qu'il en soit de sa conception, Freud est dans la juste ligne quand il nous détaille la position de la petite fille par rapport à son clitoris - à un moment donné, elle doit renoncer à ce qu'elle conservait au moins à titre d'espoir, à savoir que, tôt ou tard, il deviendrait quelque chose d'aussi important qu'un pénis. C'est bien à ce niveau que se trouve le correspondant structurel de la castration, si vous vous rappelez ce que j'ai cru devoir articuler quand je vous ai parlé de la castration au point électif où elle se manifeste, c'est-à-dire chez le garçon.

On peut discuter le point de savoir si effectivement tout chez la fille tourne autour de la pulsion clitoridienne. On peut sonder les détours de l'aventure oedipienne, comme la chose s'est trouvée faite, vous allez le voir maintenant à travers la critique de Jones. Mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer d'abord la rigueur, dans la perspective structurelle, du point que Freud nous désigne comme correspondant de la castration.

C'est bien au niveau de la relation fantasmatique - en tant que, bien entendu, elle prend valeur signifiante - que devait se trouver le point symétrique.

Il s'agit maintenant de comprendre comment cela se produit. Ce n'est pas parce que ce point-là est utilisé qu'il nous donne la clef de l'affaire. Il nous la donne apparemment dans Freud, pour autant que celui-ci a l'air de nous montrer ici une histoire d'anomalie pulsionnelle, et c'est bien ce qui va révolter, insurger un certain nombre de sujets, et précisément au titre de préconceptions biologiques. Mais vous allez voir ce que, dans l'articulation même de leurs objections, ils arrivent à dire. Ils sont forcés par la nature des choses d'articuler un certain nombre de traits qui vont justement nous permettre de faire le pas en avant.

Il s'agit en effet d'aller au-delà de la théorie de la pulsion naturelle et de voir que le phallus intervient bel et bien sous le mode que je vous ai exposé dans les prémisses de la leçon d'aujourd'hui. Ce n'est rien d'autre que ce que nous venons de cerner par d'autres voies, à savoir que le phallus intervient ici en tant que signifiant.

Mais venons-en maintenant à l'articulation, faite en réponse, de Jones.

3

II y a trois articles importants de Jones sur le sujet. I:un, écrit en 1935, s'intitule *Early Female Sexuality,* et c'est celui dont nous parlerons aujourd'hui. Il avait été précédé de l'article sur *The Phallic Phase,* présenté au Congrès de Wiesbaden trois ans auparavant, en septembre 1932, et enfin, de *Early Development of Female Sexuality,* communiqué au Congrès d'Innsbruck en septembre 1927, auquel Freud fait allusion dans son article de 1931 quand il réfute en quelques lignes, très dédaigneusement je dois le dire, les positions prises par Jones, lequel répond dans la *Phallic Phase,* en articulant sa position, en somme contre Freud, tout en s'efforçant de rester le plus près possible de sa lettre.

Le troisième article sur lequel je vais m'appuyer aujourd'hui, est extrêmement significatif de ce que nous voulons démontrer. Il est aussi le point le plus avancé de l'articulation de Jones. Il se situe quatre ans après l'article de Freud sur la sexualité féminine. Il a été prononcé à la demande de Federn, qui était alors vice-président de la Société viennoise. C'est à Vienne qu'il a été apporté pour proposer au cercle viennois ce que Jones a formulé tout uniment comme étant le point de vue des Londoniens, lequel se trouve d'ores et déjà centré autour de l'expérience kleinienne.

A la façon des Londoniens, Jones fait des oppositions tranchées, son exposition y gagne en pureté et en clarté, et elle donne un bon support à la discussion. Il y a tout intérêt à s'arrêter sur un certain nombre de ses remarques, en se reportant le plus possible au texte.

Jones fait d'abord remarquer que l'expérience nous montre qu'il est difficile, quand on s'approche de l'enfant, de saisir la prétendue position masculine qui serait celle de la petite fille par rapport à sa mère lors de la phase phallique. Plus on remonte vers l'origine, plus nous nous trouvons confrontés avec quelque chose qui est là critique. Je m'excuse si nous nous trouvons en suivant ce texte devant des positions quelquefois un peu latérales par rapport à la ligne que je vous dessine ici, mais elles valent d'être relevées pour ce qu'elles révèlent.

Les suppositions de Jones, je vous le dis tout de suite, sont essentiellement dirigées vers ce qu'il articule en clair à la fin de l'article - une femme est-elle un être *born,* c'est-à-dire né comme tel, comme femme? - ou est-elle un être *made,* fabriqué comme femme ? C'est là qu'il situe son interrogation, et c'est ce qui l'insurge contre la position freudienne. C'est vers cette alternative que s'avance son cheminement. Sans doute son travail est-il issu d'une sorte de résumé des faits issus de l'expérience concrète auprès de l'enfant, qui permettent, soit d'objecter, soit quelquefois de confirmer, mais, dans tous les cas, de corriger la conception freudienne - mais ce qui anime toute sa démonstration, c'est ce qu'il pose à la fin comme une question - oui ou *non* ? En fait, le choix n'est pas vraiment possible à ses yeux, une des deux réponses étant absolument rédhibitoire - dans sa perspective, on ne saurait soutenir une position qui comporte que la moitié de l'humanité est faite d'êtres qui sont *made,* c'est-à-dire fabriqués dans le défilé oedipien.

II ne semble pas remarquer à ce propos que le défilé oedipien ne fabrique pas moins, s'il s'agit de cela, les hommes. Néanmoins, le fait que les femmes y entrent avec un bagage qui n'est pas le leur, lui paraît constituer une différence suffisante avec le garçon, pour qu'il revendique.

Cette revendication, dans sa substance, consiste à dire - il est vrai que nous observons chez la petite fille, à un certain moment de son évolution, la mise au premier plan du phallus, et d'une exigence, d'un désir, qui se manifeste sous la forme ambiguë, pour nous si problématique, du *Penisneid.* Mais qu'est-ce que c'est? Voilà en quoi consiste tout ce qu'il nous explique - c'est une formation de défense, c'est un détour comparable à une phobie, et la sortie de la phase phallique doit se concevoir comme la guérison d'une phobie qui serait en somme une phobie très généralement répandue, une phobie normale, mais du même ordre et du même mécanisme que la phobie.

Puisqu'en somme, vous le voyez, je prends le parti de sauter au coeur de sa démonstration, il faut bien dire qu'il y a là quelque chose qui est tout de même extraordinairement propice à notre réflexion, pour autant que vous vous souvenez peut-être encore de la façon dont j'ai essayé de vous articuler la fonction de la phobie. Si c'est bien comme le dit Jones que la relation de la petite fille au phallus doit être conçue, assurément nous nous rapprochons de la conception que je vous donne quand je vous dis que c'est au titre d'un élément signifiant privilégié qu'intervient le phallus dans la relation oedipienne de la petite fille.

Est-ce à dire que nous allons nous rallier là-dessus à la position de Jones ? Sûrement pas. Si vous vous souvenez de la différence que j'ai faite entre phobie et fétiche, nous dirons que le phallus joue ici bien plutôt le rôle de fétiche que celui d'objet phobique. Nous y reviendrons ultérieurement.

Revenons à l'entrée de Jones dans son articulation critique, et disons d'où cette phobie va se constituer. Cette phobie est, pour lui, une construction de défense contre le danger engendré par les pulsions primitives de l'enfant, la petite fille comme le petit garçon. Mais il s'agit ici de la petite fille, et il remarque que son rapport originel à la mère -c'est là-dessus que je me suis arrêté tout à l'heure quand je vous disais que nous allions rencontrer des choses tout à fait singulières - témoigne d'une position féminine primitive. Il dit qu'elle est loin de se comporter à l'endroit de sa mère comme un homme à l'égard d'une femme. *Her mother she regards not as a man regards a woman, as a creature whose wishes to receive something it is a pleasure to fulfill*. A l'en croire un homme considère une femme comme une créature dont les désirs de recevoir quelque chose, c'est un plaisir que d'y accéder, de les combler.

Il faut reconnaître qu'il est pour le moins paradoxal d'amener au niveau où nous sommes une position aussi élaborée des rapports de l'homme et de la femme. Il est bien certain que quand Freud parle de la position masculine de la petite fille, il ne fait d'aucune façon état de cet effet le plus achevé de la civilisation, si tant est qu'il soit vraiment atteint, où l'homme serait là pour combler tous les désirs de la femme. Mais sous la plume de quelqu'un qui s'avance dans ce domaine avec des prétentions si naturalistes au départ, nous ne pouvons pas manquer de relever ce trait comme témoignant, dirais-je, d'une des difficultés du terrain, qui ne doit pas être mince, pour qu'il en arrive à achopper à ce point dans sa démonstration, et encore, tout au début. Au moins ne confond-il pas, mais oppose-t-il bien plutôt la position de l'homme à l'endroit de la femme, et celle de l'enfant à l'endroit de la mère.

Il nous amène alors, à la suite de Mélanie Klein, le pot au lait de la mère, que l'enfant considère - je traduis Jones - comme *a person who had been successful in filling herself with just the things the child wants so badly.* Ce *successful* a toute sa portée, parce qu'il implique, bien que Jones ne s'en aperçoive pas, qu'à calquer les choses sur le texte de ce que l'on trouve dans l'enfant, le sujet maternel est bien un être désirant. La personne qui a réussi, c'est la mère, puisqu'elle a été assez heureuse pour réussir à se remplir elle-même avec les choses que l'enfant désire *vachement,* à savoir avec ce matériel réjouissant de choses solides et liquides.

L'expérience primitive de l'enfant, on n'y accède sans doute qu'à la lorgnette, mais Mélanie Klein s'en est approchée le plus près possible en analysant des enfants de trois et quatre ans, et nous y a fait découvrir un rapport à l'objet qui est structuré sous la forme que j'ai qualifiée d'empire du corps maternel. On ne peut pas méconnaître que rien que de nous représenter cela constitue un apport distingué.

Vous le trouvez à propos de ce qu'elle appelle dans ses contributions l'Œdipe ultra-précoce de l'enfant. Les dessins de celui-ci nous montrent que l'empire maternel comporte en son intérieur ce que j'ai appelé, par une référence à l'histoire chinoise, les royaumes combattants - l'enfant est capable de dessiner à l'intérieur de ce champ ce qu'elle repère comme des signifiants, les frères, les sueurs, les excréments. Tout cela cohabite dans le corps maternel, tout est déjà en son intérieur, puisqu'elle y distingue aussi ce que la dialectique du traitement permet d'articuler comme étant le phallus paternel. Celui-ci serait d'ores et déjà présent comme un élément particulièrement nocif et particulièrement rival par rapport aux exigences de l'enfant concernant la possession du contenu du corps maternel.

Il nous est très difficile de ne pas voir que ces données accusent et approfondissent le caractère problématique de relations qui nous sont présentées soi-disant comme naturelles, alors que nous les voyons d'ores et déjà structurées par ce que j'ai appelé la dernière fois toute une batterie signifiante, articulée d'une façon telle qu'aucune relation biologique naturelle ne peut les motiver.

C'est donc déjà au niveau de cette expérience primitive que se fait l'entrée en scène du phallus dans la dialectique de l'enfant. Bien que cette référence nous soit présentée par Mélanie Klein comme lue dans ce qu'offre l'enfant, le fait n'en reste pas moins assez stupéfiant. L'introduction du pénis comme étant un sein plus accessible, plus commode et, en quelque sorte, plus parfait, voilà qui serait à admettre comme une donnée de l'expérience.

Bien sûr, si cela est donné, cela est valable. Il n'en reste pas moins que cela ne va nullement de soi. Qu'est-ce qui peut bien faire du pénis quelque chose de plus accessible, plus commode, plus jouissant, que le sein primordial? C'est la question de ce que signifie ce pénis, et donc de cette introduction précoce de l'enfant dans une dialectique signifiante. Aussi bien toute la suite de la démonstration de Jones ne fera-t-elle que poser cette question de façon toujours plus pressante.

Comme l'exigent ses prémisses, Jones est amené à nous dire que le phallus ne peut intervenir que comme moyen et alibi d'une sorte de défense. Il suppose donc qu'à l'origine, c'est à une certaine appréhension primitive de son organe propre, féminin, que la petite fille se trouve libidinalement intéressée, et il en vient à nous expliquer pourquoi il faut que, cette appréhension de son vagin, elle la refoule. Le rapport de l'enfant féminin à son propre sexe évoque une anxiété plus grande que n'évoque chez le petit garçon le rapport avec son sexe, parce que, nous dit-il, l'organe est plus intérieur, plus *diffus, plus* profondément la source propre à ses premiers mouvements. D'où le rôle que jouera donc le clitoris.

Si Jones ne recule pas ici devant des articulations relativement naïves, c'est, j'en suis sûr, pour mettre en valeur les nécessités qui y sont impliquées. Le clitoris, dit-il, pour autant qu'il est, lui, extérieur, servira à ce que le sujet projette sur lui ses angoisses, et sera plus facilement objet à réassurance de sa part, parce qu'il pourra éprouver, de par ses propres manipulations, voire à la rigueur par la vue, le fait que l'organe est toujours là. Dans la suite de son évolution, ce sera toujours vers des objets plus extérieurs, à savoir vers son apparence, vers son habillement, que la femme portera ce qu'il appelle son besoin de réassurance, ce qui lui permet ainsi de tempérer l'angoisse en la déplaçant sur un objet qui n'est pas le point d'origine. Il en résulte que cette origine précisément se trouve tout spécialement méconnue.

Vous le voyez bien, nous retrouvons là une fois de plus la nécessité impliquée que ce soit comme extériorisable, représentable, que vienne au premier plan le phallus, à titre de terme-limite où s'arrête l'anxiété. C'est là la dialectique de Jones. Nous allons voir si elle est suffisante.

Cette dialectique le conduit à présenter la phase phallique comme une position phallique, qui permet à l'enfant d'éloigner l'angoisse en la centrant sur quelque chose d'accessible, alors que ses propres désirs, oraux ou sadiques, portés sur l'intérieur du corps maternel, suscitent aussitôt des craintes de rétorsion et lui apparaissent comme un danger capable de la menacer elle-même à l'intérieur de son propre corps. Telle

est la genèse que donne Jones de la position phallique en tant que phobie.

C'est assurément en tant qu'organe fantasmé, mais accessible, extériorisé, que le phallus entre en jeu, et que par la suite il sera capable de redisparaître de la scène. Les craintes liées à l'hostilité pourront être tempérées en étant reportées sur d'autres objets que la mère. L'érogénéité et l'anxiété liées aux organes profonds pourront se déplacer par le procès d'un certain nombre d'exercices masturbatoires. En fin de compte, dit-il, la relation à l'objet féminin deviendra moins partielle, pourra se déplacer sur d'autres objets, et l'angoisse originelle, en somme innommable, liée à l'organe féminin, qui correspond chez l'enfant-fille aux angoisses de castration chez le garçon, pourra varier par la suite, et se transformer en cette peur d'être abandonnée qui, aux dires de Jones, est caractéristique de la psychologie féminine.

Voilà donc le problème devant lequel nous nous trouvons, et voyez comment Freud entend le résoudre. Sa position est celle d'observateur, et son articulation se présente donc comme une observation naturelle.

La liaison à la phase phallique est de nature pulsionnelle. L'entrée dans la féminité se produit à partir d'une libido qui, de sa nature, est, disons - pour mettre les choses à leur point exact, sans suivre Jones dans sa critique un peu caricaturale -, active. On aboutit à la position féminine dans la mesure où la déception arrive, par une série de transformations et d'équivalences, à faire naître du sujet une demande à l'endroit du personnage paternel, que quelque chose lui vienne qui comble son désir.

En fin de compte, le présupposé de Freud, d'ailleurs pleinement articulé, est que l'exigence enfantine primordiale est, comme il le dit, *ziellos,* sans but. Ce qu'elle exige, c'est tout, et c'est en raison du désappointement de cette exigence par ailleurs impossible à satisfaire, que l'enfant entre peu à peu dans une position plus normative. Il y a là assurément une formulation qui, pour problématique qu'elle soit, comporte une ouverture qui nous permettra d'articuler le problème dans les termes de désir et de demande qui sont ceux sur lesquels j'essaye de mettre l'accent.

A cela Jones répond que voilà une histoire naturelle, une observation de naturaliste, qui n'est pas si naturelle que cela - *et moi, je vais vous la rendre plus naturelle. Il* le dit formellement. L'histoire de la phobie phallique n'est qu'un détour dans le passage d'une position primordialement déterminée. La femme est *born,* née, née comme telle, dans une position qui est d'ores et déjà celle d'une bouche, d'une bouche absorbante, d'une bouche suceuse. Après la réduction de sa phobie, qui n'est qu'un simple

détour, elle retrouvera sa position primitive. Ce que vous appelez pulsion phallique n'est qu'artificialisme d'une phobie contre-décrite, évoquée chez l'enfant par son hostilité et son agression à l'endroit de la mère. Ce n'est là qu'un pur détour dans un cycle essentiellement instinctuel, et la femme entre ensuite de son plein droit dans sa position, qui est vaginale.

Voilà en résumé la conception d'Ernest Jones.

4

Pour y répondre, ce que j'essaye de vous articuler est ceci.

Le phallus est absolument inconcevable dans la dynamique ou la mécanique kleinienne. Il n'est concevable qu'à être impliqué d'ores et déjà comme étant le signifiant du manque, le signifiant de la distance de la demande du sujet à son désir. Pour que ce désir soit rejoint, une certaine déduction doit toujours être faite de l'entrée nécessaire dans le cycle signifiant. Si la femme doit passer par ce signifiant, si paradoxal soit-il, c'est pour autant qu'il ne s'agit pas pour elle de réaliser une position femelle donnée primitivement, mais d'entrer dans une dialectique déterminée de l'échange. Alors que l'homme, le mâle, est écarté par le fait de l'existence signifiante de tous les interdits qui constituent la relation de l'Œdipe, elle a à s'inscrire dans le cycle des échanges de l'alliance et de la parenté au titre d'y devenir elle-même un objet d'échange.

Ce qui structure à la base la relation oedipienne, comme nous le démontre effectivement toute analyse correcte, est que la femme doit se proposer, ou, plus exactement, s'accepter elle-même comme un élément du cycle des échanges. Le fait est énorme en soi, et infiniment plus important du point de vue naturel que tout ce que nous avons pu remarquer jusqu'à présent d'anomalies dans son évolution instinctive. Nous devions bien nous attendre en effet à en trouver une sorte de représentant au niveau imaginaire, au niveau du désir, dans les voies détournées par où elle-même doit y entrer.

Le fait qu'elle doive, comme l'homme d'ailleurs, s'inscrire dans le monde du signifiant, est chez elle ponctué par ce désir qui, en tant que signifié, devra toujours rester à une certaine distance, à une marge, de quoi que ce soit qui puisse se rapporter à un besoin naturel. En effet, l'introduction dans cette dialectique exige que quelque chose de la relation naturelle doive être amputé, sacrifié, et à quelle fin? Précisément afin que cela devienne l'élément signifiant même de l'introduction dans la demande.

On observera un retour, dont je ne dirai pas qu'il est surprenant, de la nécessité - que je viens de vous énoncer avec toute la brutalité que comporte cette remarque sociologique fondée sur tout ce que nous savons, et plus récemment articulée par Lévi-Strauss dans ses *Structures élémentaires de la parenté* - nécessité pour une moitié de l'humanité de devenir le signifiant de l'échange, selon des lois diverses, plus simplement structurées dans les structures élémentaires, portant des effets bien plus sophistiqués dans les structures complexes de la parenté. Ce que nous observons en effet dans la dialectique de l'entrée de l'enfant dans le système du signifiant, est en quelque sorte l'envers du passage de la femme comme objet signifiant dans ce que nous pouvons appeler la dialectique sociale, avec des guillemets, car tout l'accent doit être mis ici sur la dépendance du social à l'endroit de la structure signifiante et combinatoire. Or, pour que l'enfant entre dans cette dialectique sociale signifiante, qu'est-ce que nous observons? Très précisément ceci, qu'il n'y a aucun autre désir dont il dépende plus étroitement et plus directement, que du désir de la femme, et en tant qu'il est précisément signifié par ce qui lui manque, le phallus.

Ce que je vous ai montré, c'est que tout ce que nous rencontrons comme achoppement, accident, dans l'évolution de l'enfant, et ce jusqu'au plus radical de ces achoppements et de ces accidents, est lié à ceci, que l'enfant ne se trouve pas seul en face de la mère, mais qu'en face de la mère, il y a le signifiant de son désir, à savoir le phallus. Nous nous trouvons ici devant ce qui sera l'objet de ma leçon de la prochaine fois.

De deux choses l'une. Ou bien l'enfant entre dans la dialectique, se fait lui-même objet dans le courant des échanges, et, à un moment donné, renonce à son père et à sa mère, c'est-à-dire aux objets primitifs de son désir. Ou bien il garde ces objets. C'est-à-dire qu'il maintient en eux quelque chose qui est beaucoup plus que leur valeur, car la valeur est justement ce qui peut s'échanger. A partir du moment où il réduit ces objets à de purs signifiants tout en y tenant comme aux objets de son désir, c'est que l'attachement oedipien est toujours conservé, c'est-à-dire que la relation infantile aux objets parentaux ne passe pas. Et dans la mesure où elle ne passe pas, et strictement dans cette mesure, nous voyons se manifester - disons sous une forme très générale - ces inversions ou perversions du désir qui montrent qu'à l'intérieur de la relation imaginaire aux objets oedipiens, il n'y a pas de normativation possible.

Pourquoi? Très précisément en ceci, qu'il y a toujours en tiers, même dans la relation la plus primitive, celle de l'enfant à la mère, le phallus en tant qu'objet du désir de la mère, ce qui met une barrière infranchissable

à la satisfaction du désir de l'enfant, qui est d'être, lui, l'objet exclusif du désir de la mère. Et c'est ce qui le pousse à une série de solutions, qui seront toujours de réduction ou d'identification de cette triade. Qu'il faille que la mère soit phallique, ou que le phallus soit mis à la place de la mère, et c'est le fétichisme. Qu'il faille qu'il accomplisse en lui-même, de façon intime, la jonction du phallus et de la mère sans laquelle rien en lui ne peut être satisfait, et c'est le transvestisme. Bref, c'est dans la mesure où l'enfant, c'est-à-dire l'être qui entre avec des besoins naturels dans cette dialectique, ne renonce pas à son objet, que son désir ne trouve pas à se satisfaire.

Le désir ne trouve à se satisfaire qu'à la condition de renoncer en partie - ce qui est essentiellement ce que j'ai articulé d'abord en vous disant qu'il doit devenir demande, c'est-à-dire désir en tant que signifié, signifié par l'existence et l'intervention du signifiant, c'est-à-dire, en partie, désir aliéné.

12 MARS 1958

XVI

LES INSIGNES DE L'IDÉAL

Karen Horney et Hélène Deutsch
Complexe de masculinité et homosexualité
Le processus de l'identification secondaire
La mère et la femme
La métaphore de l'Idéal du moi

je voudrais commencer aujourd'hui d'introduire la question des identifications. Pour ceux qui n'étaient pas là la dernière fois, comme pour ceux qui y étaient, je rappelle le sens de ce qui a été dit.

J'ai essayé de ramener l'attention sur les difficultés que pose la notion de la phase phallique. On éprouve en effet quelque peine à faire entrer dans une rationalité biologique ce que Freud a dégagé de l'expérience, alors que les choses s'éclaircissent tout de suite si nous posons que le phallus est pris dans une certaine fonction subjective qui doit remplir un rôle de signifiant.

Il ne tombe pas du ciel, ce phallus en tant que signifiant. Il faut bien qu'il ait à son origine, qui est une origine imaginaire, quelque propriété à remplir sa fonction signifiante. Ce n'est pas n'importe laquelle - elle est plus spécialement adaptée qu'une autre à accrocher le sujet humain dans l'ensemble du mécanisme signifiant.

C'est en quelque sorte un signifiant-carrefour. Vers lui converge plus ou moins ce qui a lieu au cours de la prise du sujet humain dans le système signifiant, pour autant qu'il faut que son désir passe par ce système pour se faire reconnaître, et qu'il en est profondément modifié. C'est une donnée expérimentale - le phallus, nous le rencontrons à tout bout de champ dans notre expérience du drame oedipien, à son entrée comme dans ses issues.

On peut même dire, d'une certaine façon problématique, qu'il déborde ce drame oedipien, puisque aussi bien on ne peut pas manquer d'être frappé de la présence du phallus, et du phallus paternel nommément, dans les fantasmes kleiniens primitifs. C'est justement cette présence qui nous pose la question de savoir dans quel registre, ces fantasmes kleiniens,

les insérer. Dans le registre que Mélanie Klein elle-même a proposé en admettant un (Edipe ultra-précoce? Ou devons-nous au contraire admettre un fonctionnement imaginaire primitif, à classer comme préoedipien ? La question peut être laissée provisoirement en suspens.

Pour éclairer la fonction du phallus qui est présente ici d'une façon tout à fait générale justement parce qu'elle se présente comme une fonction de signifiant, nous avons à voir, avant de pousser nos formules au dernier terme, dans quelle économie signifiante le phallus est impliqué, ce qui signifie aborder ce moment que Freud a exploré et articulé comme la sortie de l'Œdipe, où, après le refoulement du désir oedipien, le sujet sort nouveau, et pourvu de quoi? La réponse est - d'un Idéal du moi.

1

Dans l'Œdipe normal, le refoulement qui résulte de la sortie de l'Œdipe a pour effet de constituer dans le sujet une identification qui est vis-à-vis de celui-ci dans un rapport ambigu. Là-dessus, il convient de procéder pas à pas. Une chose au moins se dégage d'une façon univoque, j'entends d'une seule voie, de ce que Freud a été le premier à poser, et tous les auteurs ne peuvent pas ne pas le poser comme formule minimale - il s'agit d'une identification distincte de l'identification du moi.

Tandis que la structure du moi repose sur le rapport du sujet à l'image du semblable, la structure de l'Idéal du moi pose un problème qui lui est propre. En effet, l'Idéal du moi ne se propose pas - c'est presque une lapalissade que de le dire - comme un moi idéal. J'ai souvent souligné que les deux termes sont distincts chez Freud, et ce, dans l'article même sur le narcissisme, *Zur Einführung des Narzissmus,* mais il faut y regarder à la loupe, car la différence est très difficile à distinguer dans le texte, au point que certains les confondent. D'abord, ce n'est pas exact, mais le serait-ce même, que nous devrions par convention nous apercevoir qu'il n'y a aucune synonymie entre ce qui est attribué à la fonction de l'Idéal du moi dans les textes de Freud, comme inspirés de l'expérience clinique, et le sens que nous pouvons donner à l'image du moi, si exaltée que nous la supposions quand nous en faisons une image idéale à quoi le sujet s'identifie, modèle réussi, si l'on peut dire, de lui-même, ce avec quoi il se confond, où il se rassure lui-même de son entièreté.

Par exemple, ce qui est menacé quand nous faisons allusion aux craintes d'atteintes narcissiques au corps propre, ce qui est atteint quand nous

parlons de la nécessité de réassurance narcissique, nous pouvons le mettre au registre du moi idéal. L'Idéal du moi, quant à lui, intervient dans des fonctions qui sont souvent dépressives, voire agressives à l'égard du sujet. Freud le fait intervenir dans des formes diverses de dépression. A la fin du chapitre VII de la *Massenpsychologie,* qui s'appelle *Die Identfzierung,* où il introduit pour la première fois de façon décisive et articulée la notion d'Idéal du moi, il a tendance à mettre toutes les dépressions au registre, non pas de l'Idéal du moi, mais de quelque rapport vacillant, conflictuel, entre le moi et l'Idéal du moi.

Admettons que tout ce qui se passe dans le registre dépressif, ou au contraire dans celui de l'exaltation, est à prendre sous l'angle d'une hostilité ouverte entre les deux instances, de quelque instance que parte la déclaration des hostilités, que ce soit le moi qui s'insurge, ou que l'Idéal du moi devienne trop sévère, avec les conséquences et contrecoups du déséquilibre de ce rapport excessif. Reste que l'Idéal du moi nous propose son problème.

On nous dit que l'Idéal du moi sort d'une identification tardive, que celle-ci est liée à la relation tierce de l'Œdipe, et que s'y mêlent de façon complexe désir et rivalité, agression, hostilité. Quelque chose se joue, un conflit, dont l'issue est en balance. S'il est incertain, le débouché du conflit se propose néanmoins comme ayant entraîné une transformation subjective, en raison de l'introduction - l'introjection, dit-on - à l'intérieur d'une certaine structure, de ce que l'on appelle Idéal du moi, lequel se trouve être désormais une partie du sujet lui-même, tout en conservant pourtant une certaine relation avec un objet extérieur. Les deux choses y sont, et nous touchons ici du doigt que, comme l'analyse nous l'apprend, intra-subjectivité et inter-subjectivité ne peuvent être séparées. Quelles que soient les modifications qui interviennent dans son entourage et son milieu, ce qui est acquis comme Idéal du moi est bien dans le sujet comme la patrie que l'exilé emporterait à la semelle de ses souliers - son Idéal du moi lui appartient bien, il est pour lui quelque chose d'acquis. Ce n'est pas un objet, c'est quelque chose qui, dans le sujet, est en plus.

On met beaucoup d'insistance à rappeler qu'intra-subjectivité et intersubjectivité doivent rester liées dans tout cheminement analytique correct. Dans l'usage courant de l'analyse, on parle des rapports entre moi et Idéal du moi comme de rapports qui peuvent être bons ou mauvais, conflictuels ou accordés. On laisse entre parenthèses, ou on n'achève pas de formuler ce qui doit être formulé, et qui s'impose des moindres nécessités de notre langage, à savoir que ces rapports sont toujours structurés comme des rapports inter-subjectifs.

A l'intérieur du sujet se reproduit - et, vous le voyez bien, ne peut se reproduire qu'à partir d'une organisation signifiante - le même mode de rapports qui existent entre des sujets. Nous ne pouvons pas penser - encore que nous le disions, et que cela peut aller en le disant - que le surmoi soit effectivement quelque chose de sévère qui guette le moi au tournant pour lui faire d'atroces misères. Il n'est pas une personne, il fonctionne à l'intérieur du sujet comme un sujet se comporte par rapport à un autre sujet, et justement en ceci qu'un rapport entre les sujets n'implique pas pour autant l'existence de la personne - il suffit des conditions introduites par l'existence et le fonctionnement du signifiant comme tel pour que des rapports intersubjectifs puissent s'établir.

C'est à cette intersubjectivité à l'intérieur de la personne vivante que nous avons affaire dans l'analyse. C'est au sein de cette intersubjectivité que nous devons nous faire une idée de ce qu'est la fonction de l'Idéal du moi. Vous ne la trouverez pas, cette fonction, dans un dictionnaire, on ne vous y donnera pas une réponse univoque, vous n'y trouverez que les plus grands embarras. Cette fonction n'est pas assurément confondue avec celle du surmoi. Elles sont venues presque ensemble, mais elles se sont, de ce fait même, distinguées. Disons qu'elles sont en partie confondues, mais que l'Idéal du moi joue davantage une fonction typifiante dans le désir du sujet. Il paraît bien lié à l'assomption du type sexuel, en tant que celui-ci est impliqué dans toute une économie qui peut être sociale à l'occasion. Il s'agit des fonctions masculines et féminines, non pas simplement en tant qu'elles aboutissent à l'acte nécessaire pour que reproduction s'ensuive, mais en tant qu'elles comportent tout un mode de relations entre l'homme et la femme.

Quel est l'intérêt des acquis de l'analyse sur ce point? L'analyse nous a permis de pénétrer une fonction qui ne se montre qu'en surface et par ses résultats. Elle y a pénétré par le biais des cas où le résultat est manqué, suivant ici la méthode bien connue, dite psychopathologique, qui consiste à décomposer, désarticuler, une fonction en la saisissant là où elle s'est trouvée insensiblement décalée, déviée, et où, de ce fait même, ce qui s'insère d'habitude plus ou moins normalement dans un complément d'entourage, apparaît avec ses racines et ses arêtes.

je voudrais me référer ici à l'expérience que nous avons des incidences de l'identification manquée, ou que nous supposons partiellement ou provisoirement manquée, d'un certain type de sujets avec ce que l'on peut appeler leur type régulier, satisfaisant. Nous allons devoir choisir un cas particulier. Prenons donc celui des femmes où se reconnaît ce que l'on a appelé le *Masculinity-Complex,* le complexe de masculinité, que

l'on articule avec l'existence de la phase phallique. Nous pouvons le faire parce que je vous ai d'abord souligné le côté problématique de l'existence de cette phase phallique.

Y a-t-il là quelque chose d'instinctuel? Une sorte de vice du développement instinctuel dont l'existence du clitoris serait à elle seule responsable - serait la cause de ce qui se traduirait au bout de la chaîne par le complexe de masculinité? Nous sommes d'ores et déjà préparés à comprendre que ce ne doit pas être aussi simple. Si l'on y regarde de près, dans Freud ce n'est pas aussi simple - il a bien vu qu'il ne s'agissait pas d'un détour pur et simple du développement féminin, exigé par une anomalie naturelle, ou par la fameuse bisexualité. En tous les cas, le débat qui a suivi était bien fait pour nous montrer que ce n'est pas aussi simple, même si ce débat lui-même était mal inspiré, partant de la pétition de principe que ce ne pouvait être comme cela.

Ce dont il s'agit est assurément plus complexe. Nous n'en sommes pas pour autant capables de formuler tout de suite ce que c'est, mais nous voyons bien que la vicissitude de ce qui se présente comme complexe de masculinité chez la femme, nous indique déjà une connexion de l'élément phallique, un jeu, un usage de cet élément, qui mérite d'être retenu, puisque aussi bien ce pour quoi un élément peut être mis en usage est tout de même de nature à nous éclairer sur ce qu'il est, cet élément, dans son fond.

Que nous disent donc les analystes, spécialement les analystes féminins, qui ont abordé ce sujet?

2

Nous ne dirons pas aujourd'hui tout ce qu'elles nous disent. Je me rapporte tout spécialement à deux de ces analystes qui sont dans l'arrière plan de la discussion jonesienne du problème, Hélène Deutsch et Karen Horney. Ceux d'entre vous qui lisent l'anglais pourront se reporter d'une part à un article d'Hélène Deutsch qui s'intitule *The Significance of Masochism in the Mental Life of Women*, janvier 1930, *International Journal of Psychoanalysis*, volume XI, d'autre part à un article de Karen Horney, janvier 1924, volume V, *On the Genesis of the Castration- Complex in Women*.

Quoi qu'on puisse penser des formulations auxquelles Karen Horney a abouti dans la théorie comme dans la technique, elle a été incontestablement une créatrice sur le plan clinique, dès le début et jusqu'au milieu de

sa carrière. Ses découvertes gardent toute leur valeur, quoi qu'elle ait pu en déduire de plus ou moins affaibli concernant la situation anthropologique de la psychanalyse. Ce qu'elle met en valeur dans son article sur le complexe de castration peut se résumer ainsi. Elle remarque chez la femme une analogie entre tout ce qui s'ordonne cliniquement autour de l'idée de la castration, et ce que le sujet articule en analyse de revendications concernant l'organe comme quelque chose qui lui manque. On trouve dans ces revendications les résonances, les traces cliniques, de la castration. Elle montre par une série d'exemples - il convient que vous vous reportiez à ce texte - qu'il n'y a pas de différence de nature entre ces cas de revendication phallique et certains cas d'homosexualité féminine, à savoir ceux où le sujet, dans une certaine position à l'endroit de son partenaire, s'identifie à l'image paternelle. Il y a entre les deux une continuité insensible. Les temps sont composés de la même façon, les fantasmes, les rêves, les inhibitions, les symptômes sont les mêmes. On ne peut même pas dire, semble-t-il, que les premiers constituent une forme atténuée des autres, mais simplement qu'une certaine frontière a ou n'a pas été dépassée, laquelle reste elle-même incertaine.

Le point sur lequel à ce propos Karen Horney se trouve mettre l'accent, est celui-ci. Ce qui se passe dans ces cas nous incite à concentrer notre attention sur un certain moment du complexe d'OEdipe qui se place très loin vers la fin de la période, puisqu'il suppose déjà atteint ce moment où non seulement la relation au père est constituée, mais où elle est si bien constituée qu'elle se manifeste chez le sujet petite fille sous l'aspect d'un désir exprès du pénis paternel, ce qui, nous souligne-t-on à très juste titre, implique donc une reconnaissance du pénis, non pas fantasmatique, non pas en général, non pas dans cette demi-lumière ambiguë qui nous fait à tout instant nous demander ce que c'est que le phallus, mais bien une reconnaissance de la réalité du pénis. Nous ne sommes pas sur le plan de la question - est-il imaginaire ou ne l'est-il pas?

Bien entendu, dans sa fonction centrale, le phallus implique cette existence imaginaire. A diverses phases du développement de cette relation, le sujet féminin peut, envers et contre tout, maintenir qu'il le possède, tout en sachant fort bien qu'il ne le possède pas. II le possède simplement en tant qu'image, soit qu'il l'ait eu, soit qu'il doive l'avoir, comme c'est fréquent. Mais ici, nous dit-on, il s'agit d'autre chose. Il s'agit d'un pénis réalisé comme réel, et comme tel attendu.

Je ne pourrais pas avancer cela si je ne vous avais déjà modulé en trois temps le complexe d'Œdipe, en vous faisant remarquer que c'est sous des modes divers qu'il arrive en chacun de ces trois temps. Le père en tant

que possédant le pénis réel intervient au troisième temps. Je vous l'ai dit spécialement pour le garçon, voici les choses parfaitement situées chez la petite fille.

Que se passe-t-il d'après ce que l'on nous dit? On nous dit que, dans les cas dont il s'agit, c'est de la privation de ce qui est attendu que va résulter un phénomène qui n'est pas inventé par Karen Horney, qui est tout le temps mis en action dans le texte même de Freud - le virage, la mutation, qui fait que ce qui était amour est transformé en identification.

C'est en effet dans la mesure où le père déçoit une attente, une exigence du sujet, orientée d'une certaine façon, qu'une identification se constitue. Cela suppose déjà une maturation avancée de la situation. On pourrait dire que le sujet est parvenu à l'acmé de la situation oedipienne, si justement sa fonction ne consistait pas en ceci qu'elle doit être dépassée, puisque c'est dans son dépassement que le sujet devra trouver l'identification satisfaisante à son propre sexe.

L'identification au père qui se produit alors est articulée comme un problème, voire un mystère. Freud lui-même souligne que la transformation de l'amour en identification, dont la possibilité se manifeste par excellence ici, ne va pas toute seule. Nous l'admettons pourtant à ce moment, et d'abord parce que nous le constatons. Il s'agit d'en articuler le jeu, c'est-à-dire de donner une formule qui permette de concevoir ce que c'est que cette identification en tant que liée à un moment de privation.

Je voudrais essayer de vous en donner quelques formules, parce que je considère qu'elles sont utiles pour distinguer ce qui est cela d'avec ce qui n'est pas cela. Si j'introduis cet élément essentiel de l'articulation signifiante, ce n'est pas pour le plaisir, si je puis dire, et par simple goût de nous retrouver dans les paroles, c'est pour que nous ne fassions pas des paroles et des signifiants un usage du type *prendre des vessies pour des lanternes*. Ne prenons pas des choses insuffisamment articulées pour des choses suffisamment éclairantes. C'est en les articulant bien que nous pourrons mesurer effectivement ce qui se passe, et distinguer ce qui se passe dans un cas de ce qui se passe dans un autre.

Que se passe-t-il quand le sujet féminin a pris une certaine position d'identification au père ?

La situation, si vous voulez, est la suivante. Voilà le père, quelque chose a été attendu au niveau de l'enfant, et le résultat singulier, paradoxal, c'est que, sous un certain angle et d'une certaine façon, l'enfant devient ce père. Il ne devient pas réellement le père, bien sûr, il devient

le père en tant qu'Idéal du moi. Une femme dans ce cas peut vraiment dire de la façon la plus ouverte, il suffit de l'écouter -*Je tousse comme mon père.* C'est bien d'une identification qu'il s'agit. Essayons de voir pas à pas l'économie de la transformation.

La petite fille n'est pas pour autant transformée en homme. De cette identification, nous trouvons des signes, des stigmates, qui s'expriment en partie, qui peuvent être remarqués par le sujet, dont celui-ci peut se targuer jusqu'à un certain point. Qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas douteux - ce sont des éléments signifiants.

Si une femme dit *je tousse comme mon père,* ou *je me pousse du ventre ou du corps comme lui,* ce sont là des éléments signifiants. Plus exactement, pour bien dégager ce dont il s'agit, nous les nommerons d'un terme spécial, parce que ce ne sont pas des signifiants mis enjeu dans une chaîne signifiante. Nous les appellerons les insignes du père.

L'attitude psychologique montre ceci à la surface - pour appeler les choses par leur nom, le sujet se présente sous le masque des insignes de la masculinité, il se les pose sur ce qu'a de partiellement indifférencié tout sujet comme tel.

Il convient peut-être ici, avec la lenteur qui est toujours ce qui doit nous garder de l'erreur, de se poser la question de savoir ce que devient dans cette démarche le désir. D'où tout cela est parti? Le désir, après tout, n'était pas un désir viril. Que devient-il lorsque le sujet prend les insignes du père? Vis-à-vis de qui ces insignes vont-ils être employés? L'expérience nous le montre - vis-à-vis de ce qui prend la place qu'occupait dans la primitive évolution du complexe d'Œdipe, la mère. A partir du moment où le sujet se revêt des insignes de ce à quoi il est identifié, et qu'il se transforme dans un sens qui est de l'ordre d'un passage à l'état de signifiant, à l'état d'insigne, le désir qui entre alors enjeu n'est plus le même.

De quel désir s'agissait-il? En ce point où nous étions parvenus dans le complexe d'Œdipe et vu ce qui était attendu dans le rapport au père, nous pouvons supposer que c'était un désir passionné, un appel proprement féminin, extrêmement proche d'une position génitale passive. Il est bien clair que ce n'est plus le même désir qui est là après la transformation.

Laissons pour l'instant en suspens la question de savoir ce qui est arrivé à ce désir, et revenons sur le terme de privation que nous avons prononcé tout à l'heure. On pourrait parler aussi bien de frustration. Pourquoi privation plutôt que frustration? J'indique ici que le fil reste pendant.

Quoi qu'il en soit, le sujet qui est ici est venu aussi là, pour autant

qu'il a un Idéal du moi. Quelque chose est ainsi passé en son intérieur, qui est structuré comme dans l'intersubjectivité. Ce sujet va maintenant exercer un certain désir, qui est quoi ?

Sur ce schéma apparaissent les relations du père à la mère. Or, il est clair que ce que nous trouvons dans l'analyse d'un sujet comme celui-là au moment où nous l'analysons, ce n'est pas le double, la reproduction de ce qui se passait entre le père et la mère, pour toutes sortes de raisons - ne serait-ce que parce que le sujet n'y a accédé qu'imparfaitement. L'expérience montre au contraire que ce qui vient, c'est tout le passé, ce sont les vicissitudes des relations extrêmement complexes qui ont jusque-là modulé depuis l'origine les rapports de l'enfant avec la mère, c'est-à-dire les frustrations, les déceptions liées à ce qui existe forcément de contretemps, d'à-coups, avec tout ce que ceux-ci entraînent d'un rapport extraordinairement compliqué, faisant intervenir avec un accent tout particulier les relations agressives dans leur forme la plus originelle, et aussi les relations de rivalité, où marque son incidence, par exemple, la survenue d'éléments étrangers au trio, à savoir les frères ou sueurs qui ont pu intervenir plus ou moins inopportunément dans l'évolution du sujet et de ses relations avec sa mère. Tout cela porte, et on en retrouve la trace et le reflet, tempérant ou renforçant ce qui se présentera alors comme revendication des insignes de la masculinité. Tout cela se projettera dans les relations du jeune sujet avec son objet. Celles-ci seront dès lors commandées à partir de ce point de l'identification où le sujet revêt les insignes de ce à quoi il est identifié, et qui jouent chez lui le rôle et la fonction d'Idéal du moi.

Bien entendu, ce que je vous décris est une façon d'imaginer les places dont il s'agit, mais cela suppose évidemment, si vous voulez le comprendre, d'y ajouter une sorte d'allée et venue. Ces insignes, le sujet les ramène avec lui après ce mouvement d'oscillation, et se retrouve constitué d'une nouvelle façon, et avec un nouveau désir.

Que comporte le mécanisme de cette transformation? Trois temps sont à distinguer.

Il y a au départ le sujet et un autre terme, ayant pour lui valeur libidinale.

Il y a ensuite un troisième terme avec lequel le sujet est dans un rapport distinct, qui exige que soit intervenu dans le passé de la relation avec ce terme, cet élément radicalement différenciateur qu'est la concurrence.

Enfin, un échange se produit - ce qui a été l'objet de la relation libidinale devient autre chose, est transformé en fonction signifiante pour le sujet, et le désir de celui-ci passe sur un autre plan, le plan du désir établi avec le troisième terme. Dans l'opération, cet autre désir vient se substituer au désir premier, qui est refoulé, et en ressort transformé en son fond.

Voilà ce qui constitue le processus de l'identification.

Il faut qu'il y ait d'abord l'élément libidinal qui pointe un certain objet en tant qu'objet. Cet objet devient dans le sujet un signifiant, occupant la place qui s'appellera dès lors Idéal du moi. Le désir d'autre part subit une substitution - un autre désir vient à sa place. Cet autre désir ne vient pas de rien, il n'est pas néant, il existait avant, il concernait le troisième terme, et il sort de là transformé.

Voilà le schéma que je vous prie de retenir, parce que c'est le schéma minimum de tout procès d'identification au sens propre, l'identification au niveau secondaire, en tant qu'elle fonde l'Idéal du moi. Il ne manque jamais aucun de ces trois termes. Le chassé-croisé résulte de la transformation d'un objet en un signifiant qui prend place dans le sujet, et constitue l'identification que nous trouvons à la base de ce qui constitue un Idéal du moi. Cela s'accompagne toujours, d'autre part, de ce que nous pouvons appeler un transfert du désir - un autre désir survient d'ailleurs, du rapport avec un troisième terme qui n'avait rien à faire avec la relation libidinale première, et ce désir vient se substituer au premier, mais dans et par cette substitution, il se retrouve lui-même transformé. Cela est tout à fait essentiel. Nous pouvons encore l'expliquer autrement, en reprenant notre schéma sous la forme où nous le présentons maintenant.

L'enfant, dans son premier rapport avec l'objet primordial - c'est la formule générale - se trouve prendre la position symétrique de celle du père. Il entre en rivalité avec lui, et se situe à l'opposé par rapport à la relation primitive à l'objet, en un point x, marqué du signe φ. Là, il devient quelque chose qui peut se revêtir des insignes de ce avec quoi il est entré en rivalité, et c'est dans cette mesure qu'il retrouve ensuite sa

place, là où il est forcément, c'est-à-dire en E - à l'opposé du point x où les choses se sont passées - où il vient se constituer sous cette nouvelle forme qui s'appelle I, Idéal du moi, en retenant ainsi quelque chose de ce passage sous la forme la plus générale.

Il ne s'agit plus là, vous le voyez bien, ni de père, ni de mère, il s'agit de rapports avec l'objet. La mère, c'est l'objet primitif, l'objet par excellence. Ce que le sujet retient de cette allée et venue qui, par rapport à l'objet, l'a fait entrer en rivalité avec un troisième terme, c'est ce qui se caractérise par ce que l'on peut appeler le facteur commun résultant, dans le psychisme humain, de l'existence des signifiants. Pour autant que les hommes ont affaire au monde du signifiant, ce sont les signifiants qui constituent le défilé par où il faut qu'en passe leur désir. De ce fait, cette allée et venue implique toujours le facteur commun à l'incidence du signifiant dans le désir, à ce qui le signifie, à ce qui en fait nécessairement un désir signifié - ce facteur commun, c'est précisément le phallus.

Le phallus en fait toujours partie. C'est le plus petit commun dénominateur de ce facteur commun. Et c'est pourquoi nous le trouvons toujours là dans tous les cas, qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme. Voilà pourquoi nous plaçons ici, en ce point x, le phallus, le petit φ.

Le phallus est tiers dans ce qui est là le rapport imaginaire du sujet avec lui-même, m-i, toujours plus ou moins fragilement constitué. C'est l'identification primitive, elle est en effet toujours plus ou moins idéale, du moi avec une image toujours plus ou moins contestée. Cela n'a rien à faire avec ce rapport de fond que le sujet entretient avec ce à quoi il a adressé ses demandes, c'est-à-dire l'objet.

Dans cette allée et venue, l'Idéal du moi, I, se constitue toujours à l'opposé du point virtuel où se produit la mise en concurrence, le *contest* du troisième terme, ici P, et à l'opposé du facteur commun métonymique qu'est le phallus, qui se retrouve partout. Bien entendu, ce qui se passe au niveau de l'Idéal du moi consiste à l'avoir au minimum, ce facteur commun. L'Idéal est composé d'une façon qui ne le laisse pas voir, ou qui ne le laisse voir que comme quelque chose qui nous file toujours entre les doigts. Il n'en demeure pas moins qu'il court au fond de toute espèce d'assomption signifiante.

Notez bien ceci - dans tous les cas, ce signifiant mord sur le signifié. L'Idéal du moi se constitue dans le rapport avec le troisième terme, qui est ici le père, et il implique toujours le phallus, et uniquement pour autant que ce phallus est le facteur commun, le facteur pivot, de l'instance du signifiant.

3

Karen Horney nous a montré la continuité du complexe de castration avec l'homosexualité féminine. Que nous dit une Hélène Deutsch?

Elle nous parle d'autre chose. Elle aussi nous dit que la phase phallique joue bien le rôle que dit Freud, à ceci près que ce qui lui importe, c'est d'en suivre la vicissitude ultérieure, qui est l'adoption par la fille de la position masochiste qui est constitutive, dit-elle, de la position féminine. Pour autant que la jouissance clitoridienne se trouve interdite à la petite fille, celle-ci trouvera sa satisfaction d'une position qui ne sera donc plus uniquement passive, mais d'une position de jouissance assurée dans cette privation même, qui lui est imposée, de la jouissance clitoridienne.

Il y a là quelque paradoxe. Mais c'est un paradoxe qu'Hélène Deutsch soutient de constats d'expérience qui vont jusqu'à des préceptes techniques. Je vous rapporte là les données de l'expérience d'une analyste, qui sont sans aucun doute soumises au choix qu'elle fait du matériel, mais qui valent la peine néanmoins qu'on s'y arrête.

Pour Hélène Deutsch, la question de la satisfaction féminine se présente d'une façon assez complexe pour qu'elle considère qu'une femme, dans sa nature de femme, peut trouver une satisfaction accomplie - assez accomplie pour que rien n'apparaisse qui se présente comme névrotique ou atypique dans son comportement, dans son adaptation à ses fonctions féminines - sans qu'intervienne pour elle, sous nulle forme bien marquée, la satisfaction proprement génitale.

Je le répète, c'est la position de Mme Deutsch. Pour elle, la satisfaction de la position féminine peut tout entière s'accomplir dans la relation maternelle, dans toutes les étapes de la fonction de reproduction, à savoir dans les satisfactions propres à l'état de grossesse, au nourrissage et au maintien de la position maternelle. La maturation de la satisfaction attachée à l'acte génital, l'orgasme lui-même, pour l'appeler par son nom, est autre chose - elle est liée à la dialectique de la privation phallique.

Hélène Deutsch a ainsi rencontré chez des sujets plus ou moins impliqués dans la dialectique phallique, et présentant un certain degré d'identification masculine, un équilibre forcément conflictuel, et donc précaire, de la personnalité, qui s'est constitué sur cette base. Trop réduire cette relation complexe, pousser trop loin l'avancement de l'analyse, serait de nature à frustrer un tel sujet de ce qu'il a jusque-là plus ou moins heureusement réalisé de la jouissance sur le plan génital. Ce type de cas va jusqu'à comporter selon elle l'indication de laisser au sujet le pénis de ses

identifications, plus ou moins réussies, mais qui lui sont au moins acquises. Décomposer, analyser, réduire ces identifications risquerait de mettre le sujet en posture de perte par rapport à ce que la cure révèle pour être le fond de la jouissance conquise avant l'analyse. L'acquis sur le plan de la jouissance génitale serait lié au passé du sujet par rapport à ses identifications. Si la jouissance, en effet, consiste dans la frustration masochiste que comporte la position conquise, elle nécessite du même coup le maintien de la position d'où cette frustration peut s'exercer. En d'autres termes, dans certaines conditions, la réduction des identifications proprement masculines peut menacer ce qui a été conquis par le sujet sur le plan de la jouissance dans la dialectique même de ces identifications.

Ça vaut ce que ça vaut. La question est simplement pour nous ici que cela ait pu être avancé, et par une analyste qui n'est point sans expérience, et qui se manifeste assurément, ne serait-ce que par ses réflexions, comme quelqu'un qui pense son métier et les conséquences de ce qu'elle fait. C'est à ce titre - à ce seul titre - que cela mérite d'être maintenu dans la question.

Pour résumer la position de Mme Deutsch, dans les relations interhumaines - je ne dis pas que l'acte génital se présente de la même façon chez les rouges-gorges ou les mantes religieuses -, dans l'espèce humaine, le centre de gravité de la position féminine, son élément de satisfaction majeur, se trouverait dans l'au-delà de la relation génitale comme telle.

Tout ce que pourrait trouver la femme dans la relation génitale serait lié à une dialectique dont nous n'avons pas à être surpris qu'elle intervienne là. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire d'abord l'importance extrême de ce que l'on appelle le plaisir préliminaire - qui est aussi bien manifesté dans la position de l'homme vis-à-vis de l'acte génital, pour être peut-être simplement plus accentué chez la femme. Ce sont les matériaux libidinaux à mettre en cause. Mais eux-mêmes n'entrent effectivement en jeu qu'à partir de leur prise dans l'histoire du sujet, dans une dialectique signifiante impliquant l'intrusion de l'identification possible au troisième objet, le père dans l'occasion. La revendication phallique comme l'identification au père compliquée de la relation de la femme à son objet, ne serait ainsi que l'élaboration signifiante de ce plaisir préliminaire à quoi se trouvent empruntées les satisfactions qui se produisent dans l'acte génital. Quant à l'orgasme lui-même en tant qu'il serait identifié au moment de l'acte, il pose en effet chez la femme un problème qui mérite d'être posé, étant donné ce que nous savons physiologiquement de l'absence d'une organisation nerveuse directement faite pour provoquer la volupté dans le vagin.

Cela nous amène à essayer de formuler la relation de l'Idéal du moi à une certaine vicissitude du désir, de la façon suivante. Aussi bien chez le garçon que chez la fille, nous avons à un moment donné une relation à un certain objet d'ores et déjà constitué dans sa réalité d'objet, et cet objet devient l'Idéal du moi par ses insignes. Pourquoi le désir dont il s'agit dans cette relation à l'objet a-t-il été appelé en cette occasion privation? Parce que sa caractéristique n'est pas, comme on le dit, de concerner un objet réel.

Bien entendu, lorsque le père intervient dans l'évolution de la fille - c'est le premier exemple que j'ai donné -, il faut en effet qu'il soit un être assez réel dans sa constitution physiologique pour que le phallus soit passé à un stade d'évolution qui va au-delà de la fonction purement imaginaire qu'il peut conserver longtemps dans le *Penisneid.* Cela est certain, mais ce qui constitue la privation du désir n'est pas qu'il vise quelque chose de réel, mais qu'il vise quelque chose qui peut être demandé. Il ne peut s'instaurer de dialectique de privation, à proprement parler, qu'à propos de quelque chose que le sujet peut symboliser. C'est pour autant que le pénis paternel peut être symbolisé et demandé, que se produit ce qui se passe au niveau de l'identification dont il s'agit aujourd'hui.

Cela est tout à fait distinct de ce qui intervient au niveau de l'interdit de la jouissance phallique. La jouissance clitoridienne, pour l'appeler par son nom, peut être interdite à un moment donné de l'évolution. Ce qui est interdit rejette le sujet dans une situation où il ne trouve plus rien qui soit propre à le signifier. C'est ce qui en fait le caractère douloureux, et pour autant que le moi se trouve dans cette position de rejet de la part de l'Idéal du moi par exemple, il s'établit l'état mélancolique. Nous reviendrons sur la nature de ce rejet, mais entendez d'ores et déjà que ce à quoi je fais ici allusion peut être mis en relation avec le terme allemand que j'ai rapporté dans notre vocabulaire au rejet, à savoir la *Verwerfung.* C'est pour autant que, de la part de l'Idéal du moi, le sujet dans sa réalité vivante peut se trouver lui-même dans une position d'exclusion de toute signification possible, que s'établit l'état dépressif comme tel.

Ce dont il s'agit dans la formation de l'Idéal du moi est un processus tout opposé. L'objet se trouve confronté à ce que nous avons appelé privation pour autant qu'il s'agit d'un désir négatif, que c'est un objet qui peut être demandé, que c'est sur le plan de la demande que le sujet se voit refuser son désir. La liaison entre le désir en tant que refusé et l'objet, voilà ce qui est au départ de la constitution de cet objet comme un certain signifiant qui prend une certaine place, qui se substitue au sujet, qui devient une métaphore du sujet.

Cela se produit dans l'identification à l'objet du désir, dans le cas où la fille s'identifie à son père. Ce père qu'elle a désiré et qui lui a refusé le désir de sa demande, vient à sa place. La formation de l'Idéal du moi a ainsi un caractère métaphorique, et de même que dans la métaphore, ce qui en résulte, c'est la modification d'un désir qui n'a rien à faire avec le désir intéressé dans la constitution de l'objet, un désir qui est ailleurs, celui qui avait lié la petite fille à sa mère.

Appelons-le, par rapport au grand D, petit d. Toute l'aventure précédente de la petite fille avec sa mère, vient ici prendre place dans la question, et subit les conséquences de cette métaphore à laquelle le désir devient lié. Nous retrouvons là la formule de la métaphore que je vous ai précédemment donnée. Il en résulte un changement de signification dans les relations jusque-là établies dans l'histoire du sujet.

Puisque nous en sommes toujours au premier exemple de la petite fille avec le père, disons que ce qui modifie son histoire et qui dès lors modèlera les relations du sujet avec son objet, c'est l'instauration en lui de cette fonction nouvelle qui s'appelle l'Idéal du moi.

19 MARS 1958

Seminaire 5

XVII

LES FORMULES DU DÉSIR

Critique de l'Œdipe précoce
Le désir et la marque
Sur Totem et tabou
Le signe du langage
Le signifiant de l'Autre barré

J'ai commencé par écrire ces trois formules au tableau pour éviter que je ne les écrive incorrectement ou incomplètement quand j'aurai à m'y référer. J'espère pouvoir en éclairer l'ensemble d'ici la fin de notre discours d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses où je les ai laissées la dernière fois, j'ai pu constater, non sans satisfaction, que certains de mes propos n'avaient pas été sans provoquer quelque émotion, nommément pour ce que je semblais avoir endossé les opinions de tel psychanalyste féminin qui avait cru devoir avancer l'opinion que certaines analyses de femmes ne gagnaient pas forcément à être poussées jusqu'à leur terme, pour la raison que le progrès même de la cure pouvait priver lesdits sujets du point qu'ils avaient atteint dans leurs relations sexuelles, menacer chez eux une certaine jouissance conquise et acquise. A la suite de quoi on m'a demandé si j'endossais cette formule, et si l'analyse devait en effet s'arrêter en un certain point, pour des raisons extérieures aux lois de son progrès même.

Je répondrai à ceci que tout dépend de ce que l'on considère comme étant le but de l'analyse, non pas son but externe, mais ce qui la règle, si l'on peut dire, théoriquement. Il y a en effet une perspective selon laquelle la notion même du développement de l'analyse impliquerait celle d'un ajustement à la réalité. Il serait donné dans la condition de

l'homme et celle de la femme qu'une pleine élucidation de cette condition doive obligatoirement conduire le sujet à une adaptation en quelque sorte préformée, harmonieuse. C'est une hypothèse. A la vérité, rien dans l'expérience ne vient la justifier.

La question du développement de la femme et de son adaptation à un certain registre plurivalent de l'ordre humain, est un point assurément sensible de la théorie analytique. Pour éclairer ma lanterne, et employer des termes qui sont ceux-là mêmes qui reviendront aujourd'hui, cette fois dans un sens tout à fait concret, ne semble-t-il pas tout de suite bien certain qu'il convient, pour ce qui est de la femme, de ne pas confondre ce qu'elle désire - je donne à ce terme son sens plein - avec ce qu'elle demande? De ne pas non plus confondre ce qu'elle demande avec ce qu'elle veut, au sens où l'on dit que *ce que femme veut, Dieu le veut?*

Ces simples rappels, sinon d'évidence, du moins d'expérience, sont destinés à montrer que la question que l'on pose, de savoir de ce qu'il s'agit de réaliser dans l'analyse, n'est pas simple.

1

Ce dont je vous ai entretenus la dernière fois, est venu latéralement dans notre discours. Ce à quoi je désirais vous mener, et ce sur quoi je vais vous ramener aujourd'hui pour en donner une formule généralisée, me servira dans la suite de repère dans la critique des identifications normatives précisément de l'homme et de la femme.

Je vous ai amenés la dernière fois un premier aperçu de l'identification qui produit l'Idéal du moi, en tant que celui-ci est le point d'issue, le point-pivot, le point d'aboutissement de la crise de l'OEdipe autour de laquelle s'est initiée l'expérience analytique, et autour de laquelle elle ne cesse pas de tourner, encore qu'elle prenne des positions de plus en plus centrifuges. J'ai insisté sur ceci, que toute identification du type Idéal du moi tenait à la mise en rapport du sujet à certains signifiants dans l'Autre que j'ai appelés des insignes, et que ce rapport venait à se greffer lui-même sur un autre désir que sur le désir qui avait confronté les deux termes du sujet et de l'Autre en tant que porteur de ces insignes.

Voilà à peu près à quoi cela se résumait, ce qui, bien entendu, n'a pas satisfait tout le monde, encore que, parlant à tel ou tel, je n'avais pas donné que cela comme référence. Par exemple, ne voyez-vous pas que c'est dans la mesure où une femme fait une identification à son père, qu'elle fait à son mari tous les griefs qu'elle avait faits à sa mère ? Cela est

indiqué comme un fait de premier plan par Freud, aussi bien que par tous les auteurs.

Il ne s'agit pas de se fasciner sur cet exemple, car nous retrouverons la même formule sous d'autres formes, mais il illustre bien ce que je viens de vous dire - le fait que l'identification s'est faite par l'assomption de signifiants caractéristiques des rapports d'un sujet avec un autre, recouvre et implique la montée au premier plan des rapports de désir entre ce sujet et un tiers. Vous retrouvez le S sujet, le grand A et le petit a. Où est le grand A, où est le petit a ? Peu importe - l'important est qu'ils soient deux.

Repartons d'une remarque qui participe de la maxime de La Rochefoucauld concernant les choses qu'on ne saurait regarder fixement, le soleil et la mort. Il y a dans l'analyse des choses comme celles-là. Il est assez curieux que ce soit justement le point central de l'analyse que l'on regarde de plus en plus obliquement, et de plus en plus loin. Le complexe de castration est de ces choses-là.

Observez ce qui se passe, et ce qui s'est passé depuis les premières appréhensions que Freud en a eues. Il y avait là un point essentiel, pivot, dans la formation du sujet, une chose étrange, il faut bien le dire, et que l'on n'avait jamais promue ni articulée jusque-là. Le pas de Freud est de faire tourner la formation du sujet autour d'une menace précise, particularisée, paradoxale, archaïque, voire provoquant l'horreur à proprement parler, et survenant à un moment décisif, sans doute pathogène mais aussi normatif. Cette menace n'est pas là toute seule, isolée, mais est cohérente avec le rapport dit oedipien entre le sujet, le père, la mère - le père faisant ici office de porteur de la menace, et la mère étant objet de visée d'un désir lui-même profondément caché.

Vous retrouvez là à l'origine ce qu'il s'agit précisément d'élucider, ce rapport tiers où va se produire l'assomption du rapport à certains insignes, indiqués dans le complexe de castration, mais d'une façon énigmatique, puisque ces insignes sont eux-mêmes dans un rapport singulier au sujet. Ils sont, dit-on, menacés, et, en même temps, c'est tout de même eux qu'il s'agit de recueillir, de recevoir, et ce dans un rapport de désir concernant un tiers terme, qui est la mère.

Au début, c'est bien cela que nous trouvons, et quand nous avons dit cela, nous sommes précisément devant une énigme. Ce rapport, complexe par définition et par essence, que nous rencontrons dans la vie de notre sujet, nous avons, nous qui sommes les praticiens, à le saisir, à le coordonner, et à l'articuler. Nous trouvons mille formes, mille réflexions, une dispersion d'images, de rapports fondamentaux, dont nous avons à

saisir toutes les incidences, les reflets, les multiples faces psychologiques dans l'expérience du sujet névrotique. Et alors, que se passe-t-il?

Il se passe ce phénomène que j'appellerai celui de la motivation psychologisante. C'est dans l'individu que nous entreprenons de rechercher l'origine et le sens de la crainte de la castration, ce qui nous conduit à une série de déplacements et de transpositions. Je vous les résume.

La crainte de la castration est d'abord en relation avec le père comme objet, avec la crainte du père.

A la considérer dans son incidence, nous sommes amenés à nous apercevoir de son rapport avec une tendance ou un désir du sujet, celui de son intégrité corporelle. Du coup, c'est la notion de crainte narcissique qui se trouve promue.

Puis - suivant toujours une ligne qui est forcément génétique, c'est-à-dire qui remonte aux origines, dès lors que nous cherchons dans l'individu lui-même la genèse de ce qui se développe par la suite -, nous trouvons mise au premier plan, et appuyée par du matériel clinique parce qu'on en a toujours pour saisir les incarnations d'un certain effet, la crainte de l'organe féminin. Ce, d'une façon ambiguë, soit que ce soit lui qui devienne le siège de la menace contre l'organe incriminé, soit au contraire qu'il soit le modèle de la disparition de cet organe.

Enfin, plus loin encore, par un recul toujours plus grand, au dernier terme - aboutissement frappant et singulier auquel nous sommes arrivés progressivement, et je ne vous referai pas aujourd'hui la liste des auteurs, mais pour le dernier, vous savez que c'est Mélanie Klein -, ce qui est à l'origine de la crainte de la castration, c'est le phallus lui-même, caché au fond de l'organe maternel. Tout à fait aux origines, le phallus paternel est perçu par l'enfant comme ayant son siège à l'intérieur du corps maternel, et c'est lui qui est redouté par le sujet.

N'est-il pas déjà assez frappant de voir apparaître en miroir, en face de l'organe menacé, l'organe menaçant? - et d'une façon dont je dirais qu'elle est de plus en plus mythique à mesure que l'origine est plus reculée. Pour que le pas dernier soit franchi, il faut que l'organe paternel à l'intérieur du sexe maternel, soit considéré comme menaçant, en raison du fait que le sujet lui-même, aux sources de ce que l'on appelle ses tendances agressives, sadiques, primordiales, en a fait l'arme idéale. Au dernier terme, tout en revient ainsi à une sorte de pur reflet de l'organe phallique, considéré comme le support d'une tendance primitive qui est celle de la pure et simple agression. Le complexe de castration se réduit alors à l'isolement d'une pulsion agressive primordiale partielle, dès lors déconnectée.

De ce fait, tout l'effort des auteurs va alors à réintégrer le complexe de castration dans son contexte de complexe, à savoir dans cela même d'où il est parti, et qui motivait profondément le caractère central qui lui était reconnu dans l'économie subjective à l'origine de l'exploration des névroses. Les auteurs sont ainsi conduits à prendre la plus grande peine pour le resituer tout de même à sa place, si bien qu'à considérer les choses, nous voyons se dessiner le vain tour sur lui-même d'un ensemble de concepts. C'est bien ce qui nous apparaît si nous examinons attentivement l'économie de ce que Mélanie Klein articule comme se passant au niveau de l'Œdipe précoce. Cette expression n'est pas autre chose qu'une contradiction dans les termes - c'est une façon de dire *l'Œdipe préœdipien.* C'est l'Œdipe avant qu'aucun des personnages de Œdipe ne soit apparu. Les signifiants interprétatifs dont elle se sert pour donner un nom aux pulsions qu'elle rencontre, ou croit rencontrer, chez l'enfant, ses propres signifiants à elle, impliquent toute la dialectique dont il s'agit à l'origine.

Eh bien, il faut reprendre celle-ci au départ et dans son essence.

2

La castration a un caractère essentiel, si nous la prenons pour autant qu'elle est promue par l'expérience et la théorie analytique, et par Freud, et ce depuis le départ. Sachons maintenant voir ce qu'elle veut dire. Avant d'être crainte, avant d'être vécue, avant d'être psychologisable, la castration, qu'est-ce que cela veut dire ?

La castration n'est pas une castration réelle. Elle est liée, avons-nous dit, à un désir. Elle est même liée à l'évolution, au progrès, à la maturation du désir chez le sujet humain.

Si elle est castration, il-est bien certain, d'autre part, que le lien à cet organe est difficile à bien centrer dans la notion de complexe de castration. On l'a souvent fait remarquer, ce n'est pas une castration s'adressant aux organes génitaux dans leur ensemble, et c'est bien pour cela qu'elle ne prend pas chez la femme l'aspect d'une menace contre les organes génitaux féminins en tant que tels, mais en tant qu'autre chose, justement en tant que le phallus. De même, on a pu légitimement poser la question de savoir s'il fallait chez l'homme isoler dans la notion du complexe de castration le pénis comme tel, ou y comprendre le pénis et les testicules. A la vérité, ces discussions montrent bien que ce dont il s'agit est autre chose que ceci ou cela. C'est quelque chose qui a un certain

rapport avec les organes, mais un certain rapport dont le caractère signifiant dès l'origine ne fait pas de doute. C'est le caractère signifiant qui domine.

Disons qu'à tout le moins, un minimum doit être retenu pour définir ce qu'est dans son essence le complexe de castration - c'est le rapport d'un désir avec ce que j'appellerai dans cette occasion une marque.

Pour que le désir traverse heureusement certaines phases et arrive à maturité, l'expérience freudienne et la théorie analytique enseignent qu'il faut que quelque chose d'aussi problématique à situer que le phallus, soit marqué de ceci, qu'il n'est conservé que pour autant qu'il a traversé la menace de castration.

Cela doit être maintenu comme le minimum essentiel au-delà duquel nous partons dans les synonymes, les glissements, les équivalences, et du même coup dans les obscurités. Littéralement, nous ne savons plus ce que nous disons si nous ne retenons pas ces caractéristiques pour essentielles. Ne vaut-il pas mieux se diriger d'abord vers le rapport comme tel de ces deux pôles, du désir à la marque, avant d'aller le chercher dans les diverses façons dont il s'incarne pour le sujet? A partir du moment où nous quittons le point de départ, la raison de cette liaison ne pourra que devenir de plus en plus énigmatique, problématique, et bientôt, éludée.

J'insiste sur ce caractère de marque. D'ailleurs, en dehors de l'analyse, dans toutes ses autres manifestations interprétatives ou significatives, et bien certainement dans tout ce qui l'incarne cérémoniellement, rituellement, sociologiquement, la marque est le signe de ce qui supporte cette relation castratrice dont l'analyse nous a permis d'apercevoir l'émergence anthropologique. N'oublions pas les incarnations religieuses où nous reconnaissons le complexe de castration, la circoncision, par exemple, pour l'appeler par son nom, ou encore, dans les rites de puberté, telle forme d'inscription, de marque, de tatouage, en liaison avec une certaine phase qui se présente de façon non ambiguë comme l'accession à un certain étage du désir. Tout cela se présente toujours comme marque et impression.

Vous me direz - *Voilà*, *nous y sommes, la marque, pas difficile de la rencontrer, déjà quand on a des troupeaux chaque berger a sa petite marque de façon à distinguer ses brebis de celles des autres.* Ce n'est pas une remarque si bête, car il y a bien un certain rapport, ne serait-ce qu'en ceci, que la marque se présente dans une certaine transcendance par rapport à la constitution du troupeau. Cela doit-il nous suffire? Il est bien vrai que, d'une certaine façon, la circoncision se présente comme constituant un certain troupeau, le troupeau des élus de Dieu. Ne faisons-nous que retrouver cela?

Sûrement pas. Ce que l'expérience analytique, et Freud, nous apportent au départ, c'est qu'il y a un rapport étroit, voire intime, entre le désir et la marque. La marque n'est pas simplement là comme signe de reconnaissance pour le berger, dont nous aurions de la peine à savoir où il est dans l'occasion. Quand il s'agit de l'homme, l'être vivant marqué a un désir qui n'est pas sans un certain rapport intime avec la marque.

Il ne s'agit pas de s'avancer trop vite, ni de dire que c'est cette marque qui modifie le désir. Il y a peut-être dans ce désir, dès l'origine, une béance qui permet à cette marque de prendre son incidence spéciale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a le rapport le plus étroit entre ce qui caractérise le désir chez l'homme, et l'incidence, le rôle et la fonction de la marque. Nous retrouvons ici la confrontation du signifiant et du désir qui est ce sur quoi porte toute l'interrogation que nous développons ici.

Je ne voudrais pas m'éloigner trop, mais ici, tout de même, une petite parenthèse. N'oublions pas que la question débouche bien évidemment sur la fonction de signifiant chez l'homme, et que ce n'est pas ici que vous en entendez parler pour la première fois. Si Freud a écrit *Totem et Tabou, si* cela a été pour lui un besoin et une satisfaction essentiels que de l'articuler - reportez-vous au texte de Jones pour bien voir l'importance que ce texte avait pour lui -, ce n'était pas simplement au titre de psychanalyse appliquée. Sa satisfaction n'était pas de retrouver agrandi aux dimensions du ciel le petit animal humain auquel il se trouvait avoir affaire dans son cabinet. Ce n'était pas le chien céleste par rapport au chien terrestre comme dans Spinoza. C'est pour lui un mythe absolument essentiel, si essentiel que, pour lui, ce n'est pas un mythe. Cela veut dire quoi, le *Totem et Tabou?*

Cela veut dire que, si nous voulons comprendre quelque chose à ce qui est l'interrogation particulière de Freud concernant l'expérience de l'Œdipe chez ses malades,, nous sommes amenés nécessairement au thème du meurtre du père.

Là, Freud ne s'interroge pas. Mais je vous le demande - que peut signifier que, pour concevoir le passage de la nature à l'humanité, il faille en passer par le meurtre du père ?

Selon sa méthode qui est une méthode d'observateur et de naturaliste, il groupe les faits, il fait foisonner autour de ce point-carrefour tous les documents que lui apporte son information. Sans doute voyons-nous venir au premier plan le point où son expérience rencontre le matériel ethnologique. Peu importe que celui-ci soit plus ou moins désuet. Cela n'a plus maintenant aucune importance. Ce qui compte, c'est que le point où il se retrouve, où il se satisfait, où il voit se conjuguer les signes

dont il suit la trace, ce soit celui où la fonction de la phobie rejoint le thème du totem. Et cela est indiscernable d'un progrès qui met au premier plan la fonction du signifiant.

La phobie est un symptôme où vient au premier plan, d'une façon isolée et promue comme telle, le signifiant. J'ai passé l'année dernière à vous l'expliquer, en vous montrant à quel point-le signifiant d'une phobie a trente-six mille significations pour le sujet. C'est le point clef, le signifiant qui manque pour que les significations puissent, au moins pour un temps, tenir un peu tranquilles. Sans cela, le sujet en est littéralement submergé. De même, le totem est bien cela aussi, le signifiant à tout faire, le signifiant clef, celui grâce auquel tout s'ordonne, et principalement le sujet, car le sujet trouve dans ce signifiant ce qu'il est, et c'est au nom de ce totem que s'ordonne aussi pour lui ce qui est interdit.

Mais qu'est-ce que ceci nous voile encore, nous cache au dernier terme ? Qu'est-ce que cache le meurtre du père lui-même ? - pour autant que ce soit autour de lui que se fasse la révolution grâce à quoi les jeunes mâles de la horde voient s'ordonner ce qui sera la loi primitive, c'est-à-dire l'interdiction de l'inceste. Il cache simplement le lien étroit qu'il y a entre la mort et l'apparition du signifiant.

Dans son train ordinaire, chacun sait que la vie ne s'arrête guère aux cadavres qu'elle fait. Les grands poissons mangent les petits - ou même, les ayant tués, ne les mangent pas. Le mouvement de la vie nivelle ce qu'elle a devant soi à abolir, et c'est déjà un problème de savoir en quoi une mort est mémorisée, même si cette mémorisation reste en quelque sorte implicite, c'est-à-dire si, comme tout le laisse apparaître, il est de la nature de cette mémorisation que le fait soit oublié par l'individu, qu'il s'agisse du meurtre du père ou du meurtre de Moise. Il est de la nature de notre esprit d'oublier ce qui reste absolument nécessaire comme la clef, le point pivot autour duquel il tourne. Pour qu'une mort soit mémorisée, il faut qu'un certain lien ait été fait signifiant, de façon à ce que cette mort existe autrement dans le réel, dans le foisonnement de la vie. II n'y a pas d'existence de la mort, il y a des morts, et voilà tout. Et quand ils sont morts, personne dans la vie n'y fait plus attention.

En d'autres termes, qu'est-ce qui fait, et la passion de Freud quand il écrit *Totem et Tabou,* et l'effet fulgurant d'un livre qui apparaît pour être très généralement rejeté et vomi? Et chacun de dire - *Qu'est-ce qu'il nous raconte, celui-la ? D'où vient-il ? De quel droit nous raconte-t-il cela ? Nous, ethnographes, nous n'avons jamais vu cela.* Ce qui n'empêche pas ce livre d'être un des événements capitaux de notre siècle, qui a profondément trans-

formé toute l'inspiration du travail critique, ethnologique, littéraire, anthropologique.

Qu'est-ce que cela veut dire? - si ce n'est que Freud y conjugue deux choses, le désir avec le signifiant. Il les conjugue comme on dit que l'on conjugue un verbe. Il fait entrer la catégorie de cette conjugaison au sein d'une pensée concernant l'homme qui jusqu'à lui restait, dirai je, académisante - désignant par là une filiation philosophique antique qui, depuis le platonisme jusqu'aux sectes stoïcienne et épicurienne, et passant à travers le christianisme, tend profondément à oublier le rapport organique du désir avec le signifiant, à exclure le désir du signifiant, à le réduire, à le motiver dans une certaine économie du plaisir, à éluder ce qu'il y a en lui d'absolument problématique, irréductible et, à proprement parler, pervers, à éluder ce qui est le caractère essentiel, vivant, des manifestations du désir humain, au premier plan duquel nous devons mettre son caractère non seulement inadapté et inadaptable, mais fondamentalement marqué et perverti.

C'est ce lien entre le désir et la marque, entre le désir et l'insigne, entre le désir et le signifiant, dont nous sommes ici en train de nous efforcer de faire la situation.

3

Reportons-nous maintenant aux trois petites formules que je vous ai écrites.

je veux simplement aujourd'hui les introduire, et vous dire ce qu'elles veulent dire, parce que nous ne pourrons aller plus loin. Ces formules sont, à mon gré, celles qui vous permettront d'articuler non seulement quelque chose du problème que je viens de vous proposer, mais même toutes les vagations, voire divagations, de la pensée analytique concernant ce qui reste toujours notre problème fondamental, qui est, ne l'oublions pas, le problème du désir.

Commençons par préciser ce que veulent dire les lettres qui sont là. Le petit d, c'est le désir. Le $, c'est le sujet. Le petit a, c'est le petit autre, l'autre en tant qu'il est notre semblable, que son image nous retient, nous captive, nous supporte, et que nous constituons autour d'elle ce premier ordre d'identifications que je vous ai définies comme l'identification narcissique, qui est petit *m*, le moi.

Cette première ligne met ces lettres dans un certain rapport dont les flèches vous indiquent qu'il ne peut être parcouru jusqu'au bout en

partant de chaque extrémité, mais qu'il s'arrête au point précis où la flèche directrice en rencontre une autre de signe opposé. L'identification moïque ou narcissique se trouve ici dans un certain rapport avec la fonction du désir. J'en reprendrai le commentaire.

La deuxième ligne concerne ce sur quoi j'ai articulé tout mon discours au début de cette année, quand j'ai essayé de vous faire voir dans le trait d'esprit un certain rapport fondamental du désir, non pas avec le signifiant comme tel, mais avec la parole, c'est à savoir la demande. Le D ici écrit veut dire la demande. Le grand A qui suit, c'est le grand Autre, le lieu, le siège, le témoin, auquel le sujet se réfère dans son rapport avec un petit a quelconque, comme étant le lieu de la parole. Il n'est pas besoin ici de rappeler combien, depuis longtemps, et en y revenant sans cesse, j'ai articulé la nécessité de ce grand Autre comme le lieu de la parole articulée comme telle. On retrouve ici le petit d, et aussi, pour la première fois, le petit s, avec la même signification qu'il a d'habitude dans nos formules, à savoir celle du signifié. Le petit s de grand A désigne ce qui dans l'Autre est signifié, et signifié à l'aide du signifiant, soit ce qui dans l'Autre, pour moi sujet, prend valeur de signifié, c'est-à-dire ce que nous avons appelé tout à l'heure les insignes. C'est en relation avec ces insignes de l'Autre que se produit l'identification qui a pour fruit et résultat la constitution dans le sujet de grand I, qui est l'Idéal du moi. Rien que la constitution de ces formules vous présentifie qu'il n'y a d'accession à l'identification de l'Idéal du moi qu'une fois le terme du grand Autre entré en ligne de compte.

Comme les précédentes, la troisième ligne essaye d'articuler en une chaîne-repère un problème. Il s'agit ici du problème que j'articule aujourd'hui devant vous.

Le delta est précisément ce sur quoi nous nous interrogeons, à savoir le ressort même par quoi le sujet humain est mis dans un certain rapport au signifiant, ceci dans son essence de sujet, de sujet total, de sujet dans son caractère complètement ouvert, problématique, énigmatique - qu'exprime ce symbole.

Vous voyez ici le sujet revenir de nouveau, cette fois dans son rapport avec le fait que son désir passe par la demande, qu'il le parle, et que cela a certains effets. Vous avez ensuite le grand S qui est comme d'habitude la lettre par laquelle nous désignons le signifiant. La formule explique que grand S de A barré est précisément ce que Φ, le phallus, réalise. Autrement dit, le phallus est ce signifiant qui introduit dans A quelque chose de nouveau, et qui ne l'introduit que dans A, et au niveau de A - grâce à quoi cette formule va prendre son éclairage des effets de signifiant. Ce

point précis d'incidence sur l'Autre est ce que cette formule nous permettra d'éclairer.

Reprenons maintenant ce dont il s'agit.

Le rapport de l'homme au désir n'est pas un rapport pur et simple de désir. Ce n'est pas en soi un rapport à l'objet. Si le rapport à l'objet était d'ores et déjà institué, il n'y aurait pas de problème pour l'analyse. Les hommes, comme sont présumés le faire la plupart des animaux, iraient à leur objet. Il n'y aurait pas ce rapport second, si je puis dire, de l'homme au fait qu'il est animal désirant, et qui conditionne tout ce qui se passe au niveau que nous appelons pervers, à savoir qu'il jouit de son désir. Toute l'évolution du désir trouve son origine dans ces faits vécus que l'on classe dans la relation disons masochiste, parce que c'est celle que l'on nous fait sortir la première dans l'ordre génétique, mais on y vient par une sorte de régression. Celle qui s'offre comme la plus exemplaire, comme la plus pivot, c'est le rapport dit sadique, ou le rapport scoptophilique.

Il est tout à fait clair que c'est par une réduction, un maniement, une décomposition artificielle seconde de ce qui est donné dans l'expérience, que nous les isolons sous forme de pulsions qui se substituent l'une à l'autre, et qui s'équivalent. Le rapport scoptophilique, en tant qu'il conjugue exhibition et voyeurisme, est toujours ambigu - le sujet se voit être vu, on voit le sujet comme vu, mais, bien entendu, on ne le voit pas purement et simplement, mais dans la jouissance, dans cette espèce d'irradiation ou de phosphorescence qui se dégage du fait que le sujet se trouve dans une position venue d'on ne sait quelle béance primitive, en quelque sorte extraite de son rapport d'implication à l'objet, et de là il se saisit fondamentalement lui-même comme patient dans cette relation. D'où procède le fait que ce que nous trouvons au fond de l'exploration analytique du désir, c'est le masochisme - le sujet se saisit comme souffrant, il saisit son existence d'être vivant comme souffrant, c'est-à-dire comme étant sujet du désir.

Où est maintenant le problème? A tout jamais, le désir humain restera irréductible à aucune réduction et adaptation. Aucune expérience analytique n'ira là contre. Le sujet ne satisfait pas simplement un désir, il jouit de désirer, et c'est une dimension essentielle de sa jouissance. Il est tout à fait erroné d'omettre cette donnée primitive à laquelle, je dois le dire, l'investigation dite existentialiste a apporté certaines lumières, qu'elle a remis dans un certain éclairage. Ce que je vous articule là comme je peux, demande, pour avoir un sens, que vous vous référiez à notre expérience de chaque jour, mais cela est développé tout au long de pages diversement magistrales par M. Sartre dans *L'Etre et le Néant.* Ce n'est pas toujours

d'une absolue rigueur philosophique, mais c'est sûrement d'un incontestable talent littéraire. Le frappant, c'est que des choses de cet ordre n'aient pu être articulées avec tant d'éclat que depuis que l'analyse a donné droit de cité à la dimension du désir.

M. Jones, dont l'utilité et la fonction dans l'analyse auront été directement proportionnelles avec ce qu'il ne comprenait pas, a très vite essayé d'articuler le complexe de castration en lui donnant un équivalent. Pour tout dire, le signifiant phallique a fait pour lui, tout au long de son existence d'écrivain et d'analyste, l'objet de ce que l'on pourrait peut-être appeler une véritable phobie. Ce qu'il a écrit de meilleur, qui culmine dans son article sur la phase phallique, consiste précisément à dire - pourquoi, ce sacré phallus que l'on trouve là sous nos pas à tout instant, pourquoi, cet objet d'ailleurs inconsistant, le privilégier, alors qu'il y a des choses tout aussi intéressantes ? - le vagin par exemple. Et en effet, il a raison, cet homme. Il est bien clair que cet objet n'a pas moins d'intérêt que le phallus, nous le savons. Seulement, ce qui l'étonne, c'est que l'un et l'autre n'ont pas la même fonction. Il était strictement condamné à ne rien y comprendre, dans la mesure même où, dès le départ, dès son premier jet, dès qu'il a essayé d'articuler ce qu'était le complexe de castration chez Freud, il a éprouvé le besoin de lui donner un équivalent, au lieu de retenir ce qu'il y a peut-être de coriace, voire d'irréductible, dans le complexe de castration, à savoir le signifiant phallus.

Jones n'était pas sans une certaine orientation, il n'avait peut-être qu'un tort, c'est de penser que Dieu les créa homme et femme. C'est sur cette phrase qu'il conclut son article sur la *Phallic Phase,* montrant bien par là les origines bibliques de sa conviction. Puisque Dieu les a créés homme et femme, c'est donc que c'est bien fait pour aller ensemble, et il faut que ce soit à cela que cela aboutisse, ou que ça dise pourquoi.

Or, justement, nous sommes dans l'analyse pour nous apercevoir que, quand on demande que ça dise pourquoi, on entre dans toutes sortes de complications. C'est pourquoi, dès le départ, il a substitué au terme de complexe de castration celui *d'aphanisis* qu'il a été chercher dans le dictionnaire grec, et qui, il faut bien dire, n'est pas un mot des plus employés par les auteurs. Cela veut dire *disparition.* Disparition de quoi? Disparition du désir. C'est ce que le sujet redouterait dans le complexe de castration, au dire de M. Jones. De son petit pas allègre de personnage shakespearien, il ne semblait pas du tout se douter que c'était déjà un énorme problème qu'un être vivant puisse s'intimider comme d'un danger, non pas de la disparition, du manque, du sevrage, de son objet, mais de son désir. Il n'y a pas d'autre moyen de faire de *l'aphanisis* un équiva-

lent du complexe de castration, que de la définir comme il le fait, à savoir la disparition du désir. N'y a-t-il pas là quelque chose qui n'est pas absolument infondé? Que ce soit déjà là quelque chose qui est de deuxième ou troisième degré par rapport à un rapport articulé en termes de besoin, n'est pas douteux, mais c'est pourtant ce dont il n'a pas l'air de se douter le moins du monde.

Cela dit, même à admettre qu'aient déjà été résolues toutes les complications que suggère la simple position du problème en ces termes, il reste à structurer précisément le rapport du sujet à l'Autre, en tant que c'est dans l'Autre, dans le regard de l'Autre, qu'il saisit sa propre position. Ce n'est pas pour rien que je distingue ici la position scoptophilique, mais parce qu'elle est effectivement au cœur non seulement de cette position, mais aussi bien de l'attitude de l'Autre, pour autant qu'il n'y a pas de position sadique qui, pour être qualifiable de sadique à proprement parler, ne s'accompagne d'une certaine identification masochiste. Le sujet humain est ainsi dans un rapport à son être lui-même comme détaché, ce qui le met dans une position vis-à-vis de l'Autre telle que, dans ce qu'il saisit comme dans ce dont il jouit, il s'agit d'autre chose que d'un rapport à l'objet, il s'agit d'un rapport à son désir. Ce qui reste maintenant à savoir, c'est ceci - que vient faire là-dedans le phallus comme tel? C'est là qu'est le problème.

Pour le résoudre, gardons-nous de chercher à engendrer le terme dont il s'agit, de l'imaginer par une reconstitution génétique fondée sur ce que j'appellerai des références fondamentales de l'obscurantisme moderne. Je pense à des formules qui sont, à mon avis, excessivement plus imbéciles que ce que vous pouvez trouver dans les petits livres de catéchisme, et dont voici un exemple - l'ontogenèse reproduit la phylogenèse. Quand nos arrière-petits-enfants sauront que, de notre temps, cela suffisait à expliquer des tas de choses, ils se diront que c'est tout de même une drôle de chose que l'homme - sans d'ailleurs s'apercevoir de ce qu'ils auront à la place à ce moment-là.

Il s'agit donc de savoir ce que le phallus vient faire là. Posons pour aujourd'hui ce que comporte l'existence de la troisième ligne, à savoir que le phallus joue un rôle de signifiant. Qu'est-ce que cela veut dire?

Pour l'éclairer, partons de la deuxième ligne, qui veut dire qu'il y a un certain rapport de l'homme au petit autre qui est structuré comme ce que nous venons d'appeler le désir humain, au sens où ce désir est déjà fondamentalement pervers, et qu'en conséquence toutes ses demandes sont marquées d'un certain rapport, que représente ce nouveau petit symbole losangique que vous retrouvez sans cesse dans ces formules. Il

implique simplement - c'est là tout son sens - que tout ce dont il s'agit ici est commandé par ce rapport quadratique que nous avons mis depuis toujours au fondement de notre articulation du problème, et qui dit qu'il n'y a pas de $ concevable - ni articulable, ni possible - qui ne se soutienne du rapport ternaire *A a' a.* C'est tout ce que le losange veut dire. Pour que la demande existe, ait une chance, soit quelque chose, il faut qu'il y ait un certain rapport entre s (A) et le désir tel qu'il est structuré, A ✳d, ce qui nous renvoie à la première ligne.

Il y a en effet une composition des lignes. La première indique que l'identification narcissique, à savoir ce qui constitue le moi du sujet, se fait dans un certain rapport dont nous avons vu au cours du temps toutes les variations, les différences, les nuances - prestige, prestance, domination - dans un certain rapport avec l'image de l'autre. Vous en trouvez le correspondant, le corrélat, dans ce qui est de l'autre côté du point de révolution de ce tableau, à savoir la ligne d'équivalence double qui est là au centre. La possibilité même de l'existence d'un moi est ainsi mise en rapport avec le caractère fondamentalement désirant - et lié aux avatars du désir - du sujet, ce qui est ici articulé dans la première partie de la première ligne.

De même, toute identification aux insignes de l'Autre, c'est-à-dire du tiers en tant que tel, dépend de quoi? De la demande. De la demande et des rapports de l'Autre au désir.

Cela, qui est tout à fait clair et évident, permet de donner sa pleine valeur au terme dont Freud, lui, désigne ce que nous appelons de façon très impropre - je dirai pourquoi - la frustration. Freud dit *versagung.* Nous savons par expérience que c'est dans la mesure où quelque chose est *versagen* qu'il se produit chez le sujet le phénomène de l'identification secondaire, ou identification aux insignes de l'Autre.

Qu'est-ce que cela implique? Que pour que quelque chose puisse même s'établir pour le sujet entre le grand Autre comme lieu de la parole et le phénomène de son désir - lequel se place sur un plan tout à fait hétérogène puisqu'il a rapport avec le petite autre en tant que son image -, il faut que quelque chose introduise dans l'Autre ce même rapport au petit autre qui est exigible, nécessaire, et phénoménologiquement tangible, pour expliquer le désir humain en tant que désir pervers. C'est la nécessité d'une articulation du problème que nous proposons aujourd'hui.

Cela peut vous sembler obscur. Je ne vous dirai qu'une seule chose - c'est à ne rien poser du tout que non seulement cela devient de plus en plus obscur, mais qu'en plus tout s'embrouille. Il se peut, en revanche, qu'à poser cela, nous allons pouvoir faire sortir un peu d'ordre.

Nous posons que Φ, le phallus, est ce signifiant par lequel est introduit dans A en tant que lieu de la parole, le rapport à a, le petit autre, et ce, en tant que le signifiant y est pour quelque chose.

Voilà. Cela a l'air de se mordre la queue - mais il faut que cela se morde la queue. Il est clair que le signifiant y est pour quelque chose, puisque ce signifiant, nous le rencontrons à tous les pas. Nous l'avons rencontré dès l'origine, puisqu'il n'y aurait pas d'entrée de l'homme dans la culture - ou plutôt dans la société si nous distinguons culture et société, mais c'est la même chose - si le rapport au signifiant n'était pas à l'origine.

De même que nous avons défini le signifiant paternel comme le signifiant qui, dans le lieu de l'Autre, pose et autorise le jeu des signifiants, il y a un autre signifiant privilégié qui a pour effet d'instituer dans l'Autre ceci, qui le change de nature - et c'est pourquoi, à la troisième ligne, le symbole de l'Autre est ici barré -, à savoir qu'il n'est pas purement et simplement le lieu de la parole, mais qu'il est, comme le sujet, impliqué dans la dialectique située sur le plan phénoménal de la réflexion à l'endroit du petit autre. Ce que ceci y ajoute, c'est que ce rapport existe pour autant que le signifiant l'inscrit.

Je vous prie, quelque difficulté que cela vous fasse, de le garder dans l'esprit. Vous vous en tiendrez là pour aujourd'hui. Je vous montrerai par la suite ce que cela permet d'illustrer et d'articuler.

26 MARS 1958

XVIII

LES MASQUES DU SYMPTÔME

Nos interprétations et les siennes
Le cas d'Elizabeth von R.
Dissociation de l'amour et du désir
Le désir articulé n'est pas articulable Le rire et l'identification

je voudrais vous ramener aujourd'hui à quelque appréhension primitive concernant l'objet de notre expérience, c'est-à-dire l'inconscient.

Mon dessein est en somme de vous montrer ce que la découverte de l'inconscient nous ouvre de voies et de possibilités, sans vous laisser oublier les limites qu'elle met à notre pouvoir. En d'autres termes, il s'agit pour moi de vous montrer dans quelle perspective, dans quelle allée se laisse entrevoir la possibilité d'une normativation - une normativation thérapeutique - dont toute l'expérience analytique est là pour vous rappeler qu'elle se heurte néanmoins aux antinomies internes de toute normativation dans la condition humaine.

L'analyse nous permet même d'approfondir la nature de ces limites.

1

On ne peut manquer d'être frappé du fait que Freud, dans l'un de ses derniers articles - celui dont on a improprement traduit le titre par *Analyse terminable ou interminable,* alors qu'il concerne en réalité le fini ou l'infini, et qu'il s'agit de l'analyse en tant qu'elle se finit ou en tant qu'elle doit être située dans une sorte de portée infinie -, que Freud donc nous désigne la projection à l'infini du but de l'analyse de la façon la plus claire, au niveau de l'expérience concrète comme il dit, en soulignant ce qu'il y a d'irréductible pour l'homme dans le complexe de castration, pour la femme dans le *Penisneid,* c'est-à-dire dans un certain rapport fondamental avec le phallus.

Sur quoi la découverte freudienne a-t-elle porté l'accent à son départ?

Sur le désir. Ce que Freud essentiellement découvre, ce qu'il appréhende dans les symptômes quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de symptômes pathologiques ou qu'il s'agisse de ce qu'il interprète dans ce qui se présentait jusque-là de plus ou moins réductible à la vie normale, à savoir le rêve par exemple, c'est toujours un désir.

Bien plus, dans le rêve il ne nous parle pas simplement de désir, mais d'accomplissement de désir, *Wunscherfüllung.* Ceci ne doit pas être sans nous frapper, à savoir que c'est précisément dans le rêve qu'il parle de satisfaction du désir. Il indique d'autre part que, dans le symptôme lui-même, il y a bien quelque chose qui ressemble à cette satisfaction, mais c'est une satisfaction dont le caractère problématique est assez marqué, puisque aussi bien c'est une satisfaction à l'envers.

Il apparaît donc d'ores et déjà que le désir est lié à quelque chose qui est son apparence, et, pour dire le mot, son masque. Le lien étroit qu'entretient le désir, tel qu'il se présente à nous dans l'expérience analytique, avec ce qui le revêt de façon problématique, nous sollicite de nous y arrêter comme à un problème essentiel.

J'ai souligné à plusieurs reprises, ces dernières fois, la façon dont le désir, pour autant qu'il apparaît à la conscience, se manifeste sous une forme paradoxale dans l'expérience analytique - ou, plus exactement, combien celle-ci a promu ce caractère inhérent au désir en tant que désir pervers, qui est d'être un désir au second degré, une jouissance du désir en tant que désir.

D'une façon générale, ce n'est pas l'analyse qui a découvert la fonction du désir, mais elle nous a permis de percevoir jusqu'à quel degré de profondeur est porté le fait que le désir humain n'est pas directement impliqué dans un rapport pur et simple avec l'objet qu'il satisfait, mais qu'il est lié à une position que prend le sujet en présence de cet objet comme à une position qu'il prend en dehors de sa relation avec l'objet, de telle sorte que jamais rien ne s'épuise purement et simplement dans la relation à l'objet.

D'autre part, l'analyse est bien faite pour rappeler ceci, qui est connu de toujours, à savoir le caractère vagabond, fuyant, insaisissable, du désir. Il échappe précisément à la synthèse du moi, ne lui laissant pas d'autre issue que celle de n'être à tout instant qu'une illusoire affirmation de synthèse. Si c'est toujours moi qui désire, cela en moi ne peut se saisir que dans la diversité des désirs.

A travers cette diversité phénoménologique, à travers la contradiction, l'anomalie, l'aporie du désir, il est certain, d'autre part, qu'il se manifeste un rapport plus profond, qui est le rapport du sujet à la vie, et, comme

on dit, à des instincts. Pour s'être située dans cette voie, l'analyse nous fait faire des progrès dans la situation du sujet par rapport à sa position d'être vivant. Mais justement, l'analyse nous fait expérimenter à travers quels truchements se réalisent non seulement les buts ou les fins de la vie, mais peut-être aussi de ce qui est au-delà de la vie. Freud a envisagé, en effet, comme un au-delà du principe du plaisir, je ne sais quelle téléologie des premières fins vitales ou des fins dernières auxquelles viserait la vie, et c'est le retour à l'équilibre de la mort. Tout cela, l'analyse nous a permis, je ne dis pas de le définir, mais de l'entrevoir, dans la mesure où elle nous a permis aussi de suivre dans ses cheminements l'accomplissement des désirs.

Le désir humain dans ses rapports internes au désir de l'Autre, a été entrevu depuis toujours. Il n'est besoin que de se rapporter au premier chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, pour retrouver les voies dans lesquelles une réflexion assez approfondie pourrait nous permettre d'engager cette recherche. Ce n'est rien enlever à l'originalité du phénomène nouveau qu'apporte Freud, et qui nous permet de jeter une lumière si essentielle sur la nature du désir.

La voie que suit Hegel dans son premier abord du désir, est loin d'être uniquement, comme on le croit du dehors, une voie déductive. Il s'agit d'une prise du désir par l'intermédiaire des rapports de la conscience de soi avec la constitution de la conscience de soi chez l'autre. La question qui se pose est alors de savoir comment par cet intermédiaire peut s'introduire la dialectique de la vie elle-même. Cela ne peut se traduire chez Hegel que par une sorte de saut qu'il appelle dans l'occasion une synthèse. L'expérience freudienne nous montre un tout autre cheminement, bien que, très curieusement, très remarquablement aussi, le désir s'y présente également comme profondément lié au rapport à l'autre comme tel, tout en se présentant néanmoins comme un désir inconscient.

Il convient maintenant de se remettre au niveau de ce qu'a été dans l'expérience de Freud lui-même, dans son expérience humaine, cet abord du désir inconscient. Il nous faut nous représenter à nous-mêmes les premiers temps dans lesquels Freud a rencontré cette expérience dans son caractère de surprenante nouveauté, comme faisant appel, je ne dirai pas à l'intuition, mais plutôt à la divination, car il s'agissait d'appréhender quelque chose au-delà d'un masque.

Maintenant que la psychanalyse est constituée, et qu'elle s'est développée en un si ample et si mouvant discours, nous pouvons nous représenter - mais nous nous le représentons assez mal - ce qu'était la portée de

ce qu'introduisait Freud quand il commençait à lire dans les symptômes de ses patients, dans ses propres rêves, et quand il commençait à nous apporter la notion du désir inconscient. C'est bien ce qui nous manque pour mesurer à leur juste valeur ses interprétations. Nous sommes toujours très étonnés par ce qui nous apparaît très souvent comme leur caractère extraordinairement interventionniste au regard de ce que nous-même nous nous permettons, et, je dirai, au regard de ce que nous pouvons et ne pouvons plus nous permettre.

On peut même ajouter que ses interprétations nous frappent, jusqu'à un certain point, par leur caractère à côté. Ne vous ai-je pas mille fois fait remarquer, à propos du cas de Dora par exemple, ou de ses interventions dans l'analyse de la jeune homosexuelle dont nous avons longuement parlé ici, combien les interprétations de Freud - il le reconnaît lui-même - étaient liées à son incomplète connaissance de la psychologie, celle tout spécialement des homosexuels en général, mais aussi des hystériques. L'insuffisante connaissance que Freud avait à ce moment-là fait que, dans plus d'un cas, ses interprétations se présentent avec un caractère trop directif, presque forcé, et précipité à la fois, qui donne en effet sa pleine valeur au terme d'interprétation à côté.

Néanmoins, il est certain que ces interprétations se présentaient à ce moment, jusqu'à un certain point, comme devant être faites, comme les interprétations efficaces pour la résolution du symptôme. Qu'est-ce à dire ?

Cela nous pose évidemment un problème. Pour commencer de le déblayer, il faut nous représenter que quand Freud faisait des interprétations de cet ordre, il se trouvait devant une situation toute différente de la situation présente. En effet, tout ce qui, dans une interprétation-verdict, sort de la bouche de l'analyste en tant qu'il y a à proprement parler interprétation, ce verdict, ce qui est dit, proposé, donné pour vrai, prend littéralement sa valeur de ce qui n'est pas dit. La question est donc de savoir sur quel fond de non-dit se propose une interprétation.

Au temps où Freud faisait ses interprétations à Dora, il lui disait par exemple qu'elle aimait Monsieur K, et lui indiquait sans ambages que c'était avec lui qu'elle devrait normalement refaire sa vie. Cela nous surprend, et d'autant plus que nous savons qu'il ne saurait en être question pour les meilleures raisons, et en fin de compte Dora ne veut absolument rien en savoir. Néanmoins, une interprétation de cet ordre, au moment où Freud la faisait, se présentait sur un fond qui, de la part de la patiente, ne comportait aucune présomption que son interlocuteur soit là pour rectifier son appréhension du monde ou faire que sa relation d'objet soit

portée à maturité. Pour que le sujet attende de la bouche de l'analyste de telles choses, il y faut toute une ambiance culturelle dont rien encore ne s'était formé. A la vérité, Dora ne sait pas ce qu'elle attend, elle est conduite par la main, et Freud lui dit *Parlez*, et rien d'autre ne pointe à l'horizon d'une expérience ainsi dirigée - si ce n'est implicitement, car du seul fait qu'on lui dit de parler, il doit bien y avoir en jeu quelque chose de l'ordre de la vérité.

La situation est loin d'être semblable pour nous. Aujourd'hui, le sujet vient déjà à l'analyse avec la notion que la maturation de la personnalité, des instincts, de la relation d'objet, est une réalité déjà organisée et normativée dont l'analyste représente la mesure. L'analyste lui apparaît comme le détenteur des voies et des secrets de ce qui se présente d'emblée comme un réseau de relations, sinon toutes connues du sujet, du moins dont les grandes lignes lui parviennent - au moins dans la notion qu'il a de ces grandes lignes. Il a l'idée que des arrêts dans son développement sont concevables, qu'un progrès doit être accompli. Bref, il y a tout un fond concernant la normativation de sa personne, de ses instincts, etc. - mettez dans l'accolade tout ce que vous voudrez. Tout cela implique que l'analyste, quand il intervient, intervient en position, dit-on, de jugement, de sanction - il y a un mot plus précis encore que nous indiquerons plus tard -, ce qui donne une tout autre portée à son interprétation.

Pour bien saisir ce dont il s'agit quand je vous parle du désir inconscient dans la découverte freudienne, il faut en revenir à ces temps de fraîcheur où rien n'était impliqué de l'interprétation de l'analyste, si ce n'est la détection dans l'immédiat, derrière quelque chose qui se présente paradoxalement comme absolument fermé, d'un x qui est au-delà.

Tout un chacun ici se gargarise avec le terme de sens. je ne crois pas que ce terme soit là autre chose qu'un affaiblissement de ce dont il s'agit à l'origine, tandis que le terme de désir, dans ce qu'il noue et rassemble d'identique au sujet, donne toute sa portée à ce qui se rencontre dans cette première appréhension de l'expérience analytique. C'est à cela qu'il convient de revenir si nous voulons rassembler à la fois le point où nous en sommes et ce que signifie essentiellement, non seulement notre expérience, mais ses possibilités - je veux dire, ce qui la rend possible.

C'est aussi ce qui doit nous garder de céder à la pente, au penchant, je dirais presque au piège où nous sommes impliqués nous-mêmes avec le patient que nous introduisons dans l'expérience - ce serait de l'induire dans une voie qui reposerait sur un certain nombre de pétitions de principe, je veux dire sur l'idée qu'une solution dernière puisse être donnée à

sa condition qui lui permette en fin de compte de devenir, disons le mot, identique à un objet quelconque.

Revenons donc au caractère problématique du désir tel qu'il se présente dans l'expérience analytique, c'est-à-dire dans le symptôme, quel qu'il soit.

2

J'appelle ici symptôme, dans son sens le plus général, aussi bien le symptôme morbide que le rêve, que n'importe quoi d'analysable. Ce que j'appelle symptôme, c'est ce qui est analysable.

Le symptôme se présente sous un masque, se présente sous une forme paradoxale.

La douleur d'une des premières hystériques que Freud analyse, Elizabeth von R., se présente d'abord d'une façon tout à fait fermée en apparence. Freud, peu à peu, grâce à une patience qui peut vraiment là être dite inspirée par une sorte d'instinct de limier, la rapporte à la longue présence de la patiente auprès de son père malade, et à l'incidence, pendant qu'elle le soignait, de quelque chose d'autre qu'il entrevoit d'abord dans une sorte de brume, à savoir le désir qui pouvait la lier alors à un de ses amis d'enfance dont elle espérait de faire son époux. Quelque chose d'autre se présente ensuite, aussi sous une forme mal dévoilée, à savoir ses relations avec les époux de ses deux sueurs. L'analyse nous fait entrevoir que, sous des formes diverses, ils ont représenté pour elle quelque chose d'important - elle détestait l'un pour je ne sais quelle indignité, grossièreté, patauderie masculine, l'autre au contraire semble l'avoir infiniment séduite. Il semble en effet que le symptôme se soit précipité autour d'un certain nombre de rencontres, et d'une sorte de méditation oblique concernant les relations d'ailleurs fort heureuses, de ce beau-frère avec une de ses sueurs cadettes. Je reprends ces données pour fixer les idées, en manière d'exemple.

Il est clair que nous sommes alors à une époque primitive de l'expérience analytique. Que Freud dise purement et simplement à la patiente, comme il n'a pas manqué de le faire, qu'elle était amoureuse de son beau-frère, et que c'est autour de ce désir réprimé que s'est cristallisé le symptôme, nommément la douleur de la jambe -, nous sentons bien maintenant et nous savons, après toutes les expériences qui ont été faites par la suite, que, chez une hystérique, c'est un forçage - comme d'avoir dit à Dora qu'elle était amoureuse de Monsieur K.

Quand nous approchons une observation comme celle-là, nous touchons du doigt cette vue de plus haut que je vous propose. Il n'est aucun besoin pour ce faire de bouleverser l'observation, car - sans que Freud le formule ainsi, le diagnostique, le discerne - il en donne tous les éléments de la façon la plus claire. Jusqu'à un certain point, au-delà des mots qu'il articule dans ses paragraphes, la composition même de son observation le laisse apparaître d'une façon infiniment plus convaincante que tout ce qu'il dit.

Que met-il donc en relief à propos de l'expérience d'Elizabeth von R. ? Précisément, que, à son dire et à son expérience, dans beaucoup de cas l'apparition des symptômes hystériques est liée à l'expérience, si rude en soi-même, d'être toute dévotion au service d'un malade et de jouer le rôle d'infirmière - et plus encore, si l'on songe à la portée que prend cette fonction quand elle est assumée par un sujet vis-à-vis de l'un de ses proches. Ce sont alors tous les liens de l'affection, voire de la passion, qui attachent le soignant au soigné. Le sujet se trouve ainsi en posture d'avoir à satisfaire, plus qu'en aucune autre occasion, ce que l'on peut là désigner avec le maximum d'accent comme la demande. L'entière soumission, voire abnégation du sujet par rapport à la demande, est vraiment donnée par Freud comme une des conditions essentielles de la situation en tant qu'elle s'avère en l'occasion hystérogène.

Cela est d'autant plus important que chez cette hystérique-là, contrairement à d'autres qu'il nous donne également en exemple, les antécédents aussi bien personnels que familiaux sont extraordinairement évasifs et peu accentués, et que, par conséquent, le terme de situation hystérogène prend bien ici toute sa portée. Freud en donne d'ailleurs toute l'indication.

Dans la médiane de mes trois formules, j'isole donc ici la fonction de la demande. Corrélativement, nous dirons, en fonction de cette position de fond, que ce dont il s'agit, c'est essentiellement de l'intérêt pris par le sujet dans une situation de désir.

Freud ici n'a qu'un tort, si l'on peut dire, c'est d'être entraîné en quelque sorte par la nécessité du langage, et d'orienter le sujet d'une façon prématurée, de l'impliquer d'une façon trop définie dans cette situation de désir.

Il y a une situation de désir, et le sujet y prend un intérêt. Mais maintenant que nous savons ce que c'est qu'une hystérique, nous ne pouvons même pas ajouter - *de quelque côté qu'elle le prenne.* Ce serait en effet déjà impliquer qu'elle le prend d'un côté ou d'un autre - qu'elle s'intéresse à son beau-frère du point de vue de sa sueur ou à sa sueur du point de vue

de son beau-frère. L'identification de l'hystérique peut parfaitement subsister d'une façon corrélative dans plusieurs directions. Elle est ici double. Disons que le sujet s'intéresse, qu'il est impliqué dans la situation de désir, et c'est cela qui est essentiellement représenté par un symptôme, ce qui ramène ici la notion de masque.

La notion de masque veut dire que le désir se présente sous une forme ambiguë qui ne nous permet justement pas d'orienter le sujet par rapport à tel ou tel objet de la situation. C'est un intérêt du sujet dans la situation comme telle, c'est-à-dire dans la relation de désir. C'est précisément ce qui est exprimé par le symptôme qui apparaît, et c'est ce que j'appelle l'élément de masque du symptôme.

C'est à ce propos que Freud peut nous dire que le symptôme parle dans la séance. Le ça parle dont je vous entretiens tout le temps, il est là dès les premières articulations de Freud, exprimé dans le texte. Il dira plus tard que les borborygmes de ses patients, lorsqu'ils venaient à se faire entendre dans la séance, avaient une signification de paroles. Mais là, ce qu'il nous dit, c'est que les douleurs qui réapparaissent, s'accentuent, deviennent plus ou moins intolérables pendant la séance même, font partie du discours du sujet, et qu'il mesure au ton et à la modulation de la parole, le degré de brûlant, la portée, la valeur révélatrice de ce que le sujet est en train d'avouer, de lâcher dans la séance. La trace, la direction centripète de cette trace, le progrès de l'analyse, est mesuré par Freud à l'intensité même de la modulation dont le sujet accuse pendant la séance une plus ou moins grande intensification de son symptôme.

J'ai pris cet exemple, je pourrais aussi bien en prendre d'autres, je pourrais aussi bien prendre l'exemple d'un rêve - afin de centrer le problème du symptôme et du désir inconscient. La question est celle du lien du désir, qui reste un point d'interrogation, un x, une énigme, avec le symptôme dont il se revêt, c'est-à-dire avec le masque.

On nous dit que le symptôme en tant qu'inconscient est en somme, jusqu'à un certain point, quelque chose qui parle, et dont on peut dire avec Freud - avec Freud depuis l'origine - qu'il s'articule. Le symptôme va donc dans le sens de la reconnaissance du désir. Mais qu'en était-il de ce symptôme qui est là pour faire reconnaître le désir, avant que Freud n'arrive, et derrière lui, toute la levée de ses disciples, les analystes ? Cette reconnaissance tend à se faire jour, cherche sa voie, mais qui ne se manifeste que par la création de ce que nous avons appelé le masque, qui est quelque chose de fermé. Cette reconnaissance du désir, c'est une reconnaissance par personne, qui ne vise personne, puisque personne ne peut la lire jusqu'au moment où quelqu'un commence d'en apprendre la clef.

Cette reconnaissance se présente sous une forme close à l'autre. Reconnaissance du désir donc, mais reconnaissance par personne.

D'autre part, en tant que c'est un désir de reconnaissance, c'est autre chose que le désir. D'ailleurs, on nous le dit bien - ce désir est un désir refoulé. C'est pour cela que notre intervention ajoute quelque chose de plus à la simple lecture. Ce désir est un désir que le sujet exclut en tant qu'il veut le faire reconnaître. Comme désir de reconnaissance, c'est un désir peut-être, mais, en fin de compte, c'est un désir de rien. C'est un désir qui n'est pas là, un désir rejeté, exclu.

Ce double caractère du désir inconscient qui, en l'identifiant à son masque, en fait autre chose que quoi que ce soit qui soit dirigé vers un objet, nous ne devons jamais l'oublier.

3

Voilà ce qui nous permet littéralement de lire le sens analytique du repérage de ce qui nous est présenté comme une des découvertes freudiennes les plus essentielles, à savoir le ravalement, *l'Erniedrigung,* de la vie amoureuse, et qui relève du fond du complexe d'Œdipe.

Freud nous présente le désir de la mère comme étant au principe de ce ravalement pour certains sujets, dont on nous dit précisément qu'ils n'ont pas abandonné l'objet incestueux - enfin, qu'ils ne l'ont pas assez abandonné, car, en fin de compte, nous apprenons que jamais le sujet ne l'abandonne tout à fait. Il doit, bien entendu, y avoir quelque chose qui correspond à ce plus ou moins d'abandon, et nous diagnostiquons - fixation à la mère.

Ce sont des cas où Freud nous présente la dissociation de l'amour et du désir.

Ces sujets ne peuvent envisager d'aborder la femme quand elle jouit pour eux de son plein statut d'être aimable, d'être humain, d'être au sens achevé, d'être qui, dit-on, peut donner et se donner. L'objet est là, nous dit-on, ce qui veut dire, bien sûr, qu'il est là sous un masque, car ce n'est pas à la mère que s'adresse le sujet, mais à la femme qui lui succède, qui prend sa place. Ici, il n'y a donc pas de désir. D'autre part, nous dit Freud, ces sujets trouveront le plaisir avec des prostituées.

Qu'est-ce que cela veut dire? Comme nous sommes au moment d'une première exploration des ténèbres concernant les mystères du désir, nous disons - c'est pour autant que la prostituée est tout l'opposé de la mère.

Est-ce que cela suffit pleinement, que ce soit tout l'opposé de la mère? Nous avons fait depuis assez de progrès dans la connaissance des images, des fantasmes de l'inconscient, pour savoir que ce que le sujet va chercher chez les prostituées en cette occasion, n'est rien d'autre que ce que l'Antiquité romaine nous montrait bel et bien sculpté et représenté à la porte des bordels - c'est à savoir le phallus -, le phallus en tant qu'il est ce qui habite la prostituée.

Ce que le sujet va chercher chez la prostituée, c'est le phallus de tous les autres hommes, c'est le phallus comme tel, le phallus anonyme. Quelque chose de problématique est là sous une forme énigmatique, sous un masque, qui lie le désir avec un objet privilégié, dont nous n'avons que trop appris l'importance à suivre la phase phallique et les défilés par où il faut que passe l'expérience subjective pour que le sujet puisse rejoindre son désir naturel.

Ce que nous appelons en cette occasion désir de la mère, est ici une étiquette, une désignation symbolique de ce que nous constatons dans les faits, à savoir la promotion corrélative et brisée de l'objet du désir en deux moitiés irréconciliables. D'un côté, ce qui peut se proposer dans notre interprétation même comme étant l'objet substitutif, la femme en tant qu'elle est l'héritière de la fonction de la mère, et qu'elle est dépossédée, frustrée de l'élément du désir. De l'autre, cet élément de désir lui-même, lié à autre chose d'extraordinairement problématique, et qui se présente lui aussi avec un caractère de masque et de marque, avec un caractère, disons le mot, de signifiant. Tout se passe comme si, dès lors qu'il s'agit du désir inconscient, nous nous trouvions en présence d'un mécanisme, d'une Spaltung nécessaire, qui fait que le désir, que nous présumions depuis longtemps être aliéné dans une relation à l'autre tout à fait spéciale, se présente ici comme marqué, non seulement de la nécessité de ce truchement à l'autre comme tel, mais encore de la marque d'un signifiant spécial, d'un signifiant élu, qui se trouve ici être la voie obligée à laquelle doit adhérer, si l'on peut dire, le cheminement de la force vitale, en l'occasion du désir.

Le caractère problématique de ce signifiant particulier, le phallus, c'est là ce qui est la question, c'est là ce à quoi nous nous arrêtons, c'est là ce qui nous propose toutes les difficultés. Comment concevoir que, sur les voies de la maturation dite génitale, nous rencontrions cet obstacle? Ce n'est d'ailleurs pas un simple obstacle, c'est un défilé essentiel, qui fait que c'est seulement par l'intermédiaire d'une certaine position prise par rapport au phallus - pour la femme, en tant que manque - pour l'homme, en tant que menacé - que se réalise nécessairement ce qui se présente comme devant être l'issue, disons, la plus heureuse.

Nous voyons ici qu'en intervenant, en interprétant, en nommant quelque chose, nous faisons toujours plus, quoi que nous fassions, que nous ne croyons faire. Le mot précis que je voulais tout à l'heure vous dire à ce propos, c'est le verbe *homologuer*. Nous identifions le même au même, et nous disons - *C'est cela.* Nous substituons quelque personnage à ce *personne* auquel est adressé le symptôme en tant qu'il est là dans la voie de la reconnaissance du désir. Nous méconnaissons toujours ainsi, jusqu'à un certain degré, le désir qui veut se faire reconnaître, pour autant que nous lui assignons son objet, alors que ce n'est pas d'un objet qu'il s'agit - le désir est désir de ce manque qui, dans l'Autre, désigne un autre désir.

Voilà qui nous introduit maintenant à la deuxième de ces trois formules que je vous propose ici, c'est à savoir au chapitre de la demande.

4

Par la façon dont j'aborde les choses et dont je les reprends, j'essaye d'articuler pour vous l'originalité de ce désir dont il s'agit à chaque instant dans l'analyse, en laissant de côté la supervision que nous pouvons en prendre au nom d'une idée plus ou moins théorique de la maturation de chacun.

Je pense que vous devez commencer à entendre que, si je parle de la fonction de la parole ou l'instance de la lettre dans l'inconscient, ce n'est certainement pas pour éliminer ce que le désir est d'irréductible et d'informulable - non pas de préverbal, mais d'au-delà du verbe.

Je le dis à propos d'une remarque que quelqu'un de bien mal inspiré en l'occasion a cru devoir faire récemment sur le fait que certains psychanalystes, comme s'il y en avait beaucoup, donnaient trop d'importance au langage au regard de ce fameux informulé dont je ne sais pourquoi certains philosophes ont fait un des cas de leur propriété personnelle. A ce personnage que je qualifie en l'occasion de bien mal inspiré, ce qui est le minimum de ma pensée, et qui énonçait que *l'informulé n'est pas informulable,* je répondrai ceci, auquel il ferait mieux de faire attention plutôt que de chercher à impliquer tout un chacun dans ses querelles de boutique, car c'est une remarque dont les philosophes ne semblent pas s'être avisés jusqu'ici. La perspective est inverse - ce n'est pas une raison parce que le désir n'est pas articulable pour qu'il ne soit pas articulé.

Je veux dire qu'en lui-même, le désir est articulé, pour autant qu'il est lié à la présence du signifiant dans l'homme. Cela ne veut pas dire pour

autant qu'il soit articulable. Justement parce qu'il s'agit essentiellement du lien avec le signifiant, il n'est jamais pleinement articulable dans un cas particulier.

Revenons maintenant à ce deuxième chapitre qui est celui de la demande, et où nous sommes dans l'articulé articulable, dans l'actuellement articulé.

C'est bien du lien entre le désir et la demande qu'il est question pour l'instant. Nous n'arriverons pas aujourd'hui au bout de ce discours, mais je consacrerai la prochaine fois à ces deux termes, le désir et la demande, et aux paradoxes que nous avons tout à l'heure désignés dans le désir comme désir masqué.

Le désir s'articule nécessairement dans la demande, parce que nous ne pouvons l'approcher que par la voie de quelque demande. Dès lors que le patient nous aborde et vient chez nous, c'est pour nous demander quelque chose, et nous allons déjà très loin dans l'engagement et dans la précision de la situation en lui disant simplement - *Je vous écoute. Il* convient donc de repartir sur ce que l'on peut appeler les prémisses de la demande, sur ce qui produit demande sur demande, sur ce qui fait la situation de la demande, sur la façon dont la demande s'engage à l'intérieur d'une vie individuelle.

Qu'est-ce qui institue la demande? Je ne vais pas vous refaire la dialectique du *Fort-Da.* La demande est liée avant tout à quelque chose qui est dans les prémisses mêmes du langage, à savoir l'existence d'un appel, à la fois principe de la présence et terme qui permet de la repousser, jeu de la présence et l'absence. L'objet appelé par la première articulation n'est déjà plus un objet pur et simple, mais un objet-symbole - il devient ce que le désir de la présence fait de lui. La dialectique première n'est pas de l'objet partiel, de la mère-sein, ou de la mère-nourriture, ou de la mère-objet total de je ne sais quelle approche gestaltiste, comme s'il s'agissait d'une conquête faite de proche en proche. Le nourrisson s'aperçoit bien que le sein se prolonge en aisselles, en cou et en chevelure. L'objet dont il s'agit, c'est la parenthèse symbolique de la présence, à l'intérieur de laquelle il y a la somme de tous les objets qu'elle peut apporter. Cette parenthèse symbolique est d'ores et déjà plus précieuse qu'aucun bien. Aucun des biens qu'elle contient ne peut à lui tout seul satisfaire à l'appel de la présence. Comme je vous l'ai déjà exprimé plusieurs fois, aucun de ces biens en particulier ne peut servir à autre chose qu'à écraser le principe de cet appel. L'enfant se nourrit, commence peut-être à dormir, et à ce moment-là évidemment, il n'est plus question d'appel. Tout rapport à un quelconque objet partiel, comme on dit, à l'intérieur de la présence

maternelle, n'est pas satisfaction en tant que telle, mais substitut, écrasement du désir.

Le caractère principiel de la symbolisation de l'objet en tant qu'il est l'objet de l'appel, objet de la présence, est d'ores et déjà marqué par le fait - nous l'avons lu, nous aussi, mais, comme toujours, nous ne savons pas tirer jusqu'au bout les conséquences de ce que nous lisons - que dans l'objet la dimension du masque apparaît.

Que nous apporte notre bon ami, M. Spitz, si ce n'est cela? Ce qui est d'abord reconnu par le nourrisson, c'est le frontal grec, l'armature, le masque, avec le caractère d'au-delà qui caractérise cette présence en tant que symbolisée. Sa recherche porte en effet au-delà de cette présence en tant qu'elle est masquée, symptomatisée, symbolisée. Cet au-delà, l'enfant nous désigne sans ambiguïté dans son comportement qu'il en a les dimensions.

J'ai déjà parlé à un autre propos du caractère très particulier de la réaction de l'enfant devant le masque. Vous mettez un masque, vous l'ôtez, l'enfant s'épanouit - mais si, sous le masque, un autre masque apparaît, là il ne rit plus, et se montre même particulièrement anxieux.

Il n'est même pas besoin de se livrer à ces menus petits exercices. Il faut n'avoir jamais observé un enfant dans son développement au cours des premiers mois, pour ne pas s'apercevoir qu'avant même la parole, la première vraie communication, c'est-à-dire la communication avec l'au-delà de ce que vous êtes devant lui comme présence symbolisée, c'est le rire. Avant toute parole, l'enfant rit. Le mécanisme physiologique du rire est toujours lié au sourire, à la détente, à une certaine satisfaction. On a parlé du dessin du sourire de l'enfant repus, mais l'enfant en tant qu'il vous rit, vous rit présent et éveillé dans une certaine relation non seulement avec la satisfaction du désir, mais après et au-delà, avec cet au-delà de la présence en tant qu'elle est capable de le satisfaire, et qu'elle contient l'accord possible à son désir. La présence familière, celle dont il a l'habitude, et dont il a la connaissance qu'elle peut satisfaire à ses désirs dans leur diversité, est appelée, appréhendée, reconnue dans ce code si spécial que constituent chez l'enfant avant la parole ses premiers rires devant certaines des présences qui le soignent, le nourrissent, et lui répondent.

Le rire répond aussi bien à tous ces jeux maternels qui sont les premiers exercices où lui est apportée la modulation, l'articulation comme telle. Le rire est justement lié à ce que j'ai appelé pendant toutes les premières articulations des conférences de cette année sur le trait d'esprit, l'au-delà, l'au-delà de l'immédiat, l'au-delà de toute demande. Tandis

que le désir est lié à un signifiant, qui est dans l'occasion le signifiant de la présence, c'est à l'au-delà de cette présence, au sujet là-derrière, que s'adressent les premiers rires.

Dès ce moment, dès l'origine si l'on peut dire, nous trouvons là la racine de l'identification, qui se fera successivement, au cours du développement de l'enfant, avec la mère d'abord, avec le père ensuite. Je ne vous dis pas que ce pas épuise la question, mais l'identification est très exactement le corrélatif de ce rire.

L'opposé du rire, bien entendu, ce ne sont pas les pleurs. Les pleurs expriment la colique, expriment le besoin, les pleurs ne sont pas une communication, les pleurs sont une expression, tandis que le rire, pour autant que je suis forcé de l'articuler, est une communication.

Quel est l'opposé du rire? Le rire communique, il s'adresse à celui qui, au-delà de la présence signifiée, est le ressort, la ressource du plaisir. L'identification? C'est le contraire. On ne rit plus. On est sérieux comme un pape ou comme un papa. On fait mine de rien parce que celui qui est là vous fait un certain visage de bois, parce que sans doute ce n'est pas le moment de rire. Ce n'est pas le moment de rire parce que les besoins n'ont pas à ce moment-là à être satisfaits. Le désir se modèle, comme on dit, sur celui qui détient le pouvoir de le satisfaire, et lui oppose la résistance de la réalité, laquelle n'est peut-être pas tout à fait ce que l'on dit qu'elle est, mais qui assurément se présente ici sous une certaine forme, et, pour tout dire, d'ores et déjà dans la dialectique de la demande.

Nous voyons, selon mon vieux schéma, se produire ce dont il s'agit dans le rire, quand la demande vient à bon port, à savoir au-delà du masque, rencontrer ici, non pas la satisfaction, mais le message de la présence. Lorsque le sujet accuse réception qu'il a bien devant lui la source de tous les biens, alors éclate assurément le rire, et le processus n'a pas besoin de se poursuivre plus loin.

Ce processus peut aussi avoir à se poursuivre plus loin, si le visage s'est montré de bois et que la demande a été refusée. Alors, comme je vous l'ai dit, ce qui est à l'origine de ce besoin et désir, apparaît ici sous une forme transformée. Le visage de bois s'est transféré dans le circuit pour venir ici, à un endroit dont ce n'est pas pour rien que nous rencontrons l'image de l'autre. Est donné au terme de cette transformation de la demande ce qui s'appelle l'Idéal du moi, cependant sur la ligne signifiante, le principe s'amorce de ce qui s'appelle interdiction et surmoi, et qui s'articule comme venant de l'Autre.

La théorie analytique a toujours toutes les difficultés à concilier l'exis-

tence, la coexistence, la codimensionnalité de l'Idéal du moi et du Surmoi, alors qu'ils répondent à des formations et productions différentes. Il suffirait pourtant de faire cette distinction essentielle entre le besoin et la parole qui le demande, pour comprendre comment ces deux produits peuvent être à la fois codimensionnels et différents. C'est sur la ligne de l'articulation signifiante, celle de l'interdiction, que le surmoi se formule, même sous ses formes les plus primitives, alors que c'est sur la ligne de la transformation du désir en tant que toujours lié à un certain masque, que se produit l'Idéal du moi.

En d'autres termes, le masque se constitue dans l'insatisfaction, et par l'intermédiaire de la demande refusée. C'est là le point jusqu'où je voulais vous mener aujourd'hui.

Mais alors, qu'est-ce qui en résulterait? C'est qu'il y aurait en somme autant de masques que de formes d'insatisfaction.

Oui, c'est bien comme cela que les choses se présentent, et vous pourrez vous guider là-dessus avec certitude. Dans la dimension psychologique qui se déploie à partir de la frustration, si vive chez certains sujets, vous pourrez relever dans leurs déclarations mêmes ce rapport entre l'insatisfaction et le masque, qui ferait que, jusqu'à un certain degré, il y aurait autant de masques que d'insatisfactions. La pluralité des rapports du sujet à l'autre, selon la diversité de ses insatisfactions, pose bien là un problème. On peut dire que, jusqu'à un certain point, elle ferait de toute personnalité une mosaïque mouvante d'identifications. Ce qui permet au sujet de se retrouver comme un, nécessite l'intervention d'une troisième dimension, que je laisserai de côté aujourd'hui, la réservant pour la prochaine fois.

Cette dimension n'est pas introduite, comme on le dit, par la maturation génitale, ni par le don de l'oblativité, ni autres balivernes moralisantes qui sont des caractéristiques tout à fait secondaires de la question. Il faut qu'y intervienne sans doute un désir - un désir qui n'est pas un besoin, mais qui est éros, un désir qui n'est pas auto-érotique, mais, comme on dit, allo-érotique, ce qui est une autre façon de dire la même chose. Seulement, il ne suffit pas de dire cela, car il ne suffit pas de la maturation génitale pour apporter des remaniements subjectifs décisifs, ceux qui nous permettront de saisir le lien entre le désir et le masque.

Nous verrons la prochaine fois cette condition essentielle qui lie le sujet à un signifiant prévalent, privilégié, que nous appelons - non pas par hasard, mais parce que concrètement il est ce signifiant - le phallus. Nous verrons que c'est précisément à cette étape que se réalise, paradoxalement, ce qui permet au sujet de se retrouver comme un à travers la diversité des masques, mais aussi qui, d'autre part, le fait fondamentalement divisé, marqué d'une Spaltung essentielle entre ce qui est désir et ce qui est masque.

16 AVRIL 1958

XIX

LE SIGNIFIANT, LA BARRE ET LE PHALLUS

Le désir excentrique à la satisfaction
Esquisse du graphe du désir
L'empreinte du pied de Vendredi
L'Aufhebung du *phallus*
La castration de l'Autre

Il s'agit aujourd'hui de continuer à approfondir la distinction du désir et de la demande, que nous considérons comme si essentielle à la bonne conduite de l'analyse que, faute de la faire, nous pensons qu'elle glisse invinciblement à une spéculation pratique fondée sur les termes de frustration d'une part, de gratification d'autre part, ce qui constitue à nos yeux une véritable déviation de sa voie.

Ce dont il s'agit est donc de poursuivre dans le sens de ce à quoi nous avons déjà donné un nom - la distance du désir à la demande, leur *Spaltung*.

Spaltung n'est pas un terme que j'emploie au hasard. Il a été, sinon introduit, du moins fortement accentué dans le tout dernier écrit de Freud, celui au milieu duquel la plume lui est tombée des mains, parce qu'elle lui a été simplement arrachée par la mort. Cette *1chspaltung* est vraiment le point de convergence de la dernière méditation de Freud. On ne peut pas dire qu'elle l'y amenait et ramenait parce que nous n'en avons plus qu'un morceau, quelques pages, qui sont dans le tome XVII des *Gesammelte Werke* que je vous conseille de lire si vous voulez faire surgir en vous la présence de la question que cette *Spaltung* soulève dans l'esprit de Freud. Vous y verrez pourtant avec quelle force il accentue que la fonction de synthèse du moi est loin d'être tout quand il s'agit de *l'Ich* psychanalytique.

Je vais donc reprendre ce que nous avons dit la dernière fois, car je crois que l'on ne saurait ici progresser qu'à faire trois pas en avant et deux pas en arrière, pour repartir et gagner chaque fois un petit pas. J'irai tout de même assez vite pour vous rappeler ce sur quoi j'ai insisté en parlant du désir d'une part, et de la demande d'autre part.

Pour ce qui est du désir, j'ai souligné qu'il est inséparable du masque, et je vous l'ai illustré tout spécialement d'un rappel de ceci, que c'est aller trop vite en besogne que de faire du symptôme un simple dessous par rapport à un dehors.

Je vous ai parlé d'Elizabeth von R, dont je vous disais qu'à lire simplement le texte de Freud, on peut formuler, car lui-même l'articule, que sa douleur du haut de la cuisse droite, *c'est* le désir de son père et celui de son ami d'enfance. En effet, cette douleur intervient chaque fois que la patiente évoque le moment où elle était entièrement asservie au désir de son père malade, à la demande de son père, et qu'en marge s'exerçait l'attraction du désir de son ami d'enfance, qu'elle se reprochait de prendre en considération. La douleur de sa cuisse gauche, *c'est* le désir de ses deux beaux-frères, dont l'un, l'époux de sa plus jeune sueur, représente le bon désir masculin, et l'autre, le mauvais - celui-ci a par ailleurs été considéré par toutes ces dames comme un fort méchant homme.

Au-delà de cette remarque, ce qu'il faut considérer avant de comprendre ce que veut dire notre interprétation du désir, c'est que dans le symptôme - et c'est cela que veut dire *conversion -,* le désir est identique à la manifestation somatique. Elle est son endroit comme il est son envers.

D'autre part, puisque aussi bien si nous avons avancé, c'est parce que les choses n'ont été introduites que sous forme de problématique, j'ai introduit la problématique du désir en tant que l'analyse nous le montre comme déterminé par un acte de signification. Mais que le désir soit déterminé par un acte de signification, ne livre pas du tout son sens d'une façon achevée. Il se peut que le désir soit un sous-produit, si je puis m'exprimer ainsi, de cet acte de signification.

Je vous ai cité certains articles comme constituant l'introduction véritable à la question de la perversion, pour autant qu'elle se présente elle aussi comme un symptôme, et non pas comme la pure et simple manifestation d'un désir inconscient. Ces articles nous restituent le moment où les auteurs s'aperçoivent qu'il y a tout autant de *Verdrängung* dans une perversion que dans un symptôme. Dans l'un de ces articles, publié dans *l'International Journal,* quatrième année, sous le titre *Névroses et perversions,* l'auteur, Otto Rank, s'arrête à ce fait qu'un sujet, névrosé, tout de suite après avoir réussi son premier coït d'une façon satisfaisante - ce n'est pas dire que les autres ne le seront pas dans la suite - se livre à un acte mystérieux, unique à la vérité dans son existence. Rentrant chez lui au retour

de chez celle qui lui a accordé ses faveurs, il se livre à une exhibition particulièrement réussie - je crois y avoir déjà fait allusion dans un séminaire de l'an dernier - en ce sens qu'elle se réalise avec le maximum de plénitude et de sécurité à la fois. Il se déculotte en effet et s'exhibe le long d'un remblais de chemin de fer, à la lumière d'un train qui passe. Il se trouve ainsi s'exhiber à une foule entière sans courir le moindre danger. Cet acte est interprété par l'auteur dans l'économie générale de la névrose du sujet, d'une façon plus ou moins heureuse.

Ce n'est pas de ce côté que je vais m'étendre, mais je vais m'arrêter à ceci - assurément, pour un analyste, que ce soit un acte significatif comme on dit, c'est certain, mais quelle signification a-t-il?

Je vous le répète, il vient de commettre sa première copulation. Est-ce que cet acte veut dire qu'il l'a encore ? - qu'il est à la disposition de tous ? - qu'il est devenu comme sa propriété personnelle? Que veut-il donc en le montrant? Veut-il s'effacer derrière ce qu'il montre, n'être plus que le phallus? Tout cela est également plausible de ce seul et même acte, et à l'intérieur d'un seul et même contexte subjectif.

Ce qui paraît pourtant digne d'être accentué plus que toute autre chose, et qui est souligné et confirmé par les dires du patient, par le contexte de l'observation, par la suite même des choses, c'est que ce premier coït a été pleinement satisfaisant. Sa satisfaction est prise et réalisée. Mais ce que l'acte dont il s'agit montre au premier chef, avant toute autre interprétation, c'est ce qui est laissé à désirer au-delà de la satisfaction.

Je ne rappelle ce petit exemple que pour fixer les idées sur ce que je veux dire, quand je parle de la problématique du désir en tant que déterminé par un acte de signification - cela est distinct de tout sens saisissable. Des considérations de cette sorte, qui montrent la profonde cohérence, coalescence, du désir avec le symptôme, du masque avec ce qui apparaît dans la manifestation du désir, remet à leur place beaucoup de vaines questions que l'on se pose toujours à propos de l'hystérie, mais plus encore à propos de toutes sortes de faits sociologiques, ethnographiques et autres, où on voit toujours les gens s'embrouiller les pattes autour de la question.

Prenons un exemple. Il vient de paraître dans une toute petite collection publiée par *L'Homme* chez Plon, une excellente plaquette de Michel Leiris sur les faits de possession et sur les aspects théâtraux de la possession, qu'il développe à partir de son expérience auprès des Éthiopiens du Gondar. A lire ce volume, on voit bien comme des faits de transe d'une consistance incontestable, s'allient, se marient parfaitement avec le caractère extérieurement typifié, déterminé, attendu, connu, repéré à l'avance,

desdits esprits, lesquels sont censés s'emparer de la subjectivité des personnages qui sont le siège de toutes ces manifestations singulières. Cela s'observe dans les cérémonies dites du *wadâgâ*, puisque c'est là ce dont il s'agit dans la contrée indiquée. Il y a plus - on remarque non seulement la part conventionnelle des manifestations qui se reproduisent lors de l'incarnation de tel ou tel esprit, mais aussi leur caractère disciplinable. C'est au point que les sujets le perçoivent comme un véritable dressage de ces esprits qui sont pourtant censés s'emparer d'eux. La chose se renverse - les esprits ont à bien se tenir, ils ont un apprentissage à faire.

La possession, et tout ce qu'elle comporte de phénomènes puissamment inscrits dans les émotions, dans un pathétique où le sujet est entièrement possédé pendant le temps de la manifestation, est parfaitement compatible avec toute la richesse signifiante liée à la domination qu'exercent les insignes du dieu ou du génie. Essayer d'inscrire la chose à la rubrique simulation, imitation, et autres termes de cette espèce, serait créer un problème artificiel pour satisfaire aux exigences de notre mentalité à nous. L'identité même de la manifestation désirante avec ses formes, est là tout à fait tangible.

L'autre terme à s'inscrire dans cette problématique du désir, et ce sur quoi par contre j'ai insisté la dernière fois, c'est l'exentricité du désir par rapport à toute satisfaction. Elle nous permet de comprendre ce qui est en général sa profonde affinité avec la douleur. A la limite, ce à quoi confine le désir, non plus dans ses formes développées, masquées, mais dans sa forme pure et simple, c'est à la douleur d'exister. Celle-ci représente l'autre pôle, l'espace, l'aire à l'intérieur de quoi sa manifestation se présente à nous.

En décrivant ainsi, au pôle opposé de la problématique, ce que j'appelle l'erre du désir, son excentricité par rapport à la satisfaction, je ne prétends pas résoudre la question. Ce n'est pas une explication que je donne là, c'est une position du problème. C'est cela dans quoi nous avons à nous avancer aujourd'hui.

je rappelle l'autre élément du diptyque que j'ai proposé la dernière fois, c'est à savoir la fonction identificatrice, idéalisante, en tant qu'elle se trouve dépendre de la dialectique de la demande. En effet, tout ce qui se passe dans le registre de l'identification se fonde dans une certaine relation au signifiant dans l'Autre - signifiant qui, dans le registre de la demande, est caractérisé dans son ensemble comme étant le signe de la présence de l'Autre. Là s'institue aussi quelque chose qui doit bien avoir un rapport avec le problème du désir, qui est que le signe de la présence vient à dominer les satisfactions qu'apporte cette présence. C'est ce qui fait que

si fondamentalement, d'une façon si étendue et si constante, l'être humain se paye de paroles, tout autant que de satisfactions plus substantielles, ou tout au moins dans une proportion sensible, très pondérable, par rapport à ces dernières. C'est la caractéristique fondamentale de ce qui se rapporte à ce que je viens de rappeler.

Ici encore, une parenthèse complémentaire de ce que j'ai dit la dernière fois. Est-ce à dire que l'être humain soit le seul à se payer de paroles? Jusqu'à un certain degré, il n'est pas exclu de penser que certains animaux domestiques ont quelques satisfactions liées au parler humain. Je n'ai pas besoin de faire là des évocations, mais nous apprenons tout de même des choses bien étranges si l'on peut faire confiance aux dires de ceux que l'on appelle, d'une façon plus ou moins appropriée, les spécialistes, qui semblent avoir un certain degré de crédibilité. Nous nous sommes ainsi laissé dire que les visons gardés captifs dans un dessein de lucre, à savoir pour tirer profit de leur fourrure, dépérissent et ne donnent que d'assez médiocres produits aux pelletiers si on ne leur fait pas la conversation. Cela rend, paraît-il, l'élevage des visons très onéreux, en accroissant les frais généraux. Ce qui se manifeste ici, et où nous n'avons pas les moyens d'entrer plus avant, doit être lié au fait même d'être enclos, puisque les visons à l'état sauvage n'ont pas, selon toute apparence, la possibilité - sauf plus ample informé - de rencontrer cette satisfaction.

De là, je voudrais simplement passer à vous indiquer la direction dans laquelle nous pouvons, en rapport avec notre problème, nous référer aux études pavloviennes des réflexes conditionnés. En fin de compte, qu'est-ce que les réflexes conditionnés ?

Sous leurs formes les plus répandues, et qui ont occupé la plus grande partie de l'expérience, l'existence de réflexes conditionnés repose sur l'intervention du signifiant dans un cycle plus ou moins prédéterminé, inné, de comportements instinctifs. Tous ces petits signaux électriques, ces petites sonnettes, clochettes dont on tympanise les pauvres animaux pour arriver à leur faire sécréter aux ordres leurs diverses productions physiologiques, leurs sucs gastriques, ce sont tout de même bien des signifiants et rien d'autre. Ils sont fabriqués par des expérimentateurs pour lesquels le monde est très nettement constitué par un certain nombre de relations objectives - monde dont une part importante est constituée par ce que l'on peut à juste titre isoler comme proprement signifiant. Aussi bien est-ce dans le dessein de montrer par quelle voie de substitution progressive, est concevable un progrès psychique, que toutes ces choses sont élucubrées et construites.

On pourrait se poser la question de savoir pourquoi, au bout du

compte, ces animaux si bien dressés, cela ne revient pas à leur apprendre une certaine sorte de langage. Or, justement, le bond n'est pas fait. Quand la théorie pavlovienne vient à s'intéresser à ce qui se produit chez l'homme à propos du langage, Pavlov prend le très juste parti de parler, pour ce qui est du langage, non pas d'un prolongement de significations tel qu'il est mis en jeu dans les réflexes conditionnés, mais d'un second système de significations. C'est reconnaître - implicitement, car ce n'est peut-être pas pleinement articulé dans la théorie - qu'il y a quelque chose de différent dans l'un et dans l'autre. Pour essayer de définir cette différence, nous dirons qu'elle tient à ce que nous appelons le rapport au grand Autre, en tant qu'il constitue le lieu d'un système unitaire du signifiant. Nous dirons encore que ce qui manque au discours des animaux, c'est la concaténation.

En fin de compte, la formule la plus simple, nous l'énoncerions sous cette forme - quel que soit le caractère poussé de ces expériences, ce qui n'est pas trouvé, et qu'il n'est peut-être pas question de trouver, c'est la loi dans laquelle ces signifiants mis enjeu s'ordonneraient. Ce qui revient à dire que c'est la loi à laquelle les animaux obéiraient. Il est tout à fait clair qu'il n'y a pas trace de référence à une telle loi, c'est-à-dire à rien qui soit au-delà du signal, ou d'une courte chaîne de signaux une fois établis. Aucune sorte d'extrapolation légalisante n'y est perceptible, et c'est en cela que l'on peut dire que l'on n'arrive pas à instituer la loi. je le répète, ce n'est pas dire pour autant qu'il n'y ait pour l'animal aucune dimension de l'Autre avec un grand A, mais seulement que rien ne s'en articule effectivement pour lui en tant que discours.

A quoi arrivons-nous? Si nous résumons ce dont il s'agit dans le rapport du sujet au signifiant dans l'Autre, à savoir ce qui se passe dans la dialectique de la demande, c'est essentiellement ceci - ce qui caractérise le signifiant, ce n'est pas d'être substitué aux besoins du sujet - ce qui est le cas dans les réflexes conditionnés -, mais de pouvoir être substitué à lui-même. Le signifiant est essentiellement de nature substitutive par rapport à lui-même.

Dans cette direction, nous voyons que la dominance, ce qui importe, c'est la place qu'il occupe dans l'Autre. Ce qui pointe dans cette direction, et que j'essaye de diverses façons de formuler ici comme essentiel à la structure signifiante, c'est cet espace topologique, pour ne pas dire typographique, qui fait justement de la substitution sa loi. Le numérotage des places donne la structure fondamentale d'un système signifiant comme tel.

C'est pour autant que le sujet se présentifie à l'intérieur d'un monde

ainsi structuré dans la position d'Autre, que se produit - le fait est mis en valeur par l'expérience - ce qui s'appelle l'identification. Faute de la satisfaction, c'est au sujet qui peut accéder à la demande que le sujet s'identifie.

2

Je vous ai laissés là la dernière fois sur la question - Alors, pourquoi pas le plus grand pluralisme dans les identifications? Autant d'identifications que de demandes insatisfaites? Autant d'identifications qu'il y a d'Autres qui se posent en présence du sujet comme répondant ou ne répondant pas à la demande?

Cette distance, cette *Spaltung*, se trouve ici reflétée dans la construction de ce petit schéma que je vous mets aujourd'hui pour la première fois au tableau.

Nous retrouvons ici les trois lignes que je vous ai déjà deux fois répétées. Je pense que vous les avez dans vos notes, mais je peux vous les rappeler.

La première ligne lie le petit d du désir, d'un côté, à l'image de a et à m, c'est-à-dire le moi, de l'autre côté - par l'intermédiaire de la relation du sujet au petit a.

La deuxième ligne représente précisément la demande, pour autant qu'elle va de la demande à l'identification, en passant par la position de

l'Autre par rapport au désir. Vous voyez ainsi l'Autre décomposé. Au-delà de lui, il y a le désir. La ligne passe par le signifié de A qui se place ici sur le schéma, dans cette première étape que je vous ai détaillée la dernière fois en vous disant que l'Autre ne répond qu'à la demande. A cause de quelque chose qui est ce que nous cherchons, dans un deuxième temps, il va se diviser, et s'établir dans un rapport non pas simple, mais double, que j'ai d'ailleurs déjà amorcé par d'autres voies, à deux chaînes signifiantes.

La première chaîne qui est ici quand elle est seule et simple, se place au niveau de la demande - c'est une chaîne signifiante à travers laquelle la demande a à se faire jour. Il intervient ensuite quelque chose qui double la relation signifiante.

A quoi répond ce doublement de la relation signifiante ? La ligne inférieure, vous pouvez par exemple, entre autres choses - naturellement pas d'une façon univoque - l'identifier, comme cela a été fait jusqu'à présent, à la réponse de la mère. C'est ce qui se passe au niveau de la demande, où la réponse de la mère fait à elle toute seule la loi, c'est-à-dire soumet le sujet à son arbitraire. L'autre ligne représente l'intervention d'une autre instance, correspondant à la présence paternelle, et aux modes sous lesquels cette instance se fait sentir au-delà de la mère.

Bien entendu, ce n'est pas si simple. Si tout n'était qu'une question de maman et de papa, je vois difficilement comment nous pourrions rendre compte des faits auxquels nous avons affaire.

Nous allons maintenant nous introduire dans la question de la *Spaltung* - de la béance entre le désir et la demande, responsable de la discordance, divergence, qui s'établit entre ces deux termes. C'est pourquoi il nous faut encore revenir sur ce que c'est qu'un signifiant.

Je le sais, vous vous le demandez chaque fois que nous nous quittons - *Enfin de compte, que peut-il bien vouloir dire ?* Vous avez raison de vous le demander, parce qu'assurément, ce n'est pas dit comme cela, ce n'est pas couru.

Reprenons la question de ce que c'est qu'un signifiant au niveau élémentaire. Je vous propose d'arrêter votre pensée sur un certain nombre de remarques. Par exemple, ne croyez-vous pas qu'avec le signifiant, nous touchons à quelque chose à propos de quoi l'on pourrait parler d'émergence?

Partons de ce qu'est une trace. Une trace, c'est une empreinte, ce n'est pas un signifiant. On sent bien pourtant qu'il peut y avoir un rapport entre les deux, et à la vérité, ce que l'on appelle le matériel du signifiant participe toujours quelque peu du caractère évanescent de la trace. Cela

semble même être une des conditions d'existence du matériel signifiant. Ce n'est pourtant pas un signifiant. L'empreinte du pied de Vendredi que Robinson découvre au cours de sa promenade dans l'île, n'est pas un signifiant. En revanche, à supposer que lui, Robinson, pour une raison quelconque, efface cette trace, là s'introduit nettement la dimension du signifiant. A partir du moment où l'on l'efface, où cela a un sens de l'effacer, ce dont il y a trace est manifestement constitué comme signifié.

Si le signifiant est ainsi un creux, c'est en tant qu'il témoigne d'une présence passée. Inversement, dans ce qui est signifiant, dans le signifiant pleinement développé qu'est la parole, il y a toujours un passage, c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà de chacun des éléments qui sont articulés, et qui sont de leur nature fugaces, évanouissants. C'est ce passage de l'un à l'autre qui constitue l'essentiel de ce que nous appelons la chaîne signifiante.

Ce passage en tant qu'évanescent, c'est cela même qui se fait voix - je ne dis même pas articulation signifiante, car il se peut que l'articulation reste énigmatique, mais ce qui soutient le passage est voix. C'est aussi à ce niveau qu'émerge ce qui répond à ce que nous avons d'abord désigné du signifiant comme témoignant d'une présence passée. Inversement, dans un passage qui est actuel, il se manifeste quelque chose qui l'approfondit, qui est au-delà, et qui en fait une voix.

Ce que nous retrouvons là encore, c'est que, s'il y a un texte, si le signifiant s'inscrit parmi d'autres signifiants, ce qui reste après effacement, c'est la place où l'on a effacé, et c'est cette place aussi qui soutient la transmission. La transmission est là quelque chose d'essentiel, puisque c'est grâce à elle que ce qui se succède dans le passage prend consistance de voix.

Quant à la question de l'émergence, un point est essentiel à saisir, c'est que le signifiant comme tel est quelque chose qui peut être effacé, et qui ne laisse plus que sa place, c'est-à-dire - on ne peut plus le retrouver. Cette propriété est essentielle, et fait que, si l'on peut parler d'émergence, on ne peut pas parler de développement. En réalité, le signifiant la contient en lui-même. Je veux dire que l'une des dimensions fondamentales du signifiant, c'est de pouvoir s'annuler lui-même. Il y a pour cela une possibilité que nous pouvons en l'occasion qualifier de mode du signifiant lui-même. Elle se matérialise par quelque chose de fort simple, que nous connaissons tous, et dont nous ne saurions laisser la trivialité d'usage dissimuler l'originalité - c'est la barre. Toute espèce de signifiant est de sa nature quelque chose qui peut être barré.

Depuis qu'il y a des philosophes, et qui pensent, on parle beaucoup de

l'Aufhebung, et on a appris à en faire un usage plus ou moins rusé. Ce mot veut dire essentiellement *annulation* - par exemple, j'annule mon abonnement à un journal, ou ma réservation quelque part. Il veut dire aussi, grâce à une ambiguïté de sens qui le rend précieux dans la langue allemande, *élever à une puissance, à une situation supérieure*. Il ne semble pas que l'on s'arrête assez à ceci, qu'à proprement parler, être annulé, il n'y a qu'une seule espèce de chose, dirais-je grossièrement, à pouvoir l'être, c'est un signifiant. A la vérité, quand nous annulons quoi que ce soit d'autre, que ce soit imaginaire ou réel, par là même nous l'élevons au grade, à la qualification de signifiant.

Il y a donc dans le signifiant, dans sa chaîne et dans sa manœuvre, sa manipulation, quelque chose qui est toujours en mesure de le destituer de sa fonction dans la ligne ou dans la lignée - la barre est un signe de bâtardise -, de le destituer comme tel en raison de la fonction proprement signifiante de ce que nous appellerons la *considération* générale. Je veux dire que le signifiant a sa place dans le donné de la batterie signifiante, en tant qu'elle constitue un certain système de signes disponibles dans un discours actuel, concret - et qu'il peut toujours déchoir de la fonction que lui constitue sa place, être arraché de cette considération en constellation que le système signifiant institue en s'appliquant sur le monde et en le ponctuant. De là, il tombe de la déconsidération dans la *désidération*, où il est précisément marqué de ceci, qu'il laisse à désirer.

Je ne m'amuse pas à jouer sur les mots. Je veux simplement, par cet usage des mots, vous indiquer une direction qui nous rapproche de notre objet, qui est le désir, à partir de son lien avec la manipulation signifiante. L'opposition de la considération et de la désidération marquée par la barre du signifiant, n'est, bien entendu, qu'une amorce, et ne résout pas la question du désir, quelle que soit l'homonymie à laquelle se prête la conjonction de ces deux termes qui se rencontrent dans l'étymologie latine du mot *désir* en français.

Il reste que c'est quand le signifiant se présente comme annulé, marqué de la barre, que nous tenons ce que l'on peut appeler un produit de la fonction symbolique. C'est un produit en tant qu'il est justement isolé, distinct, de la chaîne générale du signifiant et de la loi qu'elle institue. C'est uniquement à partir du moment où il peut être barré, que quelque signifiant que ce soit a son statut propre, c'est-à-dire qu'il entre dans cette dimension qui fait que tout signifiant est en principe - pour distinguer ici ce que je veux dire - révocable.

Le terme *d'Aufhebung* est employé dans Freud, et à des endroits bien amusants où personne ne semble s'être avisé d'aller le repérer. Ah, tout à

coup, si c'est Freud qui l'emploie, on se réveille. Ce n'est pas que le mot ait chez lui la même résonance que chez Hegel.

En principe, tout signifiant est révocable. Il en résulte que pour tout ce qui n'est pas signifiant, c'est-à-dire en particulier pour le réel, la barre est un des modes les plus sûrs et les plus courts de son élévation à la dignité de signifiant.

Cela, je vous l'ai déjà fait remarquer de façon extrêmement précise à propos du fantasme de l'enfant battu.

3

Au départ, ce signe, que l'enfant soit battu par le père, est celui de l'abaissement du frère haï. Je vous ai fait remarquer que, dans la deuxième étape de l'évolution de ce fantasme, celle que Freud indique comme devant être reconstruite, comme n'étant jamais aperçue, sauf de biais et dans des cas exceptionnels, et alors qu'il s'agit du sujet lui-même, ce signe devient au contraire le signe de l'amour. Battu, il est aimé, lui, le sujet. Il accède à l'ordre de l'amour, à l'état d'être aimé, parce qu'il est battu. Le changement de sens de cette action dans l'intervalle ne manque pas tout de même de poser un problème. Le même acte qui, quand il s'agit de l'autre, est pris comme un sévice et perçu par le sujet comme le signe que l'autre n'est pas aimé, prend valeur essentielle quand c'est le sujet qui en devient le support. Cela n'est, à proprement parler, concevable que par la fonction de signifiant.

C'est pour autant que cet acte élève le sujet lui-même à la dignité de sujet signifiant, qu'il est pris à ce moment-là dans son registre positif, inaugural. Il l'institue comme un sujet avec lequel il peut être question d'amour.

C'est ce que Freud - il faut toujours revenir aux phrases de Freud, elles sont toujours lapidaires - exprime dans les *Quelques suites psychiques de la difference anatomique des sexes* en disant - *L'enfant qui est alors battu devient aimé, apprécié sur le plan de l'amour.* Et c'est alors qu'il introduit une remarque qui était simplement impliquée dans *Ein Kind wird geschlagen* et que j'avais amorcée par l'analyse du texte. Ici, Freud le formule en toutes lettres, sans absolument le motiver, mais en l'orientant avec ce flair prodigieux qui est le sien. C'est tout ce qui est en cause dans la dialectique de la reconnaissance de l'au-delà du désir. Je vous abrège ce qu'il dit - Cette *toute particulière fixité,* Starrheit, *qui se lit dans la formule monotone « un enfant est battu », ne permet vraisemblablement qu'une seule signifiance : l'enfant*

qui est là battu, est de ce fait apprécié, nichts anderes sein, als die Klitoris selbst, *il n'est rien d'autre que le clitoris lui-même.* Il s'agit, dans cette étude, des petites filles.

Starrheit, le mot est très difficile à traduire en français parce qu'il a un sens ambigu en allemand. Il veut à la fois dire *fixe,* au sens d'un regard fixe, et *rigide.* Ce n'est pas absolument sans rapport, bien que l'on soit là à la contamination des deux sens, qui ont une analogie en histoire. C'est bien là ce dont il s'agit, à savoir que nous voyons ici pointer quelque chose dont je vous ai déjà marqué la place de nœud à dénouer, et qui est le rapport qu'il y a entre le sujet comme tel, le phallus comme objet problématique, et la fonction essentiellement signifiante de la barre, pour autant qu'elle entre enjeu dans le fantasme de l'enfant battu.

Pour cela, il ne suffit pas de nous contenter de ce clitoris qui, à tant d'égards, laisse bien à désirer. Il s'agit de voir pourquoi il est là dans une certaine posture si ambiguë qu'en fin de compte, si Freud le reconnaît dans l'enfant battu, le sujet par contre ne le reconnaît pas comme tel. Il s'agit en fait du phallus pour autant qu'il occupe une certaine place dans l'économie du développement du sujet, et qu'il est le support indispensable de la construction subjective comme le pivot du complexe de castration et du *Penisneid.* Il reste maintenant à voir comment il entre enjeu dans la saisie du sujet par la structure signifiante dont je viens ici de vous rappeler un des termes essentiels - ou inversement.

Il convient pour cela de nous arrêter un instant au mode sous lequel peut être considéré le phallus. Pourquoi parle-t-on de phallus, et non pas purement et simplement de pénis? Pourquoi voyons-nous effectivement qu'autre chose est le mode sous lequel nous faisons intervenir le phallus, autre chose est la façon dont le pénis vient d'une façon plus ou moins satisfaisante y suppléer, aussi bien pour le sujet masculin que pour le sujet féminin. Dans quelle mesure le clitoris à cette occasion est-il intéressé dans ce que nous pouvons appeler les fonctions économiques du phallus?

Observons ce qu'est le phallus à l'origine. C'est le phallos, φαλλος.

Nous le voyons pour la première fois attesté dans l'Antiquité grecque. Si nous allons aux textes, à différents endroits chez Aristophane, Hérodote, Lucien, etc., nous voyons d'abord que le phallus n'est pas du tout identique à l'organe en tant qu'appartenance du corps, prolongement, membre, organe en fonction. L'usage du mot qui domine de beaucoup, c'est son emploi à propos d'un simulacre, d'un insigne, quel que soit le mode sous lequel il se présente - bâton en haut duquel sont appendus les organes virils, initiation de l'organe viril, morceau de bois, morceau de cuir, autres variétés sous lesquelles il se présente. C'est un objet substitutif,

et en même temps cette substitution a une propriété très différente de la substitution au sens où nous venons de l'entendre, la substitution-signe. On peut presque dire que cet objet a tous les caractères d'un substitut réel, de ce que nous appelons dans les bonnes histoires, et toujours plus ou moins avec le sourire, un godemiché, de *gaude mihi,* soit un des objets les plus singuliers par leur caractère introuvable qu'il y ait dans l'industrie humaine. C'est tout de même quelque chose dont on ne saurait pas ne pas tenir compte quant à son existence, et à sa possibilité même.

Je note encore que l'olisbos est souvent confondu en grec avec le phallos.

Il est hors de doute que cet objet jouait un rôle central au sein des Mystères, puisque c'est autour de lui qu'étaient placés les derniers voiles que levait l'initiation. C'est-à-dire qu'au niveau de la révélation du sens, il était considéré comme ayant un caractère significatif dernier.

Tout cela ne met-il pas sur la voie ce dont il s'agit? A savoir, le rôle économique prévalent du phallus, en tant que représentant le désir dans sa forme la plus manifeste.

Je l'opposerai terme par terme à ce que je disais du signifiant, qui est essentiellement creux, et qui s'introduit à ce titre dans le plein du monde. Inversement, ce qui se présente dans le phallus, c'est ce qui de la vie se manifeste de la façon la plus pure comme turgescence et poussée. Nous sentons bien que l'image du phallus est au fond même du terme de pulsion que nous manipulons pour traduire en français le terme allemand *Trieb.* C'est l'objet privilégié du monde de la vie, et son appellation grecque l'apparente à tout ce qui est de l'ordre du flux, de la sève, voire de la veine elle-même, car il semble que ce soit la même racine qu'il y ait dans *phléps,* φλεψ, et dans *phallos.*

Il semble donc que les choses soient telles que ce point extrême de la manifestation du désir dans ses apparences vitales, ne puisse entrer dans l'aire du signifiant qu'à y déchaîner la barre. Tout ce qui est de l'ordre de l'intrusion de la poussée vitale comme telle vient ici pointer, se maximiser, dans cette forme ou cette image. Et, comme l'expérience nous le montre - nous ne faisons là que la lire -, c'est précisément ce qui inaugure ce qui se présente, chez le sujet humain qui n'a pas le phallus, comme connotation d'une absence là où cela n'a pas à être puisque cela n'est pas, et le fait considérer comme castré, tandis qu'inversement, celui qui a quelque chose, et peut prétendre à lui ressembler, est tenu pour menacé de castration.

J'ai fait allusion aux Mystères antiques. Il est tout à fait frappant de voir que, sur les rares fresques conservées dans une remarquable intégrité, celles de la Villa des Mystères à Pompéi, c'est très précisément juste à

côté de l'endroit où se représente le développement du phallus, que surgissent, représentés avec une grandeur impressionnante, en taille naturelle, des sortes de démons que nous pouvons identifier par un certain nombre de recoupements. Il y en a un sur un vase du Louvre, et à quelques autres places. Ces démons ailés, bottés, non pas casqués, mais presque, et en tout cas armés d'un *flagellum,* commencent d'appliquer le châtiment rituel à une des impétrantes ou initiantes qui sont dans l'image. Ainsi surgit le fantasme de la flagellation sous la forme la plus directe et dans la connexion la plus immédiate avec le dévoilement du phallus.

Il n'est nécessaire de se livrer à aucune espèce d'investigation dans la profondeur des Mystères pour savoir ce que toutes sortes de textes attestent - que, dans tous les cultes antiques, à mesure même que l'on s'approche du culte, c'est-à-dire de la manifestation signifiante de la puissance féconde de la Grande Déesse, de la déesse syrienne, tout ce qui se rapporte au phallus est l'objet d'amputations, de marques de castration ou d'interdiction de plus en plus accentuées. En particulier, le caractère d'eunuque des prêtres de la Grande Déesse est attesté dans toutes sortes de textes.

Le phallus se trouve toujours recouvert par la barre mise sur son accession au domaine signifiant, c'est-à-dire sur sa place dans l'Autre. Et c'est ce par quoi la castration s'introduit dans le développement. Ce n'est jamais - voyez-le directement dans les observations - par la voie d'une interdiction sur la masturbation, par exemple. Si vous lisez l'observation du petit Hans, vous verrez que les premières interdictions ne lui font aucun effet. Si vous lisez l'histoire d'André Gide, vous verrez que ses parents bagarrèrent pendant toutes ses premières années pour l'en empêcher, et que le professeur Brouhardel, lui montrant les grandes piques et les grands couteaux qu'il avait au mur - parce que c'était déjà la mode chez les médecins d'avoir chez soi tout un *décrochez-moi-ça* - lui promettait que s'il recommençait, on lui scierait ça. Et l'enfant Gide nous rapporte très bien qu'il n'a pas cru un seul instant à pareille menace, parce que cela lui paraissait extravagant - autrement dit, rien d'autre que la manifestation épisodique des fantasmes du professeur Brouhardel lui-même.

Ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit. Comme nous l'indiquent les textes, et les observations aussi, il s'agit de l'être au monde qui, sur le plan réel, aurait le moins lieu de se présumer châtré, à savoir la mère. C'est à la place où se manifeste la castration dans l'Autre, où c'est le désir de l'Autre qui est marqué de la barre signifiante, ici, c'est par cette voie essentiellement que, pour l'homme comme pour la femme, s'introduit

ce quelque chose de spécifique qui fonctionne comme complexe de castration.

Quand nous avons parlé du complexe d'Œdipe au début du trimestre dernier, j'ai accentué le fait que la première personne à être châtrée dans la dialectique intrasubjective, c'est la mère. C'est là qu'est d'abord rencontrée la position de castration. Si les destins sont différents du garçon et de la petite fille, c'est parce que la castration est d'abord rencontrée dans l'Autre.

La petite fille réunit cette aperception avec ce dont la mère l'a frustrée. Ce qui est perçu dans la mère comme castration l'est donc aussi comme castration pour elle, et se présente d'abord sous la forme d'un reproche à la mère. Cette rancune vient alors s'ajouter à celles qu'ont pu faire naître les frustrations antérieures. C'est sous ce mode que se présente d'abord pour la fille, Freud y insiste, le complexe de castration.

Le père ne vient ici qu'en position de remplacement pour ce dont elle se trouve d'abord frustrée, et c'est pourquoi elle passe au plan de l'expérience de la privation. C'est parce que c'est déjà au niveau symbolique que se présente le pénis réel du père, dont on nous dit qu'elle l'attend comme un substitut de ce qu'elle a perçu comme ce dont elle est frustrée, que nous pouvons parler de privation, avec la crise que celle-ci engendre, et le carrefour qui s'offre au sujet, de renoncer à son objet, c'est-à-dire au père, ou de renoncer à son instinct, en s'identifiant au père.

Il en résulte une curieuse conséquence. Justement pour avoir été introduit dans le complexe de castration de la femme sous la forme de substitut symbolique, le pénis est à la source chez la femme de toutes sortes de conflits du type conflits de jalousie. L'infidélité du partenaire est chez elle ressentie comme une privation réelle. L'accent est ici tout différent que dans le même conflit vu du côté de l'homme.

Je vais vite là-dessus, j'y reviendrai, mais il y a encore une chose qu'il nous faut bien voir. Si le phallus se rencontre sous la forme barrée où il a sa place comme indiquant le désir de l'Autre, qu'en est-il du sujet? La suite de notre développement nous montrera que le sujet a lui aussi à trouver sa place d'objet désiré par rapport au désir de l'Autre. Par conséquent, et comme nous l'indique Freud dans son aperçu si remarquable sur *Un enfant est battu,* c'est toujours en tant qu'il est et qu'il n'est pas le phallus que le sujet devra en fin de compte être situé et qu'il trouvera son identification de sujet. Bref, nous le verrons, le sujet est, comme tel, lui-même un sujet marqué de la barre.

Cela se manifeste clairement chez la femme, dont j'ai abordé aujour-

d'hui, par une simple indication, les incidences de son développement à propos du phallus. La femme - l'homme aussi, d'ailleurs - se trouve prise dans un dilemme insoluble, autour de quoi il faut placer toutes les manifestations types de sa féminité, névrotiques ou pas. Pour ce qui est de trouver sa satisfaction, il y a d'abord le pénis de l'homme, ensuite, par substitution, le désir de l'enfant. Je ne fais ici qu'indiquer ce qui est courant et classique dans la théorie analytique. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Qu'en fin de compte, elle n'obtient une satisfaction aussi foncière, aussi fondamentale, aussi instinctuelle, que celle de la maternité, aussi exigeante d'ailleurs, que par les voies de la ligne substitutive. C'est pour autant que le pénis est d'abord un substitut -j'irais jusqu'à dire un fétiche - que l'enfant lui aussi, par un certain côté, est ensuite un fétiche. Voilà les voies par lesquelles la femme rejoint ce qui est, disons, son instinct, et sa satisfaction naturelle.

Inversement, pour tout ce qui est dans la ligne de son désir, elle se trouve liée à la nécessité impliquée par la fonction du phallus, d'être, jusqu'à un certain degré qui varie, ce phallus, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. Si *verdrängt* que puisse être la fonction du phallus, c'est bien à cela que répondent les manifestations de ce qui est considéré comme la féminité. Le fait qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir, l'identifie de façon latente et secrète au phallus, et situe son être de sujet comme phallus désiré, signifiant du désir de l'Autre. Cet être la situe au-delà de ce que l'on peut appeler la mascarade féminine, puisqu'en fin de compte, tout ce qu'elle montre de sa féminité est précisément lié à cette identification profonde au signifiant phallique, qui est le plus lié à sa féminité.

Nous voyons là apparaître la racine de ce que l'on peut appeler, dans l'achèvement du sujet sur la voie du désir de l'Autre, sa profonde *Verwerfung,* son profond rejet, en tant qu'être, de ce en quoi elle apparaît sous le mode féminin. Sa satisfaction passe par la voie substitutive, tandis que son désir se manifeste sur un plan où il ne peut aboutir qu'à une profonde *Verwerfung,* à une profonde étrangeté de son être par rapport à ce en quoi elle se doit de paraître.

Ne croyez pas que la situation soit meilleure pour l'homme. Elle est même plus comique. Le phallus, lui, il l'a, le malheureux, et c'est bien en effet de savoir que sa mère ne l'a pas qui le traumatise - car alors, comme elle est beaucoup plus forte, où allons-nous ? C'est dans la crainte primitive pour les femmes que Karen Horney montrait un des ressorts les plus essentiels des troubles du complexe de castration. De même que la femme est prise dans un dilemme, l'homme est pris dans un autre. Chez

lui, c'est dans la ligne de la satisfaction que la mascarade s'établit, parce qu'il résout la question du danger qui menace ce qu'il a effectivement, par ce que nous connaissons bien, à savoir l'identification pure et simple à celui qui en a les insignes, qui a toutes les apparences d'avoir échappé au danger, c'est-à-dire au père. En fin de compte, l'homme n'est jamais viril que par une série indéfinie de procurations, qui lui viennent de tous ses ancêtres mâles, en passant par l'ancêtre direct.

Mais inversement, dans la ligne du désir, c'est-à-dire pour autant qu'il a à trouver sa satisfaction de la femme, il va aussi chercher le phallus. Or - nous en avons tous les témoignages, cliniques et autres, j'y reviendrai -c'est bien parce que ce phallus, il ne le trouve pas là où il le cherche, qu'il le cherche partout ailleurs.

En d'autres termes, pour la femme, le pénis symbolique est à l'intérieur, si l'on peut dire, du champ de son désir, au lieu que pour l'homme il est à l'extérieur. Cela vous explique que les hommes ont toujours des tendances centrifuges dans la relation monogamique.

C'est pour autant qu'elle n'est pas elle-même, c'est-à-dire pour autant que, dans le champ de son désir, il lui faut être le phallus, que la femme éprouvera la *Verwerfung* de l'identification subjective, celle qui se produit là où se termine la seconde ligne, partie de grand D. Et c'est pour autant que lui non plus n'est pas lui-même en tant qu'il satisfait, c'est-à-dire qu'il obtient la satisfaction de l'Autre, mais qu'il ne se perçoit que comme l'instrument de cette satisfaction, que l'homme se trouve dans l'amour hors de son Autre.

Le problème de l'amour est celui de la profonde division qu'il introduit à l'intérieur des activités du sujet. Ce dont il s'agit pour l'homme selon la définition même de l'amour, *donner ce qu'on n'a pas*, c'est de donner ce qu'il n'a pas, le phallus, à un être qui ne l'est pas.

23 AVRIL 1958
351

LA DIALECTIQUE DU DÉSIR
ET DE LA DEMANDE
DANS LA CLINIQUE ET DANS LA CURE
DES NÉVROSES

353

XX

LE RÊVE DE LA BELLE BOUCHÈRE

Le désir de l'Autre
Le désir insatisfait
Le désir d'autre chose
Le désir barré
L'identification de Dora

Si les choses de l'homme, dont nous nous occupons en principe, sont marquées de son rapport au signifiant, on ne peut pas user du signifiant pour parler de ces choses comme pour parler des choses que le signifiant l'aide à poser. En d'autres termes, il doit y avoir une différence entre la façon dont nous parlons des choses de l'homme et celle dont nous parlons des autres choses.

Nous savons bien aujourd'hui que les choses ne sont pas insensibles à l'approche du signifiant, qu'elles ont rapport à l'ordre du logos, que ce rapport doit être étudié. Nous sommes, plus que nos prédécesseurs, en mesure de nous apercevoir que le langage pénètre les choses, les sillonne, les soulève, les bouleverse un tant soit peu. Mais enfin, au point où nous en sommes maintenant, nous savons, tout au moins nous supposons, que, sauf erreur, les choses, elles, ne se sont pas développées dans le langage. C'est tout au moins de là que l'on est parti pour le travail de la science telle qu'elle est actuellement constituée pour nous, de la science de la phusis.

Penser d'abord à châtier le langage, c'est-à-dire à le réduire au minimum nécessaire pour que sa prise sur les choses puisse se faire, c'est le principe de ce que l'on appelle l'analytique transcendantale. En somme, on s'est arrangé pour dégager autant que possible le langage - non pas totalement bien sûr - des choses dans lesquelles il était profondément engagé jusqu'à une certaine époque correspondant à peu près au début de la science moderne, pour le réduire à sa fonction d'interrogation.

Maintenant, tout se complique. Ne constatons-nous pas de singulières convulsions dans les choses, qui ne sont certainement pas sans rapport avec la façon dont nous les interrogeons ? - et d'autre part, de curieuses

impasses dans le langage, lequel, au moment où nous parlons des choses, nous devient strictement incompréhensible? Mais cela ne nous regarde pas. Nous, nous en sommes à l'homme. Et là, je veux vous faire remarquer que le langage avec lequel l'interroger n'est pas jusqu'à présent dégagé.

Nous le croyons dégagé quand nous tenons sur les choses de l'homme le discours de l'Académie ou de la psychologie psychiatrique - jusqu'à nouvel ordre, c'est le même. Nous pouvons très suffisamment nous-même nous apercevoir de la pauvreté des constructions auxquelles nous nous livrons, et d'ailleurs de leur immutabilité, car à la vérité, depuis un siècle que l'on parle en psychiatrie de l'hallucination, on n'a à peu près pas fait un pas et on ne peut toujours pas la définir d'autre façon que dérisoire.

Tout le langage de la psychologie psychiatrique présente d'ailleurs le même handicap, nous fait sentir son profond piétinement. Nous disons que l'on réifie telle ou telle fonction, et nous sentons l'arbitraire de ces réifications, quand on parle par exemple dans un langage bleulérien de la discordance dans la schizophrénie. Et quand nous disons *réifier,* nous avons l'impression que nous formulons une critique valable. Qu'est-ce que cela veut dire? Ce n'est pas du tout que nous reprochions à cette psychologie de faire de l'homme une chose. Plût au ciel qu'il en fît une chose, car c'est bien le but d'une science de l'homme. Mais justement, il en fait une chose qui n'est rien d'autre que du langage prématurément gelé, qui substitue hâtivement sa propre forme de langage à quelque chose qui est déjà tissé dans le langage.

Ce que nous appelons *formations de l'inconscient,* ce que Freud nous a présenté à ce titre, n'est pas autre chose que la prise d'un certain primaire dans le langage. C'est bien pourquoi il l'a appelé *processus primaire.* Le langage marque ce primaire, et c'est pourquoi la découverte de Freud, celle de l'inconscient, peut être dite préparée par l'interrogation de ce primaire, pour autant qu'a d'abord été détectée sa structure de langage.

Je dis *préparée.* Elle pourrait en effet permettre de préparer l'interrogation de ce primaire, introduire à une juste interrogation des tendances primaires. Mais nous n'en sommes pas là tant que nous n'avons pas fait le point sur ce qu'il s'agit d'abord de reconnaître, à savoir que ce primaire est d'abord et avant tout tissé comme du langage. C'est pourquoi je vous y ramène. Ceux qui vous font miroiter la synthèse de la psychanalyse et de la biologie, vous démontrent que manifestement c'est un leurre, non pas seulement par le fait qu'il n'y a absolument rien d'amorcé jusqu'à présent dans ce sens, mais parce que, jusqu'à nouvel ordre, le promettre est déjà une escroquerie.

Nous en sommes donc à essayer de manifester, projeter, situer devant vous ce que j'appelle la texture du langage. Cela ne veut pas dire que nous excluions le primaire pour autant que lui est autre chose que le langage. C'est bien à sa recherche que nous nous avançons.

1

Dans les précédentes leçons, nous en étions à toucher ce que je vous ai appelé la dialectique du désir et de la demande.

Je vous ai dit que, dans la demande, l'identification se fait à l'objet du sentiment. Pourquoi, en fin de compte, en est-il ainsi? Justement parce que rien d'intersubjectif ne saurait s'établir que l'Autre, avec un grand A, ne parle. Ou encore, parce qu'il est de la nature de la parole d'être la parole de l'Autre. Ou encore, parce qu'il faut que tout ce qu'il en est de la manifestation du désir primaire s'installe sur ce que Freud, après Fechner, appelle l'autre scène, que cela est nécessaire à la satisfaction de l'homme, pour autant qu'étant un être parlant, ses satisfactions doivent passer par l'intermédiaire de la parole.

De ce seul fait, s'introduit une ambiguïté initiale. Le désir est obligé au truchement de la parole, et il est manifeste que cette parole n'a son statut, ne s'installe, ne se développe de sa nature, que dans l'Autre comme lieu de la parole. Or, il est clair qu'il n'y a aucune raison pour que le sujet s'en aperçoive. Je veux dire que la distinction entre l'Autre et lui-même est la plus difficile des distinctions à faire à l'origine. Aussi Freud a-t-il bien souligné la valeur symptomatique de ce moment de l'enfance où l'enfant croit que les parents connaissent toutes ses pensées, et il explique très bien le lien de ce phénomène avec la parole. Les pensées du sujet s'étant formées dans la parole de l'Autre, il est tout naturel qu'à l'origine, ses pensées appartiennent à cette parole.

Sur le plan imaginaire d'autre part, entre le sujet et l'autre, il n'y a au départ qu'une faible lisière, une lisière ambiguë en ce sens qu'elle se franchit. La relation narcissique est ouverte, en effet, à un transitivisme permanent, comme le montre ici aussi l'expérience de l'enfant.

Ces deux modes d'ambiguïté, ces deux limites, l'une qui se situe sur le plan imaginaire, l'autre appartenant à l'ordre symbolique par quoi le désir se fonde dans la parole de l'Autre, ces deux modes de franchissement qui font que le sujet s'aliène, ne se confondent pas. C'est au contraire leur discordance qui ouvre au sujet, comme l'expérience le montre, une première possibilité de se distinguer comme tel. Bien entendu, il se

distingue le plus particulièrement sur le plan imaginaire, s'établissant avec son semblable dans une position de rivalité par rapport à un tiers objet. Mais il reste toujours la question de ce qui se passe quand ces sujets sont deux, à savoir quand il s'agit que le sujet se soutienne lui-même en présence de l'Autre.

Cette dialectique confine à celle que l'on appelle de la reconnaissance, dont vous entrevoyez un petit peu ce qu'elle est, au moins pour certains d'entre vous, grâce à ce que nous en avons communiqué ici. Vous savez qu'un nommé Hegel en a cherché le ressort dans le conflit de la jouissance et dans la voie de la lutte dite lutte à mort, d'où il a fait sortir toute sa dialectique du maître et de l'esclave. Tout cela est fort important à connaître, mais il est bien entendu que cela ne recouvre pas le champ de notre expérience, et pour les meilleures raisons. C'est qu'il y a autre chose que la dialectique de la lutte du maître et de l'esclave, il y a le rapport de l'enfant aux parents, il y a précisément ce qui se passe au niveau de la reconnaissance quand ce qui est enjeu n'est pas la lutte, le conflit, mais la demande.

Il s'agit en somme de voir quand et comment le désir du sujet, aliéné dans la demande, profondément transformé par le fait de devoir passer par la demande, peut et doit se réintroduire. Ces choses sont simples, que je vous dis aujourd'hui.

Primitivement, l'enfant dans son impuissance se trouve entièrement dépendre de la demande, c'est-à-dire de la parole de l'Autre, qui modifie, restructure, aliène profondément, la nature de son désir. Cette dialectique de la demande correspond à peu près à la période que l'on appelle, à tort ou à raison, pré-œdipienne, et, assurément à raison, prégénitale. En raison de l'ambiguïté des limites du sujet avec l'Autre, nous voyons s'introduire dans la demande l'objet oral, qui, dans la mesure où il est demandé sur le plan oral, est incorporé, et l'objet anal, support de la dialectique du don primitif, essentiellement lié chez le sujet au fait de satisfaire ou non la demande éducative, c'est-à-dire d'accepter ou non de lâcher un certain objet symbolique. Bref; le remaniement profond des premiers désirs par la demande nous est perpétuellement sensible dans la dialectique de l'objet oral, et particulièrement dans celle de l'objet anal, et il en résulte que l'Autre auquel le sujet a affaire dans la relation de la demande, est lui-même soumis à une dialectique d'assimilation, ou d'incorporation, ou de rejet.

Quelque chose de différent doit alors s'introduire, par quoi l'originalité, l'irréductibilité, l'authenticité du désir du sujet est rétablie. Ce n'est pas autre chose que veut dire le progrès qui s'accomplit lors de l'étape

prétendue génitale. Il consiste en ceci, qu'installé dans la dialectique première, prégénitale, de la demande, le sujet rencontre à un moment un autre désir, un désir qui n'a pas été jusque-là intégré, et qui n'est pas intégrable sans des remaniements beaucoup plus critiques et plus profonds encore que pour les premiers désirs. Cet autre désir, la voie ordinaire par où il s'introduit pour le sujet, c'est en tant que désir de l'Autre. Le sujet reconnaît un désir au-delà de la demande, un désir en tant que non adultéré par la demande, il le rencontre, il le situe dans l'au-delà du premier Autre auquel il adressait sa demande, disons, pour fixer les idées, la mère.

Ce que je dis là n'est qu'une façon d'exprimer ce qui est enseigné depuis toujours, que c'est à travers l'Œdipe que le désir génital est assumé et vient prendre sa place dans l'économie subjective. Mais ce sur quoi j'entends attirer votre attention, c'est sur la fonction de ce désir de l'Autre, en tant qu'il permet que la véritable distinction du sujet et de l'Autre s'établisse une fois pour toutes.

Au niveau de la demande, il y a entre le sujet et l'Autre une situation de réciprocité. Si le désir du sujet dépend entièrement de sa demande à l'Autre, ce que l'Autre demande dépend aussi du sujet. Cela s'exprime dans les rapports de l'enfant à la mère par le fait que l'enfant sait très bien qu'il tient lui aussi quelque chose qu'il peut refuser à la demande de la mère, en se refusant par exemple à accéder aux requêtes de la discipline excrémentielle. Ce rapport entre les deux sujets autour de la demande, demande à être complété par l'introduction d'une dimension nouvelle qui fasse que le sujet soit autre chose qu'un sujet dépendant, et dont la relation de dépendance fait l'être essentiel. Ce qui doit être introduit, et qui est là depuis le début, latent depuis l'origine, c'est qu'au-delà de ce que le sujet demande, au-delà de ce que l'Autre demande au sujet, il doit y avoir la présence et la dimension de ce que l'Autre désire.

Cela est d'abord profondément voilé au sujet, mais néanmoins immanent à la situation, et c'est ce qui va peu à peu se développer dans l'expérience de l'Œdipe. Cela est essentiel dans la structure, plus originel, et plus fondamental que la perception aussi bien des rapports du père et de la mère sur lesquels je me suis étendu dans ce que j'ai appelé la métaphore paternelle, que de quelque point que ce soit de ce qui aboutit au complexe de castration, et constitue un développement de cet au-delà de la demande.

Que le désir du sujet est d'abord repéré et trouvé dans l'existence comme telle du désir de l'Autre, en tant que désir distinct de la demande, voilà ce que je veux aujourd'hui par un exemple vous illustrer. Quel exemple ? Il est exigible que ce soit le premier.

En effet, si ce que je pose est véritablement introductif à tout ce qu'il en est de la structuration de l'inconscient du sujet par son rapport au signifiant, nous devons trouver notre exemple tout de suite.

2

J'ai déjà fait allusion ici à ce que nous pouvons pointer dans les premières observations que Freud a faites de l'hystérie. Passons donc au temps où Freud nous parle du désir pour la première fois.

Il nous en parle à propos des rêves. Je vous ai commenté jadis ce que Freud tire du rêve inaugural d'Irma, le rêve de l'injection, et je n'y reviens pas. Le second rêve est un rêve de Freud - puisqu'il analyse aussi certains de ses rêves dans la *Traumdeutung -,* le rêve de l'oncle joseph. Je l'analyserai un autre jour, car il est tout à fait démonstratif, et illustre très bien en particulier le schéma des deux boucles entrecroisées - rien ne montre mieux les deux étages sur lesquels se développe un rêve, l'étage proprement signifiant qui est celui de la parole, et l'étage imaginaire où s'incarne en quelque sorte l'objet métonymique.

Je prends donc le troisième rêve que Freud a analysé. II figure dans le quatrième chapitre, *Die Traumenstellung, La transposition du rêve.* C'est le rêve de celle que nous appellerons *la belle bouchère.*

Voici le rêve - *dit Freud.* Je veux donner un dîner, mais je n'ai pour toutes provisions qu'un peu de saumon fumé. Je voudrais aller faire des achats, mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées. Je veux téléphoner à quelques fournisseurs, mais le téléphone est détraqué. Je dois donc renoncer au désir de donner un dîner.

Voilà le texte du rêve. Freud note scrupuleusement la façon dont se verbalise le texte d'un rêve, et c'est à partir de cette verbalisation, d'une espèce de texte écrit du rêve, que toujours et uniquement lui paraît concevable l'analyse d'un rêve.

Je réponds naturellement que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve. *En effet, la malade lui avait opposé ce rêve en lui disant - Vous* dites qu'un rêve est toujours quelque chose où un désir se réalise, là, j'ai les plus grandes difficultés à réaliser mon désir. *Freud poursuit* -J'accorde toutefois qu'il semble à première

vue raisonnable et cohérent, et paraît tout le contraire de l'accomplissement d'un désir. Mais quels sont les éléments de ce rêve? Vous savez que les motifs d'un rêve se trouvent toujours dans les faits des jours précédents.

Le mari de ma malade est boucher en gros; c'est un brave homme, très actif. Il lui a dit quelques jours avant qu'il engraissait trop et voulait faire une cure d'amaigrissement. Il se lèverait de bonne heure, ferait de l'exercice, s'en tiendrait à une diète sévère et n'accepterait plus d'invitations à dîner. Elle raconte encore, en riant, que son mari a fait, à la table des habitués du restaurant où il prend souvent ses repas, la connaissance d'un peintre qui voulait à tout prix faire son portrait, parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Mais son mari avait répondu, avec sa rudesse ordinaire, qu'il le remerciait très vivement mais était persuadé que le peintre préférerait à toute sa figure un morceau du derrière d'une belle jeune fille. Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse. Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar. - *Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?*

En réalité elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse cette dépense - *ou plutôt elle ne s'accorde pas cette licence.* Naturellement, elle aurait aussitôt ce caviar, si elle en parlait à son mari. Mais elle l'a prié au contraire de ne pas le lui donner, de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela.

Ici une parenthèse de Freud. Cela me paraît tiré par les cheveux. Ces sortes de renseignements insuffisants cachent pour l'ordinaire des motifs que l'on n'exprime pas. Songeons à la manière dont les hypnotisés de Bernheim accomplissant une mission post-hypnotique l'expliquent, quand on leur en demande la raison, par un motif visiblement insuffisant, au lieu de répondre

« Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. » Le caviar de ma malade sera un motif de ce genre. Je remarque qu'elle est obligée de se créer, dans sa vie, un désir insatisfait. Son rêve lui montre ce désir comme réellement non comblé. Mais pourquoi lui fallait-il un tel désir?

Autre remarque de Freud, entre parenthèses. Ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pu servir à interpréter le rêve. J'insiste. Au bout d'un moment, comme il convient lorsqu'on doit surmonter une résistance, elle me dit qu'elle a rendu visite hier à

une de ses amies, elle en est fort jalouse parce que son mari en dit toujours beaucoup de bien. Fort heureusement, l'amie est mince et maigre, et son mari aime les formes pleines. De quoi parlait donc cette personne maigre? Naturellement de son désir d'engraisser. Elle lui a demandé: < Quand nous inviterez-vous à nouveau? On mange toujours si bien chez vous. »

Le sens du rêve est clair maintenant. Je peux dire à ma malade

«C'est exactement comme si vous lui aviez répondu mentalement: "Oui - da! je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari! J'aimerais mieux ne plus donner de dîner de ma vie!" Le rêve vous dit que vous ne pourrez pas donner de dîner, il accomplit ainsi votre voeu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie. La résolution, prise par votre mari, de ne plus accepter d'invitation à dîner, pour ne pas engraisser, vous avait, en effet, indiqué que les dîners dans le monde engraissent. » Il ne manque plus qu'une concordance qui confirmerait la solution. On ne sait encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve. « D'où vient que vous évoquez dans le rêve le saumon fumé? » - «C'est, répond-elle, le plat de prédilection de mon amie. » Par hasard, je connais aussi cette dame et je sais qu'elle a vis-à-vis du saumon fumé la même conduite que ma malade à l'égard du caviar.

C'est là-dessus que Freud introduit le texte du rêve qui comporte une autre interprétation qui entre dans la dialectique de l'identification. *Elle s'est identifiée à son amie. C'est en signe de cette identification, c'est-à-dire pour autant qu'elle s'identifie à l'autre, qu'elle s'est donné dans la vie réelle un souhait non réalisé.*

Je pense que vous devez déjà sentir dans ce simple texte se dessiner le linéament. J'aurais pu ouvrir à n'importe quelle autre page de la *Traumdeutung,* nous aurions trouvé la même dialectique. Ce rêve qui est le premier à nous tomber sous la main, va nous montrer la dialectique du désir et de la demande, qui est particulièrement simple chez l'hystérique.

Continuons à lire, de façon à avoir poursuivi jusqu'à son terme ce que ce texte très important nous articule. C'est en somme une des premières articulations très nettes, par Freud, de ce que signifie l'identification hystérique. Il en précise le sens. Je vous passe quelques lignes pour n'être pas trop long. Il discute ce que l'on appelle l'imitation hystérique, la sympathie de l'hystérique pour l'autre, et critique avec beaucoup d'énergie la simple réduction de la contagion hystérique à la pure et simple imitation.

Le processus de l'identification hystérique, dit-il, *est un peu plus compliqué que l'imitation hystérique telle qu'on l'a représentée, ainsi qu'un exemple va le prouver, il répond à des déductions inconscientes. Si un médecin a mis avec d'autres malades dans une chambre d'hôpital, un sujet qui présente une espèce de tremblement, il ne sera pas étonné d'apprendre que cet accident hystérique a été imité (...). Mais cette contagion se produit à peu près de la manière suivante. Les malades savent en général* - il faudrait voir le poids que comporte une pareille remarque, je ne dis pas simplement à l'époque où elle a été faite, mais toujours pour nous - plus *de choses sur le compte les unes des autres que le médecin n'en peut savoir sur chacune d'elles, et elles se préoccupent encore les unes des autres après la visite du médecin.* Remarque essentielle. En d'autres termes, l'objet humain continue de vivre sa petite relation particulière au signifiant, même après que l'observateur, behaviouriste ou non, s'est intéressé à sa photographie.

L'une d'entre elles a eu sa crise aujourd'hui, les autres sauront bien qu'une lettre de chez elle, un rappel de son chagrin d'amour, ou d'autres choses semblables, en ont été cause. Leur compassion s'émeut, et elles font inconsciemment l'examen suivant : si ces sortes de motifs entraînent ces sortes de crises, je peux aussi avoir cette sorte de crise - articulation du symptôme élémentaire à une identification de discours, à une situation articulée dans le discours - *car j'ai les mêmes motifs. Si c'était là des conclusions conscientes, elles aboutiraient á l'angoisse de voir survenir cette même crise. Mais les choses se passent sur un autre plan psychique, et aboutissent à la réalisation du symptôme redouté. L'identification n'est donc pas simple imitation, mais appropriation á cause d'une étiologie identique : elle exprime un < tout comme si » qui a trait á une communauté qui persiste dans l'inconscient.* Le terme *appropriation* n'est pas tout à fait bien traduit. C'est plutôt *pris comme propre.*

L'hystérique s'identifie de préférence avec des personnes avec lesquelles elle a été en relations sexuelles, ou qui ont les mêmes relations sexuelles avec les mêmes personnes qu'elle. La langue est d'ailleurs responsable de cette conception. Deux amants sont un, dit Freud.

Le problème ici soulevé par Freud est le rapport d'identification à l'amie jalouse. Je veux à ce propos attirer votre attention sur ceci - le désir que nous rencontrons dès les premiers pas de l'analyse, et à partir duquel va se dérouler la solution de l'énigme, c'est le désir comme insatisfait. Au moment de ce rêve, la malade était préoccupée de se créer un désir insatisfait. Quelle est la fonction de ce désir insatisfait?

Nous lisons en effet dans le rêve la satisfaction d'un souhait, celui d'avoir un désir insatisfait. Et ce que nous découvrons à ce propos, c'est la sous jacence d'une situation qui est la situation fondamentale de

l'homme entre la demande et le désir, à laquelle j'essaye de vous introduire, et à laquelle je vous introduis effectivement par l'hystérique, parce que l'hystérique est suspendue à ce clivage dont je vous ai montré tout à l'heure la nécessité, entre la demande et le désir. Ici, rien n'est plus clair.

Que demande-t-elle avant son rêve, dans la vie? Cette malade très éprise de son mari, que demande-t-elle ? C'est l'amour, et les hystériques, comme tout le monde, demandent l'amour, à ceci près que, chez elles, c'est plus encombrant. Que désire-t-elle? Elle désire du caviar. Il faut simplement lire. Et que veut-elle? Elle veut qu'on ne lui donne pas de caviar.

La question est justement de savoir pourquoi, pour qu'une hystérique entretienne un commerce d'amour qui la satisfasse, il est nécessaire, premièrement qu'elle désire *autre chose,* et le caviar n'a pas ici d'autre rôle que d'être autre chose, et, en second lieu, que pour que cet *autre chose* remplisse bien la fonction qu'il a mission de remplir, justement on ne le lui donne pas. Son mari ne demanderait pas mieux que de lui donner du caviar, mais probablement qu'il serait alors plus tranquille, s'imagine-t-elle. Mais ce que nous dit formellement Freud, c'est qu'elle veut que son mari ne lui donne pas de caviar pour qu'on puisse continuer à s'aimer à la folie, c'est-à-dire à se taquiner, se faire des misères à perte de vue.

Ces éléments structuraux, mis à part le fait que nous nous y arrêtions, n'ont rien de tellement original, mais commencent de prendre ici leur sens. Ce qui s'exprime est une structure qui, au-delà de son côté comique, doit représenter une nécessité. L'hystérique est précisément le sujet à qui il est difficile d'établir avec la constitution de l'Autre en tant que grand Autre, porteur du signe parlé, une relation lui permettant de garder sa place de sujet. C'est la définition même que l'on peut donner de l'hystérique. Pour tout dire, l'hystérique est si ouvert ou ouverte à la suggestion de la parole qu'il doit y avoir là quelque chose.

Freud s'interroge dans *Psychologie collective et analyse du moi* sur la manière dont l'hypnose vient au jour, alors que sa relation au sommeil est loin d'être transparente, et que l'électivité qui l'approprie à certaines personnes, tandis que d'autres s'y opposent, s'en éloignent radicalement, reste énigmatique. Mais tout semble montrer pourtant que ce qui se réalise dans l'hypnose est rendu possible chez le sujet par la pureté de certaines situations, je dirais plutôt attitudes libidinales. De quoi s'agit-il? - sinon des places, des postes, que nous sommes en train d'éclaircir. L'élément inconnu dont parle Freud, tourne autour de l'articulation de la demande et du désir. C'est ce que nous allons essayer de montrer plus loin.

S'il est nécessaire au sujet de se créer un désir insatisfait, c'est que là est la condition pour que se constitue pour lui un Autre réel, c'est-à-dire qui ne soit pas entièrement immanent à la satisfaction réciproque de la demande, à la capture entière du désir du sujet par la parole de l'Autre. Que le désir dont il s'agit soit de sa nature le désir de l'Autre, c'est très précisément ce à quoi la dialectique du rêve nous introduit, puisque ce désir de caviar, la malade ne veut pas qu'il soit satisfait dans la réalité. Et ce rêve tend incontestablement à la satisfaire quant à la solution du problème qu'elle poursuit.

Le désir de caviar, par quoi est-il représenté dans le rêve ? Par l'intermédiaire de la personne enjeu dans le rêve, l'amie à laquelle - Freud en pointe les signes - elle s'identifie. L'amie est aussi hystérique ou elle ne l'est pas, qu'importe, tout est pur hystérico-hystérique. La malade est hystérique, et bien sûr l'autre l'est aussi, et ce d'autant plus facilement que le sujet hystérique se constitue presque tout entier à partir du désir de l'Autre. Le désir dont le sujet fait état dans le rêve est le désir préféré de l'amie, le désir de saumon, et même au moment où elle ne va pas pouvoir donner un dîner, il ne lui reste que cela, du saumon fumé, qui indique à la fois le désir de l'Autre, et l'indique comme pouvant être satisfait, mais seulement pour l'Autre. *D'ailleurs, ne craignez rien, il y a du saumon fumé.* Le rêve ne dit pour autant pas que les choses vont jusqu'à ce qu'elle le donne à son amie, mais l'intention y est.

En revanche, ce qui reste en rade, c'est la demande de l'amie, élément génétique du rêve. Elle lui a demandé de venir dîner chez elle où l'on mange si bien, et où du reste on peut rencontrer le beau boucher. Cet aimable mari qui parle toujours si bien de l'amie, lui aussi doit avoir son petit désir derrière la tête, et le derrière de la jeune fille évoqué si promptement à propos de l'aimable proposition du peintre qui voudrait le croquer, dessiner sa si intéressante, si expressive figure, est certainement là pour le démontrer. Pour tout dire, chacun a son petit désir au-delà, simplement plus ou moins intensifié.

Seulement, dans le cas spécifique de l'hystérique, le désir en tant qu'au-delà de toute demande, c'est-à-dire en tant que devant occuper sa fonction à titre de désir refusé, joue un rôle de tout premier plan. Vous ne comprendrez jamais rien à une ou un hystérique si vous ne partez pas de ce premier élément structural. D'autre part, dans le rapport de l'homme au signifiant, l'hystérique est une structure primordiale. Pour peu que vous ayez poussé assez loin avec un sujet la dialectique de la demande, vous rencontrez toujours en un point de la structure la *Spaltung* de la demande et du désir, au risque de faire de grandes erreurs,

c'est-à-dire de rendre le malade hystérique, car tout ce que nous analysons là est, bien entendu, inconscient pour le sujet. Autrement dit, l'hystérique ne sait pas qu'il ne peut pas être satisfait dans la demande, mais il est très essentiel que vous, vous le sachiez.

Ces notations vont maintenant nous permettre de commencer à pointer ce que veut dire le petit diagramme que je vous ai fait la dernière fois, et dont il était alors un peu prématuré de vous apporter l'interprétation.

Nous vous l'avons dit, ce qui se manifeste comme un besoin doit passer par la demande, c'est-à-dire s'adresser à l'Autre. En face, une rencontre a lieu, ou n'a pas lieu, qui occupe la place du message, c'est-à-dire ce qui est signifié de l'Autre. Il se produit enfin ce reliquat de la demande, qui consiste dans l'altération de ce qui se manifeste à l'état encore non informé du désir du sujet, et qui se manifeste en principe sous la forme de l'identification du sujet. Je le reprendrai la prochaine fois texte de Freud en main, et vous verrez que la première fois qu'il parle de façon complètement articulée de l'identification - vous pouvez d'ores et déjà vous y reporter si le coeur vous en dit -, l'identification primitive n'est pas articulée autrement que je vous le marque là.

Vous savez d'autre part que sur le chemin où le court-circuit narcissique est introduit, existe déjà une possibilité, une ouverture, une ébauche de tiers dans la relation du sujet à l'autre.

L'essentiel de ce que je vous ai apporté en vous décrivant la fonction du phallus, c'est qu'il est ce signifiant qui marque ce que l'Autre désire en tant que lui-même, comme Autre réel, Autre humain, il est dans son économie d'être marqué par le signifiant. C'est cette formule que nous sommes précisément en train d'étudier. C'est précisément dans la mesure où l'Autre est marqué par le signifiant que le sujet peut - et ne peut que par là, par l'intermédiaire de cet Autre - reconnaître que lui aussi est marqué par le signifiant, c'est-à-dire qu'il y a toujours quelque chose qui reste au-delà de ce qui peut se satisfaire par l'intermédiaire du signifiant, c'est-à-dire par la demande. Ce clivage fait autour de l'action du signifiant, ce résidu irréductible lié au signifiant, a aussi son signe propre, mais ce signe va s'identifier avec cette marque dans le signifié. C'est là que le sujet doit rencontrer son désir.

En d'autres termes, c'est pour autant que le désir de l'Autre est barré que le sujet va reconnaître son désir barré, son désir insatisfait à lui. C'est au niveau de ce désir barré par l'intermédiaire de l'Autre, que se fait la rencontre du sujet avec son désir le plus authentique, à savoir le désir génital. C'est pour cette raison que le désir génital est marqué de

castration, autrement dit d'un certain rapport avec le signifiant phallus. Ce sont là deux choses équivalentes.

Nous trouvons d'abord ce qui répond à la demande, soit, à une première étape, la parole de la mère. Cette parole a elle-même une relation à une loi qui est au-delà, et que je vous ai montrée être incarnée par le père. C'est ce qui constitue la métaphore paternelle. Mais vous avez à juste titre le droit de penser que tout ne se réduit pas à cet étagement de la parole, et je pense que cette espèce de manque a dû vous laisser à désirer à vous aussi au moment où je vous l'ai expliqué.

En effet, au-delà de la parole et de la sur-parole, de la loi du père de quelque façon qu'on la dénomme, bien autre chose est exigible. C'est à ce titre que s'introduit, et naturellement au même niveau où se situe la loi, ce signifiant électif, le phallus. Dans les conditions normales, il se place à un deuxième degré de la rencontre avec l'Autre. C'est ce que, dans mes petites formules, je vous ai appelé S(Ⱥ), le signifiant de A barré. Il s'agit très précisément de ce que je viens de définir comme étant la fonction du signifiant phallus, à savoir celle de marquer ce que l'Autre désire en tant que marqué par le signifiant, c'est-à-dire barré.

Où est le sujet? Lorsqu'il ne s'agit plus du sujet ambigu, à la fois perpétuellement incliné dans la parole de l'Autre et pris dans la relation spéculaire, duelle, au petit autre, mais bien du sujet constitué, achevé, de la formule en Z, c'est le sujet en tant que s'est introduite la barre, à savoir en tant que lui-même est aussi quelque part marqué de la relation du signifiant. C'est pourquoi nous le trouvons ici, en ($ ✳D), là où se produit la relation du sujet à la demande comme telle.

Comment rendre compte de l'étape nécessaire par ou se réalise normalement l'intégration du complexe d'Oedipe et du complexe de castration, à savoir la structuration, par leur intermédiaire, du désir du sujet? Comment cela se produit-il? Vous le trouvez développé sur ce diagramme. C'est par l'intermédiaire du signifiant phallus que s'introduit l'au-delà du rapport à la parole de l'Autre. Mais, bien entendu, dès que cela est constitué, une fois que le signifiant phallus y est en tant que désir de l'Autre, il ne reste pas à cette place, mais s'intègre à la parole de l'Autre, et vient, avec toute la suite qu'il comporte, prendre sa place en deçà, à la place primitive du rapport de parole à la mère. C'est là qu'il joue son rôle et assume sa fonction.

En d'autres termes, cet au-delà que nous avons posé pour autant que nous tâchons de délimiter les étapes nécessaires à l'intégration d'une parole qui permette au désir de trouver sa place pour le sujet, reste inconscient pour le sujet. C'est désormais ici que se déroule pour lui la

dialectique de la demande, sans qu'il sache que cette dialectique n'est possible que pour autant que son désir, son véritable désir, trouve sa place dans un rapport, qui pour lui reste donc inconscient, au désir de l'Autre. Bref, normalement, ces deux lignes s'interchangent.

Du seul fait qu'elles doivent s'interchanger, il arrive dans l'intervalle toutes sortes d'accidents. Ces accidents, nous les rencontrerons sous diverses formes. Je veux simplement vous indiquer aujourd'hui les éléments de carence que l'on trouve toujours chez l'hystérique.

3

Prenons le cas Dora.

Nous voyons chez celle-ci l'au-delà du désir de l'Autre se produire à l'état pur, et nous pouvons toucher du doigt pourquoi une partie de la batterie des éléments manque. On ne parle absolument pas de la mère. Vous avez peut-être remarqué qu'elle est complètement absente du cas. Dora est confrontée à son père. C'est de son père qu'elle veut l'amour.

Il faut bien le dire - avant l'analyse, c'est très bien équilibré, la vie de Dora. Jusqu'au moment où le drame éclate, elle a trouvé une très heureuse solution de ses problèmes. C'est à son père que s'adresse la demande, et les choses vont très bien parce que son père a un désir, et cela va même d'autant mieux que ce désir est un désir insatisfait. Dora, comme Freud ne nous le dissimule pas, sait très bien que son père est impuissant, et que son désir pour Mme K est un désir barré.

Mais ce que nous savons aussi - Freud ne l'a su qu'un peu trop tard -, c'est que Mme K est l'objet du désir de Dora, parce qu'elle est le désir du père, le désir barré du père.

Une seule chose est nécessaire au maintien de cet équilibre, c'est que Dora trouve à réaliser quelque part une identification de soi qui lui donne son assiette et lui permette de savoir où elle est, et cela en fonction de sa demande qui n'est pas satisfaite, sa demande d'amour à son père. Cela tient comme cela tant qu'il y a un désir, un désir qui ne peut être satisfait, ni pour Dora, ni pour son père.

Tout cela dépend de la place où se produit l'identification dite de l'Idéal du moi. Vous le voyez sur le schéma, normalement elle se produit toujours après le double franchissement de la ligne de l'Autre, en I(A). Dans le cas Dora c'est pareil, à ceci près que le désir du père est représenté, par la seconde ligne. C'est après le double franchissement des deux lignes que se réalise ici, en ($ ✳ a), l'identification de l'hystérique. Il ne

s'agit plus d'une identification au père, comme c'est le cas quand le père est purement et simplement celui à qui s'adresse la demande. Ne l'oubliez pas, il y a maintenant un au-delà, et ceci arrange fort bien l'hystérique pour sa satisfaction et son équilibre. L'identification se fait à un petit autre qui est, lui, en posture de satisfaire au désir. C'est M. K, le mari de Mme K, cette Mme K si séduisante, si charmante, si éclatante, l'objet véritable du désir de Dora. L'identification se fait ici parce que Dora est une hystérique et que dans le cas d'un hystérique, le processus ne peut pas aller plus loin.

Pourquoi ? Parce que le désir est l'élément qui est chargé à lui tout seul de prendre la place de l'au-delà repéré par la position propre du sujet par rapport à la demande. Parce que c'est une hystérique, elle ne sait pas ce qu'elle demande, simplement elle a besoin qu'il y ait là quelque part ce désir au-delà. Mais pour que ce désir, elle puisse s'y appuyer, s'y achever, y trouver son identification, son idéal, il faut au moins qu'il y ait là, au niveau de l'au-delà de la demande, une rencontre qui lui permette de se reposer, de se repérer sur cette ligne, et c'est là qu'intervient M. K, où, comme c'est évident par toute l'observation, elle trouve son autre au sens du petit a, celui où elle se reconnaît.

C'est bien pour cette raison qu'elle s'intéresse extrêmement à lui, au point de tromper son monde au premier abord, à savoir que Freud croit qu'elle aime ce M. K. Elle ne l'aime pas, mais il lui est indispensable, et il lui est encore bien plus indispensable que celui-ci désire Mme K. Comme je vous l'ai déjà cent fois marqué, cela est archi-démontré par le fait que la circulation court-circuite tout entière, et que Dora retombe vis-à-vis du petit a à la situation de déchaînement agressif qui se manifeste par une formidable gifle. C'est la fureur contre l'autre en tant qu'il est votre semblable, et qu'étant votre semblable, il vous ravit tout simplement votre existence. La parole fatale que lui dit M. K - il ne sait rien de ce qu'il dit, le pauvre malheureux, il ne sait pas qu'il supporte l'identification de Dora -, à savoir que sa femme n'est rien pour lui, c'est précisément ce que Dora ne peut tolérer. Elle ne peut pas le tolérer, pourquoi?

On a bien raison de dire, à ceci près que c'est incomplet, que Dora est manifestement structurée de façon homosexuelle, autant que peut l'être une hystérique. Après ce que lui dit M. K, elle devrait normalement être bien contente. Pas du tout, c'est précisément cela qui déchaîne sa fureur, parce qu'à ce moment-là s'effondre sa belle construction hystérique d'identification au masque, aux insignes de l'Autre, nommément aux insignes masculins comblés que lui offre M. K et non pas son père. Elle revient alors à la demande pure et simple, à la revendication de l'amour

de son père, et elle entre dans un état quasi paranoïaque quand elle se conçoit pour ce qu'elle est en effet beaucoup plus objectivement pour son père, à savoir un objet d'échange, quelqu'un qui amuse M. K pendant que lui, son père, peut s'occuper de Mme K. Si vainement que ce soit, cela lui suffit, et vous sentez bien en l'occasion la fonction même du désir.

Après la parole de M. K, notre hystérique retombe de haut, et en revient au niveau tout à fait primitif de la demande. Elle exige purement et simplement que son père ne s'occupe que d'elle, qu'il lui donne de l'amour, autrement dit, selon notre définition, tout ce qu'il n'a pas.

C'est aujourd'hui un premier petit exercice à la barre que je viens de vous faire, pour tâcher de vous montrer quel est le sens du rapport du désir et de la demande. A mesure que vous vous y habituerez, cela nous permettra d'aller beaucoup plus sûrement et beaucoup plus loin.

30 AVRIL 1958

XXI

LES RÊVES DE u L'EAU QUI DORT »

Mme Dolto et le phallus
Le corsage d'une hystérique
L'inconditionné de la demande d'amour
La condition absolue du désir
L'Autre devenu objet du désir

Nous allons partir de l'actualité que ceux d'entre vous qui ont assisté hier soir à la communication scientifique de la Société, ont pu apprécier. On vous y a parlé de la relation hétérosexuelle. C'est justement ce dont nous essayons aussi de parler.

1

Dans la perspective qui nous était apportée, la relation hétérosexuelle s'avérait comme essentiellement formatrice. Elle était en somme une donnée première de la tension évolutive entre les parents et l'enfant. Dans une autre perspective, où est notre point de départ, c'est justement ce qui est en question - la relation hétérosexuelle entre les êtres humains est-elle quelque chose de simple ?

A la vérité, si nous nous en tenons à une expérience première, il ne semble pas. Si elle était simple, elle devrait constituer à l'intérieur du monde humain une série d'îlots d'harmonie, au moins pour ceux qui seraient arrivés à en écarter les mauvaises broussailles. Il ne semble pas que jusqu'à présent nous puissions considérer qu'une commune voix des analystes - mais après tout, est-il besoin d'invoquer les analystes là-dessus? - s'accorde à dire que, même parvenue à son achèvement, la relation hétérosexuelle pour l'homme se présente comme autre chose qu'instable, puisque le moins que l'on puisse dire, c'est précisément que tout son problème tourne autour de cela. Prenons les écrits de Balint par exemple, qui sont assez centrés là-dessus puisque cela fait le titre même de son recueil *Genital Love - on* y atteste l'existence d'une *Spaltung* tout à

fait terminale, et la juxtaposition du courant de désir et du courant de tendresse. C'est autour de cette juxtaposition que se compose tout le problème de la relation hétérosexuelle.

Les remarques que je viens de faire n'ôtent pas son intérêt à ce qui nous a été dit hier soir, bien loin de là - ne serait-ce que pour les termes de référence qui ont été employés, et par exemple la valorisation consciente et esthétique du sexe, pour reprendre les termes de la conférencière, qui constitue dans sa perspective une étape fondamentale de l'Œdipe. Le sexe, son symbole, se présente, nous a dit Mme Dolto, comme une belle et bonne forme. Le sexe est beau, a-t-elle ajouté. Il s'agit là bien évidemment d'une perspective de la bouche dont elle émane, et elle est assurément flatteuse pour les porteurs de ce sexe mâle.

Néanmoins, il ne semble pas que ce soit une donnée que nous puissions adopter d'une façon univoque, ne serait-ce qu'à nous rapporter aux réserves de l'une des personnes qui sont intervenues, et avec autorité, sur le sujet, pour nous faire ce que l'on peut appeler des observations ethnologiques. Les sauvages, les bons sauvages, ont toujours été un terme de référence des anthropologues, mais il ne semble pas non plus, à la vérité, que l'on puisse trouver là une donnée première - si tant est que le sauvage soit le premier - de la belle et bonne forme du phallus.

A se reporter à l'ensemble des documents - je ne parle pas des documents savants, de ces choses que l'on élabore dans le cabinet de l'ethnographe, mais des témoignages de l'expérience de ceux des ethnographes qui ont été sur le terrain, au milieu desdits sauvages, bons ou mauvais -, il semble précisément que ce soit vraiment une base et un principe des relations entre les sexes, fût-ce dans les tribus les plus arriérées, que ceci au moins soit caché, à savoir l'érection du phallus. Il est frappant de constater l'existence, même dans les tribus qui ne possèdent que le mode d'habillement le plus primitif, de quelque chose qui sert précisément à cacher le phallus, l'étui pénien par exemple, comme strict résidu qui reste de l'habillement.

D'autre part, d'assez nombreux ethnographes ont témoigné, comme d'une réaction vraiment première, de la sorte d'irritation que les personnes du sexe féminin éprouvent en présence des manifestations d'érection du phallus. Il y a le cas très rare où il n'y a pas d'habit du tout, chez les Nambikwara par exemple, dont vous savez que notre ami Lévi-Strauss a été le visiteur à plusieurs reprises, et dont il a longuement parlé. Sur la question que je lui posais à ce propos, Lévi-Strauss m'a témoigné, reprenant ce qu'il dit dans son livre *Tristes tropiques,* n'avoir jamais observé d'érection devant le groupe. Les relations sexuelles se passent sans spéciale

dérobade, à deux pas du groupe, le soir autour des feux de camp, mais l'érection, soit de jour, soit à ce moment-là, ne se produit pas en public. Cela n'est pas tout à fait indifférent à notre sujet.

D'autre part, il y a la notion de la belle et bonne forme. Situer dans ces termes la signification du phallus semble relever d'une perspective assez unilatérale. D'un autre côté, je sais bien qu'il y a la belle et bonne forme de la femme. Elle est assurément valorisée par tous les éléments de la civilisation, mais enfin, ne serait-ce qu'en raison de sa diversité individuelle, on ne peut pas dire que nous puissions à ce propos parler de belle et bonne forme de façon univoque. Disons que cette belle et bonne forme laisse en tous les cas plus de flottement que l'autre. Sans doute derrière chaque femme se silhouette-t-il la forme de la Vénus de Milo ou de l'Aphrodite de Cnide, mais enfin ce n'est pas toujours avec des résultats univoquement favorables. On a beaucoup reproché à Daumier d'avoir donné aux dieux de la Grèce les formes un peu avachies des bourgeois et bourgeoises de son époque. On le lui a reproché comme un sacrilège. C'est précisément ici que se situe le problème que j'indique - s'il est évidemment si déplorable d'humaniser les dieux, c'est sans doute que les humains ne se divinisent pas toujours si facilement.

Bref, si les nécessités de la perpétuation de la race humaine sont livrées à cette belle et bonne forme, l'ensemble nous invite à nous contenter là d'exigences moyennes, que le terme de belle et bonne forme n'est peut-être pas destiné à évoquer. Au moins reste-t-il assez énigmatique.

En fait, tout ce qui a été dit de remarquable et d'opportun pour valoriser cette belle et bonne forme du phallus, c'est justement ce qui y est en cause. Cela n'élimine pas, bien entendu, son caractère de forme prévalente. Le discours que nous poursuivons ici, pour autant qu'il est fondé, et qu'il prolonge directement non seulement le discours mais l'expérience de Freud, est fait pour nous donner une autre idée de la signification du phallus.

Le phallus n'est pas une forme, n'est pas une forme objectale, en tant qu'une forme reste une forme captivante, fascinante, au moins dans un sens, car le problème reste entier dans l'autre. L'attraction entre les sexes est une chose infiniment plus complexe qu'une attraction imaginaire, comme nous le révèle toute l'économie de la doctrine analytique. Quant à nous, nous nous engageons dans la voie de donner la solution du problème en fonction de cette formule, qui n'est pas elle-même autre chose qu'un énoncé à développer pour être compris - le phallus n'est ni un fantasme, ni une image, ni un objet, fût-il partiel, fût-il interne, il est un signifiant. Qu'il soit un signifiant, c'est cela seul qui nous permet de

concevoir et d'articuler les diverses fonctions qu'il prend aux différents niveaux de la rencontre inter-sexuelle.

Un signifiant. Il ne suffit pas de dire qu'il est un signifiant. Lequel? Il est le signifiant du désir. Cela, bien entendu, relance une question qui va plus loin - le signifiant du désir, cela veut dire quoi ? Il est certain que la portée de cette affirmation implique que nous articulions d'abord ce que c'est que le désir.

Le désir n'est pas quelque chose qui aille de soi dans la fonction qu'il occupe dans notre expérience. Ce n'est pas simplement l'appétit intersexuel, l'attraction inter-sexuelle, l'instinct sexuel. Il est bien entendu que sa notion n'élimine pas non plus l'existence de tendances plus ou moins accentuées, variables selon les individus, qui ont le caractère primaire de manifester - disons en gros - le plus ou moins de puissance de tel ou tel individu eu égard à l'union sexuelle. Cela ne résout en rien la question de la constitution du désir telle que nous la repérons chez tel ou tel individu, névrosé ou pas. La constitution de son désir est autre chose que ce qu'il a comme bagage de puissance sexuelle.

Histoire de nous remettre en train après le dépaysement qu'ont pu peut-être nous apporter les perspectives d'hier, nous allons tout bonnement reprendre le texte de Freud.

2

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en fais la remarque, mais je vous la communique aujourd'hui - on est émerveillé de l'existence de ce texte de la *Traumdeutung*. On en est émerveillé comme d'une sorte de miracle, parce qu'il n'est vraiment pas excessif de dire que l'on peut le lire comme une pensée en marche. Mais c'est bien plus encore.

Les choses y sont amenées dans des temps qui correspondent à une composition à plusieurs plans surdéterminés - c'est bien là que le mot s'appliquerait. En le prenant simplement comme je vous ai dit que je le faisais la dernière fois, c'est-à-dire en cueillant les premiers rêves, on s'aperçoit que la portée de ce qui vient en premier dépasse de beaucoup les raisons alléguées pour les mettre en premier dans les chapitres. C'est par exemple à propos des souvenirs de la veille, en tant qu'ils entrent en ligne de compte dans le déterminisme des rêves, que se présentent là certains de ces premiers rêves, comme celui que j'ai commenté la dernière fois avec vous, le rêve de la belle bouchère comme je l'ai appelé.

Je l'ai pris, vous l'avez vu, pour aborder la question de la demande et

du désir. Ce n'est pas moi qui ai mis la demande et le désir dans le rêve, ils y sont, et Freud ne les y met pas, il les y a lus. Il a vu que la malade a besoin de se créer un désir insatisfait, c'est lui qui le dit. Freud, bien entendu, quand il a écrit la *Traumdeutung,* n'était pas là à donner le nom avec un petit lumignon. Mais s'il a approché et composé les choses dans cet ordre, c'est poussé par un souci qui peut aller bien au-delà de la division des chapitres. En fait, ce rêve présente un caractère spécialement introductif quant au problème qui est fondamental dans la perspective que j'essaye ici de promouvoir, celui du désir.

Quant à la demande, il est à peine besoin de dire qu'elle est aussi partout. Si le rêve s'est produit, c'est parce qu'une amie a demandé à la patiente de venir dîner chez elle. Dans le rêve lui-même, la demande est là sous la forme la plus claire. La malade sait que tout est fermé ce jour là, qu'elle ne pourra pas suppléer à son insuffisance de provisions pour faire face au dîner qu'elle doit offrir, et puis elle demande - de la façon la plus claire et la plus isolée dont on puisse présenter une demande - puisqu'elle demande au téléphone, ce qui à l'époque - le texte fait partie de la première édition - n'était pas d'un usage courant. Le téléphone est vraiment là avec sa pleine puissance symbolique.

Allons un peu plus loin. Quels sont les premiers rêves que nous rencontrons dans le chapitre des *Éléments et les sources du rêve?*

Nous rencontrons d'abord le rêve de la monographie botanique, qui est un rêve de Freud. Je vais passer celui-là, non pas qu'il n'apporte exactement ce que nous pouvons attendre aujourd'hui alors que je vais essayer de vous faire fonctionner les rapports du signifiant phallique avec le désir, mais simplement parce que c'est un rêve de Freud, et qu'il serait un petit peu plus long et un petit peu plus compliqué de vous le montrer. Je le ferai plus tard si j'en ai le temps, car c'est absolument clair, structuré exactement selon le petit schéma que j'ai commencé de vous dessiner à propos du désir de l'hystérique. Mais Freud n'est pas purement et simplement un hystérique. S'il a à l'hystérie la relation que comporte tout rapport avec le désir, c'est d'une façon un peu plus élaborée.

Nous sautons donc le rêve de la monographie botanique, et nous arrivons à une patiente dont Freud nous dit qu'elle est une hystérique. Nous reprenons donc le désir de l'hystérique.

Une jeune femme intelligente et fine, réservée, du type de « l'eau qui dort » raconte – « J'ai rêve que j'arrivais trop tard au marché, que je ne trouvais plus rien chez le boucher et chez la marchande de légumes. » Voilà assurément un rêve innocent, mais un rêve ne se présente pas de cette manière. Je demande un récit détaillé. Le voici : elle allait au marché avec sa cuisinière qui portait le panier. Le

boucher lui a dit, après qu'elle lui eut demandé quelque chose, qu'on ne peut plus en avoir, Das ist nicht mehr zu haben. *Il a voulu lui donner autre chose, en disant : « C'est bon », mais elle a refusé. Elle est allée chez la marchande de légumes. Celle-ci a voulu lui vendre des légumes d'une espèce singulière, attachés en petits paquets, et de couleur noire. Elle a dit* : « Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht » - «*Je ne connais pas, je ne prends pas. »*

Le commentaire de Freud est ici essentiel, puisque ce n'est pas nous qui avons analysé cette malade. Quand la *Traumdeutung* est apparue à l'époque, c'est à peu près comme si le premier ouvrage sur la théorie atomique était sorti sans aucune espèce de liaison avec la physique qui le précédait. D'ailleurs, le livre a été accueilli par un silence quasi total.

C'est donc aux premières pages de son livre, que, pour parler de la présence du récent et de l'indifférent dans le rêve, Freud allonge tranquillement à ses lecteurs le commentaire suivant - *Elle était réellement allée au marché trop tard, elle n'avait plus rien trouvé.* Tentative de rattacher ce rêve aux événements de la journée. *On est tenté de dire : la boucherie était déjà fermée.* Là, il ne dit pas qu'il rapporte les propos de la malade, il s'est avancé lui-même en disant que l'énoncé s'impose comme cela. *Pourtant, halte* -Doch halt. *Mais n'y a-t-il pas là, ou plutôt dans l'expression inverse, une manière très vulgaire d'indiquer une négligence dans l'habillement d'un homme? Il* semble en effet que dans le langage viennois, au moins dans des termes familiers, il serait d'usage d'indiquer à quelqu'un qui aurait oublié de boutonner son pantalon - Ta *boucherie, la devanture de ta boucherie, est ouverte* - Du hast deine Fleischbank offen. Freud reconnaît - La *rêveuse n'a d'ailleurs pas employé ces mots,* et il ajoute - *Elle les a peut-être évités.*

Ceci dit, cherchons plus loin. *Quand dans un rêve quelque chose a le caractère d'un discours, est dit ou entendu, au lieu d'être pensé, on le distingue ordinairement sans peine.* Il s'agit donc de paroles inscrites dans le rêve comme sur une banderole. On ne sort pas des implications de la situation. Il s'agit de ce qui se distingue sans peine, nous dit Freud, à savoir de l'élément de langage, qu'il nous invite à prendre toujours comme un élément valant pour lui-même. *Cela provient de discours de la vie éveillée. Sans doute ceux-ci sont traités comme de la matière brute, on les fragmente, on les transforme un peu, surtout on les sépare de l'ensemble auquel ils appartenaient. Le travail d'interprétation peut partir de ces sortes de discours. D'où viennent donc les paroles du boucher: < On ne peut plus en avoir » ?*

Cette phrase - *Das ist nicht mehr zu haben ? - est* rappelée par Freud au moment où il écrit le cas de l'Homme aux loups, comme le témoignage qu'il s'intéresse depuis longtemps à la difficulté qu'il y a à reconstruire ce qui est pré-amnésique dans la vie du sujet, d'avant l'amnésie infantile.

C'est bien à ce propos qu'il a dit cela à la patiente - Je *les ai prononcés moi-même en lui expliquant, quelques jours avant, que nous* ne pouvions plus avoir *les plus anciens vécus de l'enfance qui ne sont plus comme tels abordés, mais qu'ils nous étaient rendus par des « transferts » et des rêves lors de l'analyse. C'est donc moi qui suis le boucher, et elle repousse ce « transfert » d'anciennes manières de penser et de sentir.*

D'où viennent d'autre part les paroles qu'elle prononce dans le rêve : «Je ne connais pas, je ne prends pas » - « Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht ». La traduction française ajoute *ça.*

L'analyse doit diviser cette phrase. Elle-même, quelques jours avant, au cours d'une discussion, a dit à sa cuisinière : « Je ne sais pas ce que c'est », « Das kenne ich nicht », *mais elle a ajouté:* « Benehmen Sie sich anständig » - « Soyez *correcte, je vous prie ! ».*

Comme le dit Freud, ce qui a été retenu dans le rêve est précisément l'élément de langage, la partie qui n'a pas de signification, *Das kenne ich nicht,* tandis que la censure a écarté la seconde phrase dite à la servante. Ce qui apparaît donc dans le rêve, *Das kenne ich nicht, das nehme ich nicht,* donne un sens à ce qui a été retenu de *Das kenne ich nicht, Benehmen Sie sich anständig.*

Freud poursuit - Nous *saisissons le déplacement : des deux phrases dites à la cuisinière, elle n'a gardé dans le rêve que celle qui était dépourvue de sens; celle qu'elle a refoulée correspondait seule au reste du rêve. On dira : "Soyez correcte, je vous prie", à quelqu'un qui sera volontairement négligé dans son habillement.* Ce n'est pas non plus une traduction très correcte, car il s'agit dans le texte allemand de ceci - *On dira cela à quelqu'un qui ose avoir des exigences inconvenantes, et qui oublie de fermer sa boucherie.* La traduction est ici fantaisiste.

L'exactitude de notre interprétation est prouvée par son accord avec les allusions qui sont au fond de l'incident de la marchande de légumes. Un légume allongé, que l'on vend en bottes, un légume noir, cela peut-il être autre chose que la confusion, produite par le rêve, de l'asperge et du raifort noir? Je n'ai besoin d'interpréter l'asperge pour personne, mais l'autre légume me paraît être aussi une allusion - le mot d'allusion n'est pas dans le texte allemand -, *l'autre légume se rapporte à ce même thème sexuel que nous avons deviné dès le début quand nous voulions symboliser tout le récit par la phrase : la boucherie est fermée. Nous n'avons pas besoin ici de découvrir tout le sens de ce rêve, il suffit d'avoir démontré qu'il est plein de significations, et d'aucune façon innocent.*

Je m'excuse si cela a pu vous paraître un peu long. Je désirais simplement reconcentrer les choses sur ce petit rêve, maintenant que nous en savons long, et que nous avons tendance à lire un peu vite.

Nous trouvons représenté ici, de la façon la plus claire, un autre exemple du rapport de l'hystérique avec le désir comme tel, dont j'ai indiqué la dernière fois que l'hystérique a besoin, dans ses rêves et dans ses symptômes, que soit quelque part marquée la place. Mais c'est ici d'autre chose qu'il s'agit, à savoir de la place du signifiant phallus.

Entremêlons notre discours théorique avec des références aux rêves de façon à varier un petit peu pour défatiguer votre attention. Trois autres rêves de la même malade sont mentionnés à la suite, et nous en ferons usage quand il conviendra. Arrêtons-nous un instant sur ce qu'il s'agit de mettre en évidence.

Comme l'autre jour, il s'agit de la place à donner au désir. Mais cette fois, cette place n'est pas marquée dans le champ extérieur du sujet, il ne s'agit pas d'un désir en tant que le sujet se le refuse au-delà de la demande, et ne l'assume dans le rêve que comme le désir de l'Autre, ici son amie. Il s'agit du désir en tant qu'il est supporté par son signifiant, le signifiant phallus par hypothèse. Voyons quelle fonction joue dans cette occasion le signifiant.

Comme vous le voyez, Freud introduit là sans hésitation et sans ambiguïté le signifiant phallus. Le seul élément qu'il n'a pas mis en valeur comme tel dans son analyse, parce qu'il fallait bien qu'il nous laisse quelque chose à faire, est le suivant, et il est tout à fait frappant. Toute l'ambiguïté de la conduite du sujet par rapport au phallus réside dans ce dilemme, c'est à savoir que ce signifiant, le sujet peut l'avoir, ou qu'il peut l'être.

Si ce dilemme se propose, c'est que le phallus n'est pas l'objet du désir, mais le signifiant du désir. Ce dilemme est absolument essentiel, il est au fond de tous les glissements, de toutes les transmutations, de toute la prestidigitation dirai-je, du complexe de castration.

Pourquoi le phallus vient-il dans ce rêve? A partir de cette perspective, je ne crois pas que ce soit le moins du monde un franchissement abusif que de dire que le phallus est comme tel actualisé dans le rêve de cette hystérique autour de la phrase de Freud - *Das ist nicht mehr zu haben.* C'est-à-dire - *On ne peut plus en avoir.*

Je me suis fait confirmer l'emploi absolu du verbe *avoir,* tel qu'il se manifeste dans l'usage linguistique qui nous fait dire *l'avoir, ou,* mieux encore, *en avoir ou pas,* qui a également sa portée en allemand. Il s'agit ici dans cette phrase, du phallus en tant qu'il surgit comme l'objet qui manque.

L'objet qui manque à qui? C'est, bien entendu, ce qu'il convient de savoir, mais rien n'est moins certain que ce soit purement et simplement l'objet qui manque au sujet en tant que sujet biologique. Disons d'abord

que cela se présente en termes signifiants, comme lié à la phrase qui articule ceci, que c'est ce qu'on ne peut plus avoir - *Das ist nicht mehr zu haben.* Ce n'est pas une expérience frustrante, c'est une signification, c'est une articulation signifiante du manque d'objet comme tel.

Cela s'accorde bien entendu avec la notion que je mets au premier plan, que le phallus est ici le signifiant en tant que ne l'a pas qui ? Que ne l'a pas l'Autre. Il s'agit en effet avec le phallus de quelque chose qui s'articule sur le plan du langage, et qui se situe donc comme tel sur le plan de l'Autre. C'est le signifiant du désir en tant que le désir s'articule comme désir de l'Autre. J'y reviendrai tout à l'heure.

Nous allons prendre maintenant le deuxième rêve de la même malade. C'est un rêve soi-disant innocent. *Son mari demande: « Ne faut-il pas faire accorder le piano ? » Elle : a Ce n'est pas la peine », « Es lohnt nicht »* - ce qui veut dire quelque chose comme « *Ça ne paye pas » - u Il faut d'abord le faire recouvrir ».*

Freud commente dans ces termes - *C'est la répétition d'un événement réel du jour précédent. Mais pourquoi en rêve-t-elle ? Elle dit bien que ce piano est une boîte* dégoûtante, *qui donne un* mauvais son, *que son mari l'avait déjà avant son mariage, etc.* En note - Ainsi *que l'analyse nous le montrera, elle dit le contraire de ce qu'elle pense -c'est-à-dire* que son mari ne l'avait pas avant son mariage - mais *la solution nous sera donnée par la phrase : «* Ce n'est pas la peine. *» Elle l'a dite hier comme elle était en visite chez une amie. On l'engageait á enlever sa jaquette, elle s'y est refusée en disant : «* Ce n'est pas la peine, *je vais devoir m'en aller. » Je pense alors qu'hier, pendant l'analyse, elle a brusquement porté la main à sa jaquette dont un bouton venait de s'ouvrir C'était comme si elle avait dit : « Je vous en prie, ne regardez pas de ce côté,* ce n'est pas la peine. » Ainsi *elle remplace boîte par poitrine,* Kasten *par* Bruste, *et l'interprétation du rêve nous ramène à l'époque de sa formation : elle commençait alors à être mécontente de ses formes. Si nous prenons garde au « dégoûtant* », *au* « mauvais son » , *rappelons combien de fois dans le rêve et les expressions à double sens les petits hémisphères du corps féminin remplacent les grands, l'analyse nous ramène plus loin encore dans l'enfance.*

Nous nous trouvons ici sur l'autre face de la question. Si le phallus est le signifiant du désir, et du désir de l'Autre, le problème qui se présente au sujet dès le premier pas de la dialectique du désir, en voici l'autre versant - il s'agit d'être ou de n'être pas le phallus.

Fions-nous carrément à cette fonction de signifiant que nous accordons au phallus, et disons ceci - de même qu'on ne peut pas être et avoir été, on ne peut pas non plus être et n'être pas. S'il faut que ce que l'on n'est pas soit ce que l'on est, il reste à ne pas être ce que l'on est, c'est-à

dire à repousser ce que l'on est dans le paraître, ce qui est très exactement la position de la femme dans l'hystérie. En tant que femme, elle se fait masque. Elle se fait masque précisément pour, derrière ce masque, être le phallus. Tout le comportement de l'hystérique se manifeste par le geste de cette main portée au bouton - dont l'œil de Freud très très longtemps nous a habitués à voir le sens -accompagné de la phrase *Ce n'est pas la peine.* Pourquoi ce n'est pas la peine? Bien entendu, parce qu'il ne s'agit pas qu'on regarde derrière, parce que, derrière, il s'agit bien sûr que le phallus y soit. Mais ce n'est vraiment pas la peine d'y aller voir, Es *lohnt nicht,* puisque justement on ne l'y trouvera pas.

Il s'agit pour l'hystérique du voir et du savoir, comme Freud nous l'apporte immédiatement dans une note adressée *Für Wissbegierige,* que l'on traduit en français par *A ceux qui voudraient l'approfondir.* Pour être plus rigoureux - *Aux amateurs de savoir.*

Cela nous portera au cœur de ce que je vous ai peut-être déjà désigné de ce terme - emprunté à une morale qui reste malgré tout empreinte d'une expérience humaine peut-être plus riche que bien d'autres, la morale théologique - la *Cupido sciendi.* C'est un terme que nous pouvons choisir pour traduire le désir, bien que les équivalences entre les langues posent toujours des questions délicates. A propos du désir, j'ai déjà obtenu de la part de mes élèves germanophones *Begierde,* que l'on rencontre dans Hegel, mais certains trouvent que c'est trop animal. Il est drôle que Hegel l'ait employé à propos du maître et de l'esclave, thème qui n'est pas trop empreint d'animalité.

Je ferai remarquer, dit Freud dans cette note, *que ce rêve enferme un fantasme : conduite provocante de ma part, défense de la sienne.* Bref, il nous indique ici à nouveau ce qui est en effet une conduite fondamentale de l'hystérique, dont, en même temps, ce contexte fait apparaître le sens. La provocation de l'hystérique tend à constituer le désir, mais au-delà de ce que l'on appelle la défense. C'est-à-dire qu'elle indique la place - au-delà de l'apparence, du masque - de quelque chose qui est présenté au désir, et qui, bien entendu, ne peut pas être offert à son accès, puisque c'est quelque chose qui est présenté derrière un voile, mais qui, d'autre part, ne peut pas y être trouvé. Ce n'est pas la peine que vous ouvriez mon corsage, parce que vous n'y trouveriez pas le phallus, mais si je porte ma main à mon corsage, c'est pour que vous désigniez, derrière mon corsage, le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir.

Ces remarques m'amènent à me demander comment définir en toute strictitude ce désir, de façon à vous faire tout de même bien sentir de quoi nous parlons.

Mes petites lignes-trames, celles que je vous ressers de temps en temps, quelqu'un les a appelées, dans un dialogue avec moi, un petit mobile de Calder. L'expression est assez heureuse à mon goût. Il s'agit précisément de ne pas nous en tenir là, et d'essayer d'articuler ce que nous voulons dire par le désir comme tel.

Dans cette dialectique, nous posons le désir comme ce qui, sur le petit mobile, se trouve au-delà de la demande. Pourquoi faut-il un au-delà de la demande? Il faut un au-delà de la demande pour autant que la demande, par ses nécessités articulatoires, dévie, change, transpose, le besoin. Il y a donc la possibilité d'un résidu.

En tant que l'homme est pris dans la dialectique signifiante, il y a quelque chose qui ne va pas - quoi qu'en pensent les personnes optimistes qui nous indiquent ce qui se passe d'heureux, comme repérage de l'autre sexe, entre les enfants et les parents. Il ne manque qu'une chose, c'est que cela aille aussi bien entre les parents. Or, c'est justement là le niveau auquel nous abordons la question.

Il y a donc un résidu. Comment se présente-t-il? Comment nécessairement doit-il se présenter? Il ne s'agit plus maintenant du désir sexuel, dont nous verrons plus tard pourquoi il doit venir à cette place. Mais nous considérons le rapport général d'un besoin de l'homme avec le signifiant, et nous nous trouvons devant la question suivante - y a-t-il quelque chose qui restitue la marge de déviation marquée par l'incidence du signifiant sur les besoins, et comment cet au-delà se présente-t-il, s'il se présente ? I: expérience prouve qu'il se présente. Et c'est cela que nous appelons désir. Voici comment nous pouvons articuler une forme possible de sa présentation.

La façon dont doit se présenter le désir chez le sujet humain, dépend de ce qui est déterminé par la dialectique de la demande. Si la demande a un certain effet sur les besoins, elle a d'autre part ses caractéristiques propres. Ces caractéristiques propres, je les ai déjà ici articulées. La demande, par le seul fait qu'elle s'articule comme demande, pose expressément, même si elle ne le demande pas, l'Autre comme absent ou présent, et comme donnant ou non cette présence. C'est-à-dire que la demande est en son fond demande d'amour - demande de ce qui n'est rien, aucune satisfaction particulière, demande de ce que le sujet apporte par sa pure et simple réponse à la demande.

Voilà où réside l'originalité de l'introduction du symbolique sous la forme de la demande. C'est dans l'inconditionné de la demande, à savoir dans le fait qu'elle est demande sur fond de demande d'amour, que se situe l'originalité de l'introduction de la demande par rapport au besoin.

Si l'introduction de la demande comporte quelque déperdition par rapport au besoin, sous quelque forme que ce soit, ce qui est ainsi perdu doit-il se retrouver au-delà de la demande ? Il est clair que si cela doit se retrouver au-delà de la demande, c'est-à-dire de ce qu'apporte de distorsion au besoin la dimension de la demande, c'est pour autant qu'au-delà nous devons retrouver quelque chose où l'Autre perde sa prévalence, et où le besoin, en tant qu'il part du sujet, reprend la première place.

Néanmoins, puisque le besoin est déjà passé par le filtre de la demande au plan de l'inconditionné, ce n'est qu'au titre d'une deuxième négation, si l'on peut dire, que nous allons retrouver au-delà la marge de ce qui s'est perdu dans cette demande. Ce que nous trouvons dans cet au-delà, c'est précisément le caractère de condition absolue qui se présente dans le désir comme tel.

C'est là un caractère qui est, bien entendu, emprunté au besoin. Comment ferions-nous nos désirs, si ce n'est en empruntant la matière première à nos besoins ? Mais cela passe à un état qui n'est pas l'inconditionnalité, puisqu'il s'agit de quelque chose qui est emprunté à un besoin particulier, mais l'état d'une condition absolue, sans mesure, sans proportion aucune avec le besoin d'un objet quelconque. Cette condition peut être appelée absolue justement en ceci, qu'elle abolit la dimension de l'Autre, que c'est une exigence où l'Autre n'a pas à répondre oui ou non. C'est le caractère fondamental du désir humain comme tel.

Le désir, quel qu'il soit, à l'état de pur désir, est quelque chose qui, arraché au terrain des besoins, prend forme de condition absolue par rapport à l'Autre. C'est la marge, le résultat de la soustraction si l'on peut dire, de l'exigence du besoin par rapport à la demande d'amour. Inversement, le désir va se présenter comme ce qui, dans la demande d'amour, est rebelle à toute réduction à un besoin, parce qu'en réalité cela ne satisfait rien d'autre que soi-même, c'est-à-dire le désir comme condition absolue.

C'est pour cette raison que le désir sexuel va venir à cette place, dans la mesure où il se présente par rapport au sujet, par rapport à l'individu, comme essentiellement problématique, et sur les deux plans du besoin et de la demande d'amour.

Sur le plan du besoin, ce n'est pas Freud qui l'a souligné le premier -depuis que le monde est monde, on se demande comment l'être humain,

allez surtout pas voir, parce que bien entendu il n'y a rien, il n'y a rien que le signifiant. Mais ce n'est pas rien, justement, que le signifiant du désir.

Derrière ce voile, il y a, ou il n'y a pas, quelque chose qu'il ne faut pas montrer, et c'est ce en quoi le démon dont je vous parlais à propos du dévoilement du phallus dans le Mystère antique, se dénomme le démon de la pudeur. La pudeur a des sens et des portées différents chez l'homme et chez la femme, quelle qu'en soit l'origine, que ce soit l'horreur qu'en a la femme, ou quelque chose qui surgit tout naturellement de l'âme si délicate des hommes.

J'ai fait allusion au voile qui recouvre très régulièrement chez l'homme le phallus. C'est exactement la même chose qui recouvre normalement à peu près la totalité de l'être de la femme, pour autant que ce qu'il s'agit justement qui soit derrière, ce qui est voilé, c'est le signifiant du phallus. Le dévoilement qui ne montrerait que rien, c'est-à-dire l'absence de ce qui est dévoilé, c'est très précisément à cela que se rattache ce que Freud a appelé, à propos du sexe féminin, *l'Abscheu,* l'horreur qui répond à l'absence comme telle, la tête de Méduse.

On nous dit que le progrès, la maturation sexuelle, serait de passer d'un objet partiel à un objet total. Ce que j'ai pu amorcer de la perspective que je vous donne du jeu entre le sujet du désir et le signifiant du désir, et qui est loin d'être épuisé, suffit déjà à renverser complètement une notion comme celle-ci, qui obscurcit toute la dialectique de l'abord de l'autre dans la relation sexuelle. Il y a là un véritable camouflage ou escamotage. En accédant à la place du désir, l'autre ne devient pas du tout l'objet total, mais le problème est au contraire qu'il devient totalement objet, en tant qu'instrument du désir. Le problème est de maintenir comme compatibles deux positions.

Il y a, d'un côté, la position de l'Autre en tant qu'Autre, en tant que lieu de la parole, celui auquel s'adresse la demande, celui dont l'irréductibilité radicale se manifeste par ceci qu'il peut donner l'amour, c'est-à-dire quelque chose qui est d'autant plus totalement gratuit qu'il n'y a aucun support de l'amour, puisque, comme je vous l'ai dit, donner son amour, c'est donner rien de ce qu'on a, car c'est en tant justement qu'on ne l'a pas qu'il s'agit de l'amour. Mais il y a discordance entre ce qu'il y a d'absolu dans la subjectivité de l'Autre qui donne ou ne donne pas l'amour, et le fait que pour son accès à lui comme objet de désir, il est nécessaire qu'il se fasse totalement objet. C'est dans cet écart vertigineux, nauséeux pour l'appeler par son nom, que se situe la difficulté d'accès dans l'abord du désir sexuel.

Breuer, dans les *Études sur l'hystérie,* rapproche les manifestations du symptôme hystérique sous la forme de la nausée et du dégoût, des phénomènes de vertige. Il se rapporte aux travaux de Mach sur les sensations motrices pour indiquer, avec une intuition remarquable, que c'est dans la discordance des sensations optiques et des sensations motrices que gît le ressort essentiel de ce phénomène labyrinthique, dont nous verrions la série se dessiner - vertige, nausée, dégoût.

Effectivement, j'ai déjà observé chez plus d'un, au point où l'analyse d'une chose pareille est possible, la sorte de court-circuit qui s'établit du signifiant phallus, sous la forme de quoi se réalise la perception de l'Autre dans le désir, avec ce qui, à ce moment-là, ne peut apparaître au sujet que vide, à savoir la place que l'organe doit occuper normalement, je veux dire entre les deux jambes, et qui n'est alors évoquée que comme place. J'aurais dix observations à vous proposer sur ce point, sous toutes sortes de formes, soit tout à fait nettes et crues, soit diversement symboliques, le sujet le disant malgré tout en clair - c'est pour autant que l'Autre comme objet du désir est perçu comme phallus, et que, comme tel, il est perçu comme manque à la place de son propre phallus, que le sujet éprouve quelque chose qui ressemble à un très curieux vertige. Quelqu'un a été même jusqu'à me le rapprocher d'une sorte de vertige métaphysique, éprouvé en d'autres circonstances, les plus rares, à propos de la notion de l'être lui-même, en tant qu'il est sous-jacent à tout ce qui est.

Je terminerai là-dessus pour aujourd'hui. Nous reviendrons sur la dialectique de l'être ou de l'avoir chez l'hystérique, et nous irons plus loin en voyant jusqu'où cela nous porte chez l'obsessionnel.

Je vous annonce tout de suite, et vous devez tout de même bien le sentir - cela n'est pas sans rapport avec toute une dialectique, une autre que celle-ci, et imaginaire, dont on vous a non seulement proposé la théorie, mais que l'on ingurgite de façon plus ou moins forcée aux patients dans une certaine technique concernant la névrose obsessionnelle, et pour autant que le phallus comme élément imaginaire, y joue un rôle prévalent.

Nous verrons ce que peut y apporter de rectifications, aussi bien théoriques que techniques, la considération du phallus, non plus comme image et comme fantasme, mais comme signifiant.

7 MAI 1958

XXII

LE DÉSIR DE L'AUTRE

Trois articles de Maurice Bouvet
Le graphe du désir
Le troisième rêve de l'eau qui dort »
Les idées fixes du futur obsessionnel
Les appuis du désir

Notre cheminement, où le thème du phallus joue un rôle essentiel, nous amène à serrer de plus près ce qui est proféré dans l'analyse sur la notion d'objet.

Nous devons à la fois centrer notre attention sur la fonction effective qu'a la relation d'objet dans la pratique analytique présente, la façon dont on s'en sert, les services que cela rend, et en même temps, essayer une articulation plus élaborée de ce que nous avons précisé en parlant du phallus.

1

Pour ce qui est de la première partie de ce programme, nous pouvons nous référer à un rapport qui a pris sa valeur historique avec le temps, paru en 1953 dans la *Revue française de psychanalyse* sous la signature de Maurice Bouvet, sur *Le Moi dans la névrose obsessionnelle.* Il ne s'agit en réalité que de la relation d'objet chez l'obsessionnel, et ce serait peut-être une chose à explorer que de savoir pourquoi l'auteur a mis ce titre inadéquat, alors qu'il ne dit véritablement rien du moi dans la névrose obsessionnelle, sinon - il est faible, il est fort. L'auteur est en fin de compte resté là-dessus dans une attitude de prudence que l'on ne saurait que louer.

Je vous signale deux articles antérieurs du même auteur. L'un, daté de décembre 1948, est paru en 1950 dans la même revue sous le titre *Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle féminine.* C'est la fraîcheur de ce premier abord de la fonction du pénis dans la névrose obsessionnelle qui donne sa valeur à cet article. Il permet de mesurer que les choses se sont plutôt dégradées par la suite, car cette expérience encore neuve donne un reflet intéressant de la question. L'autre a été publié dans le numéro de juillet-septembre 1948, *Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans quatre cas de névrose obsessionnelle masculine.*

Ce sont là trois choses à lire, puisqu'il n'y a pas tellement d'articles écrits en français sur le sujet. Cela donne assez bien le niveau où les choses en sont arrivées ici sur ces problèmes. D'autre part, les relire ne peut pas manquer de faire une impression d'ensemble qui donne un fond à ce que nous pourrons arriver ici, me semble-t-il, à aborder de l'articulation exacte de ce dont il s'agit, et qui permet de situer la valeur et la portée d'une thérapeutique ainsi centrée. Quand on voit cette relation d'objet s'articuler dans des tableaux synoptiques permettant de suivre la progressive constitution de l'objet, on s'aperçoit très bien qu'il y a là, pour une part au moins, des fausses fenêtres. Je ne crois pas que ni l'objet génital, ni l'objet prégénital, n'aient là d'autre portée significative que de parfaire la beauté desdits tableaux synoptiques.

Ce qui fait la valeur de cette relation d'objet et qui est son pivot, ce qui a introduit dans la dialectique analytique la notion d'objet, c'est avant tout ce qui est appelé l'objet partiel. Le terme est emprunté au vocabulaire d'Abraham, d'une façon qui n'est d'ailleurs pas tout à fait exacte, car ce dont celui-ci a parlé, c'est d'amour partiel de l'objet, et ce glissement est déjà lui-même significatif. Cet objet partiel, il n'y a pas besoin d'un grand effort pour l'identifier purement et simplement à ce phallus dont nous parlons, et dont nous devons parler d'autant plus aisément que nous lui avons justement donné sa portée, ce qui du même coup nous ôte toute espèce d'embarras à nous en servir comme d'un objet privilégié. Nous savons pourquoi il mérite ce privilège - c'est à titre de signifiant. C'est en raison de leur extraordinaire embarras à donner un tel privilège à un organe particulier, que les auteurs en sont venus à ne plus en parler du tout, alors qu'il est quasiment dans toute l'analyse.

Si vous relisez ces articles, vous constaterez que c'est un fait énorme, de premier plan, qui parcourt toutes ces pages, que le phallus est pris - non seulement par le psychanalyste en question, mais par tous ceux qui l'entendaient - au niveau du fantasme. Dans la perspective de l'auteur, la

cure de la névrose obsessionnelle tourne tout entière autour d'une incorporation ou introjection imaginaire de ce phallus qui apparaît dans le dialogue analytique sous la forme du phallus attribué à l'analyste, à quoi se réfèrent tous les fantasmes.

Il y aurait là deux phases. Dans la première les fantasmes d'incorporation et de dévoration de ce phallus fantasmatique auraient un caractère nettement agressif, sadique, en même temps qu'il serait ressenti comme horrible et dangereux. Ces fantasmes auraient une valeur révélatrice de la position du sujet par rapport à l'objet constituant de son stade, dans l'occasion celui d'une certaine deuxième phase du stade sadique-anal, marqué par des tendances fondamentales à la destruction de l'objet. Delà on passerait à une seconde phase, où l'on commencerait de respecter l'autonomie de l'objet sous une forme au moins partielle.

Toute la dialectique du moment - le moment subjectif dirions-nous ici - où se situe le névrosé obsessionnel, serait suspendue au maintien d'une certaine forme de l'objet partiel. C'est autour de ce dernier que pourrait s'instituer un monde qui ne serait pas entièrement voué à une destruction foncière en raison du stade immédiatement sous-jacent à l'équilibre précaire où serait arrivé le sujet. L'obsessionnel nous est en effet représenté comme toujours prêt à verser dans une destruction du monde, puisque aussi bien, dans la perspective où s'exprime l'auteur, on pense en termes de rapport du sujet à son environnement. C'est par le maintien de l'objet partiel - maintien qui nécessite tout un échafaudage, lequel est justement ce qui constitue la névrose obsessionnelle - que le sujet éviterait de verser dans une psychose toujours menaçante. Cela est très certainement considéré par l'auteur comme la base même du problème.

On ne peut tout de même pas manquer d'objecter là que, quels que soient les symptômes parapsychotiques de l'obsessionnel - dépersonnalisation par exemple, troubles du moi, sentiment d'étrangeté, d'obscurcissement du monde, tous sentiments touchant évidemment à la couleur, voire peut-être à la structure du moi - les cas de transition entre l'obsession et la psychose, s'ils ont toujours existé, ont toujours été fort rares. Les auteurs se sont depuis longtemps aperçus qu'au contraire il y avait une sorte d'incompatibilité entre les deux affections. Quand il s'agit d'une véritable névrose obsessionnelle, on risque dans une psychanalyse de ne pas guérir le sujet, mais le voir verser dans la psychose est un risque qui paraît extraordinairement fantasmatique, car c'est bien la chose que l'on risque le moins. Que l'obsessionnel, au cours d'une analyse, même à la suite d'une intervention thérapeutique fâcheuse, voire sauvage, verse

dans la psychose, c'est très, très, très rare. Personnellement je ne l'ai jamais vu dans ma pratique, Dieu merci. Je n'ai jamais eu non plus l'impression que ce fût un risque que je courusse avec ces patients-là.

Une appréciation comme celle-là doit trahir un peu plus qu'un simple manque de discernement dans l'expérience clinique. On peut penser que le souci d'assurer la cohérence de sa théorie entraîne l'auteur plus loin qu'il ne veut. Très probablement il y a sans doute aussi quelque chose qui va plus loin encore, et qui tient à une certaine position de l'auteur lui-même en face de l'obsessionnel. Il ne s'agit pas là de parler du contretransfert d'une personne particulière, mais du contre-transfert au sens plus général, où l'on peut le considérer comme constitué par ce que j'appelle souvent les préjugés de l'analyste, autrement dit le fond des choses dites ou non dites sur lesquelles s'articule son discours.

Cette pratique est donc amenée, dans la thérapeutique particulière de la névrose obsessionnelle, à prendre comme pivot le fantasme d'incorporation imaginaire du phallus, le phallus de l'analyste. On ne voit pas bien à quel moment, ni pourquoi, s'opère le renversement, si ce n'est par ce que l'on peut supposer être une sorte d'effet d'usure. C'est, à vrai dire, un peu mystérieux. Il y a un moment, nous dit-on, où, en raison d'un *working-through,* d'une insistance de traitement, l'incorporation du fantasme phallique apparaît au sujet avoir une valeur toute différente. Ce qui paraît avoir été dans les fantasmes l'incorporation d'un objet dangereux et en quelque sorte repoussé, change tout d'un coup de nature, suscite une acceptation, devient l'objet accueilli, un objet source de puissance - *source,* le mot y est, ce n'est pas moi qui ai fait la métaphore.

Cette introjection devenue, dit-on, conservatrice, *n'a-t-elle pas des traits communs avec la communion religieuse ou l'on avale sans mâcher,* ajoute-t-on pour commenter *le sentiment de bonheur* que donnerait ce fantasme, *qui ne comporterait aucune destruction semblable en cela aux fantaisies de succion des mélancoliques d'Abraham.*

Ce ne sont pas là des traits choisis de façon tendancieuse. Nous sentons bien qu'il se passe effectivement quelque chose dans une analyse ainsi conduite comme une sorte d'ascèse jouant principalement sur les fantasmes, avec sans doute un dosage, des barrières, un freinage, des étapes, avec toutes les précautions que comporte la technique, et qu'elle permet au sujet de la névrose obsessionnelle d'entrer dans de nouveaux rapports à l'objet. On voit plus mal ce qu'on en désire, que l'auteur appelle la distance prise à l'objet. Si je comprends bien, il s'agit de permettre au sujet d'approcher de plus près l'objet, de passer par une phase où cette distance est annulée, pour être sans doute - tout au moins faut

il l'espérer - reconquise ensuite. Un objet qui a successivement concentré sur lui toutes les puissances de la peur et du danger, devient ensuite le symbole par où s'établit une relation libidinale considérée comme plus normale, et qualifiée de génitale.

Dans notre perspective, nous restons peut-être un peu plus sévère que l'auteur qui s'applaudit de parvenir au but pour avoir recueilli d'une malade, au bout d'un certain nombre de mois de traitement, la déclaration suivante -*J'ai eu une expérience extraordinaire, celle de pouvoir jouir du bonheur de mon mari, j'ai été extrêmement émue en constatant sa joie, et son plaisir a fait le mien.*

Je vous prie de peser ces termes. Ils ne sont certainement pas sans valeur. Ils décrivent très bien une expérience qui n'implique nulle levée de la frigidité antérieure de ladite patiente. L'expérience extraordinaire de pouvoir jouir du bonheur de son mari, est une chose fréquemment observée, mais cela ne signifie pas pour autant que la malade ait d'aucune façon atteint à l'orgasme. La malade reste, dit-on, à demi-frigide. C'est pourquoi on reste un peu surpris que l'auteur ajoute immédiatement après - *N'est-ce pas caractériser au mieux des relations génitales adultes ?*

La notion de relations génitales adultes est évidemment ce qui donne à toute cette perspective son caractère de construction de fausses fenêtres. La relation génitale adulte, on ne voit pas très bien ce que cela veut dire quand on y regarde de près.

Dès que l'auteur essaye de s'en expliquer, il ne semble pas qu'il trouve la simplicité ni l'unité que cela semble impliquer - *Quant á l'affirmation de la cohérence du Moi, elle ressort non seulement de la disparition de la symptomatologie obsessionnelle et des phénomènes de dépersonnalisation, mais encore se traduit par l'accession á un sentiment de liberté de l'unité qui est une expérience nouvelle pour ces sujets.* Ces approximations optimistes ne sont pas non plus pour correspondre tout à fait à notre expérience de ce que représentent réellement progrès et guérison dans la névrose obsessionnelle.

Nous voyons bien là à quelle espèce de montagne, de muraille, de conception toute faite, nous avons affaire quand il s'agit d'apprécier ce qu'est une structure obsessionnelle, la façon dont elle est vécue et celle dont elle évolue. Nous essayons ici d'articuler les choses dans un registre tout différent. Nous ne croyons pas être plus compliqué que d'autres, et si vous arrivez à vous familiariser avec les mesures que nous mettons ici en jeu, à en compter le nombre vous verrez que finalement, ça ne fait pas beaucoup plus de choses, que c'est simplement articulé d'une autre façon, moins unilinéaire.

Je sais bien que le désir d'avoir un tableau synoptique correspondant

ou s'opposant à celui de Mme Ruth Mac Brunswick, est au fond du coeur de bien des auditeurs. Nous y parviendrons peut-être un jour, mais avant d'y arriver, il conviendrait peut-être d'y aller pas à pas et de commencer par critiquer la notion du phallus comme objet partiel dont l'usage présent, qui comporte des dangers certains, doit être mis à sa place.

C'est cette place que nous essayons d'articuler par ce petit schéma.

2

On pourrait couvrir tout ce schéma de signes et d'équations, mais je ne veux pas vous donner une impression d'artifice, encore que j'ai essayé de réduire les choses à leur nécessité essentielle.

Nous avons déjà placé ici le grand A du grand Autre, où se trouve le code et qui accueille la demande. C'est dans le passage du A au point où est le message, que se produit le signifié de l'Autre. Après quoi, le besoin ici amorcé se retrouve là transformé, et se qualifie différemment aux différents niveaux. Si nous prenons cette ligne pour être celle de la réalisation du sujet, elle se traduit au terme par quelque chose qui ressortit toujours plus ou moins à une identification, c'est-à-dire au remodèlement, à la transformation aussi, au passage en fin de compte, du besoin du sujet dans les défilés de la demande.

Or, nous savons que cela ne suffit pas à constituer un sujet satisfaisant,

un sujet qui se tienne sur le nombre de points d'appui qu'il lui faut, disons quatre. C'est pourquoi il y a un champ au-delà de la demande.

Il s'y articule d'abord ce que nous avons déjà essayé de définir en le qualifiant de signifiant du désir, à sa place topologique, et que je vous ai présenté formellement comme ceci - Φ. Il y a en effet une nécessité liée à cette topologie à ce que ce soit dans le champ de l'au-delà de la demande que le désir sexuel vienne se situer, et du même coup subir l'articulation particulière à cet au-delà.

Il y a là coïncidence entre la ligne où s'inscrit la pulsion, la tendance comme telle, et la place assignée au grand Phi dans l'au-delà de la demande - en raison de la nécessité structurale que quelque chose vienne se superposer à l'ensemble des signifiants pour en faire un signifié, c'est-à-dire ce que nous mettons d'habitude en dessous de la barre de notre articulation grand S sur petit s. Ici, le signifié est d'abord un à *signifier*.

Le phallus est ce signifiant particulier qui, dans le corps des signifiants, est spécialisé à désigner l'ensemble des effets du signifiant, comme tels, sur le signifié. Cela va loin, mais il n'y a pas moyen d'aller moins loin pour donner sa signification au phallus. Il occupe ici une place privilégiée dans ce qui va se produire de signifiant dans l'au-delà du désir, c'est à savoir tout le champ qui se situe au-delà du champ de la demande.

Pour autant que cet au-delà du désir est symbolisé, il y a la possibilité - c'est une simple articulation du sens de ce que nous disons - qu'il y ait ici un rapport du sujet à la demande comme telle - ($ ✳D). Il est bien évident qu'un tel rapport suppose que le sujet n'y soit pas complètement inclus jusqu'au moment où cet au-delà se constitue, si tant est que par hypothèse il se constitue en s'articulant grâce au signifiant phallus.

Dans l'en deçà, qui est le champ de la demande, le pur et simple Autre fait toute la loi de la constitution du sujet, ne serait-ce que pris simplement au niveau de l'existence de son corps, par le fait que la mère est un être parlant. Le fait qu'elle soit un être parlant est absolument essentiel, quoi qu'en pense Spitz. Il n'y a pas seulement des petits frotti-frotta, les soins à l'eau de Cologne, pour constituer un rapport à la mère, il faut que la mère lui parle, chacun sait cela. Non seulement qu'elle lui parle, sans doute, mais une nourrice muette ne serait pas sans entraîner quelques conséquences assez visibles dans le développement du nourrisson.

Au-delà de cet Autre, si quelque chose se constitue du signifiant qui s'appelle l'au-delà du désir, nous avons donc la possibilité du rapport ($ ✳D). ,$ est le sujet comme tel, un sujet moins complet, barré. Cela veut dire qu'un sujet humain complet n'est jamais un pur et simple sujet de la connaissance, comme toute la philosophie le construit, répondant bel et bien au *percipiens* de ce *perceptum* qu'est le monde. Nous savons qu'il n'y a pas de sujet humain qui soit pur sujet de la connaissance, sauf à le réduire à une cellule photo-électrique ou à un oeil, ou encore à ce que l'on appelle en philosophie une conscience. Mais comme nous sommes des analystes, nous savons qu'il y a toujours une *Spaltung,* c'est-à-dire qu'il y a toujours deux lignes où il se constitue. C'est d'ailleurs de là que naissent tous les problèmes de structure qui sont les nôtres.

Ici, en haut à gauche, qu'est-ce qui doit se constituer? C'est précisément ce que j'ai appelé, non plus le signifié de A, s (A), mais le signifiant de A, S (A), en tant que cette *Spaltung il* la connaît, il est lui-même structuré par elle, il en a déjà subi les effets. Cela veut dire qu'il est déjà marqué de cet effet de signifiant qui est signifié par le signifiant phallus. C'est donc le A en tant que le phallus y est barré, porté à l'état de signifiant. Cet Autre en tant que châtré se représente ici à la place du message. Les termes sont inversés par rapport au message de l'étage inférieur. Le message du désir, c'est cela.

Ce n'est pas dire pour autant que ce message soit facile à recevoir, en raison précisément de cette difficulté d'articulation du désir qui fait qu'il y a un inconscient. Autrement dit, en fait, ce qui se présente ici comme au niveau supérieur du schéma, il nous faut l'imaginer être ordinairement au niveau inférieur, n'être pas articulé dans la conscience du sujet, encore que bel et bien articulé dans son inconscient. C'est même parce que c'est articulé dans son inconscient que c'est. C'est la question que nous posons ici - il est articulable dans la conscience du sujet, mais jusqu'à un certain point, et il s'agit justement de savoir lequel.

Qu'est-ce que nous montre l'hystérique dont nous avons parlé la dernière fois? L'hystérique, bien entendu, n'est pas psychanalysée, sans quoi, par hypothèse, elle ne serait plus hystérique. L'hystérique, avons-nous dit, situe cet au-delà sous la forme d'un désir en tant que désir de l'Autre. Je vous justifierai cela un petit peu plus par la suite, mais dès maintenant parce qu'il faut bien, si l'on essaye d'articuler quelque chose, commencer par le commenter - je vous dirai que les choses se passent ainsi.

Dans la première boucle, le sujet, par la manifestation du besoin, de sa tension, franchit la première ligne signifiante de la demande, et nous pouvons mettre ici, pour topologiser les choses, la relation du moi à

l'image de l'autre, le petit a imaginaire. De même, dans la seconde boucle, le petit d du désir - qui, dans l'Autre en tant que grand A, permet au sujet d'aborder cet au-delà à signifier qui est le champ que nous sommes en train d'explorer, celui de son désir - occupe la place correspondant à celle du petit m, ce qui exprime simplement ceci, que c'est en la place où le sujet a cherché à articuler son désir qu'il rencontrera le désir de l'Autre comme tel.

Je l'ai depuis longtemps articulé pour vous avec d'autres termes, mais aussi avec la formule - que le désir dont il s'agit, nommément le désir dans sa fonction inconsciente, est le désir de l'Autre. Formule fondée sur l'expérience, et qui s'est vérifiée quand nous avons parlé la dernière *fois* de l'hystérique à propos des rêves.

Reprenons ce fil.

3

Ce ne sont pas des rêves choisis, pas plus que je ne vous donne de Freud des textes choisis.

Si vous vous mettez à lire Freud, comme il paraît que cela commence à se passer, je ne saurais trop vous conseiller de le lire complètement, faute de quoi vous risquez de tomber sur des passages qui ne seront peut-être pas choisis, mais qui n'en seront pas moins source de toutes sortes d'erreurs, voire de fausses reconnaissances. Vous devez voir à quelle place tel texte se situe dans je ne dirai pas le développement d'une pensée - encore que ce soit ce qu'il convient de dire, mais depuis le temps que l'on parle de la pensée, le terme est si galvaudé qu'on ne sait jamais très bien de quoi l'on parle -, le développement d'une recherche, de l'effort de quelqu'un qui, lui, a une certaine idée de son champ magnétique si l'on peut dire, et qui ne peut l'atteindre que par un certain détour. C'est par l'ensemble du chemin parcouru qu'il faut juger chacun de ses détours.

Je n'ai donc pas choisi n'importe comment les deux rêves de la dernière *fois,,* de l'hystérique. Je vous ai expliqué comment je les avais pris. J'ai pris le premier rêve parce que je l'ai rencontré après les autres rêves dont je vous ai expliqué les raisons pour lesquelles je ne les prenais pas d'abord. J'y reviendrai. Le rêve de la monographie botanique peut nous aider à comprendre ce qu'il s'agit de démontrer, mais comme c'est un rêve de Freud, il conviendra de l'expliquer plus tard.

Je poursuis d'abord l'articulation du rêve de l'hystérique.

L'hystérique nous a montré qu'elle trouve dans le désir de l'Autre ce que l'on peut appeler son point d'appui - ce n'est pas un terme dont l'usage me soit réservé, et si vous lisez M. Glover sur la névrose obsessionnelle, vous verrez qu'il emploie exactement le même terme, pour dire que quand on a retiré leur obsession aux névrosés obsessionnels, il leur manque un point d'appui. Vous voyez que l'usage que je fais ici des termes m'est commun avec les autres auteurs - nous essayons tous de métaphoriser notre expérience, nos petites impressions. L'hystérique prend donc son point d'appui, avons-nous dit, dans un désir qui est le désir de l'Autre. Cette création d'un désir au-delà de la demande est essentielle, et nous l'avons, je crois, suffisamment articulé.

On peut mentionner ici un troisième rêve que je n'ai pas eu le temps d'aborder la dernière fois, mais que je peux bien vous lire maintenant - *Elle place une bougie dans le chandelier; la bougie est cassée, de sorte qu'elle tient mal. Les petites filles de l'école disent qu'elle est maladroite; mais la maîtresse dit que ce n'est pas de sa faute.*

Voici comment Freud commente ce rêve - *L'occasion était réelle; elle a bien mis hier une bougie dans le chandelier; mais celle-ci n'était pas cassée.* Cela est symbolique, à la vérité on sait ce que signifie la bougie - *si elle ne tient pas bien, cela indique l'impuissance de l'homme.* Et Freud souligne le *Ce n'est pas sa faute, Es sie nicht ihre Schuld.*

Mais comment cette jeune femme élevée avec soin, loin de toutes les choses laides, peut-elle connaître cet emploi de la bougie ? Là-dessus nous apprenons que lors d'une promenade en canot, elle a entendu une chanson d'étudiants fort inconvenante, concernant l'usage que la reine de Suède, les volets fermés, faisait des bougies d'Apollon. Elle n'a pas compris le dernier mot. Son mari lui a expliqué, bien entendu les volets fermés, l'Apollon, et tout cela se retrouve et s'ébat congrûment à l'occasion.

Nous voyons ici apparaître à l'état nu, si je puis dire, et isolé, à l'état d'objet partiel, sinon volant, le signifiant phallus. Bien que nous ne sachions pas à quel moment de l'analyse de cette malade - car elle est certainement en analyse - ce rêve a été extrait, le point important est évidemment dans le *Ce n'est pas sa faute.* C'est le fait que c'est au niveau des autres. C'est devant tous les autres que cela se passe, et c'est en fonction de la maîtresse que toutes les petites camarades d'école cessent de se moquer. Le symbole de l'Autre est ici évoqué, et cela recoupe et confirme - c'est là que je veux en venir - ce qui était déjà présent dans le rêve dit de la belle bouchère, c'est à savoir que dans l'hystérie, qui est en somme un mode de constitution du sujet concernant précisément son désir sexuel, l'accent est à mettre non seulement sur la dimension du

désir en tant qu'elle s'oppose à celle de la demande, mais surtout sur le désir de l'Autre, la position, la place du désir dans l'Autre.

Je vous ai rappelé comment Dora vit jusqu'au moment où se décompense sa position d'hystérique. Elle est fort à l'aise, à quelques petits symptômes près, mais qui sont justement ceux qui la constituent comme hystérique, et qui se lisent dans la *Spaltung* de ces deux lignes. Nous reviendrons sur la surdétermination du symptôme, qui est liée à l'existence de ces deux lignes signifiantes. Ce que nous avons montré l'autre jour, c'est que Dora subsiste comme sujet en tant qu'elle demande l'amour, comme toute bonne hystérique, mais aussi en tant qu'elle soutient le désir de l'Autre en tant que tel - c'est elle qui le soutient, c'est elle qui en est l'appui. Tout marche fort bien, se passe le plus heureusement du monde, et sans que personne n'ait rien à y voir. Dire qu'elle soutient le désir de l'Autre est l'expression qui convient le mieux au style de sa position et de son action par rapport à son père et à Mme K. Comme je vous l'ai indiqué, c'est pour autant qu'elle se trouve s'identifier à M. K que toute la petite construction est possible. En face du désir, elle soutient à cette place, un certain rapport à l'autre, alors imaginaire, indiqué par ($ ✳a).

Ici se dessine un petit carré dont les quatre sommets sont représentés par le moi, l'image de l'autre, le rapport du sujet, alors constitué, à l'autre imaginaire, et le désir. Ce sont les quatre pieds sur lesquels peut normalement tenir un sujet humain constitué comme tel, c'est-à-dire qui n'est ni plus rai moins averti que du fonctionnement de ses viscères, du mécanisme tirant la marionnette de l'autre où il se voit, c'est-à-dire où il est capable, ou à peu près, de se repérer.

Le sujet hystérique est ici, en face du désir de l'Autre, et, comme je l'ai montré la dernière fois, sans que pour autant les choses aillent au-delà, car, en fin de compte, on peut dire que, chez l'hystérique, la ligne

de retour ($ ✳a) vers i(a) est plus effacée. C'est bien pour cette raison, d'ailleurs, que l'hystérique a toutes sortes de difficultés avec son imaginaire, ici représenté par l'image de l'autre, et qu'elle est susceptible d'y voir se produire des effets de morcelage, diverses désintégrations, qui sont ce qui lui sert dans son symptôme.

Voilà pour l'hystérique. Comment articuler maintenant ce qui se passe dans une structure obsessionnelle ?

La névrose obsessionnelle, c'est autrement plus compliqué que la névrose hystérique, mais pas tellement plus. Si l'on arrive à pointer les choses sur l'essentiel, on peut l'articuler, mais si on ne le fait pas, ce qui est sûrement le cas de l'auteur dont je vous ai parlé tout à l'heure, Bouvet, on s'y perd littéralement, on nage entre le sadique, l'anal, l'objet partiel, l'incorporation, la distance de l'objet. On ne sait littéralement plus à quel saint se vouer. C'est excessivement divers cliniquement, comme le montre l'auteur dans ses observations - qu'il paraît à peine possible de réunir sous une même rubrique clinique - sous les noms de Pierre et de Paul, sans compter les Monique et les Jeanne. Dans le matériel clinique du rapport sur *Le Moi,* il n'y a que Pierre et Paul. Or, manifestement, Pierre et Paul sont des sujets complètement différents du point de vue de la texture de l'objet. On peut à peine les mettre sous la même rubrique ce qui n'est pas en soi une objection, puisque nous ne sommes pas pour l'instant non plus en état d'en articuler d'autres, de ces rubriques nosologiques.

Il est très frappant de voir que, depuis tant de temps que nous pratiquons la névrose obsessionnelle, nous sommes incapables de la dénombrer comme manifestement la clinique nous l'imposerait, vu la diversité des aspects qu'elle nous présente. On se souvient dans Platon du juste passage du couteau du bon cuisinier, celui qui sait couper dans les articulations. En l'état actuel des choses, personne, et particulièrement chez ceux qui se sont occupés de la névrose obsessionnelle, n'est capable de l'articuler convenablement. C'est bien l'indice de quelque carence théorique.

Reprenons les choses où nous en sommes.

Qu'est-ce que l'obsessionnel fait pour consister en tant que sujet? Il est comme l'hystérique, on peut s'en douter. Dès avant toute élaboration sérieuse, à savoir avant Freud, un M. Janet a pu faire un très curieux travail de superposition géométrique, de correspondance point par point, d'images, comme on dit en géométrie, de transformation de figures, où l'obsessionnel est conçu, si l'on peut dire, comme un hystérique transformé. L'obsessionnel aussi est orienté vers le désir. S'il ne s'agissait pas,

en tout et avant tout, du désir, il n'y aurait pas d'homogénéité dans les névroses.

Seulement voilà, dans sa dernière articulation, que nous dit Freud? Quel est son dernier mot sur la névrose obsessionnelle, que nous répercute la théorie classique ?

Freud a dit bien des choses au cours de sa carrière. Il a d'abord repéré que ce que l'on peut appeler le traumatisme primitif de l'obsessionnel s'oppose au traumatisme primitif de l'hystérique. Chez l'hystérique, c'est une séduction subite, une intrusion, une irruption du sexuel dans la vie du sujet. Chez l'obsessionnel, pour autant que le traumatisme psychique supporte la critique de la reconstruction, le sujet a eu au contraire un rôle actif, où il a pris du plaisir.

C'était la première approximation. Puis, il y a ensuite tout le développement de *l'Homme aux rats,* à savoir l'apparition de l'extrême complexité de ses relations affectives, et nommément l'accent mis sur l'ambivalence affective, l'opposition actif-passif, masculin-féminin, et la chose la plus importante, l'antagonisme haine-amour. Il faut d'ailleurs relire *l'Homme aux rats* comme la Bible. Le cas est riche de tout ce qui est encore à dire sur la névrose obsessionnelle, c'est un thème de travail.

A quoi Freud a-t-il abouti enfin, comme dernière formule métapsychologique ? Les expériences cliniques et l'élaboration métapsychologique ont fait venir au jour les tendances agressives, qui l'ont porté à faire cette distinction des instincts de vie et des instincts de mort qui n'a pas fini de donner du tourment aux analystes. Selon Freud, il y a eu chez l'obsessionnel défusion des intrications précoces des instincts de vie et des instincts de mort. Le détachement comme tel des tendances à la destruction s'est fait chez lui à un stade trop précoce pour n'avoir pas marqué toute la suite de son développement, son installation dans sa subjectivité particulière.

Comment cela va-t-il s'insérer dans la dialectique que je vous expose? Beaucoup plus immédiatement, concrètement, sensiblement. Ces termes de demande et de désir, s'ils commencent à trouver leur logique dans votre cervelle, vous leur découvrirez un usage quotidien, au moins dans votre pratique analytique. Vous pourrez en faire quelque chose d'usuel, avant que ce ne soit usé, mais vous vous y retrouverez toujours à vous demander s'il s'agit du désir et de la demande, ou du désir ou de la demande.

Que veut dire ce que nous venons de rappeler concernant les instincts de destruction? Ceux-ci se manifestent dans l'expérience, qu'il faut prendre d'abord au niveau vulgaire, commun, de ce que nous connais

sons des obsessionnels - même pas de ceux que nous analysons, mais de ceux que, simplement en psychologues avertis, nous voyons vivre et dont nous sommes capables de mesurer les incidences de la névrose sur leur comportement. Il est bien certain que l'obsessionnel tend à détruire son objet. Il s'agit simplement de ne pas se contenter de ce qui est presque une vérité d'expérience, et de voir de plus près ce que c'est que l'activité destructrice de l'obsessionnel.

Voilà ce que je vous propose.

Comme l'expérience le montre bien, l'hystérique vit tout entière au niveau de l'Autre. L'accent pour elle, c'est d'être au niveau de l'Autre, et c'est pour cela qu'il lui faut un désir de l'Autre, car sans cela, l'Autre, que serait-il, si ce n'est la loi? Le centre de gravité du mouvement constitutif de l'hystérique est d'abord au niveau de l'Autre. De même, pour des raisons qui ne sont pas impossibles à articuler, qui sont, en somme, identiques à ce que dit Freud en parlant de la précoce défusion des instincts, c'est la visée du désir comme tel, de l'au-delà de la demande, qui est constitutive de l'obsessionnel. Mais avec une différence patente avec l'hystérique.

Je voudrais que vous ayez un peu d'expérience de ce qu'est un enfant qui va devenir un obsessionnel. Je crois qu'il n'est pas de jeunes sujets chez lesquels soit plus sensible ce que j'ai essayé de vous articuler la dernière fois quand je vous représentais que, dans cette marge du besoin, forcément à portée limitée - comme on parle d'une société à responsabilité limitée, car le besoin, c'est toujours quelque chose à portée limitée -dans cette marge, donc, du besoin au caractère inconditionné de la demande d'amour, se situe ce que j'ai appelé le désir. Comment l'ai-je défini, ce désir, en tant que tel? Comme quelque chose qui justement parce qu'il doit se situer dans cet au-delà, nie l'élément d'altérité qui est inclus dans la demande d'amour.

Mais pour conserver le caractère inconditionné de cette demande en le transformant en condition absolue du désir, dans le désir à l'état pur, l'Autre est nié. Du fait que le sujet a dû connaître, franchir, l'inconditionné de la demande d'amour, qui a un caractère-limite, voilà que ce caractère demeure, et se trouve transféré au besoin.

Le jeune enfant qui deviendra un obsessionnel est ce jeune enfant dont les parents disent - convergence de la langue usuelle avec la langue des psychologues - *il a des idées fixes. Il* n'a pas des idées plus extraordinaires que n'importe quel autre enfant si nous nous arrêtons au matériel de sa demande. Il demandera une petite boîte. Ce n'est vraiment pas grand-chose qu'une petite boîte, et il y a beaucoup d'enfants chez qui on

ne s'arrêtera pas un seul instant à cette demande de la petite boîte, sauf les psychanalystes bien entendu, qui y verront toutes sortes d'allusions fines. A la vérité, ils n'auront pas tort, mais je trouve plus important de voir qu'il y a certains enfants, entre tous les enfants, qui demandent des petites boîtes, et dont les parents trouvent que cette exigence de la petite boîte est à proprement parler intolérable - et elle est intolérable.

On aurait tout à fait tort de croire qu'il suffise d'envoyer lesdits parents à l'école des parents pour qu'ils s'en remettent, parce que contrairement à ce que l'on dit, les parents y sont pour quelque chose. Ce n'est pas pour rien que l'on est obsessionnel. Il faut bien avoir pour cela quelque part un modèle. C'est entendu, mais dans l'accueil lui-même, le côté *idée fixe* qu'accusent les parents est tout à fait discernable, et toujours immédiatement discerné, même par des gens qui ne font pas partie du couple parental.

Dans cette exigence très particulière qui se manifeste dans la façon dont l'enfant demande une petite boîte, ce qu'il y a d'intolérable pour l'Autre, et que les gens appellent approximativement l'idée fixe, c'est que ce n'est pas une demande comme les autres, mais qu'elle présente un caractère de condition absolue, qui est celui-là même que je vous désigne pour être propre au désir. Pour des raisons dont vous voyez la correspondance avec ce que l'on appelle à cette occasion des pulsions fortes, l'accent chez le sujet est mis sur ce qui va être l'élément de la première fondation de ce trépied - qui doit ensuite, pour tenir debout, avoir quatre pieds -, à savoir sur le désir. Et non seulement sur le désir, mais sur le désir comme tel, c'est-à-dire en tant que, dans sa constitution, il comporte la destruction de l'Autre. Le désir est forme absolue du besoin, du besoin passé à l'état de condition absolue, pour autant qu'il est au-delà de l'exigence inconditionnée de l'amour, dont à l'occasion il peut venir à l'épreuve.

Comme tel, le désir nie l'Autre comme tel, et c'est bien ce qui le rend, comme le désir de la petite boîte chez le jeune enfant, si intolérable.

Faites bien attention ici, car je ne dis pas la même chose quand je dis le désir, c'est la destruction de l'Autre, et quand je dis que l'hystérique va chercher son désir dans le désir de l'Autre. Quand je dis que l'hystérique va chercher son désir dans le désir de l'Autre, il s'agit du désir qu'elle attribue à l'Autre comme tel. Quand je dis que l'obsessionnel fait passer son désir avant tout, cela veut dire qu'il va le chercher dans un au-delà en le visant comme tel dans sa constitution de désir, c'est-à-dire pour autant que comme tel il détruit l'Autre. C'est là le secret de la contradiction profonde qu'il y a entre l'obsessionnel et son désir. Ainsi visé, le désir

porte en soi-même cette contradiction interne qui fait l'impasse du désir de l'obsessionnel, et que les auteurs essayent de traduire en parlant de ces perpétuels va-et-vient instantanés entre introjection et projection.

Je dois dire que c'est quelque chose qu'il est extrêmement difficile de se représenter, surtout quand on a suffisamment indiqué, comme l'auteur cité le fait en certains endroits, à quel point le mécanisme d'introjection et celui de projection n'ont aucun rapport. Je vous l'ai articulé plus puissamment que cet auteur, mais il faut tout de même bien partir de là, à savoir que le mécanisme de projection est imaginaire, et que le mécanisme d'introjection est symbolique. Cela n'a absolument aucun rapport.

Par contre, vous pouvez concevoir, et retrouver dans l'expérience à condition d'y prêter attention, que l'obsessionnel est habité de désirs, que, à condition que vous y mettiez un peu la main, vous voyez fourmiller en une espèce d'extraordinaire vermine. Si vous dirigez la culture de la névrose obsessionnelle dans le sens du fantasme - il suffit de pas grand-chose, il suffit d'avoir les éléments de votre transfert, dont je parlais tout à l'heure -, vous verrez ladite vermine proliférer à peu près dans tout ce que l'on veut. C'est pour cela que cela ne dure pas longtemps, la culture de la névrose obsessionnelle.

Mais enfin, pour voir l'essentiel, que se passe-t-il quand l'obsessionnel, de temps en temps, prenant son courage à deux mains, se met à essayer de franchir la barrière de la demande, c'est-à-dire part à la recherche de l'objet de son désir? D'abord, il ne le trouve pas facilement. Il y a tout de même bien des choses, dont il a déjà la pratique, qui peuvent lui servir de support, ne serait-ce que la petite boîte. Il est clair que c'est sur cette route qu'il lui arrive les plus extraordinaires accidents, que l'on essayera de motiver à des niveaux divers par l'intervention du surmoi, et de mille autres fonctions qui, bien entendu, existent. Mais beaucoup plus radicalement que tout cela, l'obsessionnel, en tant que son mouvement fondamental est dirigé vers le désir comme tel, et avant tout dans sa constitution de désir, est porté à viser ce que nous appelons la destruction de l'Autre.

Or, il est de la nature du désir comme tel de nécessiter le support de l'Autre. Le désir de l'Autre n'est pas une voie d'accès au désir du sujet, c'est la place tout court du désir, et tout mouvement chez l'obsessionnel vers son désir se heurte à une barrière qui est absolument tangible dans, si je puis dire, le mouvement de sa libido. Dans la psychologie d'un obsessionnel, plus quelque chose joue le rôle de l'objet, fût-il momentané, du désir, plus la loi d'approche du sujet par rapport à cet objet se manifestera littéralement dans une baisse de tension libidinale. C'est au

point qu'au moment où il le tient, cet objet de son désir, pour lui plus rien n'existe. Cela est absolument observable, et j'essayerai de vous le montrer par des exemples.

Le problème pour l'obsessionnel est donc tout entier de donner un support à ce désir - qui pour lui conditionne la destruction de l'Autre, où le désir lui-même vient à disparaître. Il n'y a pas de grand Autre ici. Je ne dis pas que le grand Autre n'existe pas pour l'obsessionnel, je dis que, quand il s'agit de son désir, il n'y en a pas, et c'est pour cette raison qu'il est à la recherche de la seule chose qui, en dehors de ce point de repère, puisse maintenir à sa place ce désir en tant que tel. Tout le problème de l'obsessionnel est de trouver à son désir la seule chose qui puisse lui donner un semblant d'appui, correspondant à ce point que l'hystérique, elle, grâce à ses identifications, occupe si facilement, à savoir ce qui est en face de d, la formule $ par rapport à petit a.

L'hystérique trouve l'appui de son désir dans l'identification à l'autre imaginaire. Ce qui en tient la place et la fonction chez l'obsessionnel, c'est un objet, qui est toujours - sous une forme voilée sans doute mais identifiable - réductible au signifiant phallus.

C'est là-dessus que je terminerai aujourd'hui. Vous en verrez dans la suite les conséquences quant au comportement de l'obsessionnel vis-à-vis de cet objet, et aussi vis-à-vis du petit autre. Je vous montrerai la prochaine fois comment s'en déduit un certain nombre de vérités beaucoup plus courantes, par exemple que le sujet ne peut vraiment centrer son désir qu'en s'opposant à ce que nous appellerons une virilité absolue, et que, d'autre part, pour autant qu'il doit montrer son désir, car c'est pour lui l'exigence essentielle, il ne peut le montrer qu'ailleurs, là où il doit surmonter l'exploit.

Le côté performance de toute l'activité de l'obsessionnel trouve là ses raisons et ses motifs.

14 MAI 1958

XXIII

L'OBSESSIONNEL ET SON DÉSIR

Duplicité du désir
Signifiance du fantasme
Scénarios sadiques
Permission, interdiction, exploit
Signifiance de l'acting out

A travers l'exploration que nous poursuivons des structures névrotiques en tant qu'elles sont conditionnées par ce que nous appelons les formations de l'inconscient, nous en sommes arrivés la dernière fois à

parler de l'obsessionnel, et nous avons terminé notre discours en disant qu'il a à se constituer en face de son désir évanescent.

Nous avons commencé d'indiquer, à partir de la formule *le désir est le désir de l'Autre,* pourquoi son désir est évanescent. La raison en est à chercher dans une difficulté fondamentale de son rapport avec l'Autre, en tant qu'il est le lieu où le signifiant ordonne le désir.

C'est cette dimension que nous cherchons ici à articuler, parce que nous croyons que c'est faute de l'avoir distinguée que s'introduisent, et les difficultés dans la théorie, et les déviations dans la pratique.

Nous voulons au passage vous faire sentir en quoi consiste la découverte de Freud, quel est le sens de son oeuvre si vous la considérez après un parcours suffisant et dans son ensemble. C'est que le désir s'ordonne du signifiant - mais bien sûr, à l'intérieur de ce phénomène, le sujet cherche à exprimer, à manifester dans un effet de signifiant en tant que tel, ce qui se passe dans son propre abord du signifié.

L’œuvre de Freud s'insère elle-même, jusqu'à un certain point, dans cet effort. On a beaucoup parlé à son propos d'un naturalisme, d'un effort de la réduction de la réalité humaine à la nature. Il n'en est rien. L’œuvre de Freud est une tentative de pacte entre l'être de l'homme et la nature. Ce pacte est assurément cherché ailleurs que dans une relation d'innéité puisque l'homme est toujours expérimenté dans l’œuvre de Freud à partir du fait qu'il se constitue en tant que sujet de la parole, en tant que je de l'acte de la parole. Comment le nier, puisque dans l'analyse

il n'est pas expérimenté autrement? Il se trouve donc en face de la nature dans une autre posture que celle d'un porteur immanent de la vie. C'est à l'intérieur de l'expérience que le sujet fait de la parole, que son rapport avec la nature trouve à se formuler.

Son rapport à la vie se trouve symbolisé par ce leurre qu'il arrache aux formes de la vie, le signifiant du phallus, et c'est là que se trouve le point central, le plus sensible et le plus significatif de tous les carrefours signifiants que nous explorons au cours de l'analyse du sujet. Le phallus en est le sommet, le point d'équilibre. C'est le signifiant par excellence du rapport de l'homme au signifié, et de ce fait, il est dans une position privilégiée.

L'insertion de l'homme dans le désir sexuel est vouée à une problématique spéciale, dont le premier trait est qu'elle a à trouver place dans quelque chose qui l'a précédée, qui est la dialectique de la demande, en tant que la demande demande toujours quelque chose qui est plus que la satisfaction à quoi elle fait appel, et qui va au-delà. D'où le caractère problématique et ambigu de la place où se situe le désir. Cette place est toujours au-delà de la demande, pour autant que la demande vise la satisfaction du besoin, et elle est en deçà de la demande, pour autant que celle-ci, du fait d'être articulée en termes symboliques, va au-delà de toutes les satisfactions auxquelles elle fait appel, qu'elle est demande d'amour, visant à l'être de l'Autre, à obtenir de l'Autre cette présentification essentielle -que l'Autre donne ce qui est au-delà de toute satisfaction possible, son être même, qui est justement ce qui est visé dans l'amour.

C'est dans l'espace virtuel entre l'appel de la satisfaction et la demande d'amour, que le désir a à prendre sa place et à s'organiser. C'est pourquoi nous ne pouvons le situer que dans une position toujours double par rapport à la demande, à la fois au-delà et en deçà, selon l'aspect sous lequel nous envisageons la demande -demande par rapport à un besoin, ou demande structurée en termes de signifiant.

Comme tel, le désir dépasse toujours toute espèce de réponse qui soit au niveau de la satisfaction, appelle en lui-même une réponse absolue, et dès lors projette son caractère essentiel de condition absolue sur tout ce qui s'organise dans l'intervalle intérieur aux deux plans de la demande, le plan signifié et le plan signifiant. C'est dans cet intervalle que le désir a à prendre sa place et à s'articuler.

Pour cette raison précisément, de l'abord du sujet à son désir l'Autre devient le relais. L'Autre en tant que lieu de la parole, en tant que c'est à lui que s'adresse la demande, va être aussi le lieu où doit être découvert le

désir, où doit être découverte sa formulation possible. C'est là que s'exerce à tout instant la contradiction, car cet Autre est possédé par un désir - un désir qui, inauguralement et fondamentalement, est étranger au sujet. D'où les difficultés de la formulation du désir, sur lesquelles le sujet achoppera, et d'autant plus significativement que nous le verrons développer les structures névrotiques que la découverte analytique a permis de dessiner.

Ces structures sont différentes selon que l'accent est mis sur l'insatisfaction du désir, et c'est le mode par lequel l'hystérique en aborde le champ et la nécessité - ou sur la dépendance à l'Autre de l'accès à ce désir, et c'est le mode sous lequel cet abord se propose à l'obsessionnel. De ce fait, nous l'avons dit en terminant la dernière fois, chez l'obsessionnel quelque chose se passe ici, en (,8 0 a), qui est différent de l'identification hystérique.

1

Le désir est pour l'hystérique un point énigmatique, et nous y apportons toujours, si je puis dire, cette sorte d'interprétation forcée qui caractérise tous les premiers abords par Freud de l'analyse de l'hystérie.

En effet, Freud n'a pas vu que le désir est situé pour l'hystérique dans une position telle que de lui dire *Voilà celui ou celle que vous désirez* est toujours une interprétation forcée, inexacte, à côté. Soit dans les premières observations de Freud, soit plus tard dans le cas de Dora, soit même, si nous étendons le sens du mot d'hystérie jusqu'au cas de la jeune homosexuelle que nous avons longuement commenté ici l'an dernier, il n'est pas d'exemple que Freud n'ait pas fait erreur, et n'ait abouti pour le moins, sans aucune espèce d'exception, au refus de la patiente d'accéder au sens du désir de ses symptômes et de ses actes, chaque fois qu'il a procédé ainsi. En effet, le désir de l'hystérique n'est pas désir d'un objet, mais désir d'un désir, effort pour se maintenir en face de ce point où elle appelle son désir, le point où est le désir de l'Autre.

Elle, elle s'identifie au contraire à un objet. Dora s'identifie à M. K, Elizabeth Von R s'identifie à différents personnages de sa famille ou de son entourage. Pour qualifier le point où elle s'identifie à quelqu'un, les termes de moi ou d'Idéal du moi sont également impropres - en fait, ce quelqu'un devient pour elle son autre moi. Il s'agit d'un objet dont le choix a toujours été expressément articulé par Freud d'une façon conforme à ce que je suis en train de vous dire, à savoir que c'est pour autant qu'elle ou qu'il reconnaît chez un autre, ou chez une autre, les

indices de son désir, à savoir qu'elle ou qu'il est devant le même problème de désir qu'elle ou que lui, que se produit l'identification - avec toutes les formes de contagion, de crise, d'épidémie, de manifestations symptomatiques, qui sont si caractéristiques de l'hystérie.

L'obsessionnel a d'autres relations, pour la raison que le problème du désir de l'Autre se présente à lui d'une façon toute différente. Pour l'articuler, nous allons essayer d'y accéder par les étapes que nous offre l'expérience.

D'une certaine façon, peu importe par quel bout nous prenons le vécu de l'obsessionnel. Ce dont il s'agit, c'est de ne pas en oublier la diversité. Les voies tracées par l'analyse, celles par où notre expérience, tâtonnante il faut bien le dire, nous a incités à trouver la solution du problème de l'obsessionnel, sont partielles ou partiales. Bien entendu, elles livrent un matériel. Ce matériel, et la façon dont il est utilisé, nous pouvons l'expliquer de différentes manières par rapport aux résultats obtenus.

D'abord, nous pouvons critiquer ces voies en elles-mêmes. Cette critique doit être convergente. A épeler cette expérience telle qu'elle s'est effectivement orientée, il apparaît incontestablement que la théorie comme la pratique ont tendu à se centrer sur l'utilisation des fantasmes du sujet. Or, le rôle des fantasmes dans le cas de la névrose obsessionnelle a quelque chose d'énigmatique, pour autant que le terme de fantasme n'est jamais défini. Nous avons longuement parlé ici des rapports imaginaires, de la fonction de l'image comme guide, si l'on peut dire, de l'instinct, comme canal, indication, sur le chemin des réalisations instinctuelles. Nous savons d'autre part à quel point chez l'homme est réduit, mince, appauvri l'usage - autant qu'on peut le détecter avec certitude de la fonction de l'image, puisqu'elle semble se réduire à l'image narcissique, spéculaire. C'est néanmoins une fonction extrêmement polyvalente et non pas neutralisée, puisque fonctionnant également sur le plan de la relation agressive et sur celui de la relation érotique.

Comment pouvons-nous articuler les fonctions imaginaires essentielles, prévalentes, dont tout le monde parle, qui sont au cœur de l'expérience analytique, celles du fantasme, au point où nous en sommes parvenus ?

Je crois qu'à cet endroit, ($ ✳a), le schéma ici présenté nous ouvre la possibilité de situer et d'articuler la fonction du fantasme. Je vous demande de vous le représenter d'abord par un biais intuitif, en tenant compte du fait qu'il ne s'agit pas d'un espace réel, bien entendu, mais d'une topologie où peuvent se dessiner des homologies.

La relation à l'image de l'autre, i(a), se situe au niveau d'une expé

rience intégrée au primitif circuit de la demande, où le sujet s'adresse d'abord à l'Autre pour la satisfaction de ses besoins. C'est donc quelque part sur ce circuit que se fait l'accommodation transitiviste, l'effet de prestance, qui met le sujet dans un certain rapport à son semblable en tant que tel. Le rapport de l'image se trouve ainsi au niveau des expériences et du temps même où le sujet entre dans le jeu de la parole, à la limite du passage de l'état *infans* à l'état parlant. Cela étant posé, nous dirons que, dans l'autre champ, celui où nous cherchons les voies de la réalisation du désir du sujet par l'accès au désir de l'Autre, la fonction du fantasme se situe en un point homologue, soit en ($ ✳a).

Le fantasme, nous le définirons, si vous le voulez bien, comme l'imaginaire pris dans un certain usage de signifiant. Aussi bien cela se manifeste et s'observe de façon caractéristique, ne serait-ce que quand nous parlons des fantasmes sadiques, par exemple, qui jouent un rôle si important dans l'économie de l'obsessionnel.

Remarquez bien que si nous en parlons dans ces termes, si nous qualifions de sadique la tendance que ces manifestations représentent pour nous, c'est en rapport avec une certaine oeuvre. Cette oeuvre elle-même ne se présente pas comme une investigation des instincts, mais comme un jeu que le terme d'imaginaire serait bien loin de suffire à qualifier, puisque c'est une oeuvre littéraire. Nous nous référons à des scènes, pour tout dire des scénarios - c'est donc profondément articulé dans le signifiant. Eh bien, chaque fois que nous parlons de fantasme, il ne faut pas méconnaître le côté scénario ou histoire, qui en constitue une dimension essentielle. Ce n'est pas une image aveugle de l'instinct de destruction, ce n'est pas quelque chose où le sujet - j'ai beau faire image moi-même pour vous expliquer ce que je veux dire - voit rouge tout d'un coup devant sa proie, mais quelque chose que non seulement le sujet articule en un scénario, mais où le sujet se met lui-même en jeu. La formule S avec la petite barre, c'est-à-dire le sujet au point le plus articulé de sa présentification par rapport à petit a, est bien là valable dans toute espèce de développement proprement fantasmatique de ce que nous appellerons la tendance sadique, pour autant qu'elle peut être impliquée dans l'économie de l'obsessionnel.

Vous remarquerez qu'il y a toujours une scène dans laquelle le sujet est présenté dans le scénario sous des formes différemment masquées, où il est impliqué dans des images diversifiées, où un autre en tant que semblable, en tant aussi que reflet du sujet, est présentifié. Je dirai plus - on n'insiste pas assez sur la présence d'un certain type d'instrument.

J'ai déjà fait allusion à l'importance du fantasme de flagellation. Freud

l'a spécialement articulé en tant qu'il semblerait jouer un rôle très particulier dans le psychisme féminin. C'est une des faces de la communication précise qu'il a faite sur ce sujet. Il l'a abordé sous un certain angle dû à son expérience, mais ce fantasme est loin d'être limité au champ et aux cas dont Freud a parlé à cette occasion. Si l'on y regarde de près, cette limitation était parfaitement légitime, pour autant que ce fantasme joue un rôle particulier à un certain tournant du développement de la sexualité féminine, et en un point particulier, très précisément en tant qu'intervient la fonction du signifiant phallus. Mais cette fonction n'en joue pas moins son rôle dans la névrose obsessionnelle, et dans tous les cas où nous voyons sortir les fantasmes dits sadiques.

Quel est l'élément qui donne sa prévalence énigmatique à cet instrument? On ne peut pas dire que sa fonction biologique s'expliquerait bien d'aucune façon. On pourrait l'imaginer en cherchant du côté de je ne sais quel rapport avec les excitations superficielles, les stimulations de la peau, mais vous sentez à quel point ces explications auraient un caractère incomplet et presque artificiel. A la fonction de cet élément, si souvent apparu dans des fantasmes, s'attache une plurivalence signifiante qui fait bien plutôt pencher la balance du côté du signifié que de quoi que ce soit qui puisse se rattacher à une déduction d'ordre biologique des besoins, ou à quoi que ce soit d'autre.

Cette notion du fantasme comme de quelque chose qui sans aucun doute participe à l'ordre imaginaire, mais qui, à quelque point qu'il s'articule, ne prend sa fonction dans l'économie que par sa fonction signifiante, nous paraît essentielle, et n'a pas été formulée jusqu'à présent comme cela. Je dirai plus - je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen de concevoir ce que l'on appelle les fantasmes inconscients.

Qu'est-ce qu'un fantasme inconscient? - si ce n'est la latence de quelque chose qui, comme nous le savons par tout ce que nous avons appris de l'organisation de la structure de l'inconscient, est tout à fait concevable en tant que chaîne signifiante. Qu'il y ait dans l'inconscient des chaînes signifiantes subsistant comme telles, qui de là structurent, agissent sur l'organisme, influencent ce qui apparaît au-dehors comme symptôme, c'est le fond de l'expérience analytique. Il est beaucoup plus difficile de concevoir l'incidence inconsciente de quoi que ce soit d'imaginaire, que de mettre le fantasme lui-même au niveau de ce qui, de commune mesure, se présente pour nous au niveau de l'inconscient, c'est à savoir le signifiant. Le fantasme est essentiellement un imaginaire pris dans une certaine fonction signifiante.

Je ne peux pour l'instant articuler plus loin cette approche, et vous

propose simplement de situer, au point S barré par rapport à petit a, l'effet fantasmatique. Sa caractéristique est d'être une relation articulée et toujours complexe, un scénario, qui peut rester latent pendant longtemps en un certain point de l'inconscient, tout en étant néanmoins organisé - comme un rêve, par exemple, ne se conçoit que si la fonction du signifiant lui donne sa structure, sa consistance, et, du même coup, son insistance.

C'est un fait d'expérience commune, et de premier abord de l'investigation analytique des obsessionnels, que de s'apercevoir de la place que tiennent chez l'obsessionnel les fantasmes sadiques. Ils tiennent cette place, mais ne la tiennent pas forcément de façon patente et avérée. En revanche, dans le métabolisme obsessionnel, les diverses tentatives que le sujet fait vers une rééquilibration mettent en évidence ce qui est l'objet de sa recherche équilibrante, à savoir de parvenir à se reconnaître par rapport à son désir.

Quand nous voyons un obsessionnel brut, à l'état de nature, tel qu'il nous arrive ou est censé nous arriver à travers les observations publiées, nous trouvons quelqu'un qui nous parle avant tout de toutes sortes d'empêchements, d'inhibitions, de barrages, de craintes, de doutes, d'interdictions. Nous savons aussi d'ores et déjà que ce n'est pas à ce moment qu'il nous parlera de sa vie fantasmatique, mais à la faveur de nos interventions thérapeutiques ou de ses tentatives autonomes de solution, d'issue, d'élaboration de sa difficulté proprement obsessionnelle. Il nous confiera alors l'envahissement, plus ou moins prédominant, de sa vie psychique par des fantasmes. Vous savez combien ces fantasmes peuvent prendre chez certains sujets une forme vraiment envahissante, absorbante, captivante, pouvant engloutir des pans entiers de leur vie psychique, de leur vécu, de leurs occupations mentales.

Nous qualifions ces fantasmes de sadiques - c'est en l'occasion une simple étiquette. En fait, ils nous proposent une énigme, en tant que nous ne pouvons pas nous contenter de les articuler comme les manifestations d'une tendance, mais que nous devons y voir une organisation elle-même signifiante des rapports du sujet à l'Autre comme tel. C'est bien du rôle économique de ces fantasmes en tant qu'articulés qu'il s'agit pour nous de donner une formule.

Ces fantasmes ont pour caractère chez le sujet obsessionnel de rester à l'état de fantasmes. Ils ne sont réalisés que de façon tout à fait exceptionnelle, et ces réalisations sont d'ailleurs pour le sujet toujours décevantes. En effet, nous observons à cette occasion la mécanique du rapport du sujet obsessionnel au désir - à mesure qu'il essaye, dans les voies qui lui

sont proposées, d'approcher l'objet, son désir s'amortit, jusqu'à venir à extinction, à disparition. L'obsessionnel est un Tantale, dirais-je, si Tantale ne nous était présenté par l'iconographie, qui est assez riche, comme une image avant tout orale. Mais ce n'est pourtant pas pour rien que je vous le présente ainsi, parce que nous verrons la sous-jacence orale à ce qui constitue le point d'équilibre du fantasme obsessionnel comme tel.

Il faut tout de même bien que cette dimension orale existe, puisqu'en fin de compte, c'est ce plan fantasmatique qui est rejoint par l'analyste auquel j'ai fait allusion à propos de la ligne thérapeutique tracée dans la série des trois articles que je vous ai cités. Un grand nombre des analystes se sont engagés dans une pratique d'absorption fantasmatique pour trouver la voie dans laquelle donner à l'obsessionnel, dans la voie de la réalisation de son désir, un nouveau mode d'équilibration, un certain tempérament.

Certains résultats sont là incontestables, s'ils restent à critiquer.

2

Observons déjà qu'à prendre les choses par ce bout, nous ne voyons qu'une face du problème. De l'autre face il faut bien déployer l'éventail successivement, sans méconnaître ce qui se présente de la façon la plus apparente dans les symptômes de l'obsessionnel, et que l'on appelle d'habitude les exigences du surmoi.

De quelle façon devons-nous concevoir ces exigences? Quelle est leur racine chez l'obsessionnel? Voilà de quoi il va s'agir maintenant.

Ce qui se passe chez l'obsessionnel, nous pouvons l'indiquer et le lire au niveau de ce schéma d'une façon qui se révélera par la suite n'être pas moins féconde que ce que nous avons déjà démontré.

On pourrait dire que l'obsessionnel est toujours en train de demander une permission. Vous le retrouverez dans le concret de ce que vous dit l'obsessionnel dans ses symptômes - c'est inscrit, et très souvent articulé. Si nous nous fions à ce schéma, cela se passe à ce niveau, ($ ✳D). Demander une permission, c'est justement avoir comme sujet un certain rapport avec sa demande. Demander une permission, c'est, dans la mesure même où la dialectique avec l'Autre - l'Autre en tant qu'il parle - est mise en cause, mise en question, voire mise en danger, s'employer en fin de compte à restituer cet Autre, se mettre dans la plus extrême dépendance par rapport à lui. C'est déjà ce qui nous indique à quel point cette

place est essentielle à maintenir pour l'obsessionnel. C'est bien là que nous voyons la pertinence de ce que Freud appelle toujours *Versagung,* le refus. Refus et permission s'impliquent. Le pacte est refusé sur fond de promesse, cela vaut mieux que de parler de frustration.

Ce n'est pas au niveau de la demande pure et simple que se pose le problème des relations à l'Autre, du moins quand il s'agit d'un sujet au complet. Le problème ne se pose dans ces termes que quand nous essayons de recourir au développement et d'imaginer un petit enfant impuissant devant sa mère, comme un objet à la merci de quelqu'un. Mais dès lors que le sujet est dans un rapport avec l'Autre que nous avons défini par la parole, il y a, au-delà de toute réponse de l'Autre, et très précisément en tant que la parole crée cet au-delà de sa réponse, un point virtuel quelque part. Non seulement il est virtuel, mais, à la vérité, s'il n'y avait pas l'analyse, nous ne pourrions assurer que personne y accède - sauf par cette analyse maîtresse et spontanée que nous supposons toujours possible chez quelqu'un qui réaliserait parfaitement le *Connais-toi toi-même.* Mais nous avons toutes raisons de penser que ce point n'a jamais été dessiné jusqu'à présent de façon stricte que dans l'analyse.

Ce que dessine la notion de *Versagung* est à proprement parler une situation du sujet par rapport à la demande. Je vous demande de faire ici le même petit pas d'avance que celui que je vous ai demandé de faire à propos du fantasme. Quand nous parlons de stades ou de relations fondamentales à l'objet, et que nous les qualifions d'oral, d'anal, voire de génital, de quoi parlons-nous? D'un certain type de relation qui structure *l' Umwelt* du sujet autour d'une fonction centrale, et définit son rapport avec le monde au cours du développement. Tout ce qui lui vient de son environnement aurait ainsi une signification spéciale, due à la réfraction subie à travers l'objet typique, oral, anal, ou génital. Il y a ici un mirage -la notion n'en est jamais que reconstruite après coup et reprojetée dans le développement.

La conception que je critique n'est même pas articulée d'habitude d'une façon aussi élaborée, et se trouve très souvent éludée. On parle d'objet, puis, à côté, on parle d'environnement, sans songer un seul instant à la différence qu'il y a entre l'objet typique d'une relation définie par un stade - de rejet, par exemple -, et l'environnement concret avec les incidences multiples de la pluralité des objets auxquels le sujet, quel qu'il soit, est soumis, quoi qu'on en dise, dès sa plus petite enfance.

Jusqu'à nouvel ordre, nous devons de même porter le plus grand doute sur la prétendue absence des objets chez le nourrisson, son prétendu autisme. Si vous voulez m'en croire, vous tiendrez cette notion pour

purement illusoire. Il suffit de recourir à l'observation directe chez les tout-petits enfants pour savoir qu'il n'en est rien, que les objets du monde sont pour lui aussi multiples qu'intéressants et stimulants.

De quoi s'agit-il donc? Qu'avons-nous découvert? Nous pouvons le définir et l'articuler comme étant en effet un certain style de la demande du sujet. Où les avons-nous découvertes, ces manifestations qui nous ont fait parler de rapports au monde successivement oraux, anaux, voire génitaux? Nous les avons découvertes dans les analyses de gens qui avaient depuis longtemps dépassé les stades en question, qui concernent le développement infantile. Nous disons que le sujet régresse à ces stades - que voulons-nous dire par là?

Répondre en disant qu'il y a retour à une des étapes imaginaires de l'enfance - si tant est qu'elles soient concevables, mais supposons-les recevables -, c'est un leurre, qui ne nous livre pas la véritable nature du phénomène. Y a-t-il quoi que ce soit qui ressemble à un tel retour? Quand nous parlons de fixation à un certain stade chez le sujet névrotique, que pourrions-nous essayer d'articuler qui serait plus satisfaisant que ce qui nous est donné d'habitude?

Ce que nous voyons effectivement dans l'analyse, c'est que, au cours de la régression - nous verrons mieux par la suite ce que veut dire ce terme -, le sujet articule sa demande actuelle dans l'analyse en des termes qui nous permettent de reconnaître un certain rapport respectivement oral, anal, génital, avec un certain objet. Cela veut dire que, si ces rapports du sujet ont pu exercer sur toute la suite de son développement une influence décisive, c'est en tant que, à une certaine étape, ils sont passés à la fonction de signifiant.

Lorsque au niveau de l'inconscient le sujet articule sa demande en termes oraux, articule son désir en termes d'absorption, il se trouve dans un certain rapport ($ ✳D), c'est-à-dire au niveau d'une articulation signifiante virtuelle qui est celle de l'inconscient. C'est ce qui nous permettra de qualifier de fixation à un certain stade, quelque chose qui se présentera à un moment de l'exploration analytique avec une valeur particulière, et nous pourrons penser qu'il y a intérêt à faire régresser le sujet à ce stade pour que quelque chose d'essentiel puisse être élucidé du mode sous lequel se présente son organisation subjective.

Mais ce qui nous intéresse, ce n'est pas de donner gravitation, ni compensation, ni même retour symbolique, à ce qui a été, à plus ou moins juste titre, à un moment donné du développement, l'insatisfaction du sujet sur le plan d'une demande orale, anale ou autre, insatisfaction où il s'arrêterait. Si cela nous intéresse, c'est uniquement en ceci, que c'est à ce

moment de sa demande que se sont posés pour lui les problèmes de ses rapports à l'Autre, en tant qu'ils furent déterminants par la suite pour la mise en place de son désir.

En d'autres termes, tout ce qui relève de la demande dans ce qui a été vécu par le sujet, est une fois pour toutes révolu. Les satisfactions, les compensations que nous pouvons lui donner ne seront jamais que symboliques, et les lui donner peut même être considéré comme une erreur, si tant est que cela ne soit pas impossible.

Ce n'est pas tout à fait impossible, précisément grâce à l'intervention des fantasmes, de ce quelque chose de plus ou moins substantiel qui est supporté par le fantasme. Mais je crois que c'est une erreur d'orientation de l'analyse, car cela laisse à la fin de l'analyse la question des rapports à l'Autre non apurée.

3

L'obsessionnel, disons-nous, de même que l'hystérique, a besoin d'un désir insatisfait, c'est-à-dire d'un désir au-delà d'une demande. L'obsessionnel résout la question de l'évanescence de son désir en en faisant un désir interdit. Il le fait supporter par l'Autre, précisément par l'interdiction de l'Autre.

Néanmoins, cette façon de faire soutenir son désir par l'Autre est ambiguë, parce qu'un désir interdit ne veut pas dire pour autant un désir étouffé. L'interdiction est là pour soutenir le désir, mais pour qu'il se soutienne, il faut qu'il se présente. Aussi bien, c'est ce que fait l'obsessionnel, et il s'agit de savoir comment.

La façon dont il le fait est, comme vous le savez, très complexe. Il le montre à la fois, et il ne le montre pas. Pour tout dire, il le camoufle, et il est facile de comprendre pourquoi. Ses intentions, si l'on peut dire, ne sont pas pures.

Cela, on s'en était déjà aperçu, c'est ce que l'on a désigné précisément par l'agressivité de l'obsessionnel. Toute émergence de son désir serait pour lui l'occasion de cette projection, ou de cette crainte de rétorsion, qui en inhiberait toutes les manifestations. Je crois que c'est là un premier abord de la question, mais que ce n'est pas tout. C'est méconnaître ce dont il s'agit tout à fait dans le fond, que de dire simplement que l'obsessionnel se balance sur une escarpolette, et que son désir, lorsque la manifestation, à aller trop loin, en devient agressive, redescend ou rebascule dans une disparition, liée à la crainte de la rétorsion effective, de la part

de l'autre, de cette agressivité, à savoir, à la crainte de subir de sa part une destruction équivalente à celle du désir qu'il manifeste.

Je crois qu'il y a lieu de prendre une appréhension globale de ce dont il s'agit en l'occasion, et pour le faire, il n'y a peut-être pas de meilleure voie que de passer par les illusions que le rapport à l'autre suscite chez nous-mêmes, nous autres analystes, et à l'intérieur de la théorie analytique.

La notion du rapport à l'autre est toujours sollicitée par un glissement qui tend à réduire le désir à la demande. Si le désir est effectivement ce que j'ai articulé ici, c'est-à-dire ce qui se produit dans la béance que la parole ouvre dans la demande, et qu'il est donc comme tel au-delà de toute demande concrète, il est clair que toute tentative de réduire le désir à quelque chose dont on demande la satisfaction, se heurte à une contradiction interne. Presque tous les analystes dans leur communauté tiennent présentement pour le sommet et le summum de cette réalisation heureuse du sujet qu'ils appellent la maturité génitale, l'accès à l'oblativité - à savoir, à la reconnaissance du désir de l'autre comme tel. Je vous en donnais un exemple dans un passage de l'auteur que j'ai mis en cause, sur la profonde satisfaction apportée par la satisfaction donnée à la demande de l'autre, ce qui s'appelle communément l'altruisme. C'est justement laisser échapper ce qu'il y a effectivement à résoudre dans le problème du désir.

Pour tout dire, je crois que le terme de l'oblativité, tel qu'il nous est présenté dans cette perspective moralisante, est, on peut le dire sans forcer les termes, un fantasme obsessionnel. Il est tout à fait certain que dans l'analyse, telles que les choses se présentent, les tempéraments - pour des raisons qui sont très faciles à comprendre, je parle de ceux que la pratique théorise -, les tempéraments hystériques sont beaucoup plus rares que les natures obsessionnelles. Une partie de l'endoctrination de l'analyse est faite dans la ligne et selon les cheminements des vœux obsessionnels. Or, l'illusion, le fantasme même qui est à la portée de l'obsessionnel, c'est en fin de compte que l'Autre comme tel soit consentant à son désir.

Cela comporte en soi des difficultés extrêmes, puisque s'il faut qu'il soit consentant, il faut que ce soit d'une façon toute différente d'une réponse à une satisfaction quelconque, d'une réponse à la demande. Mais c'est, à tout prendre, plus souhaitable que d'éluder le problème et de lui donner une solution en court-circuit en pensant qu'en fin de compte, il suffit de se mettre d'accord - que, pour trouver le bonheur dans la vie, il suffit de ne pas infliger aux autres les frustrations dont on a été soi-même l'objet.

Certaines des issues malheureuses et parfaitement confusionnelles de l'analyse, trouvent leur principe dans un certain nombre de présupposés concernant ce qui constitue l'heureuse terminaison du traitement analytique, lesquels ont pour effet d'exalter le sujet obsessionnel par la perspective de ses bonnes intentions, lesquelles s'établissent alors rapidement, et l'incitent à se livrer à un de ses penchants les plus communs, qui s'exprime à peu près ainsi - *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît á toi-même.* Cet impératif catégorique, structurant dans la morale, n'est pas toujours d'un emploi pratique dans l'existence, et il est complètement à côté quand il s'agit d'une réalisation comme la conjonction sexuelle.

L'ordre de rapport à l'Autre qui consiste à se mettre à sa place, est un glissement tentant, et d'autant plus si l'analyste, étant justement vis-à-vis du petit autre, son semblable, dans un rapport agressif, est tout naturellement tenté de passer à la position de l'épargner, si l'on peut dire. Épargner l'autre, c'est bien ce qui est au fond de toute une série de cérémoniaux, de précautions, de détours, bref de toutes les manigances de l'obsessionnel. Si c'est pour en arriver à généraliser ce qui se manifestait dans ses symptômes - non sans raison sans doute, et d'une façon beaucoup plus compliquée -, si c'est pour en faire une extrapolation moralisante et lui proposer comme fin et issue de ses problèmes ce que l'on appelle l'issue oblative, c'est-à-dire la soumission aux demandes de l'Autre - eh bien, ce n'est vraiment pas la peine de faire ce détour. Comme l'expérience le montre, ce n'est vraiment que substituer un symptôme à un autre, et un symptôme très grave, car il ne manque pas d'engendrer le ressurgissement - sous d'autres formes plus ou moins problématiques - de la question du désir, qui n'a jamais été et qui ne saurait être par ces voies d'aucune façon résolue.

Dans cette perspective, on peut dire que les voies que trouve de lui-même l'obsessionnel, et où il cherche la solution du problème de son désir, sont autrement adéquates - si elles ne sont pas adaptées - parce qu'au moins ce problème s'y lit d'une façon claire. Parmi les modes de solution, il y en a par exemple qui se situent au niveau d'un rapport effectif avec l'autre. La façon dont l'obsessionnel se comporte avec son semblable quand il en est encore capable, quand il n'est pas submergé par ses symptômes - et il est rare qu'il le soit complètement -, est en soi-même suffisamment indicatif. Cela donne sans doute dans une voie en impasse, mais livre tout de même une indication qui n'est pas si mauvaise pour la direction.

Par exemple, je vous ai parlé des exploits des obsessionnels. Qu'est-ce

que cet exploit? Pour qu'il y ait exploit, il faut que l'on soit au moins trois, parce qu'on ne fait pas son exploit tout seul. Il faut être deux au moins, qu'il y ait quelque chose qui y ressemble, pour qu'il y ait performance gagnée, *sprint*. Puis, il faut aussi qu'il y ait quelqu'un qui enregistre et soit le témoin. Ce que dans l'exploit l'obsessionnel cherche à obtenir, c'est très précisément ceci, que nous appelions tout à l'heure la permission de l'Autre, et ce, au nom de quelque chose qui est très polyvalent. On peut dire - au nom de ceci, qu'il l'a bien méritée. Mais la satisfaction qu'il cherche à obtenir ne se classe pas du tout sur le terrain où il l'a bien méritée.

Observez la structure de nos obsessionnels. Ce que l'on appelle effet du surmoi, veut dire quoi? Cela veut dire qu'ils s'infligent toutes sortes de tâches particulièrement dures, éprouvantes, qu'ils les réussissent d'ailleurs, qu'ils les réussissent d'autant plus facilement que c'est ce qu'ils désirent faire - mais là, ils réussissent très, très brillamment, au nom de quoi ils auraient bien droit à de petites vacances pendant lesquelles on ferait ce qu'on voudrait, d'où la dialectique bien connue du travail et des vacances. Chez l'obsessionnel, le travail est puissant, étant fait pour libérer le temps de la grande voile qui sera celui des vacances - et le passage des vacances se révèle habituellement à peu près perdu. Pourquoi ? Parce que ce dont il s'agissait, c'était d'obtenir la permission de l'Autre. Or, l'autre - je parle maintenant de l'autre en fait, de l'autre qui existe - n'a absolument rien à faire avec toute cette dialectique, pour la simple raison que l'autre réel est bien trop occupé avec son propre Autre, et n'a aucune raison de remplir cette mission de donner à l'exploit de l'obsessionnel sa petite couronne, à savoir ce qui serait justement la réalisation de son désir, en tant que ce désir n'a rien à faire avec le terrain sur lequel le sujet a démontré toutes ses capacités.

Tout cela est une phase très sensible, et qui vaut bien la peine d'être exposée sous son aspect humoristique. Mais elle ne se limite pas là. L'intérêt de concepts comme ceux du grand Autre et du petit autre, c'est de structurer des rapports vécus dans beaucoup plus d'une direction. On peut dire aussi, d'un certain côté, que dans l'exploit le sujet domine, apprivoise, voire domestique une angoisse fondamentale - cela a été dit par d'autres que par moi. Mais là encore, on méconnaît une dimension du phénomène, à savoir que l'essentiel n'est pas dans l'expertise, dans le risque couru, qui est toujours chez l'obsessionnel couru dans des limites très strictes - une savante économie distingue strictement tout ce que l'obsessionnel risque dans son exploit, de quoi que ce soit qui ressemble au risque de la mort dans la dialectique hégélienne.

Il y a dans l'exploit de l'obsessionnel quelque chose qui reste toujours irrémédiablement fictif, pour la raison que la mort, je veux dire là où est le véritable danger, ne réside pas dans l'adversaire qu'il a l'air de défier, mais tout à fait ailleurs. Il est justement du côté de ce témoin invisible, de cet Autre qui est là comme le spectateur, celui qui compte les coups, et va dire du sujet - *Décidément,* comme on s'exprime quelque part dans le délire de Schreber, *c'est un rude lapin!* On retrouve cette exclamation, cette façon d'accuser le coup, comme implicite, latente, souhaitée, dans toute la dialectique de l'exploit. L'obsessionnel est ici dans un certain rapport à l'existence de l'autre comme étant son semblable, comme celui à la place duquel il peut se mettre, et c'est justement parce qu'il peut se mettre à sa place qu'il n'y a en réalité aucune espèce de risque essentiel dans ce qu'il démontre, dans ses effets de prestance, de jeu sportif, de risque plus ou moins pris. Cet autre avec lequel il joue, n'est jamais en fin de compte qu'un autre qui est lui-même, et qui, d'ores et déjà, lui laisse de toute façon la palme, de quelque côté qu'il prenne les choses.

Mais celui qui est important, c'est l'Autre devant qui tout cela se passe. C'est celui-là qu'il faut à tout prix préserver, le lieu où s'enregistre l'exploit, où s'inscrit son histoire. Ce point doit être à tout prix maintenu. C'est ce qui fait l'obsessionnel si adhérent à tout ce qui est de l'ordre verbal, de l'ordre du comput, de la récapitulation, de l'inscription, de la falsification aussi. Ce que l'obsessionnel veut avant tout maintenir sans en avoir l'air, en ayant l'air de viser autre chose, c'est cet Autre où les choses s'articulent en termes de signifiant.

Voilà donc un premier abord de la question. Au-delà de toute demande, de tout ce que désire ce sujet, il s'agit de voir à quoi vise dans son ensemble la conduite de l'obsessionnel. La visée essentielle, il est certain que c'est le maintien de l'Autre. C'est la visée première, préliminaire, à l'intérieur de laquelle seulement peut s'accomplir la validation si difficile de son désir. Que peut être, que sera cette validation? C'est ce que nous aurons à articuler par la suite. Mais il fallait d'abord que les quatre coins de sa conduite soient fixés de façon telle que les arbres ne nous cachent pas la forêt.

La satisfaction de surprendre l'un ou l'autre des petits mécanismes de sa conduite, avec son style propre, ne doit pas nous fasciner et nous arrêter. Évidemment, s'arrêter à un détail quelconque d'un organisme donne toujours une satisfaction qui n'est pas complètement illégitime, puisque, au moins dans le domaine des phénomènes naturels, un détail reflète en effet toujours quelque chose de la totalité. Mais dans une matière qui est d'une organisation aussi peu naturelle que celle des rapports du sujet au

signifiant, nous ne pouvons pas entièrement nous fier à la reconstruction de toute l'organisation obsessionnelle à partir de tel mécanisme de défense - pour autant que vous puissiez inscrire tout cela dans le catalogue des mécanismes de défense.

J'essaye de faire autre chose. J'essaye de vous faire trouver les quatre coins cardinaux autour desquels s'oriente et se polarise chacune des défenses du sujet. En voilà déjà deux pour aujourd'hui. Nous avons d'abord abordé le rôle du fantasme. Nous voyons maintenant, à propos de l'exploit, que la présence de l'Autre comme tel est fondamentale. Il y a un autre point, auquel je voudrais au moins vous introduire.

En entendant parler de l'exploit, vous avez pensé sans doute à toutes sortes de comportements de vos obsessionnels. Il y a un exploit qui ne mérite peut-être pas tout à fait d'être épinglé sous le même titre, c'est ce que l'on appelle dans l'analyse *l'acting out.*

Là-dessus, je me suis livré - vous vous y livrerez aussi, je l'espère, à mon exemple, ne serait-ce que pour confirmer ce que j'avance - à quelques investigations dans la littérature. C'est très surprenant, à tel point qu'on n'en sort pas. Le meilleur article sur le sujet est celui de Phyllis Greenacre, intitulé *General Problems of Acting out,* paru dans le *Psychoanalytic Quaterly,* en 1950 - un article tout à fait remarquable en ceci qu'il montre que, jusqu'à présent, rien n'a été articulé de valable là-dessus.

Je crois qu'il faut limiter le problème de l'acting out, et qu'il est impossible de le faire si l'on s'en tient à la notion générale que c'est un symptôme, que c'est un compromis, qu'il a un sens double, que c'est un acte de répétition, car c'est le noyer dans les compulsions de répétition dans leurs formes les plus générales. Si ce terme a un sens, c'est en tant qu'il désigne une sorte d'acte qui survient au cours d'une tentative de solution du problème de la demande et du désir. C'est pourquoi il se produit d'une façon élective dans le cours de l'analyse, parce que, quoi que l'on en fasse effectivement hors l'analyse, c'est bien une tentative de solution du problème de la relation du désir et de la demande.

L'acting out se produit certainement sur le chemin de la réalisation analytique du désir inconscient. Il est extrêmement instructif, parce que si nous cherchons de près ce qui caractérise l'effet d'acting out, nous y trouvons toutes sortes de composants absolument nécessaires, et par exemple ce qui les distingue absolument de ce que l'on appelle un acte manqué, soit ce que j'appelle plus proprement ici un acte réussi, je veux dire un symptôme pour autant qu'il laisse clairement apparaître une tendance. L'acting out comporte toujours un élément hautement signifiant,

et justement en ceci qu'il est énigmatique. Nous n'appellerons jamais acting out qu'un acte qui se présente avec un caractère tout spécialement immotivé. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas de cause, mais qu'il est très immotivable psychologiquement, car c'est un acte toujours signifié.

D'autre part, un objet joue toujours un rôle dans l'acting out - un objet au sens matériel du terme, ce sur quoi je serai amené à revenir la prochaine fois, pour vous montrer justement la fonction limitée qu'il convient d'accorder dans toute cette dialectique au rôle de l'objet. Il y a presque une équivalence entre le fantasme et l'acting out. L'acting out est en général structuré d'une façon qui se rapproche beaucoup de celle d'un scénario. Il est, à sa façon, du même niveau que le fantasme.

Une chose le distingue du fantasme et aussi de l'exploit. Si l'exploit est un exercice, un tour de force, un tour de passe-passe destiné à faire plaisir à l'Autre, qui je vous l'ai dit, s'en contrefiche, l'acting out est autre chose. Il est toujours un message, et c'est en cela qu'il nous intéresse quand il se produit dans une analyse. Il est toujours adressé à l'analyste, en tant que celui-ci n'est pas, en somme, trop mal placé, mais qu'il n'est pas non plus tout à fait à sa place. C'est en général un *hint* que nous fait le sujet, et qui va quelquefois très loin, qui est quelquefois très grave. Si l'acting out se produit en dehors des limites du traitement, je veux dire après, il est évident que l'analyste ne saurait guère en profiter.

Chaque fois que nous sommes amenés à désigner de façon précise cet acte paradoxal que nous essayons de cerner sous le nom d'acting out, nous voyons qu'il s'agit d'atteindre, sur cette ligne, une mise au clair des rapports du sujet à la demande, qui révèle que tout rapport à cette demande est fondamentalement inadéquat à permettre au sujet d'accéder à la réalité effective de l'effet du signifiant sur lui, c'est-à-dire de se mettre au niveau du complexe de castration.

Cela peut être manqué - j'essayerai de vous le montrer la prochaine fois - dans la mesure où, dans cet espace intervallaire, intermédiaire, où se produisent tous ces exercices troubles qui vont de l'exploit au fantasme, et du fantasme à un amour passionné et partiel, c'est bien le cas de le dire, de l'objet -jamais Abraham n'a parlé d'objet partiel, il a parlé d'amour partiel de l'objet -, le sujet a obtenu des solutions illusoires, et en particulier cette solution qui se manifeste dans ce que l'on appelle le transfert homosexuel dans la névrose obsessionnelle.

C'est ce que j'appelle la solution illusoire. J'espère la prochaine fois vous montrer dans le détail pourquoi c'est une solution illusoire.

21 MAI 1958

XXIV

TRANSFERT ET SUGGESTION

Les trois identifications
Sur deux lignes
Régression et résistance
Signifiance de l'action
Leur technique et la nôtre

Nous allons, dans les quelques derniers séminaires qui nous restent cette année, nous avancer dans le champ ouvert par Freud après la première guerre, au cours des années 1920 - le champ dit de la seconde topique. En effet, notre parcours de cette année, en donnant leur dimension aux formations de l'inconscient, est seul à nous permettre de ne pas nous égarer sur le sens de cette topique.

Nous serons donc amenés à indiquer ce que veut dire cette topique, et tout spécialement pourquoi y est venue au premier plan la fonction du moi. Elle a un bien autre sens, et combien plus complexe, que celui qu'il est coutumier de lui donner, et qui inspire l'usage que l'on en a fait depuis. Voilà la direction.

Je commencerai par vous indiquer que Freud consacre dans *Psychologie des masses et analyse du moi* un chapitre à l'identification. Ce chapitre, il vous faut le lire pour voir la pertinence des reports que je vais vous donner sur le schéma qui est ici, des trois types d'identification distingués par Freud. Ce schéma doit avoir pour vous, au point où nous en sommes, la valeur d'une médiation - il vous donne une articulation, voire une interprétation, de ce qu'il en est, d'une part, de la structure de l'inconscient, en tant qu'elle est foncièrement structurée comme une parole, comme un langage, et, d'autre part, de ce qui s'en dégage comme topique.

Les différents organes, si l'on peut dire, de la topique freudienne ressortissent aussi à un schéma, ce fameux schéma en forme d'œuf où vous imaginez intuitiver les rapports du ça, du moi et du surmoi. On y voit un oeil, une sorte de pipette entrant dans la substance, et qui est censée représenter le surmoi. C'est un schéma bien commode, et c'est justement l'inconvénient de représenter des choses topologiques par des schémas spatiaux. Il y a pourtant là une nécessité à laquelle moi-même je n'échappe pas, puisque aussi bien la topique, je la représente par un schéma spatial, mais j'essaye de le faire avec le moins d'inconvénients possible. Ainsi, mon petit réseau, représentez-vous que vous le prenez, vous le chiffonnez, vous en faites une petite boule, et vous la mettez dans votre poche. Eh bien, en principe, les relations restent toujours les mêmes, pour autant que ce sont des relations d'ordre.

C'est évidemment plus difficile à faire avec le schéma de l'œuf, puisqu'il est, lui, tout entier tourné vers la projection spatiale. De ce fait, vous vous imaginez que Freud veut désigner par le ça un organe qui est quelque part, et sur lequel il y a une protubérance représentant le moi, qui vient là comme un oeil. Mais lisez le texte - il n'est nullement fait allusion à quoi que ce soit qui ait ce caractère substantiel, et qui autorise à se représenter ces instances comme une différenciation organique. Les différenciations freudiennes sont d'une autre espèce, se placent dans un tout autre ordre, que le développement des organes corporels, précisément en tant qu'elles sont supportées par les identifications.

Il était important de le rappeler, ne serait-ce que parce que cela peut aller très loin. Il y a des gens qui s'imaginent que, quand ils font une lobotomie, ils enlèvent une tranche de surmoi. Non seulement ils le croient, mais ils l'écrivent, et ils le font dans cette pensée.

1

Freud distingue trois types d'identification. Cette tripartition est nettement articulée, et on la trouve résumée en un paragraphe du texte.

Le premier type d'identification est *die ursprünglichste Form der Gefühlsbindung an ein Objekt,* la forme la plus originelle du lien de sentiment à un objet.

La seconde forme est celle sur laquelle Freud s'est particulièrement étendu dans ce chapitre, qui est la base concrète de toute sa réflexion autour de l'identification, foncièrement liée à tout ce qu'il en est de la topique - s*ie auf regressivem Wege zum Ersatz für eine libidinöse Objektbindung wird, gleichsam durch Introjektion des Objekts ins Ich.* La deuxième forme d'identification se produit sur la voie d'une régression, comme remplacement pour une liaison à un objet, liaison libidinale qui équivaut à une introjection de l'objet dans le moi.

Cette seconde forme d'identification est celle qui, tout au long du discours de Freud dans la *Massenpsychologie,* mais aussi dans *Das Ich und das Es,* lui pose le plus de problèmes, en raison de son rapport ambigu avec l'objet. C'est là aussi où tous les problèmes de l'analyse sont réunis, en particulier celui du complexe d'Oedipe inversé. Pourquoi, à un moment, dans certains cas, et dans la forme du complexe d'Oedipe inversé, l'objet, qui est objet d'attachement libidinal, devient-il objet d'identification?

Il est parfois plus important de soutenir le problème posé que de le résoudre. II n'y a absolument rien d'obligé à ce que nous nous fassions une représentation quelconque d'une solution possible de la question posée. Cette question est peut-être la question centrale, la question en deçà de laquelle nous sommes toujours condamnés à rester, celle qui fait le point-pivot. Il faut bien qu'il y en ait un quelque part, parce que, où que nous nous mettions pour considérer que toutes les questions sont résolues, il restera toujours la question de savoir pourquoi nous en sommes là - comment en sommes-nous arrivés au point où tout est clair ?

Toujours est-il que, dans le cas présent, il est clair qu'il doit bien y avoir un point qui fait que nous restons justement plongés dans la question. je ne vous dis pas que c'est le point dont il s'agit, mais Freud, lui, en tous les cas, tourne autour, et ne prétend nulle part l'avoir résolu. Ce qui est important par contre, c'est de voir comment varient les coordonnées de ce point zéro.

Je vous le répète, la question essentielle est celle du passage, attesté par l'expérience, de l'amour pour un objet à l'identification qui s'ensuit.

La distinction que Freud introduit ici entre l'attachement érotique libidinal à l'objet aimé et l'identification au même, n'est pas différente de celle à laquelle j'avais fait allusion à la fin d'un de nos derniers séminaires concernant la relation au phallus, à savoir l'opposition de l'être et de l'avoir. Mais il s'y ajoute ce que Freud dit que son expérience lui donne - cette identification est toujours de nature régressive. Les coordonnées de la transformation d'un attachement libidinal en identification, montrent qu'il y a régression.

Je pense que vous en savez assez pour que je n'aie pas besoin de mettre les points sur les i. Tout au moins ai-je articulé déjà dans les séances précédentes à quoi s'atteste une régression. Il s'agit encore de savoir comment l'articuler. Nous l'articulons en posant que c'est le choix des signifiants qui donne l'indication de la régression. La régression au stade anal, avec toutes ses nuances et variétés, voire au stade oral, c'est toujours la présence, dans le discours du sujet, de signifiants régressifs.

Il n'y a pas d'autre régression dans l'analyse. Que le sujet se mette à gémir sur votre divan comme un nourrisson, voire à en imiter les comportements, cela arrive quelquefois, mais nous ne sommes pas habitués à voir dans ces sortes de simagrées de la part du patient la véritable régression qui s'observe dans l'analyse. Quand cela se produit, ce n'est généralement pas de très bon augure.

Au point où nous en sommes, nous allons tâcher de voir sur notre schéma ce que veulent dire ces deux formes d'identification. Plaçons-nous ici, au niveau de besoin du sujet - le terme est employé dans Freud.

Je vous signale en passant que Freud, et justement à propos de l'avènement de l'identification dans ses rapports avec l'investissement de l'objet, nous dit que l'on doit admettre que l'investissement de l'objet provient du ça qui perçoit les incitations, pressions, tensions érotiques, comme besoins, ce qui vous montre bien que le ça se propose comme très ambigu.

Je vous fais également remarquer en passant que la traduction française de ces chapitres les rend inintelligibles, et leur fait dire quelquefois exactement le contraire du texte de Freud. Le terme *Objektbindung,* investissement de l'objet, y est traduit par concentration sur l'objet, ce qui est d'une incroyable obscurité.

Quoi qu'il en soit de la perspective du besoin, ces lignes nous donnent les deux horizons de la demande. Nous trouvons ici la demande en tant qu'articulée, pour autant que toute demande de satisfaction d'un besoin doit passer par les défilés de l'articulation que le langage rend obligatoires.

D'autre part, du seul fait de passer au plan du signifiant, si l'on peut dire, dans son existence et non plus dans son articulation, il y a demande inconditionnelle de l'amour, et il en résulte au niveau de celui à qui s'adresse la demande, c'est-à-dire de l'Autre, qu'il est lui-même symbolisé - ce qui veut dire qu'il apparaît comme présence sur fond d'absence, qu'il peut être rendu présent en tant qu'absence. Notez bien qu'avant même qu'un objet soit aimé au sens érotique du terme - au sens où l'éros de l'objet aimé peut être perçu comme besoin -, la position de la demande comme telle crée l'horizon de la demande d'amour.

Sur ce schéma, les deux lignes où le besoin du sujet s'articule comme signifiant -celle de la demande comme demande de satisfaction d'un besoin et celle de la demande d'amour -, sont séparées pour une raison de nécessité topologique, mais les remarques de tout à l'heure s'appliquent. La séparation ne veut pas dire qu'elles ne soient pas une seule et même ligne, où s'inscrit ce qu'articule l'enfant à la mère. Il y a superposition permanente du déroulement de ce qui se passe sur l'une et l'autre de ces lignes.

Vous allez en voir une application immédiate - cette ambiguïté est très précisément celle qui, tout au long de l'œuvre de Freud, se maintient d'une façon constante, entre la notion du transfert -j'entends de l'action du transfert dans l'analyse - et la notion de la suggestion.

Freud nous dit tout le temps qu'après tout, le transfert, c'est une suggestion, que nous en usons à ce titre, mais il ajoute - à ceci près que nous en faisons tout autre chose, puisque cette suggestion, nous l'interprétons. Or, si nous pouvons interpréter la suggestion, c'est bien qu'elle a un arrière-plan. Le transfert en puissance est là. Nous savons très bien que cela existe, et je vais tout de suite vous en donner un exemple.

Le transfert est déjà en puissance analyse de la suggestion, il est lui-même la possibilité de l'analyse de la suggestion, il est articulation seconde de ce qui, dans la suggestion, s'impose purement et simplement au sujet. En d'autres termes, la ligne d'horizon sur laquelle la suggestion se base est là, au niveau de la demande, celle que fait le sujet à l'analyste par le seul fait qu'il est là.

Cette demande n'est pas sans variété. Quelles sont ces demandes? Comment les situer? Il est intéressant d'en faire le point au départ, car cela varie extrêmement. Il y a vraiment des gens pour qui la demande de guérir est là pressante à tout instant. Les autres, plus avertis, savent qu'elle est rejetée au lendemain. II y en a d'autres qui sont là pour autre chose que pour la demande de guérison, ils sont là pour voir. Il y en a qui sont là pour devenir analystes. Mais quelle importance cela a-t-il de savoir la

place de la demande? - puisque l'analyste, même s'il ne répond pas à la demande, d'être seulement institué, y répond, ce qui est constitutif de tous les effets de suggestion.

1J idée que l'on se fait d'habitude, c'est que le transfert est ce grâce à quoi opère la suggestion. Freud écrit lui-même que s'il convient de laisser s'établir le transfert, c'est parce qu'il est légitime d'user du pouvoir de quoi ? de suggestion que donne le transfert. Le transfert est ici conçu comme la prise du pouvoir de l'analyste sur le sujet, comme le lien affectif qui fait le sujet dépendre de lui, et dont il est légitime que nous usions pour qu'une interprétation passe. Qu'est-ce à dire? - sinon énoncer de la façon la plus claire que nous usons de suggestion. Pour appeler les choses par leur nom, c'est parce que le patient est arrivé à bien nous aimer que nos interprétations sont ingurgitées. Nous sommes sur le plan de la suggestion. Or, bien entendu, Freud n'entend pas se limiter à cela.

On nous dit - *Oui, c'est simple, nous allons analyser le transfert, vous verrez, ça fait tout à fait s'évanouir le transfert*. Je souligne ces termes, parce que ce ne sont pas les miens, mais ceux qui sont implicites dans toutes les discussions sur le transfert en tant que prise affective sur le sujet. Considérer que l'on se distingue de celui qui prend appui sur son pouvoir sur le patient pour faire passer l'interprétation, donc qui suggère, en ceci que l'on va analyser cet effet de pouvoir, qu'est-ce d'autre que de renvoyer la question à l'infini? - puisque c'est encore à partir du transfert que l'on analysera le fait que le sujet ait accepté l'interprétation. Il n'y a aucune possibilité de sortir par cette voie du cercle infernal de la suggestion. Or, nous supposons justement qu'autre chose est possible. C'est donc que le transfert est autre chose que l'usage d'un pouvoir.

Le transfert est déjà en lui-même un champ ouvert, la possibilité d'une articulation signifiante autre et différente de celle qui enferme le sujet dans la demande. C'est pourquoi il est légitime, quel qu'en doive être le contenu, de mettre à l'horizon cette ligne. Je l'appelle ici la ligne du transfert. C'est quelque chose d'articulé qui est en puissance au-delà de ce qui s'articule sur le plan de la demande, où vous trouvez la ligne de la suggestion.

Or, ce qui est là à l'horizon, c'est ce que produit la demande en tant que telle, à savoir la symbolisation de l'Autre et la demande inconditionnelle d'amour. C'est là que vient se loger ultérieurement l'objet, mais en tant qu'objet érotique, visé par le sujet. Quand Freud nous dit que l'identification qui succède à cette visée de l'objet comme aimé et la remplace, est une régression, ce dont il s'agit, c'est de l'ambiguïté de la ligne du transfert avec la ligne de la suggestion.

Je l'ai articulé depuis longtemps, tout à fait au départ - c'est sur la ligne de la suggestion que se fait l'identification sous sa forme primaire, celle que nous connaissons bien, qui est identification aux insignes de l'Autre en tant que sujet de la demande, celui qui a pouvoir de la satisfaire ou de ne pas la satisfaire, et qui marque à tout instant cette satisfaction par quelque chose qui est, au premier plan, son langage, sa parole.

J'ai souligné l'importance essentielle des rapports parlés de l'enfant. Tous les autres signes, toute la pantomime de la mère, comme on le disait hier soir, s'articulent en termes signifiants qui se cristallisent dans le caractère conventionnel de ces mimiques soi-disant émotionnelles avec lesquelles la mère communique avec l'enfant. Toute espèce d'expression des émotions chez l'homme a un caractère conventionnel. Il n'est pas besoin d'être freudien pour savoir que la prétendue spontanéité expressive des émotions se révèle à l'examen, non seulement problématique, mais archi-flottante. Ce qui dans une certaine aire d'articulation signifiante signifie une certaine émotion peut avoir dans une autre aire une tout autre valeur expressive.

Donc, si l'identification est régressive, c'est précisément en tant que l'ambiguïté reste permanente entre la ligne de transfert et la ligne de suggestion. Autrement dit, nous n'avons pas à nous étonner de voir dans la suite et les détours de l'analyse, les régressions se scander par une série d'identifications qui leur sont corrélatives, et qui en marquent les temps, le rythme. Au reste, elles sont différentes - il ne peut pas y avoir à la fois régression et identification. Les unes sont les arrêts, les stops des autres. Mais il reste que s'il y a transfert, c'est très précisément pour que cette ligne supérieure soit maintenue sur un autre plan que sur celui de la suggestion, à savoir qu'elle soit visée, non pas comme quelque chose à quoi ne répond aucune satisfaction de la demande, mais comme une articulation signifiante en tant que telle. C'est ce qui distingue l'une de l'autre.

Vous me direz - *Quelle est l'opération qui fait que nous les maintenons distinctes* ? Notre opération est justement abstinente ou abstentionniste. Elle consiste à ne jamais ratifier la demande comme telle. Cela, nous le savons, mais cette abstention, encore qu'elle soit essentielle, n'est pas à elle seule suffisante.

Mais ceci saute aux yeux - c'est bien parce qu'il est dans la nature des choses que ces deux lignes restent distinctes, qu'elles peuvent le rester. Autrement dit, elles peuvent rester distinctes parce que pour le sujet elles le sont, et qu'entre les deux il y a tout ce champ qui, Dieu merci, n'est pas mince, et qui n'est jamais aboli. Il s'appelle le champ du désir.

Dès lors, tout ce qu'on nous demande, c'est de ne pas favoriser cette confusion par notre présence là comme Autre. Or, du seul fait que nous sommes là pour entendre comme Autre, c'est difficile, et d'autant plus si, de la façon dont nous y entrons, nous accentuons le caractère appelé permissif de l'analyse. Il est permissif sur le seul plan verbal, mais cela suffit. Il suffit que les choses soient permissives sur le plan verbal pour que le patient soit satisfait, non pas, bien entendu, sur le plan réel, mais sur le plan verbal. Et il suffit qu'il soit satisfait sur le plan de la demande pour que la confusion s'établisse irrémédiablement entre la ligne de transfert et la ligne de suggestion. Ce qui veut dire que, de par notre présence, et en tant que nous écoutons le patient, nous tendons à faire se confondre la ligne de transfert avec la ligne de la demande. Nous sommes donc, au principe, nocifs.

Si la régression est notre voie, c'est une voie descendante. Elle ne désigne pas le but de notre action, mais son détour. Il faut que nous le tenions sans cesse devant l'esprit. Il y a toute une technique de l'analyse qui n'a pas d'autre but que d'établir cette confusion, et c'est pourquoi elle aboutit à la névrose de transfert. Vous voyez ensuite écrit dans une revue qui s'appelle la *Revue française de psychanalyse,* que pour ce qui est de résoudre la question du transfert, il n'y a plus qu'une chose à faire - faire asseoir le malade, lui dire des choses gentilles, lui montrer que c'est joli dehors, et lui dire d'y aller, en franchissant la porte à petits pas, de façon à ne pas faire lever les mouches. Et cela par un grand technicien.

Dieu merci, il y a entre les deux lignes quelque chose précisément qui empêche que cette confusion irrémédiable s'établisse. Et c'est si évident que les hypnotiseurs, ou simplement ceux qui se sont intéressés à l'hypnose, savent bien qu'aucune suggestion, si réussie soit-elle, ne s'empare totalement du sujet.

Posons ici la question - qu'est-ce qui résiste ?

2

Ce qui résiste, c'est le désir.

je ne dirai même pas tel ou tel désir du sujet, car c'est l'évidence, mais essentiellement le désir d'avoir son désir. C'est encore plus évident, mais ce n'est pas une raison pour ne pas le dire.

Ce que le schéma énumère et ordonne, ce sont les formes nécessaires au maintien du désir, grâce à quoi le sujet reste un sujet divisé, ce qui est

de la nature même du sujet humain. S'il n'est plus un sujet divisé, il est fou. Il reste un sujet divisé parce qu'il y a là un désir, dont le champ ne doit pas non plus être si commode à maintenir, puisque je vous explique qu'une névrose est construite comme elle est construite pour maintenir quelque chose d'articulé qui s'appelle le désir.

C'est la bonne définition. En effet, la névrose, ce n'est pas une plus ou moins grande force ou faiblesse du désir, ni la fixation imaginée comme le fait qu'en un point, le sujet a mis le pied dans un pot de colle. La fixation, si ça ressemble à quelque chose, c'est plutôt à des piquets destinés à maintenir quelque chose qui autrement se sauverait.

La force du désir chez les névrosés, ce que l'on appelle l'élément quantitatif, est très variable. Cette variété constitue l'un des arguments les plus convaincants pour établir l'autonomie de ce que l'on appelle la modification structurale dans la névrose. Il saute aux yeux dans l'expérience que des névrosés qui ont la même forme de névrose sont des gens qui sont très diversement doués du côté de ce que l'un des auteurs en cause appelle quelque part, concernant la névrose obsessionnelle, *la sexualité exubérante et précoce* d'un de ses patients.

Il s'agit en l'occasion d'un sujet dont il est dit qu'il se masturbait en se pinçant légèrement la partie périphérique du prépuce. Persuadé qu'il se produirait des lésions irréparables, il n'osait pas se laver la verge, et il dut consulter un médecin devant les échecs répétés de ses tentatives de coït. On sait bien que ce ne sont que des symptômes, et que le sujet se révélera, au milieu de son analyse, fort capable de remplir ses devoirs de mari et de satisfaire sa femme. Mais enfin, par quelque force que nous supposions supportés ces symptômes, nous n'allons tout de même pas qualifier d'exubérante une sexualité qui se laisse languir et leurrer au point que l'on puisse donner une description pareille d'un sujet déjà parvenu à un âge avancé. Cela ne veut pas dire qu'un autre névrosé obsessionnel ne vous montrera pas un tableau différent, justifiant que l'on qualifie sa sexualité d'exubérante, voire de précoce.

Cette différence tout à fait sensible dans les cas cliniques ne nous empêche pas de reconnaître qu'il s'agit dans tous les cas d'une seule et même névrose obsessionnelle. Ce pourquoi c'est une névrose obsessionnelle se situe tout à fait ailleurs que dans l'élément quantitatif du désir. S'il intervient, c'est uniquement pour autant qu'il aura à passer dans les défilés de la structure, car ce qui caractérise la névrose, c'est la structure.

Dans le cas de l'obsessionnel, que son désir soit fort ou qu'il soit faible, que le sujet soit en pleine puberté ou qu'il nous vienne quand il a quarante ou cinquante ans - c'est-à-dire au moment où son désir tout de

même décline, et qu'il désire se faire une petite idée sur ce qui s'est passé, c'est-à-dire sur ce à quoi il n'a rien compris jusque-là dans son existence -, dans tous les cas il apparaîtra qu'il est occupé pendant tout le temps de son existence à mettre son désir en position forte, à constituer une place forte du désir, et cela sur le plan de relations qui sont essentiellement signifiantes. Dans cette place forte, habite un désir faible ou un désir fort, la question n'est pas là. Une chose est certaine, c'est que les places fortes sont toujours à double tranchant. Celles qui sont construites pour se protéger du dehors sont encore beaucoup plus ennuyeuses pour ceux qui sont dedans, et c'est là le problème.

La première forme d'identification nous est donc définie par le premier lien à l'objet. C'est, pour schématiser, l'identification à la mère. L'autre forme d'identification est l'identification à l'objet aimé en tant que régressive, c'est-à-dire en tant qu'elle devrait se produire ailleurs, en un point d'horizon qui n'est pas facile à atteindre parce que la demande est justement inconditionnée, ou plus exactement soumise à la seule condition de l'existence du signifiant, pour autant que, hors de l'existence du signifiant, il n'y a aucune ouverture possible de la dimension d'amour comme telle. Celle-ci est donc entièrement dépendante de l'existence du signifiant, mais, à l'intérieur de cette existence, elle ne l'est d'aucune articulation particulière. C'est pour cette raison qu'elle n'est pas facile à formuler puisque rien ne saurait la compléter, la combler, même pas la totalité de mon discours dans toute mon existence, puisqu'elle est en plus l'horizon de mes discours.

Cela pose justement la question de savoir ce que veut dire le S barré à ce niveau. Autrement dit, de quel sujet s'agit-il?

Il n'y a pas lieu de s'étonner que cela ne constitue jamais qu'un horizon. Tout le problème est de savoir ce qui va se construire dans cet intervalle. Le névrosé vit le paradoxe du désir exactement comme tout le monde, car il n'est pas d'humain inséré dans la condition humaine qui y échappe. La seule différence qui caractérise le névrosé quant au désir, c'est qu'il est ouvert à l'existence de ce paradoxe comme tel, ce qui bien entendu ne lui simplifie pas l'existence à lui, mais ne le met pas non plus dans une position si mauvaise d'un certain point de vue.

Nous pourrions carrément à cette occasion articuler le point de vue du philosophe, et le mettre en question de la même façon. Le névrosé est en effet sur une voie qui a quelque parenté avec ce qu'articule le philosophe, ou tout au moins avec ce qu'il devrait articuler, car à la vérité, ce problème du désir, l'avez-vous déjà vu bel et bien, et soigneusement, et correctement, et puissamment, articulé dans la voie du philosophe ?

Jusqu'à présent, ce qui me paraît une des choses les plus caractéristiques de la philosophie, c'est que c'est là ce qu'il y a de plus soigneusement évité dans son champ.

Ceci me pousserait à ouvrir une autre parenthèse sur la philosophie de l'action, et qui aboutirait aux mêmes conclusions, à savoir que de l'action, on en parle à tort et à travers. On y voit je ne sais quelle intrusion de la spontanéité, de l'originalité de l'homme en tant qu'il vient là pour transformer les données du problème, le monde comme on dit. Il est singulier que l'on ne mette jamais en valeur ce qui pour nous est vérité d'expérience, à savoir le caractère profondément paradoxal de l'action, tout à fait parent du paradoxe du désir. Je commençais de vous introduire ses traits et ses reliefs la dernière fois, en faisant allusion au caractère d'exploit, de performance, de démonstration, voire même d'issue désespérée, de l'action.

Ces termes que j'emploie ne sont pas de moi, parce que le terme *Vergreifen* est employé par Freud pour désigner l'action paradoxale, généralisée, humaine. L'action humaine est tout spécialement là où on prétend la désigner en accord avec l'histoire. Mon ami Kojève parle du passage du Rubicon comme du point de concours, de la solution harmonieuse entre le présent, le passé et l'avenir de César, encore que la dernière fois que je suis passé du côté de ce Rubicon, je ne l'ai vu qu'à sec. Il était immense quand César l'a franchi, mais ce n'était pas la même saison. Même si César a passé le Rubicon avec le génie de César, il y a toujours dans le fait de passer le Rubicon quelque chose qui comporte que l'on se jette à l'eau, puisque c'est une rivière.

En d'autres termes, l'action humaine n'est pas quelque chose de si harmonieux que cela. Pour nous autres analystes, c'est bien la chose la plus étonnante du monde que personne dans l'analyse ne se soit proposé d'articuler ce qui concerne l'action dans cette perspective paradoxale où nous la voyons sans cesse. Nous n'en voyons d'ailleurs jamais d'autre, ce qui nous donne assez de mal pour bien définir l'acting out. Dans un certain sens, c'est une action comme une autre, mais qui prend justement son relief d'être provoquée par le fait que nous utilisons le transfert, c'est-à-dire que nous faisons quelque chose d'extrêmement dangereux, d'autant plus que, comme vous le voyez d'après ce que je vous suggère, nous n'avons pas une idée très précise de ce que c'est.

Peut-être une indication au passage sur la résistance vous éclairera-t-elle ce que je veux dire. Dans certains cas, le sujet n'accepte pas les interprétations telles que nous les lui présentons sur le plan de la régression. Ça nous semble coller, et à lui ça ne semble pas coller du tout.

Alors, on se dit que le sujet résiste, et qu'il finira bien par lâcher si nous insistons, vu que nous sommes toujours prêts à jouer sur la corde de la suggestion. Or, cette résistance peut n'être pas sans valeur. Quelle valeur a-t-elle ? Pour autant qu'elle exprime la nécessité d'articuler le désir autrement, à savoir sur le plan du désir, elle a très précisément la valeur que Freud lui donne dans certains textes. S'il l'appelle *Übertragungswiderstand,* résistance de transfert, c'est parce qu'elle est la même chose que le transfert. Il s'agit du transfert au sens où je vous le dis pour l'instant. La résistance vise à maintenir l'autre ligne, celle du transfert, où l'articulation a une autre exigence que celle que nous lui donnons quand nous répondons immédiatement à la demande. Ce rappel ne correspond qu'à des évidences, mais à des évidences qui avaient tout de même besoin d'être articulées.

Pour conclure sur la seconde identification, quel est le point où se juge ce qui se passe en tant que régressif? C'est l'appel du transfert qui permet ce chahut des signifiants qui s'appelle la régression, mais il ne doit pas s'en tenir là, il doit au contraire nous mener au-delà. C'est ce que nous essayons de viser pour l'instant, à savoir - comment opérer avec le transfert? Le transfert tend tout naturellement à se dégrader en quelque chose que nous pouvons toujours satisfaire d'une certaine façon à son niveau régressif, d'où la fascination par la notion de la frustration, d'où les différentes articulations qui s'expriment de mille façons dans la relation d'objet, et la conception de l'analyse qui s'ensuit.

Toutes les façons d'articuler l'analyse tendent toujours à se dégrader, ce qui n'empêche pas l'analyse d'être tout de même autre chose.

3

La troisième forme d'identification, Freud nous l'articule comme celle qui peut naître d'une communauté nouvellement perçue avec une personne qui n'est pas du tout l'objet d'une pulsion sexuelle, *sie bei jeder neu wahrgenommenen Gemeinsamkeit mit einer Person, die nicht Objekt der Sexualtriebe ist.* Où se situe cette troisième identification ?

Freud nous l'exemplifie d'une façon qui ne laisse aucune ambiguïté sur la façon de la reporter sur ce schéma. Comme je vous le disais tous ces temps-ci, dans Freud c'est toujours dit de la façon la plus claire. Il prend pour exemple l'identification hystérique. Pour l'hystérique, le problème est de fixer quelque part son désir au sens où un instrument d'optique permet de fixer un point. Ce désir vient à présenter pour

elle quelques difficultés spéciales. Essayons de les articuler plus précisément.

Ce désir est voué pour elle à je ne sais quelle impasse puisqu'elle ne peut réaliser cette fixation du point de son désir qu'à condition de s'identifier à n'importe quoi, à un petit trait. Quand je vous dis un *insigne,* Freud parle d'un trait, un seul trait, *einziger Zug,* peu importe lequel, de quelqu'un d'autre chez lequel elle peut pressentir qu'il y a le même problème du désir. C'est-à-dire que son impasse ouvre à l'hystérique toutes grandes les portes de l'autre, tout au moins du côté de tous les autres, c'est-à-dire de tous les hystériques possibles, voire de tous les moments hystériques de tous les autres, pour autant qu'elle pressent chez eux un instant le même problème, qui est celui de la question sur le désir.

Pour l'obsessionnel, la question, encore qu'elle s'articule un peu différemment, est exactement la même du point de vue de la relation, de la topologie, et pour cause. L'identification dont il s'agit se place ici, en (8 0 *a),* là où je vous ai désigné la dernière fois le fantasme. Il y a un point où le sujet a à établir un certain rapport imaginaire avec l'autre, non pas en soi si je puis dire, mais en tant que ce rapport lui apporte une satisfaction. Il nous est bien précisé par Freud qu'il s'agit là d'une personne qui n'a aucun rapport avec un *Sexualtrieb* quelconque. C'est autre chose -c'est un support, c'est une marionnette du fantasme.

Je donne ici au mot de fantasme toute l'étendue que vous voudrez. Il s'agit du fantasme tel que je l'ai articulé la dernière fois, en tant qu'il peut être fantasme inconscient. L'autre ne sert ici qu'à ceci, qui n'est pas peu permettre au sujet de tenir une certaine position qui évite le collapse du désir, c'est-à-dire qui évite le problème du névrosé.

Voilà la troisième forme d'identification, qui est essentielle.

Il serait trop long d'entrer maintenant dans la lecture de l'article de Bouvet paru dans la *Revue française de psychanalyse* où figure également mon rapport *L'Agressivité en psychanalyse.* Cet article s'appelle *Importance de l'aspect homosexuel du transfert,* et je vous demande de le lire, car j'y reviendrai. Je voudrais seulement articuler aujourd'hui le point précis où je désigne l'erreur de la technique d'analyse dont il s'agit.

Ce qui se produit dans l'analyse, pour autant que dans les fantasmes apparaît l'objet phallique, et nommément le phallus de l'analyste, se produit en un point de prolifération qui est déjà institué, mais qui peut toujours être stimulé. C'est en ce point que le sujet en tant qu'obsessionnel assure par son fantasme la possibilité de se maintenir en face de son désir - possibilité beaucoup plus scabreuse, dangereuse, que pour l'hystérique. C'est donc ici qu'apparaît *a,* le phallus fantasmatique. Dans cette tech

nique que je désigne, c'est là que l'analyste va se faire pressant, insistant, par ses interprétations pour que le sujet consente à communier, à avaler, à s'incorporer fantasmatiquement cet objet partiel.

Je dis que c'est une erreur de plan. C'est faire passer sur le plan de l'identification suggestive, celui de la demande, ce qui est là mis en cause. C'est favoriser une certaine identification imaginaire du sujet en profitant, si je puis dire, de la prise que donne la position suggestive ouverte à l'analyste sur le fondement du transfert. C'est donner une solution fausse, déviée, à côté, à ce qui est en cause, je ne dis pas dans ses fantasmes, mais dans le matériel qu'il apporte effectivement à l'analyste. Cela se lit dans les observations elles-mêmes, où on entend construire là-dessus toute une théorie de l'objet partiel, de la distance à l'objet, de l'introjection de l'objet, et de tout ce qui s'ensuit. Je vous en donnerai un exemple.

Il est à tout instant perceptible dans cette observation que la solution de l'analyse de l'obsessionnel, c'est qu'il en vienne à découvrir la castration pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour la loi de l'Autre. C'est l'Autre qui est châtré. Pour des raisons qui tiennent à sa fausse implication dans ce problème, le sujet se sent lui-même menacé par cette castration, sur un plan tellement aigu qu'il ne peut pas s'approcher de son désir sans en ressentir les effets. Ce que je suis en train de dire, c'est que l'horizon de l'Autre, du grand Autre comme tel, en tant que distinct du petit autre, est à tout instant touchable dans cette observation.

Son anamnèse fait apparaître ceci - la première fois qu'il a un rapprochement avec une petite fille, il fuit sous l'angoisse, va se confier à sa mère, et se sent tout rassuré dès le moment où il lui dit -*Je te dirai tout. Il* n'y a qu'à prendre ce matériel à la lettre. Son maintien subjectif virtuel en passe d'emblée par une référence éperdue à l'Autre comme lieu de l'articulation verbale. C'est là que désormais le sujet va entièrement s'investir. C'est là son seul refuge possible devant la panique qu'il éprouve à l'approche de son désir. C'est déjà inscrit, il s'agit de voir ce qu'il y a dessous.

Une fois certains fantasmes venus au jour après toutes sortes de sollicitations de l'analyste, nous en arrivons à un rêve que l'analyste interprète comme le fait que la tendance homosexuelle passive du sujet devient patente. Voici le rêve - *Je vous accompagne à votre domicile particulier. Dans votre chambre il y a un grand lit. Je m'y couche. Je suis extrêmement gêné. Il y a un bidet dans un coin de la chambre. Je suis heureux, quoique mal á l'aise.* On nous dit qu'après préparation de ce sujet par la période antérieure de l'analyse, il n'éprouve pas beaucoup de difficultés à admettre la signification homosexuelle passive de ce rêve.

Est-ce là ce qui à vos yeux suffit à l'articuler? Sans même reprendre l'observation -où tous les indices sont là qui prouvent que cela ne suffit pas -, à s'en tenir au texte même du rêve, une chose est certaine, c'est que le sujet vient se mettre, c'est bien le cas de le dire, à la place de l'Autre -*Je suis à votre domicile particulier. Je suis couché dans votre lit.*

Homosexuel passif, pourquoi? Jusqu'à nouvel ordre, rien ne s'y manifeste qui fasse en cette occasion de l'Autre un objet de désir. Par contre, j'y vois clairement désigné en position tierce, et dans un coin, quelque chose qui est pleinement articulé et auquel personne ne semble faire attention, alors que ce n'est pourtant pas là pour rien. C'est le bidet.

De cet objet, on peut dire à la fois qu'il présentifie le phallus et ne le montre pas, puisque je ne présage pas que, dans le rêve, il soit indiqué que quiconque soit occupé à s'en servir. Le bidet est là indiquant ce qui est problématique. Ce n'est pas pour rien qu'il vient, ce fameux objet partiel. C'est le phallus, mais en tant, si je puis dire, que question - l'Autre l'a-t-il ou ne l'a-t-il pas? C'est l'occasion de le montrer. L'Autre l'est-il ou ne l'est-il pas? C'est ce qui est en arrière. Bref, c'est la question de la castration.

Cet obsessionnel est d'ailleurs en proie à toutes sortes d'obsessions de propreté, qui montrent bien qu'à l'occasion, cet instrument peut être une source de danger. Le bidet a longtemps présentifié pour lui le phallus, au moins le sien propre. Ce qui est problématique pour ce sujet, c'est la question à propos du phallus.

En tant que celui-ci est mis en jeu comme étant l'objet de cette opération symbolique qui fait que dans l'Autre, au niveau du signifiant, il est le signifiant de ce qui est frappé par l'action du signifiant, de ce qui est sujet à castration. La visée n'est pas de savoir si le sujet se sentira à la fin conforté par l'assomption en lui d'une puissance supérieure, l'assimilation à un plus fort que lui, mais de savoir comment il aura résolu effectivement la question qui est implicite à l'horizon, dans la ligne même de ce qu'indique la structure de la névrose, à savoir l'acceptation ou non du complexe de castration, pour autant que celle-ci ne saurait être réalisée que dans sa fonction signifiante.

C'est ici que se distinguent une technique et l'autre, indépendamment de la légitimité liée à la structure et au sens même du désir de l'obsessionnel.

Sur le seul plan de la solution thérapeutique obtenue, à simplement considérer le nœud, le bouclage, la cicatrice, disons, qui en résulte, il n'est pas douteux qu'une certaine technique est défavorable à une issue

correcte, qu'elle ne correspond pas à ce que l'on peut appeler une guérison, ni même à une orthopédie, fût-elle boiteuse.

L'autre seule peut donner, non seulement la solution correcte, mais l'efficace solution.

4 JUIN 1958

438

XXV

LA SIGNIFICATION DU PHALLUS DANS LA CURE

Lecture du schéma
La réduction à la demande
Du fantasme au message
Une cure de névrose obsessionnelle féminine
Au-delà du complexe de castration

Nous allons reprendre notre propos, toujours à l'aide de notre petit schéma.

Certains d'entre vous se posent des questions sur le petit signe en losange tel qu'il est employé par exemple quand j'écris S en face du petit *a.* Cela ne me paraît pas extrêmement compliqué, mais enfin, puisque certains s'en posent la question, je leur répondrai.

1

Je rappelle que le losange dont il s'agit est la même chose que le carré d'un schéma fondamental beaucoup plus ancien que je vous ai reproduit ici même en janvier dernier sous une forme simplifiée, et dans lequel s'inscrit le rapport du sujet à l'Autre en tant que lieu de la parole et en tant que message. C'est une première approximation que nous avons faite de ce qui vient de l'Autre, et qui rencontre la barrière du rapport *a-á ,* qui est la relation imaginaire.

Le losange exprime le rapport du sujet - barré ou non barré selon les cas, c'est-à-dire selon qu'il est marqué par l'effet du signifiant ou que nous le considérions simplement comme sujet encore indéterminé, non refendu par la *Spaltung* qui résulte de l'action du signifiant -, le rapport donc de ce sujet à ce qui est déterminé par ce rapport quadratique. Quand je l'inscris comme cela, (,8 0 *a),* rapport du sujet au petit autre, c'est-à-dire au semblable, à l'autre imaginaire, ce n'est pas autrement déterminé quant aux sommets de ce châssis. Si j'écris S par rapport à la

XXV

LA SIGNIFICATION DU PHALLUS DANS LA CURE

Lecture du schéma
La réduction à la demande
Du fantasme au message
Une cure de névrose obsessionnelle féminine
Au-delà du complexe de castration

Nous allons reprendre notre propos, toujours à l'aide de notre petit schéma.

Certains d'entre vous se posent des questions sur le petit signe en losange tel qu'il est employé par exemple quand j'écris $ en face du petit *a.* Cela ne me paraît pas extrêmement compliqué, mais enfin, puisque certains s'en posent la question, je leur répondrai.

1

Je rappelle que le losange dont il s'agit est la même chose que le carré d'un schéma fondamental beaucoup plus ancien que je vous ai reproduit ici même en janvier dernier sous une forme simplifiée, et dans lequel s'inscrit le rapport du sujet à l'Autre en tant que lieu de la parole et en tant que message. C'est une première approximation que nous avons faite de ce qui vient de l'Autre, et qui rencontre la barrière du rapport *a-a'* , qui est la relation imaginaire.

Le losange exprime le rapport du sujet - barré ou non barré selon les cas, c'est-à-dire selon qu'il est marqué par l'effet du signifiant ou que nous le considérions simplement comme sujet encore indéterminé, non refendu par la *Spaltung* qui résulte de l'action du signifiant -, le rapport donc de ce sujet à ce qui est déterminé par ce rapport quadratique. Quand je l'inscris comme cela, ($ ✳*a),* rapport du sujet au petit autre, c'est-à-dire au semblable, à l'autre imaginaire, ce n'est pas autrement déterminé quant aux sommets de ce châssis. Si j'écris ,$ par rapport à la

demande, à savoir (,8 0 D), c'est la même chose, cela ne préjuge pas du point de ce petit carré sur lequel intervient la demande en tant que telle, c'est-à-dire l'articulation d'un besoin sous la forme du signifiant.

Dans notre schéma de cette année, nous avons au niveau supérieur une ligne qui est une ligne signifiante et articulée. Puisqu'elle se produit à l'horizon de toute articulation signifiante, elle est l'arrière-plan fondamental de toute articulation d'une demande. Au niveau inférieur, c'est articulé en général, si mal que ce soit. Nous avons une articulation précise, une succession de signifiants, des phonèmes.

Attachons notre commentaire à la ligne supérieure, qui est dans l'au-delà de toute articulation signifiante.

Cette ligne correspond à l'effet de l'articulation signifiante en tant que prise dans son ensemble, en tant que par sa seule présence, elle fait apparaître du symbolique dans le réel. C'est dans sa totalité, et en tant qu'elle s'articule, qu'elle fait apparaître cet horizon ou ce possible de la demande, cette puissance de la demande qui est qu'elle soit essentiellement et de sa nature demande d'amour, demande de présence, avec toute l'ambiguïté qu'il convient d'y mettre.

C'est pour fixer quelque chose que je parle ici d'amour. La haine a dans cette occasion la même place. C'est uniquement dans cet horizon que l'ambivalence de la haine et de l'amour peut se concevoir. C'est aussi dans cet horizon que nous pouvons voir venir au même point ce tiers terme, homologue de l'amour et de la haine par rapport au sujet, l'ignorance.

Nous avons sur la ligne supérieure à gauche le signifiant de l'Autre en tant que marqué de l'action du signifiant, c'est-à-dire du A barré - S(Ⱥ). Ce point précis est l'homologue du point où, sur la ligne de la demande, apparaît dans le schéma fondamental de toute demande, ce retour du passage de la demande par l'Autre qui s'appelle le message, s(A). Si vous voulez, ce qui a à se produire au point de message dans la seconde ligne, c'est justement le message d'un signifiant qui signifie que l'Autre est marqué par le signifiant. Cela ne veut pas dire que ce message se produit. Il est là comme possibilité de se produire.

D'autre part, il est aussi l'homologue de ce point où la demande arrive à l'Autre, c'est-à-dire où elle est soumise à l'existence du code dans l'Autre, lieu de la parole. Vous avez également à cet horizon ce qui peut se produire sous la forme de ce que l'on appelle prise de conscience. Mais ce n'est pas simple prise de conscience, c'est l'articulation par le sujet en tant que parlant de sa demande comme telle, par rapport à laquelle il se situe - ($ ✳D). Que cela doive pouvoir se produire, c'est la présupposi

tion fondamentale de l'analyse elle-même. C'est ce qui se produit au premier pas dans l'analyse. C'est au premier plan, mais non pas essentiellement, le renouvellement par le sujet de ses demandes. Bien sûr, d'une certaine façon c'est un renouvellement, mais c'est un renouvellement articulé. C'est dans son discours que le sujet fait apparaître, soit directement, soit en filigrane de son discours - et c'est assurément toujours beaucoup plus important pour nous quand c'est en filigrane -, par la forme et la nature de sa demande, les signifiants sous lesquels cette demande se formule. C'est en tant que cette demande se formule dans des signifiants archaïques, que nous parlons par exemple de régression anale ou orale.

J'ai voulu introduire la dernière fois que tout ce qui se produit qui est de la nature du transfert, est suspendu à l'existence de cette arrière-ligne. Elle part d'un point que nous pouvons indiquer par le Φ, et finit par un Δ, dont nous préciserons ultérieurement le sens. Cette ligne est le fondement de l'effet du signifiant dans l'économie subjective.

Le transfert, à proprement parler, se situe par rapport à cette ligne. Tout ce qui est de l'ordre du transfert, selon l'action de l'analyste ou sa non-action, selon son abstention ou sa non-abstention, tend toujours à jouer dans cette zone intermédiaire, mais peut également se ramener toujours à l'articulation de la demande. Plus encore, il est dans la nature de l'articulation verbale en analyse que quelque chose vienne à tout instant s'articuler sur le plan de la demande. Mais si la loi analytique est qu'il ne sera satisfait à aucune demande du sujet, ce n'est pas pour une autre raison que celle-ci, que nous spéculons sur le fait que la demande tendra à jouer ailleurs que sur le plan des demandes précises, formulées, susceptibles d'être satisfaites ou non satisfaites. Tout le monde est d'accord - ce qui joue n'est pas que nous frustrons le sujet de ce qu'il peut nous demander à l'occasion, que ce soit simplement de lui répondre, ou à l'extrême de nous embrasser les mains. Ce qui joue est une frustration plus profonde, qui tient à l'essence même de la parole, en tant qu'elle fait surgir l'horizon de la demande, que j'ai appelé tout simplement, pour fixer les idées, la demande d'amour, et qui peut être aussi demande d'autre chose. Par exemple, une certaine demande concernant la reconnaissance de son être, avec tout ce que cela fait surgir de conflits si l'analyste, par sa présence, et en tant que semblable, le nie - la négation hégélienne du rapport des consciences, se profile ici à l'occasion. Ou encore une demande de savoir, qui est aussi naturellement à l'horizon de la relation analytique.

En quoi cela est-il intéressé dans le symptôme ? En quoi cela sert-il à la

résolution des névroses? C'est là qu'il faut introduire la zone intermédiaire. Dans un rapport topologique avec ces deux lignes en tant qu'elles sont formées par toute articulation de la parole dans l'analyse, se situent les quatre sommets de cet autre lieu de référence du sujet à l'Autre qui est le lieu de référence imaginaire, pour autant que ce n'est ici qu'un faux sommet.

Le rapport narcissique ou spéculaire du moi à l'image de l'autre est en deçà, antérieur, tout entier impliqué dans la première relation de la demande. Ce rapport se place sur la ligne *m-a*.

Au-delà, entre la ligne de la demande articulée et celle de son horizon essentiel, s'étend la zone intermédiaire, zone de toutes les articulations. La ligne supérieure est aussi articulée, bien sûr, puisqu'elle est supportée par ce qui est articulé, mais cela ne veut pas dire qu'elle soit articulable, car ce qui est ici à l'horizon, terme dernier, à proprement parler, rien ne suffit à le formuler de façon complètement satisfaisante, sinon par la continuation indéfinie du développement de la parole.

C'est dans cette zone intermédiaire que se situe ce qui s'appelle le désir, indiqué par le petit d. C'est le désir qui est proprement mis en cause dans toute l'économie du sujet, et qui est intéressé dans ce qui se révèle dans l'analyse, à savoir dans ce qui se met à se mouvoir dans la parole, dans un jeu d'oscillation entre les signifiants terre à terre du besoin, si je puis dire, et ce qui résulte, au-delà de l'articulation signifiante, de la présence constante du signifiant dans l'inconscient, en tant que le signifiant a déjà pétri, formé, structuré le sujet. C'est dans cette zone intermédiaire que se situe le désir, le désir de l'homme en tant qu'il est le désir de l'Autre. Il est au-delà du besoin, au-delà de l'articulation du besoin à quoi le sujet est amené par la nécessité de le faire valoir pour l'Autre, au-delà de toute satisfaction du besoin. Il se présente sous sa forme de condition absolue, et se produit dans la marge entre demande de satisfaction du besoin et demande d'amour. Le désir de l'homme est toujours pour lui à rechercher au lieu de l'Autre en tant que lieu de la parole, ce qui fait que le désir est un désir structuré dans ce lieu de l'Autre.

Voilà toute la problématique du désir. C'est ce qui le fait sujet à la dialectique et aux formations de l'inconscient. C'est ce qui fait que nous avons affaire à lui, et que nous pouvons influer sur lui, selon qu'il est ou non articulé dans la parole en analyse. Il n'y aurait pas l'analyse s'il n'y avait pas cette situation fondamentale.

Nous avons ici, en ($ ✳a), le répondant et le support du désir, le point où il se fixe sur son objet, qui, bien loin d'être naturel, est toujours

constitué par une certaine position prise du sujet par rapport à l'Autre. C'est à l'aide de cette relation fantasmatique que l'homme se retrouve et situe son désir. D'où l'importance des fantasmes. D'où la rareté du terme d'instinct dans Freud - il s'agit toujours de pulsion, *Trieb,* terme technique donné à ce désir en tant que la parole l'isole, le fragmente et le met dans ce rapport problématique et désarticulé à son but que l'on appelle la direction de la tendance, dont l'objet est d'autre part soumis à la substitution et au déplacement, voire à toutes les formes de transformation et d'équivalence, mais aussi offert à l'amour, qui le fait sujet de la parole.

2

Nous en étions arrivés la dernière fois à nous centrer sur des études de la névrose obsessionnelle dont je vous ai invités à plusieurs reprises à prendre connaissance, et qui doivent bien avoir affaire à ce qui se dit ici, ne serait-ce que parce que certains des termes qui y sont intéressés -distance à l'objet, objet phallique, relation à l'objet - ne peuvent manquer de nous provoquer à les estimer rétrospectivement à la lumière de ce que je vous apporte ici.

J'avais donc pris dans leur relation de cure deux cas de névrose obsessionnelle empruntés à l'article *Importance de l'aspect homosexuel du transfert,* et je vous ai fait remarquer le caractère problématique du résultat de telle ou telle suggestion, disons direction, ou même interprétation. A propos d'un rêve en particulier, j'ai souligné combien certains présupposés, certaines simplifications, du système, amènent à éluder certains éléments de relief, et donc le rêve lui-même.

On a parlé de rêve de transfert homosexuel, comme si cela pouvait avoir un sens là où le rêve lui-même donne l'image de ce dont il s'agit, à savoir d'une relation qui est loin d'être duelle. Le sujet était donc transporté dans le lit de l'analyste, à la fois à l'aise et dans une attitude que l'on peut qualifier d'attente d'après le contenu manifeste, à condition de ne pas négliger la présence articulée et essentielle de ce lit. Je vous ai montré la présence d'un objet sous la forme piquante du fameux bidet. On est d'autant plus étonné que l'analyste ne s'y arrête pas, qu'un autre texte du même montre qu'il est loin d'ignorer la signification proprement phallique de ce que certains analystes ont appelé le pénis en creux ou la coupe, pour autant que c'est une des formes sous lesquelles peut se présenter le signifiant phallus au niveau de l'assomption de l'image phallique

par le sujet féminin. Cette sorte de Graal était au moins de nature à retenir l'attention, voire à susciter quelque prudence chez celui qui interprète en termes de relation à deux.

Cette seconde observation, je l'ai relue une fois de plus, j'ai lu aussi celle qui la précède, ce n'est pas la plus intéressante à critiquer, car les choses y sont portées à un niveau d'évidence. Prenons au hasard cette intervention. Une autre de la même nature avait déjà été faite antérieurement, mais on y revient parce que le sujet avait été si bien attiré sur le terrain d'approfondir le transfert homosexuel que la situation de transfert devenait de plus en plus précise, franchement homosexuelle, et qu'il fallut insister pour vaincre certains silences.

Nous fîmes donc allusion au fait que s'il existe entre hommes des relations affectueuses que l'on désigne par le nom d'amitié et dont personne ne se sent humilié, ces relations prennent toujours un certain caractère de passivité pour l'un des partenaires, quand celui-ci se trouve dans la nécessité de recevoir de l'autre un enseignement, des directives, ou certains encouragements. Nous eûmes à ce moment difficile l'idée d'user d'une analogie qui pouvait être sentie de plano *par cet ancien officier, Pourquoi les hommes au combat se font-ils tuer pour un chef qu'ils aiment, si ce n'est justement parce qu'ils acceptent avec une absence absolue de résistance, c'est-à-dire avec une passivité totale, ses consignes et ses ordres ? Ainsi, ils épousent si bien les sentiments et les pensées du chef qu'ils s'identifient avec lui et font le sacrifice de leur vie comme il le ferait lui-même s'il se trouvait en leur lieu et place.*

Vous voyez qu'une intervention de cette espèce doit demander un secteur assez sérieux de silence, surtout quand on sait que l'analyste choisit cet exemple parce que son patient est un officier.

Ils ne peuvent agir ainsi que parce qu'ils aiment passivement le chef. Cette remarque ne fit pas disparaître immédiatement toute retenue chez le sujet, mais elle lui permit de continuer d se montrer objectif, alors qu'il allait revivre avec nous d'autres situations homosexuelles, plus précises, celles-là. Et en effet cela ne manque pas.

Il est tout à fait clair que l'orientation de la cure ouvre la porte à toute une élaboration imaginaire dans la relation à deux entre analysé et analyste, et procède d'une façon dont l'observation elle-même témoigne qu'elle n'est pas seulement systématique, mais véritablement insistante. Sur les deux plans de l'anamnèse et de la situation analytique, elle choisit dans le matériel tout ce qui va dans le sens simplificateur d'élaborer la relation à deux en tant qu'elle est pourvue d'une signification homosexuelle.

Alors que l'interprétation doit essentiellement porter sur le maniement

du signifiant, que cela nécessite qu'elle soit brève, que j'insisterai par la suite sur la marque que doit lui donner l'introduction d'un signifiant, nous avons ici une intervention dont le caractère significatif, compréhensionnel, persuasif, est manifeste, et qui consiste à induire le sujet à vivre précisément la situation analytique comme une simple relation à deux. Il n'est pas besoin d'être analyste pour toucher du doigt qu'une telle intervention s'apparente à la suggestion, ne serait-ce que du seul fait qu'elle choisit une signification sur laquelle elle revient à trois reprises.

Cette observation de six pages environ nous indique les étapes du rapport de l'analysé à l'analyste sous la forme d'une facilitation de la compréhension de la situation à deux en termes de rapports homosexuels. Certes, l'homosexualité nous est classiquement présentée dans la doctrine freudienne comme un rapport libidinal sous-jacent à tous les rapports considérés sous l'angle social, mais cela est énoncé sous une forme éminemment ambiguë qui ne permet pas d'en distinguer comme il le faudrait ce qui est à proprement parler la pulsion homosexuelle, en tant que celle-ci se caractérise par le choix d'un objet érotique du sexe opposé à celui que la norme peut souhaiter - ce qui est d'une autre nature que la sous-jacence libidinale des rapports sociaux.

Quelles que soient les difficultés théoriques ainsi soulevées, l'emploi de cette référence, dont je ne dis pas qu'elle soit illégitime en elle-même, se présente dans cette observation sous une forme systématique à l'intérieur de la thérapeutique, comme une véritable endoctrination, ce qui pose dans son ensemble le problème de la direction de la cure. Nous voyons bien dans quelle mesure cette endoctrination peut être porteuse d'effets, mais ne voyez-vous pas aussi du même coup qu'il y a là un choix dans le mode d'intervention à propos de la névrose obsessionnelle? Tout ce que vous savez par ailleurs de ce rapport du sujet à lui-même, à son existence et au monde, qui s'appelle une névrose obsessionnelle, est infiniment plus complexe qu'un rapport d'attachement libidinal au sujet de son propre sexe, à quelque niveau qu'il arrive à s'articuler.

Depuis les premières observations de Freud, chacun sait le rôle que joue la pulsion de destruction portée contre le semblable et retournée de ce fait même contre le sujet, et que bien d'autres éléments y sont intéressés, des éléments de régression, de fixation dans l'évolution libidinale, qui sont loin d'être aussi simples que l'on nous fait la fameuse liaison du sadique et de l'anal, laquelle ne peut nullement être tenue pour simple, voire même pour élucidée.

Bref, le fait qu'une telle direction du traitement est pourvue d'effets, trouve à s'articuler dans une perspective beaucoup plus ample de ce dont

il s'agit. Je ne dis pas que ce que je vous apporte soit entièrement suffisant, mais cela nous permet déjà de mieux ordonner les différents registres dans lesquels les choses pourront effectivement se placer. Nous pouvons situer ici, en ($ ✳a), ce qui est en somme un détail de l'économie de l'obsessionnel, à savoir le rôle qu'y joue en un point l'identification à un autre qui est un petit *a,* un autre imaginaire. C'est un des modes grâce auxquels le sujet équilibre à peu près, tant bien que mal, son économie d'obsessionnel.

Abonder dans ce sens, donner au sujet la satisfaction d'entériner son rapport, qui apparaît avec constance dans l'histoire de l'obsessionnel, à un autre qui est celui auquel il se réfère, dont il demande l'approbation et les critiques, et auquel il s'identifie comme à quelqu'un de plus fort que lui, comme dit l'auteur en question, et sur lequel on peut dire littéralement qu'il prend appui comme dans un rêve, sanctionner ce mécanisme, qui est assurément un mécanisme de défense, par quoi le sujet équilibre la problématique de son rapport au désir de l'Autre - peut avoir quelque effet thérapeutique, mais c'est loin d'en avoir à soi tout seul.

Aussi bien le développement des travaux de l'auteur nous montre-t-il que les choses sont poussées par lui dans un sens qui met de plus en plus l'accent sur ce qu'il appelle la distance à l'objet, et qui finit par se centrer tout spécialement sur l'élaboration d'un fantasme, le fantasme de fellation, et non pas de n'importe quel phallus, mais du phallus qui est une partie du corps imaginé de l'analyste. L'appui imaginaire pris dans le semblable, dans l'autre homosexuel, s'incarne, se matérialise dans cette expérience qui nous est donnée pour comparable à la communion catholique, à l'absorption d'une hostie.

Nous voyons donc ici se poursuivre toujours dans la même ligne une élaboration du fantasme, cette fois plus poussée, dont on peut voir ce qu'elle produit. Ce dont il s'agit se laisse repérer sur le schéma. Le rapport ($ ✳*a)* qui est au niveau du fantasme, c'est-à-dire de la production fantasmatique originelle qui a permis au sujet de se situer et de s'arranger avec son désir, passe au niveau de la réponse à la demande, c'est-à-dire du message. Ce n'est pas pour rien que dans l'observation, vous voyez alors apparaître l'image de la bonne mère, de la mère bienveillante, et qu'on nous parle de l'accomplissement du surmoi féminin infantile. Entériner au niveau du signifié de l'Autre, *s*(A), cette production fantasmatique du sujet, c'est réduire la complexité des formations chez le sujet qui est désir, à la demande, en tant qu'articulée dans le rapport direct du sujet à l'analyste.

Mais si cela réussit ? - me direz-vous. En effet, pourquoi pas? N'est-ce

pas une idée que l'on puisse se faire de l'analyse? Je réponds que non seulement cela ne suffit pas, mais que ces observations nous permettent elles-mêmes de voir que, si cette orientation n'est pas sans comporter certains effets, ce qui se produit est très loin de l'effet de guérison que nous pourrions attendre, comme de la prétendue satisfaction génitale qui serait réalisée. Comment ne pas voir le paradoxe de la représenter par le fait que le sujet se laisse aimer par son analyste? Bien loin de là, nous y voyons très évidemment le contraire. La réduction subjective des symptômes est obtenue par l'intermédiaire d'un processus régressif, non pas au sens seulement temporel, mais topique, pour autant qu'il y a réduction de tout ce qui est de l'ordre du désir, de sa production, de son organisation, de son maintien, au plan de la demande. Les étapes du traitement, bien loin d'être interprétables dans le sens d'une amélioration, d'une normalisation des rapports avec l'autre, sont scandées par de brusques explosions qui prennent des formes diverses, dont l'acting out.

Je vous en ai montré un l'année dernière, dans l'observation d'un sujet fort marqué de tendances perverses. Les choses avaient eu pour issue un véritable acting-out du sujet allant observer, à travers la porte de lavabos, sur les Champs-Élysées, des femmes en train d'uriner, c'est-à-dire allant littéralement retrouver la femme en tant que phallus. C'était la brusque explosion de quelque chose qui, exclu sous l'influence de la demande, faisait ici sa rentrée sous la forme d'un acte isolé dans la vie du sujet, ayant la forme compulsive de l'acting out, et assurant la présentification d'un signifiant comme tel. D'autres témoignages nous montrent encore d'autres formes, par exemple une énamoration problématique, paradoxale, chez des sujets qu'il n'y a aucun lieu de considérer en euxmêmes comme étant des homosexuels dits latents, qui s'ignorent. Ce qu'ils ont d'homosexuel, ils l'ont, et ils n'en ont exactement pas plus que ce que l'on peut en voir lors d'une brusque énamoration envers un semblable, quand elle n'est que la production forcée du rapport à a par la réduction à la demande - induite par cette façon de diriger l'analyse. C'est véritablement le produit artificiel des interventions de l'analyste. A ce niveau, la pratique manque à ce point de toute critique et de toute finesse qu'elle décourage le commentaire.

C'est aussi bien pourquoi je voudrais prendre un autre exemple qui ressortit à l’œuvre du même auteur, et qui, comme je vous l'ai dit une fois, m'a toujours paru beaucoup plus intéressant, et propre à montrer le développement qu'eût pu prendre, à condition d'être orientée autrement, son élaboration de ces sujets.

Il s'agit de l'article de 1950 intitulé *Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle.*

Cette observation a beaucoup d'intérêt parce que nous n'avons pas tellement d'analyses de la névrose obsessionnelle chez la femme, et aussi parce qu'elle contribue à brosser le problème de la spécificité sexuelle de la névrose. Ceux qui pourraient penser que c'est pour des raisons qui tiennent à leur sexe que les sujets choisissent telle ou telle pente de la névrose, verront à cette occasion combien ce qui est de l'ordre de la structure dans la névrose laisse fort peu de place à la détermination par la position du sexe, au sens biologique. En effet, on retrouve ici, et d'une façon tout à fait intéressante, la fameuse prévalence de l'objet phallique que nous voyons jouer dans les névroses obsessionnelles masculines.

Voici comment l'auteur conçoit et articule le progrès de l'analyse.

Comme l'obsédé masculin, la femme a besoin de s'identifier sur un mode régressif à l'homme pour pouvoir se libérer des angoisses de la petite enfance; mais alors que le premier s'appuiera sur cette identification pour transformer l'objet d'amour infantile en un objet d'amour génital - cela correspond strictement à ce que je vous ai fait remarquer tout à l'heure du paradoxe de l'identification du sujet masculin, à l'analyste dans l'occasion, puisqu'à soi tout seul il réalise le passage de l'objet d'amour infantile à l'objet d'amour génital, ce qui tout au moins pose un problème - *elle, la femme, se fondant d'abord sur cette même identification, tend á abandonner ce premier objet et á s'orienter vers une fixation hétérosexuelle, comme si elle pouvait procéder á une nouvelle identification féminine, cette fois sur la personne de l'analyste.*

Il est dit avec une ambiguïté frappante, mais nécessaire, que l'identification à l'analyste, ici précisée comme telle, et qui se porte sur un analyste de sexe masculin, assure d'elle-même, tout simplement, comme si cela allait de soi, l'accès à la génitalité. C'est un présupposé. Non sans prudence, on ne fait pas état dans ce cas d'une amélioration extraordinaire.

A propos de l'identification à l'analyste, on constate non sans un certain embarras, et même une certaine surprise, qu'elle se fait successivement sous deux modes. Le premier d'abord conflictuel, c'est-à-dire de revendication et d'hostilité à l'endroit de l'homme. Puis, dans la mesure même où ce rapport, nous dit-on, *s'assouplit,* une bien singulière problématique se présente. La nécessité de concevoir le progrès de la cure à partir de l'identification oblige à admettre une identification féminine à l'analyste, rendue possible, nous dit-on, par une *ambiguïté fondamentale*

de la personne de l'analyste. Assurément, cette explication n'est pas de nature à nous satisfaire.

Il va sans dire que l'interprétation des phénomènes de transfert est ici particulièrement délicate. Si la personnalité de l'analyste masculin est d'abord appréhendée comme celle d'un homme, avec toutes les interdictions, les peurs et l'agressivité que cela comporte, peu après que le désir de possession phallique - c'est cela que nous allons avoir à estimer -, *et corrélativement de castration, de l'analyste, est mis au jour, et que de ce fait, les effets de détente précités ont été obtenus, cette personnalité de l'analyste masculin est assimilée á celle d'une mère bienveillante. Cette assimilation ne démontre-t-elle pas que la force essentielle de l'agressivité antimasculine se trouve dans la pulsion destructive initiale dont la mère était l'objet?* Ici un horizon kleinien peut toujours donner quelque appui. *La prise de conscience de l'une entraîne le droit au libre exercice de l'autre et le pouvoir libératoire de cette prise de conscience du désir de possession phallique devient alors* de plano *compréhensible, ainsi que le passage d'une identification á l'autre en fonction d'une ambiguïté fondamentale* - ici nous retrouvons la phrase dite tout à l'heure - *de la personne de l'analyste dont l'aspect masculin est d'abord seul perceptible d la malade.*

Tout est en effet là. La direction de la cure repose sur l'interprétation qu'il s'agit d'un désir de possession phallique, et corrélativement d'un désir de castration de l'analyste. A regarder les choses de plus près, cela est loin de représenter ce qui se présente effectivement dans l'observation. Je la prendrai dans l'ordre où elle nous est présentée.

C'est une femme, de cinquante ans, bien portante, mère de deux enfants, exerçant une profession paramédicale. Elle vient pour une série de phénomènes obsessionnels qui sont d'ordre commun - obsession d'avoir contracté la syphilis -, et elle y voit je ne sais quel interdit porté sur le mariage de ses enfants auquel elle n'a d'ailleurs pu quant à son aîné s'opposer, obsession d'infanticide, obsession d'empoisonnement, bref, toute une série d'obsessions banales dans les manifestations obsessionnelles chez la femme.

Avant même de nous en donner la liste, l'auteur nous parle de façon prévalante des obsessions à thème religieux. Comme dans toutes les obsessions à thème religieux, il y a toutes sortes de phrases injurieuses, scatologiques, qui s'imposent au sujet en contradiction formelle avec ses convictions. Un des éléments que souligne l'auteur dans les rapports du sujet - elle est catholique - à la réalité religieuse, est la présence du corps du Christ dans l'hostie. A la place de l'hostie, elle se représente imaginativement des organes génitaux masculins, sans qu'il s'agisse de phénomènes hallucinatoires, nous précise-t-on. Quelque lignes plus loin, on

nous fait remarquer un détail important concernant la thématisation religieuse principale de cette obsessionnelle, c'est que sa mère fut seule responsable de son éducation catholique, qui n'eut jamais qu'un caractère d'obligation et de contrainte. Son conflit avec elle a pu se reporter sur le plan spirituel, nous dit-on. Nous n'en discutons pas. C'est un fait qui a toute sa portée.

Avant que nous en venions au mode des interprétations qui seront données par la suite, je voudrais vous arrêter un instant à ce symptôme, qui est en lui-même hautement de nature à nous inciter à quelques remarques. Les organes génitaux, nous dit-on, se présentent à la place de l'hostie, et devant. Que cela peut-il vouloir dire pour nous? J'entends, pour nous analystes. Voilà bien un cas où cette superposition, si nous sommes analystes, nous devons lui donner sa valeur. Qu'est-ce que nous appelons refoulement, et surtout retour du refoulé? - si ce n'est quelque chose qui semble déteindre par en dessous, et qui vient surgir à la surface, comme l'Écriture le qualifie, ou comme une tache qui remonte avec le temps à la surface ?

Voilà donc un cas, où, si nous voulons bien accorder aux choses leur importance textuelle, comme c'est notre position d'analystes de le faire, nous pouvons essayer d'articuler de quoi il retourne.

Cette femme qui a reçu une éducation religieuse, doit au moins avoir, comme tous ceux qui sont dans la religion chrétienne, le sens religieux de ce qu'est le Christ. Le Christ, c'est le Verbe, le logos, cela nous est seriné dans l'éducation catholique. Qu'il soit le Verbe incarné ne fait pas le moindre doute, c'est la forme la plus abrégée du *Credo.* C'est la totalité du Verbe. Or, voilà que nous voyons apparaître, se substituant à lui, ce que, de façon convergente avec toute notre tentative de formuler l'expérience analytique, nous avons été amenés à appeler le signifiant privilégié, unique, en tant qu'il désigne l'effet du signifiant comme tel sur le signifié. Ce qui se produit donc dans ce symptôme, c'est la substitution au rapport du sujet au Verbe incarné, ou même à la totalité du Verbe, d'un signifiant privilégié qui sert à désigner l'effet, la marque, l'empreinte, la blessure de l'ensemble du signifiant, en tant qu'il porte sur le sujet humain, et que de par l'instance du signifiant il y a chez lui des choses qui viennent à signifier.

Nous avançons dans l'observation. Qu'allons-nous trouver plus loin? Le sujet dit qu'elle a rêvé qu'elle écrasait la tête du Christ à coups de pied, et cette tête, ajoute-t-elle, *ressemblait á la vôtre.* En association - *Je passe chaque matin pour me rendre à mon travail, devant un magasin de Pompes funèbres où sont exposés quatre christs. En les regardant, j'ai la sensation de*

marcher sur leur verge. J'éprouve une sorte de plaisir aigu et de l'angoisse. Nous trouvons ici, une fois encore, l'identification du Christ à l'Autre en tant que lieu de la parole. Le sujet écrase de son talon la figure du Christ - n'oublions pas que le Christ est ici matérialisé par un objet, à savoir le crucifix, et qu'il se pourrait qu'en cette occasion il soit dans sa totalité, le phallus. Voilà qui ne peut manquer de nous frapper, surtout si nous continuons à épeler les détails que nous donne l'observation.

Les reproches qu'elle va faire à l'analyste, de l'embarras qu'il apporte par ses soins dans son existence, vont se matérialiser en ceci qu'elle ne peut pas s'acheter de souliers. L'analyste ne peut pas ne pas reconnaître ici la valeur phallique du soulier, et tout spécialement du talon dont il a été fait grand usage pour écraser la tête du Christ. Remarquons à ce propos que le fétichisme, spécialement celui du soulier, n'est pratiquement pas observé chez la femme. D'où la portée de l'apparition de la signification phallique du soulier en ce point de l'analyse. Tâchons de le comprendre.

Pour le comprendre, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, alors que l'analyste fait tout à ce moment-là pour suggérer au sujet qu'il s'agit là chez elle d'un désir de possession du phallus. En soi-même, ce n'est peut-être pas, ma foi, le pire qu'il puisse dire, si ce n'était que pour lui cela veut dire que le sujet a le désir d'être un homme. A quoi celle-ci ne cesse pas de s'opposer, protestant avec la dernière énergie, jusqu'à la fin, qu'elle n'a jamais eu le désir d'être un homme. En effet, ce n'est peut-être pas la même chose de désirer posséder le phallus et de désirer être un homme, puisque la théorie analytique elle-même suppose que les choses peuvent se résoudre d'une façon fort naturelle, et qui ne s'en aviserait ?

Mais voyons ce que l'analysée réplique à cette occasion - Quand *je suis bien habillée* - entendez, quand j'ai des jolis souliers -, *les hommes me désirent, et je me dis avec une joie très réelle : en voilà encore qui en seront pour leurs frais. Je suis contente d'imaginer qu'ils puissent en souffrir.* Bref, elle ramène l'analyste en terrain solide, économique, à savoir - si rapport au phallus il y a dans ses rapports avec l'homme, quel est-il?

Tâchons maintenant de l'articuler nous-mêmes.

Il y a ici plusieurs éléments, et d'abord le rapport à la mère, dont il nous est dit qu'il est profond, essentiel, de véritable cohérence avec le sujet réel. On nous montre les rapports de la mère avec le père, qui se sont manifestés de plusieurs façons, en particulier de celle-ci, que le père n'avait pu triompher de l'attachement de sa femme pour un premier amour, d'ailleurs platonique. Pour qu'une telle chose soit signalée dans l'observation, il faut qu'elle ait tenu une certaine place.

Les rapports du sujet à la mère nous sont ainsi présentés - elle la juge de la façon la plus favorable à tous égards, plus intelligente que son père, elle est fascinée par son énergie, etc. *Les rares moments où sa mère se détendait la remplissaient d'une joie indicible (...). Elle a toujours considéré que sa saur plus jeune lui était préférée (..). Aussi bien d'ailleurs toute personne s'immisçant dans cette union avec sa mère était l'objet de souhaits de mort, ainsi que le démontrera un matériel important, soit onirique, soit infantile, relatif au désir de la mort de la saur.*

N'en voilà-t-il pas assez pour démontrer que ce dont il s'agit, c'est de ce que je vous ai souligné être le rapport du sujet au désir de la mère? Le problème du désir s'introduit précocement dans la vie du sujet, ce qui est particulièrement manifeste dans l'histoire de l'obsédée, et ce désir aboutit à ceci, que le sujet voit pour lui se profiler pour fin, non pas d'avoir ceci ou cela, mais d'abord d'être l'objet du désir de la mère, avec ce que cela comporte, c'est-à-dire de déduire ce qui est, mais est inconnu. L'objet du désir de la mère, c'est précisément ce à quoi est suspendu tout ce qui va désormais pour le sujet lier l'approche de son propre désir à un effet de destruction, et ce qui en même temps définit l'approche de ce désir comme tel au phallus, en tant qu'il est par lui-même le signifiant de l'effet de désir dans la vie d'un sujet.

Pour le sujet en question, le problème n'est pas, comme chez le phobique par exemple, de savoir si la mère a ou n'a pas le phallus, il est de savoir ce qu'est l'effet dans l'Autre de cet x qui est le désir - en d'autres termes, de savoir ce qu'il sera, lui - s'il est ou n'est pas ce que le désir de l'Autre est. C'est ce que nous voyons venir ici au premier plan. Il est bien joli que ce soit à propos du *logos* incarné, à savoir de l'Autre en tant que le verbe précisément le marque, que se produise la substitution, en ce point et à ce niveau, du signifiant phallus.

J'articulerai encore plus loin ma pensée. Freud a vu et désigné les frontières de l'analyse comme s'arrêtant en un point qui dans certains cas, dit-il, s'avère irréductible, laissant cette sorte de blessure qu'est pour le sujet le complexe de castration. Sa manifestation prévalante se résume en somme à ceci, que (homme, le mâle, ne peut avoir le phallus que sur le fond de ceci qu'il ne l'a pas, et que la même chose exactement se présente chez la femme, à savoir qu'elle n'a pas le phallus sur le fond de ceci, c'est qu'elle l'a, car autrement comment pourrait-elle être rendue enragée par ce *Penisneid* irréductible ? N'oubliez pas que *neid* ne veut pas simplement dire un souhait, mais veut dire que ça me rend littéralement enragé. Toutes les sous-jacences de l'agressivité et de la colère sont bien dans ce *neid* originel, aussi bien en allemand moderne que bien plus

encore dans les formes anciennes de l'allemand, et même de l'anglosaxon.

Si Freud a marqué là en une occasion le caractère *unendlich,* infini, projeté à l'infini, ce que l'on a mal traduit par *interminable,* de ce qui peut arriver à l'analyse, c'est sans doute, après tout, parce qu'il y avait des choses qu'il ne voyait pas ou qu'il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer ou d'articuler, encore que beaucoup d'indications dans son oeuvre vont dans cette direction, et spécialement son dernier article sur la *Spaltung* du moi, sur lequel je reviendrai. Il ne voit pas que la solution au problème de la castration aussi bien chez l'homme que chez la femme, ne tourne pas autour du dilemme d'avoir ou de ne pas avoir le phallus, car c'est uniquement à partir du moment où le sujet s'aperçoit qu'il y a une chose qui en tout cas est à reconnaître, c'est qu'il ne l'est pas, le phallus, c'est à partir de la réalisation dans l'analyse que le sujet n'est pas le phallus, qu'il peut normaliser sa position naturelle, et que, ou bien il l'a, ou bien il ne l'a pas. Voilà le terme dernier, le rapport signifiant ultime autour de quoi peut se résoudre l'impasse imaginaire engendrée par la fonction que l'image du phallus vient à prendre au niveau du plan signifiant.

C'est bien ce qui se passe chez notre sujet sous l'effet des premières manifestations de la prise dans le mécanisme du transfert, c'est-à-dire d'une articulation plus élaborée des effets symptomatiques - d'une façon entièrement reconnaissable dans ce que je viens de vous citer aujourd'hui, il se présentifie le fantasme des souliers.

Il s'agit de la possession ou de la non-possession des souliers féminins, ou phalliques, de ces souliers que nous appellerons en cette occasion fétichistes. Quelle fonction le soulier prend-il pour un sujet masculin, pour autant que dans sa perversion, ce qu'il refuse, c'est que la femme soit châtrée ? La perversion fétichiste du sujet masculin consiste à affirmer que la femme l'a sur le fond de ce qu'elle ne l'a pas. Sans cela il n'y aurait pas besoin d'un objet pour le représenter -un objet qui, par-dessus le marché, est manifestement indépendant du corps de la femme. Eh bien, au cours de l'élaboration transférentielle, le sujet se met à fomenter ceci, qui est la même chose apparemment, à savoir qu'elle l'a. Elle souligne qu'elle veut l'avoir sous forme de vêtements, sous la forme de ces vêtements qui vont exciter le désir des hommes, et grâce auxquels, comme elle l'articule, elle pourra les décevoir dans leur désir. C'est en apparence la même chose, mais c'est tout à fait autre chose quand c'est posé par le sujet lui-même, à savoir par la femme, ou par l'homme qui est en face d'elle. Aussi bien, ce qu'elle démontre dans cette occasion, c'est qu'à vouloir se présenter comme ayant ce qu'elle sait parfaitement n'avoir pas,

il s'agit là de quelque chose qui a pour elle une tout autre valeur, que j'ai appelée la valeur de mascarade. Elle fait justement de sa féminité un masque.

A partir du fait que le phallus est pour elle le signifiant du désir, il s'agit qu'elle en présente l'apparence, qu'elle paraisse l'être. Il s'agit qu'elle soit l'objet d'un désir, et d'un désir qu'elle sait fort bien elle-même qu'elle ne peut que décevoir. Elle l'exprime formellement au moment où l'analyste lui interprète ce dont il s'agit comme un désir de possession du phallus, ce qui nous montre une fois encore la divergence qui s'établit entre être l'objet du désir de l'Autre, et avoir ou ne pas avoir l'organe qui en porte la marque.

Nous arrivons donc à une formule qui est la suivante - le désir originel, c'est *Je veux être ce qu'elle désire, elle, la mère.* Pour l'être, il faut que je détruise ce qui est pour l'instant l'objet de son désir.

Le sujet veut être ce qu'est le désir de la mère. Ce qu'il faut l'amener à voir dans le traitement, c'est que ce n'est pas en lui-même que l'homme est l'objet de ce désir, que l'homme n'est pas plus le phallus que la femme, alors que ce qui fait son agressivité à l'égard de son mari en tant qu'homme - je vous le montrerai encore mieux la prochaine fois -, c'est qu'elle considère qu'il est, je ne dis pas qu'il a, qu'il est le phallus, et c'est à ce titre qu'il est son rival, et que ses relations avec lui sont marquées du signe de la destruction obsessionnelle.

Selon la forme essentielle de l'économie obsessionnelle, ce désir de destruction se retourne contre elle. Le but du traitement est de lui faire remarquer que *tu es toi-même ceci que tu veux détruire, pour autant que toi aussi tu veux être le phallus.* Dans une certaine façon de poursuivre le traitement, on remplace le *tu es ceci que tu veux détruire* par un désir de destruction du phallus de l'analyste, pris dans des fantasmes improbables et fugaces. *Tu veux détruire mon phallus d'analyste,* dit l'analyste, *et moi, je te le donne.* Autrement dit, la cure est tout entière conçue comme le fait que l'analyste donne fantasmatiquement le phallus, consent à un désir de possession phallique. Or, ce n'est pas cela dont il s'agit, et l'une des preuves que l'on peut en donner, c'est qu'au point quasi terminal où semble avoir été poursuivie l'analyse, on nous dit que la malade conserve toutes ses obsessions à ceci près qu'elle n'en angoisse plus. Elles ont toutes été entérinées par l'analyse, et se bloquent. Le fait qu'elles existent toujours a tout de même quelque importance.

Qu'est-ce que fait la patiente? L'observation le dit avec une entière ignorance - elle intervient de toute sa force auprès de son fils aîné, dont elle a toujours eu une peur bleue parce qu'à vrai dire c'est le seul dont

elle n'a jamais pu arriver à bien maîtriser les réactions masculines, en lui disant qu'il faut de toute urgence qu'il aille se faire analyser à son tour. Qu'est-ce à dire? - sinon que ce phallus que l'analyste croit être la solution de la situation, pour autant que, prenant lui-même, la position de la mère bienveillante, il le donne à la malade, elle le lui rend. Au seul point où elle ait effectivement le phallus, elle le lui retourne. Un prêté pour un rendu.

L'analyste a orienté l'analyse tout entière vers ceci, que la patiente veut être un homme. jusqu'au bout, elle n'en est pas entièrement convaincue. Pourtant, il est vrai que la possession ou non de ce phallus a trouvé là son apaisement. Mais le fond, l'essentiel, est non résolu - la signification du phallus en tant que signifiant du désir.

11 JUIN 1958

XXVI

LES CIRCUITS DU DÉSIR

La base de l'interprétation
L'Autre de l'Autre
Le symptôme et la castration
La distance obsessionnelle
Petite théorie du blasphème

Nous voici le 18 juin. La part du signifiant dans la politique - du signifiant du *non* quand tout le monde glisse dans un consentement ignoble - n'a jamais été encore étudiée. Le 18 juin est aussi l'anniversaire de la fondation de la Société française de psychanalyse. Nous aussi, nous avons dit non à un moment.

J'avais commencé la dernière fois de commenter l'observation d'une obsessionnelle soignée par l'un de nos confrères, et j'avais commencé d'amorcer quelques-uns des principes qui peuvent se déduire de la façon dont nous articulons les choses, et qui permettent d'opiner quant au caractère bien ou mal dirigé, correct ou incorrect, de la conduite d'un traitement centré sur un phénomène qui évidemment existe dans le contenu apporté par l'analyse, à savoir la prise de conscience de l'envie du pénis.

Bien que, dans l'ensemble je crois, vous voyez l'intérêt de l'emploi que nous faisons de notre schéma et de nos catégories, il y a toujours naturellement des petits retards. Certains schémas auxquels vous vous êtes arrêtés, des oppositions conceptuelles qui vous ont semblé faciles à retenir, se trouvent un peu secoués, remis en question par la suite de notre progrès, ce qui vous déroute.

On s'est demandé par exemple s'il ne fallait pas voir une contradiction entre ce que j'avais apporté la dernière fois et un principe auquel on avait cru pouvoir s'arrêter. J'aurais dit en somme - au moins est-ce ce qui a été entendu - que le développement sexuel de la femme passait obligatoirement par ceci, qu'elle doit être le phallus sur le fond qu'elle ne l'est pas, et que pour l'homme, le complexe de castration peut se formuler

par ceci, qu'il a le phallus sur le fond de ce qu'il ne l'a pas, ou qu'il est menacé de ne pas l'avoir. Ce sont évidemment des schémas à quoi, sous un certain angle, on peut opposer telle ou telle phase du développement sexuel. II est tout à fait insuffisant de s'y arrêter, puisque aussi bien la dialectique de l'être et de l'avoir vaut pour les deux.

L'homme aussi doit s'apercevoir qu'il ne l'est pas. C'est même dans cette direction que nous pouvons situer une partie des problèmes impliqués dans la solution du complexe de castration et du *Penisneid. Nous* allons le voir plus en détail, ce qui vous permettra, je l'espère, de remettre peu à peu à leur place des énoncés qui ne sont pas faux en eux-mêmes, mais qui constituent des vues partielles.

A cette fin, nous repartirons aujourd'hui de notre schéma.

1

II est excessivement important d'articuler convenablement les différentes lignes selon lesquelles la psychanalyse se développe. Un article dont je vous conseille la lecture à ce propos est celui de Glover qui s'intitule *Therapeutic effects of the inexact interpretation,* et qui est paru en octobre 1931 dans l'IJP.

C'est l'un des articles les plus remarquables et les plus intelligents qui puissent être écrits sur un tel sujet. Il met véritablement au point la base de départ sur laquelle aborder la question de l'interprétation.

Au moment où Glover écrit, Freud est encore vivant, mais il s'est déjà produit le grand tournant de la technique analytique autour de l'analyse des résistances et de l'agressivité. Glover articule que cette orientation de l'analyse implique le parcours, la couverture peut-on dire, au sens où un terrain doit être couvert, la somme des *Fantasms systems,* systèmes fantasmatiques ou systèmes de fantasmes, que nous avons appris à reconnaître dans l'analyse grâce à l'accumulation de l'expérience et au développement des notions acquises.

Il est clair qu'on en connaît alors davantage que tout au début de l'analyse, et la question se pose de savoir ce que valaient nos thérapeutiques au moment où nous ne connaissions pas dans tout leur éventail le système des fantasmes. Étaient-ce des cures thérapeutiques incomplètes, moins valables que celles que nous faisons à présent ? La question est fort intéressante, et elle amène Glover à dresser une situation générale de toutes les positions prises par celui qui se trouve en position de consultant par rapport à un trouble quelconque. Ce faisant, il généralise, il

étend la notion d'interprétation à toute position articulée prise par celui que l'on consulte, et il fait l'échelle des différentes positions du médecin par rapport au malade.

Il y a là une anticipation de la relation médecin-malade, comme on dit aujourd'hui, mais articulée d'une façon dont je regrette qu'elle n'ait pas été développée dans ce sens, parce qu'elle pose une sorte de loi générale, à savoir que c'est pour autant que nous méconnaissons la vérité incluse dans le symptôme, que nous nous trouvons collaborer avec la formation symptomatique.

Cela commence par le médecin de médecine générale qui dit au patient - *Secouez-vous*, *allez á la campagne, changez d'occupation. Il* se met résolument en position de méconnaissance, et de ce fait occupe aussitôt une certaine place, ce qui n'est pas inefficace, puisque cela se repère très bien comme la place même où certains symptômes se forment. Sa fonction par rapport au patient est situable dans les termes mêmes de la topique analytique. Je n'insiste pas.

Glover remarque en un point que la tendance de la *modern therapeutic analysis* de son époque fait porter toute l'interprétation sur les systèmes sadiques et les réactions de culpabilité, et que jusqu'à une époque récente, tout cela n'avait pas été mis en évidence. Sans aucun doute on soulageait le malade de l'anxiété, mais on laissait irrésolu, irréprimé, et du même coup refoulé, ce fameux système sadique.

Voilà un exemple de la direction dans laquelle il amorce ses remarques, et c'est bien ce qu'il serait intéressant de reprendre de nos jours.

Que veut-on dire par exemple lorsque l'on parle de l'avènement de l'analyse de l'agressivité ? Pendant un certain temps, les analystes ont été tellement impressionnés par la découverte qu'ils en ont faite, que c'était devenu une tarte à la crème. Les analystes en formation se rencontraient en disant - *Et alors, toi, l'as-tu bien analysée, ton agressivité ? Ce* qu'en effet a représenté cette découverte, nous pouvons le situer sur notre schéma fondamental. C'est ce que j'ai essayé de faire tout à l'heure, car enfin nous pouvons aussi là-dessus nous poser des questions. Au temps où je vous apprenais que le système narcissique était fondamental dans la formation des réactions agressives, j'ai souvent fait remarquer combien notre usage du terme d'agressivité restait marqué d'ambiguïté. L'agressivité provoquée dans la relation imaginaire au petit autre, ne peut se confondre avec la somme de la puissance agressive.

Pour rappeler des choses de première évidence, la violence est bien ce qui est essentiel dans l'agression, au moins sur le plan humain. Ce n'est pas la parole, c'est même exactement le contraire. Ce qui peut se

produire dans une relation interhumaine, c'est la violence ou la parole. Si la violence se distingue dans son essence de la parole, la question peut se poser de savoir dans quelle mesure la violence comme telle - pour la distinguer de l'usage que nous faisons du terme d'agressivité - peut être refoulée, puisque nous avons posé comme principe que ne saurait être en principe refoulé que ce qui se révèle avoir accédé à la structure de la parole, c'est-à-dire à une articulation signifiante. Si ce qui est de l'ordre de l'agressivité arrive à être symbolisé et pris dans le mécanisme de ce qui est refoulement, inconscience, de ce qui est analysable, et même, disons-le de façon générale, de ce qui est interprétable, c'est par le biais du meurtre du semblable qui est latent dans la relation imaginaire.

Réépelons notre petit schéma sous sa forme la plus simple, qui nous donne à voir l'entrecroisement de la tendance, de la pulsion si vous voulez, en tant qu'elle représente un besoin individualisé, et de la chaîne signifiante où il doit venir s'articuler. Cela nous permet déjà de faire quelques remarques.

Faisons une supposition. Supposons qu'il n'y ait pour l'être humain que la réalité, cette fameuse réalité dont nous faisons usage à tort et à travers. Supposons qu'il n'y ait que cela. Il n'est pas impensable que quelque chose de signifiant l'articule, cette réalité. Pour fixer les idées, supposons que, comme le disent certaines écoles, le signifiant, ce soit simplement un conditionnement, je ne dirais pas des réflexes, mais de quelque chose qui est réductible aux réflexes.

Que le langage soit d'un autre ordre que ce que nous créons artificiellement en laboratoire chez l'animal en lui apprenant à sécréter du suc gastrique au son d'une clochette, n'empêche pas que c'est un signifiant, le son de la clochette. On peut donc supposer un monde humain tout entier organisé autour d'une coalescence de chacun des besoins qui ont à se satisfaire, avec un certain nombre de signes prédéterminés. Si ces

signes sont valables pour tous, cela doit faire en principe une société fonctionnant de façon idéale. Chaque émission pulsionnelle à la mesure des besoins sera associée à un son de cloche diversement varié, qui fonctionnera de telle façon que celui qui l'entend satisfera aussitôt au dit besoin.

Nous arrivons ainsi à la société idéale. Ce que je dépeins, c'est ce qui est rêvé depuis toujours par les utopistes, à savoir une société fonctionnant parfaitement, et aboutissant à la satisfaction de chacun selon ses besoins. On ajoute, à vrai dire, que tous y participent selon leurs mérites, et c'est là que commence le problème.

En somme, ce schéma, s'il reste au niveau de l'entrecroisement du signifiant avec la poussée ou la tendance du besoin, aboutit à quoi? A l'identification du sujet à l'Autre, en tant que celui-ci articule la distribution des ressources pouvant répondre au besoin. Il n'en est pas ainsi, du seul fait qu'il est nécessaire de faire entrer en ligne de compte l'arrière-plan de la demande, ne serait-ce que pour rendre compte de l'articulation du sujet dans un ordre qui existe au-delà de l'ordre du réel, et que nous appelons l'ordre symbolique, qui le complique, qui s'y superpose, qui n'y adhère pas.

D'ores et déjà pourtant, à ce niveau, dès cet état simple du schéma, il intervient, tout au moins chez l'homme, quelque chose d'ordre naturel, organique, qui le complique.

Voici le sujet, l'enfant mythique qui sert d'arrière-plan à nos spéculations psychanalytiques. Il commence à manifester ses besoins en présence de sa mère. C'est ici, en A, qu'il rencontre la mère en tant que sujet parlant, et c'est ici, en *s*(A), qu'aboutit son message, au point où la mère le satisfait. Comme je vous l'ai déjà fait remarquer, ce n'est pas au moment où la mère ne le satisfait pas, le frustre, que commencent les problèmes. Ce serait trop simple, encore que l'on y revienne toujours, justement parce que c'est simple.

Le problème intéressant n'a pas échappé à un Winnicott par exemple, dont on sait que l'esprit et la pratique couvrent toute l'ampleur du développement actuel de la psychanalyse et de ses techniques, jusques et y compris une considération extrêmement précise des systèmes fantasmatiques qui sont sur le champ frontière avec la psychose. Winnicott, dans son article sur les objets transitionnels dont j'ai fait état auprès de vous, montre avec la plus grande précision que le problème essentiel est de savoir comment l'enfant sort de la satisfaction, et non pas de la frustration, pour se construire un monde.

Pour autant qu'un monde s'articule pour le sujet humain, qui comporte

un au-delà de la demande, c'est quand la demande est satisfaite, et non pas quand elle est frustrée, qu'apparaissent ce que Winnicott appelle les objets transitionnels, c'est-à-dire ces menus objets que nous voyons très tôt prendre une extrême importance dans la relation avec la mère - un bout de couche sur lequel l'enfant tire jalousement, une bribe de n'importe quoi, un hochet. Il est essentiel de situer dans sa précocité cet objet transitionnel dans le système de développement de l'enfant.

Cela dit, arrêtons-nous à la frustration, à savoir à ce qui se passe quand le message ne vient pas.

2

Le rapport avec la mère, où la mère impose, plus que sa loi, ce que j'ai appelé sa toute-puissance ou son caprice, est compliqué du fait que, comme l'expérience nous le montre, l'enfant - l'enfant humain et non pas n'importe quel petit - est ouvert au rapport, d'ordre imaginaire, à l'image du corps propre et à l'image de l'autre, et ce, à partir d'une date que nous avons essayé de fixer quand nous nous intéressions, il y a trois ans, au stade du miroir.

Le stade du miroir ne s'est pas évaporé depuis. J'aime bien ceux d'entre vous qui disent que tous les ans, c'est quelque chose de différent, que le système change. Il ne change pas, mais j'essaye simplement de vous en faire parcourir le champ. Nous voyons sur notre schéma le stade du miroir se placer en deçà de ce qui se passe sur la ligne de retour du besoin, satisfait ou non. Le sujet éprouve par exemple des réactions de déception, de malaise, de vertige, dans son propre corps, par rapport à l'image idéale qu'il en a, et qui prend chez lui une valeur prévalente en raison d'un trait de son organisation que nous avons lié, à plus ou moins juste titre, à la prématuration de sa naissance.

Bref, nous voyons dès l'origine interférer deux circuits. Le premier est le circuit symbolique où s'inscrit - disons pour vous fixer les idées, pour les raccrocher à un portemanteau que vous connaissez déjà - le rapport du sujet au surmoi féminin infantile. Il y a d'autre part le rapport imaginaire à l'image idéale de soi qui se trouve plus ou moins affectée, voire lésée, à l'occasion des frustrations ou déceptions. Ainsi le circuit se trouve dès l'origine jouer sur deux plans, plan symbolique et plan imaginaire. D'une part, le rapport à l'objet primordial, la mère, l'Autre en tant que lieu où se situe la possibilité d'articuler le besoin dans le signifiant. D'autre part, l'image de l'autre, petit a, où le sujet a une sorte. de lien à

soi-même, à une image qui représente la ligne de son accomplissement -imaginaire, bien entendu.

Tout ce que nous avons dit depuis le début de l'année, où nous avons commencé à prendre les choses au niveau du trait d'esprit, nous a montré la pertinence de ce qu'indique ce schéma, à savoir que rien ne peut s'organiser d'une vie mentale qui corresponde à ce que l'expérience nous donne dans l'analyse, si ce n'est qu'il y ait, au-delà de l'Autre mis primordialement en position de toute-puissance par son pouvoir - non pas de frustration, car c'est insuffisant, mais de *Versagung,* avec l'ambiguïté de promesse et de refus que contient ce terme -, l'Autre de cet Autre, si je puis dire, à savoir ce qui permet au sujet d'apercevoir cet Autre, lieu de la parole, comme lui-même symbolisé.

Vous sentez bien que le système du triangle oedipien familial comporte quelque chose de plus radical que tout ce que nous donne l'expérience sociale de la famille, et c'est bien ce qui fait la permanence de ce triangle oedipien et de la découverte freudienne. C'est ainsi que je vous ai dit que le Père, avec un grand P, n'est jamais là seulement un père, mais bien plutôt le père mort, le père en tant que porteur d'un signifiant, signifiant au second degré, qui autorise et fonde tout le système des signifiants, et qui fait que le premier Autre, soit le premier sujet auquel l'individu parlant s'adresse, est lui-même symbolisé.

C'est uniquement au niveau de cet Autre, de l'Autre de la loi à proprement parler, et d'une loi, je vais y insister, incarnée, que peut prendre sa dimension propre le monde articulé, humain. L'expérience nous montre à quel point est indispensable l'arrière-plan d'un Autre par rapport à l'Autre, sans quoi ne saurait s'articuler l'univers du langage tel qu'il se montre efficace dans la structuration, non seulement des besoins, mais de ce dont j'essaye de vous démontrer cette année la dimension originale, et qui s'appelle le désir.

Si l'Autre en tant que lieu de la parole, pouvait n'être que le lieu du son de clochette dont je vous parlais tout à l'heure, ce ne serait pas à proprement parler un Autre, mais seulement le lieu organisé du système des signifiants, introduisant ordre et régularité dans les échanges vitaux à l'intérieur d'une certaine espèce.

On voit mal qui aurait pu l'organiser. On peut envisager que, dans une société déterminée, des hommes pleins de bienveillance s'emploient à l'organiser et à le faire fonctionner. On peut même dire que c'est un des idéaux de la politique moderne. Seulement, l'Autre n'est pas cela.

L'Autre n'est pas purement et simplement le lieu de ce système parfaitement organisé, fixé. Il est lui-même un Autre symbolisé, et c'est ce qui

lui donne son apparence de liberté. L'Autre, le Père dans l'occasion, le lieu où s'articule la loi, est lui-même soumis à l'articulation signifiante, et, plus que soumis à l'articulation signifiante, il en est marqué, avec l'effet dénaturant que comporte la présence du signifiant.

Ce dont il s'agit est loin encore d'être parvenu à un état de conceptualisation parfaite, mais, à titre d'hypothèse de départ pour illustrer notre pensée, nous dirons que l'effet du signifiant sur l'Autre, la marque qu'il en subit à ce niveau, représente la castration comme telle.

Nous avons autrefois souligné, à propos de la triade castration-frustration-privation, que dans la castration, l'agent est réel, c'est un père réel dont on a besoin, que l'action est symbolique, et qu'elle porte sur un objet imaginaire. Nous en retrouvons ici la nécessité. Dès lors que quelque chose se passe de réel au niveau de la loi - et qu'importe qu'un père soit ici plus ou moins défaillant, si quelque chose le remplace, tient sa place -, il se produit ceci - dans le système de la demande où s'instaure le sujet, est reflété son arrière-plan. Bien loin que le système de la demande soit parfait, à plein rendement ou à plein emploi, il s'introduit dans son arrière-plan l'effet du signifiant sur le sujet, la marque du sujet par le signifiant, et la dimension du manque introduite dans le sujet par ce signifiant.

Ce manque introduit est symbolisé comme tel dans le système du signifiant comme étant l'effet du signifiant sur le sujet, à savoir le signifié. A proprement parler, le signifié ne vient pas tant par des profondeurs, comme si la vie fleurissait en significations, mais du langage et du signifiant, qui imprime dans la vie cette sorte d'effet qui s'appelle le signifié. Cela est primitivement symbolisé, comme l'indique ce que nous avons apporté sur la castration.

Ce qui sert de support à l'action symbolique qui s'appelle la castration, est une image, choisie dans le système imaginaire pour être ce support. L'action symbolique de la castration choisit son signe, qui est emprunté au domaine imaginaire. Quelque chose dans l'image de l'autre est choisi pour porter la marque d'un manque, qui est ce manque même par où le vivant, parce qu'il est humain, c'est-à-dire en rapport avec le langage, s'aperçoit comme exclu de l'omnitude des désirs, comme quelque chose de limité, de local, comme une créature, à l'occasion comme un chaînon dans la lignée vitale, un de ceux par lesquels la vie passe. Un animal n'est effectivement qu'un des individus qui réalisent le type, et à ce titre, par rapport au type, chaque individu peut être considéré comme déjà mort. Nous aussi, nous sommes déjà morts par rapport au mouvement de la vie. Mais par le langage, et à la différence de l'animal, nous

sommes capables de le projeter dans sa totalité, et même plus, dans sa totalité comme parvenue à sa fin.

C'est exactement ce que Freud articule dans la notion d'instinct de mort. Il veut dire que pour l'homme, la vie se projette d'ores et déjà comme étant parvenue à son terme, c'est-à-dire au point où elle retourne à la mort. L'homme est cet être animal pris et articulé dans un système signifiant qui lui permet de dominer son immanence de vivant, et de s'apercevoir comme déjà mort. Et il ne le fait justement que d'une façon imaginaire, virtuelle, à la limite, spéculative.

Il n'y a pas d'expérience de la mort, bien entendu, qui puisse y répondre, et c'est bien pourquoi c'est symbolisé d'une autre façon. C'est symbolisé sur l'organe précis où apparaît de la façon la plus sensible la poussée de la vie. Voilà pourquoi c'est le phallus, en tant qu'il représente la montée de la puissance vitale, qui prend place dans l'ordre des signifiants pour représenter ce qui est marqué par le signifiant - ce qui, par le signifiant, est frappé de cette caducité essentielle où peut s'articuler, dans le signifiant lui-même, ce manque-à-être dont le signifiant introduit la dimension dans la vie du sujet.

C'est ce qui nous permet de comprendre dans quel ordre les choses se sont présentées pour l'analyse, à partir du moment où, simplement, quelqu'un n'est pas parti de l'École pour aller au phénomène, mais est parti des phénomènes tels qu'il les voyait se manifester chez les névrosés. C'était là le terrain élu pour manifester cette articulation dans son essence, du fait qu'elle s'y manifeste dans son désordre. L'expérience nous a prouvé que c'était toujours dans le désordre que nous pouvions plus facilement apprendre à trouver les rouages et articulations de l'ordre.

Ce qui s'est d'abord donné par Freud à une expérience qui a aussitôt mis en évidence la sous-jacence du complexe de castration, c'est l'appréhension des symptômes du sujet.

3

Qu'est-ce que le symptôme veut dire? Où se situe-t-il dans ce schéma? Il se situe au niveau de la signification. C'est ce que Freud a apporté - un symptôme, c'est une signification, c'est un signifié. Il est loin d'intéresser seulement le sujet, mais son histoire, toute son anamnèse, est impliquée. C'est pour cette raison que l'on peut légitimement le symboliser à cette place par un petit *s*(A), signifié de l'Autre venant du lieu de la parole.

Mais ce que Freud nous a appris aussi, c'est que le symptôme n'est jamais simple, qu'il est toujours surdéterminé. Il n'y a pas de symptôme dont le signifiant ne soit apporté d'une expérience antérieure. Cette expérience est toujours située au niveau où il s'agit de ce qui est réprimé. Or, le cœur de tout ce qui est réprimé chez le sujet, c'est le complexe de castration, c'est le signifiant de l'A barré qui s'articule dans le complexe de castration, mais qui n'y est pas forcément, ni toujours totalement articulé.

Le fameux traumatisme dont on est parti, la fameuse scène primitive qui entre dans l'économie du sujet, et qui joue au cœur et à l'horizon de la découverte de l'inconscient, qu'est-ce que c'est? - sinon un signifiant tel que j'ai commencé tout à l'heure d'en articuler l'incidence sur la vie. L'être vivant est saisi comme vivant, en tant que vivant, mais avec cet écart, cette distance, qui est justement celle qui constitue aussi bien l'autonomie de la dimension signifiante que le traumatisme ou la scène primitive. Qu'est-ce donc? - si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque, comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme et la scène primitive. C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, et qui ne peut d'aucune façon s'articuler ni se résoudre. Dès que Freud commence à articuler ce que c'est qu'un symptôme, l'arrière-plan du signifiant par rapport au signifié est par lui impliqué dans la formation de tout symptôme.

Ce que nous avons étudié ces derniers temps chez l'hystérique nous permet de situer où se trouve le problème du névrosé. Il tient au rapport du signifiant avec la position du sujet dépendant de la demande. C'est ce en quoi l'hystérique a à articuler quelque chose que nous appellerons provisoirement son désir, et l'objet de ce désir, en tant qu'il n'est pas l'objet du besoin. C'est ce qui m'a amené à insister quelque peu sur le rêve dit de la belle bouchère.

Il apparaît là d'une façon tout à fait claire, et Freud le dit à l'orée même de la psychanalyse, qu'il s'agit pour l'hystérique de faire subsister l'objet du désir en tant que distinct et indépendant de l'objet de tout besoin. Le rapport au désir, à sa constitution, à son maintien sous une forme énigmatique dans son arrière-plan par rapport à toute demande, c'est le problème de l'hystérique.

Qu'est-ce que le désir de mon hystérique? C'est ce qui lui ouvre, je ne dirais pas l'univers, mais tout un monde qui est déjà bien assez vaste, en raison de ce que l'on peut appeler la dimension d'hystérie latente à

toute espèce d'être humain dans le monde. Tout ce qui peut se présenter comme question sur son propre désir, ce que nous avons appelé le x, (indicible désir, voilà ce par quoi l'hystérique se trouve d'abord communiquer de plain-pied avec tout ce qui peut se passer de cet ordre chez tous ses frères et sœurs hystériques, et c'est là-dessus, comme Freud nous l'articule, que repose l'identification hystérique. Toute hystérique fait écho à tout ce qui est de l'ordre de la question sur le désir telle qu'elle se pose dans l'actualité chez quelques autres, surtout chez l'autre hystérique, mais aussi bien chez quelqu'un qui peut n'être hystérique qu'occasionnellement, et même d'une façon latente, pour autant qu'apparaît chez lui un mode hystérique de poser la question.

Cette question sur son désir ouvre le monde à l'hystérique, un monde d'identifications qui la met dans un certain rapport avec le masque, je veux dire avec tout ce qui peut, d'une façon quelconque, fixer et symboliser, selon un certain type, la question sur le désir. Cette question, qui la fait parente des hystériques, qui constitue un appel aux hystériques comme tels, l'a faite essentiellement identifiée à une sorte de masque général sous lequel s'agitent tous les modes possibles de manque.

Nous en sommes maintenant à l'obsessionnel. La structure de l'obsessionnel, telle que j'essaye de m'y avancer, est également désignée par un certain rapport avec le désir. Ce n'est pas le rapport d_0, mais un autre, que nous appellerons aujourd'hui d_0.

Le rapport de l'obsessionnel à son désir est soumis à ceci, que nous connaissons depuis longtemps grâce à Freud, à savoir le rôle précoce qu'y a joué ce que l'on appelle *l'Entbindung,* la déliaison des pulsions, l'isolation de la destruction. Toute la structure de l'obsessionnel est comme telle déterminée par le fait que le premier abord de son désir est passé, comme pour tout sujet, par le désir de l'Autre, et que ce désir de l'Autre a d'abord été détruit, annulé. Ce disant, je ne dis pas quelque chose de tellement nouveau, simplement je l'articule d'une façon nouvelle.

Ceux qui ont déjà en main des obsessionnels peuvent savoir que c'est un trait essentiel de sa condition que son propre désir baisse, clignote, vacille, et s'évanouit à mesure qu'il s'en approche. Le désir se démontre ici porter la marque que le désir a d'abord été abordé par lui comme quelque chose qui se détruit, pour autant qu'il s'est présenté à lui comme celui de son rival, que le sujet y a répondu dans le style de cette réaction de destruction qui est sous-jacente à son rapport à l'image de l'autre en tant qu'elle le dépossède et le ruine. L'abord par l'obsessionnel de son désir reste donc frappé de cette marque qui fait que toute approche le fait s'évanouir.

C'est ce que l'auteur dont je vous parle et que je critique depuis quelques leçons, perçoit sous la forme de ce qu'il appelle la distance à l'objet, et qu'il confond d'abord avec ce qu'il appelle la destruction de l'objet. Il se fait de la psychologie de l'obsessionnel l'idée que c'est quelqu'un qui a perpétuellement à se défendre de la folie, définie comme destruction de l'objet. Il n'y a là qu'une projection qui, chez ledit auteur, tient aux insuffisances de sa pensée sur le plan théorique, mais où entrent aussi des facteurs personnels, car ce n'est qu'un fantasme, un fantasme en quelque sorte nécessité par la perspective imaginaire où il engage la solution du problème du désir chez l'obsessionnel. De plus, il est d'expérience courante qu'il n'y a pas le moindre danger de psychose chez l'obsessionnel typique, où que vous l'emmeniez, et je vous dirai, quand le temps en sera venu, à quel point un obsessionnel dans sa structure diffère d'un psychotique.

Par contre, ce qui est aperçu là-dedans, quoique mal traduit, c'est que l'obsessionnel ne se maintient dans un rapport possible avec son désir, qu'à distance. Ce qui doit être maintenu pour l'obsessionnel, c'est la distance à son désir, et non pas la distance à l'objet. L'objet a dans l'occasion une fonction bien autre. Ce que l'expérience nous montre de la façon la plus claire, c'est qu'il doit se tenir à une certaine distance de son désir pour que ce désir subsiste.

Mais il y a une autre face qui s'observe dans la clinique, dans le concret, quand l'obsessionnel établit avec l'autre un rapport qui s'articule pleinement au niveau de la demande, qu'il s'agisse de sa mère d'abord, ou de son conjoint. Que peut vouloir dire, pour nous analystes, ce terme de conjoint? Il prend son articulation pleine au niveau des choses où nous essayons de les situer. C'est celui avec qui il faut bien, de façon quelconque, bon gré mal gré, revenir à être tout le temps dans un certain rapport de demande. Même si, sur toute une série de choses on la boucle, ce n'est jamais sans douleur. La demande demande à être poussée jusqu'au bout.

Que se passe-t-il sur le plan des rapports de l'obsessionnel avec son conjoint? C'est très exactement ceci, qui est le plus subtil à voir, mais vous l'observerez quand vous vous en donnerez la peine -- l'obsessionnel s'emploie à détruire le désir de l'Autre. Toute approche à l'intérieur de l'aire de l'obsessionnel se solde dans le cas normal, pour peu qu'on s'y laisse prendre, par une sourde attaque, une usure permanente, qui tend chez l'autre à aboutir à l'abolition, à la dévaluation, à la dépréciation, de ce qui est son propre désir.

Il y a sans doute des nuances, ce sont des termes dont le maniement

demande un certain exercice, mais en dehors de ces termes, rien ne nous permettrait même de s'apercevoir de la nature véritable de ce qui se passe. J'ai déjà marqué d'autre part, dans l'enfance de l'obsessionnel, le caractère tout à fait particulier, accentué, que prend précocement chez lui l'articulation de la demande.

Sur ce schéma vous commencez de pouvoir le situer. Ce petit enfant est toujours à demander quelque chose, et, chose surprenante, parmi tous les enfants qui en effet passent leur temps à demander quelque chose, il est celui dont la demande est toujours ressentie, et par les mieux intentionnés, comme étant à proprement parler insupportable. Il est tannant, comme on dit. Ce n'est pas qu'il demande des choses plus extraordinaires que les autres, c'est dans sa façon de le demander, c'est dans le rapport du sujet à la demande que gît le caractère spécifique de l'articulation de la demande chez celui qui est d'ores et déjà obsessionnel au moment où cela se manifeste, lors du déclin de l'Œdipe ou dans la période dite de latence.

Quant à notre hystérique, nous avons vu que pour soutenir son désir énigmatique, le petit a est chez elle employé comme artifice. Nous pouvons le représenter par deux tensions parallèles, l'une au niveau de la formation idéalisante, ($ ✳a), l'autre au niveau de l'identification à un petit autre, i(a). Pensez au sentiment de Dora pour M. K. Chaque hystérique a d'ailleurs, dans une des phases de son histoire, un support semblable, qui vient jouer ici le même rôle que a.

L'obsessionnel ne prend pas la même voie. Il est mieux axé pour s'arranger avec le problème de son désir. Il part d'ailleurs et avec d'autres

éléments. C'est dans un certain rapport, précoce et essentiel, à sa demande, ($ ✳ D), qu'il peut maintenir la distance nécessaire à ce que soit quelque part possible, pour lui, mais de loin, ce désir annulé dans son essence, ce désir aveugle, dont il s'agit d'assurer la position. Nous allons circonscrire le rapport de l'obsessionnel à son désir. Le rapport spécifique du sujet à sa demande en est un premier trait. Il en est d'autres.

Qu'est-ce que c'est que l'obsession? Vous savez l'importance qu'y a la formule verbale, au point que l'on peut dire que l'obsession est toujours verbalisée. Freud n'a là-dessus aucun doute. Même quand il a affaire à une conduite obsessionnelle latente, il considère qu'elle n'a révélé sa structure que quand elle prend la forme d'une obsession verbale. Il va même jusqu'à dire que, dans la cure d'une névrose obsessionnelle, les premiers pas n'ont été faits que quand on a obtenu que le sujet donne à ses symptômes tout leur développement, ce qui peut se présenter comme une aggravation clinique.

Ce dont il s'agit dans toutes les formules obsessionnelles, c'est d'une destruction bel et bien articulée. Est-il besoin d'insister sur le caractère verbal des formules d'annulation qui font partie de la structure de l'obsession elle-même? Chacun sait que ce qui en fait l'essence et le pouvoir phénoménologiquement angoissant pour le sujet, est qu'il s'agit d'une destruction par le verbe et par le signifiant. Le sujet se trouve en proie à une destruction que l'on appelle magique - je ne sais pourquoi, pourquoi ne pas dire verbale, tout simplement? - de l'Autre, qui est donnée dans la structure même du symptôme.

Vous avez vu le circuit de l'hystérique qui aboutit sur les deux plans - l'idéalisation ou identification au niveau supérieur est la symbolisation parallèle de ce qui se passe sur le plan imaginaire. Si je me permettais d'utiliser jusqu'au bout ce schéma pour y inscrire le schéma destructif du rapport à l'Autre, je dirais que, pour l'obsessionnel, le circuit est quelque chose comme ceci.

La crainte de faire mal à l'Autre par des pensées, autant dire par des paroles, car ce sont des pensées parlées, nous introduit à toute une phénoménologie à laquelle il conviendrait de s'arrêter un peu longuement. Je ne sais si vous vous êtes jamais intéressés au thème du blasphème. C'est une très bonne introduction à l'obsession verbale. Qu'est-ce que blasphémer? Je voudrais bien que quelque théologien me donne la réplique. Disons que le blasphème fait déchoir un signifiant éminent, dont il s'agit de voir à quel niveau de l'autorisation signifiante, si l'on peut dire, il se situe. Ce signifiant est en rapport avec ce signifiant suprême qui s'appelle le Père, avec lequel il ne se confond pas absolument s'il joue un rôle homologue. Que Dieu ait un rapport avec la création signifiante comme telle n'est pas douteux, ni non plus que le blasphème ne se situe que dans cette dimension. Le blasphème fait déchoir ce signifiant au rang d'objet, il identifie en quelque sorte le logos à son effet métonymique, le fait tomber d'un cran. Cette remarque ne constitue sans doute pas la réponse complète à la question du blasphème, mais c'est assurément une approche du phénomène de sacrilège verbal qui se constate chez l'obsessionnel.

Comme toujours, c'est encore dans Freud que nous trouvons les choses les plus colossalement exemplaires. Rappelez-vous dans le cas de *l'Homme aux rats* l'épisode de cette colère furieuse qui le saisit contre son père, à l'âge de quatre ans si mon souvenir est bon. Il se met à se rouler par terre en l'appelant - *Toi serviette, toi assiette,* etc. Il s'agit d'une véritable collision et collusion du Toi essentiel de l'Autre avec cet effet déchu de l'introduction du signifiant dans le monde humain qui s'appelle un objet, et spécialement un objet inerte, objet d'échange, d'équivalence. La kyrielle de substantifs mobilisée dans la rage de l'enfant l'indique assez, il ne s'agit pas de savoir si le père est lampe, assiette ou serviette, il s'agit de faire descendre l'Autre au rang d'objet, et de le détruire.

Puisque nous sommes forcés d'en rester là pour aujourd'hui, je dirais que ce qui se passe ici, et dont nous verrons la prochaine fois la structure, nous montre que ce n'est que dans une certaine articulation signifiante que le sujet obsessionnel arrive à préserver l'Autre, si bien que l'effet de destruction est aussi bien ce par quoi il aspire à le soutenir par la vertu de l'articulation signifiante. Vous trouvez là la trame même du monde

que vit l'obsessionnel. L'obsessionnel est un homme qui vit dans le signifiant. Il y est très solidement installé. Il n'y a absolument rien à craindre quant à la psychose. Ce signifiant suffit à préserver chez lui la dimension de l'Autre, mais celle-ci est en quelque sorte idolâtrée. Le français nous permet de l'articuler d'une façon que j'ai une fois amorcée ici - Tu *es celui qui me...* Voilà ce qu'articule le sujet à l'Autre.

Pour l'obsessionnel, cela s'arrête là. La parole pleine où s'articule l'engagement du sujet dans un rapport fondamental avec l'Autre, ne peut s'achever, sinon par cette répétition dont un humoriste faisait usage. *To be or not...,* et le type se gratte la tête pour continuer - *To be or not, To be or not,* etc. Et c'est en répétant qu'il trouve la fin de la phrase - *Tu es celui qui me, tu es celui qui me, tu es celui qui me tues.*

La langue française nous donne ici un schéma fondamental du rapport obsessionnel avec l'Autre. L'articulation qui le fonde se ferme elle-même sur la destruction de l'Autre, mais du fait qu'elle est articulation signifiante, du même coup elle le fait subsister.

C'est à l'intérieur de cette articulation que nous verrons quelle est la place du signifiant phallus quant à l'être et quant à l'avoir, sur quoi nous sommes restés à la fin de la dernière séance. Cela nous permettra de voir la différence qu'il y a entre une solution qui permet de montrer à l'obsessionnel ce qu'il en est vraiment de son rapport au phallus en tant que signifiant du désir de l'Autre, et celle qui consiste à satisfaire la demande dans une sorte de mirage imaginaire, en lui concédant son objet à travers la symbolisation par l'analyste du fantasme imaginaire. C'est la dimension où se déroule toute l'observation que nous avons critiquée. La solution illusoire consiste en somme à dire à la femme - *Vous avez envie du pénis ? Eh bien...* C'est ce que disait Casimir Perier à un type qui l'avait coincé contre une lanterne - *Qu'est-ce que vous voulez ?* Le type lui répond - *La liberté! - Eh bien, vous l'avez, lui* dit Casimir Perier, qui lui passe entre les jambes, et s'en va en le laissant interloqué.

Ce n'est peut-être pas exactement ce que nous pouvons attendre d'une solution analytique. La terminaison même de cette observation par une identification euphorique, enivrée du sujet, dont la description recouvre entièrement un idéal masculin trouvé dans l'analyste, apporte peut-être un changement dans l'équilibre du sujet, mais assurément ce n'est pas la véritable réponse à la question de l'obsessionnel.

18 JUIN 1958
472

XXVIl

UNE SORTIE PAR LE SYMPTÔME

De la parole de l'Autre à l'inconscient
Signifiance de la régression
En quoi nous ne sommes pas des singes
Le psychotique et le désir de l'Autre
Le névrosé et l'image de l'autre

Nous sommes arrivés la dernière fois au point de commencer concentriquement à désigner la constellation du désir de l'obsessionnel.

Je vous ai entretenus à ce propos de la position de sa demande, dont l'accent spécial d'insistance qui la rend si difficile à tolérer est précocement ressenti par l'Autre - de son besoin de détruire le désir de l'Autre de la fonction de certains de ses fantasmes. Notre propos d'aujourd'hui est ainsi amorcé.

Dans le travail que j'ai choisi pour en faire l'objet d'une critique qui ressortit moins d'une polémique que d'une analyse systématique de ce qui ressort de ce qu'articule l'auteur lui-même, il n'est pas vain que le fantasme phallique se présente sous la forme de l'envie du pénis chez la femme au cours de l'analyse d'une névrose obsessionnelle. Ce n'est pas ce travail qui prouvera que je donne une importance exagérée au signifiant phallus. Mais l'importance du signifiant phallus n'est évidemment pas tout ce que je vous enseigne. Il s'agit encore de savoir comment on en use, sans pour autant se livrer au petit jeu facile de critiquer et de juger du dehors l'issue d'un traitement que l'on présente d'ailleurs comme inachevé, et dans lequel nous ne sommes pas entrés. Disons simplement que rien de ce que je vous donne comme des éléments marquants de la direction de la cure ne s'y retrouve. La direction générale du traitement est remarquable par ses hésitations, voire par une direction franchement opposée à celle qui pourrait nous paraître logique.

Notre critique ne part jamais de la seule observation considérée comme un compte rendu de fait, mais des interrogations de l'auteur lui-même, que vous trouverez toujours exprimées au bon endroit, car c'est une des propriétés de l'esprit humain que le bon sens en particulier soit

bien, comme on l'a dit avec justesse, et non sans ironie, la chose du monde la mieux partagée. II n'est pas douteux que ce qui nous fait obstacle ici a déjà fait obstacle dans l'esprit des auteurs, et dans cette observation, ces obstacles sont pleinement articulés. Il y a des interrogations, il y a même des remarques concernant l'issue paradoxale, la non issue de ce que l'on cherchait, il y a enfin des contradictions auxquelles l'auteur ne donne peut-être pas toute l'importance qu'elles peuvent avoir, mais qui peuvent être qualifiées ainsi puisqu'elles sont inscrites noir sur blanc dans son texte.

Nous allons d'abord aller au vif de ce dont il s'agit, en posant la différence qu'il y a entre, d'une part, ce qui se représente comme articulé, et non comme articulable, et, d'autre part, ce qui est visé et fait effectivement dans cette cure.

1

Prenons comme point de départ notre schéma, où figurent un certain nombre de positions qu'il complète, et qui nous permettent de nous y retrouver dans ce que nous connaissons de plus familier. Elles s'y trouvent représentées dans un certain ordre et une certaine topologie.

Posons-nous une fois de plus la question de savoir ce que c'est que la ligne du haut de notre schéma. C'est une ligne signifiante, en ce qu'elle est structurée comme un langage. D'autre part, pour être structurée comme un langage, c'est une sorte de phrase que le sujet ne peut pas articuler, et que nous devons l'aider à articuler, et qui structure en somme l'ensemble de la névrose.

La névrose n'est pas identique à un objet, ce n'est pas une sorte de parasite, étranger à la personnalité du sujet, c'est une structure analytique qui est dans ses actes et sa conduite. Le progrès de notre conception de la névrose nous a montré qu'elle n'est pas seulement faite de symptômes décomposables dans leurs éléments signifiants et dans les effets de signifié de ces signifiants - puisque c'est ainsi que j'ai retraduit ce que Freud articule -, mais que toute la personnalité du sujet porte la marque de ces rapports structuraux. Tel qu'il est ici employé, le mot de personnalité va bien au-delà de son acception première avec ce qu'elle comporte de statique, et qui conflue avec ce que l'on appelle le caractère. Ce n'est pas cela, c'est la personnalité au sens où elle dessine dans les comportements, dans les rapports à l'Autre et aux autres, un certain mouvement qui se retrouve toujours le même, une scansion, un certain mode de passage de

l'autre à l'Autre, et encore à un Autre qui se retrouve toujours et sans cesse, qui forme la modulation même de l'action obsessionnelle.

L'ensemble du comportement obsessionnel ou hystérique est structuré comme un langage. Qu'est-ce à dire? Il n'est pas suffisant de dire qu'audelà du langage articulé, du discours, tous les actes du sujet, auraient cette sorte d'équivalence au langage qu'il y a dans ce qu'on appelle un geste, pour autant qu'un geste n'est pas simplement un mouvement bien défini, mais bien un signifiant. L'expression qui colle parfaitement, c'est *une geste,* au sens de la chanson de geste, de la geste de Roland, c'est-à-dire la somme de son histoire.

En fin de compte, c'est une parole, si vous voulez. La somme du comportement du névrosé se présente comme une parole, et même comme une parole pleine, au sens où nous en avons vu le mode primitif dans l'engagement sous la forme d'un discours. C'est une parole pleine, mais entièrement cryptographique, inconnue du sujet quant au sens, encore qu'il la prononce par tout son être, par tout ce qu'il manifeste, par tout ce qu'il évoque et a réalisé inéluctablement dans une certaine voie d'achèvement et d'inachèvement, si rien n'y intervient qui soit de cet ordre d'oscillation qui s'appelle l'analyse. C'est une parole prononcée par le sujet barré, barré à lui-même, que nous appelons l'inconscient. C'est ce que nous représentons sous la forme d'un signe, $.

Nous en sommes maintenant à introduire une distinction au niveau de l'Autre, A. Nous avons défini l'Autre comme le lieu de la parole. Cet Autre s'institue et se dessine par le seul fait que le sujet parle. De ce seul fait, le grand Autre naît comme lieu de la parole. Cela ne veut pas dire qu'il soit pour autant réalisé comme sujet dans son altérité. L'Autre est invoqué chaque fois qu'il y a parole. Je pense n'avoir pas besoin d'y revenir, pour y avoir assez insisté. Mais cet au-delà qui s'articule dans la ligne haute de notre schéma, c'est l'Autre de l'Autre.

Il s'agit d'une parole qui est articulée à l'horizon de l'Autre. L'Autre de l'Autre est le lieu où la parole de l'Autre se dessine comme telle. Il n'y a aucune raison qu'il nous soit fermé. C'est même la racine de la relation intersubjective que l'Autre comme lieu de la parole nous est immédiatement et effectivement donné comme sujet, sujet qui nous pense nous-mêmes comme son Autre. C'est le principe de toute stratégie. Quand vous jouez au jeu d'échecs avec quelqu'un, vous lui attribuez autant de calculs que vous en faites. Eh bien, alors que nous osons dire que cet Autre de l'Autre devrait nous être le plus transparent, donné avec la dimension même de l'Autre, pourquoi posons-nous que cet Autre de l'Autre est le lieu où s'articule le discours de l'inconscient, articulé mais non par nous

articulable ? Pourquoi devons-nous le faire? En quoi sommes-nous en droit de le faire ?

C'est fort simple. Les conditions de la vie humaine font que celle-ci est engagée dans la condition de la parole, et nous sommes soumis à l'Autre par la condition de la demande, mais sans savoir ce qu'est pour lui notre demande. Pourquoi ne le savons-nous pas? Qu'est-ce qui lui donne cette opacité? Ce sont là des évidences, mais encore des évidences dont les coordonnées ne sont pas ce qui est le moins utile à articuler, car nous nous contentons toujours de les obscurcir sous la forme d'objectivations prématurées.

Cet Autre dont nous ne savons pas comment il accueille notre demande, intervient dans notre stratégie, devient *unbewusst,* et réalise une position paradoxale du discours. C'est cela que je veux dire quand je vous dis que l'inconscient, c'est le discours de l'Autre. C'est ce qui se passe virtuellement à cet horizon de l'Autre de l'Autre, pour autant que c'est là que se produit la parole de l'Autre en tant qu'elle devient notre inconscient, c'est-à-dire ce qui vient en nous se présentifier nécessairement du seul fait qu'en ce lieu de la parole nous faisons vivre un Autre capable de nous répondre. Ce pourquoi il nous est opaque, c'est qu'il y a en lui quelque chose que nous ne connaissons pas, et qui nous sépare de sa réponse à notre demande. Ce n'est pas autre chose que ce qui s'appelle son désir.

Cette remarque, qui n'est une évidence qu'en apparence, prend sa valeur en fonction de ceci, que ce désir est situé entre l'Autre comme lieu pur et simple de la parole, et l'Autre en tant qu'il est un être de chair à la merci duquel nous sommes pour la satisfaction de notre demande. Que ce désir soit situé là, conditionne son rapport avec cette symbolisation de l'action du signifiant qui fait ce que nous appelons un sujet, et que nous symbolisons avec notre $.

Le sujet est autre chose qu'un soi-même, ce que l'on appelle d'un mot élégant en anglais le *self.* Le fait de le dire en anglais l'isole et permet de bien distinguer ce qu'il signifie, à savoir ce qu'il y a d'irréductible dans la présence de l'individu au monde. Ce *self* devient sujet à proprement parler, et sujet barré au sens où nous le symbolisons, pour autant qu'il est marqué de la condition qui le subordonne, non seulement à l'Autre en tant que lieu de la parole, mais à l'Autre en tant que lui-même. Ce n'est pas le sujet du rapport au monde, du rapport de l'œil au monde, du rapport sujet-objet qui est celui de la connaissance. C'est le sujet qui naît au moment de l'émergence de l'individu humain dans les conditions de la parole, et en tant donc qu'il est marqué par l'Autre lui-même conditionné et marqué par les conditions de la parole.

Que voyons-nous donc à cet horizon ainsi rendu opaque par l'obstacle du désir de l'Autre? Pour autant que l'Autre ne répond plus, le sujet est renvoyé à sa propre demande, il est mis dans un certain rapport à sa demande, qui est ici désigné par le symbole du petit losange que je vous ai expliqué la dernière fois. Ici, *grand A ne répond plus,* phrase très célèbre avec d'autres initiales. Au niveau du sujet, ce qui tend à l'horizon à se produire, c'est le renvoi du sujet à la confrontation avec sa propre demande, sous les formes de signifiants qui sont, si l'on peut dire, englobants par rapport au sujet, et dont le sujet lui-même devient le signe. C'est l'horizon de cette non-réponse de l'Autre que nous voyons se dessiner dans l'analyse, pour autant qu'au départ l'analyste vient d'abord n'être rien d'autre que le lieu de la parole, qu'une oreille qui écoute et qui ne répond pas.

C'est ce qui va pousser le sujet à se détacher de ces formes de la demande qui nous apparaissent en filigrane dans son discours sous la forme de ce que nous appelons phase anale, phase orale, phase de toutes les façons que vous voudrez. Que voulons-nous dire quand nous parlons de ces phases? N'oublions pas que notre sujet ne retourne pas devant nous progressivement à l'état de nourrisson. Nous ne nous livrons pas à une opération fakirique qui verrait le sujet remonter le cours du temps et se réduire à la fin à la semence qui l'a engendré. Ce dont il s'agit, c'est de signifiants. Ce que nous appelons phase orale ou phase anale, c'est la façon dont le sujet articule sa demande par l'apparition - dans son discours au sens le plus vaste, dans la façon dont se présentifie devant nous sa névrose - des signifiants qui se sont formés à telle ou telle étape de son développement, et qui lui servaient à articuler sa demande dans des phases récentes ou plus anciennes.

Ce qui s'appelle fixation, c'est la prévalence gardée par telle ou telle forme de signifiant oral, anal ou autre, avec toutes les nuances que vous avez appris à articuler, c'est l'importance spéciale qu'ont gardée certains systèmes de signifiants. Ce qui s'appelle régression est ce qui se passe quand ces signifiants sont rejoints, dans le discours du sujet, du fait que la parole, d'être simplement parole, sans avoir rien à demander de spécial, se profile dans la dimension de la demande. C'est par là que toute la perspective est rétroactivement ouverte sur cette condition de la demande dans quoi le sujet a vécu depuis sa prime et plus tendre enfance.

Toute la question est de savoir ce que nous faisons de la régression. Nous sommes là pour y répondre, ou pour dire ce qui se passe quand nous n'y répondons pas, et ce que nous pouvons faire d'autre. Tel est le but qui mérite d'être atteint.

La régression est régression du discours. Les signifiants qui y sont intéressés appartiennent à la structure du discours, et c'est toujours là que nous les découvrons. C'est ce qui est représenté par ces deux lignes.

La ligne supérieure est celle des signifiants. On trouve en dessous les significations, toujours produites selon la loi de la chaîne signifiante. Ces deux choses s'équivalent - l'anticipation de la suite signifiante, toute chaîne signifiante ouvrant devant elle l'horizon de son propre achèvement, et, en même temps, sa rétroaction, une fois qu'est venu le terme signifiant qui, si l'on peut dire, boucle la phrase, et fait que ce qui se produit au niveau du signifié a toujours une fonction rétroactive. Ici, le SZ se dessine déjà par anticipation au moment où le S, s'amorce, et ne s'achève qu'au moment où le S, rétroagit sur le S,. Un certain décalage existe toujours du signifiant à la signification, et c'est ce qui fait de toute signification -en tant qu'elle n'est pas une signification naturelle, liée à une ébauche toute momentanée de l'instance du besoin chez le sujet - un facteur essentiellement métonymique, qui se rapporte à ce qui lie en soi la chaîne signifiante et la constitue comme telle, liens et nœuds que nous pouvons indiquer, momentanément et pour les distinguer, d'un certain sigma, si vous voulez, désignant ainsi l'au-delà de la chaîne signifiante.

La confrontation du sujet à la demande effectue une réduction du discours où nous discernons en filigrane ces signifiants élémentaires dans ce qui fait le fond de notre expérience. C'est ainsi que nous retrouvons les mêmes lois structurales dans toute la conduite du sujet, dans le mode dont il nous l'exprime quelquefois, jusque dans la scansion, la façon motrice dont il articule son discours, pour autant qu'un bégaiement, un balbutiement, n'importe quel trébuchement de parole comme je me suis exprimé ailleurs, peut être pour nous significatif, et renvoyer à un signifiant de la demande comme manque oral ou anal.

Un petit groupe d'études dirigé par le plus amical de mes collègues, à savoir Lagache, a fait la découverte, avec un étonnement dont il faut bien qu'il soit motivé par un malentendu permanent, que partout où dans la traduction française de Freud nous rencontrons le mot instinct, on ne trouve jamais rien d'autre dans le texte allemand que le terme de *Trieb.* Nous le traduisons par *pulsion*, ce qui, à la vérité, obscurcit plutôt la

chose. Le terme anglais est *drive,* tandis que nous n'avons rien en français qui permette de le traduire. Le mot scientifique serait *tropisme,* désignant certaines attractions irrésistibles considérées comme irréductibles à l'attraction physico-chimique, qui s'exerceraient dans le comportement animal. Ce mot permettrait d'exorciser le côté finaliste qu'il y a toujours dans le terme d'instinct. Ce que nous rencontrons ici dans la notion freudienne du *Trieb* est bien aussi de cet ordre. On pourrait le traduire par *attirance,* à ceci près que l'être humain n'est pas ce sujet obscur que nous rencontrons sous les formes grégaires de l'attirance organique vers un élément de climat par exemple, ou d'une autre nature.

Ce n'est évidemment pas là que se développe notre intérêt à nous autres, dans le champ que nous sommes appelés à explorer dans l'analyse, où nous sommes conduits à parler de ces diverses phases, orale, anale, génitale, et autres. Dans la théorie analytique en effet, une certaine nécessité met le sujet dans un rapport de subordination, de dépendance, d'organisation et d'attirance par rapport à quoi? A des signifiants empruntés à la batterie d'un certain nombre de ses propres organes.

Ce n'est dire rien d'autre que de dire qu'une fixation orale ou anale qui survit chez un sujet adulte, dépend d'une certaine relation imaginaire. Mais ce que nous articulons de plus ici, c'est que celle-ci est portée à la fonction de signifiant. Si elle n'était pas isolée comme telle, mortifiée, elle ne saurait avoir l'action économique qu'elle a dans le sujet, et ce pour une raison très simple, c'est que les images ne sont jamais liées qu'à la suscitation et à la satisfaction du besoin. Or, on ne manque pas de dire dans l'analyse que le sujet reste attaché à des images orales là où il ne s'agit pas de nourriture, anales là où il ne s'agit pas d'excréments. C'est donc que ces images sont hors de leur texte, qu'il ne s'agit pas du besoin purement et simplement, qu'elles ont pris une autre fonction. C'est de la fonction signifiante dont il s'agit. La pulsion comme telle est justement l'expression maniable de concepts qui valent pour nous, et qui expriment la dépendance du sujet par rapport à un certain signifiant.

Ce qui est important est que le désir du sujet, rencontré comme l'au-delà de la demande, le fait opaque à notre demande, et installe son propre discours comme quelque chose qui, tout en étant nécessaire à notre structure, nous est par certains côtés impénétrable, ce qui en fait un discours inconscient. Ce désir, qui en est la condition, est donc soumis lui-même à l'existence d'un certain effet de signifiant, ce que je vous ai expliqué à partir de janvier sous le nom de la métaphore paternelle.

Cette métaphore s'établit du désir primitif, opaque, obscur, de la mère, d'abord complètement fermé pour le sujet, tandis qu'à l'horizon apparaît le Nom-du-Père, support de l'ordre instauré par la chaîne signifiante. Je vous l'ai déjà symbolisée par le rapport de deux signifiants, l'un étant dans deux positions différentes, le Nom-du-Père sur le Désir de la Mère, et le Désir de la Mère sur sa symbolisation.

Sa détermination comme signifié se produit par un effet métaphorique.

Là où le Nom-du-Père manque, cet effet métaphorique ne se produit pas, et je ne peux arriver à faire venir au jour ce qui fait désigner le x comme le signifiant phallus. C'est ce qui se produit dans la psychose, pour autant que le Nom-du-Père est rejeté, est l'objet d'une *Verwerfung* primitive, n'entre pas dans le cycle des signifiants, et c'est pourquoi aussi le désir de l'Autre, nommément de la mère, n'y est pas symbolisé.

Si nous devions représenter la position de la psychose sur le schéma, nous dirions que ce désir comme tel - je ne veux pas dire en tant qu'existant, car chacun sait que même les mères de psychotique ont un désir, encore que ce ne soit pas toujours sûr - n'est pas symbolisé dans le système du sujet psychotique, et, de ce fait, la parole de l'Autre ne passe nullement dans son inconscient, mais l'Autre en tant que lieu de la parole lui parle sans cesse. Cela ne veut pas dire forcément vous ou moi, mais à peu près la somme de ce qui lui est offert comme champ de perception.

Ce champ lui parle de nous naturellement, et aussi bien, pour prendre le premier exemple qui vienne à la mémoire, celui bien connu qui nous a été récité hier soir, la couleur rouge d'une auto peut vouloir dire pour le sujet délirant qu'il est immortel. Tout lui parle parce que rien de l'organisation symbolique destinée à renvoyer l'Autre là où il doit être, c'est-à-dire dans son inconscient, n'est réalisé de cet ordre. L'Autre lui parle d'une façon homogène à la première et primitive parole qui est celle de la demande. C'est pourquoi tout se sonorise, et que le *ça parle* qui est dans l'inconscient pour le sujet névrotique, est au-dehors pour le sujet psychotique. Que ça parle, et que ça parle tout haut de la façon la plus naturelle, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Si l'Autre est le lieu de la parole, c'est là que ça parle, et que ça retentit de tous côtés.

Nous en trouvons le cas extrême au point de déchaînement de la psychose, là où, comme je vous l'ai toujours formulé, ce qui est *verworfen,* ou rejeté du symbolique, réapparaît dans le réel. Ce réel dont il s'agit, c'est là l'hallucination, c'est-à-dire l'Autre en tant qu'il parle. C'est toujours dans l'Autre que ça parle, mais ça prend là la forme du réel. Le sujet psychotique n'en doute pas, c'est l'Autre qui lui parle, et qui lui parle par tous les signifiants qu'il suffit de se baisser pour ramasser à la pelle dans le monde humain, puisque tout ce qui nous entoure a un caractère marqué de signifiant. Pensez aux affiches qui parsèment nos rues.

Le caractère de lâchage, de dissolution, sera plus ou moins prononcé selon l'état de la psychose. Comme nous le voyons, et comme Freud nous l'articule, ce dans quoi la psychose s'articule est justement fait pour suppléer à cette absence en son point organisé, je veux dire dépendant de la structure signifiante du désir de l'Autre. Les formes de la psychose depuis les plus bénignes jusqu'à l'état extrême de dissolution, nous présentent un pur et simple discours de l'Autre, venant se scander ici, en s(A), sous la forme d'une signification.

Je vous ai montré il y a deux ans de très curieuses décompositions de la parole qui, de par la structure qui nous est présentée sur ce graphe je ne pouvais vous le montrer alors - s'avèrent comme relevant d'un code de messages sur le code. Ce qui est renvoyé de A est tout ce dont le sujet dispose ensuite pour faire vivre le discours de l'Autre. La *langue fondamentale* de Schreber, dont chaque mot comporte en lui-même une espèce de définition dont l'avènement se produit avec l'issue du mot même, est un code de messages sur le code. Inversement, ces phrases, *Comment c'est..., Tu n'as qu'a me .... Peut-être voudra-t-il...,* et encore le *voudra-t-il* est de trop, sont une série de messages qui ne visent que ce qui dans le code se rapporte au message. Les particules, les pronoms personnels, les verbes auxiliaires, désignent la place du messager. Cela se reporte strictement sur le graphe, mais comme je ne veux pas trop m'étendre, je vous renvoie à mon article sur les psychoses qui va paraître, où j'ai fait la synthèse de mon cours d'il y a deux ans avec ce que je vous fais cette année.

Prenons ici le délire de jalousie. Freud l'articule comme une négation par le sujet d'un *je l'aime* fondamental, concernant moins le sujet homosexuel que le sujet semblable, c'est-à-dire, bien entendu, à ce titre, homosexuel. Freud dit - *Ce n'est pas moi qu'il aime, c'est elle.* Qu'est-ce que cela veut dire? - si ce n'est que le délire de jalousie, pour faire obstacle au pur et simple déchaînement de la parole de l'interprétation, essaye de restaurer, de restituer le désir de l'Autre. La structure du délire

de jalousie consiste justement à attribuer à l'Autre un désir - une sorte de désir esquissé, ébauché dans l'imaginaire - qui est celui du sujet. Il est attribué à l'Autre - *Ce n'est pas moi qu'il aime, c'est ma conjointe, il est mon rival.* J'essaye comme psychotique d'instituer dans l'Autre ce désir qui ne m'est pas donné parce que je suis psychotique, parce que nulle part ne s'est produite cette métaphore essentielle qui donne au désir de l'Autre son signifiant primordial, le signifiant phallus.

Ce signifiant phallus, il reste tout de même quelque chose d'assez obscur à l'admettre comme essentiel, et en quelque sorte préférentiellement par rapport à toutes sortes d'autres objets que nous voyons à l'occasion jouer un rôle homologue. Le signifiant phallus est ouvert à toutes sortes d'équivalences, avec le signifiant excrémentiel par exemple, ou le signifiant sein, exactement l'extrémité du sein, objet de tout nourrisson. Il peut vous être très difficile d'apercevoir de ce qui fait le privilège du phallus - c'est évidemment d'être à une certaine place dans ce qui a les plus hautes fonctions dans le rapport de l'individu à l'espèce, à savoir ce que l'on appelle la phase génitale.

C'est pour cette raison qu'il est plus spécialement dépendant qu'un autre d'une fonction de signifiance. Les autres objets - la mamelle maternelle ou cette partie du corps qui, sous la forme de scybale, se présente comme pouvant être l'occasion pour le sujet d'une perte - sont, jusqu'à un certain degré, donnés au-dehors en tant qu'objets, tandis que le phallus est une monnaie dans l'échange amoureux, qui a besoin de passer à l'état de signifiant pour servir de moyen, à la façon de ces scories ou coquillages qui servent dans certaines tribus éloignées d'objets d'échange. C'est déjà dans l'ordre naturel.

Pourtant, ce n'est pas tout à fait pareil pour le phallus. Sous sa forme organique réelle, celle du pénis ou de ce qui lui correspond chez la femme, il y faut beaucoup plus que pour les objets susmentionnés, qui y sont prédéterminés, pour qu'il devienne, fantasmatiquement ou autrement, un objet détachable. On n'insistera jamais assez sur l'énigme que comporte le complexe de castration ou le *Penisneid,* pour autant qu'est ici concerné quelque chose qui tout de même tient bel et bien au corps, et qu'après tout rien ne menace plus que n'est menacé n'importe quel membre, ou bras, ou jambe, voire nez ou oreilles.

Cet élément n'est sur le corps propre qu'un point de volupté, et c'est ainsi que le sujet le découvre d'abord. L'auto-érotisme masturbatoire, qui joue en effet dans l'histoire du sujet un si grand rôle, n'est pas du tout de nature à déclencher en lui-même de telles catastrophes, comme nous le savons par l'expérience, tant que l'organe n'est pas pris dans le jeu signi

fiant, dans la métaphore paternelle, dans l'interdiction maternelle ou paternelle. Cet organe n'est rien d'autre à l'origine pour le sujet qu'un point de volupté de son propre corps, de son rapport organique à lui-même, beaucoup moins sujet à caducité que tout autre des éléments qui ont pris portée de signifiant dans sa demande antérieure. C'est précisément pour cette raison que pour lui plus que pour un autre, la prise de la chaîne métaphorique doit jouer son rôle pour en faire un signifiant, qui, du même coup, devient le signifiant privilégié du rapport à l'Autre de l'Autre, ce qui en fait un signifiant central de l'inconscient.

Aussi bien saisissons-nous ici que la dimension que nous a ouverte l'analyse sur ce sujet a été complètement inattendue par rapport à tout ce qui avait été formulé jusqu'alors, si l'on songe qu'il ne s'agit que d'un organe avec lequel le vivant peut entretenir des rapports innocents. N'oublions pas ce qu'il en est dans notre espèce fraternelle, celle des singes. Il suffit de se rendre au zoo de Vincennes autour de ces petits fossés qui entourent une certaine plate-forme, pour s'apercevoir avec quelle tranquillité cette brave et hardie tribu des babouins et autres, dans laquelle nous aurions tort de projeter nos propres angoisses, passe ses journées à s'occuper d'un sexe rutilant, sans se préoccuper le moins du monde de ce que vont en penser les voisins, sauf à les aider à l'occasion dans leurs réjouissances collectives. Il y a un monde entre le rapport qu'entretient cette espèce animale, plus ou moins érigée dans sa stature, avec ce qui lui pend au bas du ventre, et le rapport qu'avec le même entretient l'homme. Primitivement et signalétiquement, ce rapport a fait du phallus l'objet d'un culte. Dès l'origine des âges, l'érection comme telle a été un signifiant, et ce n'est pas pour rien, nous le sentons, que, dans nos cultures très anciennes, la pierre levée a toute son incidence de signifiant dans le groupement de la collectivité humaine.

L'émergence du phallus dans ce rôle essentiel n'est certainement pas primordiale, mais dépend d'autre chose, à savoir de son passage métaphorique au rang de signifiant, d'où dépendra à son tour toute situation possible du désir de l'Autre, en tant que le sujet doit y trouver la place de son propre désir, doit trouver à le signifier. La rencontre du désir du sujet avec le désir de l'Autre est sujette à des accidents, et c'est là que, tout naturellement, nous allons voir fonctionner le signifiant phallus pour le sujet placé dans des conditions atypiques, anormales, déficitaires, pathologiques, au regard des quatre points cardinaux de la définition du désir.

Cette constellation reste complète chez le névrosé, elle est décomplétée pour le psychotique.

L'obsessionnel, avons-nous dit, est celui qui, dans ce rapport au désir de l'Autre, se trouve marqué primordialement, primitivement, par la défusion des instincts. Sa première issue, l'issue de départ, celle qui va conditionner toutes ses difficultés ultérieures, va être d'annuler le désir de l'Autre. Qu'est-ce que cela veut dire, si nous donnons son sens plein à ce que nous venons d'articuler ici?

Annuler le désir de l'Autre n'est pas la même chose que d'avoir été dans l'incapacité de saisir le désir de l'Autre par carence ou déficience de l'acte métaphorique, du Nom-du-Père. D'autre part, si dans un réel plus ou moins délirant, le désir de l'Autre, institué, symbolisé par le phallus, est nié en tant que tel, le rapport primitif du sujet obsessionnel à son propre désir est fondé sur la dénégation du désir de l'Autre. Le terme de Verneinung s'applique ici au sens où Freud nous en montre les deux faces, qu'il est articulé, symbolisé, mais qu'il est pourvu du signe non. Voilà à quoi l'obsessionnel se trouve confronté comme la base même de sa position, et celle à laquelle il répond par des formules de suppléance, de compensation.

Je ne dis rien là qui soit nouveau, je réarticule seulement la triade mise en avant par tous les auteurs à propos de l'obsessionnel - annulation, isolation, réaction de défense. Observez simplement que pour pouvoir parler d'annulation, il faut qu'il s'agisse de signifiant, parce qu'on n'annule rien qui ne soit signifiant. Il n'y a pas la moindre annulation concevable au niveau animal, et si nous trouvons quelque chose qui y ressemble, nous dirons qu'il y a une ébauche de formation symbolique. L'annulation n'est pas simplement cet effacement de la trace dont je vous ai parlé, mais au contraire la prise d'un signifiant élémentaire dans une parenthèse pour dire *cela n'est pas* - mais ce disant, on le pose tout de même comme signifiant. C'est toujours du signifiant qu'il s'agit.

Si l'obsessionnel est mené à annuler tellement de choses, c'est parce que ce sont des choses qui se formulent. A savoir, une demande, nous le savons. Seulement, c'est une demande de mort. Cette demande de mort, surtout quand elle est précoce, a pour résultat de détruire l'Autre, au premier plan le désir de l'Autre, et avec l'Autre, du même coup, ce en quoi le sujet peut avoir lui-même à s'articuler. Il en résulte qu'il est d'autant plus nécessaire d'isoler les parties du discours à conserver par rapport à celles qu'il faut absolument effacer et annuler pour que le sujet n'en soit pas du même coup détruit lui-même. C'est un jeu perpétuel de oui et de

non, de séparation, de triage, de ce qui dans sa parole, dans sa demande même, le détruit par rapport à ce qui peut le préserver, et qui est aussi nécessaire à la préservation de l'Autre, car l'Autre n'existe comme tel qu'au niveau de l'articulation signifiante.

C'est dans cette contradiction que le sujet obsessionnel est pris. Il est constamment occupé à maintenir l'Autre, à le faire subsister par des formulations imaginaires dont il est occupé plus que n'importe qui. Elles sont instituées pour soutenir l'Autre perpétuellement en danger de tomber, de succomber sous la demande de mort, car cet Autre est la condition essentielle de sa maintenance à lui-même comme sujet. Il ne saurait subsister comme sujet si cet Autre était effectivement annulé.

Ce qui se présente au niveau signifiant comme tout spécialement annulé est ce qui marque la place du désir de l'Autre comme tel, à savoir le phallus. Le d,, dont je vous ai parlé la dernière fois, et qui situe le désir de l'obsessionnel, est équivalent à l'annulation du phallus. Tout se joue dans l'analyse autour de quelque chose qui a le plus étroit rapport avec ce signifiant. La méthode conséquente est celle qui fait état de la fonction du phallus comme signifiant. L'autre, faute de l'avoir élucidée, en est réduite à tâtonner.

En quoi cette différence consiste-t-elle ? Vous en trouverez la règle d'or si vous vous donnez la peine de lire l'article que je vous signalais au risque de provoquer une demande faramineuse auprès de l'éditeur, mais peut-être ce risque n'est-il pas si grand. Cette règle de discernement demande que l'on réponde à la question de savoir sur quelle base, à partir de quelles prémisses, le sujet est susceptible d'entrer dans un rapport achevé, complet, avec son propre désir. Je réponds que le sujet, pour autant qu'il doit assumer son désir génital comme sujet humain, et non pas seulement comme animal, doit réaliser comme signifiant essentiel de ce désir la fonction du signifiant phallus. C'est parce que le signifiant phallus est là dans le circuit de l'articulation inconsciente du sujet, que le sujet humain peut être humain même quand il baise.

Cela ne veut pas dire qu'à l'occasion le sujet humain ne puisse baiser comme un animal. C'est même un idéal qui frétille au fin fond des espoirs des sujets humains. Je ne sais pas si la chose est fréquemment réalisée, bien que quelques-uns se soient vantés d'en être arrivés jusque-là, et on ne voit pas pourquoi on ne les croirait pas, mais peu importe. Pour nous, l'expérience nous montre que c'est soumis à de beaucoup plus grandes difficultés, qui sont des difficultés signifiantes.

Les perpétuelles ambiguïtés qui se font jour à propos du stade génital et du stade phallique - a-t-on atteint l'un ou l'autre ?, l'enfant atteint-il le

stade génital avant la période de latence, ou est-ce simplement un stade phallique ?, etc. - seraient peut-être moins obscures si l'on s'apercevait que *stade phallique* veut simplement dire *accès du désir génital au niveau de la signification.* Les deux choses sont différentes. Dans un premier abord, on a pu dire que l'enfant n'arrivait à accéder qu'au stade phallique, et c'est très probablement vrai, encore qu'on puisse discuter sur le point de savoir si l'activité auto-érotique ne serait pas génitale, ce qui, en fin de compte, est vrai aussi. Mais ce n'est pas là l'important pour nous. Il ne s'agit pas du désir génital qui semble bien apparaître en effet comme représentant une première poussée de l'évolution physiologique, mais de sa structuration sur le plan phallique, et c'est ce qui est décisif pour la suite de la névrose.

Il s'agit que quelque chose se réalise au niveau de l'inconscient, qui soit équivalent à ce qu'est, au niveau inférieur, la parole pleine, là où le discours articulé au lieu de l'Autre, revient comme un signifié au sujet, intéressant le moi que le sujet a repéré concrètement par rapport à l'image de l'autre. Au niveau supérieur, l'achèvement de l'articulation inconsciente suppose que le circuit qui part de la confrontation du sujet à sa demande achevée, se formule en un désir articulé comme tel, et satisfaisant pour le sujet, auquel le sujet est identique, et vienne aboutir à la place de l'Autre, qui est ici un être humain marqué du langage et du drame propre au complexe de castration, à savoir un autre moi-même. Ce qui se formule ici n'est pas *je suis le phallus,* mais au contraire *je suis á la place même que le phallus occupe dans l'articulation signifiante.* C'est tout le sens du *Wo Es war, soll Ich werden.*

Le sujet pris dans le mouvement du signifiant doit arriver à concevoir que ce à quoi il a été précocement confronté, le signifiant du désir qui lui soustrayait l'objet total, la mère, ce phallus, il ne l'est pas, mais qu'il est seulement soumis à la nécessité que ce phallus occupe une certaine place. C'est seulement à partir de la réalisation qu'il ne l'est pas que le sujet peut accepter ce qui a été durant tout le processus profondément mis en cause, à savoir, accepter de l'avoir quand il l'a, de ne pas l'avoir quand il ne l'a pas. Cela se situe à cette place, S(A barré), dans l'articulation de la chaîne signifiante supérieure. L'élucidation du rapport du sujet au phallus, en tant qu'il ne l'est pas, mais qu'il doit venir à sa place, est seule propre à permettre de concevoir l'achèvement idéal que Freud articule dans son *Wo Es war, soli Ich werden.*

Voilà la condition nécessaire à orienter nos interventions et notre technique. Comment y arriver? Ce sera l'objet de mon séminaire de l'année prochaine, que j'intitulerai Le *Désir et son interprétation.* Quelles sont les

directions et directives qui ouvrent les voies d'accès à ce message dernier que désigne la formule freudienne au tour lapidaire, présocratique, nous essayerons de l'articuler. A défaut d'un tel accès, ce qui se produit est très précisément ce que la névrose, ou toute autre forme d'anomalie de l'évolution, réalise spontanément.

Chez l'hystérique, la place du désir est située dans une profonde incertitude, ce qui l'oblige à un certain détour, qu'elle ou il décrit sur le modèle de ce qui lui permet de situer son moi. Comme tous les sujets, l'hystérique fixe la place de son moi par le détour de l'image de l'autre. Le propre de l'hystérique est d'obtenir la place du désir exactement de la même façon au niveau supérieur. L'hystérique se sépare, se détourne de l'Autre et du signifié de l'Autre pour arriver à se situer dans un certain type idéal par le biais d'une certaine image à laquelle elle s'identifie. C'est par un détour analogue, je vous l'ai expliqué, que Dora s'est identifiée à M. K, afin de situer le point où porte la question de son désir, à savoir -comment peut-on désirer une femme quand on est impuissant?

Pour l'obsessionnel, le procédé est le même, à quelque chose près. Tandis que l'hystérique essaye de repérer les difficultés de sa position au niveau de l'idéal, du masque de l'identification, c'est au contraire sur ce que l'on peut appeler la place forte de son moi que l'obsessionnel se situe pour essayer de trouver la place de son désir. D'où ces fameuses fortifications à la Vauban dont j'ai parlé ailleurs, ces forteresses dans lesquelles un désir toujours menacé de destruction se remparde, et qui sont élevées sur le modèle de son moi, et par rapport à l'image de l'autre.

Le rapport de l'obsessionnel à l'image de l'autre consiste très précisément dans le phallus signifiant, en tant qu'il est toujours menacé de destruction parce que pris dans une dénégation à le retrouver dans le rapport à l'Autre. Chez tout obsessionnel, homme ou femme, vous voyez toujours apparaître à un moment de leur histoire le rôle essentiel de l'identification à l'autre, un semblable, un camarade, un frère à peine aîné, un camarade contemporain, qui, dans tous les cas, a pour lui le prestige d'être plus viril, d'avoir la puissance. Le phallus apparaît ici sous sa forme, non pas symbolique, mais imaginaire. Disons que le sujet se complémente d'une image plus forte que lui-même, une image de puissance.

Cela, ce n'est pas moi qui l'articule, vous le trouverez en bonne place dans l'article que je vous ai cité, car c'est fonctionnellement assez essentiel pour être reconnu par ceux que leur expérience de ces sujets inspire. L'accent est mis sur l'image de l'autre en tant que forme phallique, cette fois au sens imaginaire. C'est cela qui prend ici valeur et fonction, non

plus de symbolisation du désir de l'Autre, mais de formation imaginaire de prestige, de prestance, de préséance. Nous en avons déjà marqué la fonction au niveau de la relation narcissique. Voilà ce qui se produit comme tel dans le symptôme obsessionnel, dans toute l'histoire de l'obsédé, et où se marque la fonction spéciale que prend le rapport fantasmatique du sujet avec l'autre imaginaire qui est son semblable.

La distinction de la présence de l'Autre, avec un grand A, et de la présence de l'autre, avec un petit a, est sensible dans l'évolution même de l'observation, si vous la lisez avec attention. Vous noterez par exemple une très curieuse évolution entre le début du traitement où elle ne *peut* pas parler, et la suite où elle ne *veut* pas parler, parce que c'est au niveau de la parole que s'est institué le rapport de l'analysée avec l'analyste, et qu'à ce niveau-là elle se refuse. Même si ce n'est pas ainsi qu'il l'exprime, l'analyste perçoit fort bien qu'elle se refuse parce que sa demande ne peut être qu'une demande de mort. Après, il se passe autre chose, et il est très amusant de voir que l'analyste s'aperçoit très bien qu'il y a une différence, que les rapports se sont améliorés. Néanmoins, elle ne parle toujours pas, car maintenant elle ne veut pas parler. La différence entre les deux, c'est que, lorsqu'on ne veut pas parler, c'est en raison de la présence de l'Autre, avec un grand A. Seulement, ce qu'il y a d'inquiétant, c'est que, si elle ne veut pas parler, c'est parce que ce qui est venu à la place de cet Autre, c'est justement l'autre avec un petit a que l'analyste a tout fait pour présentifier, et pourquoi? Parce que, suivant tout de même la trace des choses, il voit bien que le contenu de ce qu'apporte le sujet indique la place qu'y joue le fantasme phallique. Bien entendu, c'est avec cela que le sujet se défend, alors que son analyste passe son temps à lui seriner qu'il voudrait être un homme.

Cela dépend comment on l'entend. Il est vrai que le sujet, au niveau imaginaire, fait en effet de ce phallus un sein, et que la condition d'homme en tant que pourvu du phallus, et uniquement en tant que pourvu du phallus, représente pour lui un certain élément de puissance. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est pourquoi elle a tellement besoin de la référence à cet élément de puissance qu'est le phallus.

Par un autre côté, c'est en toute authenticité qu'elle dénie absolument avoir le moindre désir d'être un homme. Seulement, là, on ne la lâche pas, je veux dire qu'on interprète par exemple en des termes sommaires d'agressivité, voire même de désir de castration de l'homme, des choses qui sont beaucoup plus complexes, et qui doivent être articulées tout différemment si nous suivons ce que nous sommes en train de dessiner ici. Toute l'évolution du traitement, la façon dont il est dirigé - et c'est toute

l'ambiguïté qu'il y a entre interprétation et suggestion -, tend par contre vers ceci, qu'un Autre - pour ne pas employer un autre terme, car c'est bien l'Autre, et personne n'en doute si je puis dire, l'auteur lui-même le souligne assez dans la façon dont il articule sa propre action, et encore autrement -, qu'un Autre, une mère bienveillante, un Autre beaucoup plus gentil que celui auquel a eu affaire le sujet, intervient pour lui dire, selon la formule même que l'auteur emploie ailleurs dans des termes qui sont à peu près ceux-ci - *Ceci est mon corps, ceci est mon sang, ce phallus, vous pouvez vous en fier à moi, homme, absorbez-le, je vous le permets, ce phallus, c'est ce qui doit vous donner force et vigueur, et qui résoudra toutes vos difficultés d'obsessionnelle.*

En fait, le résultat, c'est que pas une seule des obsessions n'a cédé, qu'elles sont simplement subies et éprouvées sans culpabilité. Cela se modèle strictement sur ce que je suis en train de vous dire, et c'est bien ce qui devait être normalement le résultat d'un tel mode d'intervention.

Inversement, comme je vous l'ai dit, il est frappant de voir à la fin du traitement la patiente, au point où on l'a laissée, envoyer à l'analyste son propre fils. Cette action est assez étonnante, parce que le sujet, nous diton, a éprouvé pendant toute sa vie une sainte terreur devant ce fils, et l'on sent bien, d'après le contexte et les images que s'en fait l'analyste, qu'il y a toujours eu un problème avec ce fils, c'est le moins que l'on puisse dire.

Le fait que ce fils soit offert à l'analyste à la fin, ne serait-il pas l'acting out marquant ce qui a précisément été manqué? - en ce point où le phallus est tout à fait autre chose qu'un accessoire de la puissance, où il est vraiment cette médiation signifiante par où est symbolisé ce qui se passe entre l'homme et la femme. Freud n'a-t-il pas montré, dans les rapports de la femme au père, l'équivalence entre le désir du don symbo lique du phallus et l'enfant qui vient ensuite s'y substituer? C'est dire que l'enfant occupe ici la place même qui n'a pas été travaillée et élucidée dans le traitement, à savoir une place symbolique. Le sujet, malgré lui, d'une façon certainement inconsciente, identique à un acting out quand quelque chose a été manqué dans une analyse, montre que quelque chose d'autre aurait dû être réalisé.

Le traitement aboutit en effet à une espèce d'ivresse de puissance et de bonté, une ivresse quasi maniaque qui est l'ordinaire et le signe des traitements qui se terminent par une identification imaginaire. C'est que le traitement n'a rien fait d'autre que de pousser à ses dernières conséquences, de faciliter par la voie de l'approbation suggestive, ce qui se trouvait déjà dans les mécanismes de l'obsession, à savoir l'absorption ou

incorporation du phallus au niveau imaginaire, qui est un des mécanismes de l'obsession. C'est dans cette même voie, choisie parmi les mécanismes de défense, que la solution, si l'on peut dire, est donnée. Il s'y ajoute l'approbation de ce qui est maintenant une bonne mère, une mère qui permet d'absorber le phallus.

Devons-nous nous contenter, comme solution d'une névrose, de ce qui n'en est qu'un des composants, seulement poussé au dernier terme - d'un symptôme plus réussi, en somme, et dégagé des autres ?

Je ne pense pas que nous puissions nous en tenir pour entièrement satisfaits. Je ne pense pas non plus avoir dit tout ce que je pouvais vous dire à propos de ce traitement, alors que le temps nous rejoint une fois de plus.

Je choisirai d'ici la prochaine fois les trois ou quatre points dans l'observation qui mettront encore plus en valeur ce que je viens de vous articuler aujourd'hui.

Puis nous dirons quelques mots de conclusion sur nos formations de l'inconscient, afin de résumer le circuit que nous avons opéré cette année, à la suite de quoi il ne nous restera plus qu'à attendre l'année prochaine pour nous engager dans une nouvelle étape.

25 JUIN 1958

XXVIII

TU ES CELUI QUE TU HAIS

De la demande de mort á 1a mort de la demande
Commandement, culpabilité sans loi, surmoi
Les avatars du signifiant phallus
Le chagrin du gendarme
Ne pas légitimer l'envie du pénis

Nous arrivons au terme du séminaire de cette année que j'ai mis sous le chef des *Formations de l'inconscient.* Peut-être pouvez-vous au moins maintenant apprécier l'opportunité de ce titre. Formations, formes, relations, topologie peut-être -j'avais mes raisons pour éviter d'effaroucher déjà vos oreilles.

Si quelque chose doit en demeurer comme une marche sur quoi poser le pied pour gravir l'échelon supérieur l'année prochaine, c'est ceci - on ne saurait articuler quoi que ce soit qui relève de ces mécanismes de l'inconscient qui sont au fondement de l'expérience et de la découverte de Freud, à ne faire état que de tensions, et à les considérer comme insérées dans une sorte de progrès maturatif s'épanouissant en un éventail qui va du prégénital au génital. D'autre part, on ne peut pas non plus faire seulement état des relations d'identification telles qu'apparemment elles nous sont - je dis *apparemment* - données dans le cours de l'œuvre freudienne, comme si l'on voulait réduire l'expérience à une collection de personnages dans le style de la comédie italienne, dans lesquels viendraient d'abord la mère, le père, complétés de quelques autres. Il est impossible de rien articuler quant au progrès et à la fixation du désir, ni quant à cette intersubjectivité qui vient en effet au premier plan de notre expérience et de nos préoccupations, sauf à les situer par rapport aux relations nécessaires qui s'imposent non seulement au désir de l'homme, mais au sujet comme tel, et qui sont des relations de signifiant.

C'est pourquoi tout au long de cette année j'ai essayé de vous familiariser avec ce petit graphe qu'il m'a paru, quant à moi, opportun depuis quelque temps de mettre en usage pour supporter mes expériences. Il permet de distinguer les places où se manifeste ce signifiant partout

rencontré, et pour cause, puisqu'il ne peut pas ne pas être intéressé, de façon directe ou indirecte, chaque fois qu'il s'agit, non pas de n'importe quelle signification, mais de la signification en tant qu'expressément engendrée par les conditions imposées à l'organisme vivant devenu le support, la proie, voire la victime de la parole, et qui s'appelle l'homme. Je vous mettrai aujourd'hui au bord de la pluriprésence, dirai-je, du signifiant phallus, toujours le même, celui qui nous occupe depuis quelques séances. Il est extrêmement important de bien distinguer les places où, dans le sujet, ce signifiant fait son apparition dans un cas déterminé.

Que la prise de conscience de l'envie du pénis est capitale dans une analyse de névrose obsessionnelle féminine, va de soi, car n'avoir jamais rencontré le phallus dans l'analyse d'une névrose obsessionnelle ou de n'importe quelle autre névrose, qu'elle soit féminine ou pas, ce serait vraiment bien étrange.

A force de pousser l'analyse dans le sens indiqué dans l'ouvrage *La Psychanalyse* dite *d'aujourd'hui,* qu'à force de réduire les productions fantasmatiques du transfert à ce que l'on appelle *cette réalité si simple,* la situation analytique, à savoir qu'il y a là deux personnes qui, bien entendu, n'ont rien à faire avec ces fantasmes, il est possible que l'on arrive peut-être à se passer complètement du phallus dans l'interprétation d'une analyse, mais nous n'y sommes pas encore. A la vérité, aucune analyse ne se passe jamais comme on le schématise dans ce bouquin.

Nous avons évidemment à faire quelque chose avec le signifiant phallus. Dire que la prise de conscience est la clef de la solution de la névrose obsessionnelle, n'est pas dire grand-chose, car tout dépend de la façon dont on interprétera ce signifiant aux différents points où il apparaît, et où il ne joue pas une fonction homologue. Tout n'est pas réductible à une envie du pénis au sens où il s'agirait d'une rivalité avec le mâle comme on finit en fin de compte par le formuler dans cette observation, en assimilant les rapports de la malade avec son mari, avec son analyste, avec les autres en général, ce qui est controuvé par l'observation elle-même. Ce n'est évidemment pas sous cet angle que le phallus apparaît. Il apparaît en plusieurs points.

Nous n'allons pas prétendre faire une analyse exhaustive d'une observation qui nous est d'ailleurs donnée comme une analyse non terminée, et dont nous n'avons que des documents partiels. Mais nous avons de quoi en prendre néanmoins une idée juste. Je commencerai donc par vous faire quelques remarques sur cette observation, qui amorceront certaines autres propriétés du graphe dont nous nous servons.

Il nous est signalé dans cette observation le très vif sentiment de culpabilité qui accompagne chez la patiente ses obsessions, par exemple ses obsessions religieuses. L'apparition si marquée de tels sentiments de culpabilité dans les névroses obsessionnelles présente un paradoxe, alors qu'assurément le sujet considère corrélativement que les pensées parasitaires qui lui sont imposées lui sont étrangères, et qu'il en est davantage la victime que le responsable. Voilà qui nous permettra peut-être d'articuler quelque chose sur le sentiment de culpabilité.

Depuis quelque temps, on ne parle plus guère que du terme de surmoi, qui semble ici avoir tout couvert. On ne peut vraiment pas dire qu'il ait beaucoup éclairci les choses. La notion a été apportée que le surmoi était une formation beaucoup plus ancienne, plus archaïque, que ce que l'on avait pensé tout d'abord, à savoir que le surmoi pouvait être considéré comme la création correspondant au déclin du complexe d'Œdipe et à l'introjection du personnage oedipien considéré comme éminemment interdicteur, le personnage paternel. Vous savez que l'expérience nous a forcé d'admettre qu'il y avait un surmoi plus ancien. Ce qui nous imposait cette origine plus ancienne, n'était pas sans rapport avec, d'une part, les effets d'introjection, et, d'autre part, les effets d'interdiction. Tâchons tout de même de regarder les choses de plus près.

Voici une névrose obsessionnelle, et comme dans toute névrose, ce que nous avons d'abord à faire apparaître, en tant justement que nous ne sommes pas des hypnotiseurs et ne traitons pas par la suggestion, c'est une dimension au-delà, où nous donnons en quelque sorte un rendez-vous au sujet en un point. C'est ce qui est ici figuré par la ligne supérieure, l'horizon de l'articulation signifiante. Là, le sujet comme je vous l'ai expliqué longuement la dernière fois, est confronté à sa demande. C'est ce dont il s'agit quand nous parlons d'un processus alternant de régressions et d'identifications successives. Les deux alternent dans la mesure où, quand le sujet rencontre une identification en régressant, il stoppe sur le chemin de la régression. La régression s'inscrit tout entière, comme je vous l'ai montré, dans cette ouverture rétroactive qui s'offre au sujet dès qu'il articule simplement sa parole, pour autant que la parole fait surgir jusqu'à son origine toute l'histoire de cette demande dans laquelle toute sa vie d'homme parlant s'est insérée.

Si nous y regardons de près, et sans faire là autre chose que de retrouver ce qui a toujours été articulé, il y a une forme fondamentale que

nous trouvons à l'horizon de toute demande du sujet obsessionnel, et qui fait précisément le plus obstacle à l'articulation par lui de sa demande. C'est ce que l'expérience nous apprend à qualifier d'agressivité, et qui nous a porté de plus en plus à prendre en considération ce que l'on peut appeler le vœu de mort.

C'est la difficulté majeure, inaugurale, devant laquelle se brise, se fragmente, se désarticule la demande de l'obsessionnel, ce qui motive l'annulation, l'isolation, toutes les défenses - et très primordialement chez les grands obsédés, ce silence souvent si prolongé que vous avez parfois toutes les peines du monde à vaincre au cours d'une analyse. Je l'évoque ici parce que c'est précisément ce qui se présente dans le cas sur lequel je me fonde. C'est bien que cette demande est une demande de mort. Il est frappant de le voir étalé tout au long du texte de l'observation sans être jamais articulé, comme si c'était je ne sais quelle expression naturelle d'une tension. Il s'agit en réalité du rapport de la demande de mort avec la difficulté d'articulation elle-même, qui, connotée dans les mêmes pages à quelques lignes près, n'est absolument jamais mise en relief. N'est-ce pas là pourtant un phénomène qui mérite que nous nous y arrêtions?

Si cette demande est demande de mort, c'est que les premiers rapports de l'obsessionnel avec l'Autre, comme nous l'enseignent Freud et la théorie analytique, ont été essentiellement faits de cette contradiction, que la demande qui s'adresse à l'Autre dont tout dépend, a pour horizon la demande de mort, et ce, pour une raison qui est attachée à la patère de notre point d'interrogation. Ne nous précipitons pas, nous verrons pourquoi et comment cela peut se concevoir. Il n'est pas si simple de parler avec Mme Mélanie Klein de pulsions agressives primordiales si nous partons de là. Laissons là cette sorte de mauvaiseté primordiale du nourrisson, dont le marquis de Sade nous souligne que son premier mouvement serait, s'il le pouvait, de mordre et déchirer le sein de sa mère.

Il n'est pourtant pas vain que l'articulation du problème du désir dans sa perversité foncière nous ramène au divin marquis, qui n'est pas le seul en son temps à avoir posé, d'une façon très intense et très aiguë, la question des rapports du désir et de la nature. Y a-t-il entre les deux harmonie ou dysharmonie foncière? C'est le fond de cette interrogation passionnée qui est inséparable de toute la philosophie de *l'Aufklärung,* et qui portait toute une littérature. J'y avais pris appui dans mes tout premiers séminaires pour montrer une parenté, une analogie - j'y reviendrai l'année prochaine à propos du désir - entre l'interrogation première de Freud et l'interrogation philosophique de *l'Aufklärung,* accompagnée de tout l'érotisme littéraire qui en est l'indispensable corrélat.

Donc, cette demande de mort, nous ne savons pas d'où elle vient. Avant de dire qu'elle surgit des instincts les plus primordiaux, d'une nature retournée contre elle-même, commençons de la situer là où elle est, c'est-à-dire au niveau où je ne dirais pas qu'elle s'articule, mais où elle empêche toute articulation de la demande du sujet, où elle fait obstacle au discours de l'obsessionnel, aussi bien quand il est seul avec lui-même que quand il commence son analyse, et qu'il se trouve dans ce désarroi que nous décrit en l'occasion notre analyste. Son analysée présente en effet au début de l'analyse une impossibilité de parler qui se traduit par des reproches, voire des injures, voire l'étalage de tout ce qui fait obstacle à ce qu'une malade parle à un médecin -*Je connais assez bien les médecins pour savoir qu'entre eux ils se moquent de leurs malades. Vous êtes plus instruit que moi. C'est impossible à une femme de parler d un homme.*

C'est un déluge, qui montre le surgissement, corrélatif de l'activité de la parole, de la difficulté de la simple articulation. Le fond de la demande que comporte déjà à l'horizon le seul fait d'entrer dans le champ de la thérapeutique analytique, se présente là tout de suite. La demande de mort, si elle se situe là où nous l'avons mise, c'est-à-dire à cet horizon de la parole, dans cette implication qui fait le fond de toute articulation possible de la parole, et si c'est elle qui fait ici obstacle, ce schéma vous montrera peut-être un peu mieux l'articulation logique qui la supporte, non sans quelques suspensions ou arrêts de la pensée.

La demande de mort représente pour le sujet obsessionnel une impasse d'où résulte ce que l'on appelle improprement une ambivalence, et qui est plutôt un mouvement de balancement, d'escarpolette, dans lequel le sujet est renvoyé comme aux deux butées d'une impasse dont il ne peut sortir. Comme le schéma l'articule, la demande de mort nécessite d'être formulée au lieu de l'Autre, dans le discours de l'Autre, ce qui veut dire que la raison n'en est pas à chercher dans quelque histoire que ce soit, intéressant par exemple la mère, qui aurait été l'objet de ce souhait de mort à propos de quelque frustration. C'est d'une façon interne que la demande de mort concerne l'Autre. Le fait que cet Autre est le lieu de la demande implique en effet la mort de la demande.

La demande de mort ne peut se soutenir chez l'obsessionnel sans entraîner en elle-même cette sorte de destruction que nous appelons ici la mort de la demande. Elle est condamnée à un balancement sans fin qui fait que dès qu'elle ébauche son articulation, celle-ci s'éteint. C'est bien ce qui fait le fond de la difficulté d'articulation de la position de l'obsessionnel.

Entre le rapport du sujet obsessionnel à sa demande, ($ ✳D), et

l'Autre, A, qui lui est si paniquement nécessaire et qui le maintient, sans quoi il serait autre chose qu'un obsessionnel, nous trouvons le désir, *d,* en lui-même annulé, mais dont la place est maintenue. Ce désir, nous l'avons caractérisé par une *Verneinung,* car il est exprimé, mais sous la forme négative. Nous le voyons effectivement apparaître sous cette forme quand un analysé, après nous avoir dit *Ce n'est pas que je pense à telle chose,* nous articule un désir agressif, désapprobatif, dépréciatif à notre égard. Il manifeste bien là en effet son désir, mais il ne peut le manifester que dénié. Or, comment se fait-il que cette forme du désir n'en soit pas moins corrélative d'un sentiment de culpabilité, alors qu'elle est déniée?

C'est là que notre schéma nous permet de procéder à quelques distinctions qui nous resserviront par la suite.

2

Les obscurités concernant les incidences du surmoi qui ont correspondu à l'extension de notre expérience de cette instance, proviennent essentiellement de l'absence d'une distinction fondamentale. Il convient en effet de distinguer la culpabilité et le rapport à la loi. Il y a un rapport du sujet à la loi. Quant à la culpabilité, elle naît sans aucune espèce de référence à cette loi. C'est le fait que nous a apporté l'expérience analytique.

Le pas naïf de la dialectique du rapport du péché à la loi nous a été articulé dans la parole de saint Paul, à savoir que c'est la loi qui fait le péché. D'où il résulte, selon la phrase du vieux Karamazov sur laquelle j'ai insisté dans un temps - *S'il n'y a pas de Dieu, alors tout est permis.*

C'est une des choses les plus étranges qui soient, et il a fallu l'analyse pour nous l'apporter, qu'il n'y a aucun besoin d'une référence quelconque, ni à Dieu, ni à sa loi, pour que l'homme baigne littéralement dans la culpabilité. L'expérience nous le montre. Il semble même que l'on puisse formuler l'expression contraire, à savoir que si *Dieu est mort, plus rien n'est permis.* J'ai déjà raconté cela en son temps.

Comment donc articuler l'apparition du sentiment de culpabilité dans la vie du sujet névrotique?

Reportons-nous aux premiers pas de l'analyse. A quel propos Freud l'a-t-il d'abord fait apparaître comme fondamental, comme une manifestation subjective essentielle du sujet? C'était à propos du complexe d'Œdipe. Les contenus de l'analyse faisaient apparaître un désir jusqu'alors profondément caché, le désir pour la mère, dans son rapport avec l'inter

vention d'un personnage qui est le père tel qu'il avait surgi des premières appréhensions du complexe d'Œdipe, père terrible et destructeur. C'est ce qui se manifeste en effet sous la forme des fantasmes de castration, découverte de l'analyse dont on n'avait pas le moindre soupçon avant, et dont je crois vous avoir cette année articulé le caractère nécessairement impensable, sinon à poser que le phallus est une image vitale privilégiée, portée à la signification de signifiant. Il prend ici fonction de la castration comme de ce qui marque l'impact de l'interdiction dont le désir est frappé. En fait, tout ce qui se rapporte dans notre expérience au surmoi, doit s'articuler en trois étapes, qui correspondent strictement - un, deux, trois - aux trois lignes ici schématisées - la ligne supérieure, celle du désir, celle de la demande.

Cette ligne d'horizon ne se formule pas chez le névrosé, et c'est pour cela qu'il est névrosé. Ici règne le commandement. Appelez-le comme vous voudrez, appelez-le les dix commandements, pourquoi pas? Je vous ai dit jadis que les dix commandements étaient très probablement les lois de la parole, à savoir que tous les désordres commencent à affecter le fonctionnement de la parole à partir du moment où ils ne sont pas respectés. S'agissant de la demande de mort, c'est évidemment le *Tu ne tueras point* qui est à l'horizon, et en fait le drame. Mais le châtiment ne prend pas son impact de ce qui vient à cette place comme réponse. C'est que, pour des raisons qui tiennent à la structure de l'Autre pour l'homme, la demande de mort est équivalente à la mort de la demande.

C'est le niveau du commandement. Il existe. Il existe tellement bien qu'à la vérité il émerge tout seul. Si vous lisez les notes prises par Freud sur son cas de *l'Homme aux rats - il* s'agit du très joli supplément publié dans la *Standard Edition,* où l'on trouve certains éléments chronologiques précieux à connaître -, vous verrez que les premiers contenus obsessionnels dont le sujet lui parle, ce sont les commandements qu'il reçoit - *Tu passeras ton examen avant telle date, ou - Que se passerait-il si je recevais le commandement « Tu vas te trancher la gorge »,* et vous savez dans quel état de panique il entre quand le commandement lui vient à l'esprit - *Tu vas trancher la gorge á la vieille dame,* qui retient loin de lui son ennemi.

Nous voyons aussi apparaître de la façon la plus claire ces commandements dans un autre contexte, chez les psychotiques. Ces commandements, ils les reçoivent, et c'est un des points-termes de la classification que de savoir dans quelle mesure ils leur obéissent. En un mot, la psychose met à l'horizon du rapport du sujet à la parole l'autonomie de cette fonction du commandement, expérience que nous ne pouvons tenir que pour fondamentale. Ce commandement peut rester voilé. Chez

l'obsessionnel, il est voilé et fragmenté, et n'apparaît que par morceaux.

La culpabilité, où, sur quelle ligne, allons-nous la situer?

La culpabilité, comme dirait monsieur de La Palice, est une demande sentie comme interdite. Tout est habituellement noyé dans le terme d'interdiction, la notion de demande restant éludée, alors qu'il semble que les deux aillent ensemble, ce qui n'est pas non plus certain, comme nous allons le voir. Pourquoi cette demande est-elle sentie comme interdite ? Si elle était simplement sentie comme interdite parce que, comme on dit, c'est défendu, il n'y aurait aucun problème. A quel niveau, en quel point, voyons-nous apparaître dans la clinique le phénomène qui nous fait dire que la culpabilité intervient? En quoi consiste la culpabilité névrotique? On est véritablement stupéfait qu'aucun analyste, sinon aucun phénoménologiste, ne fasse état de cette dimension essentielle, ne l'articule, n'en fasse un critère - le sentiment de culpabilité apparaît à propos de l'approche d'une demande sentie comme interdite parce qu'elle tue le désir - et c'est précisément en quoi il se distingue de l'angoisse diffuse, dont vous savez à quel point elle differe du surgissement du sentiment de culpabilité.

La culpabilité s'inscrit dans le rapport du désir à la demande. Tout ce qui va dans la direction d'une certaine formulation de la demande s'accompagne d'une disparition du désir, et ce, par un mécanisme dont nous voyons les fils dans ce petit graphe. Justement parce qu'il est dans ce petit graphe, il ne peut être senti, déterminé dans son ressort vécu, dans son ressort par le sujet, pour autant que le sujet est condamné à être toujours à quelqu'une de ces places, mais ne peut pas être à toutes en même temps. Voilà ce qu'est la culpabilité. C'est là où apparaît l'interdiction, mais non pas cette fois en tant que formulée - en tant que la demande interdite frappe le désir, le fait disparaître, le tue.

Voilà donc qui est clair. C'est pour autant que l'obsessionnel est condamné à mener sa bataille de salut pour son autonomie subjective, comme on s'exprime, au niveau du désir, que tout ce qui apparaît à ce niveau, même sous une forme déniée, est lié à cette aura de culpabilité.

En dessous, nous appellerons en cette occasion le troisième niveau, sans que personne ne conteste ce repérage, celui du surmoi.

Dans l'observation que nous suivons, on dit, je ne sais trop pourquoi, *Surmoi féminin,* alors qu'il est ordinairement considéré comme le surmoi maternel dans tous les autres textes du même registre - anomalie sans doute imputable au thème de l'envie du pénis qui intéresse la femme comme telle. Le surmoi maternel, archaïque, celui auquel sont attachés les effets du surmoi primordial dont parle Mélanie Klein, est lié au

premier Autre en tant que support des premières demandes, des demandes émergentes - je dirais presque, innocentes - du sujet, au niveau des premières articulations vagissantes de son besoin et de ces premières frustrations sur lesquelles on insiste tellement de nos jours. Nous comprenons maintenant par quelle confusion de lignes ce surmoi a pu être mis dans la même ligne de mire que ce qui se produit au niveau supérieur, celui du commandement et de la culpabilité, lié à l'Autre de l'Autre.

Qu'avons-nous là au niveau du premier Autre et des premières demandes? Nous avons le phénomène que l'on a appelé la dépendance. Tout ce qu'il en est du surmoi maternel s'articule là autour. Qu'est-ce qui fait que nous pouvons les mettre dans le même registre? Les mettre dans le même registre n'est pas les confondre, comme s'il n'y avait au départ que le nourrisson et la mère, et que la relation fût duelle. Si c'était le cas, ce serait tout à fait différent de ce que nous avons articulé dans le rapport du commandement, et dans celui de la culpabilité. En réalité, il y a d'emblée la structure à deux étages que nous voyons ici, parce qu'il faut admettre dès l'origine que, par le seul fait qu'il s'agit du signifiant, il y a les deux horizons de la demande. Je vous l'ai expliqué en vous disant que même derrière la demande la plus primitive, celle du sein et l'objet qui représente le sein maternel, il y a ce dédoublement créé dans la demande par le fait que la demande est demande d'amour, demande absolue, demande qui symbolise l'Autre comme tel, qui distingue donc l'Autre comme objet réel, capable de donner telle satisfaction, de l'Autre en tant qu'objet symbolique qui donne ou qui refuse la présence ou l'absence - matrice où vont se cristalliser ces rapports fonciers qui sont à l'horizon de toute demande, l'amour, la haine, et l'ignorance.

Le premier rapport de dépendance est menacé par la perte d'amour et non pas simplement par la privation des soins maternels, et c'est pourquoi il est déjà en soi homogène à ce qui s'organisera par la suite dans la perspective des lois de la parole. Celles-ci sont d'ores et déjà instantes, virtuelles, préformées, dès la première demande. Sans doute ne sont-elles pas complétées, articulées, et c'est pourquoi un nourrisson ne commence pas dès sa première tétée à être un obsessionnel. Mais dès sa première tétée il peut déjà fort bien commencer à créer cette béance qui fera que ce sera dans le refus de s'alimenter qu'il trouvera le témoignage exigé par lui de l'amour de son partenaire maternel. Autrement dit, nous pourrons voir apparaître très précocement les manifestations de l'anorexie mentale.

Qu'est-ce qui spécifie le cas de l'obsessionnel? Le cas de l'obsessionnel est suspendu à la formation précoce, dans cet horizon de la demande, de ce que nous avons appelé la demande de mort. Demande de mort n'est

pas purement et simplement tendance mortifère. Il s'agit d'une demande articulée, et du seul fait qu'elle est articulée, elle ne se produit pas au niveau du rapport imaginaire à l'autre, elle n'est pas une relation duelle, elle vise au-delà de l'autre imaginaire son être symbolisé, et c'est aussi pour cela qu'elle est pressentie et vécue par le sujet dans son retour. C'est que le sujet, parce qu'il est un sujet parlant, et uniquement pour cette raison, ne peut pas atteindre l'Autre sans s'atteindre lui-même, si bien que la demande de mort est la mort de la demande.

C'est à l'intérieur de cela que se situe ce que j'appellerai les avatars du signifiant phallus.

3

Comment ne pas tomber dans l'étonnement et la stupeur quand on voit en effet, une fois qu'on sait lire, le signifiant phallus ressurgir en tous les points de la phénoménologie de l'obsessionnel? Rien ne permet de concevoir cette polyprésence du phallus dans les différents symptômes si ce n'est sa fonction comme signifiant. Là se confirme l'incidence du signifiant sur le vivant, que son rapport à la parole voue à se fragmenter en toutes sortes d'effets de signifiant.

On nous dit dans l'observation que cette femme est possédée par le *Penisneid.* Je veux bien, mais alors pourquoi la première de ses obsessions à nous être citée est-elle la crainte obsédante d'avoir contracté la syphilis ? - ce qui l'amena, écrit-on, à s'opposer, en vain d'ailleurs, au mariage de son fils aîné, celui dont je vous ai fait grandement état pour la signification qu'il prend tout au long de l'observation.

Nous ferions bien de porter toujours attention aux miracles et tours de passe-passe que l'on nous fait dans les observations comme dans la théorie. Il conviendrait de refaire briller de temps en temps, de lustrer notre capacité d'étonnement. Que voyons-nous chez le sujet obsessionnel mâle? La crainte d'être contaminé et de contaminer, dont l'expérience courante nous montre à quel point elle est chez lui importante. (obsessionnel mâle a été en général initié assez précocement aux dangers des maladies dites vénériennes, et chacun sait la place que, dans un grand nombre de cas, le fait peut tenir dans sa psychologie. Je ne dis pas que ce soit constant, mais nous sommes habitués à l'interpréter comme allant bien au-delà de la rationalité de la chose. Comme toujours, cela existe dans Hegel. Alors même que depuis quelque temps, les choses vont si bien grâce à quelques interventions médicamenteuses, il n'en reste pas

moins que l'obsédé reste très obsédé concernant tout ce que peuvent engendrer ses actes impulsifs dans l'ordre libidinal. Quant à nous, nous restons habitués à y voir une impulsion agressive transparaissant sous la pulsion libidinale, qui fait qu'en quelque sorte, le phallus est quelque chose de dangereux.

Si nous nous en tenons à la notion que le sujet est dans un rapport d'exigence narcissique à l'endroit du phallus, il nous apparaît très difficile de motiver cette première obsession. Pourquoi? Justement parce qu'à ce niveau, cette femme fait du phallus un usage strictement équivalent à celui d'un homme, c'est à savoir que, par l'intermédiaire de son fils, elle se considère comme dangereuse. Elle le donne à cette occasion comme son prolongement, ce qui est dire par conséquent que nul *Penisneid* ne l'arrête. Le phallus, elle l'a sous la forme de ce fils, elle l'a bel et bien, ce phallus, puisque c'est sur lui qu'elle cristallise la même obsession que les malades mâles.

Les obsessions infanticides qui suivent, les obsessions d'empoisonnement et les autres, je ne vais pas ici m'y éterniser. Je me contenterai de dire très vite que l'observation, dans toute sa portée, donne confirmation à ce que nous avançons sur ce sujet. Je lis ceci parce que cela en vaut la peine - *La violence même de ses plaintes contre sa mère était le témoignage de l'affection immense qu'elle lui portait.* Après avoir fait quelques ronds de jambe autour de la possibilité ou non d'une relation vraiment oedipienne en agitant des arguments étrangers à la question, on écrit -Elle *la trouvait d'un milieu plus élevé que celui de son père, la jugeait plus intelligente, était surtout fascinée par son énergie, son caractère, son esprit de décision, son autorité.*

C'est la première partie d'un paragraphe où il s'agit de nous faire voir le déséquilibre de la relation parentale, qui existe incontestablement, et de souligner le côté, dirai-je, opprimé, voire déprimé, du père, en présence d'une mère qui peut avoir été virile, puisque c'est ainsi que l'on interprète le fait que le sujet exige que l'attribut phallique, à quelque titre, soit lié à cette mère.

Les rares moments où la mère se détendait la remplissaient d'une joie indicible.

Mais jusqu'ici il n'a jamais été question de désir de possession de la mère franchement sexualisé. En effet, il n'y a pas trace de quoi que ce soit qui y ressemble. Voyez comme on s'exprime - la patiente *était liée á elle,* sa mère, *sur un plan exclusivement sado-masochique. Et voilà que vient au jour l'alliance mère-fille qui jouait ici avec une extrême rigueur, et toute transgression du pacte provoquait un mouvement d'une violence extrême, qui, jusqu'à ces derniers temps, ne fut jamais objectivée. Toute personne, s'immisçant dans cette union, était l'objet de souhaits de mort.*

Ce point-ci est vraiment important, et vous le retrouverez, et non pas seulement dans les névroses obsessionnelles. Sous quelque angle que nous en voyions l'incidence dans notre expérience analytique, ces liens puissants de fille à mère, cette sorte de nœud, nous mettent une fois de plus devant un phénomène qui va au-delà de la distinction charnelle entre les êtres. Ce qui s'exprime là, c'est exactement l'ambiguïté ou ambivalence qui fait équivaloir demande de mort et mort de la demande. Cela nous montre en outre que la demande de mort est bien là. Je ne dis là rien de nouveau, car Freud s'est fort bien aperçu à l'occasion de cette demande de mort, que Mme Mélanie Klein essayera de référer aux pulsions agressives primordiales du sujet, alors qu'elle est dans le lien qui unit le sujet à la mère.

L'observation nous montre néanmoins que ce n'est pas tout. La demande de mort, c'est la demande de la mère elle-même. La mère porte en elle cette demande de mort, et elle l'exerce sur le malheureux personnage paternel, brigadier de gendarmerie, qui, malgré sa bonté et sa gentillesse dont la malade parle d'abord, se montre toute sa vie chagrin, déprimé, taciturne, n'arrivant pas à surmonter la rigidité de la mère, ni à triompher de l'attachement de sa femme à un premier amour d'ailleurs platonique, jaloux, et ne rompant son mutisme que pour faire éclater des scènes véhémentes dont il sort toujours vaincu. Personne ne doute que la mère n'y soit pour quelque chose.

On traduit cela sous la forme de ce que l'on appelle la mère castratrice. Peut-être y a-t-il lieu de regarder les choses de plus près et de voir qu'ici, beaucoup plus que d'une castration, il s'agit pour cet homme de la privation de l'objet aimé que semble avoir été pour lui la mère, et de l'inauguration chez lui de cette position dépressive que Freud nous apprend à reconnaître comme déterminée par un souhait de mort sur soi-même, qui vise quoi? - sinon un objet aimé et perdu. Bref, la demande de mort est déjà présente à la génération antérieure au sujet. Est-ce la mère qui l'incarne?

Au niveau du sujet, cette demande de mort est médiatisée par un horizon oedipien qui lui permet d'apparaître à l'horizon de la parole et non pas dans son immédiateté. Si elle n'était pas ainsi médiatisée, nous n'aurions pas une obsessionnelle, mais une psychotique. En revanche, dans le rapport entre le père et la mère, cette demande de mort n'est pour le sujet médiatisée par rien qui témoignerait d'un respect pour le père, de sa mise en position d'autorité et de support de la loi par la mère. La demande de mort dont il s'agit au niveau où le sujet la voit s'exercer dans le rapport des parents est une demande de mort directement exercée sur le père, qui en retourne l'agression contre lui-même, d'où le chagrin, la

quasi-surdité, et la dépression. Elle est ainsi toute différente de la demande de mort dont il s'agit toujours dans toute dialectique intersubjective, celle qui s'exprime devant un tribunal quand le procureur dit *Je demande la mort. Il* ne le demande pas au sujet dont il est question, il le demande à un tiers qui est le juge, ce qui est la position oedipienne normale.

Voilà donc dans quel contexte le *Penisneid* du sujet, ou ce que l'on appelle tel, est amené à jouer son rôle. Nous le voyons là sous la forme de cette arme dangereuse, qui n'est là que comme signifiant du danger manifesté par tout surgissement du désir dans le contexte de cette demande. Aussi bien verrons-nous ce caractère de signifiant se manifester jusque dans les détails de certaines des obsessions du sujet.

Une de ses premières obsessions est très jolie, c'est de craindre de mettre des épingles dans le lit de ses parents, et pourquoi ? Pour piquer sa mère, non pas son père. Voilà le premier niveau d'apparition du signifiant phallique. Il est ici signifiant du désir en tant que dangereux et coupable. Il n'a pas la même fonction à un autre moment, où il apparaît d'une façon tout à fait claire, mais sous sa forme d'image. Partout où je vous l'ai ici montré, il est voilé, il est dans le symptôme, il vient d'ailleurs, il est interférence fantasmatique. C'est à nous, en tant qu'analystes, qu'il suggère la place où il existe comme fantasme, mais c'est autre chose quand il se projette en avant de l'image de l'hostie.

J'ai déjà fait allusion à ces obsessions profanatoires dont le sujet est habité. Certes, la vie religieuse se présente chez l'obsessionnel sous une forme profondément remaniée, infiltrée de symptômes, mais par une sorte de curieuse conformité, cette vie religieuse, et spécialement la vie sacramentelle, se démontre parfaitement appropriée à donner aux symptômes de l'obsessionnel le sillon, le moule où il se coule si aisément, tout spécialement dans la religion chrétienne. Je n'ai pas une grande pratique de l'obsession chez des musulmans par exemple, mais il vaudrait la peine de voir comment ils s'en tirent, je veux dire comment l'horizon de leur croyance tel qu'il est structuré dans l'Islam, vient s'impliquer dans la phénoménologie obsessionnelle. Chaque fois que Freud a eu un obsessionnel de formation chrétienne, que ce soit l'Homme aux rats ou l'Homme aux loups, il a bien montré l'importance du christianisme dans leur évolution comme dans leur économie. On ne peut pas ne pas voir que par ses articles de foi, la religion chrétienne nous met devant cette solution étonnante, hardie - c'est le moins qu'on puisse dire -, culottée, qui consiste à faire supporter par une personne incarnée, homme-dieu, cette fonction du signifiant dont l'action est marquée sur la vie en tant que telle. Le *logos* chrétien en tant que logos incarné donne une solution

précise au système des rapports de l'homme et de la parole, et ce n'est pas pour rien que le Dieu incarné s'est appelé le Verbe.

Aussi bien n'avons-nous pas à nous étonner que, dans cette observation, ce soit au niveau du symbole toujours renouvelé de cette incarnation que le sujet fasse apparaître le signifiant phallus qui s'y substitue pour elle. Bien entendu, ce signifiant ne fait pas partie comme tel du contexte religieux, mais si ce que nous disons est vrai, il n'est pas surprenant de le voir apparaître à cette place.

A cette place, il est certain qu'il joue un tout autre rôle que là où nous l'avons interprété tout d'abord. Quand il apparaît encore dans un point ultérieur de l'observation, il serait également abusif d'interpréter sa fonction comme homogène à l'angle sous lequel il est intervenu ici au niveau du symptôme.

Quand, à une période beaucoup plus avancée de l'observation, le sujet communique à son analyste ce fantasme, *J'ai rêvé que j'écrasais la tête du Christ d coups de pied, et cette tête ressemblait d la vôtre,* la fonction du phallus n'est pas ici identifiée, comme on croit devoir le dire, à l'analyste en tant que porteur du phallus. Si l'analyste est identifié au phallus, c'est en tant qu'il incarne pour le sujet, à ce moment de l'histoire du transfert, l'effet du signifiant, le rapport à la parole dont elle commence alors à projeter un peu plus l'horizon en raison d'un certain nombre d'effets de détente survenus dans la cure. L'interpréter alors d'une façon homogène en termes de *Penisneid,* c'est louper l'occasion de mettre en rapport la patiente avec ce qu'il y a de plus profond dans sa situation. Peut-être aurait-elle pu, en effet, s'apercevoir alors du rapport que, dans un temps lointain, elle avait noué entre cet x qui a provoqué fondamentalement la demande de l'Autre comme demande de mort, et la toute première aperception qu'elle a pu avoir de la rivalité intolérable, sous la forme du désir de la mère attaché à cet amour lointain qui la distrayait à la fois de son mari et de son enfant. Le phallus doit ici être situé au niveau du signifiant de l'Autre en tant que barré, S(A), en tant qu'identique à la plus profonde signification que l'Autre ait atteint pour le sujet.

Le phallus apparaît encore dans la même position à un moment légèrement postérieur de l'analyse, alors que sont entrés en ligne de compte beaucoup de rêves qui l'ont fait venir au jour sous cet angle. Dans un de ces rêves qui sont les plus communs à observer dans la plupart des névroses, la patiente se réalise elle-même comme être phallique, voyant un de ses seins remplacé par un phallus, ou un phallus situé entre ses deux seins. C'est un des plus fréquents fantasmes oniriques que l'on puisse rencontrer dans toute analyse.

S'agit-il, comme on nous le dit, d'un *désir d'identification masculine avec possession phallique?* On se lance à spéculer - *Si elle voit ses propres seins transformés en pénis, ne reporte-t-elle pas sur le pénis de l'homme l'agressivité orale dirigée primitivement contre le sein maternel?* C'est un mode de raisonnement. Mais d'un autre côté, l'on observe l'extrême extension du phallus sous sa forme donnée. Il est bien connu que sa présence peut être polyphallique. Dès qu'il y a plus d'un phallus, je dirais presque que nous nous trouvons devant une esquisse de cette image fondamentale que nous présente assez bien la Diane éphésienne, dont le corps est fait d'un ruissellement de seins.

A un moment où l'analyste a déjà fait l'équivalence de la chaussure avec le phallus, un rêve suit immédiatement les deux premiers essais que, selon l'analyste, il confirme. *Je fais réparer ma chaussure chez un cordonnier, puis je monte sur une estrade ornée de lampions bleus, blancs, rouges, ou il n'y a que des hommes - ma mère est dans la foule et m'admire.* Pouvons-nous ici nous contenter de parler de *Penisneid* ? N'est-il pas évident que le rapport au phallus est ici d'un autre ordre? Le rêve lui-même indique qu'il est lié à un rapport d'exhibition, et non pas devant ceux qui le portent, les autres hommes qui sont avec elle sur l'estrade - dont les lampions bleus, blancs, rouges, c'est presque trop beau à dire, nous évoquent toutes sortes d'arrière-plans diversement obscènes -, mais devant sa mère.

Nous trouvons ici ce rapport fantasmatique compensatoire dont je parlais la dernière fois, rapport de puissance sans doute, mais par rapport au tiers qu'est sa mère. La présence du phallus dans le rapport du sujet avec l'image de son semblable, du petit autre, de l'image du corps, est précisément ce dont la fonction propre dans l'équilibre du sujet serait à étudier, plutôt que de l'interpréter et de l'assimiler purement et simplement à sa fonction lors de ses autres apparitions. C'est là témoigner d'un manque flagrant de critères dans l'orientation de l'interprétation.

En fin de compte, à quoi tendent toutes les interventions de l'analyste dans cette observation? A faciliter chez le sujet ce qu'il appelle la prise de conscience de je ne sais quel manque, nostalgie, du pénis comme tel, en lui facilitant l'issue de ses fantasmes par la centration sur un fantasme de moindre puissance, alors que la plupart des faits vont contre cette interprétation.

Le phallus, l'analyste en a changé le sens pour la patiente, il le lui a rendu légitime. Cela revient à peu près à lui apprendre à aimer ses obsessions. C'est bien ce qui nous est donné comme le bilan de cette thérapeutique - les obsessions n'ont pas diminué, simplement la malade ne ressent plus de sentiment de culpabilité à leur endroit. Le résultat est

opéré par une intervention essentiellement centrée sur la trame des fantasmes, et sur leur valorisation comme fantasmes de rivalité avec l'homme, rivalité supposée transposer je ne sais quelle agressivité envers la mère, dont la racine n'est nullement atteinte.

On aboutit à ceci, que l'opération autorisante de l'analyste disjoint la trame des obsessions d'avec la demande de mort fondamentale. A opérer ainsi, on autorise, on légitime en fin de compte, le fantasme, et comme on ne peut que légitimer d'un bloc, l'abandon de la relation génitale est consommé comme tel. A partir du moment où le sujet apprend à aimer ses obsessions, pour autant que ce sont elles qui sont investies de la pleine signification de ce qui lui arrive, nous voyons se développer à la fin de l'observation toutes sortes d'intuitions extrêmement exaltantes.

Je vous prie de vous y reporter, puisque l'heure est trop avancée pour que je vous en fasse aujourd'hui la lecture. On y trouve assurément ce style d'effusion narcissique dont certains ont mis en valeur le phénomène à la fin des analyses. L'auteur ne se fait pas trop d'illusion à ce propos. *Le transfert positif, écrit-il, s'est précisé avec ces caractéristiques d'Œdipe très fortement prégénitalisé*. Et il conclut sur une note de profond inachèvement, avec très peu d'illusions concernant la possibilité d'une solution véritablement génitale, comme on s'exprime.

Ce qui ne semble pas du tout être vu, c'est l'étroite corrélation de ce résultat avec le mode même de l'interprétation, à savoir qu'elle vise à la réduction de la demande plutôt qu'à son élucidation. C'est d'autant plus paradoxal que l'on a tout de même de nos jours l'habitude de souligner l'importance de l'interprétation de l'agressivité. Peut-être ce terme justement est-il trop vague pour que les praticiens s'y retrouvent toujours. Le terme de demande de mort pourrait lui être avantageusement substitué, comme il l'est en allemand, afin d'indiquer le niveau d'articulation subjective de la demande qu'il est exigible d'atteindre.

4

Puisque j'ai fait allusion tout à l'heure aux commandements, et que j'ai parlé aussi du christianisme, je voudrais en terminant attirer votre attention sur ce qui n'est pas l'un des commandements les moins mystérieux. Ce n'est pas un commandement moral, puisqu'il est fondé sur l'identification. C'est celui qui, à l'horizon de tous les commandements, est promu par l'articulation chrétienne dans la formule *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*.

506

Je ne sais pas si vous vous êtes jamais arrêtés à ce que cela comporte. Cela comporte toutes sortes d'objections. D'abord, les belles âmes s'écrient - *Comme toi-même! Mais plus! Pourquoi comme toi-même ? C'est bien peu* ! Les gens de plus d'expérience se disent - *Mais après tout, est-il bien sûr qu'on s'aime soi-même* ? L'expérience prouve en effet que nous avons quant à nous-mêmes les sentiments les plus singuliers et les plus contradictoires. Et puis, ce *toi-même* peut sembler, à le prendre dans une certaine perspective, mettre l'égoïsme au cœur de l'amour. Comment en faire la mesure, le module, le parangon de l'amour? C'est ce qui surprend le plus.

A la vérité, ces objections sont tout à fait valables, et l'on pourrait les rendre sensibles par l'impossibilité de répondre à la première personne à cette sorte d'interpellation. Jamais personne n'a supposé qu'un *J'aime mon prochain comme moi-même* puisse y répondre, parce que la faiblesse de la formulation du commandement éclaterait alors à tous les yeux. Si elle mérite pourtant de nous arrêter, c'est qu'elle illustre ce que j'ai appelé tout à l'heure l'horizon de la parole du commandement.

Si nous l'articulons de là où elle doit partir, c'est-à-dire du lieu de l'Autre, elle se révèle être tout autre chose, à savoir un cercle, symétrique et parallèle à celui que je vous montrais sous-jacent à la prise de position de l'Autre au simple niveau de la première demande, et qui s'énonce - *Tu es celui qui me tues.* Le *comme toi-même* au niveau duquel le commandement s'articule à s'achever par lui, ne saurait être l'expression d'un quelconque égoïsme, pour autant que le *toi* nous mène à ne reconnaître dans ce *toi-même* rien d'autre que le Tu. Le commandement chrétien révèle dès lors sa valeur à être prolongé - *...comme toi-même tu es, au niveau de la parole, celui que tu hais dans la demande de mort, parce que tu l'ignores.*

C'est là qu'il rejoint le point d'horizon où s'articule la consigne de Freud, son Wo Es war, soll *Ich werden.*

C'est aussi bien ce qu'une autre sagesse exprime dans son *Tu es cela.*

Voilà qui doit venir au terme marquer l'assomption authentique et pleine du sujet dans sa propre parole.

Ce qui veut dire - à cet horizon de la parole sans lequel, sauf à tracer des fausses routes et produire des méconnaissances, rien dans l'analyse ne saurait être articulé, que le sujet reconnaisse où il est.

2 JUILLET 1958

-509-

A

LE GRAPHE DU DÉSIR

La forme définitive du principal schéma élaboré durant le Séminaire, dit ultérieurement « graphe du désir », se trouve dans les Écrits, page 817. Ce « graphe complet » est précédé de formes représentant les étapes de sa construction (pp. 805, 808, et 815). On reproduit ici la forme complète.

B
EXPLICATIONS SUR LES SCHÉMAS

Le 31 janvier 1958, entre la leçon XI et la leçon XII, Lacan rencontra un petit groupe de ses auditeurs qui lui avaient demandé quelques explications supplémentaires sur les schémas qu'il venait d'introduire au Séminaire. Cette intervention (peut-être réponse à des questions) ne fut pas sténographiée, et n'est connue que par les notes de Paul Lemoine, qui en donnent un résumé agrémenté de dessins. C'est ce qui est ici donné à lire sous une forme réélaborée, et avec la réserve qui s'impose d'elle-même : ceci n'est ni un écrit de Lacan, ni une leçon de Séminaire.

1. - La chaîne signifiante

Il n'est pas de définition possible du champ analytique à défaut d'établir la fonction structurante du signifiant par rapport au sujet, sa valeur constituante dans le sujet en tant qu'il parle. En un mot, le sujet humain est indécrochable du discours, plus précisément de la chaîne signifiante.

On a pu l'escamoter au nom de préjugés mécanistes, ou biologistes, mais l'expérience psychanalytique est de première valeur pour montrer que cela est inescamotable. Elle montre en effet qu'au niveau de la chaîne signifiante comme telle, le sujet est pris dans cet Autre qu'est l'inconscient, et que sans l'intervention d'un Autre, il n'a pas accès à l'inconscient.

Le thème du père, qui fait partie des thèmes de la vie sociale, mais qui est aussi présent dans l'inconscient le plus proche des instincts primitifs, n'est repérable qu'à la condition de faire intervenir le nœud signifiant qu'est le Nom-du-Père. Dans ce signifiant converge une signification qui tient au rapport de la chaîne signifiante à elle-même. S'il n'en était pas ainsi, le Nom-du-Père ne pourrait entrer dans quelque intersubjectivité que ce soit. C'est en effet la chaîne signifiante qui fait la différence du sujet humain avec la vie animale. Chez l'animal, il y a aussi, en un certain sens, une intersubjectivité, mais elle est d'une tout autre nature. Il en va de même pour l'identification : aucun des systèmes d'identification n'est concevable, si l'on ne fait pas intervenir quelque chose qui est étranger à la vie animale, et qui est la chaîne signifiante.

Les conséquences en sont majeures dans la pratique. Pour ne l'avoir pas compris, tel psychanalyste (Bouvet) s'expose à des déviations techniques, en raison

de l'importance prévalente qu 'il donne à la relation homosexuelle entre l'analyste et l'analysé, et précisément à la fellation imaginaire, terme qui fait ici ambiguïté avec celui de filiation imaginaire. Tout se passe pour lui au niveau de la relation imaginaire, celle qui lie le moi au petit autre. Au contraire, le schéma L *est justement fait pour indiquer qu'il s'agit de savoir si, sur le vecteur allant de l'Autre au sujet, quelque chose franchit ou ne franchit pas cette relation imaginaire.*

2. — Le schéma de cette année

Le schéma de cette année ne fait que répondre aux points de capiton liant le signifiant au signifié.

Les quelques termes que j'y situe ont à cet égard un rôle transformant. En eux-mêmes, ils ne sont originaux qu'en tant que signifiants. Leur intérêt ne réside pas tant dans leur sens, qui est nécessairement ambigu et même contradictoire, mais dans leur conjonction en tant que signifiants.

Ce schéma se réduit à ceci, qui vous représente la chat ne si2nifiante.

Le trait que vous voyez-là, je n'ai fait que le tordre un peu.

Du côté du signifié, opère la rétroaction du signifiant. Quelque forme que nous donnions à ce terme de chaîne signifiante, dès qu'il y a chaîne signifiante il y a phrase. Et il y a phrase quand quelque chose se boucle au niveau du signifiant, soit tout ce qui a été énoncé de signifiant, à sa place, entre le commencement et la ponctuation. Le sens est formé quand le dernier mot de la phrase est dit. Voyez mon exemple du vers d'Athalie — Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.

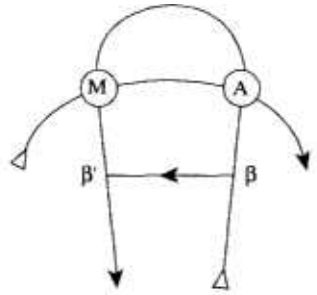
il y a donc lieu de représenter sur le schéma cette rétroaction du signifiant. Lorsque le point P est atteint, lorsqu'il se produit, quelque chose est obtenu en arrière, en P'.

514

Ce qui vient maintenant vous représente l'intention du discours, qu'il faut également indiquer pour autant que le discours n'est pas détaché de l'individualité concrète qui l'exprime.

En tant que psychanalystes, nous avons d notre disposition ce moyen terme qui permet d'insérer le discours dans le sujet humain, á savoir le terme désir. *Le départ du désir se fait au même niveau que celui d'où part la chaîne signifiante. Tout le reste se situe d partir de là.*

C'est dans une conjonction intersubjective *que la duplicité du sujet s'exerce. Dès le moment du premier vagissement, le nouveau-né s'articule avec la mère dont il va recevoir l'usage de la chaîne signifiante. L'essentiel du schéma est là.*



ıcontre avec l'Autre. Le résultat, c'est le message. II
ler *pour que le message soit constitué.*
ligne s'inscrit le support du désir. L'action parlante qui l'a articulée, et ces effets se produisent par rme du vecteur rétrograde.

515

Au niveau du court-circuit A β β' M, le sujet est un animal. Tout ce qui se passe au niveau animal est en β β' . La confrontation imaginaire spéculaire a-a' se situe à ce niveau.

3. - Á propos du complexe d'Œdipe

Ce schéma met ainsi à sa place la triade imaginaire mère-enfant phallus, introduite l'an dernier à propos des perversions les plus primitives, comme le fétichisme. Je ne m'étais pas senti à l'aise de vous l'apporter sans pouvoir d'emblée vous la situer comme aujourd'hui. Il y a encore d'autres relations, aussi bien dans les névroses, qui peuvent s'établir en deçà de l'Œdipe mais il faut que le sujet soit structuré œdipiennement pour que l'on puisse en articuler quelque chose.

La relation à la mère dans l'homosexualité masculine est structurée dans un drame actuel qui se joue entre S a a' A. La notion de femme phallique, qui est ordinairement mise enjeu dans ce cas, est confuse, et ne recouvre pas ce que l'analyse nous apprend. Il s'agit en fait du rapport de la mère à la parole du père. La mère fait actuellement la loi.

D'autres recoupements montrent la portée de ce schéma pour savoir ce que veut dire l'identification au père qui se produit à la fin de l'Œdipe. Il permet de situer les paradoxes de la relation du sujet au pénis : appartenance exigible de l'objet érotisé, menace de terreur constituée fantasmatiquement.

Dans la mesure ou j'ai pu articuler ce schéma avec celui du retour du code sur le message -qui introduit l'intersubjectivité, le rapport à l'Autre non pas comme présent, mais en tant que suscité par la parole elle-même -, la superposition des deux triangles amorce le sens que l'on peut donner au terme identification.

L'identification, ce sont les deux damnés de Dante qui se baisent sur la bouche et deviennent l'un l'autre, l'autre l'un.

NOTICE

Le schéma construit au long de ce Séminaire (« le graphe du désir ») a trouvé sa forme définitive dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », écrit en 1962 ; voir particulièrement les pages 804 à 818 des Écrits.

Pour la première partie des Formations de l'inconscient, Lacan renvoie à « L'instance de la lettre », texte de mai 1957 (Écrits, pp. 493-528).

À la suite des sept premiers chapitres du Séminaire, prend place de décembre à janvier la rédaction de «D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (pp. 531-583) que répercutent les leçons de « La logique de la castration ».

Lors des vacances de février, Lacan rédige «Jeunesse de Gide » (pp. 739-764), qui paraît en avril. On en trouve l'écho dans la leçon XIV du Séminaire, première de la partie « La signification du phallus ».

Les six leçons de cette partie, et encore la leçon du 7 mai, sont orientées par la perspective de la conférence que Lacan fera à Munich le 9 mai sur « La signification du phallus » (pp. 685-695).

Enfin, la dernière partie est contemporaine de la rédaction de « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », rapport présenté à Royaumont en juillet (pp. 585-645).

*

Judith Miller, qui fut la jeune fille du At!, a été la première lectrice du manuscrit et des épreuves, et m'a fait de nombreuses suggestions utiles

je lui adresse le témoignage de ma reconnaissance.

Je dis encore une fois ma gratitude à Gennie Lemoine, qui a mis à ma disposition l'ensemble des notes prises au Séminaire de Lacan par son

époux, le regretté Paul Lemoine. Je les ai utilisées pour ce Séminaire à partir de janvier 1958. Paul ne semble pas avoir suivi le premier trimestre: il disposait d'une photocopie des sept leçons initiales telles que dactylographiées pour Lacan.

Les lecteurs qui seraient en mesure de me communiquer des données inédites, de me proposer des corrections, des améliorations, m'écriront, s'ils le veulent bien, via l'éditeur.

J.-A. M.

TABLES DES MATIERES

LES STRUCTURES FREUDIENNES
DE L'ESPRIT
I. Le famillionnaire……..9
II. Le fat-millionnaire…….……..27
III. Le Miglionnaire…….47
IV. Le Veau d'or . . . . . ….. . 65
V . Le peu-de-sens et le pas-de-sens 83
VI. Arrière cocotte! . . . . . ….. 101
VII. Une femme de non-recevoir 121
LA LOGIQUE DE LA CASTRATION
VIII. La forclusion du Nom-du-Père 143
IX. La métaphore paternelle 161
X. Les trois temps de l'Œdipe 179
XI. Les trois temps de l'Œdipe (II) 197
XII. De l'image au signifiant dans le plaisir et dans la réalité 213
XIII. Le fantasme au-delà du principe du plaisir 233
LA SIGNIFIANCE DU PHALLUS
XIV Le désir et la jouissance 251
XV. La fille et le phallus . . . . . …. 269
XVI. Les insignes de l'Idéal . . . . … . . 287
XVII. Les formules du désir . . . . . …. . . 303
XVIII. Les masques du symptôme 319
XIX. Le signifiant, la barre et le phallus 335
LA DIALECTIQUE DU DÉSIR ET DE LA DEMANDE
DANS LA CLINIQUE ET DANS LA CURE DES NÉVROSES

XX. Le rêve de la belle bouchère . . . . . ….. 355
XXI. Les rêves de « l'eau qui dort » 371
XXII. Le désir de l'Autre . . . . . …. 387
XXIII. L'obsessionnel et son désir 405
XXIV Transfert et suggestion 423
XXV. La signification du phallus dans la cure 439
XXVI. Les circuits du désir 457
XXVIl. Une sortie par le symptôme 373
XXVIII. Tu es celui que tu hais 491
ANNEXES
A. Le graphe du désir …….. 511
B. Explications sur les schémas …….. 513
Notice……517